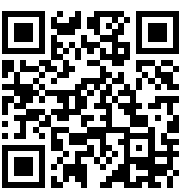
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF THE

PERIODICAL ROOM
CLASS 905
BOOK R32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET L. EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

TOME CENT CINQUANTE-TROISIÈME

Septembre-Décembre 1926

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1926

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Arnold (Ivor). L'Apparicion maistre Jehan de Meun et le Somnium super materia scismatis d'*Honoré Bonet*. Soc. d'édit. les Belles-Lettres, 1926, LXXVI-135 p. ; prix : 20 fr.

Barrière-Flavy (C.). La chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV. Toulouse, Guitard, édit. Occitania, 1926, 204 p. ; prix : 12 fr.

Baynes (Norman). The *Historia augusta;* its date and purpose. Oxford, at the Clarendon press, 1926, 149 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Bonnier (général *G.*). L'occupation de Tombouctou, avec documents iconographiques et cartographiques. Paris, les Éditions du Monde Moderne, 1926, 288 p. ; prix : 25 fr.

Bousquet (H.). Comptes consulaires de la cité et du bourg de Rodez. 1re partie : Cité ; t. I : 1350-1358. Rodez, impr. Carrère, 1926, 536 p. (Arch. histor. du Rouergue, t. VI.)

Breysig (Kurt). Vom geschichtlichen Werden. IIer Bd : Die Macht des Gedankens in der Geschichte. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1926, XXVIII-622 p. ; prix : 15 m.

Burnett (Edmund C.). Letters of members of the continental Congress. Vol. III, january 1 to december 31, 1778. Washington, Carnegie Institution, 1926, LXII-582 p.

Cartellieri (Otto). Am Hofe der Herzöge von Burgund. Kulturhistorische Bilder. Bâle, Benno Schwabe, XI-329 p., 25 photogr.

Catalogo monumental de España. Provincia de Cáceres, 1914-1916, par *José Ramón Mélida.* Madrid, Ministero de instruccion publica y bellas artes. 3 vol., IX-316, 414, 310 p. et 287 pl.

César. Guerre des Gaules. Tome I, livres I-IV. Texte établi et traduit par *L.-A. Constans.* Tome I, livres I-IV. Soc. d'édit. les Belles-Lettres (collection G. Budé), 1926, XXXIII-123 p. doubles, 1 carte ; prix : 20 fr.

Champion (Pierre). Le manuscrit d'auteur du Petit Jehan de Saintré, avec les notes autographes d'Antoine de La Sale. Champion, gr. in-4°, 8 p. et 3 pl.

Cochin (Augustin). Les sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne, 1788-1789. Champion, 1925, 2 vol., XII-470 et 390 p. ; prix : 35 fr.

Connes (Georges). Le mystère shakespearien. Boivin, 1926, 264 p. ; prix : 10 fr.

Constant (G.). Concession à l'Allemagne de la communion sous les deux espèces ; étude sur les débuts de la Réforme catholique en Allemagne, 1548-1621. E. de Boccard, 1923, 1 vol., XII-1,160 p. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, t. CXXVIII.)

Coomoraswary (Ananda K.). Pour comprendre l'art hindou ; trad. par *Jean Buhot.* Édit. Bossard, 1926, 176 p.

Couissin (Paul). Les armes romaines. Essai sur les origines et l'évolution des armes individuelles du légionnaire romain. Champion, 1926, XLV-569 p. ; prix : 35 fr.

Coupland (R.). Raffles, 1781-1826. Oxford University Press, 134 p., 1 carte de l'archipel Malay ; prix : 6 s.

Dauzat (Albert). Les noms de lieux ; origine et évolution. Villes et villages, pays, cours d'eau, montagnes, lieux-dits. Delagrave, 1926, VIII-264 p.

Delorme (le P. *Ferdinand-M.*). La *Legenda antiqua S. Francisci ;* texte du ms. 1046 M. 69 de Pérouse. Édit. de la France franciscaine, 1926, XXI-70 p. ; prix : 15 fr.

Dölger (Franz). Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches von 565-1453 ; t. II : 1025-1204. Munich et Berlin, Oldenburg, 1925, in-4°, XXI-108 p. ; prix : 14 m.

Donat (Jean). Une communauté rurale à la fin de l'ancien régime [Larrazet]. Documents sur l'hist. économique de la Révolution française. Comité de Tarn-et-Garonne. Montauban, impr. Forestié, 1926, 297 p.

Doucet (Roger). Étude sur le gouvernement de François Ier dans ses rapports avec le Parlement de Paris, 1525-1527 (public. de la Faculté des lettres d'Alger). Alger, Carbonel ; Paris, Éd. Champion, 1926, 321 p.

Dupont-Ferrier (Pierre). Le marché finan-

Digitized by Google

cier de Paris sous le second Empire. Félix Alcan [s. d.], x-245 p. ; prix : 10 fr.

Ellis (T. P.). Welsh tribal law and custom in the middle ages. Oxford, at the Clarendon press, 1926, 2 vol., XIV-456 et 460 p., 2 cartes ; prix : 80 s. les deux.

Fisher (Lillian Estelle). Viceregal administration in the Spanish-american colonies. Berkeley, University of California press, 1926, x-398 p. ; prix : 5 doll.

Fleury (Élie). Sous la botte. Histoire de la ville de Saint-Quentin pendant l'occupation allemande, août 1914-février 1917, t. I. Saint-Quentin, Paul Dupré, 1925, gr. in-8°, 290 p.

*Frazer (*Sir *James George)*. Atys et Osiris ; étude des religions orientales comparées ; trad. fr. par *Henri Peyre*. Librairie Paul Geuthner, 1926, 305 p. ; prix : 50 fr.

Gabrieli (Giuseppe). Il carteggio scientifico ed accademico fra i primi Lincei, 1603-1630. (Memorie della r. Accademia nazionale dei Lincei.) Rome, Giov. Bardi, 1925, p. 137-219.

Gasc-Desfossés (Édouard). La Révolution française ; I : L'agonie de l'ancien régime ; II : L'Assemblée nationale et la Constituante. 1923, 1925, 452 et 708 p. ; prix : 12 et 30 fr.

Goldmann (Emil). Beitræge zur Geschichte des frænkischen Rechts. I Teil. Vienne et Leipzig, F. Deuticke, 1924, 62 p. ; prix : 2 m. 50.

Grant (Madison). Le déclin de la grande race ; trad. par *E. Assire ;* préface de *Vacher de Lapouge*. Payot, 1926, 282 p. ; prix : 25 fr.

Gsell (Stéphane). Promenades archéologiques aux environs d'Alger, Cherchel, Tipasa, le tombeau de la Chrétienne. Soc. d'édit. les Belles-Lettres, 1926, 168 p. ; prix : 12 fr.

Hanotaux (Gabriel). Histoire de la fondation de la troisième République, t. III et IV, nouv. édit. du t. II. Plon et Nourrit, v-298 et 368 p.

Hatzfeld (Jean). Histoire de la Grèce ancienne. Payot, 1926, 422 p. ; prix : 30 fr.

Iorga (Nic.). Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité ; t. I : Histoire ancienne. Gamber, 1926, x-390 p. ; prix : 30 fr.

Jobbé-Duval (Émile). La *Legis actio* avec la formule, à l'époque de Cicéron (extrait des « Mélanges de droit romain » dédiés à Georges Cornil). Soc. du recueil Sirey, 1926, p. 517-590.

Lehmann-Hartleben (Karl). Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeers. Beitræge zur Geschichte des Stædtebaues im Altertum. Leipzig, Dieterich, 1923, x-304 p., 11 illustr. et 39 plans (extrait de « Klio », N. F. Heft 1).

Lenôtre (G.). Le mysticisme révolutionnaire. Robespierre et la « Mère de Dieu ». Perrin, 333 p. ; prix : 15 fr.

Lesmaries (A.). Imprimeries et ateliers typographiques de Dunkerque, 1674-1750. Dunkerque, impr. du Nord maritime, 1926, 92 p.

— Jean Bart et sa fortune. 1re partie. Dunkerque, impr. du Commerce, 1926, 87 p.

Leti (Giuseppe). Carboneria e massoneria nel risorgimento italiano. Genova, Libreria editrice moderna, 1925, 442 p. ; prix : 37 l.

Letts (Malcolm). Bruges and its past, 2e édit. Bruges, Desclée, De Brouwer et Cie ; Londres, A. G. Berry, 1926, XIX-179 p., 13 illustr. et une carte.

Lhomer (Jean). Le banquier Perregaux et sa fille, la duchesse de Raguse, nouv. édit. Cornuau, 1926, VII-154 p. ; prix : 12 fr.

Luquet (G. H.). L'art et la religion des hommes fossiles. Masson, 1926, 229 p.

Milne (C. H.). A reconstruction of the old latin text or texts of the Gospels used by saint Augustine. Cambridge, at the University press, XXVIII-177 p. ; prix : 10 s. 6 d.

Moret (Alexandre). Le Nil et la civilisation égyptienne. La Renaissance du livre (Bibliothèque de synthèse historique), 1926, XVII-573 p., 77 fig. et cartes dans le texte, 24 pl. hors texte ; prix : 25 fr.

Murray (R. H.). The political consequences of the Reformation ; studies in sixteenth century political thought. Londres, E. Benn, 1926, XXIII-301 p. ; prix : 15 s.

Ottokar (Nicola). Il comune di Firenze alla fine del dugento. Florence, Vallecchi, 1926, 289 p. ; prix : 15 l.

Perreux (Gabriel). Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte. Strasbourg, Boulogne ; Paris, Hachette, 124 p. (Récits d'autrefois) ; prix : 6 fr.

Petri, Vallium Sarnaii monachi, Hystoria Albigensis, publ. par *Pascal Guébin* et *Ernest Lyon* (Soc. de l'hist. de France), t. I. Champion, 1926, VI-303 p. ; prix : 20 fr.

Plékhanov (Georges). Introduction à l'histoire sociale de la Russie ; trad. par Mme *Batault-Plékhanov*. Édit. Bossard (Coll. histor. de l'Institut d'études slaves), 1926, XII-160 p. ; prix : 12 fr.

Poincaré (Raymond). Au service de la France ; t. III : L'Europe sous les armes, 1913. Plon, 1926, 367 p. ; prix : 20 fr.

Digitized by Google

Pommier (Jean). Renan et Strasbourg (Études d'histoire et de philos. religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg). Félix Alcan, VII-200 p. ; prix : 20 fr.

Psellos (Michel). Chronographie, ou Histoire d'un siècle de Byzance, 976-1077. Texte établi et traduit par *Élie Renault.* T. I, LXXXVIII-154 p. doubles ; prix : 20 fr.

Rachfahl (Félix). Wilhelm von Oranien und der niederlændische Aufstand. Bd. III. La Haye, Martinus Nijhoff, 1924, XI-705 p.

Réau (Louis). Histoire de la peinture française au XVIII^e^ siècle, t. II. G. Van Œst, 1926, in-4°, 97 p. et 60 pl. ; prix : 115 fr.

Sonolet (Louis). La vie et l'œuvre de Paul Deschanel, 1855-1922. Hachette, 1926, 318 p. ; prix : 15 fr.

Šusta (Josef). Duě knihy českých dějin. Prague, publ. de l'Académie tchèque, 1926, IX-538 p.

Terruzzi (Paolo). La legislazione agraria in Italia all' epoca dei Gracchi (extrait de la « Rivista d'Italia », mai 1926). Milan, Soc. editr. Veritas, 1926, 26 p.

Trend (J. B.). Alfonso the sage and other spanish essays. Londres, Constable, 1926, VIII-216 p. ; prix : 12 s.

Vaissière (Pierre de). Messieurs de Joyeuse, 1560-1615. Albin Michel, 1926, 348 p. ; prix : 25 fr.

Vanlande (René). Au Maroc, sous les ordres du maréchal Lyautey. Peyronnet, 1926, in-12, 222 p. ; prix : 9 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES RELATIONS DIPLOMATIQUES
DE
L'ANGLETERRE AVEC LA RUSSIE
AU XVII^e SIÈCLE[1]

La mort de la reine Élisabeth en 1603 et du tsar Boris deux ans plus tard ouvrent certainement une époque nouvelle dans l'histoire des relations de l'Angleterre avec la Russie. En Angleterre, c'est l'avènement de la nouvelle dynastie des Stuart qui acculera, un demi-siècle plus tard, le pays à sa grande révolution ; en Russie, le déchaînement des troubles révolutionnaires qui, s'apaisant au bout de dix ans, aboutiront en 1613 à l'élection du premier Romanov.

La seconde moitié du XVI^e siècle, qui avait vu éclore les relations anglo-russes, avait été, somme toute, pour les deux États, une époque de croissance, avec stabilisation de leurs institutions et de leurs monarchies et tendance marquée vers l'absolutisme en Angleterre, vers le despotisme en Russie. Au contraire, le XVII^e siècle, dont nous allons nous occuper ici, peut être caractérisé par le flottement et l'instabilité des institutions, et ce fait aura une répercussion très marquée sur les relations des deux pays.

Dans l'histoire de ces relations, le XVII^e siècle est beaucoup plus difficile à étudier que le XVI^e. Nombre de documents concernant les ambassades et la correspondance entre les deux cours, à l'époque d'Élisabeth, ont été publiés, surtout en Russie, tandis que, pour l'époque postérieure, nous devons nous reporter entièrement aux documents d'archives. C'est surtout le *Public Record Office*, d'une part, et les anciennes

1. Voir, pour le XVI^e siècle, *Rev. histor.*, t. CXXI (1916), Inna Lubimenko, *Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVII^e siècle.* Les relations commerciales du XVII^e siècle ont été étudiées par nous dans la même revue, voir *Les marchands anglais en Russie au XVI^e siècle*, *Rev. histor.*, t. CIX (1912), et *Les marchands anglais en Russie au XVII^e siècle*, *Rev. histor.*, t. CXLI (1922).

Digitized by Google

archives du ministère des Affaires étrangères à Moscou, aujourd'hui archives d'État — *Gosarchiv* — de l'autre, qui nous fournissent les renseignements nécessaires ; à Londres, c'est particulièrement les fonds des *State Papers foreign* et des *Royal letters* qui nous intéressent ; à Moscou, les fonds des *Chartes anglaises*, *Livres anglais*, *Affaires anglaises*.

La correspondance entre les Stuart et les Romanov, beaucoup plus terne que la correspondance d'Élisabeth avec Ivan IV[1], présente un grand intérêt au point de vue paléographique, surtout les lettres anglaises, conservées dans les *Chartes anglaises* à Moscou. Les missives d'Élisabeth y sont généralement d'un aspect extérieur très modeste, à peine ornées d'un petit cordon de couleur ou d'une étroite arabesque dorée ou unicolore ; par contre, les lettres des deux premiers Stuart sont presque toutes magnifiquement ornées d'une large bande de dessin, encadrant le texte de droite, d'en haut et de gauche ; les couleurs et l'or s'y sont admirablement conservés jusqu'à nos jours ; les différentes armes des rois y sont entremêlées de motifs purement décoratifs : paysages marins, fleurs, médaillons, etc. Quelquefois, le dessinateur appropriait sa décoration au sujet de la charte. C'est ainsi que nous apercevons dans une des lettres de Jacques Ier le portrait du souverain, peint sur son trône avec sa couronne d'or et son grand manteau rouge orné d'hermine[2]. Une lettre de recommandation, donnée par le roi à un colonel qui veut entrer dans l'armée du tsar, est décorée de canons, d'étendards, d'épois et d'autres armes[3]. Une charte, envoyée au patriarche Philarète, est couronnée d'un médaillon bleu en forme de cœur, dans lequel deux mains se serrent amicalement. Les chartes de Jacques Ier sont, en général, plus artistiques que celles de son successeur ; quelques-unes sont conservées à Moscou sous verre, comme des spécimens rares et vraiment merveilleux. Sous Charles Ier, les ornements deviennent plus lourds, surchargés de blasons dorés et de fleurs multicolores ; mais ces chartes nous donnent des leçons utiles d'héraldique anglaise. Nous distinguons ici les trois lis de France, les trois léopards de la vieille Angleterre, le lion d'Écosse et la lyre d'Irlande ; à ces armes de la Grande-Bretagne se joignent les *badges*, blasons dynastiques des rois d'Angleterre : les deux roses, blanche et rouge, des Lan-

1. Sur cette première, voir Inna Lubimenko, *The Correspondence of Queen Elizabeth with the Russian Czars* (*Americ. Hist. Rev.*, 1924, avril ; communication faite au Congrès international d'histoire tenu à Londres en 1913).

2. *Chartes anglaises*, n° 33.

3. *Ibid.*, n° 66.

Digitized by Google

castre et des York, réunies en une seule fleur, *badge* des Tudor depuis Henri VII ; la modeste bardane, *badge* des Stuart. Parfois, les deux plantes s'entrecroisent en un seul motif ornemental.

Le dessinateur recevait pour son art un prix assez élevé ; on sait, par exemple, qu'entre 1660 et 1676 la cour payait de 10 à 12 ½ livres pour la décoration d'une lettre[1] ; mais elle était souvent en retard pour ce payement[2] et, lorsqu'elle envoyait des lettres de recommandation au tsar, elle retenait les frais sur la bourse du recommandé[3].

Les grandes crises politiques que les deux pays eurent à traverser au XVIIe siècle séparent l'histoire de leurs relations réciproques en plusieurs périodes. Nous croyons pouvoir en distinguer quatre :

1° De 1606 à 1613, c'est l'époque des troubles en Russie, où l'Angleterre maintient à grand'peine sa situation et ses privilèges.

2° De 1613 à 1642, c'est le moment le plus normal dans l'histoire des relations, qui deviennent très fréquentes, régulières et amicales.

3° De 1642 à 1660 s'accuse la répercussion marquée des troubles révolutionnaires anglais sur les relations anglo-russes, qui deviennent moins fréquentes et où apparaissent des malentendus persistants.

4° De 1660 à 1688, c'est-à-dire de la restauration des Stuart à la seconde révolution anglaise, suivie de près par l'avènement de Pierre le Grand, les relations sont plus régulières, mais assez distantes et peu favorables pour les Anglais en Russie.

I.

La première période des relations anglo-russes, de 1606 à 1613, est certainement celle dont il nous reste le moins de documents. Les grands troubles que traversa la Russie en sont la cause. A la mort du tsar Boris, son sceptre avait passé à son fils, qui ne régna que peu de jours, car, tout jeune et inexpérimenté, il ne sut combattre ni la haine jalouse qui s'était accumulée contre sa famille dans le milieu des nobles, ni

1. Voir *Calendar State Papers Domestic*, t. 1662-1663, p. 518, 15 octobre 1662 : « Warrant to Sir Edward Griffin, treasurer, to pay to Georges Tomlins 23 l. for embellishing two letters sent to the Emperor of Russia with the King's arms, ornaments, badges, gold letters, etc. » *Ibid.*, *Addenda*, anno 1660-1670, p. 464, sept. 1670 : « Warrant... to pay 20 l. to Gédéon Roger for wrriting, flourishing and embellishing 2 skins of vellum in gold with the King's arms, badges, etc. » Voir aussi *Ibid.*, t. 1676-1677, p. 340, 27 septembre 1676, ordre de payer au même Gédéon Roger 30 l. pour trois lettres.

2. Voir *Ibid.*, t. 1665-1666, p. 109 ; en 1665, Tomlins n'avait pas encore reçu l'argent pour les années 1662 et 1663.

3. L'agent hollandais Massa indique ce procédé comme étant une coutume très répandue.

Digitized by Google

l'imposteur qui, soutenu par les Polonais, réclamait le trône, sous le nom de Dimitri, fils du tsar Ivan le Terrible. Un Anglais, William Scott, qui se trouvait en Russie au moment de la mort de Boris, écrivit en Angleterre pour annoncer la grande nouvelle de la mort du tsar ; il adoptait la version, certainement fausse, d'après laquelle Boris se serait empoisonné[1]. Son fils, le jeune Feodor Borisowich, tomba assassiné peu après ; cependant il eut le temps de confirmer le privilège anglais. L'ambassadeur anglais Smith a publié un récit émouvant de ces tragiques journées[2]. La période des grands troubles — la *Smuta* — commençait.

Le faux Dimitri ne put pas se maintenir sur le trône et fut assassiné à son tour. La plupart des étrangers qui se trouvaient à Moscou, effrayés par les troubles, quittèrent la Russie ; mais la Compagnie anglaise s'y maintint jusqu'à la fin, luttant de pied ferme contre toutes les difficultés. L'organisation du commerce anglais en Russie, concédé comme monopole à une seule compagnie privilégiée, facilita certainement aux Anglais la tâche de soutenir leur situation dans les moments difficiles ; des agents experts et énergiques, tels que John Merrick, purent assumer la protection de tous leurs compatriotes et de leurs intérêts.

Les membres de la Compagnie tâchèrent de se tenir en dehors des luttes politiques, reconnaissant sans contestation chaque nouveau tsar et obtenant de lui la confirmation du privilège anglais. Il est à remarquer que dans une lettre, écrite de Russie en janvier 1606, John Merrick, en parlant du faux Dimitri, le nomme « le vrai noble prince, fils incontestable du vieil empereur Ivan Vasilievitch[3] ». Il loue hautement son grand amour pour le roi d'Angleterre, dont Dimitri recherche l'amitié avant celle de tous les autres princes, amour témoigné devant tous les nobles à Merrick pendant sa dernière visite au camp du tsar[4]. Se

1. Voir, au Public Record Office, le fonds des *State Papers. Russia*, II ; Endorsed : « To the noble Earl of Salisbury, William Scott to my Lord, concerning Russia. »

2. *Voyage and entertainement in Russia with the tragical ends of two emperors and one emperesse within one month.* London, 1609, 1 vol.

3. *State Papers. Russia*, I, fol. 192 et suiv. : « The great alteration that hath lately befallen to this Russian state at the death of the Emperor Burris and the comminge to the crownes of the right noble Prince Demetry Evanowich, the indubitable sonne to the ould Emperor Evan Vassiliwich and now the sole heire of all these great Kingdomes, I doubt not is already made knowne to your honor by Sir Thomas Smith, our Kinges Majesties late ambassador into this country... »

4. « ... As also at my comminge unto his Magesties presence in his roiall campe, where hee thrice reiterated to his nobles, how greatly hee desireth the love of our noble Kinge. »

Digitized by Google

posant volontiers en lettré, Dimitri se vanta même de connaître les œuvres littéraires du roi d'Angleterre, qu'il semblait sincèrement admirer[1]. Les marchands anglais, aux dires de Merrick, étaient choyés et comblés de faveurs, toutes leurs demandes étaient satisfaites. Dimitri s'était entouré d'une garde de 300 étrangers, parmi lesquels nous trouvons des Anglais et des Écossais[2].

Après l'assassinat de Dimitri, sa place fut occupée par un des représentants de la famille noble des Chouisky, qui régna sous le nom de tsar Vasili. L'histoire de ce changement de règne a été écrite par deux Anglais, Russel[3] et Merrick[4].

Ce dernier continuait à s'occuper des affaires de la Compagnie. Il félicita officiellement, de la part du roi d'Angleterre, le nouveau tsar de son avènement et obtint de lui un privilège, daté du 4 juillet 1606.

Mais Vasili Chouisky fut détrôné et emmené prisonnier en Pologne. Dès lors commença l'époque la plus terrible de la *Smuta*, où l'unité nationale et l'indépendance du pays semblaient devoir sombrer. De différents côtés surgirent des prétendants au trône vacant ; les principaux furent le prince polonais Vladislas, le second faux Dimitri et le prince suédois Charles-Philippe. Déchiré par la lutte des partis, le pays semblait, dès 1611, se dissoudre dans l'anarchie. Non seulement des bandes de Cosaques, de Polonais et de Suédois, bataillant pour les différents prétendants, dévastaient les campagnes et s'entre-tuaient dans les villes, mais encore des aventuriers internationaux projetaient de piller l'unique port de la Russie, Arkhangelsk ; du moins, l'Anglais Jacques Chav avait apporté la nouvelle que le capitaine français Laville levait pour cet objet des volontaires en Hollande. Les Anglais proposaient d'envoyer un détachement de vingt officiers pour organiser la défense dans le Nord, si utile à leur commerce ; mais on refusa leur offre, les services des étrangers étant devenus fort suspects aux Russes. Ceux-ci n'avaient pas tort de se méfier, même des Anglais, dont l'atti-

1. « ... Telling unto his nobles that the world affordeth not so learned a Prince, as is our most renouned Kinge, saieng also that himselfe hath seene an especiall learned booke set forth by his Majestie. »

2. Isaac Massa signale, par exemple, l'Écossais Pierre Paterson, *Histoire des guerres de la Moscovie*, p. 259.

3. *The reporte of a bloodie and terrible massacre in the citty of Mosco.* Londres, 1607. Sir William Russel, trésorier de la marine anglaise, membre éminent de la Compagnie moscovite, visita à plusieurs reprises la Russie au commencement du XVII^e siècle ; voir *Cal. St. Pap. Dom.*, t. 1629-1631, p. 479, 9 janvier 1631.

4. *The Russian impostor, or the history of Moscovia under the usurpation of Boris and the imposture of Demetrius ;* en traduction française : *Relation curieuse de l'état présent de l'empire de Russie, histoire des révolutions de Moscovie.* Paris, 1679.

Digitized by Google

tude, fort loyale tant qu'il avait existé un gouvernement national russe, avait sensiblement changé depuis que les progrès des candidatures étrangères leur avaient fait craindre de perdre les avantages de leur privilège.

Lorsque Moscou fut occupée par les Polonais, les marchands anglais se retirèrent dans le Nord, se concentrant surtout à Vologda, et essayèrent de raviver leur commerce, en poussant à l'Est jusqu'en Sibérie. Mais les temps étaient durs et incertains, et le triomphe définitif des Polonais semblait fort probable. D'autre part, les Suédois avaient pris la ville de Novgorod, où ils commerçaient depuis longtemps, et dont une partie de la population soutenait la candidature du prince suédois. Cet exemple devait donner à penser aux Anglais, préoccupés de maintenir leur privilège en Russie contre ces nouveaux conquérants. En 1612, Merrick, qui restait à la tête de la colonie anglaise, élabora, avec la collaboration de quelques éléments militaires[1], le projet audacieux d'un protectorat ou même d'une souveraineté anglaise sur les provinces du Nord et la route de la Volga, c'est-à-dire la partie de la Russie qui intéressait le plus le commerce anglais[2].

Nous ne pouvons ici nous arrêter longuement sur ce projet, que nous avons déjà analysé ailleurs[3]. Rappelons seulement qu'il contient des aperçus curieux sur la Russie, sa situation politique et ses ressources économiques. Il développe un plan d'accaparement pacifique, financé par les marchands anglais et fondé sur une entente avec la noblesse du Nord ; celle-ci, à ce que nous assure Merrick, aurait montré des sympathies pour l'entreprise anglaise.

Lorsqu'en 1914 j'ai, pour la première fois, donné l'analyse de ce projet, la possibilité d'une pareille entente entre les Anglais et certains éléments russes avait paru absolument invraisemblable aux historiens russes. Ils ont, à mon avis, longtemps exagéré les sentiments nationalistes de cette époque, sans tenir suffisamment compte d'un autre cou-

1. Certains documents montrent le rôle joué, dans ce projet, par un certain colonel Chamberlain, qui, s'étant enrôlé dans l'armée suédoise, avait été batailler en Russie dans le détachement de Horn pendant la *Smuta*.

2. « I draw this conclusion, that yf his Majestie may have an offer of the soverainty of that part of Moscovia which lyeth betweene the Archangell and the river Volga, with the tract along that river to the Caspian or Persian sea, or at least the commounds and protection of yt, with libertie and assurance of that trade, yt will be the happiest ouverture that ever was made to any King of this realme... » *State Papers. Russia*, II.

3. Tous les documents concernant ce projet, trouvé par nous dans les archives anglaises, ont été publiés et analysés dans un article intitulé : *A project for the acquisition of Russia by James I*, publ. dans *Engl. Hist. Review*, avril 1914.

Digitized by Google

rant de l'opinion. La dernière révolution, la désagrégation dont le pays fut menacé en 1918-1919, la descente des Anglais à Arkhangelsk et leur bonne entente avec une partie de la bourgeoisie rappellent curieusement certains côtés des relations anglo-russes de 1612, et montrent avec combien de prudence il faut juger les situations et les actes d'une époque révolutionnaire, où la recherche de la sécurité et du gain priment souvent tous les autres sentiments.

Merrick présenta à l'automne de 1612 son plan à Jacques Ier et sut y intéresser le roi[1], qui, au printemps suivant, envoya en Russie deux délégués, Merrick et Russel, en leur donnant pleins pouvoirs de traiter avec les autorités russes qui existeraient en ce moment. Les termes de ce document sont vagues, car, ignorant quel était le dernier état des choses en Russie, on craignait de préciser davantage, et l'on n'avait pas tort[2].

Lorsque Merrick et Russel arrivèrent en Russie, ils apprirent qu'un tsar national venait enfin d'être élu — le premier Romanov. Mais cette élection n'avait certainement pas été aussi unanime que l'ont prétendu depuis les historiens monarchistes. Car les sympathies pour les candidats étrangers étaient très fortes dans certains milieux de la noblesse, et les étrangers qui se trouvaient en Russie ne considéraient pas du tout en 1613 le tsar Michel comme fermement établi sur le trône. Mais les Anglais jugèrent, non sans raison, que leur projet, qui avait eu pour but principal de parer au danger d'une candidature polonaise ou suédoise, était devenu maintenant superflu et même dangereux. Leur vieux loyalisme se réveilla et, se gardant de dévoiler leurs premières intentions, ils s'empressèrent, au contraire, d'apporter leurs félicitations au nouveau tsar et d'envoyer en Angleterre la nouvelle de son élection[3], reconnaissant ainsi que la période des troubles était terminée.

En juin, Michel envoya en Angleterre ses ambassadeurs, Alexis Zugine et Alexis Vitovtov, pour notifier officiellement son avènement[4]. Ils apportaient un passeport pour le futur ambassadeur anglais, qu'on

1. Un document de l'époque dit que Jacques Ier était plein de zèle pour le projet et croyait fermement à la possibilité de sa réalisation.

2. Rymer, *Foedera*, t. VII, II, p. 193, mai 1613 : « De communicando et tractando cum imperatore Russiae. »

3. Le 28 août 1613, Thomas Smith, se trouvant à Londres, mentionne dans une lettre qu'il vient d'être, par Merrick et Russel, qui doivent rentrer en Angleterre dans un mois ou six semaines, informé de l'élection du tsar Michel, ainsi que de son amitié pour l'Angleterre. *State Pap. Russia*, I, fol. 206.

4. *Affaires anglaises* dans le *Gosarchiv* de Moscou, n° 3, juin 1613.

Digitized by Google

attendait en Russie[1], se plaignirent des dévastations que leur pays avait subies de la part des Polonais et des Suédois, et demandèrent à Jacques Ier de soutenir le tsar contre ces ennemis. Les relations régulières étaient dès lors rétablies.

II.

La seconde période, la plus amicale et la plus fructueuse du XVIIe siècle, ressemble, sur certains points, à celle des relations entre Ivan IV et Élisabeth au XVIe. Elle s'en distingue par le caractère plus calme et plus régulier de la correspondance. Nous n'y rencontrons ni des projets aussi fantastiques que le traité secret proposé par le Terrible, à la recherche d'un asile en Angleterre pour le cas d'une émeute en Russie, ni la demande faite en son nom par ses ambassadeurs, presque à la veille de sa mort, pour obtenir la main de la princesse anglaise Marie Hastings[2].

Le contre-coup de ces grandes entreprises, à savoir les colères terribles et les lettres blessantes, manque également. Mais la correspondance entre les deux cours, tout en ayant un caractère plus réservé et moins personnel, est devenue au XVIIe siècle encore beaucoup plus fréquente qu'à l'époque précédente[3], et l'on verra l'amitié renaissante ramener bientôt sur le tapis un projet d'alliance, élaboré dès 1567 par le tsar Ivan.

La première ambassade du nouveau tsar était chargée de demander au roi d'Angleterre d'accorder à la Russie un prêt de 50,000 à 100,000 roubles en argent, marchandises ou munitions de guerre, pour chasser tous ses ennemis. Le règlement définitif de ses relations avec les Suédois et les Polonais était pour le tsar, au début de son règne, le souci principal et formait, par conséquent, l'objet le plus important de ses relations avec l'étranger en général et de sa correspondance avec l'Angleterre en particulier. Le nombre de lettres échangées dans les premières années, de 1613 à 1617, est assez modeste — douze lettres pour cinq ans, dont six anglaises et six russes.

La demande, faite par l'intermédiaire de Zugine en Angleterre, ne resta pas sans résultat : en 1614, Jacques Ier chargea John Merrick de servir d'intermédiaire entre la Russie et la Pologne pour la conclusion

1. *State Pap. Russia*, I : « Translation of a pass from the Emperor of Russia, june 1613. »

2. Voir, pour le détail, Inna Lubimenko, *The Correspondence of Queen Elizabeth with the Russian Czars ; Engl. Hist. Review*, avril 1914.

3. De 1613 à 1642, nous avons pu identifier pour trente années 123 lettres ; en prenant une période de trente ans de l'époque précédente, par exemple celle de 1567 (moment où les relations se raniment) à 1596, nous n'arrivons qu'à un total de 72 lettres.

Digitized by Google

d' « une paix, par laquelle toutes les dissensions se termineraient en amitié et bonne intelligence[1] ». Débarqué en Russie[2], Merrick travailla avec zèle pendant plus de deux ans pour arriver enfin à la conclusion de la paix russo-suédoise de Stolbovo[3].

La situation de la Russie à cette époque était critique. Gustave-Adolphe, ayant pris Gdov, s'était retiré pour l'hiver, comptant assiéger Pskov dès le printemps. Il n'était cependant pas tout à fait hostile à la conclusion d'une paix avantageuse et s'en était ouvert à Jacques Ier. L'énergique Merrick décida donc d'agir personnellement, poussant dans cette intention jusqu'à Narva, où il arriva le 2 juillet[4] ; de son entrevue avec Gustave-Adolphe, il emporta l'impression que les pourparlers seraient difficiles à conduire, les exigences de la Suède étant déraisonnables[5].

La concurrence commerciale que les Hollandais faisaient aux Anglais en Russie eut pour résultat que la Hollande envoya, à son tour, des intermédiaires pour la paix[6] ; mais ceux-ci ne restèrent en Russie que quelques mois, ils partirent au commencement de 1616 pour la Suède et rentrèrent de là directement chez eux. Les rigueurs de l'hiver russe, les conditions difficiles de la vie dans le village de Dederino, près de la frontière, où s'engagèrent les premiers pourparlers, enfin la mauvaise tournure que ces pourparlers paraissaient prendre les rebutèrent vite[7]. Les Russes se plaignirent plus tard que les Hollandais eussent nettement montré des sympathies suédoises.

Les Anglais furent donc bientôt les seuls maîtres de la situation, et Merrick, bien qu'il souffrît terriblement de rhumatismes, resta quand même à son poste jusqu'à la fin. L'importance de son rôle ne peut être contestée. Dans la formule du serment, où « l'aide et la médiation du roi Jacques » sont mentionnées tout de suite après « la volonté de Dieu Tout-Puissant[8] », Merrick annonce qu'il est envoyé d'Angleterre, non

1. Rymer, *Foedera*, t. VII, II, p. 202-203, 18 juin 1614 : « De pace cum Rege Russiae continuanda et de pace inter dictum Regem et Regem Sueciae medicanda. »

2. *Gosarchiv* à Moscou, *Affaires anglaises*, 1614, n° 1, septembre-22 mars 1615.

3. Voir N.-P. Légine, *La paix de Stolbovo* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1857.

4. Voir l'original d'une lettre envoyée par un des membres de la suite de Merrick, William Becher, du 23 juillet 1614, dans *State Pap. Russia*, II, fol. 214-215.

5. *Ibid.*, fol. 261 : « The request of the Russia ambassador unto the Kings Majestie. »

6. *Coll. de la Soc. imp. histor. russe*, t. 24, et *Coll. de la Soc. des amateurs des antiqu. de Novgorod, Papiers d'Arseniev*, V et VI.

7. Voir les lettres du Hollandais Isaac Massa dans le *Messager d'Europe* (russe), 1868, janvier et août, et *Histoire des guerres de la Moscovie*, Bruxelles, 1666, t. II, préface. Voir aussi une lettre du tsar aux Hollandais, *Coll. de la Soc. hist. russe*, t. 24, p. 520-523.

8. *Coll. de la Soc. hist.*, t. 24, p. 131.

Digitized by Google

seulement selon la volonté du tsar, mais aussi selon la demande du roi de Suède[1]. Le délégué suédois Delagardi déclara à plusieurs reprises que « la paix était dans les mains de Merrick[2]. » Celui-ci recevait dans sa maison la visite des Suédois et même des Hollandais[3]; les Russes venaient le chercher avec une brillante escorte[4].

La conférence s'ouvrit par un discours de lui, prononcé en anglais, que les interprètes traduisirent en russe et en allemand[5]. Lorsque le froid empêcha de siéger dans les tentes, les pourparlers furent transférés dans la maison qu'il habitait. Les serments et les actes de l'armistice furent remis entre ses mains[6], de même les 20,000 roubles que les Russes s'engagèrent à payer aux Suédois après la paix conclue. Pendant les longs mois que durèrent les pourparlers, il écrivit plusieurs *fois* à Gustave-Adolphe[7] et au tsar[8] et envoya des rapports à la cour d'Angleterre[9].

Grâce à l'énergie de son délégué, Jacques Ier s'intéressa de plus en plus aux négociations. En automne 1615, le tsar s'était plaint de l'insuccès des premiers pourparlers et du dessein de Gustave-Adolphe d'assiéger Pskov, et avait supplié le roi d'intercéder personnellement en faveur de la Russie ou de lui prêter son aide militaire[10]. Dans sa réponse, Jacques Ier annonçait qu'il avait écrit à Gustave-Adolphe, le conjurant de montrer plus de bonne volonté; il promettait de permettre aux Anglais de servir dans l'armée du tsar[11] et de leur défendre de s'en-

1. *Coll. de la Soc. hist.*, t. 24, p. 358-359.
2. *Ibid.*, p. 276.
3. *Ibid.*, p. 79-80 et p. 164.
4. *Ibid.*, p. 166.
5. *Ibid.*, p. 210.
6. *Ibid.*, p. 55, et *Messager d'Europe*, 1868, août, p. 780.
7. Lettres à Gustave-Adolphe du 8 février 1616, de Dederino, et du 20 avril, 7 mai et 2 juin, de Moscou; Br. Mus., 35125; voir aussi Légine, *op. cit.*, pièces justificatives, neuf lettres de Merrick au roi de Suède.
8. Légine, n° 38, réponse du tsar à Merrick.
9. *State Papers. Russia*, II, fol. 224, lettre du 10 août 1616 au secrétaire Winwood, original avec sceau. Voir aussi la lettre de Jacques Ier au tsar Michel, du 30 septembre 1616 : « Sir John Merrick knight, our ambassador resident with your Maiestie, haveing by a gentleman of his traine (expresly sent hether to that purpose) advertised Vs at large of what hath passed in his negotiation there, namely touching the treatie of peace between your Matie and our good brother the King of Sueden... » *Chartes anglaises*, à Moscou, n° 24.
10. Bantich-Kamensky, *Aperçu des relations extérieures de la Russie* (en russe), t. I, à la date du 18 août.
11. *Ibid.* : « ... But if (which God forbid) the intended peace shal not succeed, and that your Matie, after a constant imployeng of your best endeavour, shalbe forced to reenter into the warre, Wee are well pleased, in such case, that our subiects of either or all our Kingdomes shal

Digitized by Google

gager en Suède[1], comme ils l'avaient fait un an auparavant[2]. Plus tard, lorsque les plus grandes difficultés furent aplanies, le roi d'Angleterre en félicita chaleureusement le tsar.

La paix fut enfin conclue en février 1617 et, quoiqu'elle fît définitivement perdre à la Russie les approches de la mer Baltique, le pays, fatigué et découragé par les terribles épreuves de la *Smuta*, fut, malgré tout, heureux de s'être entendu avec l'un de ses ennemis pour avoir les mains libres pour la lutte avec l'autre, la Pologne. La capitale russe reçut Merrick avec reconnaissance et joie ; il y entra accompagné d'une escorte d'honneur de 3,000 hommes, fut reçu en audience solennelle le 8 juin au palais, dîna chez le tsar à une table placée en face de la sienne, prit part à la chasse du souverain et fut reconduit le soir en grande pompe[3]. Il reçut aussi de riches cadeaux, parmi lesquels le portrait du tsar sur une chaîne en or, pour le porter à son cou, ce qui était considéré comme un grand honneur.

Mais les Anglais s'attendaient à obtenir, comme récompense de l'effort de Merrick, quelque chose de plus substantiel, un nouveau privilège autorisant leur commerce avec la Perse, qui les avait si bien enrichis au temps d'Élisabeth. Cet espoir ne se réalisa point. La Russie refusa aussi de faire ratifier la paix de Stolbovo par le roi d'Angleterre, comme l'avait proposé Gustave-Adolphe. Merrick n'insista pas et repartit au mois d'août[4], accompagné de deux ambassadeurs russes, Volinsky et Pozdeev, qui devaient remercier personnellement le roi Jacques de son intervention en faveur de la Russie[5].

Ils arrivèrent à Londres le 5 novembre avec de riches cadeaux : zibelines, faucons blancs, etc.[6], et furent reçus le 9 au palais[7]. Si la Russie était libre désormais de tourner toutes ses forces contre la Pologne, elle restait fort affaiblie, et l'aide du dehors lui semblait indispensable. C'était donc surtout de l'argent, mais aussi des officiers et des muni-

in competent numbers, with our free leave, serve your Ma^tie in those warrs, upon such reasonable termes as shalbe agreed on between your Ma^tie and them. »

1. « ... And in the meanetime whilest the afforesaid treaties shalbe in handling, Wee have prohibited any more such levies to be made as the King of Swedens Ministers did here make this summer past. » *Chartes anglaises*, n° 24.

2. *State Pap. Russia*, II, fol. 214.

3. Massa, *Hist. des guerres de la Moscovie*, t. II, introduction, p. CVII.

4. *Affaires anglaises*, n° 4, 1617, avril-novembre.

5. Voir l'original russe de la lettre de créance des ambassadeurs dans *Nero*, B XI, fol. 320.

6. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1611-1618, an. 1617, p. 494-495. Les cadeaux étaient évalués à 10,000 livres.

7. *Ibid.*, p. 497.

Digitized by Google

tions qu'elle devrait dorénavant chercher à l'étranger[1]. Volinsky et Pozdeev avaient été chargés de demander à l'Angleterre de 40 à 100,000 roubles ; cette fois, grâce aux efforts des marchands de la Muscovy Company, qui s'entendit avec la Compagnie des Indes orientales et lui abandonna une partie de ses profits futurs[2], l'argent fut trouvé[3]. Mais l'aide de l'Angleterre était subordonnée à certaines conditions posées à la Russie : 1° laisser les Anglais passer par la Volga en Perse ; 2° leur abandonner le commerce du chanvre, du lin et des cordages ; 3° refuser aux Hollandais les privilèges accordés aux Anglais ; 4° demander sécurité suffisante pour le paiement de la dette[4].

Les Russes semblent avoir accepté ces conditions, et Jacques Ier promit d'intercéder auprès du Danemark et de la Suède pour obtenir d'eux une aide égale à celle de l'Angleterre.

En septembre 1617, un courrier apporta au tsar une lettre du roi, le félicitant de la conclusion de la paix[5] ; il fut renvoyé avec instruction à Volinsky et Pozdeev de hâter leur retour. En rentrant, ils amenèrent un ambassadeur officiel anglais, Sir Dudley Digges[6], dont le sauf-conduit avait été signé par le tsar le 31 mai 1618. Dans ce document, le programme des futurs pourparlers est déjà tracé[7], avec trois points concernant : 1° l'emprunt en Angleterre ; 2° les affaires commerciales de la Compagnie ; 3° un projet d'alliance perpétuelle anglo-russe.

Pour l'emprunt, il est incontestable qu'une somme de 200,000 livres, correspondant au maximum des 100,000 roubles demandés[8], avait été

1. Après l'Angleterre, Volinsky et Pozdeev devaient visiter la Hollande et le Danemark. Pour le Danemark, voir Tcherbatchev, *Actes russes*, nos 104, 1617. Les Hollandais envoyèrent des munitions, voir Massa, *Messager d'Europe*, 1868, août, p. 805.

2. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1611-1618, p. 532 : « The East India Company helps the Muscovy Company with the lovn to the Emperor of Russia, on condition of sharing their profits for 8 years. »

3. Voir l'*Aperçu* de Bantich-Kamensky à la date du 23 mars 1618.

4. *Copies de Hamel* à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, t. 33, n° 3440, et Alexandrenko, *La part prise par le Conseil Secret dans les relations anglo-russes* (en russe), *Journ. du min. de l'Instruction publique*, 1882, novembre.

5. *State Papers Russia*, II, fol. 91, copie sans date.

6. Fils et petit-fils de savants mathématiciens, il était né en 1583 et avait, par conséquent, trente-cinq ans. Il avait fait des études de droit et avait déjà reçu le titre de « knight », que les Russes traduisaient par « prince ».

7. *Affaires anglaises*, 1617, n° 5.

8. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1611-1618, p. 533, 6 avril 1618, et *Ashmol.*, 824, XVI. Nous trouvons dans les *Foedera*, t. VII, III, p. 172-173, le document intitulé : « De concessione Dudley Diggs militi », donnant à ce dernier plein pouvoir de traiter avec le tsar ; mais ce document est daté, par erreur, de 1620.

Digitized by Google

confiée à Digges à son départ. Un document du 2 juillet 1618 annonça son arrivée à Arkhangelsk[1].

Presque simultanément, débarquait en Russie l'agent hollandais Isaac Massa, qui apportait en cadeau au tsar des munitions de guerre, évaluées par les Russes à 40,000 gouldens, quoiqu'elles n'eussent coûté en Hollande[2] que la moitié de ce prix[3].

A ce moment se produisit un fait curieux : au lieu de continuer son voyage jusqu'à Moscou et de s'y acquitter de sa mission, Sir Dudley Digges, après être resté quatre jours dans le Nord, à Kolmogory, rebroussa chemin et rentra précipitamment en Angleterre, rapportant les quatre cinquièmes de la somme qui lui avait été confiée et laissant le reste, 20,000 roubles à peu près, dans les mains de son neveu, qui l'avait accompagné en Russie. La raison de cette volte-face subite reste inexpliquée ; quelques historiens ont prétendu que la nouvelle du siège de Moscou par les Polonais avait effrayé l'ambassadeur[4]. Quelle qu'en fût la cause, son départ était certainement une fuite scandaleuse, car jamais pareille chose ne s'était encore produite en Russie, où un ambassadeur étranger était toujours entouré et gardé presque comme un prisonnier d'honneur.

Les Polonais avaient-ils réellement provoqué cette conduite bizarre? On peut en douter, car Digges n'avait vraiment aucun besoin d'aller se jeter dans leur camp ; il pouvait tranquillement attendre que le tsar lui eût fixé un endroit de réception sûr : la Russie était assez vaste pour cela. Son départ ne doit-il pas plutôt être attribué à l'arrivée des Hollandais? On sait que l'argent avait été donné par les marchands anglais et que ceux-ci avaient compris parmi les conditions de l'emprunt l'exclusion des Hollandais du privilège commercial. Or, comme ces derniers arrivaient aussi en donateurs, l'espoir de les évincer devenait vain. Se voyant étroitement gardé, Digges a pu craindre que l'argent anglais, une fois arrivé avec lui à Moscou, ne pût plus en aucun cas repasser l'Océan et restât aux mains des Russes, sans qu'une garantie suffisante fût donnée pour réaliser cette clause des conditions[5].

La fuite de Digges provoqua une grande stupeur et fut considérée

1. *Affaires anglaises*, 1618, n° 2, 2 juillet.

2. *Messager d'Europe*, 1868, août, p. 814.

3. Hamel, *Les anglais en Russie* (en russe), 1865, p. 240 ; Fechner, *Chronik der evangelischen Gemeinden in Moskau*, t. I, p. 190.

4. Merrick avait déjà demandé aux Hollandais, à leur arrivée, s'ils apportaient au tsar un prêt d'argent ; *Coll. de la Soc. hist. russe*, t. 24, p. 87.

5. Ils ne furent reçus qu'en janvier. *Affaires anglaises*, 1618, n° 2, et 1619, n° 1.

Digitized by Google

comme un vrai scandale et une grave offense ; sa suite russe, dont il avait su déjouer la vigilance, fut punie et les Hollandais furent accueillis à bras ouverts, tandis que les Anglais qui restaient durent attendre pendant de longs mois d'être reçus[1]. Ils finirent tout de même par l'être, et le peu d'argent qui leur restait fut accepté, parce que les Hollandais refusaient d'en donner ; après quoi ils purent repartir.

Pour s'excuser, Jacques Ier s'empressa d'envoyer en Russie la nouvelle que Digges[2], disgrâcié, avait été éloigné de la cour à la merci du roi, mais cette punition ne semble pas avoir duré[3]. Les Stuart devaient bientôt s'habituer à être mal obéis de leurs agents.

En 1619, le tsar envoya une lettre de remerciement[8] au roi pour la petite somme reçue, qui fut bientôt rendue[4].

En 1620, un nouvel essai d'obtenir un prêt de l'Angleterre échoua, parce que les Anglais demandaient obstinément le libre passage en Perse, que les commerçants russes ne voulaient pas leur concéder. Les intérêts des membres de la Compagnie et des marchands du pays étaient plus difficiles à concilier que les intentions des souverains ; mais ces derniers ne décidaient plus seuls, même en Russie.

Les années 1617 et 1618 avaient vu un assez fort resserrement des relations, qui se manifeste dans le grand nombre de lettres échangées : neuf pour ces deux années. Après deux autres années d'accalmie dans la correspondance, un nouvel essor très sensible se manifeste en 1620, la Russie seule ayant envoyé en cette année huit lettres. Elle cherchait à réaliser un nouvel emprunt ; mais ce n'était pas le seul but des relations, ni le sujet unique de la correspondance. Le projet d'une alliance plus étroite entre les deux pays avait été mis en avant, et il passa bientôt au premier plan.

III.

Dès l'époque de la médiation anglaise entre la Russie et la Suède, le tsar avait fait quelques ouvertures sur ce sujet. Les ambassadeurs russes, envoyés pour négocier l'emprunt après la paix de Stolbovo, reçurent en même temps la mission délicate de proposer la conclusion

1. « ... Notwithstanding the reasons which he gave for his excuse, the King took this contempt of his retorne so distestfully that (allbee the friends he could make), he was presently commanded from the courte and remaineth in this Majtles displeasure. »

2. En 1620, il est envoyé pour négocier en Hollande et plus tard en Irlande. Il joua un rôle politique important sous Charles Ier.

3. Voir chez Bantich-Kamensky, *op. cit.*

4. *Royal Letters*, 49, et *State Pap. Russia*, I, fol. 111.

Digitized by Google

d'une alliance offensive entre la Russie et l'Angleterre. Ainsi renaissait un vieux projet d'Ivan le Terrible, élaboré cinquante ans plus tôt[1], qui visait surtout le grand ennemi de la Russie, la Pologne. Élisabeth ne s'y était pas prêtée ; Jacques Ier hésitait, malgré les tentatives faites par les marchands pour peser sur sa décision[2], et les pourparlers traînèrent.

L'aventure de Digges envenima la situation ; il est même étonnant qu'elle n'ait pas provoqué une vraie rupture. John Merrick apporta en Russie une lettre, datée du 24 juin 1620, dans laquelle Jacques félicitait le tsar du retour de son père, le patriarche Philarète, retenu prisonnier en Pologne[3]. Philarète partagea dorénavant le pouvoir avec son fils, et la correspondance de la cour anglaise avec le tsar fut dès lors doublée d'une autre avec le patriarche. Celui-ci semble avoir été d'abord favorable aux Anglais.

Questionné à Moscou sur les chances d'aboutir à une alliance, Merrick ne s'engagea pas, mais proposa en Angleterre l'envoi d'une nouvelle ambassade russe, chargée de pouvoirs suffisants pour continuer les négociations. Isaac Pogogev et Oulian Vlasiev partirent ainsi au commencement de l'été de 1621[4]. Dans une des lettres qu'ils apportaient, le tsar se plaignait de ne pas avoir reçu de Merrick une réponse définitive à son désir nettement exprimé de conclure une « alliance éternelle » ; il demandait donc qu'on lui fît savoir si, oui ou non, le roi voulait être son allié contre n'importe quel ennemi ; le tsar, de son côté, désirait fermement que l'amitié et l'amour qui l'unissaient à son « très cher frère » s'affermissent de jour en jour.

1. Ces projets ont été analysés en détail par nous dans une communication, faite au Congrès international des sciences historiques de Bruxelles en 1913, intitulée *Projets d'alliance anglo-russe aux XVIe et XVIIe siècles ;* elle a été publiée dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 38e année, n° 1, p. 61-74.

2. *Stape Pap. Russia*, II, fol. 253, 28 march 1618 : « Memoriall delivered by Sir John Merrick of such pointes as the merchants humbly desire their Lordships to speake with the Moscovite ambassador upon. » Le 23 mars, ils envoyaient au Privy Council une pétition, demandant d'accélérer les pourparlers. *State Pap. Russia*, II, fol. 245, traduction.

3. *Chartes anglaises*, n° 28.

4. Une lettre du tsar, du 5 mai 1621, remerciait Jacques Ier de ses félicitations au sujet de l'arrivée du patriarche et de la paix conclue avec la Pologne ; *Royal Letters Russia*, 49, fol. 387 ; voir à la même date une lettre du patriarche, *Ibid.* ; une lettre du 17 mai 1621 adressait des compliments au patriarche rentré, *Ibid.* ; une lettre du 17 mai remerciant le roi de l'envoi d'une ambassade ; *State Pap. Russia*, I, fol. 95, traduction. La lettre annonçant l'envoi de Pogogev et de Vlasiev est datée du 17 juin 1621, *Ibid.*, fol. 111. Sur leur ambassade, voir à Moscou, *Affaires anglaises*, 1621, n° 2, 17 juin-8 septembre 1622. De cette même date (17 juin), nous avons encore une lettre du tsar, demandant le renvoi de quatre Russes qui avaient été envoyés en Angleterre pour y faire leurs études, *Ibid.*, fol. 103, et une lettre du patriarche, complimentant le roi, *Ibid.*, fol. 107.

Digitized by Google

Merrick revint en Russie avec les ambassadeurs, mais sans apporter de réponse définitive[1]. Le 1er novembre 1623 seulement, arriva enfin à Moscou un messager de Jacques Ier, Christopher Cocks, annonçant qu'il apportait avec lui le traité d'alliance dûment signé par le roi[2]. La joie fut grande, mais elle ne dura pas, car, dix jours après, Cocks, interrogé à la cour, se rétracta, prétendant qu'on l'avait mal compris et qu'il devait d'abord s'informer des idées du tsar.

On n'a jamais pu savoir au juste la raison de cette nouvelle volte-face, qui rappelle sur certains points celle de Digges. Il est certain que la première déclaration de Cocks avait été conforme à la vérité ; le texte de l'alliance a été officiellement publié en Angleterre dans les *Foedera*, dûment signé par Jacques Ier, donné sous son sceau le 16 juin 1623, c'est-à-dire plus de quatre mois avant l'arrivée de Cocks à Moscou[3]. Le tsar avait, de son côté, signé et confirmé le traité[4]. Du reste, l'envoi de cet acte par un simple messager ne se comprend que si les négociations étaient considérées déjà comme terminées.

Comment, dans ces conditions, Cocks eut-il l'audace d'enfreindre les ordres formels de son gouvernement et de ne pas remettre le texte du traité au tsar? Nous avons déjà vu cinq ans auparavant Sir Dudley Digges rentrer sans s'être acquitté de sa mission. Dans les deux cas, la cause essentielle n'était-elle pas la même, à savoir le peu d'autorité qu'avaient les Stuart sur leurs agents? Cocks resta encore de longs mois en Russie, mais ne remit pas le traité. Il est certain que du temps d'Élisabeth des faits de ce genre n'auraient pu se produire ; ses ambassadeurs étaient des gens autrement éminents et compétents que ceux des Stuart ;

1. La lettre au tsar exprimait le désir d'établir entre les deux pays des relations plus étroites par simple correspondance, sans envoi d'ambassadeurs de part et d'autre ; *Chartes anglaises*, n° 30, 1er juin 1622. La lettre au patriarche contenait une déclaration d'amitié ; *Ibid.*, n° 32, 11 juin 1622.

2. *Affaires anglaises*, 1623, n° 1, novembre.

3. Rymer, *Foedera*, t. VII, iv, p. 71-73 : « Articles of a perpetuall league of amity and alliance, entercourse and commerce accorded and agreed uppon betweene the most high and mighty prince James... and the greate Lord Emperor and great Duke Michall Pheodorowith... » Aux archives de Moscou, voir une traduction russe dans le fonds des *Traités anglais*, n° 8. Nous avons aussi trouvé au Public Record Office, dans le *State Pap. Russia*, II, une lettre de Cocks du 14 août 1624 où il dit : « Idoe ingenuouslye confesse to your Lordship, that to avoide the length of tyme the league was committed unto me, but because it was of no value nor force untill the Emperour had consented to the articles and agreed to give the like confirmation, I did not discover it. » Ce dernier argument est détestable ; l'Empereur avait déjà consenti et confirmé les articles, ce qui résulte clairement du texte des *Foedera* : « In like manner his renowned Majesty of all Russia hath given an instrument or contract of the same tenor and sealed it with the great seale of his kingdomes. »

4. Voir la note précédente.

Digitized by Google

ils exécutaient à la lettre leurs instructions et ne faisaient pas passer leurs intérêts ou leurs considérations personnelles avant les ordres de leur souverain.

Le traité apporté par Cocks était sur tous les points principaux identique au projet élaboré par le tsar Ivan et corrigé par Élisabeth un demi-siècle auparavant. « L'alliance perpétuelle » était conclue au nom des souverains et de leurs héritiers ; chacun des contractants s'engageait à ne pas aider les ennemis de l'autre et à agir, au contraire, sur eux en faveur de son allié. En cas de guerre, l'aide consisterait dans la permission, donnée à l'allié, de louer des soldats et d'acheter des munitions, et dans la défense à son ennemi d'en faire autant. Les autres points concernaient les relations commerciales.

En juin 1624, le tsar, ayant définitivement perdu tout espoir d'arracher une réponse favorable à Cocks, écrivit à Jacques Ier, en lui demandant si, oui ou non, l'alliance avait été signée et envoyée[1]. La mort du roi l'empêcha de recevoir une réponse. La première lettre de Charles Ier au tsar est datée du 1er juillet 1625[2]. Michel répondit le 9 juillet suivant[3].

Le projet d'alliance ne fut plus mentionné ni d'un côté ni de l'autre ; il ne donna donc aucun résultat définitif. S'il avait été fondé sur des intérêts politiques réciproques, il ne serait pas si facilement tombé dans le néant. La pauvreté de la nouvelle dynastie russe et la situation difficile où elle se trouvait à l'extérieur, d'une part, l'affaiblissement de la royauté anglaise, de l'autre, avaient poussé les deux contractants à s'appuyer l'un sur l'autre, mais ils devaient nécessairement finir par se rendre compte que leurs intérêts étaient plutôt contraires et que leur entente ne pourrait être durable. L'Angleterre n'avait aucune raison d'entrer dans une alliance contre la Suède et la Pologne ; la Russie, repoussée de la Baltique, ne pouvait à cette époque profiter de la seule vraie force de l'Angleterre, sa flotte.

Il est cependant curieux de constater que le premier traité d'alliance anglo-russe ait été signé dès 1623, après soixante-dix ans de relations commerciales continues.

L'un des principaux avantages que les Russes avaient compté obte-

1. *Royal Letters*, 49, original avec le sceau bien conservé ; deux traductions dans *State Papers. Russia*, II.

2. Envoyée avec Fabian Smith ; *Chartes anglaises*, n° 36.

3. *Royal Letters*, 49, 9 juillet 1626. La première lettre de Charles à Philarète date de février 1627, *Chartes anglaises*, n° 38 ; la première missive du patriarche au roi est datée du 13 février de la même année, *Royal Letters*, 49.

Digitized by Google

nir du traité avait été, sans aucun doute, l'autorisation de louer des soldats et d'acheter des munitions de guerre chez leur allié, et, malgré l'échec définitif des négociations, ils utilisèrent quand même à plusieurs reprises les ressources militaires de l'Angleterre. Au XVI^e siècle déjà, des officiers étrangers étaient venus servir en Russie, et, vers la fin du siècle, le nombre de ces mercenaires était monté à plusieurs milliers ; mais, à l'époque des troubles, il n'en restait que quelques centaines.

La situation de la Russie au commencement du règne de la nouvelle dynastie exigeait impérieusement d'avoir recours à leur aide. En 1615, Jacques I^er recommandait déjà au tsar le colonel Arthur Aston[1], qui servit dans l'armée russe avec son fils pendant plusieurs années et fut ensuite autorisé, grâce à la protection du roi d'Angleterre[2], à revenir dans son pays, de quoi il profita pour entrer en relations avec l'ennemi de la Russie, le roi de Pologne. Le tsar, informé de cette perfidie, porta, par l'intermédiaire de son ambassadeur Pogogev, plainte au Parlement anglais, qui décréta l'arrestation d'Aston ; il fut d'ailleurs relâché peu après, avec défense, pour lui et pour son fils, de servir en Pologne[3].

Arrivé en Russie, Aston avait déclaré que beaucoup d'Anglais et d'Écossais témoignaient le désir de servir le tsar[4]. Cependant, du temps de Jacques I^er, on trouve dans les documents peu de mentions de militaires anglais partant pour la Russie ; ce n'est que sous Charles I^er que ces mentions deviennent vraiment fréquentes. Le 1^er juillet 1625, Charles avait annoncé au tsar son avènement au trône[5] ; dans une lettre au patriarche, il assurait qu'il ne trouvait pas dans la politique du bienheureux règne de son père d'acte « plus plein de consolation et plus digne d'imitation » que son alliance avec le tsar[6]. Le mot « alliance » ici veut simplement dire « amitié ». Il remerciait le tsar du dernier pri-

1. *Chartes anglaises*, n° 22, 30 avril 1615. En 1612, Aston avait été parmi les militaires qui avaient voulu débarquer à Arkhangelsk, mais ne furent pas reçus par les Russes.

2. *Chartes anglaises*, n° 25, 22 décembre 1617. Voir aussi *Affaires anglaises*, 1618, n° 1, 24 avril-7 août. La pétition d'Aston se trouve *Ibid.*, 1618, n° 3, 24 septembre.

3. *Chartes anglaises*, n° 31, 7 juin 1622.

4. *Affaires anglaises*, 1615, n° 1. Voir aussi Légine, *op. cit.*, pièces justificatives, n° 6.

5. *Chartes anglaises*, n° 36 ; *State Papers. Russia*, II, fol. 119, traduction. Fabian Smith et Jeanne Kolpe avaient apporté cette lettre ; *Affaires anglaises*, 1625, n° 1, 2 septembre-11 juin 1626.

6. « Most excellent great Lorde, most deare Cosen and Frende. When wee turne our eyes to the happie raigne of our deare father Kinge James of ever blessed memorie, wee find no forraigne acte fuller of consolation, and more worthy Our imitation, then the princely allyance mainteened in the Royall persons of Our said deare father and Our good brother, the great Lord, Emperour and greate Duke, Michall Feodorowich... » ; *Chartes anglaises*, n° 38, 1^er février 1626.

Digitized by Google

vilège octroyé aux marchands anglais, ainsi que de la protection que le souverain leur accordait. Dès l'année suivante, le nombre de lettres échangées s'accroît de plus en plus, pour atteindre son maximum pendant les années 1630-1632, où, en trois ans, furent échangées quarante lettres de part et d'autre[1]. Le ton reste extrêmement amical, plein d'assurances d'exceptionnelle affection[2]. Il est encore intéressant d'observer que, pendant le règne de Charles Ier, la cour anglaise fut beaucoup plus prodigue dans sa correspondance que la cour russe ; contre cinquante-neuf lettres de Charles, nous n'en avons trouvé que trente-quatre émanées du tsar et du patriarche. Les lettres étaient maintenant généralement expédiées par des messagers[3], l'envoi d'ambassades de part et d'autre étant devenu de plus en plus rare.

Le sujet principal de la correspondance de 1630-1632 était l'aide militaire que l'Angleterre fournirait à la Russie sous forme d'officiers et de soldats loués en Angleterre ou d'armements achetés dans le pays. C'était précisément l'époque où la réorganisation de l'armée russe sur le modèle européen était devenue un des principaux soucis du gouvernement. Dès le 29 novembre 1630, le tsar avait demandé l'autorisation d'acheter en Angleterre 2,000 bons mousquets et d'autres armements[4]. En décembre, il s'adressait de nouveau au roi, en lui demandant de défendre à ses sujets de servir dans l'armée polonaise[5] ; la Pologne était toujours le grand ennemi.

En cette même année arriva d'Angleterre tout un groupe d'officiers, colonels, capitaines et simples sergents, certains avec toute leur famille.

Le plus distingué d'entre eux était le colonel Alexandre Lesly[6] ; il

1. Les chiffres que nous avons pu établir pour ces années sont les suivants : 1626, deux lettres ; 1627, cinq ; 1628, sept ; 1629, cinq ; 1630, douze ; 1631, seize ; 1632, onze.

2. Par exemple, dans une lettre du 1er février 1627 (*Chartes anglaises*, n° 37) : « Wee doe well understand... how acceptable our letters of princely congratulation were to your Majestie our dearest brother, what singuler content your Majestie tooke in our peaceable entrance and happie succession unto the crownes and kingdoms of our late deare father King James of ever blessed memorie, and what royall affection you beare to the conservation of that princely league and mutuall frendshippe, so happily continued betweene our said deare father and your Majestie our good brother... »

3. Vasily Esipov est envoyé en 1628 de Russie ; Richard Swift en 1629 d'Angleterre ; voir *Chartes anglaises*, n° 42.

4. *Royal Letters*, 49. La réponse du 20 mai 1631 dans *Chartes anglaises*, n° 58 ; voir aussi la lettre de Charles au patriarche, *Ibid.*, n° 59.

5. *Royal Letters*, 49.

6. La famille Lesly s'était établie en Écosse au xie siècle. Lord Lesly y avait reçu des terres du roi David Bruce. Notre Alexandre Lesly avait servi dans l'armée polonaise et avait été fait prisonnier par les Russes en 1618 au siège de Smolensk ; échangé contre des prisonniers

Digitized by Google

avait déjà fait une assez brillante carrière militaire dans les armées polonaise et suédoise. Arrivé à la frontière russe avec une recommandation de Gustave-Adolphe[1], il envoya de là une lettre à Dimitri Pozarsky, boyard de Novgorod, lui annonçant son désir d'entrer au service du tsar[2], qui semble s'être préalablement entendu avec le roi de Suède pour l'envoi de Lesly avec d'autres militaires[3]. Peu de temps après, arriva la femme du colonel avec un fils de deux ans ; en route (à Ladoga), elle mit au monde un second fils, qui ne fut baptisé qu'à Moscou[4]. Son père, qui était aussi militaire, vint en Russie avec Lesly et vingt-huit autres officiers pour servir le tsar[5]. Lesly était accompagné de serviteurs personnels[6], et sa femme arriva en compagnie de soixante-deux autres étrangers[7].

Il semble que la chancellerie russe se soit trouvée prise au dépourvu pour satisfaire au besoin de toute cette nouvelle petite colonie ; Lesly dut envoyer à plusieurs reprises des pétitions au tsar et au patriarche, se plaignant de retards dans le payement de ce qui leur était promis et dû[8].

Le 24 octobre eut lieu la présentation des nouveaux officiers au palais ; ils furent reçus par le tsar, tout habillé d'or, qui leur demanda des nouvelles de leur santé et tendit à chacun sa main pour le baiser traditionnel. Ils reçurent aussi de riches présents : vaisselle d'argent, velours, soieries, draps anglais et zibelines, en outre trente-trois roubles et un beau cheval pour chacun[9]. Les gages qui leur furent accordés variaient, selon leur grade, de 45 à 400 livres par an[10]. Mais ils recevaient, en outre, des vivres, des boissons, du bois de chauffage en abondance.

russes, il fut renvoyé en Lithuanie ; il entra ensuite au service de la Suède, mais, à la conclusion de la paix entre la Suède et la Pologne, il décida d'aller servir en Russie. Voir C. S. Terry, *Life and campaigns of Alexander Lesly*. London, 1899. Sa biographie manque dans le *Dictionary of National Biography*.

1. *Copies de Hamel*, à l'Académie des sciences de Petrograd, t. 32, n° 3133. Hamel a copié en Angleterre une grande quantité de documents se rapportant à la carrière de Lesly en Russie.
2. *Ibid.*, t. 32, n° 3131.
3. *Ibid.*, n° 3139.
4. *Ibid.*, n° 3143.
5. *Ibid.*, n° 3200.
6. *Ibid.*, n° 3178.
7. *Ibid.*, n° 3209.
8. *Ibid.*, n° 3251. Sur l'arrivée de Lesly et de ses compagnons, voir aussi à Moscou le fonds des *Départs* (*Vyezdy*), année 1630, n°s 1, 2 et 4.
9. *Copies de Hamel*, t. 32, n° 3245.
10. Soloviev, *Histoire de Russie*, t. IX, p. 340.

Digitized by Google

Alexandre Lesly eut bientôt à déployer une grande activité. Si la Russie avait cru d'abord se passer de soldats étrangers en mettant les soldats russes sous le commandement d'officiers européens, ce système parut bientôt défectueux ; les Russes ne comprenaient pas les mots d'ordre des étrangers qui, à leur tour, ne savaient pas manier ces gens primitifs et frustes. La discipline s'en ressentit. On décida donc de former des détachements entiers d'étrangers et de les entremêler, dans l'action, avec des détachements purement russes.

En janvier 1631, Lesly fut envoyé pour louer en Suède, en Angleterre, en Hollande et au Danemark 5,000 fantassins. Dans une lettre à Charles, qui lui avait été confiée, le tsar informait le roi d'Angleterre de la nécessité de faire la guerre à la Pologne et lui demandait de donner à son envoyé l'autorisation de louer des soldats et des officiers en Angleterre[1].

Alexandre Lesly semble avoir été le type de l'aventurier militaire de l'époque : violent, hautain et jaloux, il s'était fait immédiatement des ennemis parmi les Russes et était entré en conflit avec les marchands anglais à Moscou. Mais il avait aussi le don de l'intrigue et sut s'imposer à la cour, ce qui était, en Russie, le plus important.

Cependant, les plaintes des Anglais qui se trouvaient en Russie étaient parvenues jusqu'en Angleterre ; c'est pourquoi Charles se montra peu disposé à satisfaire aux demandes de Lesly ; mais, ne voulant pas offenser le tsar, dont l'amitié lui paraissait précieuse, il lui envoya en ambassadeur un autre colonel, Alexandre Stuart, à qui il proposait de confier le recrutement des étrangers pour la Russie[2]. L'influence de Lesly résista à cet assaut ; le tsar renvoya Stuart en déclarant que le recrutement était déjà confié à Lesly[3]. Cependant, un autre colonel, Thomas Sanderson, ainsi que son fils Raley, furent reçus et restèrent en Russie[4]. On sait que le gouvernement anglais défendait à ses militaires de servir à l'étranger[5] ; c'est pourquoi il fallait chaque fois l'autorisation du roi, donnée par l'intermédiaire du « Privy Council[6] ».

Ayant appris la mauvaise opinion qu'on avait de lui en Angleterre, Lesly préféra engager ses 5,000 hommes dans d'autres pays ; mais,

1. 29 janvier 1631 ; *State Pap. Russia*, II, fol. 193-199, traduction. Voir aussi *Coll. des actes et traités d'État* (russe), nos 286-288 et 295.

2. *Affaires anglaises*, 1630, n° 1, 12 novembre-11 avril 1631.

3. *Royal Letters*, 49, 4 mars 1631.

4. *Chartes anglaises*, n° 56, et *State Pap. Russia*, II, fol. 205-207 et fol. 226. Pour le fils, voir *Chartes anglaises*, n° 63, 12 août.

5. Cette défense a été formellement confirmée le 6 août 1622.

6. Alexandrenko, *op. cit.*, p. 273.

Digitized by Google

comme l'Angleterre en donna encore 2,000, le recrutement total monta au chiffre de 7,000, qui furent acceptés en Russie après quelques hésitations. Les uns arrivèrent « à travers les montagnes », comme disent les documents, c'est-à-dire par la Suède, et les autres furent débarqués à Arkhangelsk par des bateaux anglais[1]. Le nombre des militaires étrangers en Russie était monté en 1651 à 66,690 hommes.

Les défaites des armées russes au siège de Smolensk, en 1634, eurent pour résultat de faire supprimer le recrutement de simples soldats à l'étranger, le gouvernement russe décidant de n'y plus engager que des officiers. Cependant, ces derniers ne s'étaient pas non plus montrés à la hauteur de leur tâche et ils donnaient des exemples déplorables d'indiscipline. Par exemple, Alexandre Lesly, violent et jaloux à l'excès de tout succès d'un autre, tua d'un coup de pistolet le colonel Sanderson[2]. Il est vrai qu'il l'accusait de trahison ; mais la plupart des Anglais se rangèrent du parti de Sanderson et dénoncèrent hautement la sauvagerie de Lesly, qui ne fut même pas puni en Russie. Il quitta pour quelque temps le pays et, en revenant, embrassa l'orthodoxie, pour gagner la haute protection du tsar.

D'autres actes regrettables d'indiscipline sont également signalés parmi les officiers étrangers[3].

Il semble que, dans cette malheureuse campagne, le gouvernement fut aussi mal servi par les étrangers que par les Russes. Le chef russe Chéine, qui avait capitulé devant les Polonais, fut exécuté ; mais Lesly et d'autres officiers anglais, qui prêtèrent à leur tour serment d'obéissance au roi de Pologne[4], ne furent pas sérieusement inquiétés.

L'armement de cette armée était aussi tiré de l'étranger, et l'Angleterre en fournit sa part. Le tsar avait, le 4 janvier 1632, demandé à Charles l'autorisation de commander en Angleterre 5,000 épées que l'Anglais John Cartwright devait apporter en Russie[5]. Le roi consentit et dégreva même ces armes de l'impôt[6].

1. *Copies de Hamel*, t. 32, fol. 3265. Sur l'arrivée de ces troupes, voir le fonds des *Départs*, 1631, nos 6, 8 et 9.

2. Les circonstances de ce meurtre restent obscures, car les sources russes et anglaises se contredisent. Les premières assurent que l'assassinat eut lieu en plein conseil militaire, les secondes donnent une autre version. Voir les documents dans *State Pap. Russia*, II.

3. Voir *Copies de Hamel*, t. 32, fol. 3321, interrogatoires de Lesly, Fuchs, Sharp et autres au sujet d'un sous-colonel anglais qui abandonna son poste pendant le siège.

4. *Actes de l'expédition archéologique* (en russe), t. III, n° 247, 1634, 3 mars.

5. *Royal Letters*, 49, et *State Pap. Russia*, II, fol. 374.

6. *State Pap. Russia*, II, fol. 138-140, 1632, 18 juin : « ... And moreover wheras you demanded by your letters for the supplie of your martial forces our royal licence, as well to levie men in our Kingdoms as also to export munition, wee have accordingly out of our love and res-

Digitized by Google

De temps à autre, il envoya de nouveaux militaires[1] et intercéda pour ceux qui désiraient quitter le service[2].

A la mort du patriarche Philarète, le tsar écrivit à Charles[3], en lui annonçant en même temps la conclusion de la paix avec la Pologne[4], et en retour il reçut des félicitations chaleureuses[5]. La victoire, dit Charles, est dans la main de Dieu, mais l'obéissance à sa volonté est le plus bel ornement du monarque. Si Chéine était un traître, le tsar a bien fait de l'exécuter.

Alexandre Lesly, qui, après l'affaire de Smolensk, s'était retiré pour quelque temps en Écosse, ne revint en Russie qu'en 1636[6].

Pendant toutes ces années, les lettres étaient généralement apportées de part et d'autre par de simples messagers ou par des agents commerciaux ; l'envoi d'ambassades pompeuses semble tomber de plus en plus en désuétude, les deux cours souffrant du manque d'argent et faisant, par conséquent, des économies. Dans les années qui précédèrent immédiatement le commencement de la guerre civile en Angleterre, la correspondance se maintint à une moyenne de deux ou trois lettres par an, écrites sur un ton amical, plein d'assurances de sentiments chaleureux, mais où les sujets de conversation semblent manquer de plus en plus. Le règlement de malentendus commerciaux ou d'affaires concernant des particuliers que le roi prenait sous sa protection en forme le fond.

Signalons, comme exemple, la curieuse affaire d'Anne Bernuli. Cette femme, Anglaise d'origine, s'était mariée en Russie avec un baron français ; selon les informations anglaises, elle fut baptisée de force, avec l'assentiment de son mari, et, à la mort de ce dernier, enfermée dans

pect of you, our deare brother, graunted both. For the men wee have not only permitted a levie of 2,000 of our subiects, but have also commanded our merchants who are most willing to do you service, to transport as manie as were redie to Archangel, in their ships. And for armes, besides what was sent the former yeare, wee have now graunted free leave to buy and export without paying anie custom 5,000 English swords... »

1. *Chartes anglaises*, n° 60, 30 mai 1632, recommandation du lieutenant James Bonnatine et d'autres. Voir aussi *Ibid.*, n° 63, 12 août 1632, recommandation du capitaine Thomas Lindsay, qui ne fut pas reçu, sous prétexte qu'il était arrivé sans régiment, *Royal Letters*, 49, 21 février 1632.

2. *Chartes anglaises*, n° 66, 9 août 1632, en faveur du colonel Henri Ashton.

3. *Royal Letters*, 49.

4. *Ibid.* Voir aussi *Affaires anglaises*, 1634, n° 1, 18 août.

5. *Chartes anglaises*, n° 69, 5 janvier 1635. Une autre lettre de Charles de cette même année se trouve dans *Foedera*, t. VIII, IV, p. 129-130, 29 juin.

6. *Chartes anglaises*, n° 70, 7 mars 1631 ; cette charte est une des plus magnifiquement ornées.

Digitized by Google

un monastère ; malgré l'insistance du roi Charles, elle ne fut pas relâchée, sous prétexte qu'une fois repartie en Angleterre elle perdrait sa nouvelle foi. Les marchands anglais accusaient le patriarche de ce coup de force[1].

A partir de 1639, la correspondance s'espaça de plus en plus, avec le développement des troubles en Angleterre, qui eurent une répercussion immédiate sur les relations anglo-russes.

Il est intéressant de constater que certains des personnages mis en avant par la Révolution anglaise provenaient des mêmes familles qui avaient fourni des membres actifs et influents à la colonie anglaise de Moscou ; par exemple, nous rencontrons un Merrick[2] parmi les commissaires écossais de 1644, et David Lesly se trouve en 1645 à la tête de la cavalerie écossaise, bataillant pour le Covenant sous les ordres d'Alexandre Lesly, comte de Leven, qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre Lesly de Russie[3]. Il est à remarquer que non seulement parmi les militaires venus d'Angleterre en Russie, mais aussi parmi les membres et les serviteurs actifs de la « Muscovy Company », gouverneurs, agents, etc., on trouve souvent des Écossais.

IV.

La décadence assez marquée qui s'accusait depuis 1638 dans les relations anglo-russes continua, et, jusqu'en 1645, il n'y a aucun fait intéressant à signaler. En cette année mourut le tsar Michel, dont le règne a certainement été l'époque du XVII^e^ siècle la plus favorable aux relations anglo-russes. Un messager russe, Guérasime Doktourov, expédié de Moscou pour annoncer la nouvelle de ce décès, arriva à Londres le 27 novembre[4] et y fut reçu avec pompe ; mais, ne trouvant plus le roi dans la capitale, il refusa de s'acquitter de sa mission auprès du Parlement, malgré les raisons par lesquelles on tâchait de lui rendre plausible la lutte politique engagée : le roi, disait-on, avait embrassé la religion catholique et il voulait être maître dans tout le pays, sans compter avec les libertés du peuple et les droits du Parlement. Doktourov exigeait obstinément d'être conduit vers le roi ou de pouvoir partir. On

1. Lettre du tsar à Charles du 7 mars 1638, *Royal Letters*, 49 ; lettre de l'agent Digby du 4 septembre 1638, *State Pap. Russia*, III.

2. Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre*, 6^e^ éd., 1858, t. III, p. 63.

3. *Ibid.*, p. 119.

4. *Affaires anglaises*, 1645, n° 2, 9 avril.

Digitized by Google

eut alors l'imprudence de lui déclarer que tous les marchands anglais qui se trouvaient en Russie étaient du parti du Parlement, ce qui eut plus tard des suites fâcheuses pour le commerce anglais en Russie.

Le projet d'envoyer une grande ambassade en Angleterre fut abandonné par la cour russe à cause de la situation politique de ce pays[1]. Doktourov y fut retenu jusqu'au printemps de l'année suivante ; on tenait absolument à vaincre sa résistance et à le faire paraître devant le Parlement. Son long séjour coûta à la Compagnie 1,500 livres[2]. Enfin, le 13 juin 1646, il se présenta devant le Parlement, d'abord à la Chambre des Lords et ensuite aux Communes. A son entrée, raconta-t-il plus tard, tout le Parlement se découvrit et resta debout pendant son discours, dans lequel il expliqua son mécontentement de ne pas avoir été autorisé à voir le roi. Lord Manchester lui répondit que les motifs de ce refus étaient expliqués dans la lettre au tsar que le Parlement lui confiait[3]. Il put enfin quitter le 23 juin l'Angleterre et arriva le 23 juillet à Arkhangelsk. La lettre qu'il apportait contenait des explications sur l'état politique du pays et demandait la confirmation du privilège anglais.

Mais on pouvait prévoir de quel parti se rangerait le jeune tsar ; il donna ordre de faire payer dorénavant aux marchands anglais les mêmes impôts qu'aux autres étrangers, abolissant ainsi une des clauses principales de leur privilège ; les Anglais assuraient même, et non sans raison, qu'on leur faisait payer deux fois plus qu'aux autres et évaluaient leurs pertes en Russie à cette époque à 50,000 livres[4].

En mai 1647 arriva à Moscou un envoyé de Charles, Luke Knightingale ; il exprima le contentement du roi au sujet de la suppression du privilège anglais aux marchands rebelles et demanda à acheter pour l'Angleterre 300,000 tchetverts[5] de grain pour enrayer la disette, la révolution ayant interrompu les occupations paisibles des paysans anglais[6]. Comme l'argent lui manquait, le roi proposait de payer le grain en drap

1. *Affaires anglaises*, 1645, n° 3, décembre.

2. *Cal. State Papers. Dom.*, 1653-1654, p. 340, 1653.

3. *Chartes anglaises*, n° 78, 1646, 10 mars.

4. *Cal. State Papers. Dom.*, 1653-1654, p. 340, 1653 : « We sent out more goods than usual, but he charged them double the customs of other nations, so that we had to forbear trading to a loss of 50,000 l. »

5. Le tchetvert (quart) correspond à peu près à 40 livres.

6. *Chartes anglaises*, n° 79, 7 décembre 1646 : « ... By reason of the late commotions in Our Kingdome of Ireland and the yet unsetled and discomposed condition of that countrey, the natives Our good subiects have beene so interrupted in theire tillage and husbandry, as Wee have cause to feare a want and scarcitie of corne, if from forraigne parts that want be not supplied. »

Digitized by Google

anglais. Il ne put obtenir que la dixième partie de ce qu'il demandait. Un mois après arriva un autre messager, Thomas Bonde, porteur d'une lettre datée du 31 mars 1647, promettant l'envoi prochain d'un ambassadeur et exprimant le mécontentement du roi au sujet de l'impôt qu'on faisait payer aux marchands anglais. La contradiction de ces deux messages est manifeste et peut s'expliquer par le désir du roi d'affranchir de l'impôt certains marchands qui en avaient appelé à sa protection. On sait que des certificats de loyalisme avaient été distribués. Mais le gouvernement russe, tenant fermement au nouvel ordre établi, ne voulut consentir à aucune exception.

Malgré la position critique de Charles, ses relations avec la cour russe ne furent pas interrompues. En 1648, plusieurs militaires anglais, entre autres le colonel Grégoire Cromwell, arrivèrent, recommandés par le roi, pour entrer au service du tsar[1]. Luke Knightingale fut renvoyé en Russie le 10 septembre de cette année ; il apportait une lettre écrite par le roi dans l'île de Wight, le 1er juin 1648, qui remerciait de l'envoi des 30,000 tchetverts et en demandait encore 300,000[2].

L'inimitié entre les marchands rebelles de la Compagnie et les messagers envoyés par le roi suscitait des intrigues des deux partis l'un contre l'autre à la cour de Russie. Les marchands dénonçaient Knightingale comme un imposteur, et celui-ci fut sévèrement repris d'avoir usurpé le titre d'ambassadeur ; à son tour, il dévoila les méfaits et les fraudes commerciales de ses compatriotes, assurant même qu'ils avaient comploté de piller le port d'Arkhangelsk pour se venger.

La lettre du 1er juin 1648 fut la dernière écrite par Charles au tsar. Mais son fils, le prince Charles, entra à son tour en correspondance avec la cour russe. Dès 1648, arriva à Moscou Henri Crow, esquire, recommandé par le prince[3], avec mission d'acheter 40,000 tchetverts de blé de tout genre.

L'annonce de l'exécution de Charles Ier fut apportée en 1650 par l'ambassadeur extraordinaire de son fils, Lord Coulpepper[4]. Son départ

1. *Affaires anglaises*, 1648, n° 9, 31 janvier-juillet.

2. Voir Bantych-Kamensky, à la date.

3. La lettre de recommandation qu'il apporta n'était pas décorée ; *Chartes anglaises*, n° 78, 16 décembre 1648 : « ... We have therefore thought good by these our letters to pray your Royall Majestic to permit and suffer Our trusty and welbeloved Henry Crow Esq. (whom we have sent expressly to your Majesty) to buy and provide for Our use 40,000 Russe chetverts of corne Vologdey measure, or tenne shipps loding of corne of all sorts as rye, wheate, buckwheate, barley, pease oates, oatesmeale and upsheene, he paying for the same the usuall rates and prices of the country... »

4. Sa lettre de créance a été donnée à Saint-Germain le 16 septembre 1649 ; elle porte des

Digitized by Google

d'Angleterre fut très retardé, et il n'arriva à Moscou qu'en mars. La nouvelle de la catastrophe était déjà parvenue en Russie et avait eu une répercussion immédiate. Les marchands russes, soutenus par les autres classes de la population, venaient de réitérer leurs plaintes contre la concurrence anglaise[1]. Le tsar avait donc, à côté des motifs politiques, des raisons économiques pour frapper le commerce anglais. Ce coup fut décisif. Par un décret du 1er juin 1649, tous les privilèges anglais furent déclarés abolis, parce que « les Anglais avaient commis une action détestable, ayant mis à mort leur roi Charles ». Leurs biens, leurs maisons étaient confisqués, eux-mêmes bannis pour toujours de l'intérieur de la Russie, en gardant cependant l'autorisation de venir commercer à Arkhangelsk[2]. L'envoyé du prince, Coulpepper, au contraire, fut reçu avec beaucoup de cordialité[3]. Il demandait un emprunt de 100,000 roubles, qui devait aider Charles à rentrer dans ses droits, en chassant ses ennemis de Londres. Mais il demandait aussi la restitution aux marchands anglais de leur ancien privilège. Cette dernière demande fut très mal reçue ; jamais le tsar, répondit-on, n'autoriserait à vivre dans son empire ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leur souverain. Par contre, la demande d'emprunt reçut un accueil favorable. Le tsar manquait d'argent liquide, mais, par un contrat passé le 30 mai, Coulpepper reçut des fourrures de zibeline pour 15,000 roubles et 5,000 tchetverts de blé. Il repartit le 22 juin 1650[4].

Le gouvernement révolutionnaire ne perdait cependant pas non plus de vue la nécessité de relations avec la Russie. Au commencement de l'année 1650, un projet de lettre au tsar avait été examiné par le Parlement[5]. D'autres affaires plus urgentes en retardèrent la réalisation et, de 1650 à 1654, c'est l'arrêt complet : ni le gouvernement révolutionnaire ni le prince exilé ne trouveront le temps de reprendre ces relations.

ornements dans un style tout nouveau ; malheureusement la plus belle partie a été coupée ; *Chartes anglaises*, n° 83. Elle est signée : « Charles Rex » et porte aussi la signature du secrétaire Roblong.

1. Collection du prince Kilkov (en russe). Saint-Pétersbourg, 1879, n° 82, p. 238-255.

2. *Collection des actes et traités d'État* (en russe), t. III, n° 138.

3. Le fond des *Vyezdy* aux archives de Moscou, 1650, n° 8, 12-23 août.

4. Voir tous les détails chez Bantich-Kamensky, *op. cit.*, à l'année 1650, et Martens, *La Russie et l'Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles* (en russe) ; *Pensée russe*, 1891, n° 2, p. 6-28.

5. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1649-1650, année 1650, p. 469, Jan. 4-11 : « The draft of the letter to the Emperor of Russia to be reported to the House by Sir Jos. Harrington. » Voir aussi *Ibid.*, p. 491, Jan. 23 : « Colonel Wm. Hawley to be employed to carry a letter to the Emp. of the merchants trading thither » ; et p. 502, 2 Febr. : « Council of State. A safe-conduct to be also prepared for Wm. Hawley for Muscovy. » Dans les fonds russes, on ne trouve pas de mention de l'arrivée de ce messager ; il est donc probable que le projet de son envoi fut abandonné.

Digitized by Google

Cependant, la Compagnie moscovite, ne renonçant pas à l'espoir de reconquérir son privilège, adressa à plusieurs reprises des pétitions au ministère des Affaires étrangères d'Angleterre, lui demandant de régler cette affaire[1]. C'est certainement grâce aux instances énergiques des marchands, qui consentirent à prendre sur eux les frais d'une ambassade officielle en Russie[2], comme cela s'était déjà vu tant de fois, que fut enfin organisé en 1654 l'envoi en Russie par le protecteur Cromwell de Guillaume Prideaux, qui y arriva en février 1655. Cromwell demandait la restitution du privilège commercial anglais et le paiement de toutes les dettes russes à la Compagnie. Il condescendait à donner des explications au sujet de son protectorat et de la situation politique en Angleterre. Le tsar, qui, quelques années auparavant, avait traité les révolutionnaires de brigands, répondit personnellement à leur chef; fait curieux et intéressant à signaler. Il est vrai que la réception de Prideaux manqua de cordialité et même de politesse; le tsar ne se leva pas au nom du Protecteur et l'ambassadeur essaya en vain de le persuader que l'Angleterre n'avait rien perdu de sa grandeur avec l'abolition de la monarchie[3]. Cependant, Alexis exprima son contentement de rétablir « l'amour et les relations » avec l'Angleterre et félicita le Protecteur de son avènement; un Protecteur était probablement plus acceptable pour lui qu'un Parlement, et les cinq années écoulées avaient singulièrement atténué sa colère contre les juges implacables de Charles Ier. Prideaux partit le 2 juillet. Mais les relations avec le jeune Charles continuèrent de leur côté.

En cette même année furent reçues de lui deux lettres, écrites à Cologne le 20 et le 30 juillet; l'une recommandait un colonel qui voulait servir dans l'armée russe, l'autre remerciait pour la réception gracieuse de Coulpepper et pour l'emprunt, évalué en Angleterre à 40,000 rixdales[4].

Après la paix de Paris, conclue en mai 1657, Cromwell essaya de se poser, à l'exemple de Jacques Ier, en médiateur entre la Russie et la Suède; Bradshaw fut choisi pour suivre le brillant exemple de John Merrick à Dederino; on espérait surtout obtenir par ce procédé la res-

1. *Cal. State Papers. Dom.*, t. 1652, 28 May, p. 266, et June 24, p. 301.

2. *Ibid.*, t. 1654, p. 202-203, 8 June : « ... That some fit person recommended by the merchants be sent at their charge to the Emperor of Russia as the Protector's agent to restore and settle the trade... Approved 22 june. »

3. Il avait été reçu deux fois au palais, le 29 février et le 11 mars; voir Bantich-Kamensky, à la date.

4. *Chartes anglaises*, n° 85, 30 juillet 1655.

Digitized by Google

titution du privilège[1]. Les succès du tsar en Pologne avaient aussi produit quelque effet ; si celui-ci finissait par prendre Riga, dit un document de l'époque, son amitié deviendrait très précieuse[2].

Mais les temps étaient bien changés depuis les premières années du règne de Michel : la dynastie russe se sentait consolidée, ses relations avec l'étranger s'étaient multipliées, elle avait obtenu des succès au dehors. Alexis ne semble avoir aucunement recherché l'aide diplomatique de l'Angleterre. Du reste, les amis ne lui manquaient pas : le Danemark lui proposait une alliance contre la Suède[3] ; l'empereur s'était peu de temps auparavant offert comme médiateur entre la Russie et la Pologne[4]. L'ambassadeur anglais fut retenu à Riga, sous prétexte d'une épidémie, dont on craignait la contagion ; la lettre qu'il dépêcha en Russie, exhortant à la paix, n'eut pas de suites sérieuses. D'autre part, on ne montra aucun désir de rendre aux Anglais leur privilège, que la révolution leur avait fait perdre définitivement.

Il est curieux de constater que les archives nous ont conservé pour cette époque des lettres de Charles Ier, du Parlement, du Protecteur Cromwell et du jeune prince Charles, toutes adressées au tsar Alexis, mais aucune lettre de ce dernier n'est conservée et ne semble avoir été écrite entre 1641 et 1655 ; ses lettres d'après cette époque sont extrêmement rares. Si le Protecteur, d'une part, et le jeune prince, de l'autre, s'évertuaient à maintenir des relations avec la cour russe, celle-ci condescendait à peine à leur répondre et se laissait faire des avances par les deux partis.

V.

La nouvelle de la restauration des Stuart fut reçue avec joie par le tsar. Si Alexis, après sa première explosion de courroux en 1649, avait plus tard accepté l'établissement du protectorat comme un fait accompli, sa vraie sympathie allait tout de même vers la dynastie détrônée.

C'est un Anglais au service du tsar, John Hebdon, envoyé comme commissaire en Hollande, qui annonça la grande nouvelle ; lui-même

1. Certains documents anglais démontrent assez clairement le rôle des marchands dans cette affaire ; *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1656-1657, p. 300, 304 et 310 : « ... To advise his Highness to send Richard Bradshaw, his resident at Hamburg, as envoy to the Great Duke of Muscovy. » Il reçut 1,000 livres pour son voyage ; *Ibid.*, p. 594, 26 May 1657.

2. *Ibid.*, p. 345, 18-28 April 1657 : « ... If the Muscoviter take Riga this summer, as is expected, his friendship may be a great advantage to H. Maj. »

3. Tcherbatchev, *Actes*, n° 158, 1658.

4. Soloviev, *Histoire de Russie*, t. X.

Digitized by Google

royaliste, il applaudissait à la restauration[1]. Passant de Hollande en Angleterre dans les derniers jours de 1660, il écrivit de là en Russie, ne tarissant pas d'éloges sur le jeune roi, de descriptions pompeuses sur les ambassades envoyées vers lui par tous les pays et conseillant au tsar de suivre cet exemple.

L'influence étrangère fut certainement très grande à la fin du règne d'Alexis. Il n'est donc pas étonnant de voir, depuis la restauration, les relations avec l'Angleterre devenir très fréquentes ; les Anglais, militaires et autres, affluent de plus en plus en Russie. Mais la Compagnie moscovite ne profita guère de ce nouvel état de choses ; si, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, les relations anglo-russes avaient été avant tout des relations commerciales, dans la seconde moitié au contraire, tandis que les deux cours échangeaient des ambassades et des lettres, les marchands anglais ne furent pas autorisés à commercer dans l'intérieur du pays ; les relations anglo-russes étaient devenues presque exclusivement diplomatiques.

Le fils de John Hebdon fut chargé de porter deux lettres au tsar. Charles II y annonçait son avènement au trône et demandait la restitution du privilège. De son côté, il consentait à ce que Hebdon, le père, engageât en Angleterre pour la Russie 3,000 militaires[2]. Le tsar répondit par une lettre, datée du 28 juillet 1661[3], où il exprimait son grand contentement d'apprendre la nouvelle de la restauration, considérée par lui comme un bienfait personnel de Dieu, souhaitait au nouveau roi un règne long et heureux, annonçait son désir de continuer l'amitié traditionnelle et remerciait de l'autorisation donnée pour le recrutement. Quant aux autres affaires, c'est-à-dire au privilège, il en remettait le règlement jusqu'à l'arrivée d'une ambassade d'Angleterre.

Hebdon revint peu de temps après à Moscou, annonçant qu'il avait engagé pour le tsar des colonels, des officiers et 3,000 soldats. Sa commission avait été donnée à Hebdon avant la restauration. Le premier projet d'un contrat à passer avec le général Lord Charles Erhart date de 1658[4] ; royaliste, celui-ci s'était réfugié à Bruxelles ; sans situation,

1. Voir sur Hebdon le livre russe de S. Gourland, *Jean Hebdon, commissaire et résident*. Yaroslave, 1903. Hebdon est mentionné pour la première fois en Russie en 1647 ; sur son arrivée en Angleterre, voir *Cal. State Papers. Dom.*, t. 1659-1660, p. 304, 7 juin 1660.

2. La seconde lettre demandait la permission pour une Anglaise de rentrer de Russie; *Chartes anglaises*, n° 89, 10 mai 1661.

3. *Royal Letters*, 49.

4. Voir, dans Gourland, *op. cit.*, p. 11, et le fonds des *Départs* (*Vyezdy*) à Moscou, 1659, 20 janvier, n° 3. Sur d'autres militaires anglais venus en Russie à cette époque, voir *Départs*, n° 9, 4 octobre.

Digitized by Google

l'idée de s'en créer une en Russie lui parut bonne. Lorsque Charles II monta sur le trône, Erhart montra quelque hésitation à partir ; il finit cependant par se décider.

Le contrat qu'il passa avec le tsar est un document intéressant. En voici les clauses les plus importantes. Erhart était nommé général d'une armée de 15,000 hommes, officiers et soldats, qu'il s'engageait à lever et à amener en Russie ; lui-même nommerait les chefs, avec l'assentiment du tsar. Il recevrait à son arrivée une gratification de 3,000 roubles en plus de son traitement, fixé à 750 roubles par an, sans compter la nourriture pour quatre-vingt-dix chevaux. Les sommes dépensées pour son armée devaient passer par ses mains. Il aurait droit de justice et de punition sur ses hommes. Le contrat était passé pour trois ans, avec stipulation d'indemnité pour le cas où le tsar y manquerait.

Mais il était difficile de se garantir contre l'omnipotence d'un tsar ; d'autre part, on a signalé la présence parmi ces nouveaux militaires de mauvais sujets[1]. Arrivé en Russie en 1662, le général anglais vit son traitement diminué de 750 à 500 roubles et quelques-uns de ses droits amoindris. Il n'avait, somme toute, aucun moyen de les maintenir. Hebdon achetait pour la Russie beaucoup d'armes à l'étranger, surtout en Hollande. De 1660 à 1661, il y expédia des marchandises pour plusieurs milliers de roubles[2].

Malgré toutes les difficultés de la vie russe, certains Anglais avaient fini par s'y faire ; mais, lorsque l'âge diminuait leur activité, ils étaient souvent repris du mal du pays et d'un désir impérieux de rentrer chez eux, accompagnés quelquefois de nombreuses familles. Le colonel écossais, Gordon, par exemple, a souvent parlé dans son journal de cette nostalgie qui croissait avec l'âge[3]. Nous trouvons aussi dans les documents la mention d'un certain John Barnsley qui, après avoir vécu trente-quatre ans en Russie, rentra en Angleterre à l'âge de quatre-vingt-huit ans avec quatre enfants et quatre petits-enfants[4].

En 1662, le tsar se décida enfin à envoyer à Charles II une grande ambassade. On expédia d'abord des messagers pour annoncer son arrivée[5] ; reçus par le roi le 28 juin et le 18 juillet, ils repartirent le 24 avec une lettre de Charles du 14. Les grands ambassadeurs, le prince

1. Brückner, *Kulturhistorische Studien*, t. II, p. 76.

2. Voir dans Gourland les Pièces justificatives nos 2 et 4, donnant les listes des achats et des dépenses.

3. Gordon, *Tagebuch*. Moscou, 1849, 3 vol., éd. Posselt.

4. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1661-1662, p. 214.

5. *Affaires anglaises*, avril 1662, n° 1.

Digitized by Google

Pierre Prozorovsky et Jean Jeliabougsky, étaient déjà en route[1]. Leur mission consistait : 1° à féliciter officiellement le roi de son avènement ; 2° à lui exprimer l'amitié du tsar et son désir de continuer la correspondance ; 3° à débattre la question de la restitution du privilège, ainsi que des maisons et des biens confisqués sur les marchands anglais ; 4° en outre, pour Jeliabougsky seul, et par commission secrète, à emprunter à l'étranger plus de 15,000 roubles, dont 10,000 livres en Angleterre[2]. Dans l'espoir d'obtenir cet argent, le tsar faisait miroiter aux yeux de Charles la promesse de restituer le privilège.

Les Anglais envoyèrent Hebdon dans la Baltique à la rencontre de l'ambassade[3], ce qui doit être considéré comme un signe de grand empressement. L'arrivée des Russes dans la Tamise fut signalée par des coups de canon et les acclamations joyeuses de la foule assemblée. Ils entrèrent à Londres le 27 novembre 1662. On trouve dans les documents anglais plusieurs mentions des dépenses faites pour les entretenir et qui montèrent à la somme totale d'environ 2,000 livres[4]. De leur côté, ils apportaient de riches cadeaux, entre autres des animaux vivants[5].

Leur réception eut lieu le 29 décembre. Charles exprima son amitié pour le tsar et sa décision d'envoyer prochainement une ambassade en Russie, mais il refusa le prêt demandé, étant lui-même, disait-il, dans une situation financière difficile. Cependant il remboursa à Prozorovsky, après l'avoir empruntée à ses sujets, la somme de 20,000 roubles, à laquelle il évaluait le prêt reçu du tsar. Jeliabougsky essaya alors d'obtenir de l'argent des marchands, mais ils refusèrent aussi, vu la situation peu sûre du commerce. L'ambassadeur accusa plus tard d'intrigues Hebdon, qui avait été, en grande pompe, fait devant les Russes chevalier et chambellan du roi[6] ; il dut se défendre à Moscou[7]. Les Anglais, à leur tour, tout en jugeant favorablement Prozorovsky, accusaient Jeliabougsky de recevoir des conseils de la Hollande, leur grande ennemie.

Un colonel anglais, Foret, qui accompagnait l'ambassade comme

1. Ils étaient partis le 3 juin avec une lettre du tsar du 3 mai.

2. Voir Bantich-Kamensky, *op. cit.*, à la date.

3. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1661-1662, p. 489, année 1662, 16 septembre : « Pass for J. Hebdon to go into the Baltic sea to receive the three Russian Ambassadors. » Voir aussi *Cal. of Treas. Books*, vol. 1669-1672, p. 1, et vol. 1668-1669, p. 199, march 17.

4. *Cal. Treas. Books*, vol. 1660-1667, p. 438, année 1662, p. 453, 21 novembre, et p. 420.

5. *Col. State Pap. Dom.*, t. 1661-1662, année 1662, p. 574, novembre 28.

6. *Affaires anglaises*, 1664, n° 4, 2 juillet.

7. *Ibid.*, 1663, n° 6.

Digitized by Google

interprète officiel, avait été chargé de chercher des officiers pour l'armée russe ; il en engagea cinq en Angleterre[1].

Prozorovsky rentra directement en Russie, où il rapportait des lettres cordiales[2]. L'une d'elles assurait que le tsar n'oublierait jamais ni la conduite de Sa Majesté envers son père ni son amitié fraternelle envers lui-même[3]. Les autres ambassadeurs partirent pour l'Italie.

L'année suivante, ce fut le tour de l'Angleterre d'envoyer une ambassade. Le comte de Carlisle partit, avec sa femme, son fils, son secrétaire et une suite de vingt personnes. Son entrée à Moscou s'effectua la nuit, à la lueur des flambeaux[4], avec un déploiement de « magnificence incroyable », ce qui en imposait toujours aux Russes ; chaque habit de page avait coûté 30 livres, et tout le reste était à l'avenant. Le gouvernement alloua aux Anglais 100 écus par jour pour leur table, ce qui était beaucoup, vu le bon marché de la vie moscovite[5].

L'audience au palais eut lieu le 11 février ; ce fut le tour des Anglais d'être frappés par « l'extraordinaire splendeur et magnificence » dont était entouré le tsar, « qui brillait de pierreries partout et dardait de tous côtés des rayons d'une lumière précieuse, comme un astre de gloire ».

L'ambassadeur prononça à cette occasion une harangue très brillante. Une seconde réception plus intime eut lieu deux jours après et, le 19 du même mois, le tsar donna un dîner, où il but à la mémoire de

1. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1663-1664, p. 20, 21 janvier 1663.

2. *Chartes anglaises*, n° 91, 27 mai 1663 : « ... you do not only exceed the kindnesse and affections of all other kings and Princes Our confederates, but also of your Imperiall Majesties owne illustrations ancesters... Wee shall endeavour on Our part to advance, improve and increase all those meanes and opportunities which may cause Our present confederation to transcend all that hath been before us. » Voir aussi *Chartes anglaises*, n° 90, document très décoré, et n° 92, recommandant le capitaine Foret et dans le fonds *Royal Letters*, 49, la lettre russe de l'ambassadeur Prozorovsky, datée de Londres, le 3 juin 1663 ; il y accuse réception de 400,000 dollars de Lubeck, comme restitution du prêt accordé par l'intermédiaire du baron Coulpepper et promettant de rendre au futur ambassadeur anglais à Moscou le reçu de Coulpepper.

3. *Chartes anglaises*, n° 91 : « ... which behaviour of Your Imperiall Majesties on Our said Royall Fathers behalfe, wee shall never forget, nor your brotherly deare kindnesse on our owne behalfe, when wee were in Our greatest streights. »

4. *La relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle,...* 2e éd. Amsterdam, 1857. Le baron Korf appelle cette œuvre une des plus importantes qui aient trait à la Russie.

5. Sur les dépenses anglaises pour l'ambassade, voir *Cal. Treas. Books*, t. 1660-1667, p. 532, année 1663, 30 June ; p. 533, 6 July ; p. 534, 10 July ; p. 545, 14 September. Le capitaine Robert Sayer avait été recommandé par Hebdon comme pilote pour conduire l'ambassadeur en Russie ; *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1663-1664, p. 186.

Digitized by Google

Charles Ier, « ce glorieux martyr qui a souffert de grandes afflictions dans ce monde ».

Mais les affaires marchaient mal. L'ambassadeur insistait sur la restitution du privilège, promettant de faire en ce cas, de la part du roi, une ouverture toute particulière. Mais, offensés par le refus du prêt, les Russes lui rappelèrent que Charles avait demandé lui-même l'abolition du privilège par l'intermédiaire de Luke Knightingale ; Carlisle assurait que cette demande ne s'était appliquée qu'aux traîtres, que tous les marchands n'avaient pas trempé dans l'émeute, certains ayant même reçu à Moscou, de Coulpepper, des certificats de loyalisme. Il expliquait que la somme demandée était trop considérable, puisqu'elle se montait jusqu'à 3,000,000 de roubles. Les Russes consentaient à permettre à dix Anglais de venir commercer à Moscou, à condition de payer l'impôt, comme les autres étrangers ; lorsque la Russie terminerait ses guerres, elle pourrait songer à la restitution du privilège.

Carlisle ne se contenta pas de cette réponse. Il se plaignait de la manière dont il était traité ; les Russes, à leur tour, le trouvaient hautain, désagréable et querelleur ; on se sépara en froid, l'ambassadeur refusant même d'accepter les cadeaux russes[1], ce qui était une grave offense. Cependant, à son retour, il semble avoir été récompensé pour ses services, quoique le tsar eût, par ses nouveaux ambassadeurs, Dachkov et Chipouline, envoyé une plainte sur sa conduite[2]. Dachkov ne fut pas très bien reçu ; néanmoins, le roi proposa de s'employer en faveur d'une paix entre la Russie et la Pologne, si le tsar rendait aux Anglais le privilège. Dans sa lettre, Charles prit sur lui de défendre Carlisle[3]. Cependant, Hebdon avait prévenu Dachkov, par pure amitié, disait-il, que Carlisle avait traité en Suède en faveur d'une alliance anglo-suédoise contre le tsar ; en cas de réussite, les Anglais n'auraient plus eu besoin de la Russie. Il prétendait que les marchands refuseraient de payer les grandes dépenses de l'ambassade, parce qu'elle n'avait pu obtenir pour eux le privilège. Le jeu de Hebdon n'était pas très franc. Il avait servi le tsar, puis le roi, et tâchait de se montrer serviteur utile à tous les deux, ce qui était parfois difficile.

Les relations entre les deux pays furent interrompues pour quelque temps. Dachkov fut même arrêté à son retour à Riga, parce qu'on avait appris en Russie que la peste sévissait en Angleterre ; cependant,

1. Voir la relation de l'ambassade dans le fonds russe des *Affaires anglaises*, 1664, n° 2. Sur le retour de Carlisle, voir *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1663-1664, p. 670, Aug. 19-29.

2. Ils arrivèrent à Londres le 22 décembre.

3. *Chartes anglaises*, n° 95, 20 mars 1665.

Digitized by Google

en 1666, le colonel écossais Gordon arriva de Russie comme diplomate à la cour anglaise. Il apportait une lettre du 25 janvier 1667, qui annonçait la fin de l'épidémie. En 1669, se trouvant de nouveau en Angleterre, il déclarait qu'il était décidé à rentrer au service du tsar, malgré la faiblesse des gages, car les militaires ne trouvaient pas d'emploi honorable en Écosse, et en Angleterre on refusait d'employer les étrangers[1].

Le tsar fit savoir en Angleterre qu'il avait défendu de vendre quoique ce fût aux Hollandais, à cause de leur guerre avec les Anglais. Il annonça aussi la conclusion de la paix avec la Pologne[2], et, peu de temps après, Charles, à son tour, lui annonça celle qui venait d'être conclue avec la France, le Danemark et la Hollande[3].

Les envoyés d'Angleterre se succédèrent de près : en 1668, c'est Hebdon avec son secrétaire ; en 1669, Pierre Wich[4] ; en 1670, Georges Holmes[5]. A la cour d'Angleterre, on se tenait au courant des affaires de la Moscovie, on s'intéressait à la victoire des Russes sur les Turcs et à la candidature possible du tsar au trône de Pologne[6], soutenue, assuraient les Anglais, par une partie de la noblesse polonaise[7]. Lorsque éclata l'émeute de Razine, on porta une vive attention aux nouvelles apportées par Holmes et l'on jugea la situation sérieuse[8].

En septembre 1672, le tsar envoya à l'étranger son interprète André Vinius, dont les services furent reconnus comme exemplaires[9]. Il était chargé de visiter l'Angleterre, la France et l'Espagne et leur demander d'aider la Pologne contre la Turquie[10]. Il arriva à Londres le 5 mars

1. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1668-1669, p. 528. En cette même année, le général-major Albert Van Bukhaven rentrait de Russie en Angleterre ; *Ibid.*, Addenda, t. 1660-1668, p. 618, et *Chartes anglaises*, n° 103.

2. La lettre fut apportée par Golovine, qui arriva à Londres le 23 août 1667, fut reçu au palais le 28 août, le 13 et le 25 septembre et rentra à Moscou le 31 décembre ; *Affaires anglaises*, 1667, n° 1, 11 mai.

3. *Chartes anglaises*, n° 101, 20 septembre 1667. Au printemps de cette année, l'état de guerre avait forcé d'envoyer Hebdon incognito en Russie ; *Chartes anglaises*, n° 100, 28 avril, et *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1667, p. 65 ; il reçut 300 livres pour son équipage.

4. Voir, pour l'argent qui lui était alloué, *Cal. of Treas. Books*, vol. 1669-1672, année 1668-1669, p. 10, 27 janvier, 4 février, 14 août et 17 décembre, et p. 826, 9 mai 1671 ; voir aussi *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1668-1669, p. 495, 18 septembre 1669.

5. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1660-1670, Addenda, année 1670, 22 Aug.

6. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1667-1668, p. 560, 20 août 1668.

7. *Ibid.*, t. 1668-1669, p. 23, 17 octobre 1668.

8. *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1671, p. 81, 8-13 Febr., et p. 279, 27 May.

9. *Livres anglais*, n° 16.

10. Dans une lettre au roi de Danemark du 4 octobre 1672, le tsar adressait la même demande à Christian V, lui demandant aussi d'influencer l'Angleterre et la France. Tcherbatchev, *Actes* (en russe), n° 170.

Digitized by Google

1673 et en repartit le 15 avril pour Paris et Madrid[1]. La lettre du roi qu'il apporta est datée du 9 avril[2]; elle félicite le tsar d'avoir vaincu l'émeute et excuse le roi de ne pas pouvoir aider les Polonais, la guerre avec la Hollande occupant plus de soixante-dix navires; les marchands anglais ont d'ailleurs en Turquie des intérêts commerciaux importants à sauvegarder. Dans le rapport de Vinius sur son ambassade, on trouve pour la première fois un essai de définition du gouvernement anglais: il est monarchique et démocratique en même temps, car, à côté du roi, existe un Parlement composé de deux chambres, la Chambre haute ne pouvant rien faire sans la Chambre basse, qui vote les crédits. Vinius appartenait à une famille hollandaise entrée au service du tsar; un ambassadeur d'origine russe aurait difficilement trouvé à cette époque une définition politique aussi exacte.

La demande de restitution du privilège commercial est constamment répétée dans ces lettres anglaises, car les marchands n'oubliaient jamais de rappeler au roi leurs intérêts[3].

Le tsar Alexis mourut le 29 janvier 1676, et, le 15 février suivant, un envoyé spécial était dépêché de Moscou en Prusse, en Hollande et en Angleterre pour notifier cette mort aux divers gouvernements. Dans les dernières années de son règne, ses relations avec les cours d'Europe s'étaient beaucoup développées. On a signalé, par exemple, en 1675, la présence simultanée de huit ambassadeurs étrangers à Moscou. Deux cents rapports d'ambassadeurs russes se sont conservés pour le XVII^e siècle[4].

Le premier ambassadeur anglais envoyé auprès du nouveau tsar Feodor Alexievitch fut John Hebdon le jeune, qui arriva à Moscou le 4 janvier 1677 avec une lettre datée du 16 septembre 1676[5]. Le roi y rappelait la grande amitié, l'affection spéciale qui l'avaient uni au tsar

1. Sur son arrivée en Angleterre, voir *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1672-1673, p. 613 et 618.

2. *Affaires anglaises*, 1673, avril.

3. Voir, par exemple, *Cal. State Pap. Dom.*, t. 1675-1676, p. 241, July 1675.

4. M. Kapoustine, *Les relations diplomatiques de la Russie avec l'Europe occidentale* (en russe). Moscou, 1852.

5. « ... We cannot but with much satisfaction reflect on the particular affection, that most Excellent Prince, Our dear brother, Alexis Michaelowitz, your Imperiall Majesties Father of happy memory, had all along for Us, and which as your Imperiall Ma^ty was pleased your self to tell Us, he so tenderly recommended in his last words to you his worthy Heir and Successor. And as we resolve firmly on Our part to deserve the continuance of it by all the returns of a sincere and hearty friendship, so we will not doubt of your Imperiall Ma^ties readynesse to improve and increase a correspondence that hath been for many ages setled between Our Crowns and People with considerable convenience and advantage to each other ». *Chartes anglaises*, n° 107.

Digitized by Google

Alexis, ce dernier ayant, à son lit de mort, recommandé à son fils de les continuer. Rappelant que le tsar avait retiré aux marchands anglais leur privilège pour les punir de leur infidélité, il assurait avoir reçu à plusieurs reprises sa promesse formelle de le rendre, dès que les guerres avec les Polonais et les États seraient terminées. Si Dieu ne lui avait pas permis de vivre assez longtemps pour exécuter ce projet, son successeur prendrait certainement celui-ci pour base de sa politique envers l'Angleterre, donnant ainsi la première marque de l'amitié qui avait depuis si longtemps rapproché les deux pays.

Cette lettre fut remise au tsar le 28 avril. Cependant, l'ambassadeur ne fut pas très bien reçu ; on lui retira bientôt les vivres, et, après son départ, le tsar, dans une lettre du 14 novembre, se plaignit de sa conduite. C'est que John Hebdon le jeune avait voulu se faire payer personnellement les dettes que les Russes avaient contractées envers son père ; en outre, ses serviteurs avaient eu une conduite déplorable et l'un d'eux, ayant tué dans une querelle un Russe, fut condamné à mort et grâcié seulement sur l'échafaud. Charles, informé de cette affaire par une lettre du 27 février 1678, promit, dans sa réponse du 30 juin, de faire une enquête sur la conduite de Hebdon ; il en fut remercié le 3 janvier 1679.

En 1680 partit pour l'étranger le prince Pierre Potemkine ; il devait visiter la France, l'Espagne et l'Angleterre pour consolider « les liens d'amitié et de fraternité » entre les souverains. Il arriva de Madrid à Londres le 21 novembre 1681 et fut reçu par le roi le 24 ; à son départ, qui eut lieu le 15 février 1682, il emporta une lettre pour le tsar, du 9 janvier ; le titre « Emperor » est remplacé ici par celui de « Czar and great Duke », ce qui constituait un amoindrissement qui fut maintenu.

Le tsar Feodor, mort en avril, eut pour successeurs ses deux frères, Ivan et Pierre. La nouvelle de leur avènement fut apportée au commencement de l'année suivante par le messager Simanovsky, qui rapporta à Moscou les félicitations du roi datées du 24 novembre 1682. Charles II mourut à son tour le 16 février 1684[1].

En 1686 fut conclue entre la Russie et la Pologne une paix durable, doublée d'une alliance contre les Turcs ; l'ambassadeur Postnikof, envoyé en Prusse, en Angleterre, en Hollande et à Florence, était chargé de demander à ces gouvernements de s'y joindre. Arrivé en

1. Pour le résumé des relations de ces dernières années, voir Bantich-Kamensky, *op. cit.*, et Soloviev, *Hist. de Russie*, t. XII, p. 230 et suiv. Comme elles sont insignifiantes, nous n'entrons pas dans les détails.

Digitized by Google

Angleterre le 12 septembre, il fut reçu par Jacques II le 8 novembre et le 9 décembre ; mais ces audiences semblent avoir été froides ; les Russes se plaignirent même d'avoir été offensés dans leur honneur. Cependant, dans sa lettre du 4 décembre 1687, le roi exprimait sa joie au sujet de la paix et de l'alliance conclues, mais la seule aide qu'il offrit contre les infidèles était ses prières à Dieu pour les succès des chrétiens.

La demande de la restitution du privilège continuait à se répéter presque dans chaque lettre, suivie toujours du même refus.

Peu après qu'en Angleterre Guillaume III fut monté sur le trône, la Russie vit, à la mort d'Ivan et après la défaite de la régente Sophie, le pouvoir passer définitivement aux mains énergiques du jeune Pierre. Avec son avènement se termine la phase des relations anglo-russes que nous nous sommes proposé d'étudier ici.

Pendant la première période, de 1606 à 1613, époque des troubles révolutionnaires en Russie, les Anglais avaient donc maintenu à grand'peine leur situation dans le pays et s'étaient même crus obligés, au moment le plus critique, vers 1612, d'élaborer un plan de protectorat sur les provinces du Nord et la route de la Volga, envisageant même l'éventualité d'une occupation des villes principales de cette région par des garnisons anglaises. Mais l'élection du premier Romanov leur fit abandonner cette aventure.

Dans la seconde période, de 1613 à 1642, les relations entre les deux pays, et surtout entre leurs souverains, de même que l'échange de lettres et l'envoi d'ambassadeurs de part et d'autre, acquièrent un caractère stable et régulier. Les principales questions politiques débattues à cette époque sont : 1° un prêt financier de l'Angleterre à la Russie ; 2° un projet d'alliance entre les deux pays, signé en 1623 des deux côtés, mais qui échoue au moment de la mort de Jacques Ier ; 3° l'aide militaire assez considérable accordée par les Anglais à l'armée russe, qui se constitue peu à peu en armée européenne : entrée au service du tsar d'officiers anglais de tous les grades, ainsi que de détachements de soldats et des achats d'armes et de munitions de guerre.

Le grand prêt et l'alliance échouèrent par la mauvaise volonté des agents des Stuart, tels que Sir Didley Digges ou Christopher Cocks, aussi et surtout par la décadence de la monarchie.

La troisième période, de 1642 à 1660, est l'époque des troubles révolutionnaires anglais. Les effets de la guerre civile se firent bientôt sentir sur les relations anglo-russes. On a vu la situation difficile de Doktourov, envoyé en 1645 vers le roi et forcé de paraître devant le Parle-

Digitized by Google

ment. Tant que dura la lutte ouverte, le tsar Alexis ne voulut avoir de rapports qu'avec le roi ou ses adhérents ; les marchands anglais qui soutenaient le Parlement lui devinrent de plus en plus odieux et, après l'exécution de Charles, ils furent complètement bannis. Mais, lorsqu'un gouvernement stable s'établit sous Cromwell, le tsar, malgré ses sympathies pour la monarchie détrônée, ne refusa pas d'entrer en relations avec le Protecteur, répondit à sa lettre et reçut son ambassadeur. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs de correspondre avec le prince Charles, de recevoir très cordialement ses envoyés, de lui prêter même quelque aide pécunière, afin de le soutenir dans la lutte pour le trône.

La dernière période, de 1660 à 1668, vit renaître les relations régulières entre les deux dynasties des Romanov et des Stuart. Mais la situation du commerce anglais se trouvant complètement changée, tous les efforts de ces derniers n'aboutirent pas à lui rendre la situation exceptionnellement privilégiée qu'il avait occupée jusqu'à la Révolution.

Inna LUBIMENKO.

Digitized by Google

MÉLANGES

LA CARTOGRAPHIE DU MOYEN AGE

ET

LA CARTE ATTRIBUÉE A CHRISTOPHE COLOMB

Interrompant pour quelque temps ses études sur l'histoire de la marine française, M. de La Roncière a publié en 1925, dans les *Mémoires de la Société royale de géographie du Caire*, deux volumes sur l'histoire de la découverte de l'Afrique au moyen âge[1]. Admirablement imprimé et illustré, cet ouvrage contient de nombreuses reproductions de cartes qui nous fournissent sur les questions traitées toute une documentation qu'il était impossible de se procurer pratiquement. Il contient d'ailleurs beaucoup plus que ne promet son titre.

Les cartes dont s'est surtout servi M. de La Roncière sont des cartes marines, des portulans. Il se pose à propos de ces portulans une question qui n'avait jamais été résolue. Les marins de l'antiquité ne se servaient pas de cartes. Celles qu'avait dressées Ptolémée étaient des cartes savantes, mais trop imparfaites encore pour servir pratiquement aux voyages sur terre ou sur mer. Or, dès la fin du XIII^e^ siècle on voit apparaître des cartes de la Méditerranée et bientôt après d'une partie des côtes de l'Océan, étonnantes par leur précision, si on les compare aux cartes de Ptolémée, et dont le cadre va pouvoir servir aussi à l'établissement de cartes continentales. Elles sont couvertes de lignes qui correspondent aux directions de la rose des vents et sont fondées sur l'emploi de la boussole. C'est grâce à la boussole qu'ont pu être fixées leurs positions relatives.

La propriété qu'a une aiguille aimantée de se tourner vers le nord était connue et utilisée par les Chinois dès le début de notre ère. C'est par les marins qui naviguaient dans la mer des Indes que les Arabes en ont eu connaissance et, par les Arabes, les Occidentaux à l'époque des croisades. Mais ce sont les marins méditerranéens, en fixant l'aiguille sur un pivot, et en l'enfermant dans une boîte, qui en ont rendu l'usage pratique. Possédant

1. Charles de La Roncière, *La découverte de l'Afrique au moyen âge. Cartographes et explorateurs*; t. I : *L'intérieur du continent*, ouvrage publié sous les auspices de Sa Majesté Fouad I^er^, roi d'Égypte, in-fol., VIII + 176 p., XIX pl.; t. II : *Le périple du continent*, Id., 146 p., XVIII pl. *Mémoires de la Société royale de géographie du Caire*, t. V et VI. Le Caire, 1925.

Digitized by Google

un moyen commode pour connaître la direction du navire, sachant, d'autre part, en apprécier la vitesse à l'estime, ils pouvaient ainsi assez facilement déterminer la position d'un point par rapport à un autre. Ils ont dû dessiner ainsi tout d'abord des portions de côtes. Mais rattacher les uns aux autres tous ces fragments, leur attribuer sur la carte leur véritable position, était une entreprise qui devait, semble-t-il, exiger autant de soins que de temps. Or, de tout ce travail préalable, nous ne savons rien. Du premier coup, à la fin du XIII^e siècle, la Méditerranée nous apparaît sous sa véritable forme, avec toutes ses îles. M. de La Roncière montre que ce travail de mise au point, si extraordinairement rapide, doit être l'œuvre des Génois.

Ces Génois sont d'audacieux marins. Dès la fin du XIII^e siècle, ils organisent une expédition qui entreprend le périple de l'Afrique. Pour les besoins de leur commerce, ils tentent aussi de se renseigner sur les pays de l'intérieur. C'est avec étonnement qu'on voit, sur leurs cartes, représentés les pays du Soudan. M. de La Roncière a eu la bonne fortune de découvrir une lettre d'un négociant génois, datée de 1447, qui écrit du Touat à l'un de ses compatriotes et lui fournit des détails très précis sur le commerce avec le Sud. Il faut dire, d'ailleurs, que les Juifs étaient alors nombreux dans tous ces pays du Sénégal et du Soudan. Ils n'en ont été chassés qu'à la fin du XV^e siècle par le fanatisme musulman. Or ces Juifs étaient en relations avec leurs coréligionnaires établis en Espagne et dans les îles Baléares. Il y eut, pendant plus d'un siècle, à Majorque, une école de cartographes juifs ou récemment convertis dont les œuvres témoignent de leurs connaissances très précises de l'Afrique intérieure. C'est à l'un de ces Juifs de Majorque, Abraham Cresques, qu'est due la carte catalane de 1375, offerte à Charles V, le plus beau des documents cartographiques du moyen âge. C'est à un autre de ces Juifs de Majorque que l'infant de Portugal, Henri le Navigateur, fit appel en 1438 pour instruire ses officiers.

Génois et Catalans étaient d'ailleurs sortis depuis longtemps de la Méditerranée. Ce sont eux qui ont découvert les îles de l'Atlantique ; la croix de Gênes surmonte l'une des Canaries sur la carte catalane d'Angelino Dulcert, datée de 1339. Ce sont eux qui ont initié les Portugais et les Espagnols à la navigation hauturière et leur ont appris l'usage des cartes marines. On voit l'intérêt de toutes ces questions que je ne puis qu'effleurer ici. M. de La Roncière publiera prochainement un troisième volume qui apportera de nouvelles précisions sur la connaissance qu'on eut au moyen âge de l'Afrique intérieure. A mesure que toutes ces régions nous deviennent familières et qu'on peut y pratiquer des fouilles, l'interprétation des documents anciens devient beaucoup plus facile. Une des conséquences de la colonisation de l'Afrique est la connaissance beaucoup plus précise de son passé.

Tandis qu'il travaillait à cette histoire de la découverte de l'Afrique, M. de La Roncière fut amené à examiner une carte manuscrite conservée à la Bibliothèque nationale, carte qui n'était pas inconnue, mais qui n'avait

Digitized by Google

pas, jusqu'à présent, suffisamment attiré l'attention[1]. L'examen de cette carte lui fit bientôt soupçonner qu'elle n'avait pu être dessinée que dans l'ambiance de Colomb. En l'étudiant de plus près, il n'hésita pas à l'attribuer à Colomb lui-même.

Cette découverte, comme bien on pense, causa une certaine émotion dans le petit groupe des historiens de la géographie. En publiant de cette carte un très beau fac-similé, accompagné d'un texte en français et en anglais, M. de La Roncière a donné à tous le moyen de se faire une opinion personnelle[2]. On ne s'étonnera pas que de nombreux articles aient suivi cette publication, où toutes les opinions se sont fait jour. Entre-temps, M. de La Roncière avait fait sur cette découverte une communication au Congrès international de géographie qui s'est tenu au Caire en 1925. Il a depuis répondu à l'un de ses critiques. Nous possédons donc aujourd'hui sur cette carte tout un volumineux dossier où la question a été examinée sous toutes ses faces. La discussion n'a pas porté, d'ailleurs, uniquement sur la carte, mais aussi sur les idées qui ont guidé Colomb lorsqu'il est parti pour son grand voyage. On sait que, depuis une trentaine d'années, toute une école s'est appliquée à démontrer que Colomb ne cherchait pas à atteindre l'extrémité de l'Asie. Après avoir nié l'authenticité de la lettre de Toscanelli où la possibilité d'atteindre l'Extrême-Orient par la route de l'Ouest est exposée de façon si lumineuse, Henry Vignaud a cru pouvoir démontrer que Colomb n'avait eu d'autre but que de retrouver des îles marquées dans l'Océan sur les cartes. Il suffit cependant de lire son journal de bord, dont Las Casas nous a donné un résumé très étendu, pour se convaincre que c'était bien vers le continent qu'il se dirigeait. Je laisserai forcément de côté cette controverse. En attirant de

1. Cette carte avait été signalée par Konrad Kretschmer, *Handschriftliche Karten der Pariser National-Bibliothek* (*Zeitsch. Ges. Erdkunde*. Berlin, 1911, p. 411-412). — Kretschmer la datait des premières années du XVI^e siècle.

2. J'indiquerai seulement ici les principales publications critiques auxquelles la carte a donné lieu :

Isnard (Albert), *La carte prétendue de Christophe Colomb* (*Rev. des Questions historiques*, 1925, t. I, p. 317-335). — La Roncière (Ch. de), *Une carte de Christophe Colomb* (*Ibid.*, 1925, t. II, p. 25-41). — Isnard (Albert), *La carte prétendue de Christophe Colomb*, 2^e partie (*Ibid.*, 1925, t. II, p. 297-321). — Gallois (L.), *Cartographie et géographie médiévales. Une carte colombienne* (*Ann. de géographie*, t. XXXIV, 1925, p. 193-209). — Laloy (Émile), *Une carte de Christophe Colomb* (*Mercure de France*, 1926, p. 5-15). — Manfroni (C.), *La carta di Colombo* (*Riv. Marittima*, 1925, p. 705-713). — Id., *Cristoforo Colombo. Il grande genovese e la modernissima critica* (Roma, Ist. Cristoforo Colombo, 1925). — Id., *Di una presunta carta di Colombo* (*Atti R. Ist. veneto di scienze, lettere ed arti*, t. LXXXIV, 1925, 11 p.). — De Lollis (C.), *Chi cerca trova, ovverosia Colui che cercò l'Asia e trovò l'America* (Roma, Ist. Cristoforo Colombo, 1925). — Almagià (R.), *Una carta attribuita a Cristoforo Colombo* (*Rend. R. Accad. dei Lincei, classe di scienze morale, stor. e filolog.*, série VI, t. I, 1925, p. 601-625). — Altolaguirre y Duvale (A. de), *La carta de navegar atribuida à Cristobal Colon por M. de La Roncière* (*Bolet. R. Sociedad geogr.*, t. LXV, 1925, p. 325 et suiv.). — Heawood (E.), *Geog. Journal*, 1925, p. 247-251 et 549-550. — Nunn (G. E.), *A reported map of Columbus* (*Geog. Review*. New-York, 1925, p. 688-690).

Digitized by Google

nouveau l'attention sur cette question essentielle, M. de La Roncière aura rendu un grand service à l'histoire de la géographie.

Et, tout d'abord, décrivons rapidement la carte. Elle est dessinée sur parchemin, comme presque tous les portulans, et se compose de deux parties. A droite, un dessin d'assez grandes dimensions, mais ne dépassant pas à l'est l'extrémité de la mer Rouge, au sud l'embouchure du Congo. Aucune indication de longitude ni de latitude, mais seulement, comme sur les portulans, une échelle des distances en milles. La liste des noms inscrits sur la côte occidentale d'Afrique, très riche, montre, comme le dessin de cette côte, que l'auteur est parfaitement au courant des découvertes portugaises, jusqu'à l'embouchure du Congo inclusivement. Au large, on voit les îles du Cap-Vert, portant le pavillon portugais, les Canaries, Madère, les Açores. Beaucoup plus au nord, d'autres îles : Frixlanda, puis un groupe d'où se détache une terre assez étendue qui est l'Islande, d'après une légende. Enfin, plus à l'ouest, un autre groupe de trois îles qui sont, d'après une légende très effacée, qu'une habile photographie a permis de lire, les îles des Sept-Cités.

A gauche, occupant la partie la plus rétrécie du parchemin, se trouve une mappemonde en forme de disque, entourée de neuf cercles ou sphères, comme l'indique une inscription : sphères de la lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, la huitième contient les signes du zodiaque, la neuvième est vide. Au centre, la petite mappemonde donne le dessin de l'Afrique, avec une nomenclature plus sommaire, mais cette fois jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Le dessin de la partie orientale est inspiré de la carte de Ptolémée. De nombreuses îles remplissent la mer des Indes parmi lesquelles Taprobane, avec les dimensions exagérées que lui donne Ptolémée. Presque toute la nomenclature de l'Asie est inspirée de la carte grecque. Mais il s'y mêle des noms d'une autre provenance : *Cathai*, *Tenduc regnum*, au milieu desquels cette inscription inachevée : *hic morantur*. Sur la côte nord, *Regnum gog et magog*, et au large toute une série d'îles : *insule ignibus plene et demoniis infernalibus*,... *insula deliciorum*, *insula purificatorum*. Toutes ces îles se rapportent à la légende de saint Brandan, ce moine irlandais du VI^e^ siècle parti à la découverte des mers septentrionales dans un esquif d'osier. Au delà de ces îles, tout à fait à l'est de la carte, le paradis terrestre, entouré de montagnes.

La carte n'est ni datée ni signée, ce qui laisse le champ libre à toutes les hypothèses. Il est cependant permis de la dater avec une certaine précision. Elle est au courant des découvertes portugaises jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Elle est donc postérieure au voyage de Barthélemy Diaz, qui n'est rentré en Portugal qu'en 1488. D'autre part, elle ne contient rien qui soit relatif au premier voyage de Colomb, dont les résultats n'ont été connus qu'à son retour, en 1493[1]. Un critique, il est vrai, a dit que cette omission ne

1. M. de Lollis — et cette opinion a été adoptée par d'autres critiques — croit que la carte est postérieure au voyage de Vasco de Gama, donc à 1497. D'après lui, la côte orientale

Digitized by Google

prouvait rien. Il y a, en effet, des exemples de documents cartographiques datés et qui sont en retard sur l'état des découvertes. Mais l'auteur de cette carte est si parfaitement au courant des découvertes portugaises qu'on ne s'expliquerait pas qu'il ait ignoré celles de Colomb, dont on eut immédiatement connaissance, aussi bien en Portugal, où Colomb débarqua, qu'en Espagne [1]. C'est donc entre 1488 et 1493 que la carte a dû être dessinée.

M. de La Roncière croit pouvoir préciser davantage. Sur la péninsule ibérique, quatre petits dessins représentent, les deux premiers, à gauche, Séville, dont le nom est indiqué : *Sivilia*, et une église qui est évidemment Saint-Jacques-de-Compostelle. Les deux autres, à droite, représentent, celui du sud, une ville entourée de montagnes, celui du nord, orienté vers le haut de la carte, une autre ville fortifiée de forme triangulaire. M. de La Roncière a identifié ce dessin avec Grenade, l'autre, celui qui est au sud, représenterait la ville de Santa-Fé, petite place fortifiée, hâtivement construite par les Espagnols lorsqu'ils assiégeaient Grenade. Or, l'une et l'autre de ces villes portent le pavillon espagnol, et les Espagnols ne sont entrés à Grenade qu'en janvier 1492. C'est donc postérieurement à cette date que la carte aurait été achevée, car rien n'indique que les pavillons espagnols aient été ajoutés après coup, autrement dit cette carte serait de 1492, l'année même de la découverte de l'Amérique.

L'identification de la forteresse triangulaire avec Grenade a été contestée, et je ne crois pas qu'elle puisse être maintenue. Il serait bien singulier que ce dessin de Grenade soit orienté vers le nord, vers la côte du golfe de Gascogne. Mais il me paraît évident que c'est l'autre dessin, celui qui est au voisinage de la côte sud, qui représente Grenade. Il faut tenir grand compte, en effet, des habitudes traditionnelles des dessinateurs de portulans. Indépendamment de la nomenclature des côtes, ils ajoutent, comme ornements, à leurs cartes des représentations de villes intérieures, de ports, dessinés parfois d'une manière toute conventionnelle, parfois avec une certaine précision. C'est ainsi qu'on peut voir sur notre carte : Paris, Gênes, Venise, Le Caire, Tunis. Or, Grenade est précisément une des villes qu'on voit le plus

d'Afrique, du cap de Bonne-Espérance à l'extrémité de la mer Rouge, y serait dessinée avec autant d'exactitude que sur les cartes postérieures à ce voyage, et autrement que sur le globe de Béhaim, daté de 1492. On ne voit pas pourquoi l'auteur de la petite mappemonde aurait adopté le même dessin, tout à fait fantaisiste, que Béhaim sur son globe. Pour tout le dessin de la mer des Indes, les deux documents sont absolument indépendants l'un de l'autre. Il fallait bien, sur le petit globe, limiter de ce côté le continent africain. L'auteur a tracé une côte presque rectiligne et les trois noms qu'il y a inscrits : *Parum littus*, *Rapta metropoli*, *Agisimba*, sont empruntés à Ptolémée. Comme Ptolémée, il écrit au large : *Barbaricum pelagus*. On ne voit rien sur cette côte qui rappelle le voyage de Gama.

1. On cite, par exemple, le globe de Laon, conservé à la Bibliothèque nationale, dont une légende porte la date de 1493, et où ne figure pas le cap de Bonne-Espérance. Mais ce dessin est très archaïque — on en convient — et ce globe est plutôt une œuvre de luxe. Quant à la petite carte qui se trouve dans l'édition de 1503 de la *Margarita philosophica* de Reisch, et où l'on ne voit aucune trace des nouvelles découvertes, il s'agit d'une figure très simple, destinée à illustrer un véritable manuel. Ce n'est vraiment pas un document géographique.

Digitized by Google

souvent représentées sur les portulans, à l'endroit même où elle est ici figurée. Je suis très frappé, par exemple, de la ressemblance de ce dessin avec celui qui se trouve — une ville également entourée de montagnes — sur la carte de Battista Beccario de 1426, et ce dessin porte en toutes lettres le nom de Grenade : *Granata*[1]. Si cette hypothèse est exacte, la carte, comme l'indique M. de La Roncière, ne peut avoir été achevée qu'en 1492, puisque le pavillon espagnol figure sur Grenade.

Sur la nationalité de l'auteur, il me paraît impossible de se prononcer avec certitude. M. de La Roncière pense que c'est un Génois. Il a pris soin, en effet, dans une légende en latin placée à côté des îles du Cap-Vert, de rappeler que ces îles, appelées *Capo verde* en italien, ont été découvertes par un Génois, Antonio de Noli. Mais cette légende peut avoir été empruntée à un document antérieur. L'auteur a donné du port de Gênes une représentation qui est très remarquable, mais celle de Venise n'est pas moins soignée. Quant à la nomenclature — en dehors des principales légendes qui sont en latin — elle est nettement portugaise pour la côte occidentale d'Afrique, ce qui est tout naturel, puisque ce dessin n'a pu être emprunté qu'à des documents portugais ; ailleurs, elle est généralement italienne, comme sur la plupart des portulans, par exemple *Baiona*, *Rocella*, *Bologna*, sur la côte française de l'Océan. Mais on y relève aussi de singulières incorrections, comme *Piumont*, au lieu de *Piemonte*, et il est bien singulier qu'un Italien ait écrit *Cavo verde*, au lieu de *Capo verde*, dans la légende relative aux îles du Cap-Vert.

Tout ceci amène à conclure, comme du reste le reconnaît M. de La Roncière, que cette carte doit être l'œuvre d'un copiste[2]. Si certains dessins, dans l'intérieur des terres, y témoignent d'une certaine habileté de main, la carte est loin d'être aussi soignée que le sont en général les portulans. On a fait remarquer que le dessin de la Corse et de la Sardaigne était très médiocre. On en pourrait dire autant de l'Italie du Sud, dont la forme étranglée ne s'accorde guère avec celle qu'on lui donne d'habitude sur les portulans. Le *hic morantur*, légende inachevée, déjà signalée, à l'extrémité orientale de l'Asie, est encore une preuve du peu de soin avec lequel cette carte a été dessinée.

Les légendes les plus importantes de la carte sont en latin. Or, il en est, parmi elles, qui sont directement inspirées du *Tractatus de Imagine Mundi* de Pierre d'Ailly, écrit au début du xv^e^ siècle, dont une édition avait paru à Louvain à la date, qu'on a pu fixer avec précision, de 1483. C'est littéralement à Pierre d'Ailly que sont empruntées les deux longues légendes qui figurent de part et d'autre de la petite mappemonde. Voici, par exemple, le

1. Carte reproduite par M. de La Roncière au t. II de *La découverte de l'Afrique*, pl. XXII. — Dans le t. I du même ouvrage, la ville de Grenade est représentée et nommée sur les cartes de Dulcert, de 1339, pl. VII ; des frères Pizzigani, de 1367, pl. VIII ; sur la carte catalane de 1375, pl. XI ; sur d'autres cartes catalanes du xv^e^ siècle, pl. XIII et XVIII. On pourrait citer bien d'autres exemples.

2. Art. de la *Rev. des Questions historiques*, cité plus haut.

Digitized by Google

début de l'inscription de droite : *De Figura Celi. Imprimis supponendum est quod celum est figure sperice seu rotunde. Ideo ymago seu mappa mundi, licet figuretur in plano, tamen debet imaginari esse in sperico...* On lit dans Pierre d'Ailly : *De Figura Celi. In primis supponendum est quod celum est figure sperice seu rotunde. Ideo ymago seu mappa mundi, licet figuretur in plano, tamen debet ymaginari esse in sperico...*

Ce traité de Pierre d'Ailly a été, comme le dit très justement M. de La Roncière, le « livre de chevet » de Colomb. Il en a couvert les marges de notes dans l'exemplaire qui est encore aujourd'hui conservé à la bibliothèque Colombine de Séville, comme d'autres ouvrages d'ailleurs qu'il a également médités et annotés, notamment l'*Historia rerum ubique gestarum* du pape Jules II, ou les voyages de Marco Polo. On se rend compte, en lisant ces notes, de l'attention passionnée qu'avait apportée Colomb à réunir tous les documents qui pouvaient l'éclairer sur la réalisation possible de son grand projet. Or, il est remarquable que les passages de Pierre d'Ailly transcrits dans les légendes par l'auteur de la carte se trouvent plus ou moins résumés dans les notes de Colomb. *Celum est figure sperice*, dit-il lui aussi, *ymago seu mapemundi, licet figuretur in plano, tamen debet imaginari esse in sperico*[1].

C'est précisément sur un de ces textes résumés par Colomb et reproduits par le cartographe que s'est appuyé M. de La Roncière pour affirmer que Colomb était, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur direct de la carte.

Colomb avait toujours été très frappé du temps que devait exiger un voyage en Extrême-Orient par la voie de la mer Rouge. Il avait réuni tous les témoignages des écrivains qui pouvaient confirmer cette hypothèse. C'est ainsi qu'il avait annoté le passage de Pierre d'Ailly où il est question des navires que le roi Salomon avait envoyés par cette voïe au pays d'Ophir, et incidemment du projet qu'avaient formé autrefois les rois d'Égypte de creuser un canal à travers l'isthme de Suez. Ce passage de Pierre d'Ailly a été à peu près reproduit par l'auteur de la carte dans une légende inscrite au voisinage de la mer Rouge. Je vais mettre en regard le texte de Pierre d'Ailly, les notes de Colomb et la légende de la carte :

Texte de Pierre d'Ailly.	*Notes de Colomb.*	*Légende de la carte.*
Adeo ut ipsa [maria] simul jungere et alveo	Reges egipti voluerunt intromitere mare Ru-	Mare rubrum exit ab occeano indico et proten-

1. Le texte de ces notes de Colomb et leur fac-similé ont été publiés par M. de Lollis, *Scritti di Cristoforo Colombo*. Roma, 1892, 3 vol. in-fol. et un appendice.; *Raccolta di documenti e studi pubblicati dalla R. Commissione Colombiana*. Un certain nombre de ces notes sont du frère de Colomb, Barthélemy, celle notamment où il est question du retour en Portugal de Barthélemy Diaz, après la découverte du cap de Bonne-Espérance, et de sa réception par le roi. *In quibus omnibus interfui*, dit l'auteur de la note, ce qui paraît confirmer le renseignement fourni par Las Casas, que Barthélemy avait pris part à l'expédition. Mais ce voyage est bien peu probable, et le texte en question, sur lequel peut s'être fondé Las Casas, signifie peut-être simplement que Barthélemy avait assisté à cette réception. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la plupart des notes soient de Christophe Colomb.

Digitized by Google

manufacto quandoque egyptii cogitaverunt reges. Mare rubrum autem exit ab oceano indico circa medium orientis et meridiei... Cujus longitudo vix sex mensium navigatione pertransitur. A cujus littore oceanus usque ad terminum Indie vix anno integro navigatur secundum Iheronimum. Unde refert quod classis Salomonis per triennium ab India deportabat commertia ut anno et dimidio navigarent usque ibi et tanto tempore redient.

brum in mare Mediterraneo. — Mare Rubrum est sex menses navigacionis, et de ibi annum usque ad Indiam. Unde Salamonis (*sic*) [classis] per triennium deportabat comertia.

dit circa finis maris nostri. Adeo ut ipsa [maria] simul jungere alveo manufacto quandoque egipti cogitaverunt reges. Nam longitudo ejus est sex mensium navigacionis, ut Jeronimus dicit in epistola ad eliacum monacum. Et de ibi annum integrum usque in indiam. Unde refert quod classis Salamonis (*sic*) per triennium ab india deportabat commercia. Ut anno et dimidio navigarent usque ibi et tanto tempore redient.

Il y a, fait observer M. de La Roncière, entre le texte des notes et celui de la légende une véritable parenté. Le même solécisme s'y rencontre : *de ibi*, au lieu de *inde*. Ce « solécisme est le paraphe de Colomb ».

On ne peut nier que la présence de la même faute, dans le même passage, soit singulière. Pourtant tous les critiques n'ont pas été convaincus. M. de Lollis, l'éditeur des notes de Colomb, a fait observer qu'il y a, à la fin du passage, reproduit ici, de Pierre d'Ailly, un *usque ibi* qui ne paraît pasbeaucoup plus correct. Il a relevé, dans le même ouvrage, d'autres emplois fautifs de cet *usque ibi* dont la ressemblance avec le *de ibi* ne peut guère être contestée [1].

Quoi qu'on puisse penser de ces analogies, un fait me paraît bien autrement important, c'est que l'auteur de la carte ait reproduit, à propos de la mer Rouge, un texte qui reflète si pleinement les idées de Colomb. C'est aussi, d'une façon plus générale, de voir utilisé dans les légendes de la carte le texte de Pierre d'Ailly, un des livres que Colomb avait le plus étudiés.

On a dit que ces emprunts à un livre imprimé, à la portée de tous, n'avaient rien qui doive surprendre. Mais les dessinateurs de cartes étaient-ils si familiers avec cette littérature savante? En fait, on ne connaît aucune carte,

1. On remarquera qu'il y a cependant une différence entre le texte de la légende et celui de Pierre d'Ailly. La légende de la carte invoque le témoignage de saint Jérôme dans une lettre au moine Élie, *in epistola ad eliacum monachum*. Le texte de d'Ailly dit simplement, d'après saint Jérôme, *Secundum Jheronimum*. M. de Lollis a cherché d'où pouvait provenir cette référence au moine Élie. Il a trouvé dans un autre passage de Pierre d'Ailly, toujours à propos de la mer Rouge, la mention suivante : *Secundum Hieronimum in epistola ad Rusticum monachum*. C'est bien, en effet, dans une lettre à Rusticus que se trouve le passage en question de saint Jérôme. Comment ce Rusticus est-il devenu sur la carte le moine Élie? M. de Lollis se demande si cet *Eliacum* ne serait pas un lapsus pour *Aliacum*. Il y a là, dans tous les cas, une singulière négligence.

Digitized by Google

autre que celle qui nous occupe, où des emprunts soient faits à Pierre d'Ailly. Dans les légendes de son globe, où les citations sont nombreuses, Béhaim ne fait aucune allusion au livre de Pierre d'Ailly.

Il est certain que, pendant son séjour en Espagne, Colomb a dû, pour vivre, vendre des cartes aux navigateurs. Nous avons sur ce point le témoignage formel de Las Casas. Les dessinait-il lui-même ou dirigeait-il le travail, confié à des exécutants plus habiles? Il est impossible de répondre. Son frère Barthélemy a certainement dessiné des cartes. Il en avait fait une en 1488, étant à Londres, pour le roi d'Angleterre Henri VII. Cette carte est perdue, mais on en connaît la signature : *auctore sive pictore*, dit Barthélemy, ce qui veut dire certainement qu'il l'avait dessinée de sa main. Mais Barthélemy n'était pas encore rentré en Espagne en 1492. Il ne rejoignit son frère qu'en 1494, à Haïti.

Les notes de Colomb sur l'exemplaire du livre de Pierre d'Ailly conservé à la Colombine font à deux reprises allusion à des cartes. *Vide in Ptholomeo et in quatuor cartis nostre*, dit-il à propos d'une observation d'éclipse de lune rapportée par Ptolémée et qui fixait la position respective en longitude de Carthage et d'Arbèle[1]. *Et vide in cartis nostris a papiri ubi est Spera*, dit-il ailleurs, à propos du pays d'Ophir et des navires qu'y envoyait Salomon (passage auquel il a déjà été fait allusion précédemment). — Quatre cartes, des cartes où il y a une sphère. Ce dernier détail correspondrait exactement à la carte de la Bibliothèque nationale, si celle-ci n'était pas sur parchemin, alors que les autres sont en papier, *a papiri*. Mais la présence d'une sphère sur une carte est tellement insolite à cette époque qu'il faut bien reconnaître qu'il y a là une coïncidence singulière[2].

Colomb avait donc en sa possession plusieurs cartes, et l'on ne s'expliquerait guère qu'il en ait pu être autrement. Même s'il n'en avait pas fait commerce, il devait chercher à réunir tous les documents qui pouvaient se rapporter à son grand projet. D'où il suit qu'il est impossible de dire quelle carte il a montrée aux souverains espagnols au moment où s'est décidé le sort de sa grande entreprise. M. de La Roncière le reconnaît. Et certainement il avait d'autres cartes sous les yeux pendant son premier voyage. Son journal de bord, résumé par Las Casas, ne laisse aucun doute sur ce point.

1. Cette allusion à quatre cartes vient à la suite du passage suivant : *Nota quod Arbis civitas est in fine primi climatis juxta insula Merois*. M. de La Roncière a fait remarquer qu'on trouve précisément sur la carte de la Bibliothèque nationale, à l'ouest de Meroé, une ville non dénommée qui serait la ville d'Arbis en question. Quelles que soient les objections faites à cette hypothèse, et la principale est que, dans Ptolémée, la ville d'Arbis est située sur la rive orientale du Nil, il y a là cependant un rapprochement assez curieux.

2. Le procédé qui consiste à enfermer la terre dans un cercle a été souvent employé au moyen âge, mais sur des cartes très archaïques qui n'ont rien de commun avec les portulans. On ne connaît pas d'autre exemple de figure de ce genre dessinée sur un portulan que celle qui se trouve sur la carte de Nicolas de Canerio, de 1502, où une mappemonde circulaire est dessinée dans l'intérieur de l'Afrique.

Digitized by Google

Il reste à examiner les îles qui se trouvent à l'ouest de la carte, particulièrement celles qu'on voit au nord : Islande, Frixlande, Brasil, et tout à fait à l'ouest, à la hauteur de l'Irlande, les îles des Sept-Cités [1].

L'Islande est une grande terre, sur laquelle sont dessinées plusieurs églises, entourée de petites îles et d'écueils. Sur une légende placée au voisinage, on lit que cette « Islandt » s'appelait en latin Thile, que les jours les plus longs y sont, dit-on (*essse dicuntur*), de vingt-deux heures et plus. Les habitants n'y vivent guère que de poisson gelé qu'ils échangent aussi, en guise de monnaie, contre du blé, de la farine et autres denrées nécessaires... Population rude et sauvage, à ce que racontent les Anglais (*ut referunt Anglici*), habitant pendant six mois dans des demeures souterraines, tandis que la mer est gelée. Or, d'après ses deux biographes, Fernand Colomb et Las Casas, Colomb était allé en février 1477 à Thulé. Il prétendait même avoir navigué à cent lieues plus au nord. Ce voyage a donné lieu à de nombreuses critiques. Il est certain qu'on ne navigue pas en hiver à cent lieues au delà de l'Islande. Mais s'agissait-il bien de l'Islande? Fernand Colomb et Las Casas paraissent en avoir douté. Ils identifient Thulé avec la Frixlande, que les cartes placent un peu plus au sud. Ici, il n'y a aucun doute, Thulé c'est l'Islande. Mais les renseignements donnés dans la légende proviennent des Anglais, *ut referunt Anglici*. Ce ne serait donc pas Colomb qui les aurait fournis. Tout ceci reste très obscur, et il ne paraît pas possible d'en rien tirer pour l'identification de la carte.

L'île de Brasil est une île légendaire inscrite depuis longtemps sur les cartes. Les Anglais la cherchèrent en vain en 1480 et plus tard. Quant aux îles des Sept-Cités, elles n'étaient pas moins imaginaires. C'était une vieille histoire d'évêques portugais qui s'étaient réfugiés là après la conquête de la péninsule par les Maures. Fernand Colomb raconte, d'après son père, qu'au temps d'Henri le Navigateur un navire y avait été jeté par la tempête, mais que l'équipage s'était hâté de reprendre la mer. Seuls des mousses en avaient rapporté de l'or qu'ils avaient trouvé dans le sable. Il est curieux de retrouver ce détail dans la légende presque complètement effacée placée au voisinage de ces îles, avec la seule différence qu'il y est question d'argent et non pas d'or.

Mais pourquoi ces îles des Sept-Cités sont-elles placées si loin vers le nord? Ces îles, Martin Béhaim les identifie sur son globe avec l'île d'Antilia, *Insula Antilia — Septem ritade* (*sic*), et il les situe exactement sur le tropique. Des cartes antérieures placent Antilia à la hauteur du cap Saint-Vincent, au large des Açores. On sait qu'il est question de l'île d'Antilia dans la fameuse

1. Au large de la côte de Guinée se trouvent les îles des Sirènes, avec une légende où on lit que les gens y naissent blancs, mais que l'ardeur du soleil les noircit. Dans son journal de bord, Colomb fait allusion aux sirènes qu'il aurait vues sur la côte de Guinée, et dans ses notes on trouve aussi ce détail que les enfants y naissent blancs, mais noircissent avec l'âge.

Digitized by Google

lettre de Toscanelli, dont l'authenticité a été contestée par Henry Vignaud[1]. Et cette île d'Antilia, Colomb a bien cherché à l'atteindre lors de son premier voyage. Il faut avouer qu'on ne se rend pas compte des raisons pour lesquelles le cartographe a placé les Sept-Cités si loin au nord des Açores[2].

On s'est étonné que la carte ne porte pas une autre île, celle de Cipangu, le Japon de Marco Polo, mentionnée aussi par Toscanelli comme devant être une des principales étapes de la route ; cette île de Cipangu vers laquelle Colomb s'est dirigé — sur les conseils de son compagnon Vincent Pinzon — après avoir vainement pendant un mois cherché l'Asie en naviguant toujours vers l'ouest. Mais en examinant la petite mappemonde, on se demande où vraiment il aurait pu la placer. Il y a des possibilités matérielles avec lesquelles un cartographe doit toujours compter.

Elle est cependant remarquable, cette petite mappemonde, par la fidélité avec laquelle elle s'en tient au dessin de Ptolémée. Elle diffère en cela profondément du globe de Béhaim où sont mises bout à bout les données de Ptolémée et celles qui proviennent de Marco Polo. L'Inde et l'Indo-Chine y figurent deux fois, et deux fois l'île de Ceylan, sous son propre nom d'après Marco Polo, et sous celui de Taprobane d'après Ptolémée. Cette confusion, dont Béhaim n'était d'ailleurs pas responsable, existe sur la carte de Henricus Martellus Germanus, un Allemand établi en Italie, carte qui ne peut être que de peu postérieure à 1489. Colomb, nous en avons la preuve dans ses notes, reste fidèle au dessin de Ptolémée, dont il possédait l'édition romaine de 1478 conservée à la bibliothèque Colombine[3]. Mais, tandis que Ptolémée évaluait à 180° la plus grande dimension du monde connu, Colomb estimait, comme Pierre d'Ailly, que cette distance était bien plus considérable. Il évaluait à 56 milles 2/3 la longueur du degré à l'équateur, alors qu'elle correspondait, d'après Ptolémée, à 66 milles 2/3. Cette évaluation il l'avait obtenue, en déterminant la longueur en milles du degré, par des moyens insuffisants, il est vrai, mais dont le principe est exact. M. G. E. Nunn a publié récemment sur cette question une étude qui paraît décisive[4].

1. De Lisbonne à la noble cité de Quinsay (c'est-à-dire en Extrême-Orient), il y a vingt-six intervalles (sur la carte jointe à la lettre), dit Toscanelli. De l'île d'Antilia, dont la position vous est connue, à Cipangu, il y a dix intervalles.

2. On a émis cette hypothèse très ingénieuse que Colomb ne voulait pas indiquer avec trop de précision sur une carte les points vers lesquels il comptait se diriger. Las Casas raconte, en effet, que le roi de Portugal, lorsqu'il lui eut arraché son secret, fit armer secrètement une caravelle et l'envoya dans la direction que Colomb avait dit vouloir suivre. Il est très possible que Colomb ait eu des raisons d'être méfiant. Mais cette île d'Antilia, qu'on identifiait avec les Sept-Cités, était portée sur des cartes, et dans une position bien plus méridionale.

3. Plus tard encore, en 1503, sur les dessins que Barthélemy Colomb a ajoutés dans la marge à une lettre écrite de la Jamaïque par son frère, c'est la carte de Ptolémée qui lui sert de modèle pour l'Extrême-Orient. Ces cartes ont été publiées par Wieser, qui les a retrouvées à Florence : *Die Karte des Bartolomeo Colombo* (Innsbrück, 1893). Elles ont été reproduites par Nordenskiöld dans son *Periplus* et par G. E. Nunn dans *The geographical conceptions of Columbus*. New-York, 1924.

4. G. E. Nunn, *The determination of the length of a terrestrial degree by Columbus*.

Digitized by Google

Il s'étonne cependant que la petite mappemonde ne prolonge pas plus loin vers l'est l'extrémité de l'Asie. D'après ses calculs, elle devrait s'étendre, suivant les idées de Colomb, jusqu'à 285° à l'est des îles Fortunées, c'est-à-dire des îles Canaries. Mais comment faire des mesures exactes sur ce dessin qui ne comporte aucune graduation, et comment eût-il été possible d'étendre si loin vers l'est le monde connu en l'enfermant dans un cercle? Il ne faut pas perdre de vue que cette petite mappemonde, qui n'a même pas vingt centimètres de diamètre, n'est qu'un accessoire sur la grande carte.

J'ai exposé les différentes opinions émises au sujet de cet intéressant document. On peut regretter que toutes ces discussions n'apportent pas, sur bien des points, de solutions satisfaisantes. Ceux qui y ont pris part se sont montrés, je crois, souvent plus affirmatifs, dans un sens ou dans l'autre, que ne le permet la pièce même du procès. Il me semble cependant qu'il n'est pas exagéré d'y trouver quelque reflet des idées de Colomb. Encore une fois les emprunts faits, dans les légendes, au texte de Pierre d'Ailly ne paraissent pas être une rencontre fortuite.

L. GALLOIS.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES RELIGIONS

(1921-1926)

JUDAÏSME. — CHRISTIANISME ANTIQUE

I. HISTOIRE GÉNÉRALE DES RELIGIONS. — Sous les auspices de la *Société Ernest Renan*, désireuse de fêter dignement le centenaire de son illustre patron, la tradition des congrès internationaux d'histoire des religions s'est renouée à Paris en 1923. Deux gros volumes d'*Actes*[1], contenant, outre les documents relatifs au Congrès, quatre-vingt-dix-huit mémoires originaux, donnent une idée favorable de l'activité de cette assemblée de spécialistes. — La liste des périodiques consacrés à l'histoire des religions vient de s'accroître de deux unités très intéressantes. Elles nous viennent l'une et l'autre de Rome. La première, intitulée *Ricerche religiose*, paraît tous les deux mois, depuis janvier 1925, sous la direction de M. Ernesto BUONAIUTI ; la seconde, dirigée par MM. C. FORMICHI, R. PETTAZZONI et G. TUCCI, se nomme *Studi e materiali di storia delle religioni* et paraît tous les trois mois, également depuis janvier 1925. — Dans la collection *Christianisme*, dirigée par le Dr P. COUCHOUD, M. Richard KREGLINGER a donné une synthèse tout à fait suggestive de la vie religieuse de l'humanité[2]. Vaste décor en cinq fresques : *Les origines. — Les religions monarchiques. — Les religions du salut. — Les religions catholiques. — Le divorce de la religion et de la civilisation.* Entreprendre un pareil livre semblait, en vérité, une gageure hasardeuse ; M. Kreglinger l'a gagnée. Il a rendu accessibles et clairs pour le grand public, sans rien sacrifier de tout à fait essentiel, les plus redoutables problèmes d'une histoire demeurée encore peu accueillante en beaucoup de ses parties. Une petite bibliographie critique, en tête de chaque chapitre, compléterait utilement un exposé toujours sage et pondéré, mais qui ne se dérobe devant aucune obligation. — M. DELACROIX s'est attaqué à un problème capital de l'histoire religieuse en étudiant la relation de la religion et de la foi[3]. La foi, qui

1. *Actes du Congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923*. Paris, H. Champion, 1925, 2 vol. in-8°, 519 et 466 p. Ils ont été établis par les soins de M. P. Alphandéry, secrétaire du Congrès, et de Mlle Marguerite Brunot, trésorière.

2. R. KREGLINGER, *L'évolution religieuse de l'humanité*. Paris, F. Rieder et Cie, 1926, in-12, 192 p.

3. H. DELACROIX, *La religion et la foi*. Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, XII-462 p. — L'au-

Digitized by Google

est à peu près tout dans les religions subjectives, tient encore beaucoup de place dans les autres, mais il y a plusieurs façons de croire (croyance rationnelle ; croyance sentimentale ; croyance par autorité ou ouï-dire). M. Delacroix les analyse avec pénétration, sous trois rubriques : *La foi implicite*, celle qui, pour le fidèle, s'attache à la communauté, au culte, aux choses sacrées, aux sacrements, aux rites et qui, parfois, survit aux convictions dogmatiques précises ; *la foi raisonnante*, qui ne va pas sans un grand péril pour l'orthodoxie du fidèle et la constance de ses croyances, parce que la raison est, de sa nature, difficile à contraindre ; *la foi confiance*, l'âme du fidéisme et la grande ressource des hommes qui n'accordent plus leur raison avec leur religion. M. Delacroix étudie ensuite trois aspects ou, pour mieux dire, trois réalisations de la foi : *la certitude mystique*, *l'inspiration prophétique*, *le fanatisme ;* puis les deux phénomènes de *l'entrée* dans la foi (la conversion) et de la *sortie* de la foi. Le tout fondé sur les meilleurs témoignages d'histoire et les observations les plus sûres. Le livre, très poussé dans son détail, est à regarder de très près : l'historien des religions y peut trouver autant de profit que le psychologue. — C'est à un des aspects principaux de la religion, au *culte*, que M. Robert Will a consacré une enquête qui promet d'être copieuse[1]. Il ne nous en a encore communiqué que la première partie : elle traite du *caractère religieux du culte.* Trois grandes divisions dans le sujet : *l'essence religieuse du culte* (le fondement religieux) ; *les types religieux du culte* (sacrifice, mystère, prière) ; *les attitudes religieuses du culte* (adoration, édification). Le point de départ est pris dans une préoccupation du présent : le culte intéresse grandement les hommes religieux d'aujourd'hui ; les uns le trouvent trop peu développé dans leur Église ; les autres, au contraire, le jugent encombrant dans la leur. L'auteur ne fait donc pas proprement œuvre d'histoire ; ce qu'il demande à l'étude du passé religieux, c'est seulement d'éclairer une tentative de *synthèse idéale* des formes cultuelles diverses dont l'expérience révèle l'utilité pour la vie spirituelle d'aujourd'hui, et, par le moyen de son étude, il cherche à se hausser *à un plan plus élevé de la vie cultuelle.* Mais, comme il descend aussi au fond des problèmes et qu'il s'est fait une information très large, on ne perd pas son temps en le suivant. Les développements sur le *mystère* et sur la *prière cultuelle* m'ont paru spécialement intéressants. Dans le détail, toutes les affirmations ne sont pas incontestables, et il y a, sans doute, quelque excès dans la surabondance des discussions touchant les questions de second plan. — M. A. Delpech, longtemps sénateur de l'Ariège, a employé les loisirs de sa retraite à composer à l'usage du peuple une histoire générale des religions[2]. L'idée était excellente, et M. Delpech a mis à son service une grande bonne foi, une sincérité parfaite, une éloquence

teur, pour une seconde édition, fera bien de relire avec soin ses notes où quelques références manquent de précision, et de rectifier plusieurs de ses indications bibliographiques.

1. Robert Will, *Le culte. Études d'histoire et de philosophie religieuses*, t. I. Strasbourg et Paris, Istra, 1925, in-8°, 458 p.

2. A. Delpech, *Histoire populaire des religions.* Paris, éditions Rhea, 1925, in-8°, 304 p.

Digitized by Google

souvent entraînante et des connaissances sérieuses. Considéré en fonction du public auquel il s'adresse, son livre ne paraîtra pas inutile : il pose et débrouille sommairement les grands problèmes ; il cite des textes fondamentaux ; il oriente les curiosités. Du point de vue scientifique, il laisse à désirer plus de sérénité, plus de neutralité, plus de prudence dans les affirmations et une information plus directe. Opposer essentiellement les religions à la vérité et à la justice, c'est plier les faits à une simplification trop forte pour qu'elle-même demeure toujours juste et vraie. J'aurais mauvaise grâce à insister sur des défauts, des excès et des erreurs que les hommes de métier n'évitent pas toujours.

Depuis longtemps nous réclamions une remise au point du si commode manuel de Tiele. M. Nathan Söderblom vient de nous donner pleine satisfaction[1]. En réalité, par l'ampleur des remaniements et additions qu'il a subis, le vieux petit livre est devenu un ouvrage nouveau, appelé à rendre les plus grands services. A la vérité, il constitue plutôt une histoire générale de la Religion qu'un précis de l'histoire des religions ; mais, comme il est bien informé, très nourri de faits et fortifié de notes bibliographiques copieuses (je regrette qu'elles ne soient pas critiques), il ne trahit pas son titre. En apparence, le christianisme n'y tient qu'une très petite place (p. 517-548) ; l'auteur s'en excuse sur ce que la question a fait l'objet de travaux nombreux et facilement accessibles. De fait, ces quelques pages denses seront mal intelligibles à qui les abordera sans savoir déjà beaucoup. En réalité, le bref développement qu'elles enferment n'en demeure pas moins le point culminant de tout l'exposé, dans l'intention de M. Söderblom, car le christianisme, c'est le terme de l'évolution et la formule de perfection de toute la vie religieuse de l'humanité. On pourrait discuter et contester, et ces opinions personnelles sortent, je pense, quelque peu du plan de la science purement objective. Il reste que, dans son ensemble, le livre, solide, clairement construit, bien mené, agréable à suivre, est pleinement recommandable. — Sous le titre de *L'avenir du christianisme*, M. Albert Dufourcq poursuit, coordonné à un dessein d'apologétique, un exposé d'ensemble de l'histoire de l'Église chrétienne. L'ouvrage a trouvé le succès, puisque voici la sixième édition du premier volume[2]. Elle mérite d'être signalée, parce qu'elle renferme et classe des renseignements abondants et utiles sur les religions diverses avec lesquelles le christianisme naissant s'est trouvé en contact. Je fais toutes réserves sur la doctrine du livre, ses tendances et ses conclusions, mais je constate volontiers l'effort certain et utile que l'auteur a fait pour

1. Nathan Söderblom, *Manuel d'histoire des religions* (Manuel de C. P. Tiele revu et augmenté). Édition française par W. Corsevant. Paris, éditions Ern. Leroux, 1925, in-8°, xii-683 p.

2. A. Dufourcq, *L'avenir du christianisme.* Première partie : *Histoire ancienne de l'Église.* I : *Les religions païennes et la religion juive comparées.* Sixième édition corrigée et augmentée. Paris, Plon, s. d. (1923), in-12, xx-438 p.

Digitized by Google

présenter avec exactitude tous les aspects des questions qu'il a abordées. Je regrette que les notices bibliographiques, le plus souvent très précieuses, n'aient pas été complètement réorganisées et harmonisées de la cinquième à la sixième édition. Il est mal commode d'être obligé de consulter deux listes dans un même volume sur un même sujet. D'ailleurs, si M. Dufourcq avait fait ce petit travail de mise au point, il aurait très aisément repéré les lacunes et retards que comportaient ses fiches ; ils ne sont pas tous négligeables.

Sur l'obscure question de l'orphisme, et en se plaçant particulièrement au point de vue des relations essentielles entre cette religion complémentaire et le christianisme, M. A. Boulanger a écrit un excellent petit livre[1]. Sage et prudent, il pose les questions plus qu'il ne les résout, mais il nous autorise à considérer ces pages, déjà très instructives, comme une introduction à un ouvrage plus général et plus vaste que nous attendons avec impatience. Présentement, M. Boulanger semble s'être surtout préoccupé de nous mettre en garde contre les thèses de M. Macchioro. Le savant italien est un *orphique* convaincu. Il voit dans l'orphisme la source et l'explication décisive du mystère paulinien ; comme il est fort érudit et très pressant dans son argumentation, il ne laisse pas d'émouvoir le *lector candidus*. Son dernier livre, extrêmement vivant, est d'une lecture attachante et suggestive[2]. Je crois pourtant que son contradicteur a raison quand il lui reproche de trop systématiser, et d'exagérer surtout la fermeté des organisations orphiques au temps de la naissance du christianisme. M. Macchioro insiste fortement (p. 33 et suiv.) sur l'idée qu'il est inadmissible de faire dériver un fait précis comme le paulinisme d'un prétendu mélange de notions et d'influences empruntées aux divers mystères, mélange historiquement inexistant ; mais je vois mal que l'orphisme ait pu, si j'ose ainsi dire, entrer massivement dans la doctrine de Paul et la façonner, s'il ne se présentait pas lui-même, en ce temps-là, comme une religion organisée et précise. Or, où sont les documents qui nous permettent d'affirmer qu'il ait été cela? Je ne les vois pas. Est-ce, pourtant, qu'à défaut d'*Église* orphique les doctrines orphiques n'étaient pas diffuses dans tout le monde des mystères? Le problème est d'importance et demanderait une étude attentive.

Sous un titre un peu énigmatique, *La Sibylle*, M. Zielinski a groupé trois essais non dépourvus d'intérêt[3] : l'un sur la préparation psychologique du christianisme dans la religion antique ; le second sur la fondation ou plutôt le fondateur de la religion hellénistique, qui serait Timothée ; le troisième

1. A. Boulanger, *Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme.* Paris, Rieder et Cie, 1925, in-16, 171 p. (collection *Christianisme*).

2. Vittorio Macchioro, *Orfismo e Paolinismo. Studi e polemiche.* Montevarchi, Casa editrice cultura Moderna, 1922, in-8°, 316 p.

3. Th. Zielinski, *La Sibylle ; trois essais sur la religion antique et le christianisme.* Paris, Rieder et Cie, 1924, in-16, 127 p. (collection *Christianisme*).

Digitized by Google

sur la prédiction sibyllique de la *fin* et du *renouvellement* (la palingénésie) dans son rapport avec la fin de Rome. Beaucoup d'érudition et d'ingéniosité, qui ne suffisent pourtant pas toujours à engendrer la parfaite clarté, non plus qu'à entraîner l'assentiment du lecteur. L'originalité des aperçus de M. Zielinski éblouit et déconcerte. — La même impression d'insécurité s'impose à la lecture du livre de M. Durville sur *Le Rythme antique*[1]. Le rythme antique, c'est le mouvement de la pensée déterminé chez les anciens, spécialement en matière religieuse, par leurs représentations cosmologiques et cosmographiques, lesquelles varient d'après la position, par rapport à l'équateur et au pôle, de ceux qui les enfantent. C'est pourquoi la mentalité des Nord-Méditerranéens diffère profondément de celle des Sud-Méditerranéens. Je confesse que j'ai pris beaucoup de peine à suivre un exposé constamment tendu, plus abondant en affirmations qu'en démonstrations à ma portée et qui, au total, malgré son érudition spéciale, ne m'a pas du tout convaincu.

C'est un grand service que nous a rendu M. Walter Scott en rassemblant dans une édition critique les écrits dits *hermétiques*, relatifs à la religion et à la philosophie, que l'antiquité nous a légués[2], et en les entourant de tous les éclaircissements dont dispose l'érudition d'aujourd'hui. Il s'agit d'une collection de petits ouvrages *gnostiques*, composés en Égypte par des Grecs ou des grécisants : la substance en est empruntée, pour la plus large part, à la philosophie grecque ; mais elle est traitée dans un esprit religieux et mystique qui n'est pas grec et décèle une profonde influence égyptienne. Le τρισμέγιστος, titre magnifique d'Hermès, n'est, du reste, que la traduction d'une épithète égyptienne du dieu Thot. Il est possible de distinguer de ci et de là quelques influences juives accessoires, et M. Scott n'a pas réussi à isoler une seule influence chrétienne certaine ; les rapprochements qui s'imposent entre certaines représentations pauliniennes et l'hermétisme, fortement marqués par Reitzenstein, n'en sont, à mon sens, que plus intéressants. La datation de ces textes, probablement remaniés ou retouchés à diverses reprises, n'est pas très facile, et eux-mêmes ne nous aident guère dans cette opération. La seule approximation que nous donne le traité latin *Asclepius III* nous porte aux environs de 270 ap. J.-C., et le III^e^ siècle a certainement été une période de grand succès pour l'ensemble de nos écrits. Cela ne prouve nullement qu'au moins par leurs sources ils ne remontent pas beaucoup plus haut. Telle n'est pas, semble-t-il, l'opinion de M. Scott, qui conclut que presque tout, sinon tout, de nos *Hermetica* a vu le jour au III^e^ siècle ; quelques morceaux pourraient être de la fin du II^e^ siècle ; aucun probablement ne remonterait au

1. P. Durville, *Essai sur le rythme antique*. Paris, A. Delpeuch, 1925, in-12, VII-265 p.

2. Walter Scott, *Hermetica. The ancient greek and latin writings which countain religious or philosophic teachings ascribed to Hermes Trismegistus*. Oxford, Clarendon Press, 2 vol. in-8°. Vol. I : *Introduction. Texts and Translation*, 1924, 549 p. ; vol. II : *Notes on the Corpus Hermeticum*, 1925, 482 p. —Je sais qu'un troisième volume a paru et il m'avait été annoncé, mais il s'est égaré en chemin et ne m'est point parvenu.

Digitized by Google

1er siècle. Je serais, pour ma part, beaucoup moins affirmatif. Le texte donné par M. Scott est quelquefois *restitué* ou *corrigé* avec une décision qui effraie, mais il s'accompagne d'un appareil critique qui permet à chacun de se faire une opinion. Les notes, formant commentaire, comprennent une analyse de chaque *libellus*, un relevé des particularités doctrinales qu'il comporte, une recherche de ses sources, une étude de sa relation avec le reste du *Corpus*, un essai de détermination de sa date et de fixation de son titre, enfin un éclaircissement des obscurités que présente le détail de son texte. Au total, travail de premier ordre, désormais point de départ indispensable de toute utilisation des *Hermetica*.

Depuis le moment où la critique a commencé de rapprocher les religions à mystères du christianisme, une littérature très étendue a vu le jour autour de ce sujet ; il nous manquait un livre qui en tirât les enseignements généraux qu'elle enferme : le voici [1]. M. Angus, avec beaucoup de méthode et de prudence, a replacé les mystères dans le cadre historique de la période hellénistique où ils se sont constitués, puis il a décrit le *Mystère*, en y distinguant trois étapes : préparation et probation ; initiation et communion ; époptie et félicité. Il explique diligemment et comment ces religions du salut se sont formées, développées, répandues, et pourquoi elles ont finalement échoué contre le christianisme. Une excellente bibliographie des sources anciennes et des livres modernes clôt un exposé complet, bien informé, clair, intéressant. — Le dernier ouvrage de M. Reitzenstein [2] porte au paroxysme la confusion et l'obscurité de ses devanciers, mais, comme eux, il abonde en suggestions neuves, en renseignements inattendus, en hardiesses d'abord surprenantes et qui font réfléchir. Il tourne autour du thème que voici : dans la religion des manichéens se trouverait incluse, conjointement à un mystère de salut, une doctrine de salut d'origine iranienne. Corsée en gnose sous l'influence de Babylone et transportée en terre syrienne, elle aurait agi comme un ferment dans tous les mystères de l'Orient hellénistique. L'auteur prend comme point de départ un fragment de poème qui se rapporte à l'enseignement de Zarathustra et nous est connu par les manichéens ; il y ajoute trois autres fragments également manichéens, et il chemine à travers les religions de l'Orient appuyé sur une érudition à la fois inépuisable et redoutable. Il faut lire le livre avec soin et ne lui faire confiance qu'après mûre réflexion.

La thèse de doctorat de M. Charles Picard [3], sur *Éphèse et Claros*, intéresse au premier chef les archéologues, auxquels elle apporte une ample moisson de faits nouveaux, mais les historiens des religions ont aussi beaucoup à ap-

1. S. Angus, *The Mystery-religions and Christianity. A study in the religious background of early Christianity*. London, J. Murray, 1925, in-8°, xvi-357 p.

2. R. Reitzenstein, *Das iranische Erlösungsmysterium. Religionsgeschichtliche Untersuchung*. Bonn, Marcus et Weber, 1921, in-8°, xii-272 p.

3. Ch. Picard, *Éphèse et Claros. Recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord*. Paris, E. de Boccard, 1922, in-8°, xxxvi-786 p.

Digitized by Google

prendre d'elle. Ils s'en apercevraient sans tarder si l'auteur avait bien voulu rassembler dans une conclusion l'ensemble des résultats de son enquête. Je pense qu'il a reculé devant la nécessité de grossir de quelques pages un volume déjà énorme. Sa méthode, en ce qui touche l'histoire des religions, est excellente. Elle consiste à regarder devant soi sans parti pris, à recueillir et à classer des faits bien datés. A la vérité, M. Picard témoigne à l'égard de la méthode comparative d'une défiance qui ressemble à de l'animosité ; il exagère et, s'il avait laissé tomber ses préventions sans abandonner sa prudence, il aurait pu singulièrement éclairer et élargir les constatations qu'il a posées. Elles sont d'importance. D'abord elles établissent l'antiquité du syncrétisme, que nous sommes portés à rajeunir, parce que nous sommes surtout renseignés sur son épanouissement durant la basse époque hellénistique. Elles nous montrent la primauté asiatique dans le culte d'Artémis ; la lutte d'influence qui s'engage dans l'Artémision entre l'élément grec et l'élément oriental est singulièrement instructive. L'information de M. Picard touchant l'histoire apostolique, dont il se trouve amené à parler à propos d'Éphèse, n'est pas toujours parfaitement au point ; néanmoins, il apporte à cette histoire une contribution considérable en nous donnant une idée exacte du milieu religieux où elle a évolué.

Dans le langage courant, *nirvana* signifie *anéantissement*, disparition de la sensation et évanouissement de l'être sentant. M. de La Vallée-Poussin [1], dans un petit livre plein et clair, nous prouve que c'est là un contresens ou, si vous préférez, une transposition fautive du sens véritable, lequel est quelque chose comme *séjour inébranlable*, *bonheur inébranlable*. Ce n'est pas seulement une notion fausse que le distingué indianiste redresse ; c'est une représentation gravement erronée du bouddhisme qu'il corrige. — La philosophie de Plotin ne s'ouvre pas aisément aux profanes. M. W. R. Inge leur aura rendu un signalé service en rassemblant pour eux une vingtaine de conférences qui forment une très bonne introduction à l'étude des *Ennéades* [2]. Du reste, il a très bonne opinion de Plotin, comme penseur et même comme guide spirituel. Il le replace dans le mouvement général de la pensée religieuse de son temps et le raccorde à ses authentiques prédécesseurs dans les plans parallèles de la mystique, de la gnose, de la métaphysique et de la simple réflexion philosophique, puis il présente les points principaux du système plotinien. Peu de notes, peu de références et préoccupation bien anglaise du *to day*, mais exposé facile, clairement disposé et très nourri. — L'essai de Mlle M.-Anne Cochet sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique [3] pourrait être une œuvre d'histoire du plus grand intérêt.

1. Louis de La Vallée-Poussin, *Nirvana*. Paris, Beauchesne, 1925, in-8°, xxiii-194 p.

2. W. Ralph Inge, *The Philosophy of Plotinus* (The Gifford Lectures at St. Andrews, 1917-1918). London, Longmans, Green and Co, 1923, in-8°, 2 vol., xx-270 et xii-253 p.

3. M.-A. Cochet, *Essai sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique* (du iiie au xxe siècle). Paris, les Presses universitaires de France, 1925, in-8°, xx-144 p.

Digitized by Google

Il ne veut être qu'une attaque véhémente et convaincue contre la philosophie religieuse d'Auguste Comte, considérée comme l'appui principal des réactionnaires et tenants de la tradition d'une religion d'État. L'information historique, qui n'intervient qu'à titre d'argument, n'est peut-être pas partout d'une solidité parfaite. Je pourrais, par exemple, chicaner Mlle Cochet sur ses certitudes touchant Jésus, sa personne, ses intentions et son enseignement ; mais, paix à la philosophie !

M. Louis DE LAUNAY, qui est un savant considérable dans le domaine de la géologie, mais dont l'activité littéraire s'est déjà répandue sur les sujets les plus variés, en prose et en vers, a écrit un livre d'apologétique à l'usage — je suppose — des gens du monde[1]. La démonstration part d'un postulat insoutenable, savoir qu'il n'y a pas de différence sérieuse de valeur, *à l'origine*, entre les affirmations de la science et celles de la religion. Le plus grave, c'est que l'auteur n'a pas la moindre idée de ce que sont l'exégèse, la nature et la portée de ses raisons, pas la moindre idée non plus de la vraie position des problèmes religieux pour le critique, l'historien et le philosophe. En vérité, il se bat contre des moulins à vent, alors qu'il ne voit ni n'atteint les vrais adversaires de son fidéisme. Je m'en voudrais de composer ici l'étonnant florilège d'assertions stupéfiantes — pour qui n'ignore pas tout de l'histoire chrétienne — que je pourrais, rien qu'en le feuilletant, tirer de ce livre, pourtant bien intentionné et généralement mesuré. Si M. de Launay convertit beaucoup d'incrédules ou d'agnostiques, j'en serai bien surpris. — Beaucoup plus efficaces seraient peut-être et, en tout cas, plus intéressants sont certainement trois opuscules élégants de MM. BUONAIUTI, FORMICHI et Dante LATTES[2]. Ils cherchent à expliquer et à faire apprécier par les esprits libres le bel effort religieux accompli par trois grandes religions : le catholicisme, le bouddhisme, le judaïsme, chacun s'efforçant de bien mettre en valeur le sens et les services rendus de chacune. Apologétique très moderne et très attachante. — Ni la *Flamme immortelle* de M. WELLS, ni la *Religion de l'avenir* de M. VAUGAN, ni *Religion et humanité* de M. LOISY ne sont des livres d'histoire[3], mais ils compteront dans l'avenir au titre de documents sur l'histoire religieuse de notre temps.

Le centenaire de Renan, célébré en 1923, a ramené l'attention des chercheurs et des polémistes sur la personne et la pensée du maître. Nous devons à M. Jean POMMIER, déjà connu par une bonne biographie de *Renan* (1923), deux études nouvelles, solides et dignes de la plus grande attention. L'une s'at-

1. Louis DE LAUNAY, *Le christianisme*. Paris, Payot, 1925, in-8°, 249 p.

2. BUONAIUTI, *Apologia del Cattolicismo*. Roma, A. F. Formiggini, 1923, in-12, 84 p. — FORMICHI, *Apologia del Buddhismo ;* ibid., 98 p. — Dante LATTES, *Apologia del Ebraismo ;* ibid., 95 p.

3. G. H. WELLS, *La flamme immortelle*. Traduction française de M. Butts. Paris, Payot, 1920, in-12, 249 p. — J. VAUGAN, *La religion de l'avenir*. Paris, Presses universitaires, s. d. (1926), in-12, 61 p. — A. LOISY, *Religion et humanité*. Paris, E. Nourry, 1926, in-12, 266 p.

Digitized by Google

tache à une analyse méthodique et précise de la pensée religieuse de Renan[1]; l'autre, fondée sur des documents inédits, nous montre l'illustre écrivain dans ses relations avec les meilleurs exégètes qui fussent en France dans ce temps-là, les collaborateurs de la *Revue de théologie* dite Revue de Strasbourg, rassemblés autour de Colani[2]. Et nous avons l'impression qu'il est regrettable que Renan ne se soit pas plus docilement abandonné à l'influence de ces hommes-là. Sa critique y aurait gagné en rigueur et en fermeté. — M. Pierre Lasserre a donné les deux premiers volumes d'un grand ouvrage sur la jeunesse de Renan, qui en comprendra trois[3]. Il veut que le livre soit « un exposé d'histoire générale des idées, encadrant l'étude d'un grand écrivain dans sa période de formation ». Ce qu'il nous offre n'est pas, à proprement parler, une œuvre d'érudition, mais le discours d'un homme informé qui muse à son gré par les chemins qui lui plaisent, y compris celui des écoliers; le second volume nomme à peine Renan et, s'il se rattache au dessein de M. Lasserre par des liens profonds, que, du reste, je vois mal, il fait, au premier abord, figure de hors-d'œuvre. Beaucoup d'idées personnelles et d'aperçus ingénieux, mais rien de très neuf touchant la connaissance objective de Renan. Le renanisme, en revanche, reçoit quelques clartés; mais nombre d'assertions, au cours de ces 700 pages, réclameraient des justifications et des preuves telles que les entendent les érudits. M. Lasserre ne s'attarde guère à les donner, et il ne serait pas difficile de le chicaner longuement et non pas seulement sur des détails[4]. Malgré tout, sa représentation de Renan vaut d'être étudiée et elle contribuera certainement à donner aux hommes d'aujourd'hui, qui méconnaissent ou méprisent le vieux maître, l'impression profitable que leur jugement est à reviser. — Tel ne sera pas l'avis de ceux qui ne liront que les trois livres dont je vais maintenant parler. D'abord une série d'opuscules et de notes de Brunetière, réimprimés sous le titre de *Pages sur Renan*[5]. Brunetière était bien l'homme du monde le moins apte à comprendre Renan; l'éditeur du recueil, M. Pierre Moreau, le dit excellemment dans sa Préface, et le texte rogue, rêche, rageur, du redoutable dogmatique, qui avait manqué sa vocation en ne versant pas dans la théologie, le prouve surabondamment. Du reste, il y a des vues intéressantes dans ces pages et on ne les relit pas sans profit. — Je n'en dirai pas autant de la vieille réfutation de la

1. Jean Pommier, *La pensée religieuse de Renan*. Paris, Rieder et Cie, 1925, in-16, 236 p.

2. Jean Pommier, *Renan et Strasbourg*. Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°, VIII-200 p.

3. Pierre Lasserre, *La jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle*. Paris, Garnier frères, 1925, 2 vol. in-8°. T. I : *De Tréguier à Saint-Sulpice*, VII-370 p.; t. II : *Le drame de la métaphysique chrétienne*, XXXV-359 p.

4. Un exemple : au t. II, p. 212, je lis que le traité des noms divins a pour auteur Denys d'Alexandrie. J'avais toujours cru que ce περὶ θείων ὀνομάτων nous venait du Pseudo-Aréopagite.

5. F. Brunetière, *Pages sur Renan*. Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1924, in-16, 302 p.

Digitized by Google

Vie de Jésus publiée en 1864 par le P. GRATRY [1]. C'est là de l'exégèse pour catéchisme de persévérance ; le bon sens même — il s'en rencontre de ci et de là — trouve le moyen d'être offensant à la critique. Au fond, ce que Gratry ne peut pardonner à Renan, c'est d'avoir replacé la vie de Jésus dans le plan de l'histoire humaine. — Le P. LAGRANGE a cru nécessaire de recommencer à son tour l'*exécution* du célèbre livre exécré des orthodoxes [2]. Je ne comprends pas bien pourquoi il a pris cette peine, car il n'est aujourd'hui personne, je pense, qui défende la *Vie de Jésus* du point de vue de la science. Au reste, il ne serait pas difficile de montrer que la critique du P. Lagrange n'est pas, elle non plus, exempte de « préjugés » et qu'elle s'inspire quelquefois d'une représentation de la vie de Jésus qu'on aurait du mal à qualifier de purement scientifique. Je lis, par exemple, à la p. 59 : « Les Évangiles prouvent à toute âme probe, à tout esprit droit, la mission divine de Jésus-Christ. » N'insistons pas.

II. L'ANCIEN TESTAMENT ET LE JUDAÏSME. — M. Édouard MONTET a, dans un bon petit volume, très pratique, exposé avec simplicité et exactitude l'état actuel de la question biblique [3]. A recommander très vivement comme manuel d'initiation à nos étudiants et au grand public. — D'application beaucoup plus étroite paraît le précis de M. G. MATTHEWS [4], destiné à permettre à ses lecteurs d'utiliser aussi bien que possible « the most inspiring treasury of religious experience that the world possesses ». Il s'en tient aux solutions moyennes — dans la ligne du dictionnaire de Hastings — et n'abuse pas des discussions critiques, mais il paraît au courant et son exposition, parfois superficielle, est claire et méthodique. La bibliographie reste uniquement anglaise ; elle est complétée par un tableau synchronique très bien fait. — Les opinions de M. H. DE BARENTON sur la *Bible et les origines de l'humanité* s'organisent en pamphlet contre la méthode documentaire, dite allemande [5]. Elles n'ont pour nous d'intérêt que comme manifestation — j'allais dire manifeste — d'un état d'esprit devenu aujourd'hui assez rare, même dans le clergé catholique, pour n'être pas facile à pénétrer *de plano*. — La *Société biblique de Paris*, grandement gênée par la dureté des temps, ne peut pousser que très lentement la publication de la *Bible du centenaire*. C'est grand dommage. Voici pourtant où en sont actuellement les deux Testaments, puisque la Société a eu l'heureuse idée de les entreprendre ensemble.

1. A. GRATRY, *Jésus-Christ. Réponse à Renan, publiée pour la première fois en 1864 après la publication de la Vie de Jésus*, nouvelle édition. Paris, F. Téqui, 1923, in-12, XI-137 p.

2. P.-M.-J. LAGRANGE, *La vie de Jésus d'après Renan*. Paris, Lecoffre, 1923, in-12, 144 p.

3. Édouard MONTET, *Histoire de la Bible*. Paris, Payot, 1924, in-12, 318 p.

4. G. MATTHEWS, *Old Testament Life and Literature*. New-York, The Macmillan Company, 1923, in-8°, XIV-342 p.

5. H. DE BARENTON, *La Bible et les origines de l'humanité. Criticisme allemand et traditions chrétiennes. Quarante ans d'exégèse en France, de Duchesne à Brassac*. Paris, A. Savaète, s. d. (1924), in-8°, 127 p.

Digitized by Google

Le tome I, le *Pentateuque*, en est resté au verset 9, 16 de l'*Exode*. Du tome II, les *Prophètes*, mis en train en 1923, ont paru *Josué*, œuvre du regretté L. GAUTIER, et les *Juges*, jusqu'à 20, 9, publiés par M. Ad. LODS. Du Nouveau Testament ont vu le jour les *Évangiles*, les *Actes*, l'*Épître aux Romains*, le début de l'Introduction à *I Cor.* Le plus gros de la besogne a été ici assumé par M. M. GOGUEL. Toutefois, plusieurs collaborateurs, demeurés anonymes, se sont partagé les *Actes*, et c'est M. H. MONNIER qui a traduit *Rom.* La probité du travail et la compétence des travailleurs mettent vraiment cette version nouvelle au-dessus de toutes celles que nous possédons en français. — M. G. LUZZI n'a pas reculé devant la formidable tâche d'une traduction totale de la Bible en italien [1]. Un seul volume nous en est parvenu, et il comprend le *Pentateuque*. L'œuvre complète en comptera neuf autres. L'introduction qui précède ce volume est sobre et claire ; elle s'adresse visiblement aux non-initiés et met à leur portée les résultats acquis par la critique biblique moderne. La traduction, très exacte et très nette, s'accompagne de notes brèves qui signalent les principales difficultés du texte. Il en est d'excellentes, comme celle qui débrouille les deux cosmogonies enchevêtrées au début de la *Genèse ;* d'autres sont trop sommaires ; d'autres encore ne viennent pas là où on les attend (sur le serpent de la tentation, dont il fallait dire que ce n'est pas le diable ; sur le passage de la mer Rouge, etc.). Il est permis de bien augurer de ce début. L'Italie possédera donc une traduction digne de confiance, sur laquelle il sera possible de travailler en sécurité. — Avec un peu moins de candeur que feu l'abbé Vigouroux, une école anglaise demande à l'archéologie confirmation de la vérité biblique. M. J. S. GRIFFITHS appartient à cette école-là, et il en a appliqué les méthodes à l'*Exode* [2]. Il est de ceux qui ne cèdent pas aux « extravagances » du criticisme moderne et ne confondent pas *historique* et *vrai*. La préface qu'il a demandée au Révérend H. Wace lui en fait honneur et le loue d'accepter d'abord que ce que disent les Écritures soit substantiellement exact. Bien sûr, il reste des difficultés et obscurités dans le texte saint, mais c'est justement le rôle de la critique de nous en débarrasser. En effet, M. Griffiths s'y est efforcé, non sans adresse, avec l'aide d'autorités parmi lesquelles je ne suis pas surpris de trouver M. E. Naville. Je doute qu'il ait réussi. — Nous changeons de milieu avec M. R. KREGLINGER, qui nous offre une seconde édition de son excellente histoire de la religion d'Israël [3]. Il a ajouté à la précédente (1922) un chapitre substantiel sur les espérances messianiques et retouché quelques points de son exposé.

1. Giovanni LUZZI, *La Bibbia tradotta dai testi originali.* Vol. I : *Genesi con una introduzione generale al Pentateuco ; Esodo, Levitico, Numeri, Deuteronomio.* Firenze, G. C. Sansoni, s. d. (1921 et suiv.), in-8°, xxxv-611 p.

2. J. S. GRIFFITHS, *The Exodus in the Light of Archaeology.* London, R. Scott, 1923, in-8°, 79 p.

3. R. KREGLINGER, *La religion d'Israël.* Seconde édition revue et augmentée. Bruxelles, Lamertin, et Paris, E. Nourry, 1926, in-8°, 376 p.

Digitized by Google

C'est là le meilleur manuel qui soit, et son succès légitime me réjouit ; il ne lui manque qu'une courte bibliographie critique en tête de chaque chapitre.

Sous le titre général de la *Religion des Écritures*, M. C. LASSEY a rassemblé un certain nombre de communications présentées au Congrès catholique tenu à Cambridge en 1921[1] : l'*Inspiration*, par les Révérends ARENDZEN et DOWNEY ; la *Loi mosaïque*, par le Rév. BIRD ; les *Prophètes*, par le Rév. LASSEY lui-même ; le *Christ dans le Nouveau Testament*, par le P. MARTINDALE ; l'*Église organisée dans le Nouveau Testament*, par le Rév. KNOX ; *Saint Jérôme l'interprète*, par M. BARRY, etc. Exposés intéressants et habiles, mais organisés conformément aux postulats catholiques. Ils doivent être versés au dossier de la question biblique au XX^e siècle. Du reste, le titre du recueil cache une intention polémique : le protestantisme, qui a reproché au catholicisme de n'avoir pas assez le respect du texte saint, critique aujourd'hui la Bible comme un livre profane ; or, c'est le catholicisme qui est la vraie religion des Écritures. — M. SAINTYVES, dont l'inlassable érudition parcourt en tous sens l'immense champ du folklore, a réédité, en les remaniant, sept études qu'il avait publiées dans diverses revues sur certains thèmes bibliques[2], et il les a enrichies de deux morceaux nouveaux, le sixième et le septième. En voici maintenant la liste : le feu qui descend du ciel et le renouvellement du feu sacré ; la verge fleurie d'Aaron et le thème du bâton sec qui reverdit ; l'eau qui jaillit du rocher sous le bâton ou la flèche : Moïse, Dionysos et Mithra ; Jésus et la source d'eau vive ; le tour de la ville et la chute de Jéricho ; les origines liturgiques du miracle de l'eau changée en vin ; le miracle de la multiplication des pains ; le miracle de la marche sur les eaux ; l'anneau de Polycrate et le statère dans la bouche du poisson ; la tunique sans couture et le déchirement du voile du Temple. Le commentaire de ces épisodes bibliques, construit avec les ressources de la méthode comparative, met parfaitement en évidence leur relation avec des séries très connues de légendes folkloriques. Il arrive qu'on se demande si la ressemblance suppose vraiment la relation, l'influence, et qu'on ne se réponde pas avec assurance. Aussi bien tous les rapprochements proposés ne sont pas incontestables, mais tous sont amusants et instructifs ; tous contribuent à replacer les religions de la Bible dans le grand courant religieux de leur temps. — C'est une question de grosse importance et également ardue que traite M. R. DUSSAUD dans une seconde édition, complètement refondue, de son *Sacrifice en Israël et chez les Phéniciens*[3], celle de la relation entre la religion des

1. *The Religion of the Scriptures. Papers from the catholic Bible Congress held at Cambridge, juli 16-19 1921.* Edited by the Rev. C. LASSEY, S. J. Cambridge, Heffer, seconde édition revue et corrigée, 1921, in-12, XIII-112 p.

2. P. SAINTYVES, *Essais de folklore biblique : magie, mythe et miracle dans l'Ancien et le Nouveau Testament.* Paris, Em. Nourry, 1922, in-8°, XIII-483 p.

3. René DUSSAUD, *Les origines cananéennes du sacrifice israélite.* Paris, Ernest Leroux, 1921, in-8°, 334 p.

Digitized by Google

Juifs et la religion de leurs prédécesseurs dans la terre de Canaan. Les additions portent en particulier sur la doctrine sacrificielle chez les Israélites, sur les prêtres et le Temple de Salomon, sur le sacrifice des parfums et les sacrifices humains, surtout sur les mythes sacrificiels israélites. L'auteur entreprend de corriger ce qu'il regarde comme les excès de la critique des textes dans le jeu de ses hypothèses chronologiques par les suggestions de la méthode comparative. Par exemple, le rapprochement des tarifs sacrificiels carthaginois et des sacrifices prescrits dans le *Lévitique* lui paraît décisif : « La codification post-exilique reste dans l'esprit des règles depuis longtemps établies et... elle les enregistre sans modification profonde. » A la base du sacrifice israélite, il y a le sacrifice cananéen, ce qui n'exclut ni les modifications ultérieures ni même une évolution, mais ce qui conduit à refuser à Moïse la paternité d'une législation cultuelle qui lui est antérieure. C'est la thèse du livre, développée avec un grand luxe de faits et de raisons, et encadrée de descriptions très pleines et tout à fait intéressantes. Je confesse même que, me sentant hors d'état de prendre décidément parti sur le fond, je me suis surtout attaché au tableau minutieux de la pratique sacrificielle d'Israël que contient le livre et qui est de tous points excellent. J'ai l'impression qu'il y a peut-être quelque exagération dans le « cananéisme » du reste.

Ce ne sont pas les plus vieux rites, mais bien les plus vieux chants de la Bible qu'a recherchés M. A. Causse [1]. Il est parti des conclusions de Mowinkel qui fait remonter les Psaumes bien plus haut que ne l'acceptait l'école de Wellhausen, les rattache à tout un passé cultuel certainement antérieur au second Temple et y trouve la trace de préoccupations ritualistes, voire magiques, plus anciennes que la domination de la théocratie. Il y aurait donc aussi dans la Bible un fond de récits et de chants antérieurs, dans leurs origines, à la littérature écrite. Ce sont eux que veut retrouver M. Causse. Il a groupé son étude sous quatre chefs : *La poésie populaire primitive ;* chants de vengeance et cris de guerres ; chants de triomphe et de travail ; sentences de bénédiction ou de malédiction ; complaintes funèbres. — *La poésie lyrique nationale au temps des Juges et des premiers rois*, qui commence avec le passage de l'état nomade au sédentaire. — *Les anciens sanctuaires et les origines de la poésie cultuelle. — La civilisation royale et son influence sur l'évolution littéraire.* Un épilogue sur *la poésie lyrique et l'individualisme religieux.* Assurément l'impression personnelle sur des vraisemblances constitue le principal critérium de l'ancienneté de la plupart des pièces relevées par M. Causse ; il reste donc possible de contester quelquefois. Le livre n'en demeure pas moins une bonne contribution à l'étude de la formation et de l'évolution de la poésie lyrique d'Israël.

M. M. R. James s'est donné pour tâche de mettre à la portée du lecteur anglais les restes des Apocryphes intéressant l'Ancien Testament [2] et qui

1. A. Causse, *Les plus vieux chants de la Bible.* Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°, 175 p.

2. Montague Rhodes James, *The lost Apocrypha of the Old Testament.* London, Society for promoting christian knowledge, 1920, in-8°, xiv-111 p.

Digitized by Google

n'ont pas survécu dans leur entier. Les étudiants et le grand public abordent difficilement le *Codex pseudegraphicus* de Fabricius. Il s'agit donc d'une sorte de petit manuel d'histoire littéraire, accompagné de la traduction de quelques fragments, d'un relevé des citations patristiques et d'un index commode. Clair et pratique. Je dirai de même pour le précis de littérature rabbinique de MM. Œsterley et Box [1], qui prend son sujet dans le sens le plus large et enferme en un petit nombre de pages une quantité surprenante d'enseignements utiles. Ce livre sera une véritable révélation pour un grand nombre de lecteurs et il est admirablement disposé pour leur commodité, avec ses divisions claires, ses listes bibliographiques en tête de chaque chapitre et ses excellents *indices*. On y trouvera même ce qu'on n'aurait pas l'idée d'y aller chercher : un bon exposé de la liturgie juive.

La librairie qui a édité ce précieux manuel a commencé, sous le titre de *Translations of early documents*, la publication d'une collection de textes rabbiniques qui le complétera et l'illustrera. Chaque volume comporte une introduction et des notes explicatives fort bien conçues et des compléments bibliographiques bien au point. J'ai sous les yeux les *Pirke Aboth*, c'est-à-dire les sections, chapitres ou plutôt enseignements des Pères, édités par M. Œsterley, et le traité *Sanhedrin* de la Mishna, par M. H. Danby [2]. Ils sont également recommandables. — Et voici, dans la même ligne, un livre de premier ordre, véritable modèle du genre, appelé à rendre les plus signalés services aux travailleurs, même hébraïsants. C'est une traduction anglaise (commentée, précédée d'une solide introduction et accompagnée d'un glossaire et d'*indices*) du traité *Berakoth* selon le Talmud de Babylone, par M. A. Cohen [3]. Mon vœu le plus sincère est que ce bel exemple soit suivi et que nous disposions bientôt de publications analogues sur toutes les grandes sections du Talmud. — Des trois études réunies en volume par M. H. M. Wiener [4] (*Quelques facteurs dans l'histoire antique des Hébreux; la loi de changement dans la Bible; les doctrines bibliques de « joint », hérédité et responsabilité individuelle*), la plus originale est la troisième qui traite d'une question de morale sociale. Les deux autres, qui ne procèdent pas d'une critique très exigeante, ne sont d'ailleurs pas dépourvues d'intérêt et contiennent dans le détail des remarques intéressantes.

Le premier volume de l'*Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité*,

1. W. O. E. Œsterley et G. H. Box, *A short Survey of the Literature of rabbinical and mediaeval Judaism*. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1920, in-12, xii-334 p.

2. W. O. Œsterley, *The Sayings of the Jewish Fathers (Pirke Aboth)*. Translated from the hebrew. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1919, in-12, xx-103 p. — Herbert Danby, *Tractate Sanhedrin. Mishnah and Tosefta*. London, 1919, in-12, xxi-148 p.

3. A. Cohen, *The Babylonian Talmud. Tractate Berakot*. Cambridge, University Press, 1921, in-8°, viii-460 p.

4. H. M. Wiener, *Early Hebrew history and other studies*. London, Robert Scott, 1924, in-12, vii-117 p.

Digitized by Google

entreprise par M. DESNOYERS [1], appelle dès l'abord une réserve sur son point de départ : l'auteur suppose, sur la foi de la tradition, que les Hébreux ont apporté du désert le jahwisme pur, dûment fondé par Moïse, et qu'ils l'ont profondément altéré au contact de Canaan ; ils ont même transformé Iahwé en une sorte de Baal. Ce point de vue n'est pas précisément celui de la critique indépendante et, d'une manière générale, M. Desnoyers, encore qu'il ait commencé par se montrer, à juste titre, inquiet de la médiocrité de notre information, incline à faire trop confiance aux textes bibliques, surtout pour la période très ancienne. On s'étonne un peu, par exemple, de le voir prendre tout à fait au sérieux l'histoire de Samson. D'autre part, il se montre très préoccupé de mettre en opposition les insuffisances propres du peuple élu et même son infériorité de culture et de dons par rapport à certains de ses voisins, tels les Philistins, et la grâce de Dieu qui l'entraîne malgré lui vers de grandes choses. On a l'impression que, si ce livre n'avait pas été composé dans un Institut catholique et sous le bénéfice de l'*imprimatur*, circonstances qui réclamaient des précautions, il serait assez différent de ce qu'il est. Là où il n'est pas contraint par la tradition, dans le tableau de la religion cananéenne (chap. XI), dans la description des mœurs et de la civilisation (chap. XVI), ou dans l'étude du travail rédactionnel en *Juges* et en *Samuel*, il est d'une excellente tenue scientifique et fort estimable. Le reste nous prouve une fois de plus que la liberté du laïque garde des avantages.

Quelques livres sur les prophètes. L'un, de M. WIENER [2], est un peu dissertant, étayé d'une bibliographie trop superficielle et vraiment d'une critique trop peu exigeante ; pourtant son auteur connaît bien les textes. — L'autre, de M. Th. H. ROBINSON [3], se définit lui-même ainsi dans sa préface : « J'ai visé à essayer de mettre les prophètes à leur vraie place dans l'histoire de la révélation de Dieu à l'homme. Pour un écrivain chrétien, il ne peut y avoir qu'un seul centre, le Christ. L'Ancien Testament est le récit de la préparation de sa venue. » Il s'agit pour lui d' « aider le public chrétien à une compréhension plus complète de ce miracle extraordinaire, continu et progressif que révèle l'histoire spirituelle d'Israël ». Le plus curieux, c'est que l'auteur ait pu se maintenir à ce point de vue après avoir acquis une connaissance certainement très sérieuse de l'histoire d'Israël. Comme document de psychologie religieuse, l'ouvrage mérite d'être retenu. — Le *Jérémie* de Mme STEPHEN [4] n'a d'autre prétention que d'aider son lecteur à mieux comprendre le prophète, pour en tirer un meilleur profit en un temps où son secours est spécia-

1. L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité*. T. I : *La période des Juges*. Paris, Desclée, de Brouwer et Cie et Auguste Picard, 1922, XVI-431 p.

2. H. M. WIENER, *The Prophets of Israel in history and criticism*. London, R. Scott, 1923, in-12, VII-196 p.

3. Th. H. ROBINSON, *Prophecy and the Prophets in ancient Israel*. London, Duckwerth and Co, s. d. (1923), in-12, 222 p.

4. Dorothea STEPHEN, *Jeremiah. The Prophet of Hope*. Cambridge, University Press, 1923, in-8°, 78 p.

Digitized by Google

lement utile et efficace. — M. Boutflower croit à l'authenticité des visions de Daniel[1] et à l'exactitude de la date traditionnelle ; de même il professe que les critiques, en s'imaginant que le livre a été écrit environ 350 ans après cette date, se refusent tout moyen de rien comprendre à la prophétie en cause, et il s'efforce de la leur expliquer par une description du milieu où, selon lui, elle prend place. Toutes les opinions sont libres.

L'étonnante activité de M. Causse s'est encore affirmée par deux ouvrages considérables. L'un, relatif aux « pauvres » d'Israël[2], est une contribution à l'histoire sociale de la religion juive. L'exposé se divise en trois temps : *Les Prophètes contre la civilisation royale.* Prophètes et Rekabites contre cette civilisation et le syncrétisme. — *Le Psautier, le livre des pauvres d'Israël.* Circonstances, historique et contenu. — *Ceux qui attendaient la délivrance d'Israël.* Les messianistes et la protestation des pauvres contre la culture. La partie sociale de la Loi n'est pas appliquée et reste à l'état de rêve pieux. Une minorité dévote, encouragée par les prophètes, garde cet idéal et rêve d'un Israël nouveau, d'un peuple vraiment saint. Le Psautier, où se reflète l'idée de ces gens-là, exalte les pauvres, les *anavim*, leur fraternité, leur communauté et compte avec confiance sur l'intervention de Iahwé pour réaliser leurs vœux. D'eschatologique, leur attente mystique devient immédiate et instante, oscillant entre la hantise de la colère de Dieu et l'espoir d'une manifestation de sa justice qui délivrera Israël. Ce sont ces *anavim*, devenus ardents messianistes, que M. Causse essaie de retrouver sous les textes, notamment dans les Apocalypses et dans les Évangiles. L'exposé est vivant et très intéressant, mais la part de la déduction et de la construction subjective y paraît bien grande. Ces *anavim*, que nous finissons par nous représenter comme formant une sorte de confrérie très consciente et très active, pourraient bien n'être que la personnification trop précise d'une des tendances nombreuses et complexes de l'Israël post-exilien. — L'autre livre est une étude sur l'élargissement religieux d'Israël[3] et les obstacles qu'il a rencontrés. Iahwé, d'abord « Dieu par la nation et pour la nation », s'élargit peu à peu jusqu'aux limites de l'humanité, jusqu'à devenir le dieu de l'individu. Ce sont les prophètes de l'exil qui ont découvert l'humanité et ont fait de Iahwé le dieu de la terre et du ciel : tous les peuples sont appelés à lui et même la conversion des païens devient l'acte préliminaire de la restauration messianique. La Restauration post-exilienne, qui s'organise en théocratie derrière la haie close de la Loi, marque, en fait, une réaction vigoureuse ; mais l'idée universaliste, maintenue dans le Psautier, s'épanouit de nouveau dans la littérature sapientielle et surtout s'affirme dans le monde de la *Diaspora ;* le chris-

1. Charles Boutflower, *In and around the Book of Daniel.* London, Soc. for promoting christian knowledge, 1923, in-8°, xviii-311 p.

2. A. Causse, *Les « pauvres » d'Israël (Prophètes, Psalmistes, Messianistes).* Strasbourg et Paris, Istra, 1922, in-8°, 173 p.

3. A. Causse, *Israël et la vision de l'humanité.* Strasbourg et Paris, Istra, 1924, in-8°, 152 p.

Digitized by Google

tianisme la réalisera intégralement. L'auteur a eu tort de ne pas définir son sujet avant que de se jeter *in medias res*. L'intérêt historique du livre s'attache surtout à la détermination chronologique de ces mouvements divers et oscillations successives du jahwisme. Exposé un peu léger peut-être, mais clair et agréable.

M. Théodore Reinach a repris la publication, trop lente au gré des travailleurs, de son excellente traduction des œuvres complètes de Josèphe[1]. Cinq volumes en ont déjà paru, y compris celui que j'ai sous les yeux et qui contient les livres VI-X des *Antiquités* (en gros, la période qui s'étend des origines de la royauté à la prise de Babylone par Cyrus). C'est M. Julien Weill qui a, cette fois, assumé la charge de la traduction : inutile de dire qu'il l'a allègrement portée.

Nous manquons en français d'un bon livre d'ensemble sur la civilisation israélite. Je pense que c'est de cette constatation qu'est parti M. Ch.-F. Jean quand il a entrepris, sur *Le milieu biblique avant Jésus-Christ*, un ouvrage qui doit comprendre trois volumes. Je n'en connais encore qu'un[2], qui se rapporte à l'histoire générale et à la civilisation prise d'ensemble. Je ne le trouve pas très bien venu. D'abord, il a voulu trop embrasser : la partie proprement historique prétend enfermer, avec Israël, tous les peuples qui ont été en rapports avec lui ; elle prend alors les allures d'un simple sommaire, sans beaucoup d'intérêt et où rien de ce qui serait essentiel n'est mis en valeur. En second lieu, l'auteur semble atteint de la phobie des idées générales. Il a dressé un répertoire de faits de tout ordre, dont une copieuse table analytique (elle occupe 104 pages !) rend l'usage assez facile, mais qui se présentent souvent dans un état de mélange déconcertant et dont un trop grand nombre n'intéressent vraiment pas le sujet. Certaines descriptions, par exemple celle de Jérusalem (p. 114 et suiv.), restent inintelligibles, faute d'une carte, même pour qui a vu les lieux. En somme, c'est là une sorte de manuel qui peut ne pas être inutile, mais qui gagnerait à être plus méthodique, plus serré, moins sec et moins décousu. L'auteur sait beaucoup, et l'on pouvait attendre de lui un travail mieux au point.

III. Histoire générale de l'Église. — L'histoire du christianisme oriental a beaucoup à attendre de *Byzantion, revue internationale des études byzantines*, dont MM. Graindor et Grégoire ont commencé la publication[3]. Plusieurs articles importants, parus dans le premier volume, intéressent directement nos études. Des comptes-rendus, des bulletins critiques et des

1. *Œuvres complètes de Flavius Josèphe traduites en français sous la direction de Théodore Reinach.* T. II : *Antiquités judaïques*, liv. VI-X, traduit par Julien Weill. Paris, Ern. Leroux, 1926, in-8°, 360 p.

2. Ch.-F. Jean, *Le milieu biblique avant Jésus-Christ.* Paris, Geuthner, 1922, in-8°, IX-339 p.

3. Le premier volume porte la date de 1924. Paris, Champion, et Liége, Vaillant-Carmanne, in-8°, 751 p.

Digitized by Google

informations s'annoncent comme d'indispensables auxiliaires de quiconque s'intéresse à l'Orient antique et médiéval. — M. J. B. KIDD a eu une bonne idée, qu'il a malheureusement réalisée d'une manière incomplète ; elle consistait à faire un recueil de textes traduits, illustrant l'histoire de l'Église, et plus ou moins analogue au *Kirchengeschichtliches Lesebuch* de Rinn et Jüngst[1]. Il n'a pas mal choisi ses extraits, qu'il a disposés dans l'ordre chronologique, mais il ne les a accompagnés d'aucun éclaircissement d'aucune sorte ; c'est les rendre à peu près inutilisables pour la majorité des lecteurs, qui ne sait rien de leurs auteurs. — Le *Christianisme naissant* de M. l'abbé BOURNET[2] représente des leçons professées pour les élèves de philosophie du grand séminaire de Versailles. Il ne porte que sur deux points : 1° expansion du christianisme naissant ; 2° difficultés extérieures qu'il a dû surmonter. C'est un manuel et presque un mémento, très scolaire de ton et d'intentions. Il ne se cache pas du dessein de servir l'Église, donc de subordonner l'histoire à l'apologétique ou plutôt de les confondre. Il demeure pourtant, à peu d'exceptions près, assez raisonnable. Naturellement, le savant n'a rien à en faire et ce n'est pas au savant que l'auteur s'adresse. — Il en va de même du petit précis de M. HOUTIN[3], qui procède pourtant d'un tout autre esprit. En vingt-trois courts chapitres, répartis en cinq périodes (les origines ; le progrès du IIe au XIIe siècle ; l'apogée au XIIIe siècle ; le déclin du XIVe au XXe ; l'état actuel), c'est une description rapide de la naissance et de l'évolution du christianisme. Gageure hardie, mais qui n'est pas complètement gagnée, malgré le talent de l'auteur, en ce sens que la violence des raccourcis compromet la clarté, non pas celle de la forme et de l'apparence, mais celle du fond, ce qui est plus grave. En d'autres termes, je crains que le lecteur mal averti, et c'est à lui que le livre s'adresse, ne comprenne pas toujours bien ou comprenne à côté ; je crains surtout qu'il ne se doute pas de la complexité des problèmes. — C'est une lecture très profitable que celle des conférences où M. Kirsopp LAKE a cherché à fixer les points de repère principaux dans l'histoire du christianisme primitif[4]. Le premier chapitre pose, avec une sincérité et une fermeté parfaites, le problème chrétien sur le plan de l'histoire des religions et montre comment s'applique au christianisme la loi fatale de l'évolution. Né d'une désintégration religieuse, formé de recompositions et de synthèses successives, il est, à son tour, en proie à la désintégration. Le développement se borne à deux mouvements de la synthèse première : 1° changement qui fait du christianisme, secte juive, un culte sacramentel ; 2° com-

1. J. B. KIDD, *Documents illustrative of the history of the Church*. Vol. I, to A. D. 313. London, Society for promoting christian knowledge, 1920, in-12, XIV-282 p.

2. Abbé Léon BOURNET, *Le christianisme naissant. Expansion et luttes*. Paris, Téqui, 1923, in-12, X-482 p.

3. A. HOUTIN, *Courte histoire du christianisme*. Paris, Rieder et Cie, 1924, in-12, 128 p. (collection *Christianisme*).

4. Kirsopp LAKE, *Landmarks in the history of early Christianity*. London, Macmillan, 1920, in-8°, X-147 p.

Digitized by Google

mencement de l'opération qui introduit la métaphysique grecque dans la jeune théologie chrétienne. Très suggestif et, sur plus d'un point, très neuf.

Les *Essais* de M. MERRILL ont trait aux rapports de l'Église et de l'État aux quatre premiers siècles [1]. L'auteur est un professeur de langue latine, qui s'est attaché à un sujet en marge de ses études particulières, parce qu'il l'a jugé intéressant et aussi parce qu'il s'est trouvé mal satisfait de ce qu'il en a lu dans les livres usuels. Ce qu'il en dit lui-même est un mélange singulier, et bien anglais, de bon sens, de critique raisonnable, de traditionalisme et de conservatisme. Ce qui manque surtout à M. Merrill, c'est d'être au courant des méthodes et des résultats de l'exégèse scientifique. Il en paraît fort ignorant. Je ne suis pas certain non plus que la littérature de son sujet lui soit vraiment familière dans son ensemble. C'est toujours un jeu imprudent que de prétendre refaire à soi tout seul ce que des générations de bons travailleurs ont fait, et cela sans tenir compte de leurs raisons. Sous cette réserve, le livre se lit avec intérêt et contient dans son détail d'excellentes remarques. A qui voudra prendre une idée rapide de ses défauts et de ses qualités, il suffira de lire le dernier chapitre (*Saint Pierre et l'Église de Rome*), où voisinent tous les contrastes : saint Pierre a « organisé » l'Église d'Antioche ; le *Prima Petri* est « genuine » ; saint Pierre installe des évêques où il passe et... sa venue à Rome est un mythe ! Si M. Merrill avait fait revoir son ouvrage par un véritable exégète, il aurait pu lui donner une valeur décisive : il ne lui manque qu'un peu de métier.

M. Louis ROUGIER a inauguré par un bon volume sur *Celse* une collection qu'il dirige et qui répond à un réel besoin de la science chrétienne [2]. Elle rassemblera, en les éclairant d'explications et de gloses appropriées, les œuvres principales des adversaires du christianisme à travers les siècles. Il était tout indiqué de commencer par le *Discours vrai*. L'introduction, que certains trouveront peut-être un peu véhémente, est construite solidement sur des arguments excellents. Elle met parfaitement en valeur la critique de Celse et ses justifications, tant rationnelles que politiques, sociales et religieuses. C'est, dès lors, le conflit de la science et de la religion qui commence. La traduction est correcte et vivante. A recommander très vivement à quiconque veut vraiment comprendre le conflit du christianisme et du monde gréco-romain.

Le mieux que je puisse faire pour ne point porter atteinte à l'honorable notoriété que M. Jules MAURICE s'est acquise par ses études de numisma-

1. E. T. MERRILL, *Essays in early christian history*. London, Macmillan, 1924, in-8°, VIII-344 p.

2. Louis ROUGIER, *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*. Paris, Éditions du siècle, s. d. (1926), in-8°, XXXIII-440 p. — La collection se nomme *Les maîtres de la pensée antichrétienne*. Je proteste contre le système détestable qui rejette les notes à la fin du volume ; il s'aggrave ici du fait que le texte ne porte même pas d'appels de notes. Les éditeurs qui nous imposent cette contrainte, gênante pour l'auteur et exaspérante pour le lecteur sérieux, n'ont pas la moindre idée des conditions du vrai travail scientifique.

Digitized by Google

tique, c'est, je crois, de ne rien dire de son *Constantin*[1]. Ce livre exprime une regrettable erreur que j'aime autant ne pas analyser. — Nous attendons encore l'ouvrage définitif sur l'empereur Julien. Voici toujours une contribution intéressante de M. Rostagni[2]. En Julien, l'auteur considère surtout l'écrivain, mais l'écrivain ne peut se détacher de l'homme. L'empereur a fait faillite ; reste l'artiste. M. Rostagni s'attache donc à bien comprendre l'homme pour expliquer l'auteur. Son étude, certainement bienveillante, est fondée sur une utilisation diligente des sources, un sens très exact du milieu historique où a vécu le personnage et une analyse psychologique très pénétrante. Elle montre parfaitement bien d'où procèdent les défauts d'esprit et le talent de Julien. Suit la traduction commentée de la *Lettre à Thémistios*, du *Message au sénat et au peuple d'Athènes*, des *Césars*, du *Misopogon* et des fragments du Κατὰ Γαλιλαίων. Il est fâcheux que M. Rostagni n'ait pu se servir de l'édition donnée par M. Bidez à la collection G. Budé et qui marque un grand progrès sur Hertlein[3].

L'histoire de la Papauté a fait l'objet de trois ouvrages de valeur fort différente. Le premier, du Révérend C. Lattey, S. J., porte sur l'ensemble de cette histoire[4], et il semble s'être donné pour but de dissiper les préventions des Anglo-catholiques contre le papisme. Il n'a pour nous d'autre intérêt que de nous faire voir comment un catholique instruit et adroit présente le dogme de la Papauté à des adversaires. Nombre d'assertions y sont, bien entendu, inacceptables pour un historien indépendant. — Le second, de M. Jean Carrère[5], a fait quelque bruit naguère hors du monde savant, qu'il ne vise point. Deux parties : l'une est une apologie de la Papauté, assez habile en ce qu'elle ne se réfère pas trop au temps présent ; l'autre se rapporte à la question romaine. C'est la meilleure. Travail d'un journaliste qui ne paraît pas s'être épuisé à étudier les sources ni seulement à lire les ouvrages fondamentaux sur la question. Son information, très superficielle, est également vieille. Beaucoup d'assurance, mais certainement plus de paradoxes, de truismes ou d'erreurs que d'idées fortes et neuves. M. Carrère parle en quelque endroit (p. 99) avec un superbe mépris de ces historiens prudhommesques « qui ne voient jamais que les faits et n'en comprennent pas les symboles ». Il ne risque pas d'être jamais confondu avec ces espèces. — Le troi-

1. Jules Maurice, *Constantin le Grand. L'origine de la civilisation chrétienne.* Paris, Éditions Spes, s. d. (1925), in-8°, XI-307 p.

2. Augusto Rostagni, *Giuliano l'Apostata. Saggio critico con le operette politiche e satiriche tradotte e commentate.* Torino, Fratelli Bocca, 1920, in-8°, 399 p. Ce livre est le vol. XII de la collection *Il pensiero greco.*

3. J. Bidez, *L'empereur Julien. Œuvres complètes.* T. I, seconde partie : *Lettres et fragments.* Paris, Société d'édition « les Belles-Lettres », 1924, in-8°. — Je crois savoir que la première partie du tome I sera précédée d'une étude d'ensemble sur Julien : je l'attends avec une impatiente curiosité.

4. Rev. C. Lattey, S. J., *The Papacy. Papers from the summer school of catholic studies held at Cambridge, August 8-10 1923.* Cambridge, W. Heffer and Sons, 1924, in-12, x-257 p.

5. Jean Carrère, *Le pape.* Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1924, in-16, 328 p.

Digitized by Google

sième part de la plume de Mgr Batiffol[1] : c'est autre chose tout à fait. Il s'agit de l'histoire du siège apostolique entre 359 et 451. La grande préoccupation de l'auteur est d'établir qu'à cette époque les Orientaux acceptent le magistère de Rome, de mauvaise grâce souvent, avec le désir de s'y soustraire autant que possible, mais dans la pleine conscience qu'il est de droit, qu'ils l'avouent, et que le pape est authentiquement leur chef. Aux premiers siècles, le « centre sensible de gravité » des églises dispersées dans le monde, c'est l'Église romaine ; au IVe siècle, cette même Église est bien le centre de l'autorité doctrinale. Je crois ces thèses excessives, et la vérité me paraît être que les Orientaux n'accordent vraiment au patriarche romain que la primauté d'honneur. Si quelquefois ils semblent aller plus loin et proclament que Pierre lui-même a parlé par la bouche de son successeur, c'est qu'ils se sont si bien empêtrés en quelque querelle qu'ils n'ont plus d'autre moyen d'en sortir que le recours au bon sens, au sens juridique et à l'immobilité doctrinale de Rome ; ou bien c'est que tel ou tel parti, désespérant de vaincre avec ses ressources d'Orient, fait appel à l'aide occidentale et se trouve disposé, on voit trop pourquoi, à lui attribuer momentanément toute l'autorité de décision. Le livre de Mgr Batiffol apportera lui-même, à quiconque le lira avec attention et réflexion, toutes les justifications souhaitables à la correction que je propose. Au demeurant, étude puisée directement aux sources, très bien informée, présentée avec une adresse qui n'insiste pas sur les difficultés certainement, mais ne les dissimule pas non plus aux yeux bien ouverts. Nombre de petits problèmes de détail, dont cette histoire abonde, sont traités avec pénétration et sûreté. Parmi les grandes questions, l'exposé de l'action de Léon le Grand en Orient m'a paru spécialement neuf et suggestif.

La mort avait empêché Mgr Duchesne de mettre la dernière main au quatrième volume de son *Histoire ancienne de l'Église*[2] ; des circonstances pénibles, et que personne n'a oubliées, en avaient, d'ailleurs, retardé la rédaction. Les mains pieuses de dom Quentin ont mis le manuscrit en état d'être publié, sans toutefois chercher à le compléter ni même à l'achever. Le récit commence avec le règne de l'empereur Anastase et se termine sur une sorte d'introduction au pontificat de Grégoire le Grand. Il se conforme à la manière adoptée par l'auteur dans les trois volumes précédents : peu ou point d'exposés de caractère général ; une narration serrée et sobre ; des portraits quelque peu poussés ; le tout assez malaisé à saisir pour qui n'est pas déjà « débrouillé » au regard de cette histoire. Pour personne, même, ce n'est là, malgré la clarté du détail et la limpidité du style, une lecture facile. En substance le livre raconte l'histoire du prolongement en Orient des grandes querelles doctrinales du Ve siècle et aussi celle de la constitution des églises provinciales : l'Église occidentale s'installe dans le moyen âge. Je n'ai pas besoin de dire que l'information est partout de première main, car Mgr Duchesne

1. P. Batiffol, *Le siège apostolique (359-451)*. Paris, Gabalda, 1924, in-12, VII-624 p.
2. L. Duchesne, *L'Église au VIe siècle*. Paris, E. de Boccard, 1925, in-8°, VIII-663 p.

Digitized by Google

n'a jamais été un bibliographe très abondant. C'était à la fois sa force et sa faiblesse : l'une et l'autre se montrent encore dans son dernier ouvrage.

M. MINGANA, après avoir diligemment rassemblé les faits connus et les documents principaux touchant l'évangélisation de l'Asie centrale dans l'antiquité et au début du moyen âge, met en valeur un texte syriaque attribué, probablement à tort, au fameux évêque monophysite paphlagonien Philoxenus († 523), qui esquisse l'histoire de l'introduction du christianisme chez les Turcs [1]. Quoi qu'il en soit de son auteur, ce texte est fort ancien et peut se placer entre 680 et 1000. Il y a lieu de lui accorder de l'attention. M. Mingana le traduit et le commente très utilement.

Le livre de M. OLGIATI sur l'action catholique en Italie fait partie d'une collection de manuels pour la jeunesse [2]. L'auteur est un prêtre et un conférencier. Il ne faut pas lui demander la rigueur d'une information critique, et ce n'est pas à des historiens qu'il s'adresse. Son intérêt pour eux est de leur faire comprendre comment un prêtre éducateur se représente l'action catholique en Italie durant la période qui va de 1865 à 1904. — Ce sont des vues de philosophe sur des considérations d'histoire, vues personnelles, suggestives, sympathiques sinon convaincantes, qui forment la matière du volume de M. J. HURÉ sur les *Origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain* [3] ; elles n'intéressent l'histoire qu'en ce qu'elles expriment un des aspects de la mentalité spirituelle actuellement régnante. — Sous le titre de *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*, M. Raoul PATRY nous donne les résultats d'une enquête qu'il a menée directement sur une situation très confuse et pourtant digne d'attention [4]. Il n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, mais il nous aide très efficacement à nous y orienter. On lira avec un intérêt particulier les chapitres sur le christianisme païen, sur le conflit scolaire et sur les mouvements de la jeunesse. — De la plume autorisée de feu M. HOUTIN voici, sous la forme de trois biographies, trois recueils de documents de premier ordre sur la vie intellectuelle de l'Église de France à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle [5]. Le premier achève, en un troisième volume, la *Vie* du Père Hyacinthe et en étudie la période qui coïncide avec la crise moderniste et la séparation. Le second fait revivre la personnalité si attachante de Mar-

1. Alphonse MINGANA, *The early spread of Christianity in Central Asia and the far East. A New Document.* Manchester, The University Press, et London, Longmans, Green and C°, 1920, in-8°, 80 p.

2. Francesco OLGIATI, *La storia dell' azione cattolica in Italia (1865-1904)*, seconde édition. Milano, Società editrice Vita e Pensiero, 1922, in-16, 302 p.

3. Jules HURÉ, *Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain. Le fond juridique de la nation française.* Paris, Delpeuch, in-12, 1925, XXXI-288 p.

4. Raoul PATRY, *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui.* Paris, Payot, in-8°, 246 p.

5. Albert HOUTIN, *Le Père Hyacinthe, prêtre solitaire, 1893-1912.* Paris, E. Nourry, 1924, in-8°, 430 p. — DU MÊME, *Un prêtre symboliste, Marcel Hébert, 1851-1916.* Paris, F. Rieder et C^ie^, 1925, in-12, 359 p. — DU MÊME, *Une vie de prêtre, mon expérience, 1865-1912.* Paris, F. Rieder et C^ie^, 1926, in-12, 447 p.

Digitized by Google

cel Hébert. Drame psychologique poignant, que cette existence d'un grand honnête homme, profondément religieux, voire inguérissablement mystique, mais poussé hors de l'Église par sa droiture et sa sincérité. Je connais peu de lectures plus attachantes que celle de ce livre plein de faits et de textes précieux, si ce n'est celle du troisième volume où M. Houtin, avec la plus émouvante sobriété, nous conte sa propre histoire. On ne saurait trouver meilleur éclaircissement du problème des vocations sacerdotales et de la crise actuelle du recrutement. — Mgr Gibier, qui est un homme d'action et un organisateur, ne sait pas beaucoup d'histoire, à en juger par l'avant-propos de son livre sur le *Salut par l'élite* [1], mais il développe un thème plein d'intérêt : le peuple abandonne la foi ; le reprendre directement, il n'y faut point penser ; mais il faut constituer parmi les fidèles des élites dévouées et sûres, à l'aide desquelles il sera possible de fonder une espérance de nouvelle conquête des masses. Où les trouver, comment les déterminer et les former, Mgr Gibier nous le dit, et cela est fort instructif.

IV. Exégèse. — Tous les professeurs qui ont eu à initier de jeunes travailleurs à l'étude du Nouveau Testament ont regretté de ne pouvoir mettre entre leurs mains un ouvrage français plus ou moins analogue à l'*Einleitung* de Jülicher : M. Maurice Goguel a voulu leur donner cet indispensable auxiliaire. Son *Introduction au Nouveau Testament*, dont quatre volumes ont déjà paru [2], est le fruit de patientes études et d'une longue expérience de l'enseignement. Il n'a rien à envier, quant à l'information, aux meilleurs manuels de l'étranger et il leur est supérieur par l'ampleur et la richesse de ses développements. Solidité, clarté de la disposition et de l'exposition, prudence et bon sens, il a toutes les qualités que l'on peut à bon droit réclamer d'un livre de ce genre et il les possède à un degré éminent. Bien entendu, toutes les solutions qu'il propose ne sont pas inattaquables ; s'il en allait autrement, je pense qu'il n'y aurait plus d'exégèse ; mais elles sont toujours dans la ligne de la saine critique. Par exemple, je ne suis pas disposé à reconnaître au IVe Évangile la valeur historique que lui accorde M. Goguel ; je crois que ce même écrit verse fortement dans le symbolisme et aussi dans la polémique contre les Juifs, deux points que néglige M. Goguel ; je suis persuadé que Paul n'a pas été élevé aux pieds de Gamaliel et je fais des réserves sur la composition de l'*Épître aux Philippiens* à Éphèse, comme sur la mission de Paul à Damas ; je conçois un peu différemment le mouvement de la conversion de l'Apôtre. Il n'importe ; ce sont là dissentiments d'hommes de métier que le temps et le progrès de la science réduiront dans un sens ou dans l'autre ; ils ne diminuent point la valeur d'un livre dont aucun christianisant ne pourra désormais se passer.

1. Mgr Gibier, *Le salut par l'élite*. Paris, Téqui, 1923, in-12, 308 p.

2. M. Goguel, *Introduction au Nouveau Testament*. Paris, Ernest Leroux, 4 vol. in-16. I : *Les Évangiles synoptiques*, 1923, 532 p. ; II : *Le quatrième Évangile*, 1924, 564 p. ; III : *Le Livre des Actes*, 1922, 376 p. ; IV : *Les Épîtres pauliniennes* (première partie), 1925, 421 p.

Digitized by Google

Durant l'espace de temps qui sépare le présent Bulletin du précédent, M. Loisy n'a pas enrichi notre bibliothèque d'exégèse de moins de six volumes qui témoignent à la fois d'un formidable labeur et d'une maîtrise admirable. C'est une façon d'Introduction au Nouveau Testament, en raccourci, que sa traduction de l'ensemble des livres canoniques [1], car, dans le discours préliminaire et dans les notices qui accompagnent les divers écrits sacrés, il a résumé ses vues personnelles et les réflexions de toute une vie d'étude. Rien que l'ordre dans lequel les livres sont rangés représente déjà une sorte de chronologie du Nouveau Testament. Évidemment, les initiés profiteront mieux de cette quintessence de critique que les néophytes, peut-être un peu déconcertés d'abord par l'allure de la traduction, littérale jusqu'à l'extrême et, de temps en temps, assez abrupte, et aussi par la disposition strophique d'une grande partie du texte. Il n'en demeure pas moins que c'est la version la plus suggestive que nous possédions dans notre langue. — L'exégèse du *Livre des Actes* a été renouvelée par la puissante étude que M. Loisy en a faite [2] ; elle est, dès maintenant, si familière à tous les hommes appliqués aux recherches scripturaires qu'il paraît inutile que je l'analyse. Il suffira, sans doute, que j'indique les réserves principales que je maintiens au regard de quelques-unes des thèses de mon savant collègue. Que la rédaction première des *Actes* ne soit point celle que nous possédons : d'accord ; mais est-il certain que cette rédaction première avait pour auteur Luc? C'est seulement possible. Et ce Luc, à jamais regrettable, méritait-il tous les éloges dont le comble M. Loisy? J'hésite à le croire, parce que, si je suis M. Loisy lui-même dans son nettoyage de notre texte, je m'aperçois qu'il ne conserve plus comme authentiquement lucaniens que des versets épars et décousus qui ne me permettent guère de penser tant de bien de leur auteur. Que le *rédacteur* dont l'œuvre nous est restée ait prétendu composer une apologie, M. Loisy l'a vraiment démontré ; mais qu'il reste donc de difficultés dans le détail et que ce *rédacteur* était donc maladroit ! On hésite vraiment à croire qu'il le fût tant que cela. Et ce serait ce même homme qui, vers 100 ou 125, ayant lu les *Épîtres* de Paul et connu les progrès de la christologie dont témoigne la littérature deutéro-paulinienne, *Jn.*, les *Pastorales* et *Hebr.*, par exemple, aurait été capable de repenser la christologie apostolique pour la nourrir des harangues qu'il met dans la bouche de Pierre? J'ai du mal à m'en persuader. — N'y a-t-il pas eu plus d'un intermédiaire entre l'auteur premier et le rédacteur dernier? C'est là, au gré de M. Loisy, une hypothèse inutile ; il n'a pas été prouvé qu'elle fût fausse et peut-être, tout considéré, n'est-elle pas si inutile que cela pour rendre compte des singularités et divergences de notre texte. Je n'insiste pas : lisez les *Actes* de M. Goguel après ceux de M. Loisy, vous verrez que plusieurs points de vue sont concevables et acceptables, en d'autres termes que le problème complexe

1. Alfred Loisy, *Les livres du Nouveau Testament traduits du grec en français, avec Introduction générale et notices.* Paris, E. Nourry, 1922, in-8°, 714 p.

2. Id., *Les Actes des Apôtres.* Paris, E. Nourry, 1920, in-8°, 963 p.

Digitized by Google

de l'origine de cet écrit décevant n'est pas encore tout à fait résolu. Plus que personne, M. Loisy aura préparé la solution. Il a pris la peine de résumer ses conclusions à l'usage du grand public, en les accompagnant d'une traduction nouvelle, très poussée dans le sens de la rythmique, et de notes sommaires, dans un volume de la collection « Christianisme [1] ». — En complément de son ouvrage sur les *Actes*, M. Loisy en a composé un sur l'Évangile lucanien [2], auquel il a appliqué les thèses générales qu'il avait posées au sujet du second livre à Théophile. Il place la rédaction de notre texte entre 120-130 au plus tôt, la composition première par Luc remontant à environ 80. Mais aussi il marque justement l'incertitude des données traditionnelles sur l'auteur présumé de l'Évangile. Pourtant il s'arrête finalement à une composition par Luc et à une élaboration nouvelle par le rédacteur qui aurait, dans le même temps, remanié si fâcheusement les *Actes*. Traduction conçue suivant la représentation rythmique, à laquelle M. Loisy s'attache de plus en plus étroitement. Commentaire excellent. — En rééditant son *Quatrième Évangile*, M. Loisy en a fait un livre nouveau, où il adopte des solutions du problème johannique différentes de celles qu'il acceptait en 1903 [3]. Il tient aujourd'hui pour la pluralité des rédacteurs et pour la composition en couches ; le dernier rédacteur, celui qui a donné à l'ensemble l'apparence d'unité de style et d'esprit qui nous frappe aujourd'hui, est un mystique touché par la gnose. Il élargit et développe l'Évangile paulinien et il combat la gnose et la mystique païenne dont il a subi l'influence. Sous sa première forme, l'écrit ne devait être rien de plus qu'un recueil de méditations et de poèmes sur le thème du Christ, ses manifestations, son enseignement, sa mort, sa gloire subséquente, et le travail des rédacteurs postérieurs aurait eu surtout pour objet de rapprocher autant que possible le nouvel Évangile des trois autres, au moyen d'emprunts aux synoptiques et d'un large appel au symbolisme des faits et des personnes, le tout mis en langage mystique et en style rythmé. Il n'y a pas à parler d'un témoin oculaire de Jésus, mais rien de ce qu'on peut dire sur l'origine et la nature du livre ne dépasse la conjecture. Ces conclusions, présentées avec beaucoup de prudence et nuancées comme il convient dans le détail de leur développement, me semblent acceptables. Je tiens surtout à la relation établie, après Bacon, entre l'Évangile johannique et le paulinien ; mais son rédacteur est plus libre que Paul à l'égard du judaïsme et il est sensiblement plus éloigné que lui des origines du mouvement chrétien. Les *Épîtres johanniques*, rattachées à l'Évangile (je les crois un peu plus jeunes) sont commentées à sa suite. — En étudiant, enfin, l'*Apocalypse* [4],

1. Alfred Loisy, *Les Actes des Apôtres. Traduction nouvelle avec introduction et notes.* Paris, Rieder et Cie, 1925, in-12, 362 p.

2. Id., *L'Évangile selon Luc.* Paris, E. Nourry, 1924, in-8°, 600 p.

3. Id., *Le quatrième Évangile.* Deuxième édition refondue : *Les Épîtres dites de Jean.* Paris, E. Nourry, 1921, in-8°, 602 p.

4. Id., *L'Apocalypse de Jean.* Paris, E. Nourry, 1923, in-8°, 404 p.

Digitized by Google

M. Loisy l'a regardée comme un témoin de l'aspect original de la foi chrétienne antique, aspect effacé très vite. La prétendue vision personnelle n'est là qu'une fiction ; en réalité, l'auteur a pris son bien où il l'a trouvé, en sorte que son livre représente une véritable « somme apocalyptique ». Dans l'ensemble, c'est « l'écho amplifié, mais fidèle et presque exclusif de l'espérance juive, d'où est sorti d'abord le mouvement chrétien ». M. Loisy accepte la composition à Éphèse, dans les dernières années de Dioclétien, par un prophète inconnu de nous, vivant dans une atmosphère de visions. L'intérêt qu'il offre, c'est de nous montrer comment la gnose mystique orientale, plus ou moins hellénisée, s'est infiltrée dans la pensée juive et chrétienne. Le commentaire aide efficacement à saisir sur le fait cette influence capitale. Sur la forme, à la fois barbare et étudiée, M. Loisy adopte les vues de Charles, qui traite l'*Apocalypse* comme un véritable poème.

M. H. Delafosse a fait une découverte, du moins il s'en persuade : c'est que plusieurs écrits du Nouveau Testament, et non des moindres, ont subi profondément l'influence de Marcion, ou, pour mieux dire, sont fondamentalement marcionites et ont été postérieurement adaptés, par des retouches plus ou moins profondes, aux besoins et aux thèses de l'Église catholique. Ainsi en irait-il du IVe Évangile et, dans une moindre mesure, de deux épîtres pauliniennes aux *Romains* et aux *Corinthiens*[1]. Pour elles, du moins, on admettrait un original de Paul développé par Marcion et réajusté plus tard par un ou plusieurs catholiques, tandis que l'Évangile johannique serait, dans sa rédaction première, l'œuvre de Marcion. On aperçoit, sans que j'y insiste, les conséquences, tant chronologiques que critiques, de semblables affirmations, s'il fallait les adopter. Leur auteur les présente avec une résolution et une assurance que j'admire, mais qui ne m'ont pas encore convaincu. Il me semble prendre pour du marcionisme ce qui n'est que monnaie courante de la gnose, et son triage des influences dans le texte ne s'appuie, le plus souvent, que sur des impressions personnelles. Dans le détail, beaucoup de remarques ingénieuses et utiles, mais c'est s'exposer à forcer toutes les serrures que de prétendre les ouvrir avec la même clef. Et si, par hasard, celle de M. Delafosse n'était qu'un simple rossignol? Prenons garde.

M. Van den Berg van Eysinga nous a, en un livre bien informé, intéressant et vivant, retracé l'histoire de l'école radicale hollandaise, à laquelle il se rattache lui-même[2]. Cette école, dont Loman, Van Manen, Meyboom ont assuré la renommée, a eu pour ancêtre symbolique Edward Evanson († 1805)

1. H. Delafosse, *Le quatrième Évangile*, traduction nouvelle avec introduction, notes et commentaires. Paris, F. Rieder et Cie, 1925, in-12, 234 p. (collection *Christianisme*). — Du même, *La première Épître aux Corinthiens*, 1925, in-12, 196 p. — Du même, *L'Épître aux Romains*, 1926, 160 p. Même librairie et même collection.

2. G. A. Van den Bergh van Eysinga, *Die hollandische radikale Kritik des Neuen Testaments. Ihre Geschichte und Bedeutung für die Erkenntnis der Entstehung des Christentums.* Iena, Eug. Diederichs, 1922, in-8°, xiv-187 p.

Digitized by Google

et pour archétype Bruno Bauer, mais elle a commencé avec Allard Pierson (1831-1896). C'est à la critique du *Corpus paulinien* que ses tenants se sont surtout appliqués, non pas exclusivement, car ils ont insisté aussi sur la question de l'historicité de Jésus et sur la véracité de l'histoire évangélique. Que reste-t-il d'eux aujourd'hui? Le souvenir de beaucoup de labeur et quelques conjectures, en effet radicales, dont les mythologues prolongent la fortune, mais que l'immense majorité des critiques n'a pas acceptées et qui sont, semble-t-il, devenues aussi désuètes que celles de l'école de Tübingen. Toutefois ils ont eu le grand mérite de pousser les questions à fond, de mettre hardiment le doigt sur des difficultés qui ne sont pas encore toutes levées, de prouver, tout particulièrement, que nous ne sommes pas en état de raconter la Vie de Jésus. Ce n'est pas rien que tout cela, et l'abus que les mythologues font de ces critiques radicaux ne doit pas faire oublier les services qu'ils ont rendus à la science. Il faut remercier M. Van Eysinga de nous les avoir rappelés.

M. Robinson Smith nous donne dès l'abord l'assurance qu'il possède un grand secret, lequel n'est rien moins que la solution du problème synoptique[1]. Il la trouve dans un classement des écrits néo-testamentaires qui n'est pas sans nous surprendre quelque peu : le plus ancien Évangile est celui *selon les Hébreux*, écrit en araméen vers 80, puis vient notre *Marc*, composé en grec vers 105, puis le *Mt.* syriaque, conservé dans le *Syrus Sinaïticus*, et qui est des environs de 120, puis notre *Mt.* grec, puis *Jn.*, écrit vers 140 ; vient enfin notre *Lc.* grec, qui se place vers 145. Les premières Épîtres (*Gal.*, *Rom.*, *1 Cor.*, *2 Cor.*, *1 Thess.*, *2 Thess.*, *Coloss.*, *Éphes.*, *Jacques*) ont vu le jour dans les deux dernières décades du 1er siècle, postérieurement à l'*Évangile selon les Hébreux*, et elles ont été exploitées comme source par les autres Évangiles. Aussi bien les divers écrits du Nouveau Testament sont-ils redevables à des sources qui n'avaient, trop souvent, rien à voir avec leur sujet. Nombre de *logia* n'ont certainement jamais été dits par Jésus ; beaucoup de prétendus faits de sa vie sont inventés : par exemple, les incidents de la crucifixion sont empruntés aux écrits les plus divers ; les épisodes surnaturels sont des récits falsifiés ; le Protévangile de Jacques a fourni les épisodes de l'enfance et *Lc.* a pillé Josèphe. Au total, les Évangiles et les Actes ont exploité environ vingt-six sources diverses. Après ce préambule (72 p.), l'auteur dresse la « consecutive life of Christ » en harmonisant dans un récit chronologique ce qu'il considère comme recevable dans les quatre Évangiles. Les notes sont rejetées à la fin du développement (p. 219 et suiv.). Travail très personnel et très patient, mais extrêmement hasardeux et contestable dans sa méthode et

1. Robinson Smith, *The solution of the synoptic problem. Sources, sequence and dates of the Gospels and Epistles and the consequent Life of Christ.* London, Watts and C°, 1920, in-8°, viii-286 p. Seconde édition refondue, 1922, in-8°, viii-299 p. — Il n'y a guère, entre les deux éditions, qu'une différence dans la disposition de l'exposition sur quelques points ; la seconde comporte cependant quelques additions.

Digitized by Google

son détail ; beaucoup de rapprochements proposés ne portent pas. Pourtant le livre est à consulter sur les passages synoptiques dont l'interprétation demeure douteuse. — Une des grandes préoccupations de M. Smith est de distinguer les *logia*, qui doivent être authentiquement rapportés à Jésus, des apocryphes acceptés par la tradition évangélique. Voici un recueil qui prétend rassembler tous les *dits* du Christ et qui va les chercher un peu partout : textes canoniques, apocryphes, fragments divers, papyrus, Pères apostoliques. Il tente même de les ranger par ordre chronologique [1]. De brefs commentaires d'introduction et de liaison accompagnent les textes pour les mettre en valeur. Très bonnes intentions, dont la réalisation, dans tous les cas très difficile et même impossible, se trouve, en l'espèce, radicalement faussée par des préoccupations qui n'ont pas grand'chose à faire avec la science. Quand on lit (p. 12) : « Le baptême fut la reconnaissance par Jésus de sa Vocation divine comme Fils pour être le serviteur de Dieu promis et attendu », on commence à se méfier, et l'on fait bien. — La collection des *Logia* d'Oxyrhynchus établie par M. White [2] est un modèle de soin et de précision ; on ne pouvait guère tirer un meilleur parti de textes qui nous sont parvenus dans un état déplorable. Il y aurait grande imprudence à leur demander beaucoup plus que des confirmations et des hypothèses, parce que la part de la restitution subjective reste trop grande pour tous les fragments. M. White a diligemment rassemblé tous les renseignements qui peuvent nous aider à diminuer les risques de trop de confiance.

Il y avait quelque courage à oser reprendre, exclusivement par les méthodes de la critique interne, une enquête d'ensemble sur les quatre Évangiles. M. Streeter [3] a eu ce courage, et je pense qu'il n'a pas à le regretter. Peu ou point de références dans les notes ; pour la bibliographie, un simple renvoi à Moffatt et à Gregory ; il s'agit bien d'une remise à pied d'œuvre de tout le travail critique. L'auteur, qui n'est pas sans ambition, vise à intéresser à la fois le lecteur dépourvu de technique, mais bien disposé, les apprentis théologiens, les hommes d'Église et les *scholars* spécialisés, auxquels il soumet ses conclusions personnelles. Je pense que c'est surtout cette dernière catégorie qui peut attendre un réel profit du livre. Quatre grandes divisions : La tradition des manuscrits. — Le problème synoptique. — Le IVe Évangile. — Les origines synoptiques. On lira avec un intérêt particulier la solide étude sur la constitution du texte, fondée sur la distinction entre des textes anciens correspondant aux grands sièges et peu à peu harmonisés, plus ou moins, par des revisions et un long travail de scribes. Sur le problème synoptique,

1. *The Sayings of Jesus of Nazareth.* Préface de J. A. Robertson. London, The Swarthmore Press, 1920, in-12, 169 p.

2. H. G. Evely White, *The Sayings of Jesus from Oxyrhynchus.* Cambridge University Press, 1920, in-8°, LXXVI-48 p.

3. Burnett Hillmann Streeter, *The four Gospels. Study of origin, treating the manuscript tradition, sources, authorship and dates.* London, Macmillan and C°, 1924, in-8°, XIV-622 p.

Digitized by Google

M. Streeter accepte les conclusions courantes de la critique ; toutefois, il élimine l'hypothèse du Proto-Marc et soutient celle d'un Proto-Luc qui contient ce que ni *Mc.* ni *Q.* n'ont donné. Il est exact que nous avons tendance à accorder une importance un peu exclusive aux deux sources *Mc.* et *Q.;* il y a donc lieu de ne pas sous-estimer *L* (source particulière de *Lc.*) ni *M* (source particulière de *Mt.*) ; mais, au fond, cette théorie des quatre documents s'introduit dans celle des deux sources sans aucune difficulté. L'ouvrage de M. Streeter doit prendre place dans la petite bibliothèque de livres essentiels que l'exégète garde à portée de sa main. Assurément il a laissé de côté plusieurs aspects considérables du problème évangélique (par exemple l'influence des mystères, de la gnose, de la liturgie sur la rédaction des textes), mais il a, dans une certaine mesure, renouvelé l'étude de ceux auxquels il s'est attaché. — Le *Diatessaron* de Tatien n'est point parvenu jusqu'à nous. Le Dr. Plooij publie un texte, en vieux hollandais, qui paraît complètement indépendant de nos Évangiles grecs ; il remonte plus près du *Diatessaron* que l'Harmonie latine de Victor de Capoue et même que les Harmonies d'origine orientale. Contribution utile à l'élucidation d'un problème assez obscur [1].

Le grand ouvrage de M. Stanton sur la valeur historique des Évangiles s'est clos sur un troisième volume [2] qui traite du IVe Évangile et des autres écrits johanniques dans leur rapport avec lui. Travail honnête, mené dans un esprit conservateur mitigé de critique timide. On accepte que l'Évangile ne soit pas de Jean l'Apôtre, mais on rejette l'hypothèse des couches rédactionnelles et l'on explique les différences, si frappantes dans le détail, par les paraphrases de l'enseignement fondamental, fixées peu à peu autour de lui et qui se seraient imposées au rédacteur. M. Stanton croit que *Jn.* a disposé d'une source spéciale qui lui assure une valeur historique égale à celle des autres Évangiles canoniques et il fait effort pour atténuer les contrastes. A le bien considérer, cet ouvrage du savant anglais est avant tout un essai de réfutation des exégètes qui ont particulièrement contribué à modifier les positions prises par la critique il y a vingt ou trente ans au regard du IVe Évangile : Wellhausen, Schwartz, Loisy, Reitzenstein. Son auteur tient essentiellement à l'originalité du christianisme par rapport aux mystères et à la gnose, et il a écrit à ce sujet le chapitre le plus faible de son livre. — Beaucoup plus superficielles et plus étroitement conservatrices sont les publications de M. Eaton sur *Marc* [3], du P. A. Durand sur *Matthieu* [4], de M. Pinfold sur

1. *A primitive text of the Diatessaron. The Liege manuscript of a mediaeval dutch translation.* Leyden, Sijhoff's uitgeversmaatschappij, 1923, in-8°, 83 p. et 4 pl. de fac-similés. Note préliminaire de Rendell Harris et préface du Dr D. Plooij de Leyde.

2. V. H. Stanton, *The Gospels as historical documents.* Part. III : *The fourth Gospel.* Cambridge University Press, 1920, in-8°, x-293 p.

3. Robert Eaton, *The Gospel according to saint Mark.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1920, in-12, xvi-203 p.

4. P. Alfred Durand, S. J., *Évangile selon saint Matthieu, traduit et commenté.* Paris, G. Beauchesne, 1924, in-12, xiv-500 p.

Digitized by Google

Luc[1] et de M. NOLLOTH sur *Jean*[2]. Ce sont des livres d'édification et d'apologétique, très honorables assurément et appropriés au genre de lecteurs qu'ils prétendent toucher, mais tout à fait étrangers aux préoccupations de la critique et de l'histoire. Je n'ai pas à m'arrêter davantage sur eux. — Le commentaire de M. PALLIS sur l'*Épître aux Romains*[3] s'éloigne des sentiers battus : l'épître n'est pas de Paul ; elle n'a pas été écrite de Corinthe, ni adressée à la communauté romaine ; mais c'est une sorte de lettre catholique, composée à Alexandrie par un juif converti, sur le sujet de la tolérance mutuelle, quant aux observances, dans les communautés mixtes. Le texte qui nous est parvenu n'est pas entièrement « genuine », et M. Pallis le soumet à un criblage énergique, que je suis loin de croire justifié dans tous les cas. De même, je crois bien peu solides les thèses générales que je viens de résumer. Le commentaire du grec est, en revanche, très soigné et doit être retenu. — M. PARRY a voulu reprendre d'ensemble le problème des *Pastorales*[4]. Il conclut à leur authenticité intégrale par des arguments sincères et bien intentionnés, mais où le sentiment et la subtilité, à tour de rôle, tiennent vraiment beaucoup de place. Je n'ai pas été un seul instant ébranlé dans mon opinion, fondée justement sur les arguments que M. Parry cherche à ruiner. Néanmoins, le plaidoyer vaut la peine d'être lu. — Le volume de M. GLAZEBROOK sur l'*Apocalypse*[5] forme le septième de la collection *The modern Churchman's Library* et l'auteur a pris pour épigraphe le mot d'Érasme : « En identifiant les connaissances nouvelles et l'hérésie, vous rendez l'orthodoxie synonyme d'ignorance. » C'est dire qu'il appartient au modernisme anglican. Il a, au regard de l'*Apocalypse*, adopté la plupart des hypothèses du Dr. Charles, mais expliquer l'obscur livret n'est pas tout pour lui : il cherche anxieusement quelle valeur lui accorder au regard des besoins religieux d'un croyant d'aujourd'hui. Il la croit considérable. Je n'ai pas à me prononcer sur ce point, mais l'ouvrage m'a intéressé : d'abord parce qu'il expose avec clarté et sobriété des opinions raisonnables sur le texte qu'il étudie, ensuite parce qu'il est un témoignage très probant sur le mouvement moderniste de Cambridge. — Le gros livre du P. ALLO[6] représente un labeur considérable et réunit un ensemble de renseignements très précieux. Cela dit, je fais toutes réserves sur la méthode et les conclusions de l'érudit dominicain : l'une autant que les

1. J. T. PINFOLD, *St. Luke and his Gospel*. London, The Epworth Press, 1923, in-12, VIII-198 p.

2. Ch. Fr. NOLLOTH, *The fourth Evangelist. His place in the development of religious thought*. London, Murray, 1925, in-8°, X-266 p.

3. Alexander PALLIS, *To the Romans. A Commentary*. The Liverpool Booksellers C°, 1920, in-8°, 190 p.

4. R. St. John PARRY, *The Pastoral Epistles, with introduction, text and commentary*. Cambridge University Press, 1920, in-8°, CLXV-104 p.

5. Rev. Canon M. G. GLAZEBROOK, *The Apocalypse of St. John*. London, J. Murray, 1923, in-12, IX-202 p.

6. P. E.-B. ALLO, *Saint Jean. L'Apocalypse*. Paris, Lecoffre-Gabalda, 1921, in-8°, CCLXVIII-373 p.

Digitized by Google

autres s'inspirent de préoccupations, disons mieux, de préjugés, qui ne doivent rien à la science et ne lui rapportent rien. Les habiletés, les tours de main plus ou moins adroits, les longues déductions pseudo-logiques et où la dialectique remplace les faits réels, les inductions hasardeuses, les demi-concessions accordées en détail et reprises d'ensemble, l'étalage, voire l'abus de l'érudition à côté des vraies questions, tous ces procédés et artifices, un peu fatigués, ne peuvent plus donner d'illusion qu'aux aveugles ou aux ignorants. Il s'agit au fond de faire dire à l'*Apocalypse* le contraire de ce qu'elle dit, donc de prouver qu'on ne l'a pas comprise en y lisant l'affirmation de la toute proche *parousie*. C'est là un thème d'apologétique : l'histoire est ailleurs. Je trouve qu'on abuse vraiment dans l'érudition d'Église de ce que je nommerais volontiers le renversement de l'argument du silence : voici un personnage qui nous arrive mal défini : c'est qu'il était si connu que tout le monde savait qui il était. Voici un usage dont pas un texte ne souffle mot, la confession sacramentelle, par exemple : c'est qu'il était si répandu qu'il paraissait superflu d'en parler. C'est par ce raisonnement que le P. Allo identifie résolument le Jean de l'*Apocalypse* à l'Apôtre. C'est se moquer. Une fois le théorème posé, la démonstration confirmative ne fait pas difficulté ; ce n'est plus qu'affaire de plaidoirie. J'engage tous les érudits compétents à lire posément la page CXXIV, où le P. Allo proclame la parfaite unité de l'eschatologie du Nouveau Testament, qui se trouve être, bien sûr, celle de l'orthodoxie, où il affirme qu'elle n'a nulle part d'expression plus nette que dans l'*Apocalypse*, et où il chante la déroute de l'école eschatologique. Ils se rendront compte de ce que le parti pris confessionnel peut faire du bon sens d'un homme, et de la différence qui sépare un avocat théologien d'un historien indépendant. Il n'est connaissances étendues, recherches patientes ni talent qui tiennent contre pareil état d'esprit et n'en soient stérilisés.

V. Les temps évangéliques et apostoliques. — La personne de Jésus a fait l'objet d'une publication de M. Couchoud dont le retentissement a été grand [1]. L'auteur a fort adroitement dissimulé sous l'élégance et l'agrément de l'exposition les écarts de sa méthode et la fragilité de ses thèses : Jésus n'a jamais existé ; il serait inconcevable qu'un homme pût être divinisé en moins d'une génération sur le terrain du monothéisme juif et, d'ailleurs, il demeure historiquement insaisissable ; il n'est donc et ne peut être qu'un personnage mythique inventé pour réaliser une vision de foi. La preuve, c'est que le plus ancien recueil d'écrits chrétiens, celui auquel, par conséquent, il convient de demander quelle fut la plus ancienne forme de la christologie, le *Corpus* paulinien, nous dépeint le Christ comme un être céleste, préexistant au monde et nullement un homme. Aussi bien, que veut dire le nom de Jésus (Jeschouah)? C'est « Jahwé qui secourt ou sauve ». Alors le

1. P.-L. Couchoud, *Le mystère de Jésus*. Paris, Rieder et Cie, 1924, in-16, 186 p. (collection *Christianisme*).

Digitized by Google

type de Jésus est sorti d'une certaine représentation de la figure et du rôle de Jahwé. Jésus c'est Jahwé conçu comme Sauveur secourable. Et, sans doute, faut-il croire que c'est Pierre qui a réalisé cette vue de foi qu'il a, au propre, créé Jésus. En résumant, j'accuse brutalement les arêtes d'une suite de déductions entre lesquelles le talent de M. Couchoud sait ménager de séduisantes transitions ; elles n'en reposent pas moins sur deux affirmations gratuites, savoir que la christologie de Paul nous donne la forme première de la christologie chrétienne et que cette christologie exclut l'humanité de Jésus. Sur les deux points c'est le contraire qui me semble évident. La naissance par Pierre du mythe personnifié demeure inexpliquée et inexplicable. En somme, agréable et paradoxale tentative d'un philosophe épris d'exégèse ; elle a séduit en nombre les lecteurs incompétents et n'a tiré des critiques de métier qu'un sourire indulgent ou quelques invectives. M. Goguel [1] a pris la peine d'écrire un livre copieux pour réfuter point par point le nouveau mythologue. Il s'y répand à flots pressés une érudition du meilleur aloi et une abondance d'arguments irrésistible. Ce n'est pas à dire que je donne sur toutes les questions posées raison à son auteur. Il garde, sinon de l'historicité, au moins de l'histoire de Jésus, beaucoup plus que je ne suis disposé à en conserver moi-même, et les épisodes sur lesquels je me sépare de lui ne sont pas tous sans importance. Par exemple, il croit à la « déclaration authentique » du Christ chez le Grand Prêtre, dont je me demande, moi, comment l'évangéliste aurait bien pu la connaître et qui crie l'invraisemblance. Il croit à la conscience messianique de Jésus et j'en doute, etc. Néanmoins, je recommanderais volontiers son livre, non pas seulement comme antidote aux thèses de M. Couchoud, mais comme introduction à toute étude scientifique du problème de Jésus. — J'y joindrais, sous les mêmes réserves et quelques autres en supplément, le *Jésus historique* de M. Piepenbring [2], exposé clair et sage du point de vue protestant libéral. M. Piepenbring possède beaucoup plus de certitudes que moi et, en maint endroit, ses suppositions, déductions et hypothèses, sans le secours desquelles il n'arriverait d'ailleurs pas à construire une Vie de Jésus, me donnent grande inquiétude. Au fond, l'auteur n'ignore pas cette difficulté, mais il ne s'arrête pas devant elle parce qu'il est très préoccupé d'établir la supériorité du christianisme sur toute autre religion et que la personnalité de Jésus lui semble la meilleure garantie de cette conclusion. L'histoire ne s'y intéresse que très accessoirement.

M. Bapst [3], diplomate de carrière, a employé ses loisirs à préparer et à écrire neuf cents grandes pages sur la Vie de Jésus. Ses intentions sont excellentes : « Ce livre est purement historique... Il se borne à relater les faits...

1. M. Goguel, *Jésus de Nazareth. Mythe ou histoire ?* Paris, Payot, 1925, in-8°, 304 p.

2. C. Piepenbring, *Jésus historique.* Seconde édition entièrement refondue. Strasbourg et Paris, Istra, 1922, in-8°, VII-226 p.

3. Edmond Bapst, *La vie historique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Paris, impr. Lahure, 1924, 2 vol. in-8°, 480 et 420 p.

Digitized by Google

A aucun degré il ne tend à tirer de ces faits des conséquences dogmatiques ou même morales... » Il ne veut pas tomber dans l'apologétique, ainsi qu'il est arrivé à diverses Vies de Jésus catholiques. Par malheur, M. Bapst ne possédait pas la technique qu'il faut pour réaliser de si louables desseins, et quand je lis, à propos des quatre Évangiles : « Nous les tenons tels que nous les possédons aujourd'hui pour parfaitement véridiques, en dépit des arguments que l'école rationaliste fait valoir contre leur valeur documentaire », je suis fixé. Et je ne suis pas surpris de la misérable anémie des quelques pages consacrées à la critique — et quelle critique ! — des textes évangéliques. Je ne suis pas davantage étonné de rencontrer un portrait de Jésus construit d'après les témoignages de l'Ancien Testament (p. 90 et suiv.)! Nous sommes tout simplement en face d'une *harmonie* évangélique, de type connu. L'historien n'a rien à en attendre. Je n'aurai pas la cruauté de contrister, en insistant sur le détail d'un tel ouvrage, un fort honnête homme qui s'est donné du mal et n'est point sans connaissances ni talent, mais dont la crédulité et l'inexpérience ont trahi la bonne volonté. — L'histoire du Christ de M. Papini n'a pas plus de valeur historique, mais est beaucoup moins sympathique [1]. Son auteur méprise superbement les méthodes critiques, qu'il ignore. La Vérité? Il suffit d'un œil naïf et d'un cœur candide, celui de M. Papini, par exemple, pour la découvrir dans les Évangiles, nos quatre Évangiles, débroussaillés des ronces de la critique, restaurés dans la plénitude intacte de leur autorité et placés sur la même ligne, comme quatre témoins égaux et complémentaires. Si vous commencez à critiquer et à douter, vous en viendrez vite à ne vous fier à rien : fiez-vous plutôt à tout ! Aussi bien M. Papini confesse « con sincera umiltà » qu'il n'a pas fait œuvre d'histoire scientifique. Il a voulu construire une œuvre d'art à propos du Christ. Allons ! voilà qui va bien. — C'est aussi une œuvre d'art, et d'une très belle tenue littéraire, qu'a construite M. Bernouilli [2] autour de la personne du Baptiste, mais il l'a préparée avec patience et soin, comme une œuvre de science. Il considère, non sans raison, l'*Urchristentum* comme un problème d'histoire de la civilisation. Évidemment, le précurseur se perd un peu dans le vaste tableau historique et psychologique que brosse M. Bernouilli, et pourtant il se voit attribuer beaucoup plus d'importance qu'on ne lui en accorde d'ordinaire en face et à côté de Jésus. Encore la fortune de son baptême prolonge-t-elle l'intérêt de sa personne. C'est que le premier fait par lequel se manifeste l'*Urchristentum*, c'est l'existence d'une communauté de baptistes extatiques. Dans son étude des hommes et des milieux, M. Bernouilli fait confiance aux méthodes de reconstruction psychologique qui ne laissent pas de m'inquiéter beaucoup, parce qu'elles font la marge trop large aux impressions personnelles. En somme, le christianisme premier

1. Giovani Papini, *Storia di Cristo*. Firenze, Vallecchi, s. d. (1922), in-8°, xxx-556 p.

2. C. A. Bernouilli, *Johannes der Taüfer und die Urgemeinde. Vorarbeit zur Psychologie des Christentums*. Basel, Benno Schwebe et C^ie^, 1917, in-8°, 504 p.

Digitized by Google

serait une sorte de contradiction enthousiaste et une prise de position adverse, de caractère extatique, en face de la religion de la Loi juive. Le syncrétisme n'y intervient que comme phénomène de la seconde heure et sur un autre terrain. Livre riche d'idées et de pensées. — Tous les exégètes connaissent les *Études* de M. ABRAHAMS sur la relation du pharisaïsme et des Évangiles. Voici la seconde série[1], qui ne le cède pas en intérêt à la première. C'est une suite de petits essais très poussés sur des points particuliers, où se rapprochent le pharisaïsme et l'évangélisme, et ces contacts ne sont pas toujours, il s'en faut, ceux de l'opposition et de l'antinomie. En tout, quinze essais et vingt-six notes plus courtes. Il conviendra de les tenir à portée de la main quand on lira les Évangiles.

Le grand ouvrage dirigé par MM. JACKSON et LAKE, dont j'ai naguère signalé les débuts et qui s'attache à expliquer les commencements du christianisme, en est à son troisième volume[2]. Le second concerne la composition des *Actes*, la question de leur auteur et l'histoire de la critique sur ces questions. Comme le livre de Loisy n'a pu être utilisé, non plus que celui de Zahn, il est assez curieux de voir à quels résultats les auteurs sont arrivés au terme de leur propre enquête. Divers collaborateurs se sont partagé la besogne. Leur préoccupation commune a été de replacer toujours exactement les problèmes considérés dans leur ambiance historique et psychologique, avec une évidente insistance sur ce dernier point. Ils acceptent que les *Actes* soient « de l'histoire, mais avec un but et une morale », donc de l'histoire tendancieuse et peu rassurante, comme on la concevait en ce temps-là, et tout un chapitre fort instructif est consacré à la manière d'écrire l'histoire chez les Grecs et chez les Juifs (chap. I). Un excellent chapitre, dû à M. ZWAAN, sur la langue des *Actes*, entrepris certainement dans l'espoir de découvrir quelques précisions sur la formation de l'auteur du livre et les influences qu'il a subies, nous laisse dans l'incertitude, et je ne m'en étonnerais que si l'unité de rédaction m'était démontrée. De même, ne suis-je pas surpris de voir l'influence des Septante beaucoup plus grande sur les discours, tout artificiels, que sur les récits, plus ou moins dérivés de sources, soit documents écrits soit traditions. Il est clair que le but du livre est à la fois apologétique et didactique et que toute son organisation d'ensemble et de détail est dominée par cette double intention (chap. V). Les auteurs étudient avec la plus grande objectivité tous les aspects des questions multiples que pose la critique au sujet des *Actes*, justifiant ainsi pleinement leur dessein qui est de mettre au point les matériaux de l'histoire chrétienne primitive et non de l'écrire. Ils tendent

1. I. ABRAHAMS, *Studies in pharisaism and the Gospels*. Secunda series. Cambridge University Press, 1904, in-8°, VIII-226 p.

2. *The Beginnings of Christianity*, edited by F. J. Foakes JACKSON et Kirsopp LAKE. Part I, vol. I : *The Acts of the Apostles*, Prolegomena. London, Macmillan, 1920, in-8°, X-480 p. ; part I, vol II, Prolegomena II : *Criticism*, 1922, XIV-539 p. ; part I, vol. III : *The Text of Acts*, by James Hardy ROPES, 1926, CCCXX-464 p.

Digitized by Google

à attribuer à Luc seulement le morceau en *nous;* le reste serait d'un écrivain plus tardif, qui pourrait prendre place vers la fin du 1er siècle. Ils ne se font pas d'illusions sur la sûreté de ses affirmations: Livre très riche, très ingénieux, où l'exégète le mieux averti lui-même trouvera beaucoup à apprendre et ample matière à réflexion. — Le troisième volume, dû à M. Ropes, a trait au texte des *Actes :* manuscrits, versions, attestations patristiques, histoire du texte où il est donné une attention particulière au type dit occidental. Le texte lui-même est disposé comme il suit : à gauche le *Codex Vaticanus;* à droite le *Codex Bezae*. L'appareil des notes ne cherche pas à rassembler toutes les variantes, mais se présente comme une série de « textual investigations » en vue de l'intelligence historique du texte. Les particularités purement paléographiques ou linguistiques ont été rejetées au second plan. Les références aux manuscrits sont données d'après le système de Grégory. Suivent cinq *excursus* sur des points particuliers (*Act.*, 1, 2 ; 13, 27-29 ; 13, 33 ; 15, 29 ; 15, 34) et le Commentaire de saint Éphrem publié par Conybeare. Toute étude des *Actes* sera désormais tributaire de cette précieuse édition.

M. F. C. Burkitt[1], qui a collaboré aux *Beginnings*, a, en trois conférences, examiné un certain nombre de thèmes pris dans cet ouvrage dont le criticisme a troublé grandement le piétisme traditionaliste des Anglais. Il s'agit des origines de la société chrétienne, telle qu'elle apparaît à travers la critique moderne des *Actes*, puis de la résurrection de Jésus, enfin de la controverse sur l'admission des Gentils à la foi. Le livre est bien défini par l'auteur lui-même, p. 140 : « Des observations assez dispersées sur les commencements chrétiens. » Observations souvent sagaces, d'ailleurs, et toujours intéressantes, mais plutôt pour le spécialiste que pour le lecteur moyen.

Le problème des *Actes*, qui est décidément une des grandes préoccupations de la critique à l'heure actuelle, a retenu encore l'attention de M. Omodeo[2]. Son travail se divise en deux parties : les *Actes des Apôtres;* le *Corpus paulinien*. La critique de l'auteur sur le premier point semble très peu influencée par ses prédécesseurs ; elle n'a connu ni Loisy ni, naturellement, Goguel (1922). Elle est donc originale et partant intéressante. Elle prend pour base le témoignage de Paul et, ayant repéré les tendances apologétiques des *Actes*, réduit leur valeur historique à un petit ruissseau ténu de tradition utilisable. M. Omodeo pense justement que les éléments essentiels de la critique des Épîtres se trouvent dans les Épîtres elles-mêmes et que les considérations externes sont hypothétiques et décevantes. Il accepte l'authenticité fondamentale de l'ensemble du *Corpus*, hormis *Éphés.* et les *Pastorales*, qui sont déjà des produits de la légende paulinienne. D'autre part, il fait confiance aux *Actes* sur le judaïsme foncier de Paul, et il tient pour insignifiante

1. F. C. Burkitt, *Christian Beginnings.* Three lectures. London University Press, 1924, in-12, 152 p.

2. Adolfo Omodeo, *Prolegomeni alla storia dell' età apostolica.* Messina, Giuseppe Principato, 1921, in-8°, VIII-449 p.

Digitized by Google

l'influence de Tarse. Je me sépare entièrement de lui sur ces points-là, et je ne trouve pas convaincantes les remarques, d'ailleurs ingénieuses, qu'il tire des caractères intrinsèques du paulinisme pour les opposer à Reitzenstein. Au total, j'ai l'impression que M. Omodeo s'est arrêté sur des positions quelque peu dépassées aujourd'hui par l'avance de la critique. — Il a continué son exploration des origines chrétiennes[1] dans un livre spécialement consacré à Paul : une longue introduction (110 p.) employée à examiner, sur le terrain du judaïsme et autour de la première communauté de Jérusalem, quelques points jugés importants pour la suite, puis, en la replaçant exactement dans le milieu où elle se développe, un tableau de l'activité de l'Apôtre, de sa conversion à sa mort. Ce que veut l'auteur, c'est rassembler autour de la figure de Paul toute l'histoire de la première génération chrétienne, sans pourtant exagérer son rôle ni grandir démesurément sa personne. Livre plein d'idées, plusieurs discutables, mais beaucoup neuves, fortes et suggestives. Paul y est, à mon sens, trop judaïsé, mais j'accepte qu'on soutienne que les éléments d'apparence hellénistique et gnostique, si visibles en divers passages des Épîtres, viennent sinon de la seule apocalyptique juive, comme le soutient M. Omodeo, du moins de sectes juives et d'assimilations déjà opérées avant lui dans certains milieux syncrétistes de la *Diaspora*.

Le *Saint Paul* de M. Mc. Neile[2] se compose : 1° d'une sorte de revue des thèses de la critique moderne sur l'Apôtre ; 2° d'un exposé de la doctrine chrétienne de Paul ; c'est la partie la plus originale du livre. Dans l'autre, l'auteur, qui résume souvent assez bien les conclusions de l'exégèse de gauche, se rallie à peu près invariablement aux solutions de droite. On a l'impression d'une timidité d'esprit invincible, et les quelques concessions consenties, comme à regret, à la critique libérale ont pour effet principal de faire ressortir les tendances conservatrices du reste. L'ouvrage conserve cependant une utilité pour qui veut passer en revue rapidement les textes essentiels sur les thèmes principaux du paulinisme. — M. Baumann a aussi écrit un *Saint Paul*[3], qui prendra avantageusement place sur la liste des livres de prix à l'usage des petits séminaires. — L'étude de M. Bricka sur le *Fondement christologique de la morale paulinienne*[4] est de l'ordre de la psychologie et de la théologie plus que de celui de l'histoire. Je me méfie de cette méthode, et diverses hypothèses de l'auteur ne me plaisent guère ; par exemple, que le IVe Évangile ferait écho à des entretiens « plus intimes » de Jésus, où il aurait dit ce qu'il pensait de sa préexistence, ou encore que ce serait vraisem-

1. Adolfo Omodeo, *Storia delle origini cristiane.* III : *Paolo di Tarso apostolo delle genti.* Même librairie, s. d. (1923), in-8°, VIII-444 p.

2. A. H. Mc. Neile, *St. Paul. His life, letters and christian Doctrine.* Cambridge University Press, 1920, in-12, XIX-319 p.

3. Émile Baumann, *Saint Paul.* Paris, Grasset, 1925, in-12, 319 p.

4. Ch. Bricka, *Le fondement christologique de la morale paulinienne.* Strasbourg et Paris, Istra, in-8°, 1923, 82 p. (*Cahiers de la Revue d'histoire et de philosophie religieuse*).

Digitized by Google

blablement à l'école de Gamaliel que Paul se serait passionné pour l'Homme céleste préexistant. Ailleurs, certaines affirmations me semblent bien hasardeuses (cf. p. 24 : le « Grand Inquisiteur du Sanhédrin » qui « allait rougir son épée du sang des martyrs à Damas »). Enfin, l'exégèse de l'auteur laisse à désirer. Le plus intéressant pour nous, c'est la comparaison entre certaines représentations pauliniennes et les conceptions des religions à mystères, et un chapitre sur l'attente de la *parousie*. — Il serait bien utile de déterminer une bonne fois (si c'était possible !) quelles furent exactement les relations de Paul avec l'Église de Jérusalem. M. Knox s'y est très honnêtement efforcé [1], mais dans un esprit conservateur qui ne pouvait le mener très loin sur la voie des découvertes. La droiture et la probité de l'auteur sont hors de contestation, mais il ne se méfie pas assez des textes qu'il emploie et ses besoins critiques ne sont pas exigeants. Il arrive que son zèle traditionaliste le pousse malgré lui à des hypothèses imprudentes. Par exemple, pour justifier l'opinion que Paul était à peine un helléniste, il imagine que les parents de l'Apôtre ont émigré dans son enfance à Jérusalem. Je voudrais bien savoir quel texte justifie cette affirmation-là. En somme, le livre est à prendre comme une histoire de l'activité de Paul entre sa conversion et son arrestation, en tant qu'elle intéresse l'Église mère, histoire bien intentionnée, mais qui ne s'affranchit guère de la tradition ecclésiastique orthodoxe. — M. Pirot [2] proteste que son *Saint Jean* n'est pas une œuvre d'apologétique et encore moins de polémique, mais, après avoir scruté les objections de nos contemporains, il lui plaît de constater que son étude n'a fait que confirmer pour lui « la solidité des positions adoptées dans la question johannique par la plus ancienne tradition ecclésiastique, et si opportunément rappelées aux exégètes catholiques en 1907 par la Commission biblique pontificale ». Allons, tant mieux !

VI. Dogmatique. — Les origines de la représentation trinitaire de Dieu ont été considérées par M. Nielsen [3] en un livre systématique et insuffisamment nuancé, mais original et d'une lecture très attachante. Ce n'est, d'ailleurs, qu'un premier volume ; un autre suivra sur les trois divinités de la nature. L'économie du travail est la suivante : une introduction sur la science des religions sémitiques ; une étude de la relation du culte sémite et du chrétien ; la trinité divine sémitique et le dieu trinitaire (Père, Fils, Mère ; Père, Fils et Esprit). L'auteur pense que c'est en Orient qu'il faut aller chercher les fondements du christianisme, dans la « vorchristliche Religion » des Sémites et en remontant plus haut que la babylonienne, déjà évoluée. Il n'y a pas seulement *des* religions sémitiques, il y en a *une*. C'était une religion de

1. W. L. Knox, *St. Paul and the Church of Jerusalem*. Cambridge University Press, 1925, in-8°, xxvi-396 p.

2. Louis Pirot, *Saint Jean*. Paris, Lecoffre, 1923, in-12, 210 p. (collection *Les saints*).

3. Ditlef Nielsen, *Der dreieinige Gott in historischer Beleuchtung*, I. Copenhague, Gyldendalske Boghandel (dépôt à Paris, Librairie franco-scandinave F. Helms), 1922, in-8°, xv-472 p.

Digitized by Google

nomades, et elle a survécu dans l'ancienne religion des Arabes. C'est là qu'il faut aller la retrouver, sans oublier que son évolution est difficile à suivre. Or, la forme primitive de la représentation de Dieu chez ces vieux Sémites, c'est la triade, représentation qui s'est répandue dans tout l'Orient et n'a pas même épargné les Juifs qui ont fini par s'en débarrasser. Au reste, dans cette antique religion, il s'agit plutôt d'institutions, de fêtes et d'histoires sacrées que de croyances. Aussi ce sont encore plus des usages que des concepts qui viennent de ce lointain passé au christianisme : par exemple, l'*Abendmahl*, qu'on a tort de considérer comme un produit de la communauté hellénistique et paulinienne et qui sort du sacrifice de substitution, de la *satisfactio vicaria* et du sacrifice expiatoire, pratiqués par les Sémites ; par exemple encore le baptême, qui n'est pas dû à l'initiative d'une personne, mais *vient du sol*. Je voudrais bien voir comment *matériellement* s'est établi le lien entre cette vieille religion sémitique et le christianisme. M. Nielsen ne nous le dit pas, et pour cause. Il reproche à Harnack d'avoir donné trop de place aux éléments grecs dans la constitution de la religion chrétienne ; il en accorde, lui, trop aux Sémites. Dans le détail, beaucoup de suggestions très frappantes, mais il faut se défendre contre leur séduction et ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

La quatrième édition du gros ouvrage du P. LEBRETON sur les *Origines du dogme de la Trinité* annonce une refonte complète de la première (1909)[1]. Je n'ai rien à reprendre au jugement que j'ai porté sur le livre jadis : quand l'auteur n'est point gêné par sa théologie, il écrit des pages excellentes, où s'épanche une érudition de bon aloi ; partout ailleurs, c'est-à-dire sur les points essentiels, son préjugé dogmatique stérilise toute critique et aveugle toute information. Si vous voulez vous rendre compte de la méthode sur un exemple, lisez seulement la note *c*, relative à *Mt.*, 13, 32 (sur l'ignorance du Fils touchant le jour du jugement), où un lourd entassement de textes et d'opinions aboutit (p. 544) à une conclusion puérile, encore que fondamentalement augustinienne. En comparaison, lisez l'étude — parfaite — sur les *Trois témoins célestes* (note *k*).

C'est un très bon petit livre que celui de M. COULANGE sur la *Vierge Marie*[2], très clair, très bien disposé et nourri de textes bien choisis. Je ne connais pas de meilleur exposé d'ensemble, pas de meilleure introduction à toute étude scientifique de la marialogie.

Sur une question particulière, d'ailleurs d'importance pratique très grande, celle du suicide, M. Albert BAYET[3] nous a donné une contribution considérable à l'étude de la morale chrétienne. La première partie du livre

1. Jules LEBRETON, *Les origines du dogme de la Trinité*. Quatrième édition entièrement refondue. Paris, Beauchesne, 1919, in-8°, XXIV-644 p.

2. Louis COULANGE, *La Vierge Marie*. Paris, F. Rieder et Cie, 1925, in-12, 158 p. (collection *Christianisme*).

3. Albert BAYET, *Le suicide et la morale*. Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, 823 p.

Digitized by Google

(chap. VIII) contient un très bon exposé des thèses de la morale chrétienne d'aujourd'hui sur le suicide. Puis l'auteur se demande si l'horreur du suicide qui s'affirme dans cette morale est vraiment d'origine chrétienne (2e partie, chap. II). Sa réponse est négative, et il recherche les origines et les causes de l'installation de ce concept dans l'éthique de l'Église (3e partie, chap. I et II) ; puis il en fait l'histoire (chap. III et suiv.), éclairant d'une vive lumière un des aspects du moralisme chrétien. Information très étendue et très sûre ; les méprises dans l'interprétation de textes délicats sont très rares. Excellente méthode, qui se garde des généralisations hasardeuses et s'en tient aux faits historiquement constatés. Le livre est touffu et presque trop érudit, mais il n'est nullement confus, et sa richesse fait pardonner son exubérance.

VII. HÉRÉSIES. — M. DE FAYE a publié une seconde édition de son livre sur les *Gnostiques*[1] ; elle compte soixante-six pages de plus que la première. Aucun remaniement de fond, mais quelques rajustements de détail et l'addition, en appendice, d'un Aperçu bibliographique de première importance. Je regrette l'absence d'un bon index analytique. Ai-je besoin de dire que le succès d'un tel ouvrage, attesté par la nécessité de le réimprimer, me paraît la consécration de son mérite et qu'il me réjouit grandement?

C'est un personnage bien mystérieux que Paul de Samosate ; son nom tient une place considérable dans les controverses de la fin du IIIe et du IVe siècle, au moins, et nous ne savons guère ce qu'il a au juste pensé et enseigné. La patience de M. G. BARDY[2] s'est laissé tenter par cette énigme, et elle a fait tout ce qu'il était présentement possible de faire pour la résoudre. Cette étude est un modèle de conscience et de soin ; par malheur, ces vertus elles-mêmes ne sauraient compenser la carence des documents. Quatre grandes divisions : *Les sources de l'histoire de Paul de Samosate. — L'histoire de Paul de Samosate. — Sa doctrine. — Les survivances du samosaténisme.* M. Bardy voit, dans Paul, l'homme de Zénobie, un monothéiste de type juif, prenant quelques éléments au christianisme pour alimenter son syncrétisme. Sa popularité tient à ce qu'il représente l'élément syrien ; son *affaire* pourrait bien être un incident sans précédent et sans suite ; à moins que — M. Bardy semble avoir hésité — ce ne soit une tentative de large envergure. Dans un cas comme dans l'autre, il ne pouvait réussir : il n'avait pas l'avenir. Je ne suis pas bien certain que ces diverses conclusions soient très solides : la faute en est à l'incertitude de notre information, qui se dérobe sur les points essentiels. C'est

1. Eugène DE FAYE, *Gnostiques et gnosticisme.* Étude critique des documents et du gnosticisme chrétien au IIe et au IIIe siècle. Seconde édition augmentée. Paris, F. Geuthner, 1925, in-8°, 546 p.

2. G. BARDY, *Paul de Samosate.* Bruges, imprimerie Sainte-Catherine, 1923, in-8°, XII-581 p.

Digitized by Google

pourquoi l'ampleur du livre de M. Bardy semble quelque peu excessive par rapport au sujet. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'elle l'épuise.

En trois conférences, M. BURKITT a cherché à déterminer les éléments constitutifs de la religion manichéenne[1]. Il tient à bien établir qu'on a eu tort, en répudiant l'ancienne opinion qui faisait du manichéisme une simple hérésie chrétienne, de perdre de vue l'influence que le christianisme a exercée non seulement sur cette religion transportée en Occident, mais sur Mani lui-même. D'ailleurs, le christianisme qui aurait agi là ne serait point celui de la Grande Église, mais bien celui de Bardesanes et de Marcion, de ce dernier surtout. M. Burkitt appuie sa thèse principalement sur des documents syriaques : la *Réfutation de Mani, Marcion et Bardesanes* de saint Éphrem, déchiffrée, en 1921, par M. C. W. Mitcheel, sur un palimpseste du British Museum ; le *Livre des Scholia* de l'évêque nestorien Bar Khoni (VII^e siècle?), publié par Cumont dans sa *Cosmogonie manichéenne;* le *Fihrist* arabe (c. 998) d'Al-Biruni ; les fragments manichéens trouvés dans le Turkestan chinois. L'auteur montre, en terminant, que le manichéisme a exercé une action profonde sur l'orthodoxie chrétienne à travers saint Augustin, qui en était resté imprégné. Exposé clair et très attachant.

VIII. PATRISTIQUE ET LITTÉRATURE. — M. TIXERONT a réuni en volume un certain nombre de conférences et d'articles de revue touchant divers sujets de littérature et de patristique (Saint Ignace d'Antioche ; Le « Pasteur » d'Hermas ; La lettre de l'Église de Lyon et de Vienne sur les martyrs de 177 ; L'apologie d'Athénagore, etc.)[2]. En tout, douze morceaux de lecture facile et dans la ligne catholique, mais qui sont d'un homme informé. J'ai remarqué particulièrement le n° IV (*L'apologie d'Athénagore*), le n° IX (*Les concepts de « nature » et de « personnes » dans les Pères et écrivains des V^e et VI^e siècles*), le n° XI (*La doctrine pénitentielle de saint Grégoire le Grand*). — M. Armitage ROBINSON a repris la question de la *Didaché* dans ses rapports avec l'*Épître de Barnabé* et le *Pasteur*[3]. A son sens, le point de départ de la figure des deux voies serait à chercher en *Barnabé*, d'où elle aurait passé en *Hermas*. La *Didaché* l'aurait prise aussi en *Barnabé* et l'aurait traitée en s'inspirant du *Pasteur* et du *Sermon sur la montagne*. Du coup, la composition de la *Didaché* tomberait aux environs de 140-160. L'opinion n'est pas neuve, puisque l'éditeur Bryennios l'avait envisagée, mais ce n'est pas elle qui a prévalu jusqu'ici. La question, dit M. Robinson, a été obscurcie par l'hypothèse de Taylor, qui a inventé un écrit juif exploité à la fois par la *Di-*

1. F. C. BURKITT, *The religion of the Manichees.* Donnellan lectures for 1924. Cambridge University Press, 1925, in-12, VIII-129 p. et 3 pl.

2. J. TIXERONT, *Mélanges de patrologie et d'histoire des dogmes.* Paris, Lecoffre, 1921, in-12, V-279 p.

3. J. Armitage ROBINSON, *Barnabas, Hermas and the Didache.* London, Soc. for promoting christian knowledge, 1920, in-8°, V-119 p.

Digitized by Google

daché et par *Barnabé*. Ce ne peut pas être, puisque la *Didaché* est censée reproduire les principes de la prédication apostolique aux convertis de la Gentilité. Je ne trouve pas l'argument inébranlable. Autre conséquence de cette thèse : il faut prouver, contre l'opinion commune, que *Barnabé* n'a rien d'antijuif et M. Robinson s'y efforce, comme aussi d'établir que c'est bien avec *Barnabé* et pas seulement avec les *Deux Voies* que la *Didaché* se met en relation. On discutera ; mais, sans insister, je suis frappé de l'air d'anachronisme que prend la *Didaché*, si on la place au milieu du IIe siècle. — On sait que le traité d'Irénée sur la démonstration de la prédication apostolique a été naguère retrouvé dans une traduction arménienne. En voici deux versions, l'une latine, due à M. L. Weber [1], l'autre anglaise et œuvre de M. Armitage Robinson [2]. Toutes deux sont recommandables et rendront des services. — Dans la collection de textes anciens traduits en anglais et commentés, à laquelle appartient le volume de M. Robinson, ont paru deux ouvrages de grande utilité : l'un se rapporte aux *Philosophumena*, traduits et annotés, avec autant de compétence que de soin, par M. Legge [3] ; l'autre à la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe, bien présentée et bien traduite par M. Ferrar, mais glosée avec trop de discrétion [4]. — L'intérêt historique principal de l'étude de M. Hering sur la *Doctrine de la chute et de la préexistence des âmes chez Clément d'Alexandrie* [5] réside dans l'examen attentif d'un certain nombre de textes obscurs ; elle est aussi une manière d'introduction à un ouvrage, que l'auteur nous annonce, sur la doctrine clémentine de la rédemption.

Depuis de longues années, M. Eugène de Faye prépare un grand ouvrage d'ensemble sur Origène, et il en a donné le premier volume [6]. Il a pour intention de replacer l'illustre Alexandrin dans son milieu, de le tirer de l'isolement où une véritable légende l'avait mis. Parce que le nom d'Origène et ses écrits ont été jetés dans des querelles d'âges différents, il a fini par sortir de son temps et acquérir une sorte d'existence inconditionnée. M. de Faye lui a rendu son humanité et son rôle vrai, qui est d'avoir décidément placé la pensée chrétienne dans les formes et sous les apparences de la pensée hellénique. Le

1. S. Weber, *Sancti Irenaei, Episcopi Lugdunensis, Demonstratio Apostolicae Praedicationis.* Ex armeno vertit, prolegomenis illustravit, notis locupletavit. Fribourg in Brisgau, Herder, in-12, 124 p.

2. J. Armitage Robinson, *St. Irenaeus the Apostolic preaching.* London, Soc. for promoting christian knowledge, in-12, VIII-154 p.

3. F. Legge, *Hippolytus Philosophumena.* London, Soc. for promoting christian knowledge, 1921, 2 vol. in-12, 180 et 189 p.

4. W. J. Ferrar, *The proof of the Gospel, being the Demonstratio Evangelica of Eusebius of Caesarea*, 1920, 2 vol. in-12, 271 et 257 p.

5. J. Hering, *Étude sur la doctrine de la chute et de la préexistence des âmes chez Clément d'Alexandrie.* Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, 47 p. (Biblioth. de l'École des Hautes-Études. Sciences religieuses, 38e vol.).

6. Eug. de Faye, *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée.* Vol. I : *Sa biographie et ses écrits.* Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, IX-213 p.

Digitized by Google

livre se divise en deux parties : la première (chap. I-IV) étudie la biographie d'Origène ; la seconde (chap. V-XII) passe en revue les écrits qui nous restent de lui et s'applique à les caractériser. Un dernier chapitre, sur la culture et l'érudition d'Origène, sert de conclusion. M. de Faye a tiré toutes les précisions et vraisemblances qu'il a pu des médiocres notices d'Eusèbe, qui représente notre source unique, ou à peu près, sur la vie d'Origène, et il a remis bout à bout de son mieux les pauvres débris qui nous restent d'une œuvre très étendue. Je ne puis pas dire que « l'immense Origène » ne sorte pas un peu diminué de l'enquête, mais il rentre dans l'histoire. C'est beaucoup. Je souhaite que M. de Faye ne nous fasse pas attendre trop longtemps la suite.

Dans sa collection de *Texts for students*, l'active *Society for promoting christian knowledge* a placé un petit recueil d'extraits de Josèphe, Tacite, Suétone, Dion Cassius, relatifs aux chrétiens, l'épître dite de *Clément Romain* et la lettre de Léon le Grand à Flavien de Constantinople, dite le *Tome* de Léon [1]. Ces livrets utiles sont, le dernier surtout, bien présentés et accompagnés des éclaircissements qui les rendent pratiques pour les étudiants. Il convient de les louer.

Depuis plusieurs années déjà le P. CAVALLERA s'est signalé par de notables travaux sur saint Jérôme [2]. Comme on pouvait le souhaiter, il commence la publication d'un livre de synthèse dont les deux premiers volumes sont consacrés à la biographie de l'illustre Père. Biographie bienveillante certainement, et j'emprunte au P. Cavallera lui-même une phrase qui définit très bien sa position vis-à-vis de son héros : « Il lui pardonne volontiers les quelques ombres que projettent sur son énergique profil les aspérités de son caractère et les outrances de son tempérament » (p. 339). Ces aspérités et ces outrances, qu'il ne prend pas au tragique, il ne les dissimule pourtant pas et on lui sait gré de n'avoir pas cherché à donner le change sur la vilaine conduite de Jérôme à l'égard de Rufin quand ce dernier a pris le parti de se taire (p. 284). Le récit est bien conduit et solide. Sur un point, du moins, nous serions sans doute fondés à réclamer plus d'objectivité et plus de curiosité psychologique, c'est dans l'exposé du rôle joué par Jérôme à Rome au milieu des pieuses dames du Palatin et dans la crise antimonacale qui s'ensuit ; mais il ne faut pas trop demander aux gens. Je ne sais pas s'il est exact de dire que le monachisme réalisait « l'austérité de l'idéal évangélique » et qu'en face de lui il n'y avait que mondanité, relâchement, épicuréisme d'aloi douteux. Ou plutôt je suis sûr que c'est inexact, mais à l'endroit où M. Cavallera dit cela (p. 153) il s'agit de pulvériser Jovinien, qu'il paraît bien avoir mal compris

1. *Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius*, arranged by H. J. WHITE. London, Soc. for promoting christian knowledge, 1918, in-12, 16 p. Les textes ne sont pas traduits. — *The Epistle of St. Clement of Rome*, 1919, 46 p. Texte non traduit. — E. H. BLAKENEY, *The Tome of Pope Leo the Great*. Latin text with translation, introduction and notes, 1920, 46 p.

2. Ferd. CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*. Louvain, « Spicilegium sacrum Lovaniense », et Paris, Champion, 1922, 2 vol. in-8°, x-344 et 229 p.

Digitized by Google

et rabaissé. L'*Adversus Jovinianum* est à la fois violent et faible, parce qu'il défend une mauvaise cause. On ne peut demander à un religieux de l'avouer trop haut. Le tome II contient : 1° une très bonne étude sur la chronologie de saint Jérôme ; 2° vingt notes complémentaires, plus ou moins développées, sur divers points de la biographie ; 3° des *Regesta hieronymiana*, c'est-à-dire un relevé des faits principaux de l'activité de Jérôme, avec leur date sûre ou probable ; 4° une bibliographie étendue et des tables. Au total, livre bien fait et dont les quelques réserves que j'ai laissé entrevoir ne diminuent pas sérieusement l'autorité. Il importe d'ouvrir les yeux en le lisant, voilà tout.

Le tome sixième de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, de M. Paul Monceaux, a trait à la littérature donatiste au temps de saint Augustin[1]. Petilianus de Constantine, Cresconius le Grammairien, Primianus de Carthage, Emeritus de Césarée, Gaudentius de Thamugadi, Fulgentius le Donatiste y sont successivement étudiés. De même aussi divers anonymes, auteurs de pamphlets, de chroniques, de lettres — les donatistes sont très épistoliers — ou de discours. En somme, tous les adversaires d'Augustin : l'autre camp. Répertoire unique de faits bien classés.

IX. Hagiographie. — Un ouvrage du P. Delehaye[2] est toujours bien accueilli parmi les travailleurs. Le but du dernier venu est de « faire valoir, en formulant les réserves et les distinctions nécessaires, la branche spéciale de la littérature chrétienne constituée par les Actes des martyrs ». Cette littérature hagiographique est fort mêlée et comprend des genres assez divers, qu'il y a lieu de distinguer. Le P. Delehaye y établit trois grands groupes, qu'il étudie successivement : 1° les *Passions historiques ;* 2° les *Panégyriques des martyrs ;* 3° les *Passions épiques*, qui sont artificielles. Il ajoute un chapitre sur les *genres secondaires et mixtes*. L'utilité pratique du livre tient à ce que l'auteur, dans chaque groupe, examine les pièces caractéristiques et que les quelques pages qu'il consacre à chacune d'elles sont enrichies d'une introduction dont on ne devra plus désormais la séparer. Ce n'est pourtant pas que tout me plaise, ni dans la composition de l'ouvrage ni même dans la critique des pièces examinées : des études de détail, quelques répliques polémiques, peu d'idées générales. Cela ne fait pas un livre serré. C'est tout au plus un répertoire, mais alors il lui faudrait un index, qui manque. D'autre part, sur plus d'un point, les impressions personnelles et le sentiment sont invoqués assez fâcheusement au titre de la critique : c'est *beau*, *émouvant*, *touchant*, *naturel*, *pas banal*. — Je me méfie beaucoup de ce critérium-là. Les chapitres

1. P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*. T. VI : *Littérature donatiste au temps de saint Augustin*. Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, 409 p.

2. H. Delehaye, S. J., *Les passions des martyrs et les genres littéraires*. Bruxelles, Bureaux de la Société des Bollandistes, 1921, in-8°, viii-448 p.

Digitized by Google

les plus intéressants du livre pour le non-spécialiste, ce sont les deux derniers : *La vie des textes hagiographiques* et *Histoire, tradition, littérature*, qui sont, de tous points, excellents et constituent une très frappante et très concrète leçon de critique historique. — J'ai reçu une seconde édition du tome II des *Martyrs* de Dom LECLERCQ [1], mais je ne vois aucune différence avec la première. C'est une simple réimpression, et la bibliographie n'a même pas été remise au point. — Le Dr MARCHAND, vice-président du « Bureau des constatations médicales » à Lourdes, a écrit un plaidoyer *pro domo sua* [2]. C'est un document fort instructif sur une méthode et un état d'esprit : on le lira donc avec profit.

X. LITURGIE, SYMBOLIQUE, MYSTIQUE. — L'histoire de la liturgie primitive sera redevable à M. DÖLGER d'une série d'études d'une importance capitale. Dès 1909, il publiait un travail considérable sur l'exorcisme dans le rituel baptismal (*Der Exorcismus im altchristlichen Taufsymbol*) et, dans la même ligne, en 1911, *Sphragis*. C'est encore au baptême que se rapporte le premier en date des livres que j'ai sous les yeux [3]. Au cours de son enquête sur l'exorcisme, l'auteur avait naturellement rencontré le *Démon* et il avait entrepris de l'étudier à son tour, mais il s'est détourné vers des recherches sur la relation établie entre le Soleil et le Christ. Cependant, un des paragraphes de l'étude à laquelle il avait songé devait porter sur le *Noir*, qui est un des noms du Diable. C'est ce paragraphe qu'il nous donne, comme une conjonction entre ses publications antérieures et celles qui ont trait au *Soleil de justice*. Il part de l'opposition de l'Orient, qui est au *Soleil de justice*, et de l'Occident, qui est au *Noir*, car l'Occident c'est l'ombre, donc le signe du diable. De là, il passe aux rites d'abjuration du démon, *vers l'Ouest*, et aux rites de dévotion au Christ, *vers l'Est*. Il réunit sur les uns et les autres une très précieuse collection de textes, qui constitue une contribution de premier ordre à l'étude de la liturgie du baptême et à celle de la magie chrétienne. L'intérêt général qu'elle offre, c'est de prouver que les chrétiens n'ont pas inventé tout cela et que, sur ce point comme sur tous les autres, ils prolongent, en les adaptant, des usages païens. Nourri de lectures immenses et soutenu par une érudition très avertie, le livre est une mine inépuisable de faits bien classés. — Il est complété par un volume sur le *Soleil de salut* [4]. Sujet immense, que M. Dölger ne prétend pas à épuiser pour le moment, mais dans

1. H. LECLERCQ, *Julien l'Apostat, Sapor, Genséric* (t. III des *Martyrs*), seconde édition. Tours, Mame et fils, 1921, in-8°, XXXVII-422 p.

2. Dr A. MARCHAND, *Les faits de Lourdes et le Bureau des constatations médicales*. Paris, Téqui, 1923, in-12, XV-169 p.

3. J. DÖLGER, *Die Sonne der Gerechtigkeit und der Schwarze. Eine religionsgeschichtliche Studie zum Taufgelöbnis*. Münster in West., Aschendorffsche Buchhandlung, 1919, in-8°, X-150 p.

4. ID., *Sol salutis. Gebet und Gesang im christlichen Altertum, mit besonderer Rücksicht auf die Ostung in Gebet und Liturgie*. Même librairie, 1920, in-8°, X-342 p.

Digitized by Google

lequel, surtout, il cherche à guider les chercheurs. Il s'agit là, essentiellement, de l'*orientation* de la prière chrétienne par comparaison avec ce qui se faisait dans d'autres religions. L'Orient est le lieu d'où vient la lumière, le bien : le Paradis s'y trouve placé et le Christ est assimilé au Soleil. Sur lui se transportent, se transposent les vieilles croyances et les vieilles habitudes attachées à *Sol* et aux divinités solaires si répandues dans tout l'Orient, autour du berceau du christianisme, et dans l'Empire romain. Le livre est difficile à analyser, parce qu'il se compose d'une suite de petits mémoires sur des questions assez diverses de liturgie antique. Le titre indique l'idée qui domine l'ensemble et fait son unité. Je connais peu de lectures plus instructives, plus fécondes en rapprochements profitables et, le dirai-je? plus amusantes. L'érudition de M. Dölger reste vivante. — Mêmes qualités dans le gros volume sur le *Poisson sacré*[1], qui se présente accompagné de plus de cent illustrations du plus haut intérêt. Il étudie les divers aspects du *Poisson* dans les religions antiques, sans négliger son rôle dans l'allégorisme philosophique. Il marque, par exemple, sa relation avec le repentir et la maladie en Syrie, son caractère d'offrande dans le culte d'Atargatis, son symbolisme (celui du bonheur et de la vie) dans les mêmes milieux syriens. Ce sont là les points importants au regard de la constitution du symbole chrétien de l'ΙΧΘΥΣ; mais il y a aussi autre chose, car l'universalité de l'usage symbolique du Poisson dans l'antiquité rend inévitable sa transposition chrétienne et sa mise en rapport avec le mystère eucharistique. L'enquête de M. Dölger, très étendue et approfondie, met à la disposition des travailleurs une masse énorme de matériaux de bonne qualité et déjà bien élaborés sur une question primordiale.

M. Wetter a appliqué à divers problèmes de liturgie eucharistique les ressources de son esprit ingénieux et pénétrant[2]. Il part de considérations de méthode dont voici l'essentiel : le *culte* a été un facteur très important de l'évolution du christianisme primitif et le culte s'alimente du *rite;* or, le rite est un élément conservateur dans toute religion. Pour apprécier le rite, il ne faut pas essayer d'aller le chercher à ses origines, en l'espèce dans le Nouveau Testament, mais bien dans les liturgies constituées postérieurement, là où il se survit et accuse de lui-même son ancienneté dépassée. C'est aux liturgies orientales et occidentales, où il peut prendre un recul de trois à cinq siècles, que M. Wetter demandera le principal de son information. Au premier abord, la méthode paraît trop subjective, puisque en définitive elle iden-

1. Id., *Der heilige Fisch in den antiken Religionen und im Christentum.* Même librairie, 1922, 2 vol. in-8°. I : *Text*, xiv-656 p.; II : *Tafeln*, 104 pl. — Je regrette de n'avoir point connaissance du premier volume d'ΙΧΘΥΣ, dont ce dernier ouvrage forme les vol. II et III.

2. G. P. Wetter, *Altchristliche Liturgien : Das christliche Mysterium. Studie zur Geschichte des Abendmahles.* Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1921, in-8°, vi-196 p. — Du même, *Altchristliche Liturgien, Das christliche Opfer. Neue Studien zur Geschichte des Abendmahles.* Même librairie, 1922, in-8°, 122 p.

Digitized by Google

tifie le *criterium* d'antiquité pour chaque rite avec l'impression et le jugement du critique ; mais M. Wetter a corrigé ce sérieux inconvénient en prenant deux précautions : il demande à la littérature chrétienne primitive si elle confirme ses inductions et il le demande aussi aux documents particuliers qui nous restent sur le culte antique et le milieu religieux qui l'a constitué. Le premier volume porte sur le *mystère* chrétien, dont l'eucharistie est primitivement à la fois le centre et l'expression principale, et sur l'évolution interne des concepts que les rites manifestent. Le second a trait au *Messopfer* lui-même, c'est-à-dire à l'évolution de l'idée de sacrifice à l'intérieur de la liturgie eucharistique. Enquête précise et minutieuse dont je considère les résultats comme les plus importants qui aient été acquis depuis longtemps dans le domaine de la liturgie. On peut dire qu'ils en renouvellent plusieurs aspects et c'est, du même coup, la représentation générale de l'évolution religieuse du christianisme qu'ils intéressent largement. C'est là de l'excellent travail. — Le petit livre de M. G. Truc sur les sacrements [1] est assez instructif, si l'on veut bien se placer au point de vue de l'auteur, qui n'est point celui de l'histoire. Diverses assertions surprendront l'érudit, au moins autant que d'autres choqueront le théologien. — Sous un titre audacieux, voire agressif, M. P. Smith [2] a enfermé, en réalité, avec beaucoup de sérieux et de sincérité, des observations abondantes et intéressantes. Il s'est proposé d'étudier, dans le champ de l'histoire comparée des religions, la pratique de la théophagie, dont le christianisme a fait le centre de son culte et qu'il a dogmatisée. La manducation du dieu remonterait au temps où l'homme émergeait de l'animalité, et sa persistance nous offrirait l'exemple le plus frappant du conservatisme de la religion. Quand le chrétien communie, il ne fait pas, au fond, autre chose que le primitif qui mange son *totem* pour absorber le *mana* de l'être divin. Du reste, au temps où l'eucharistie chrétienne s'est constituée, le repas sacramentel ne tenait-il pas une place de premier plan dans les mystères? Je crois que M. Smith a tort d'attribuer l'invention de l'eucharistie à Paul, et je suis sûr qu'il ne critique pas tous ses textes d'assez près avant de leur faire confiance ; mais je reconnais que son livre est étranger à tout intérêt confessionnel, qu'il est d'esprit et de ton très scientifiques, qu'il a souvent raison et que, là même où il ne paraît pas avoir gain de cause, il fait réfléchir et instruit.

Le problème des origines de la confession sacramentelle est un de ceux sur lesquels les théologiens catholiques et les historiens ont le plus de mal à s'accorder. Voici, sous la signature de M. Normand [3], un bon exposé, sage, bien

1. G. Truc, *Les sacrements. Nouvel essai de psychologie religieuse.* Paris, Félix Alcan, 1925, in-12, 185 p.

2. P. Smith, *A short History of christian Theophagy.* Chicago-London, The Open Court publishing Company, 1922, in-8°, 223 p.

3. Victor Normand, *La confession.* Paris, Rieder et Cie, 1926, in-12, 172 p. (collection *Christianisme*).

Digitized by Google

informé et qui oriente le lecteur au milieu des textes et des théories. L'auteur reproche, très justement, aux théologiens de se servir de documents de toutes les époques pour établir leurs thèses ; il aurait bien fait lui-même de ne pas bloquer ensemble tous les témoignages de la période antique, qu'il y aurait eu avantage à classer plus rigoureusement dans leur ordre chronologique. D'autre part, je me demande quelles preuves justifient l'assertion (p. 30) que « de très bonne heure la confession des péchés fut le préliminaire obligé de la communion ». — Je ne crois pas que le P. Honoré ait écrit sur le secret de la confession le livre définitif que nous attendons[1]. Il était pour cela trop encombré de théologie et aussi il manque trop de décision et de netteté. Position de la question et exposition semblent également confuses. Cependant, l'information est généralement bonne, et les affirmations hasardeuses, qui ne sont pas très rares, demeurent dans des limites raisonnables. Tel qu'il est, l'ouvrage peut rendre service.

La mystique revient à la mode ; le débat sur sa nature, son rôle religieux et ses droits est loin d'être clos. Voici, rassemblées en un « cahier »[2], cinq études qui tendent à définir tel ou tel aspect du phénomène mystique. Par malheur, la première (*Le problème de la mystique*, par M. Blondel) n'a pas de rapport avec l'histoire et les idées personnelles de son auteur sont trop souvent contestables. La seconde (*Mysticisme païen et mysticisme chrétien*, par ***) laisse percer un confessionalisme très inquiétant, qui se marque surtout dans la préoccupation de ravaler la mystique païenne. C'est dommage, car les remarques judicieuses n'y manquent point. Les trois autres chapitres : *Le mysticisme allemand*, du regretté Victor Delbos, est une simple esquisse ; *La vie et la doctrine de saint Jean de la Croix*, de M. J. Wehrlé, de même que *L'orientation religieuse de Maine de Biran et le problème de la passivité mystique* intéressent plus un théologien et un philosophe qu'un historien. — Quant à saint Jean de la Croix, il fait le sujet d'une thèse de doctorat considérable due à M. Baruzi[3]. Œuvre d'érudition au premier chef, qui rend la vie à des textes très maltraités par la tradition et rétablit avec sûreté l'essentiel de la biographie du saint, mais aussi œuvre de psychologie religieuse et peut-être plus encore de métaphysique et de pragmatisme. Sur le premier point et le second, je n'ai qu'à louer, ou du moins je n'aurais qu'à louer si M. Baruzi usait d'une langue plus conforme aux habitudes de l'histoire et plus respectueuse des préjugés moyens. Saint Jean de la Croix était un beau cas, et son biographe, en l'enveloppant d'une sollicitude sympathique, est demeuré dans le rôle que l'on comprend qu'il ait pris, encore qu'une critique plus ser-

1. L. Honoré, S. J., *Le secret de la confession*. Étude historico-canonique. Bruges, Beyaert ; Paris, Giraudon ; Bruxelles, A. Dewit, 1925, in-8°, xx-159 p.

2. *Qu'est-ce que la mystique ? Quelques aspects historiques et philologiques du problème*. Paris, Bloud et Gay, 1925, in-8° (*Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 3).

3. Jean Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*. Paris, Félix Alcan, 1924, in-8°, vii-790 p.

Digitized by Google

rée et plus objective de l'homme et de ses idées eût, du point de vue historique, mieux fait notre affaire. En revanche, je résiste sur le troisième point, je veux dire que je reste en garde en face de la préoccupation de faire prévaloir une vue de métaphysique, qui semble animer tout l'ouvrage. Je ne pense pas que l'exemple ni la méthode de saint Jean de la Croix soient présentement d'application profitable pour personne de normal et qu'il y ait lieu de les tenir en réserve pour le cas où le rationalisme néo-thomiste ferait long feu. Nous avons sans doute autre chose à tenter pour le moment que l'escalade du paradis de la connaissance mystique. — C'est une réaction salutaire, après la lecture de la thèse de M. Baruzi, que celle de l'aventure de dom Santon, bénédictin de Solesmes, dans les lacs de Mme Bruyère. M. Houtin nous la présente avec infiniment de tact et dans un esprit scientifique parfait, en publiant la relation où le malheureux moine décrit lui-même sa fâcheuse « expérience [1] ». Il n'intervient que très discrètement pour fixer les circonstances et nous mettre au fait du milieu, qu'il connaît particulièrement bien. Il y a dans ces trois cents pages le plus prodigieux roman de délire mystique qu'on puisse concevoir et, en même temps, un document unique sur un cas bien observé de contagion mentale. Et quelle leçon sur le péril de l'expérience mystique ! Oui, je sais, sainte Thérèse n'est pas Mme Bruyère, mais j'aurais beaucoup à dire sur cette comparaison même, si c'était ici le lieu de la faire. — Le P. Hamon, S. J., a entrepris une grande *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur* [2]. Un premier volume a raconté la vie de Marguerite-Marie ; le second remonte aux origines et recherche les premières lueurs. Il est sage de les qualifier d'*indécises*. Il semble même que l'auteur s'étonne de l'ignorance de tant et tant de générations au regard d'un culte qu'il considère comme la quintessence du christianisme. A parler franc, tout son récit n'est que du remplissage vide pour toute la période antérieure à la fin du XIIe siècle. Entre le XIIIe et le XVIe siècle, même après les « révélations » de sainte Gertrude, de saint François et de ses fils spirituels, tout, ou à peu près, reste à faire. M. Hamon convient que, « du XIIe au XVIIe siècle, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'a jamais eu, ni dans l'Église, ni dans un ordre religieux, ni dans un groupement quelconque, une vie propre vraiment à elle ; rarement même elle a marqué une âme individuelle à son empreinte, la faisant pour ainsi dire sienne ». Voilà qui va bien et remet au point les « bienveillances » de l'exposé. Disons que M. Hamon a bien cherché, qu'il a cru trouver deux ou trois fois, et qu'à la réflexion il a dû s'avouer qu'il avait un peu exagéré.

XI. Sciences auxiliaires. — Le manuel d'épigraphie chrétienne de

1. A. Houtin, *Une grande mystique. Mme Bruyère, abbesse de Solesmes, 1845-1909*. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, VII-309 p.

2. A. Hamon, S. J., *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*. T. II : *L'aube de la dévotion*. Paris, Beauchesne, 1924, in-8°, XXXIX-259 p.

Digitized by Google

M. KAUFMANN est un instrument de travail indispensable[1]. Je pense que son auteur se fait des illusions sur la valeur documentaire de la plupart des inscriptions chrétiennes ; mais peu importe, et son livre, bien disposé, bourré d'exemples bien choisis (il contient plus de deux mille citations épigraphiques, dont sept cents intégrales), enrichi d'utiles fac-similés et de tables excellentes, serait sans doute le guide parfait, si quelques lectures douteuses et quelques inadvertances dans les traductions ne venaient quelquefois inquiéter l'érudit[2]. C'est peu de chose : une lecture soigneuse avant le « bon à tirer » de la prochaine édition remettra tout en ordre.

Les inscriptions chrétiennes sont encore bien dispersées. M. Henri GRÉGOIRE a commencé, sous les auspices de l'Académie des inscriptions, le rassemblement de celles que nous ont fournies les provinces d'Asie Mineure[3]. Son premier fascicule contient 534 textes de l'Hellespont, de la province d'Asie, des îles, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphilie et de la Lydie. Il en faudra deux autres pour achever le recueil, sans compter l'introduction et les tables. M. Grégoire a admis des pièces du moyen âge et même quelques-unes postérieures à 1453, quand elles présentaient un intérêt philologique ou historique spécial. D'autre part, toutes ces inscriptions ne sont pas sûrement chrétiennes et l'éditeur a bien fait de placer un prudent point d'interrogation à côté de plusieurs. Je n'ai pas besoin de dire que les renseignements divers et le commentaire qui accompagnent chaque texte sont de la meilleure qualité.

On a déjà beaucoup travaillé sur les papyrus chrétiens. M. GHEDINI s'est donné pour tâche de rechercher dans les papyrus d'Égypte déjà publiés les premières lettres privées des chrétiens, de les rassembler, de les traduire et de les éclairer de son mieux[4]. Il a d'ailleurs une arrière-pensée philologique, et il espère apporter sa contribution à l'étude de la langue populaire. De fait, sa bibliographie est surtout philologique. Il a retenu quarante-quatre pièces qu'il a d'abord considérées comme nettement chrétiennes, mais plusieurs laissent plus que des doutes (les nos 2, 5, 7, 9, 10, 16, par exemple). La publication est très soignée, le texte bien établi et bien traduit. L'historien n'y peut faire qu'une assez maigre récolte. Il n'en va pas de même du philologue.

C'est un type iconographique très répandu dans l'antiquité que celui qui s'est fixé dans l'imagerie chrétienne avec la figure de la *Vierge à l'enfant.*

1. Carl Maria KAUFMANN, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1917, in-8°, XVI-514 p.

2. D'où M. Kaufmann tient-il que la carte de Madaba (carte en mosaïque de la Palestine) est au musée de Stamboul? Je l'ai vue, en avril 1926, dans l'église grecque de Madaba, en Transjordanie.

3. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure.* Fasc. I. Paris, Ernest Leroux, 1922, in-fol., III-128 p.

4. Giuseppe GHEDINI, *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo.* Milano, Società editrice « Vita e pensiero », 1923, in-12, XXVIII-376 p.

Digitized by Google

M. SNIJDER [1] a recueilli avec soin et ordre les textes et références qui se rapportent à ce type chez les auteurs et dans les divers documents anciens. Son travail, élargissant quelque peu la question dont il traite, apporte des précisions touchant la relation générale de ce qu'on nomme, en forçant un peu les termes, l'*art chrétien primitif* et l'art païen courant du même temps.

Ch. GUIGNEBERT.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE

I. L'ANGLETERRE AVANT LA CONQUÊTE NORMANDE. — M. BELLOC a entrepris une histoire générale de l'Angleterre en quatre volumes. Le tome I s'arrête à l'année 1066 [2]. Écrivain de talent, il a produit une œuvre qui plaira sans doute au grand public ; mais, même les gens sans culture spéciale se laisseront-ils persuader par un auteur qui refuse d'accorder une réelle importance aux éléments germaniques et scandinaves, qui considère les Angles, les Saxons, les Danois, comme de purs barbares acharnés à tout détruire sans pouvoir rien créer, et prétend prouver que le peuple anglais doit sa langue, ses institutions, sa civilisation primitive à l'unique influence de Rome? Rome seule, dit-il, a pu mettre de l'ordre dans le chaos produit par les invasions ; les compagnons du Conquérant, formés par le christianisme romain, sont les premiers qui apportèrent dans le pays les semences de son futur développement. Thèses fausses ou excessives qu'il suffit d'indiquer, sans les combattre, pour ne pas désobliger un écrivain de mérite.

Les érudits qui s'occupent de la Bretagne romaine trouveront un précieux guide topographique dans la carte établie par le service géographique de l'État-major. Sur un fond où le terrain est figuré avec une minutie qui ne nuit en rien à la clarté, ont été tracées les voies romaines avec toute l'exactitude scientifiquement possible, et marqués les villes que reliait le savant réseau de ces routes, les camps occupés par les légions, les forteresses élevées le long des frontières terrestres et maritimes. Dans un nouveau tirage, annoncé pour l'année 1927, sera indiqué l'emplacement des « villae » et villages romano-bretons dont les textes écrits et les fouilles archéologiques ont révélé l'existence [3].

1. C. A. S. SNIJDER, *De forma matris cum infante sedentis apud antiquos*. Vindebonae, 1920, in-4°, 76 p.

2. Hilaire BELLOC, *A history of England ;* vol. I : *Pagan England, catholic England B. C. 55 to A. D. 1066.* Londres, Methuen ; prix : 15 s. Je n'ai pas eu l'ouvrage d'Arthur J. IRELAND, *Episodes in the history of England. Coming of the Romans to the norman conquest.* Londres, Longmans, XXXVIII-263 p. ; prix : 6 s.

3. *Map of roman Britain*, published by the Ordnance Survey. Southampton, 1924 ; prix : 5 s. Carte collée sur toile, mesurant 0,57 × 0,75. Elle a été établie sous la direction du colonel E. M. JACK, chef du service cartographique.

Digitized by Google

L'information qui sert de base à cette carte paraît s'arrêter officiellement à l'année 410 que l'on donne ordinairement pour la fin de la domination romaine. On a déjà signalé ici même (t. CLII, p. 114) l'ouvrage de M. Edward Foord, *The last age of roman Britain*, qui recule d'un demi-siècle la chute définitive de l'occupation militaire. M. Foord a, en outre, établi la chronologie de cette occupation comme complément au livre de M. Gordon Home [1], lequel paraît avoir démontré, par exemple, que Londres n'a pas été détruite en 457. Quant au détail, les spécialistes savent qu'ils le trouveront dans le *Journal of roman studies* [2].

Qu'Arthur, le héros breton qui opposa aux envahisseurs saxons une résistance tant de fois victorieuse, soit un personnage historique ou non, il mérite d'être étudié de près ; c'est ce qu'a fait M. Robinson, doyen de Wells, si versé, comme on sait, dans l'histoire religieuse du Sud-Ouest. Dans un mince volume bien illustré [3], il a montré, en suivant les textes pas à pas, depuis Gildas jusqu'aux chroniqueurs des XII^e^ et XIII^e^ siècles, comment se sont formées la légende d'Arthur et aussi celle de Joseph d'Arimathie, le fondateur imaginaire de Glastonbury, où se trouvait, dit-on, la tombe du roi tombé pour l'indépendance de son pays.

La civilisation anglo-saxonne a des caractères originaux que le savant professeur d'art et d'archéologie à l'Université d'Édimbourg, M. Brown, a fort bien mis en lumière, en ce qui le concerne, dans son bel ouvrage *The arts in early England* (1903). Le tome II, sur l'architecture, vient de paraître en une seconde édition très remaniée [4]. Il y a fait entrer les résultats obtenus par les découvertes opérées pendant les vingt-cinq dernières années. On ne saurait, nous dit l'auteur, circonspect autant que bien informé, parler d'un style anglo-saxon, « car les œuvres des constructeurs n'eurent pas de caractère systématique, mais elles témoignent de réelles qualités esthétiques ; maîtres et ouvriers, sans avoir appris la grammaire de leur métier, savaient s'exprimer par des formes originales ». Le volume, abondamment illustré, se termine par une liste des églises saxonnes qui existent encore en tout ou en partie, et, pour chacune d'elles, l'auteur en indique les détails caractéristiques.

M. Brönsted, conservateur adjoint du département des antiquités danoises au Musée national de Copenhague, a consacré une érudite monographie à l'ornementation dans l'art ancien de l'Angleterre et à ses rapports avec celle des pays scandinaves [5]. Plus de deux cents illustrations permettent

1. Gordon Home, *Roman London ;* with a chronology compiled by Edward Foord. Londres, Ernest Benn ; prix : 15 s.

2. Le t. XI, 1^re^ partie, contient deux articles d'un intérêt exceptionnel sur le mur d'Antonin, par M. G. Macdonald, et sur le mur d'Hadrien, par M. R. G. Collingwood.

3. J. Armitage Robinson, dean of Wells, *Two Glastonbury legends : King Arthur and St. Joseph of Arimathea.* Cambridge, at the University Press, 1926, 68 p. ; prix : 2 s. 6 d.

4. G. Baldwin Brown, *The arts in early England ;* vol. II : *Anglo-saxon architecture.* Londres, Murray, 1925, XXXI-508 p. et 210 illustrations ; prix : 30 s.

5. J. Brönsted, *Early english ornament ; the sources, development and relation to foreign*

Digitized by Google

une comparaison rapide et facile entre les monuments des deux pays, d'autant mieux que M. Bronsted renvoie maintes fois au livre de M. Brown. Il a, d'ailleurs, limité ses investigations à l'étude des objets où figurent des animaux ou des plantes, laissant délibérément de côté la figure humaine et les entrelacs, étudiés par d'autres érudits. Il a divisé son exposition en deux parties séparées par l'année 900 environ ; à cette époque, l'art a subi une double influence : dans le Nord, celle des Scandinaves, maîtres de cette région pendant deux siècles ; au Sud, celle de la France carolingienne, qui produisit ce qu'on appelle « le style de Winchester ». Par contre, l'Angleterre a réagi à son tour sur les pays scandinaves. Les études archéologiques viennent donc confirmer et préciser, d'une part, les résultats obtenus par l'examen des textes écrits sur le régime agraire, les institutions administratives, la condition des personnes habitant le Danelaw ; d'autre part, le contraste entre le Nord et le Sud en général, contraste qui aide à expliquer plus d'un fait de l'histoire générale, même jusqu'au temps des Stuarts.

Le volume d'extraits tirés par M. CHAMBERS [1] des sources historiques antérieures à la Conquête se recommande d'abord par ces textes eux-mêmes, qui ont été bien choisis, ensuite, et mieux encore, par les notes bibliographiques et critiques dont ils sont précédés. La partie sur l'époque romaine a été traitée par un spécialiste qualifié, M. CARY ; on saura gré à M. Chambers de ses observations personnelles sur la nature des éléments qui ont peu à peu constitué la Chronique anglo-saxonne.

II. MOYEN AGE. 1° *Documents.* — Comme suite aux *Laws of the earliest english kings* de M. Attenborough, Miss ROBERTSON a édité, sur le même plan, les lois promulguées par les souverains anglais depuis Edmond le Martyr et Edgar le Pacificateur jusqu'à Henri Ier [2]. Ce point d'arrivée est raisonnable, puisque les lois du Conquérant et de ses fils sont une adaptation des lois anglo-saxonnes. On trouvera donc dans son recueil des textes tels que les *leis* et les *custumes* faussement attribuées à Guillaume Ier, bien qu'ils n'aient aucun caractère officiel. Tout comme M. Attenborough, Miss Robinson doit beaucoup à la magistrale édition de Liebermann ; cependant, elle ne la suit pas servilement ; par endroits même, de certains passages obscurs, elle donne une interprétation différente et plus vraisemblable. Les notes, qui remplissent les pages 295-375, seront consultées avec fruit tant pour la bibliographie que pour le commentaire. Un index, rédigé avec une minutieuse précision, rend les recherches promptes et faciles.

styles of pre-norman ornamental art in England ; trad. par Albany F. MAJOR. Copenhague, Levin et Munksgaard ; Londres, Hachette, 1924, gr. in-8°, 352 p., 217 figures dans le texte ; prix : 20 s.

1. R. W. CHAMBERS, *England before the norman conquest* (Univ. of London intermediate source-book, n° VII). Londres, Longmans, 1926, XXVI-334 p.

2. A. J. ROBERTSON, *The laws of the kings of England from Edmund to Henry I.* Cambridge, at the University Press, 1925, XIII-426 p. ; prix : 25 s.

Digitized by Google

Les deux cents chartes éditées par M. STENTON [1] appartiennent pour la plupart au XII^e siècle et plus particulièrement au règne d'Henri II ; quelques-unes seulement sont du XIII^e siècle. Elles nous sont connues uniquement par des copies exécutées sous le règne d'Henri IV dans les circonstances suivantes : le roi, dans ses besoins d'argent, demanda des contributions extraordinaires soit au Parlement, soit à la Convocation ecclésiastique. Plusieurs maisons religieuses, prétendant qu'elles avaient le privilège d'être exemptées de ces taxes, durent fournir à l'Échiquier les titres sur lesquels elles s'appuyaient. Les chartes fournies alors furent copiées à peu près intégralement par les clercs de l'Échiquier ; elles offrent donc de sérieuses garanties d'authenticité et, par suite, fournissent à l'historien tout comme au diplomatiste un précieux contingent. Elles proviennent de cinq monastères appartenant à l'ordre gilbertin de Sempringham. La plupart d'entre elles sont des actes privés, non des chartes émanées de la chancellerie royale ; M. Stenton a, dans son introduction, précisé les particularités qu'elles présentent au point de vue diplomatique. Puis, reprenant les recherches déjà poursuivies par lui avec un plein succès dans son *Danelaw*, il a résumé les faits nouveaux fournis par ces documents sur la condition des terres et des personnes ; il a montré la persistance au XII^e siècle de termes, d'institutions introduits dans le vaste comté de Lincoln par les Scandinaves ; les noms de personne lui ont fourni de curieuses preuves de survivance de l'élément danois et norvégien. La traduction anglaise qu'il a placée juste en face des textes latins a été faite avec un soin qu'on ne saurait trop louer.

J'ai déjà dit (*Rev. histor.*, t. CXXII, p. 340) l'importance, du point de vue économique et social, des chartes contenues dans le Livre noir de l'abbaye de Saint-Augustin à Cantorbéry, tome I. Le tome II, qui termine l'édition, comprend des chartes qui appartiennent pour la plupart aux XII^e et XIII^e siècles ; elles s'y présentent dans un grand désordre chronologique que les éditeurs se sont fait une loi de respecter ; ils se sont acquittés de leur tâche avec la maîtrise qu'on reconnaît à des érudits aussi expérimentés que MM. TURNER et SALTER [2].

La *Pipe roll Society* a distribué en 1925 deux volumes : le tome XXXVIII

1. F. M. STENTON, *Transcripts of charters relating to the Gilbertine houses of Sixle, Ormsby, Catley, Bullington and Alvingham.* Horncastle, Morton et fils (Lincoln Record Society, t. XVIII), 1922, XXXVI-167 p. — A défaut d'une meilleure place, mentionnons ici un important mémoire de M. J. Armitage ROBINSON qui figure dans le t. I. des *Collectanea* publiés par la *Somerset record society :* il y publie deux anciennes histoires des évêques de Bath et Wells intitulées *Historia major* et *Historia minor*, que Wharton a combinées en un récit unique dans son *Anglia sacra.* Dans le même volume, Sir Maxwell LYTE a publié une visite des maisons religieuses et des hôpitaux, découverte récemment dans un registre épiscopal de Wells.

2. *The register of St. Augustine's abbey Canterbury, commonly called the Black book ;* publ. par G. J. TURNER et H. E. SALTER, 2^e partie. Londres, Humphrey Milford (t. III des *Records of the social and economic history of England and Wales ;* publ. sous le patronage de la *British Academy*), 1924, p. 279-678 ; prix : 16 s.

Digitized by Google

de la première série et le tome I de la nouvelle [1]. Le tome XXXVIII se rapporte à la dernière année d'Henri II. Il a paru sans l'introduction, longtemps attendue, de M. Round, qu'une maladie persistante a empêché de remplir sa promesse. Ce volume débute par un *Rotulus honorum*, où les Français auront intérêt à consulter les sections concernant, par exemple, la « terra abbatie de Fiscampo in Anglia » et la « terra comitis Flandrie quam comes Willelmus habet in custodia ». L'attention de l'économiste est attirée par la mention d'une « minaria Carleolii » ; mais il n'y trouvera que de brèves mentions sur la région minière de Carlisle. Pour la nouvelle série, on est prévenu que quelques changements seront apportés désormais à la transcription du texte et notamment à la résolution des abréviations ; c'est seulement pour les noms de lieu que l'on continuera de reproduire exactement la forme originale. Le tome I de cette série se rapporte à la seconde année de Richard, parce que celui de la première année a été publié en 1844 déjà par Joseph Hunter. La copie, prise par divers copistes familiers avec ce genre de documents, a été mise au point par Mme Doris M. Stenton, et M. Round a pu cette fois relire les épreuves. Ce sont de sérieuses garanties d'exactitude, ce qui importe pour des documents remplis de chiffres et de noms propres. Dans l'introduction, M. Charles Johnson, du P. Record office, a rappelé l'importance des grands rôles de l'Échiquier et comment ils étaient établis pour le Trésorier et pour le Chancelier. Il a relevé les allusions aux massacres des Juifs qui ensanglantèrent les cérémonies du couronnement en 1190, et les nombreuses amendes infligées aux coupables. A la suite, M. Johnson a fait imprimer un fragment très mutilé d'un *Receipt roll of 7 Henry II*, qui a été récemment retrouvé.

Les contributions extraordinaires levées pour la Croisade occupent une assez grande place dans ce volume. Une étude d'ensemble sur ces taxes au XIIe et au XIIIe siècle a été entreprise par M. Lunt. Il avait déjà publié sur ce sujet dans l'*English historical Review* plusieurs articles remarqués ; c'est maintenant dans un gros livre qu'il analyse les documents relatifs à l'estimation des biens du clergé, à leur assiette et à leur perception. La plus ancienne mention certaine en ce qui concerne l'Angleterre remonte à 1165 ; depuis cette époque et jusqu'à la fin du XIIe siècle, la procédure pour cet impôt ne cesse de se préciser, mais c'est Innocent III qui établit les règles fondamentales de ce qu'on appellera parfois l'*Antiqua taxatio* ou *Vetus valor*. En 1254, enfin, nous possédons de nombreux textes fournissant des estimations pour une grande partie de l'Angleterre. C'est la *Valuation of Norwich*, qui constitue le centre même du travail de M. Lunt [2]. Le document est ainsi

1. *The great roll of the pipe for the thirty-fourth year of the reign of king Henry II, 1187-1188.* Londres, 1925, 270 p. — *Id., for the second year of the reign of king Richard I, Michelmas 1190.* Ibid., XXV-239 p.

2. W. E. Lunt, prof. à Haverford College, *The valuation of Norwich.* Oxford, at the Clarendon Press, 1926, XV-870 p. — Les articles antérieurs de M. Lunt se trouvent dans les t. XXX, XXXI et XXXVII de l'*English historical Review.*

Digitized by Google

désigné parce que l'évêque de Norwich, Walter Suffield (1245-1257), fut un des trois commissaires chargés par le pape de lever l'impôt et qu'il en assuma la plus lourde charge. M. Lunt a réussi à porter la lumière dans l'histoire très confuse de cette opération ; les chiffres marqués sur les rôles lui ont permis de dresser un tableau de la richesse foncière du clergé séculier et régulier au milieu du XIIIe siècle ; poussant ses investigations jusqu'à la fin du siècle, il a montré les variations subies par cette fortune, source abondante de revenus qui furent absorbés d'ailleurs en partie par la royauté et pour ses besoins particuliers : en 1254 en effet, Henri III avait pris la croix, mais il ne quitta point son royaume et il put appliquer pour ses entreprises en Angleterre et au dehors une partie des sommes perçues. Les règles suivies pour l'enquête et la levée de 1254 furent maintenues jusqu'en 1291. Alors fut opérée une évaluation nouvelle, bien connue sous le nom de *Papae Nicolai valor*, et celle-ci, à son tour, fut appliquée pendant tout le moyen âge, jusqu'au *Valor ecclesiasticus* ou *Verus valor* d'Henri VIII. Les textes de l'année 1254 se rapportent à huit diocèses, et l'on a en outre des fragments plus ou moins considérables pour le reste. M. Lunt les a édités tout au long, en utilisant plusieurs manuscrits, ce qui lui a permis de corriger en beaucoup d'endroits ceux qu'on avait publiés avant lui. Ce n'est pas tout encore, car, en appendice, il a inséré de nombreux fragments sur les levées faites avant 1254, puis ceux qui se rapportent aux années 1268 et 1276, avec d'instructifs tableaux de comparaison entre ces diverses dates. La bibliographie occupe quinze pages serrées (p. 621-636) ; un index à deux colonnes des noms propres et de matières (p. 637-869) achève admirablement le volume.

Voici maintenant trois textes de coutumes municipales. Le premier concerne Newcastle-upon-Tyne ; il figure déjà dans les *Acts of the Parliaments of Scotland* (t. I, p. 33, 1844) ; mais le manuscrit utilisé alors par Cosmo Innes avait disparu depuis. Il a été retrouvé récemment et M. Charles JOHNSON[1] en a donné une transcription nouvelle, avec un fac-similé et une traduction anglaise. L'expédition retrouvée est du temps d'Henri II, mais la rédaction primitive date des premières années du siècle. M. Johnson y a joint une rédaction postérieure d'après quatre manuscrits. Il complète ainsi le recueil de Ballard.

Les coutumes d'Exeter[2] ont été rédigées en anglo-normand entre 1230 et 1242 pour une partie, en 1257 pour l'autre. L'auteur de la plus ancienne rédaction (en soixante-neuf articles) paraît être un clerc de la ville, nommé Jean Baubi, qui la transcrivit de sa main sur le rôle original conservé dans les archives de la ville. M. SCHOPP en a donné une transcription littérale qu'il est facile de contrôler au moyen de fac-similés joints au volume. Chaque

1. Charles JOHNSON, *The oldest version of the customs of Newcastle-upon-Tyne*. Tirage à part d'*Archaeologia Aeliana*, 4e série, t. I, 1925, 10 p.

2. J. W. SCHOPP et Miss R. C. EASTERLING, *The anglo-norman custumal of Exeter, with facsimiles*. Oxford University Press, 1925, 60 p.

Digitized by Google

article est suivi d'une traduction en anglais qui rendra des services, car la langue se distingue surtout par son incohérence grammaticale. Une étude sur cette langue, donnée en appendice, se recommande à l'attention des philologues.

Les archives de Winchester possédaient autrefois un cartulaire ou « Livre noir », qui est aujourd'hui au British Museum. Copié avec le plus grand soin par un excellent érudit local, M. Baigent, il vient d'être publié par M. Bird [1]. Le « Livre noir », exécuté vers 1511 à l'aide d'un *Papirus niger* plus ancien, contient surtout les statuts municipaux et les actes de maires de 1401 à 1467 ; mais on y trouve aussi des mentions qui s'espacent entre 1265 et 1550. Quelques textes, au début du xv^e^ siècle, sont en français ; presque tous en latin jusqu'en 1471 où commence l'emploi de l'anglais, qui l'emporte définitivement à partir de 1519. Ils nous renseignent sur la condition des bourgeois, sur la guilde marchande, qui ne paraît pas tenir une grande place, sur les artisans, notamment les tisserands et les foulons. Silence complet sur les rapports de la ville avec l'évêque et le roi ; on dirait qu'elle n'a pas d'histoire.

Dans l'énorme fonds des *Plea rolls* au P. Record office, on a retrouvé, sous l'étiquette trompeuse de *Welsh rolls*, et l'on vient de publier, les plus anciens rôles judiciaires du comté palatin de Chester ; ils se rapportent presque uniquement au règne d'Édouard I^er^, comte de Chester. Ce sont deux rôles de *Placita coronae* plaidés devant le tribunal de la cité (1288-1297), un rôle relatif à la tournée des juges itinérants (*Eyre rolls*) et à la juridiction forestière dans la centaine (*hundred*) de Macclesfield (1285-1290), une enquête sur le service militaire des chevaliers en 1288, qui a été transcrite sur un des rôles de la cour du comté. Il faut donc renoncer à l'idée qu'on s'était faite que les archives des cours de comté avaient disparu, ou même qu'elles n'avaient jamais existé. Un inventaire détaillé de ces documents, dressé par M. John Brownbill, a été publié par M. Stewart-Brown [2], à qui revient le mérite de les avoir identifiés. Dans une introduction, il expose l'organisation et la procédure des deux tribunaux de la cité et du comté, ainsi que l'action des juges itinérants délégués par la cour du comté, et il en fait ressortir les particularités, qui se sont maintenues jusqu'à la suppression du palatinat en 1830. Quant au service militaire, on appliquait dans le comté à peu près les mêmes règles que dans le reste du royaume. L'éditeur a résumé sous forme de tableau les détails fournis par l'enquête de 1288.

Dans la série des *Year-books* publiés par la *Selden Society*, nous avons à signaler un nouveau tome, qui se rapporte à la huitième année d'Édouard II (1314-1315) [3]. Dans l'introduction, M. Bolland traite de questions pure-

1. W. H. Birt, *The Black book of Winchester*. Winchester, Warren et fils, 1925, xx-241 p. ; prix : 12 s. 6 d.

2. *Calendar of county court, city court and eyre rolls of Chester, 1259-1297, with an inquest of military service 1288.* Publ. avec une introduction par M. R. Stewart-Brown. Manchester, Chetham Society, 1925, lix-304 p.

3. *Selden Society. Year-books of Edward II ;* vol. XVII : *Edward II, 1314-1315* ; publ. par

Digitized by Google

ment juridiques, notamment celle de savoir quelle procédure était suivie dans le cas où le roi était amené à plaider pour ses intérêts personnels contre un de ses sujets devant ses propres tribunaux, où la justice était rendue en son nom. Il signale aussi quelques singularités, une entre autres (procès intenté par les paysans d'Ewell au prieur de Merton) où l'on constate l'autorité juridique dont n'a jamais cessé d'être revêtu le Domesday book. La profonde connaissance que M. Bolland a de ces Annuaires lui a permis de leur consacrer une étude d'ensemble [1]. Résumant ce qu'il a déjà maintes fois écrit dans ses introductions, il rappelle que les *Year-books* sont des compilations sans caractère officiel ni officieux ; ils sont formés de notes d'audience prises, semble-t-il, par des stagiaires qui se préparaient à la profession de « sergeant » ; les plus anciennes éditions, celles qui ont été imprimées au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, et auxquelles M. Bolland consacre tout un chapitre, ont été entreprises pour satisfaire au besoin de cette nombreuse clientèle. Dans l'appendice B, l'auteur, pour montrer comment on peut déchiffrer les manuscrits et résoudre leurs abréviations, a donné onze fac-similés avec transcription en regard et traduction. M. Hazeltine, qui a écrit une préface de cinq pages, estime qu'il serait utile d'instituer une comparaison minutieuse des *Year-books* avec certaines compilations françaises, telles que les *Anciennes constitutions* et les *Coutumes notoires* du Châtelet de Paris.

M. Ogg a réédité la célèbre dissertation de John Selden sur le traité anonyme intitulé *Fleta* [2]. Elle parut pour la première fois en 1647. Selden avait alors soixante-trois ans. Éminent jurisconsulte, il avait pris une part importante à la *Petition of right* et il avait été mis en prison deux fois pour son opposition à l'absolutisme de Charles I^er^. Sa dissertation est comme le résumé d'une érudition immense et d'une longue expérience personnelle. On ne la connaissait jusqu'ici que par des éditions très fautives [3]. A défaut du manuscrit original, M. Ogg a reproduit la première, expurgée par ses soins. En regard du texte latin, il a fait imprimer une traduction qui, heureusement, n'est pas littérale, car la langue savante de Selden est trop souvent diffuse et contournée. L'introduction, très instructive, énumère les sources où Selden a puisé, puis étudie trois des questions traitées par le grand jurisconsulte : celle de la renaissance des études juridiques au XII^e^ siècle, celle de

William Craddock Bolland. Londres, Quaritch, 1925, XLVI-279 p., dont les pages 1-242 sont doubles. — M. Bolland annonce que le Conseil de la Société a décidé d'arrêter provisoirement la publication commencée pour entreprendre une nouvelle série à partir de 1471 ; et c'est toujours M. Bolland qui est chargé de l'édition.

1. William Craddock Bolland, *A manual of Year-book studies*. Cambridge, at the University Press, 1925, XIX-161 p. ; prix : 12 s. 6 d.

2. David Ogg, *Ioannis Seldeni Ad Fletam dissertatio ; reprinted from the edition of 1647, with parallel translation, introduction and notes*. Cambridge, at the University Press, 1925, LXVI-204 p. ; prix : 20 s.

3. Il y en eut trois : 1547, 1685 et 1726 ; cette dernière figure dans l'édition complète des œuvres de Selden par Wilkins.

Digitized by Google

influence exercée par le droit canonique sur Bracton, celle qui concerne les apports du droit romain avec la législation anglaise. Tous ces points sont ommentés par M. Ogg avec une érudition étendue et un remarquable sens uridique. Les notes qu'il ajoute au texte et à sa traduction sont imporantes au point de vue bibliographique ; elles permettent de constater que la lissertation de Selden conserve encore aujourd'hui de la valeur et que, omme le dit M. Hazeltine dans l'introduction[1], elle a subi sans dommage 'épreuve du temps.

Terminons ce que nous avons à dire sur les textes législatifs en annonçant ne série de conférences données par M. Holdsworth pour initier les étuliants à l'histoire du droit anglais[2]. L'auteur y expose brièvement les oriines du *Common law ;* parle des principales sources du droit appliqué par les ribunaux de la Couronne, des traités composés par les grands docteurs des XV^e^-XVIII^e^ siècles : Fortescue, Littleton, Coke, Selden, Blackstone ; caractérise l'œuvre juridique de la Chambre étoilée et de la Chancellerie jugeant en équité. La bibliographie est réduite au strict minimum, l'auteur renvoyant pour le détail à son *History of english law*. Son précis est donc surtout un aide-mémoire à l'usage des commençants ; dans cette mesure, il est d'une réelle utilité.

Que les chroniques du moyen âge procèdent des annales carolingiennes ou, pour mieux dire, des notations annalistiques ajoutées aux tables de Pâques, c'est un fait acquis depuis longtemps. M. Poole le sait mieux que personne ; mais il apporte à ce problème, qui n'est pas encore complètement élucidé, des observations dont il importe de tenir compte[3]. Son petit livre débute par la reproduction photographique de deux passages empruntés à des annales d'Einsiedeln (seconde moitié du X^e^ siècle), qui montrent la disposition matérielle en colonnes parallèles des différents modes de datation employés depuis l'ère chrétienne et l'insertion entre les lignes de brèves mentions historiques. Il explique ensuite l'origine et l'utilité des principales ères imaginées pour établir les calendriers. Sur ces bases ont été édifiées les annales franques, d'abord très brèves, et qui, vers 788, ont pris une forme déjà littéraire ; ce sont les Annales de Lorsch. Ici, M. Poole se sépare (p. 73) des conclusions auxquelles avait abouti notre collaborateur Louis Halphen, à savoir que les annales longues sont la base des brèves augmentées de quelques indications d'un intérêt surtout local. A leur tour, les annales carolingiennes ont fourni le modèle des annales anglaises ou chroniques anglo-saxonnes. Un progrès nouveau s'accomplit lorsque les annalistes,

1. Dans cette introduction, M. Hazeltine utilise un fragment d'autobiographie retrouvé par M. Ogg à la bibliothèque Bodléienne.

2. W. S. Holdsworth, *Sources and literature of english law*. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, 247 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. Reginald L. Poole, *Chronicles and annals ; a brief outline of their origin and growth*. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 79 p.

Digitized by Google

s'inspirant de la chronique d'Eusèbe de Césarée, traduite par saint Jérôme, entreprennent d'écrire l'histoire des temps passés et présents, en suivant d'ailleurs l'ordre chronologique ; ce sont les Chroniques, œuvres littéraires qui, sous la plume d'éminents écrivains tels que Malmesbury, Newborough, atteignent presque à la dignité d'Histoires.

2° *Ouvrages divers.* — La biographie de Lanfranc par M. MACDONALD est un travail bien informé, bien ordonné, instructif. Des textes récents, tels que la *Vita Herluini* (1911), lui ont permis de présenter certains faits sous un nouveau jour[1]. Il a repris la question des faux imputés par Bœhmer à Lanfranc dans le procès pour la primatie entre les deux archevêchés de Cantorbéry et d'York. Il estime que les bulles produites par Lanfranc et insérées dans les chroniques d'Eadmer et de Guillaume de Malmesbury s'appliquent non au procès de 1072, mais à celui de 1120, et il émet l'opinion que le véritable faussaire est Eadmer, travaillant dans l'intérêt de sa province et de son primat[2]. Il conviendra d'examiner de près les arguments présentés par l'auteur et qui ne paraissent pas tout à fait convaincants. On ne le chicanera pas du moins sur les attributions, douteuses ou inadmissibles, à Lanfranc, d'œuvres qui sont indignes de lui (appendice III).

Sans m'arrêter à l' « énigme généalogique » concernant les rapports de parenté entre le comte Étienne de Penthièvre, les comtes de Bretagne et le roi Henri Ier[3], j'arrive tout de suite à Thomas Becket et à ses ascendants. M. Walter RYE a cru pouvoir démontrer[4] que le futur prélat appartenait à une famille de Norfolk, comté dont il est en quelque sorte l'historiographe. Je crois bien qu'il s'est trompé et qu'il faut s'en tenir au témoignage des contemporains : Becket naquit à Londres de parents normands, son père, Gilbert, étant de Rouen, et sa mère de Caen.

C'est aussi l'opinion, nettement exprimée par M. HUTTON[5] dans une édition

1. A. J. MACDONALD, *Lanfranc, a study of his life, work and writing.* Oxford University Press, 1926, VII-307 p.

2. Appendices I et II. Cf. les judicieuses observations de G. B. Adams dans son ouvrage posthume, *Council and courts in anglo-norman England*, p. 34.

3. *The Times, literary supplement*, février et mars 1925.

4. Walter RYE, *Some new facts as to the life of saint Thomas Becket, tending to show that he was probably early educated in, and closely connected in many ways to Norfolk.* Norwich, Hunt. 1924, 111 p. ; prix : 7 s. 6 d. Cf. une note de M. H. J. Round dans le supplément littéraire du *Times*, 26 avril 1923. Les nombreux détails rassemblés par M. Rye sur des familles du Norfolk conservent leur utilité.

5. William Holden HUTTON, dean of Winchester, *Thomas Becket archbishop of Canterbury.* Cambridge, at the University Press, 1926, VII-315 p., 1 plan et plusieurs portraits ; prix : 8 s. 6 d. — En 1889, M. Hutton avait déjà publié un volume d'extraits, traduits par lui, des biographes et autres chroniqueurs contemporains de Becket (*St. Thomas of Canterbury*) et, en 1910, il avait fait paraître une Vie dans la série des *Makers of national history.* C'est ce travail qui reparaît aujourd'hui, mis au courant des plus récentes recherches. — Sur la question des ossements de Thomas Becket retrouvés, a-t-on dit, en 1888 dans des fouilles exécutées à la cathédrale, il se sépare entièrement de l'opinion soutenue par le chanoine Mason (*What became of the bones of St. Thomas ?* 1920) et affirme sa conviction qu'ils ont été détruits en

Digitized by Google

très remaniée d'une biographie déjà ancienne, du prélat. La cause est entendue. D'autres problèmes d'une plus grande importance solliciteront toujours l'attention des historiens. M. Hutton les a exposés avec netteté ; ses arguments et ses conclusions sont appuyés par une connaissance intime des textes et présentés avec une critique pénétrante. Aucun étalage d'érudition pédantesque ; beaucoup de pondération et d'équité dans les jugements. Pour être traité à fond, le sujet, dit-il, demanderait plusieurs volumes ; dans celui qu'il nous donne on trouvera tout l'essentiel. Le portrait, si nuancé, qu'il trace de Becket (p. 253) devra être pris en sérieuse considération.

Au soulèvement des Barons contre le despotisme d'Henri III se rapporte un travail fort instructif de M. JACOB [1], un des meilleurs disciples de feu P. Vinogradoff. Des recherches étendues dans les rôles d'assises, dans ceux de la *Curia regis*, dans les *Plea rolls*, lui ont procuré quantité de menus détails qui, assemblés par une main experte, présentent sous un jour en partie nouveau l'histoire politique et sociale de l'Angleterre au temps de Simon de Montfort. Après avoir étudié de très près la législation élaborée pendant les dix-huit mois où les barons furent assez unis pour imposer leurs volontés au roi (1258-1259), M. Jacob a parfaitement discerné le développement tumultueux du nouveau régime ; d'abord la réaction royaliste qui ne cessa de croître en audace et en succès jusqu'à la sentence d'arbitrage rendue par Louis IX condamnant les nouveautés introduites par les « Provisions » d'Oxford et de Westminster ; puis le bouleversement opéré par la victoire inespérée du comte de Leicester à Lewes et les représailles du parti royaliste après la défaite et la mort de Simon à Evesham ; enfin le retour à la légalité par le « Dit » de Kenilworth en 1266. Les rebelles qui avaient donné aide et assistance à Leicester avaient été tout d'abord dépouillés violemment de leurs biens par les vainqueurs ; ils furent maintenant admis à les racheter, opération analogue, toutes différences gardées, à celle qui suivit la bataille de Senlac et, jusqu'à un certain point même, à celle que pratiqua Olivier Cromwell contre les Royalistes vaincus par lui. *No disherison, but re-purchase.* Excellent travail, riche en substance et en résultats.

Une documentation étendue, fournie par de vastes lectures et d'heureuses recherches dans les archives, recommande également l'étude de M. REES [2]

1538. C'est aussi la solution que j'avais proposée de mon côté dans une communication faite à l'Académie des inscriptions (*Comptes-rendus des séances*, 1925, p. 103).

1. E. F. JACOB, *Studies in the period of baronial reform and rebellion 1258-1267* (t. VIII des *Oxford studies in social and legal history* ; publ. par Sir Paul VINOGRADOFF). Oxford, at the Clarendon Press, 1925, XIV-443 p. ; prix : 24 sh. — Je dois à l'amitié de Sir Paul d'avoir eu connaissance de ce livre, dont les épreuves en pages m'ont été gracieusement communiquées par l'auteur. M. Jacob voudra bien trouver ici l'expression de ma gratitude. Que ne puis-je y associer aussi le maître disparu ! Le livre de M. Jacob m'est parvenu au moment où j'entreprenais de refaire mon *Simon de Montfort*. Cette refonte est actuellement terminée. S'il peut être imprimé, on s'apercevra que mon livre, vieux de quarante ans, est en réalité un ouvrage tout nouveau et qu'il doit beaucoup à M. Jacob.

2. William REES, *South Wales and the March, 1284-1415 ; a social and agrarian study.*

Digitized by Google

sur la Galles du Sud et la Marche galloise depuis la fin de l'indépendance politique du pays jusqu'au dernier grand soulèvement, celui d'Owen Tudor. L'auteur remonte même plus haut dans le temps, jusqu'aux débuts de la conquête anglaise au XI^e siècle. Les opérations militaires ne l'arrêtent pas; ce qu'il tient à faire connaître, c'est comment les seigneurs anglo-normands, à mesure qu'ils s'infiltraient militairement dans le pays, y introduisaient le régime féodal, substitué au régime celtique de la tribu. En employant tous les moyens de force, de ruse, d'influence, les seigneurs de la Marche finirent par contraindre les indigènes à leur rendre les services exigés en Angleterre par la coutume du manoir. Entravée par les pestes du XIV^e siècle et par la révolte de Glendover, cette œuvre de lente assimilation prépara l'annexion définitive de tout le pays (la Principauté, la Marche et le reste) au temps d'Henri VIII, le plus représentatif des Tudors.

Intituler un livre « Préjugés et Promesses dans l'Angleterre du XV^e siècle », c'est poser une énigme au lecteur; l'auteur, M. KINGSFORD [1], s'empresse de l'expliquer dans sa préface : le XV^e siècle, dit-il, a été calomnié; on le comprend mal d'ordinaire parce qu'on se laisse dominer par des idées préconçues qui ont pris l'expression la plus retentissante dans les drames de Shakespeare. Le poète a, comme chacun sait, appris l'histoire dans la chronique de Holinshed (2^e édit., 1586); Holinshed, à son tour, s'est beaucoup servi d'Edward Hall, auteur de l'*Union of the two noble families of Lancaster and York;* or, ce chroniqueur, mort en 1547, partageait les préjugés des Tudors contre les dynasties qui s'étaient disputé la couronne au siècle précédent; à ses yeux, ce siècle était symbolisé par deux figures : Henri V, le vainqueur d'Azincourt, qui fut un héros et un saint, Richard III, qui fut un monstre; entre ces deux règnes, c'est la guerre civile, l'anarchie, la ruine des plus grandes familles et la misère du peuple. Puissant contraste, bien fait pour inspirer le grand poète nationaliste d'Élisabeth. Voilà le Préjugé; mais ce siècle si décrié fut riche en Promesses d'avenir au point de vue intellectuel, politique et social. Cinq chapitres, qui ont d'abord été des conférences et qui en ont gardé la forme oratoire, complètent le programme assez limité que s'était tracé l'auteur. Le chapitre II : *English letters and the intellectual ferment*, est un peu mince, par suite de l'indigence du sujet même. Le chapitre III : *Social life and the wars of the Roses*, est plus substantiel; M. Kingsford montre qu'il faut se mettre en garde contre des généralisations rapides et simplicistes, contre celle de Denton, qui peint le XV^e siècle avec

Oxford University Press, 1924, XV-303 p.; prix : 15 s. — Une carte de la région étudiée montre la répartition des régions rattachées à la principauté appartenant à la Couronne ou possédées par les puissants barons de la Marche : les Mortimer, les Bohun, les Clare, etc. — Nous recevons, trop tard pour pouvoir en parler cette fois, *Welsh tribal law and Custom in the middle ages*, par T. P. ELLIS. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 2 vol., XIV-456 et 469 p., 2 cartes; prix : 80 s. les deux.

1. C. L. KINGSFORD, *Prejudice and promise in XVth century England* (The Ford lectures, 1923-1924). Oxford, at the Clarendon Press, 1925, VI-215 p.

Digitized by Google

les plus sombres couleurs, et comme celle de Th. Rogers, qui montre l'aisance et la prospérité dans les villes, même dans les campagnes, en dépit des maux causés par les belligérants. Dans le chapitre IV : *West country piracy, the school of english seamen*, M. Kingsford montre les progrès accomplis par le commerce extérieur et par la marine ; il croit que les marins anglais se sont formés à l'école de la piraterie et, pour le prouver, il conte plusieurs anecdotes d'après des documents tirés des *Early chancery proceedings*. Cet argument rappelle un peu trop celui du plus grand jurisconsulte de ce même siècle. Fortescue prétendait, en effet, démontrer la supériorité des Anglais contre les Français en disant naïvement qu'ils étaient des voleurs beaucoup plus habiles. Les derniers chapitres sont d'excellents traités sur Londres au XV^e^ siècle [1], sur la politique, la disgrâce et l'assassinat de Suffolk en 1450. L'auteur rend pleine justice aux talents, à l'honnêteté morale de Suffolk, éminent homme d'État qu'on a voulu flétrir en le représentant comme l'amant et le mauvais conseiller de Marguerite d'Anjou ; double réhabilitation fondée sur une connaissance approfondie des faits et des textes. En somme, recueil d'intéressantes considérations sur l'histoire d'une époque où il reste encore, son livre en est la preuve, beaucoup de problèmes à résoudre [2].

Une gracieuse biographie de Marguerite de Beaufort, comtesse de Richmond, par Miss ROUTH [3], clôt le XV^e^ siècle, si tourmenté, par une note attendrie et comme reposée. Née en 1441, Marguerite fut mariée trois fois : la première à Edmond Tudor, de qui elle eut un fils, Henri, le futur Henri VII ; mère et veuve à seize ans à peine, elle épousa (1459) Henri Stafford, fils cadet du duc de Buckingham, et qui mourut en 1482. Ces deux premiers maris appartenaient au parti des Lancastre ; le troisième, Thomas Stanley, plus tard comte Derby [4], tenait pour la maison d'York, qu'il devait trahir en abandonnant Richard III à Bosworth. Elle fut donc comme un trait d'union entre les deux familles rivales et prépara, sans le vouloir, la fusion réalisée par son fils Henri VII. En cela seulement consiste son rôle politique. Princesse pieuse, éclairée, mère tendre, elle a laissé une mémoire vénérée dans les collèges d'Oxford et de Cambridge, fondés ou dotés par elle. Sa vie a été

1. On goûtera notamment la promenade qu'on peut faire avec un guide aussi bien informé à travers la Cité ; le plan qui accompagne le *Survey of London* de Stow dans l'édition Kingsford a été reproduit ici avec quelques corrections. Je n'ai pas pu voir le plus récent ouvrage de M. Kingsford, *Piccadilly, Leicester square and Soho.*

2. Je regrette de ne pouvoir parler ni de Cora L. SCOFIELD, *The life and reign of Edward IV* (2 vol., Longmans ; prix : 52 s. 6 d.), ni de Francis Pierrepont BARNARD, *Edward IV french expedition of 1475 ; the leaders and their badges* (Londres, Milford ; prix : 25 s.).

3. Enid M. G. ROUTH, *Lady Margaret. A memoir of Lady Margaret Beauford, countess of Richmond and Derby, mother of Henry VII.* Oxford University Press, 1924, 135 p. — Le produit de la vente de ce volume a été affecté aux besoins du collège Lady Margaret Hall, Oxford.

4. M. Kingsford, qui a si bien discerné les sources des drames historiques de Shakespeare, n'a pas tenu compte de ce fait, signalé par M. Abel Lefranc, que le poète a d'ordinaire modifié le texte de ses auteurs pour plaire aux Stanley.

Digitized by Google

contée par John Fisher, évêque de Rochester, qui depuis 1495 l'a vue de près ; Miss Routh s'en est inspirée librement.

3° *Institutions.* — Vers la fin de sa vie, G. B. Adams avait formé le dessein de réunir en un volume plusieurs articles donnés par lui à diverses revues américaines ; ce volume vient de paraître par les soins de sa fille et de quelques amis [1]. Il contient dix dissertations sur autant de points particuliers, mais que rattache un lien commun. Elles ont, en effet, pour objet d'étudier le Conseil ou *Curia regis* et les cours de justice depuis la Conquête jusqu'à la fin du XII[e] siècle ; la dixième est une esquisse, déjà très poussée, des transformations subies par ces tribunaux durant le XIII[e]. L'idée première, la thèse, si l'on veut, de l'auteur, est de démontrer l'importance capitale de la féodalité normande sur le développement des institutions judiciaires : tandis que la loi saxonne reste en vigueur après la Conquête, la procédure s'adapte aux besoins d'une société nouvelle où domine l'élément féodal. Elle donne à la royauté les moyens d'imposer la paix aux vainqueurs et aux vaincus. L'arme, c'est une justice vigilante qui a son centre dans le Conseil, ses règles dans le *Common law*, né d'une sorte de fusion entre l'ancien droit et le nouveau, ses moyens d'action dans les tribunaux de la Couronne et dans les juridictions privées que multipliait le régime seigneurial ou manorial. L'interprétation de la Grande Charte et notamment de l'article 39 [2] sera peut-être le point le plus contesté dans cette suite de pénétrantes analyses ; même si l'on constate ou si l'on trouve à blâmer dans ce livre un esprit de système poussé parfois à l'excès, il donne à réfléchir et apprend beaucoup.

A l'histoire financière se rapportent deux ouvrages différents de caractère, mais également instructifs. C'est d'abord celui du regretté Sir James Ramsay [3]. En deux volumes publiés peu après sa mort, il a retracé règne par règne, depuis la Conquête jusqu'à la fin du XIV[e] siècle, le tableau des revenus ordinaires de la Couronne et des contributions extraordinaires accordées à la Royauté. Il ne s'est pas contenté d'aligner des chiffres, il les a expliqués par les faits, en les présentant dans leur rapport constant avec l'histoire. Il commence par un exposé du système appliqué à l'Échiquier pour la vérification des comptes rendus chaque année par les shérifs ; c'est une sorte de

1. George Burton Adams, *Council and courts in anglo-norman England.* New-Haven, Yale University Press ; Londres, Oxford University Press, 1916, XXV-403 p.

2. Rappelons les termes de cet article, en soulignant ceux où porte l'argumentation de M. Adams : « Nullus *liber homo* capiatur,... vel *disseisiatur* aut utlagetur..., nisi per legale *judicium parium* suorum, *vel* per *legem terre.* » — Un appendice est consacré à Innocent III. Le pape, comme on sait, par une bulle du 25 août 1215, annula la Charte imposée au roi par ses barons armés ; mais de quel droit? M. Adams paraît admettre qu'il s'appuya non sur la règle féodale qui obligeait le suzerain à protéger son vassal, mais qu'il agit en vertu de son pouvoir comme représentant de la justice divine. M. Adams ne dit pas clairement en quoi consistait ce pouvoir ; d'autre part, il publie le texte mutilé d'une autre bulle, datée du 18 juin 1215, dont on n'avait pas encore fait état.

3. Sir James Ramsay of Bamff, *A history of the revenues of the kings of England, 1066-1399*, 2 vol. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, VIII-365 et 440 p. ; prix : 42 s.

Digitized by Google

commentaire du *Dialogus de scaccario*. Les chiffres lui sont fournis par les rôles de la Pipe, plus ou moins contrôlés par d'autres sources contemporaines, et il n'est pas sûr que les *Pipe rolls* disent tout ce qu'il faudrait savoir. Néanmoins, cet ouvrage est un utile complément au célèbre traité de Madox (*Exchequer*), en même temps qu'il achève la belle série de volumes où Sir James a conté toute l'histoire de l'Angleterre au moyen âge.

M. SNAPE s'est occupé des finances monastiques [1] depuis la réformation de la vie religieuse au cours du XII^e^ siècle jusqu'à la dissolution du XVI^e^. Disciple de M. Coulton, l'auteur étudie en six chapitres la population des monastères, leur organisation, leurs revenus, leurs dépenses et leurs dettes, leur vie matérielle. Son travail, qui est loin d'épuiser toute la matière d'une aussi vaste enquête, est exécuté avec intelligence et critique. Il s'abstient de discuter, après tant d'autres, l'épineuse question de savoir si la sécularisation du XVI^e^ siècle était légitime, ou si Henri VIII l'ordonna uniquement pour des motifs politiques et cupides. Il reconnaît en deux pages (170-171) les services rendus à la civilisation par les ordres monastiques ; mais, après avoir étudié d'assez près leur histoire financière durant quatre siècles, il conclut qu'à la fin du XV^e^ l'institution était en pleine décadence. Que l'opération dirigée par Thomas Cromwell ait été exécutée par des mains brutales, cyniques et sanguinaires, c'est une autre question, que M. Snape ne s'est pas posée et qui, d'ailleurs, ne rentrait pas dans son programme [2].

La condition des paysans en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne a été longuement étudiée par M. COULTON [3]. Il n'a parlé ni de l'Irlande, ni de l'Écosse, ni de la Péninsule ibérique, ni des Pays scandinaves. Dans les limites qu'il s'est fixées, il a déployé une érudition étendue et une critique pénétrante. Le plan du livre est assez lâche et l'exposition parfois décousue. Dans les vingt-sept chapitres qui le composent, les digressions abondent ; encore l'auteur en a-t-il renvoyé plusieurs en appendice. Ces appendices, au nombre de quarante, sont d'ailleurs, si l'on se place au point de vue purement scientifique, les parties que les érudits liront avec le plus de profit. L'histoire comparée s'y étale avec complaisance, mais non sans utilité pour l'intelligence de la civilisation médiévale. L'auteur y reprend une thèse qui lui est chère : s'il est vrai, dit-il, que le christianisme a contribué de la manière la plus efficace à l'abolition de l'esclavage, le servage, qui l'a remplacé, a-t-il

1. R. H. SNAPE, *English monastic finances in the later middle ages*. Cambridge, at the University Press, 1926, IX-190 p. ; prix : 10 s.

2. M. Coulton, directeur de la série à laquelle appartient ce livre, annonce qu'à la fin de chaque année les volumes mis en vente seront munis d'un erratum qui permettra d'attendre le moment favorable pour une nouvelle édition. Dans le prochain erratum, il faudra relever que L. Delisle n'est pas l'auteur du *Calendar of papal letters* (p. VII). L'auteur des *Sacrosancta concilia* (p. VIII) est non pas Philippe Labbé, mais Labbe (avec un *e* muet), comme à la p. 81, n. 1.

3. G. G. COULTON, *The medieval village*. Cambridge, at the University Press (*Cambridge studies in medieval life and thought*), 1925, XXX-603 p. ; prix : 25 s.

Digitized by Google

rendu plus douce la vie du paysan? A-t-il aidé le serf à franchir un nouvel échelon dans l'échelle sociale, à faire tomber les barrières qui lui fermaient la voie vers la liberté complète, à relever son niveau moral? M. Coulton le nie. Non pas qu'il condamne aveuglément l'action de l'Église, ni même l'institution monacale qui lui est particulièrement antipathique ; mais il s'efforce de prouver que les moines, grands propriétaires fonciers, n'ont pas mieux compris leur devoir social que les « landlords » laïcs. Pour reproduire une de ses expressions, les laïcs, dans leurs rapports avec leurs paysans, l'emportent même de cinq pour cent sur le clergé régulier. A l'appui de cette thèse, il produit un grand nombre de textes, discute, non sans vivacité, les opinions contraires exprimées par les plus autorisés de ses adversaires catholiques, le Français Allard et l'Allemand Janssen, soulève des questions que l'indigence des documents rend peut-être insolubles et leur donne une solution qui, sous sa plume, est donnée comme certaine. Il sait qu'il sera contredit, et il ne s'en émeut point, car il aime la lutte et la provoque volontiers. Néanmoins, parmi ses arguments il en est qui sont d'un grand poids.

On accueillera d'un esprit plus tranquille l'étude de Mme Baldwin sur la législation somptuaire, où les faits parlent d'eux-mêmes[1]. En examinant les lois qui, en Angleterre, eurent pour effet de réglementer le luxe, l'auteur distingue trois sortes de motifs : 1° le désir de maintenir les classes sociales dans leurs cadres respectifs, de telle manière qu'un étranger, par exemple, au seul aspect du costume, puisse reconnaître la classe à laquelle appartient l'individu ; 2° la volonté d'interdire des pratiques déshonnêtes ou immorales ; 3° des raisons économiques telles que l'encouragement que le souverain voulait donner à certaines industries nationales, ou bien encore le souci qu'il avait d'obliger ses sujets à faire des économies, afin d'être mieux en état de venir en aide à ses besoins. En Angleterre, les lois somptuaires, moins tracassières qu'en Allemagne, par exemple, ont porté presque uniquement sur l'alimentation et sur les vêtements. L'auteur les analyse avec précision en les groupant en six périodes ; la cinquième comprend le règne d'Élisabeth, où elles atteignirent leur point culminant. La Révolution puritaine du XVIIe siècle les rendit désormais inutiles, les mœurs étant d'accord avec l'esprit des règlements.

Terminons ce chapitre en annonçant deux agréables recueils de dessins, gravures et miniatures tirés des manuscrits pour représenter les scènes de la vie et des occupations journalières au XVe et au XVIe siècle[2]. Une brève et

1. Frances Elizabeth Baldwin, *Sumptuary legislation and personal regulation in England.* Baltimore, The Johns Hopkins Press (Johns Hopkins University Press ; dep. of history, political economy and political science), 1926, 282 p.

2. Dorothy Hartley et Margaret M. Elliot, *Life and work of the people of England.* Londres, Batsford (*The people's life and work series*). 2 vol. : *The fifteenth* et *The sixteenth century*, 1925, 36 p., 49 pl. et 2 cartes ; prix de chaque vol. : 4 s. 6 d. — Nous recevons au dernier moment G. R. Owst, *Preaching in medieval England ; an introduction to sermon manuscripts of the period 1350-1450.* Cambridge University Press, 1925 ; prix : 17 s. 6 d.

Digitized by Google

néanmoins substantielle introduction résume les indications fournies par ces images. Quatre autres volumes compléteront cette série.

III. XVI^e siècle. — Donner près de quatorze cents pages à la biographie de Walsingham, ministre d'Élisabeth, et qui n'était pas de tout premier rang, semble une entreprise hors de proportion avec le sujet. Elle a tenté M. READ [1] qui, dès le début, l'avoue et s'en justifie. La vie privée de Walsingham est à peu près dépourvue d'intérêt ; M. Read l'a contée en moins de cinquante pages et tout à la fin de son ouvrage ; mais son héros fut le principal secrétaire d'État d'Élisabeth, et c'est par ses mains que passèrent les plus grandes affaires du règne. La personne s'efface derrière le ministre. Pendant un quart de siècle, M. Read a lu tout ce qui paraissait sur le fond et sur les alentours du sujet ; il a dépouillé les manuscrits des grandes bibliothèques anglaises, les fonds d'archives du P. Record office. Il avait rencontré un précurseur : en 1901, en effet, un Allemand, Karl STAEHLIN, avait publié [2] un volume de 636 pages, qui s'arrête à l'année 1573, où finit l'ambassade de Walsingham en France. Deux cents pages ont suffi à M. Read pour remplir le même espace de temps et il a pu faire quelques additions nouvelles. A partir de 1573, son œuvre lui appartient en entier. Walsingham devient alors membre du Conseil privé. Ce Conseil comprenait un petit nombre de membres : dix-sept au plus ; treize employés en exercice réel formaient une sorte de Conseil étroit où dominèrent Leicester, Burleigh et Walsingham, les véritables inspirateurs ou instruments de la politique royale. Le plan que s'est tracé M. Read est simple ; il ne s'est pas astreint à suivre un ordre chronologique rigoureux ; les affaires dont Walsingham fut chargé étaient trop nombreuses et trop enchevêtrées pour être traitées simultanément. Des chapitres séparés ont donc été d'abord consacrés aux rapports avec la France, les Pays-Bas, l'Écosse. En 1585, alors que Guillaume d'Orange vient d'être assassiné, et qu'en France s'organise la Sainte-Ligue, un complot se forme pour délivrer Marie Stuart prisonnière, rallier autour d'elle les Catholiques anglais et renverser Élisabeth. Walsingham, puritain austère et convaincu, travaille à déjouer les intrigues qui menacent la couronne et la vie de la souveraine ; il dirige les ressorts d'une police ingénieuse et sans scrupule. C'est lui qui réussit à faire admettre en justice que la reine d'Écosse avait connu le projet formé par Babington d'assassiner Élisabeth et que, complice d'un crime de haute trahison, elle méritait la mort. Convaincu que le supplice de Marie Stuart allait, d'autre part, soulever contre l'Angleterre les puissances catholiques du continent, il employa le reste de ses forces à rompre leurs desseins, et il y réussit. Ce long exposé, nourri de faits et de documents [3], est une maîtresse œuvre, d'une lecture aussi instructive que captivante.

1. Conyers READ, *Mr Secretary Walsingham, and the policy of Queen Elizabeth*. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, 3 vol., XI-443, 433 et 505 p. ; prix : 63 s.

2. Voir *Rev. histor.*, t. CI, p. 154.

3. Parmi eux, on peut signaler un traité sur l'office de « Principall secretarie » (t. I, p. 423-

Digitized by Google

On se rappelle qu'en 1914 M. CHEYNEY, professeur d'histoire européenne à l'Université de Pennsylvanie, a publié le tome I d'une histoire d'Élisabeth allant de la défaite de l'Armada jusqu'à la mort de la reine. Le tome II, récemment paru [1], termine l'ouvrage. Fin mélancolique d'un règne tragique où se sont fixées les destinées du peuple anglais. Les déconcertantes hésitations de la reine, qui empêchent d'abord toute action énergique, les succès des Espagnols, qui prennent Calais en 1596, la triple alliance conclue avec les Pays-Bas et avec Henri IV, le traité de Vervins (1598), l'expédition d'Essex en Irlande, son soulèvement et sa mort sur l'échafaud, remplissent une moitié du volume. Dans l'autre moitié, l'auteur expose en deux sections (VII et VIII) l'histoire des quatre derniers parlements (1589, 1593, 1597 et 1601), puis l'organisation des comtés, centaines et paroisses de l'Angleterre. M. Cheyney s'était proposé tout d'abord de tracer un tableau complet des institutions administratives de la vie intellectuelle et sociale ; il a reculé au dernier moment devant l'immensité de la tâche, qui eût d'ailleurs trouvé une place mieux appropriée dans un volume spécial. C'est grand dommage. Si le monument demeure inachevé, les parties construites sont remarquables par le judicieux emploi des matériaux [2] et par l'élégante précision de la forme.

Le chapitre sur les parlements d'Élisabeth devra être complété par plusieurs études de détail. Nous signalerons d'abord quelques articles de M. NEALE parus dans *English historical Review* [3] ; puis un mémoire de M. USHER sur les sources de l'histoire de la Chambre des Communes de 1547 à 1641 [4] ; enfin une conférence de M. NOTESTEIN sur l'acquisition par les Communes du droit d'initiative [5]. Étudiant l'organisation, la composition,

443) ; il fut rédigé en 1592, deux ans après la mort de Walsingham, pour l'instruction de Sir Edward Wotton, qui s'attendait à être nommé à son tour principal secrétaire. L'auteur est probablement Robert Beale, beau-frère de Walsingham et clerc du Conseil privé. A la fin du t. III, une longue note bibliographique est réservée à Marie Stuart. Page 461, les noms de Baguenault de Puchesse et de Guessard ont été estropiés. Parmi les « general histories », je ne trouve pas la *Catherine de Médicis* de M. Van Dyke.

1. *A history of England from the defeat of the Armada to the death of Elizabeth, with an account of english institutions during the later sixteenth and early seventeenth centuries.* Vol. II. Londres et New-York, Longmans, 1926, VIII-589 p.

2. M. Cheyney n'a pu utiliser qu'un petit nombre de documents inédits. Pour la bibliographie, il renvoie au prochain volume des Sources de l'histoire moderne, qui doit faire suite à celui de Ch. Gross et qui est rédigé par des érudits américains. Souhaitons que ce volume ne se fasse pas attendre.

3. T. XXXIV, p. 586, *Queen Elizabeth ; the quassing of the bills 1597-1598 ;* t. XXXV, p. 103, *Proceedings in Parliament relating to the sentence on Mary, queen of Scots ;* t. XXXVI, *The authorship of Townshends Historical collections* (p. 96), et *Parliament and the succession question in 1561-1563-1566* (p. 497) ; t. XXXIX, *Peter Wentworth.* Wentworth, député aux Communes, insistait pour que la reine désignât son héritier ; cette question troublait et irritait Élisabeth, qui envoya le malheureux en prison ; il y mourut après neuf ans de détention.

4. Roland G. USHER, *The institutional history of the House of Commons, 1541-1641.* Extrait des *Washington University studies*, vol. XI, avril 1924, n° 2, p. 187-254.

5. Professor Wallace NOTESTEIN, of Cornell University, *The winning of the initiative by the*

Digitized by Google

la procédure de la Chambre, M. Usher montre combien les documents sont encore incomplets ; il soumet à une critique acérée le *Commons' Journal*, les *Journals* de D'Eves et de Townshend ; il dresse la statistique des projets de loi (*bills*) qui ont été présentés plusieurs fois à la Chambre et de ceux qui ont été délibérés en comité, etc. Il aboutit à cette conclusion générale que les transformations des Communes au temps de Jacques Ier avaient été déjà en fait opérées au temps d'Élisabeth et par le gouvernement lui-même. Ce sont les membres du Conseil privé qui, à cette époque, dirigent réellement la Chambre, qui préparent les lois et les font voter par une assemblée domestiquée et passive. M. Notestein met en relief l'influence prédominante exercée par ces mêmes conseillers ; c'est dans les comités que l'initiative parlementaire ose peu à peu se manifester. L'impopularité de Jacques Ier, ses erreurs créent un esprit d'opposition qui hâte l'œuvre d'émancipation politique pendant les années 1620 à 1630. De telles dissertations, brèves, conduites avec une rigoureuse méthode, font faire de sérieux progrès à nos connaissances.

IV. XVIIe SIÈCLE. — Le « Français moyen » qui lit les journaux sait que l'expression *Downing street* désigne une rue de Londres où se trouve le ministère des Affaires étrangères, comme on dit chez nous le *Quai d'Orsay ;* mais que lui rappelle le nom propre Downing? Il l'ignore. M. BERESFORD le lui apprendra[1]. Georges Downing fut, au temps de la Révolution puritaine et de la Restauration, un fonctionnaire intelligent et souple. Il était apparenté aux Winthorp, dont l'un alla en 1630 fonder en Nouvelle-Angleterre une colonie de cultivateurs et de marchands puritains et républicains. En 1638, le père de Georges y rejoignit John Winthorp, premier gouverneur de la colonie (qui fut plus tard le Massachusetts), et Georges lui-même y passa huit ans. Après avoir pris le grade de bachelier ès arts au collège Harvard et donné pendant quelque temps des leçons à des « junior pupills », il revint en Angleterre (1646). Il servit d'abord dans un régiment de Cromwell en qualité d'aumônier (*puritan preacher*), puis comme chef du service des renseignements politiques et de l'espionnage (*scout-master general*) en 1648. Il avait trouvé sa voie. Un pas de plus et il est chargé d'une mission auprès de Mazarin à propos des Vaudois persécutés par le duc de Savoie (1655) ; l'année suivante, il est ambassadeur à La Haye, où il s'insinue auprès de Charles II et lui transmet sous main d'utiles avertissements. Le roi, rétabli sur son trône, récompense ce serviteur avant la lettre en lui conférant le titre de chevalier

House of Commons. Extrait des *Proceedings of the British Academy.* Londres, Humphrey Milford, 1924, 53 p. ; prix : 2 s. 6 d. — Ajouter du même auteur, *The Commons' debates for 1629*, publ. en collaboration avec Frances H. RELF (*Research public. of the University of Minnesota*), 1921, LXVIII-304 p. ; prix : 4 doll., et *The Journal of Sir Simonds d'Ewes (Yale histor. publication).* Humphrey Milford ; prix : 32 s. 6 d. Ces deux ouvrages ne nous sont pas parvenus.

1. John BERESFORD, *The godfather of Downing street : Sir George Downing, 1623-1684. An essay in biography.* Londres, Richard Cobden-Sanderson, 1925, 318 p. ; prix : 15 s.

Digitized by Google

(*knight*). Sir Georges rentra pendant quelques années au service diplomatique à La Haye, puis il fut secrétaire du Trésor (1667-1671). Les connaissances qu'il avait acquises chez les Hollandais en matière de commerce et de finance lui permirent d'apporter d'utiles modifications à l'organisme vieilli de cet établissement. Au Parlement, où il fut plusieurs fois élu, il jouit d'une autorité de spécialiste avisé, mais d'une réputation louche : on lui reprochait tout bas d'avoir trop bien su édifier sa fortune. M. Beresford l'indique avec discrétion ; il préfère insister sur son rôle diplomatique et financier. Sur ces points, il produit nombre de documents nouveaux ou mal connus concernant la politique économique de l'Angleterre. Devenu riche, Downing acheta du bien près de Cambridge, son pays d'origine ; c'est alors qu'il fonda le collège Downing à l'Université de cette ville. A Londres, il acquit ou fit construire des maisons dans la rue dont le nom a perpétué son souvenir. Le récit de M. Beresford se lit avec agrément ; l'humour n'y manque pas. Sur la vie de famille soit en Nouvelle-Angleterre, soit dans la capitale anglaise, il fournit, non sans quelque afféterie, de savoureux détails [1].

Quand Downing entra à l'Échiquier, il prit à son service un étudiant pauvre de Cambridge, Samuel Pepys. M. Lucas-Dubreton nous a déjà fait connaître la vie et le caractère de ce personnage ; M. TANNER montre surtout l'intérêt de son Journal [2]. Disons tout de suite que les rapports entre l'employeur et l'employé durèrent peu et qu'ils ont laissé à Pepys un souvenir plutôt désagréable [3]. Le véritable auteur de la fortune administrative que fit Pepys fut Sir Edward Montagu, Lord Sandwich, amiral de la flotte, qui ramena Charles II dans son royaume ; Montagu le fit entrer au *Board of Navy*. Là, Pepys était à peu près le seul qui fût totalement étranger aux choses de la marine ; mais il y déploya un zèle si intelligent et passionné que sa mémoire est restée à juste titre en grand honneur dans ce ministère. D'ailleurs, ce n'est pas la carrière bureaucratique qu'a voulu retracer M. Tanner ; il s'est proposé de faire connaître l'origine, la substance et la valeur du célèbre *Diary* tenu par Pepys de 1660 à 1669. Ici, il rejoint sur beaucoup de points le livre de M. Lucas-Dubreton. Le *Diary* s'arrête en 1669, parce que le travail

1. Certains noms de lieu lui ont suggéré des rapprochements qui ne manquent pas de piquant. N'est-il pas digne de remarque, dit-il p. 138, qu'en 1664 « la capitale de ce qui devait devenir la plus grande République du monde ait été appelée New-York [au lieu de New-Amsterdam], d'après le nom du plus absolu des Stuarts [Jacques, alors duc d'York, le futur Jacques II], et que la rue, aujourd'hui le centre nerveux de l'Empire britannique, porte le nom d'un gradué américain, qui, au début de sa carrière, fut un simple instructeur de gens de mer américains »?

2. J. R. TANNER, *Mr. Pepys, an introduction to the diary, together with a sketch of his late life*. Londres, Bell et fils, 1925, xc-308 p. ; prix : 7 s. 6 d.

3. Downing songea, paraît-il, un moment à faire nommer Pepys un des « clerks of the Council », poste assez bien rétribué ; mais, écrit malicieusement Pepys, c'était sans doute pour toucher lui-même les plus gros émoluments de la charge. La promotion, d'ailleurs, n'eut pas lieu. — Nous n'avons pas reçu *Private correspondance and miscellaneous papers of Samuel Pepys, 1679-1703*, publ. par J. R. TANNER (Londres, Bell, 1926).

Digitized by Google

forcené que Pepys fournit dans les plus défectueuses conditions de confort et d'éclairage l'avait rendu presque aveugle. Il n'en continua pas moins son service pendant trente ans encore (jusqu'en 1703). A lire ces deux auteurs, le Français et l'Anglais, on ne s'ennuie certes pas.

C'est avec un plaisir délicat que l'on relira, dans la nouvelle édition de M. R. DE PLANHOL, les Mémoires du comte de Grammont, par A. Hamilton, sur le temps et la cour de Charles II [1]. Le texte reproduit celui des deux éditions publiées du vivant de Hamilton (1713, 1714), c'est-à-dire qu'il est délivré des impuretés introduites dans les rééditions successives ; d'autre part, les erreurs typographiques et autres, assez nombreuses dans l'original, ont été corrigées en note ou en appendice. L'orthographe a été modernisée, excepté pour les noms propres, dont M. de Planhol a eu raison de respecter la forme, souvent singulière, que leur a donnée l'auteur ; c'est une marque d'origine.

Le gros ouvrage de Miss PARKES [2] sur les voyages et les transports en Angleterre au XVII[e] siècle contient beaucoup d'anecdotes tirées des livres du temps sur les routes et les ponts, la police des rues et des routes, les transports par eau et par terre, les auberges, les voleurs de grand chemin et autres tribulations du voyageur, etc. Une assez riche bibliographie et une illustration appropriée contribuent à recommander le volume.

V. XVIII[e] SIÈCLE. — Je n'ai pas à revenir sur la thèse de M. Paul VAUCHER : *Robert Walpole et la politique de Fleury ;* elle a été récemment annoncée avec éloge par un maître difficile, M. Pagès (*Rev. histor.*, t. CLII, p. 82). Dans sa thèse complémentaire [3], M. Vaucher raconte, à l'aide de documents en partie nouveaux, la violente opposition faite à Walpole quand il proposa d'établir des droits de consommation, tout en allégeant l'impôt direct qui pesait sur les propriétaires fonciers ; la bataille, menée par les tories et quelques whigs dissidents, fut chaude ; Walpole la gagna aux élections de 1734, qui lui donnèrent une majorité, fort réduite, il est vrai. Les manœuvres mises en mouvement pour obtenir ce résultat forment un amusant tableau des mœurs électorales, qui ne choquaient alors personne.

1. *Mémoires de la vie du comte Grammont*, par Antoine HAMILTON, publiés d'après les textes originaux, avec une carte, par René DE PLANHOL. Paris, A la cité des livres, 1926, VI-538 p. — C'est bien dommage qu'à la table on n'ait pas joint un Index.

2. Joan PARKES, *Travel in England in the seventeenth century.* Oxford University Press, 1925, XVI-354 p., 46 illustr. et une carte routière de 1689, malheureusement très réduite. — Je ne vois pas que l'auteur ait cherché à établir la durée des parcours selon le mode de transport ; des chiffres précis pourraient, dans certains cas, fournir à l'historien d'utiles indications.

3. Paul VAUCHER, *La crise du ministère Walpole en 1733-1734.* Paris, Plon, 1924, 71 p. ; prix : 7 fr. — M. Vaucher aurait bien dû définir dès le début le sens de l'expression *accise*, qui n'est plus guère en usage, et dire pourquoi il parle partout d' « un accise general » ; en français, le mot *accise* a toujours été du féminin. En anglais, on disait alors *excise ;* M. Vaucher, professeur à l'Université de Londres, le sait mieux que moi.

Digitized by Google

Le livre où M. Botsford étudie les progrès accomplis par la civilisation sous l'influence du commerce maritime est intéressant, mais n'apporte pas d'idées bien nouvelles[1]. On appréciera néanmoins les nombreux détails qu'il donne sur les heureuses transformations et améliorations apportées dans le régime alimentaire, dans le mobilier et le confort domestiques, dans l'embellissement et l'assainissement de la capitale, dans les divertissements populaires, etc. Le goût et les mœurs s'affinent sous l'influence de la richesse accrue ; une classe moyenne de grands et petits capitalistes prend une importance qui ne cesse de croître, sans ébranler encore la suprématie de l'aristocratie foncière. D'autre part, on assiste à l'éveil d'un esprit philanthropique qui travaille à la propagation du christianisme en Amérique et aux Indes. Le développement commercial précède, accompagne et suit le progrès industriel qui triomphe dans la seconde moitié du siècle.

Le tome II du Journal tenu par le Rév. James Woodforde, desservant *de* Weston-Longville (Norfolk), comprend seulement six années[2]. Encouragé par le succès du premier, M. Beresford a multiplié les citations tirées de ce curieux *Diary*. Faut-il s'en féliciter? Sans doute beaucoup de ses compatriotes trouveront plaisir aux menus détails notés par cet honnête curé de village (*country parson*) qui menait une vie confortable dans une région très calme, entouré de braves paroissiens assidus à l'église, excepté quand dehors il faisait mauvais temps, et ponctuels à payer leurs dîmes. Ils y retrouvent l'image vieillie, mais toujours vraie, de la vie des champs qui leur est chère. Les traits de mœurs abondent dans ce journal où la table[3], les voyages, la chasse occupent une si grande place. Mais combien tout cela est terre à terre, pot-au-feu et dénué de tout idéal religieux !

VI. XIX^e ET XX^e SIÈCLES. — Un autre journal, celui de Thomas Moore[4], nous mène trente ans environ plus tard, mais à une époque et dans un milieu tout à fait différents. Si l'auteur de *Lalla Rookh* est bien oublié aujourd'hui, le monde où il a vécu ne sera jamais assez bien connu. De 1818 à 1847, Moore nota dans son journal tout ce qu'il avait vu et entendu dans la société de littérateurs et d'hommes politiques, où il était très recherché par son esprit, sa culture et sa grâce. Il le légua par testament à Lord John Russell,

1. Jay Barrett Botsford, *English society in the eighteenth century, as influenced from oversea*. New-York, The Macmillan C°, 1924, 387 p. ; prix : 2 doll. 50 c. — M. Botsford a cru devoir bloquer les notes à la fin de chaque chapitre, disposition qui a le tort de compliquer les recherches. Une utile bibliographie termine le volume.

2. *The diary of a country parson, the Rev. James* Woodforde ; edited by John Beresford ; t. II : 1782-1787. Oxford University Press, 1926, XIV-392 p. ; prix : 12 s. 6 d.

3. Voir à l'Index les multiples renvois aux mots *breakfast, foods* (quatre colonnes), *games* (whist et quadrille), *indigestions*, et comparer, en regard, les maigres allusions à *religious observance*.

4. J. B. Priestley, *Tom Moore's diary ; a selection*. Cambridge, at the University Press, 1915, XV-218 p. ; prix : 6 s.

Digitized by Google

chargé de le publier. Il l'avait donc écrit en vue de la postérité. Lord John s'acquitta largement de ce devoir : non seulement le Journal, mais encore la correspondance de Moore parurent en 1860, huit ans après la mort de l'écrivain. Du journal, M. PRIESTLEY a donné une édition très abrégée, éliminant les parties, très longues et assez fastidieuses, qui touchent à la politique (Moore appartenait de cœur et d'esprit au parti whig) et conservant seulement ce qui gardera toujours de l'intérêt, à savoir ses relations avec les personnages qui appartiennent à la grande histoire. Il suffira de rappeler les noms de Byron, Wordsworth, Sheridan, Scott, Macaulay, et aussi celui des Holland, chez qui Moore fréquenta souvent, et celui de Talleyrand, pour caractériser le genre d'intérêt qu'on trouvera dans le choix judicieux fait par M. Priestley.

Sous le titre : *La première entente cordiale*, M. Raymond GUYOT a fait l'histoire des rapports diplomatiques entre la France et l'Angleterre pendant le règne de Louis-Philippe[1]. Son information est étendue, parfois de première main[2] ; sa critique est fort pénétrante, son jugement affranchi de tout préjugé. On sait à quelles épreuves fut mise cette entente : conclue, non sans de forts tiraillements, en 1831, au sujet de la Belgique, rompue en 1840 à propos de la question d'Orient, renouée sous le ministère Guizot pour se briser définitivement au contact des mariages espagnols, elle fut essentiellement précaire. M. Guyot en donne une raison qui a son prix : d'après lui, on se préoccupa beaucoup trop d'intérêts politiques, de convenances familiales et dynastiques, pas assez des problèmes commerciaux. A cette époque déjà, au regard des Anglais, gens réalistes, des accords économiques avaient seuls chance de durée. C'est peut-être réduire à l'excès la part qui doit être faite au sentiment. D'autre part, M. Guyot constate, avec un regret que tout le monde partagera, l'ignorance dans laquelle les deux peuples vivaient l'un en regard de l'autre. Si le gouvernement anglais était mieux renseigné par ses agents sur la France que la France sur l'Angleterre, l'opinion publique était dominée, des deux côtés de la Manche, par des préjugés nationaux qu'il était difficile de redresser. Les choses ont-elles beaucoup changé depuis? Les Français, qui savent à peu près ce qu'il faut penser de Thiers et de Guizot, liront avec curiosité le portrait que M. Guyot trace de Palmerston.

La rivalité de Thiers et Guizot rappelle par certains côtés celle de Disraeli (1804-1881) et de Gladstone (1809-1898). Sur Disraeli, fils d'un juif libre penseur et voltairien, qui fit baptiser ses enfants par un ministre de l'Église anglicane et qui confia l'éducation de son aîné, Benjamin, à un ministre indépendant, puis à un unitarien, les documents abondent, à l'aide desquels M. Monypenny et, après sa mort, M. George Buckle ont rédigé une biogra-

1. Paris, F. Rieder, 1926, 325 p. ; prix : 25 fr.

2. M. Guyot a travaillé aux archives des Affaires étrangères à Paris et à Londres. Il a pu constater et combler certaines lacunes volontaires dans les *Blue books*. En appendice, il publie deux importantes dépêches de Bulwer (1841) et de Normanby (1847).

Digitized by Google

phie « officielle » ; les six volumes de cette œuvre monumentale (1910-1920) ont été utilisés récemment par Sir Edward CLARKE dans des proportions plus modestes, mais dans le même esprit d'admiration à la fois pour l'homme et pour le chef de parti [1]. La partie la plus attrayante, du moins pour un étranger que ne passionnent pas les luttes parlementaires d'un autre pays, constitue ce que Sir Edward appelle « le roman d'une grande carrière ». Il nous fait connaître, et j'allais dire aimer, l'homme ondoyant et divers, l'ambitieux allogène qui, dès l'âge de vingt ans, n'hésitait pas à déclarer : « Je serai Premier ministre », le journaliste aux débuts désastreux pour sa bourse, le romancier rapidement célèbre, le député plusieurs fois vaincu aux élections, mais forçant toujours le succès, le voyageur qui restaurait une santé souvent délabrée en visitant les pays d'antique civilisation et de haute culture : la Grèce, l'Égypte, la Palestine.

Convaincu que la sécurité, l'avenir de l'Angleterre ont pour bases fondamentales une royauté forte et respectée, étroitement unie à l'Église établie et servie par un libre Parlement, Disraeli était aussi à sa manière un démocrate. Dans ses premiers romans, il parle avec mépris des eaux stagnantes où s'enlisaient les vieux tories entêtés à maintenir les antiques institutions d'origine féodale qu'abandonnait rapidement l'instinct populaire. Il veut que le gouvernement s'applique à rendre meilleure la condition des travailleurs de la terre et de l'usine. Il critique violemment la réforme électorale de 1832, parce qu'à ses yeux elle profitait surtout à la petite bourgeoisie, et il ne cesse de réclamer des mesures pour l'éducation populaire et contre les taudis. Ministre en 1872, il provoque la création d'une *Tory democracy*, et il donne l'illusion que le meilleur socialisme était celui des conservateurs dont il était le guide. Cette conception a été exposée avec talent par M. WILKINSON [2], d'autant plus désintéressé dans la question qu'il est citoyen des États-Unis, indifférent aux querelles des tories et des whigs.

Tandis que Disraeli jeune avait paru incliner d'abord vers un certain radicalisme, Gladstone, inféodé pendant un temps au parti de la Haute-Église, fut sollicité par Disraeli, passé définitivement au camp des tories, de l'y venir rejoindre [3]. On sait de reste qu'il échoua et qu'un fossé toujours plus large sépara les deux hommes d'État. M. SOMERVELL a eu l'idée singulière de refaire leur biographie en les mettant sans cesse en face l'un de l'autre en un parallèle à la Plutarque [4]. Il a tiré de là de piquants rapprochements. Tout de

1. Sir Edward CLARKE, *Benjamin Disraeli ; the roman of a great career*. Londres, Murray, 1926, IX-308 p. ; prix : 10 s. 6 d.

2. William J. WILKINSON, *Tory democracy*. New-York, Columbia University (*Studies in history, economics and public law*, vol. CXV, n° 2). Londres, Longmans, 1925, 315 p.

3. Sur ce point, voir Clarke, p. 145 ; rapprocher les lettres qu'ils échangèrent plus tard quand Disraeli perdit en 1872 sa femme bien-aimée (p. 210).

4. D. C. SOMERVELL, *Disraeli and Gladstone, a duo-biographical sketch*. Londres, Jarrolds, 1925, 311 p. ; prix : 12 s. 6 d.

Digitized by Google

même, on se fatigue vite à voir indéfiniment reparaître les deux mêmes personnages sur la scène, comme sur un écran cinématographique.

Un personnage, placé par sa situation sociale au-dessus des partis, est le futur Édouard VII, dont feu Sidney Lee avait entrepris la biographie [1]. Le tome I, le seul qu'il ait eu le temps d'achever, s'arrête au moment où la mort de la reine Victoria (22 janvier 1901) place le prince de Galles sur le trône. Il avait alors cinquante-neuf ans passés. « Pendant près de soixante ans, il avait été par son rang le premier parmi les sujets de sa mère ; mais elle n'avait concédé à son héritier présomptif qu'une part minime ou même nulle de ses droits souverains [2] », et l'on se demandait si le nouveau roi saurait faire face aux responsabilités de ce lourd héritage. Le gros volume de M. Lee explique longuement comment Albert-Édouard, prince de Galles [3], s'était cependant préparé à cette tâche. Son apprentissage fut laborieux et contrarié ; son père lui imposa une éducation à l'allemande, rigide et livresque ; son enfance, son adolescence, sa jeunesse furent soumises à un contrôle sévère que la reine continua plusieurs années encore après la mort du prince consort. Très imbue de son autorité royale, elle refusa obstinément d'initier son fils aux affaires publiques ; même quand elle l'eut fait entrer au Conseil privé, elle défendit qu'on lui communiquât les nouvelles et documents confidentiels réservés aux ministres [4]. Intelligent, affable, causeur charmant, c'est par l'usage du monde, par la conversation, par les journaux, par les voyages, qu'Albert-Édouard apprit son métier de roi. Disraeli affermit la reine dans son intransigeance ; Gladstone, au contraire, voulait que tous les « secrets » de la politique fussent régulièrement communiqués au prince (1885) ; mais c'est seulement en 1892 qu'il fut enfin officiellement autorisé à les con-

1. Sir Sidney Lee, *King Edward VII, a biography ;* vol. I : *From birth to accession 9th nov. 1841 to 22d january 1901.* Londres, Macmillan, 1925, xii-831 p., 6 portraits, 3 cartes, 2 fac-similés et un tableau généalogique de la famille royale ; prix : 31 s.

2. Sir Sidney, p. 302.

3. Il n'est pas inutile de rappeler les titres qu'il porta. Tout d'abord l'héritier présomptif devient à sa naissance : 1° duc de Cornouailles (titre conféré pour la première fois par Édouard III au Prince Noir en 1337) ; 2° duc de Rothesay, comte de Carrick, baron de Renfrew, lord des Iles et grand sénéchal d'Écosse (titres écossais qui avaient passé à la couronne d'Angleterre à l'avènement de Jacques Ier en 1603). Le titre de prince de Galles, auquel était joint celui de comte de Chester, n'est pas héréditaire ; il fut conféré par lettres patentes à Albert-Édouard quand l'enfant avait à peine un mois. Quand Albert-Édouard (*Bertie*, dans l'intimité) voyageait incognito, il portait ordinairement le titre de baron de Renfrew, plus rarement celui de comte de Chester (Lee, p. 8).

4. Les diplomatistes apprendront sans doute avec intérêt que les dépêches venant de l'étranger étaient portées chez les ministres compétents en deux valises de cuir rouge ; l'une de ces valises avait des clés pour la reine, le premier ministre et le chef du Foreign office ; l'autre s'ouvrait au moyen de « Cabinet keys » possédées par tous les ministres et leurs secrétaires particuliers. En 1886, Lord Roseberry fit donner au prince les clés des deux boîtes. Pour la plus secrète, on lui donna une clé d'or qu'avait possédée son père et qu'on venait de retrouver, oubliée, au Foreign office (p. 216-217).

Digitized by Google

naître sans réserve. Du moins ne put-on pas lui interdire de donner parfois son avis, de hasarder des conseils aux ministres responsables ; quant à la reine, c'est par des voies détournées, et non sans essuyer quelques rebuffades, qu'il essayait de lui soumettre ses idées. En fait, tout l'intéressait, et c'est ainsi que son biographe est amené à passer en revue les grandes questions de la politique générale, depuis la guerre des duchés de l'Elbe jusqu'à celle du Transvaal. Sur deux points, Lee, qui eut accès aux archives privées de la famille royale, apporte un assez fort contingent de documents nouveaux : d'une part, le soulèvement des Boers et l'affaire du fameux télégramme envoyé par Guillaume II au président Kruger ; de l'autre, les rapports personnels du prince avec son neveu, l'empereur allemand. Personne n'ignore plus maintenant les procédés discourtois ou même offensants dont usa Guillaume II envers lui, ni sa conduite cauteleuse et provocatrice à l'égard du gouvernement britannique.

C'est Disraeli, comme on sait, qui fit voter par les deux chambres du Parlement le projet de loi conférant à la reine Victoria le titre d'impératrice des Indes. Non sans peine, car le projet fut combattu avec ardeur, notamment par Gladstone ; le prince de Galles lui-même y répugnait. Le titre suggérait une conception d'impérialisme que le ministre n'avait pas inventée, qui correspondait à des sentiments éclos dans l'âme de beaucoup de peuples, même hors de l'Angleterre, mais que chacun interprétait à sa façon. Elle méritait d'être étudiée dans un esprit critique et impartial. C'est ce qu'a fait un érudit danois, M. Bodelsen, dans une thèse de doctorat [1]. Elle comprend deux parties. Dans la première, il expose la thèse séparatiste, professée par les libéraux anglais. Les colonies, disaient-ils, coûtaient à l'État beaucoup plus qu'elles ne lui rapportaient ; certaines même lui créaient de perpétuels soucis. L'affaire du Canada, mal pacifié, n'allait-elle pas l'entraîner dans une guerre avec la puissante et ambitieuse République voisine? Si les colonies revendiquaient sérieusement leur indépendance, ne serait-il pas prudent de les abandonner à leur sort? A l'idée de séparatisme s'oppose celle d'impérialisme, qui a pour but de resserrer, au contraire, les liens qui rattachent à la mère patrie les « colonies » et les « dépendances ». L'étude de cette théorie et de son application est faite par M. Bodelsen dans la seconde moitié du livre. Il connaît bien les sources et en tire un bon profit. C'est plus ou moins directement de la Fédération impériale, créée en 1871 et aussitôt adoptée par Disraeli, qu'est parti le mouvement impérialiste ; M. Bodelsen en expose le développement jusqu'à sa dissolution en 1893.

Depuis la Grande Guerre, une conception nouvelle tend à prévaloir sur cette même matière. L'Empire britannique comprend actuellement des sujets de toute race, de toute couleur, de toute croyance ; il est donc juste d'accorder le droit de se gouverner eux-mêmes à ceux qui ont atteint à un

1. C. A. Bodelsen, *Studies in Mid-Victorian imperialism.* Copenhague et Londres, Gildendal, 1924, 926 p. ; prix : 10 s. 6 d.

Digitized by Google

degré supérieur de la civilisation ; aux autres, la protection d'une tutelle bienveillante. Ainsi s'exprime, par exemple, M. Mac Innes dans l'introduction d'un petit livre où il expose ses idées sur l'organisation de l'Inde et des *Dominions* d'une part, sur la politique à suivre envers les Malais d'autre part [1]. De son côté, un spécialiste de l'histoire des pays d'outre-mer, M. Egerton, réédite, après revision attentive, les textes sur lesquels s'appuient les fédérations et unions qui se sont fondées en Nouvelle-Angleterre (1643), au Canada (1867), en Australie (1849, 1900), dans le Sud africain (1909) [2]. En ce qui concerne le Sud-Afrique, on ajoutera le rapport de Lord Selborne, qui a servi de base à l'Acte d'union de 1909 ; il a été publié par M. Basil Williams [3].

C'est à l'Angleterre que M. Novion a consacré ses deux thèses pour le doctorat ès lettres [4]. La thèse complémentaire, sur la presse et ses transformations au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, fournit des renseignements précis, puisés d'ordinaire aux sources les plus autorisées. La thèse principale traite de la politique intérieure et étrangère du pays depuis 1900 environ jusqu'en 1914. On lira, avec une attention passionnée, chez nous du moins, le premier chapitre, sur l'entente cordiale et l'antagonisme anglo-allemand (1901-1906), et le dernier, sur la rivalité anglo-allemande (1907-1914). Ce n'est pas que la politique intérieure puisse nous laisser indifférents, car nous avons intérêt à posséder des idées exactes sur des faits d'une importance aussi considérable que le protectionnisme, l'impérialisme d'expansion et d'union, le *Labour party*, le conflit des Communes et des Lords, le suffrage des femmes, etc. Sur ces grosses questions, l'auteur apporte le fruit de nombreuses lectures qui sont résumées avec intelligence et clarté, d'ailleurs sans grande originalité ni pour le fond, ni pour la forme. On regrette l'absence d'un bon index, qui eût ajouté beaucoup à la valeur du livre, répertoire assez riche, en somme, de notions utilisables.

VII. Histoire régionale et locale. 1° *Écosse.* — Les institutions poli-

1. C. M. Mac Innes, *The British commonwealth and its unsolved problems.* Londres, Longmans, 1925, x-176 p. ; prix : 5 s.

2. Hugh Edward Egerton, *Federation and unions within the British Empire* (1911, nouv. édit. 1924). Oxford, at the Clarendon Press, 306 p.

3. *The Selborne memorandum ; a review of the mutual relations of the British South-african colonies in 1907.* Oxford University Press, 1925, XXVIII-184 p., deux cartes et trois tableaux de statistique économique. En appendice, M. Williams a reproduit le *Modus vivendi* conclu en 1901 avec le Portugal.

4. François Novion, *La presse anglaise contemporaine et ses grands quotidiens.* Paris, Félix Alcan, 146 p. ; prix : 7 fr. — *L'Angleterre et sa politique étrangère et intérieure, 1900-1914.* Ibid., VIII-460 p. ; prix : 25 fr. — Dans ce second ouvrage, la bibliographie remplit les vingt dernières pages. A la suite de certains chapitres sont énumérés et analysés les plus importants des discours qui ont été prononcés dans les campagnes électorales de 1905-1906 et 1910-1911, dans la bataille entre les Communes et les Lords, pendant la campagne féministe. Ajouter, p. 20, le tableau des accords qui ont précédé, accompagné ou suivi le renouvellement de la Triple-Alliance de 1887. C'est un utile hors-d'œuvre.

Digitized by Google

tiques, administratives et religieuses de l'Écosse au moyen âge ont été présentées par M. James MACKINNON, professeur de droit ecclésiastique à l'Université d'Édimbourg, avec la collaboration de M. James A. R. MACKINNON, avocat, examinateur de droit à la même Université[1]. Le livre, écrit avec précision et d'une lecture facile, est divisé en trois sections pour la période celtique (jusqu'au XI^e siècle), la période féodale (XII^e et XIII^e siècles), la période anarchique qui suit la guerre de l'indépendance et qui crée un état de guerre permanent avec l'Angleterre. Il s'arrête à la Réforme, qui transforme radicalement l'organisme de l'État et de l'Église. L'exposé suit de près les textes, c'est-à-dire ce qui nous en a été conservé après les destructions déplorables subies par les archives écossaises dans le cours de ces temps troublés. Peu de polémique ; les auteurs ne prennent parti qu'avec toute la précaution imposée par l'indigence des documents.

Ils ont mis en bonne lumière l'origine, le caractère, le fonctionnement *du* Parlement, mais ils lui ont consacré seulement un nombre limité de pages. C'est, au contraire, tout un gros volume que M. RAIT a écrit sur cette institution[2]. Il y a déployé une érudition du meilleur aloi, des observations d'un haut enseignement. Un lecteur pressé pourrait se contenter de lire la longue introduction (126 p.), où est résumée toute l'histoire du Parlement depuis le XII^e siècle jusqu'à sa fusion avec celui d'Angleterre en 1707 ; mais le détail est des plus instructifs. Les Français constateront l'influence exercée par les institutions de leur pays sur celles du royaume allié ; mais les analogies entre les parlements d'Écosse et les États généraux de France s'arrêtent à l'aspect extérieur ; quant au fond, les différences sont considérables. Comme en Angleterre, le Parlement d'Écosse fut un corps politique, sans cesser d'être aussi le tribunal suprême de la Couronne, et c'est pourquoi il a toujours duré, tandis que, chez nous, les progrès de l'absolutisme royal ont comprimé le développement normal des États-Généraux ; mais en Écosse l'action du Parlement fut en réalité peu efficace, parce qu'il ne fut jamais appuyé par une opinion publique vraiment nationale[3].

La correspondance de Marie de Lorraine, reine d'Écosse et mère de Marie Stuart, a été recueillie par John Lindsay de Balcarres (1555-1598), qui fut

1. *The constitutional history of Scotland, from early times to the Reformation.* Londres, Longmans, 1924, VI-351 p. ; prix : 16 s.

2. Robert S. RAIT, professeur à l'Université de Glasgow et historiographe royal, *The parliaments of Scotland.* Glasgow, Maclehose, Jackson et C^ie, 1924, XXIX-546 p. ; prix : 30 s.

3. Un plan du livre en montrera l'importance. Après l'introduction viennent neuf chapitres : I. Origine, caractère et compétence des assemblées dites Parlements, Conseils généraux ou Conventions ; II. Composition du Parlement, formé de trois ou quatre états : le clergé, les vassaux directs de la Couronne, les députés ou commissaires des bourgs royaux, les hauts fonctionnaires qui assistent *ex officio* aux sessions ; III. Convocation, ajournement et dissolution ; IV. Commissions et Comités, qui se substituent presque entièrement au Parlement lui-même ; V. Délibérations et votes ; VI-VIII. Procédure et compétence en matière de justice et de finance ; IX. Hauts fonctionnaires et personnel ; police du Parlement et privilèges de ses membres ; questions de rang et de préséance dans les cérémonies officielles, etc.

Digitized by Google

secrétaire d'État sous Jacques VI. Elle a été cédée en 1712 aux Archives, où elle est contenue en quatre volumes de lettres et un cinquième de comptes de la reine. Marie, fille de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, épousa d'abord Louis d'Orléans, duc de Longueville, mort en juin 1537, puis Jacques V, roi d'Écosse, qui la rendit mère d'une fille, Marie, future reine d'Écosse et de France. Les lettres publiées par M. Wood (plus de quatre cents, presque toutes en français)[1] intéressent surtout la famille de Lorraine et les affaires de France. Après la mort de Jacques V (1542), les allusions à l'Écosse deviennent fréquentes ; à partir de 1548, il y est un moment parlé de Marie Stuart, enfant et jeune fille. L'édition est très soignée ; deux introductions disent ce qu'il convient de savoir pour l'intelligence de ce recueil de lettres dont l'intérêt, somme toute, est assez restreint.

La responsabilité de Marie Stuart dans le meurtre de Darnley a été discutée à nouveau par le général Mahon[2]. Après avoir cherché à démontrer que la cour de France n'eut pas sur ses mœurs l'influence délétère qu'on lui attribue, à tort sans doute, il conclut que Marie ne pouvait être et ne fut pas criminelle. La discussion porte sur le *Lennox paper*, tel qu'il se trouve dans une rédaction conservée à Cambridge, et sur les *Glasgow letters*. Elle n'entraîne pas la conviction, mais on ne saurait l'ignorer. Rappelons que la culpabilité de Marie dans le complot de Babington a été commentée à fond par M. Read dans son *Walsingham*.

2° *Irlande.* — Mme Green s'est instituée l'historiographe de ce pays[3]. Elle y met toute son érudition, tout son talent d'écrivain, tout son cœur. Son nouveau livre sur l'Irlande primitive dépasse ma compétence ; mais il faut prendre bonne note d'une déclaration qu'elle fait elle-même à la première page : elle dit qu'elle doit beaucoup au savant professeur Eoin Mac Neill qui, « par ses études sur des sources mal connues, telles que les anciennes généalogies, par ses ingénieuses investigations et par ses interprétations nouvelles, nous a ouvert des voies inexplorées, surtout dans le domaine des

1. *Foreign correspondence with Marie de Lorraine, queen of Scotland, from the originals in the Balcarres papers.* Edimbourg, Scottish history Society (3e série des Publications de cette Société, t. IV et VII), 2 vol., 1913 (1537-1548) et 1925 (1548-1557), xxxix-256 et lxi-329 p. Les introductions et les deux indices sont de M. Wood.

2. Major général R. H. Mahon, *Mary, queen of scots. A study of the Lennox narrative in the University library at Cambridge ; with some reflections on her environment in France and on her marriage negociations.* Cambridge, at the University Press, 1924, 128 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. Alice Stopford Green, *History of the Irish state to 1014.* Londres, Macmillan, 1925, xi-437 p. et quatre cartes ; prix : 12 s. 6 d. — La bibliographie, reléguée à la suite des vingt-un chapitres dont se compose le volume, mentionne les principaux ouvrages dus à des savants irlandais et allemands ; presque rien sur la production française, pourtant si considérable à tous égards. En dehors des *Chrétientés celtiques* de dom Gougaud, H. d'Arbois de Jubainville seul est à peine cité deux ou trois fois. — M. Eoin Mac Neill a communiqué à Me Green, qui les a publiées, deux longues notes : l'une sur le calendrier de Coligny et sur la date de Pâques dans l'Irlande septentrionale (p. 308-310) ; l'autre sur les plus anciennes sources juridiques, avec le sens des termes qui s'y trouvent (p. 422-423).

Digitized by Google

lois irlandaises ». Voilà qui doit nous donner confiance ; nous n'avons pas à redouter que chez Mme Green le patriotisme fausse les faits. — L'histoire d'Irlande de 1200 à 1600, par le même auteur, a paru pour la première fois en 1908 et a été annoncée ici même (*Rev. histor.*, t. CI, p. 155) ; une seconde édition a paru en 1909, et voici qu'un nouveau tirage a paru nécessaire[1]. Succès mérité par un livre plein de renseignements utiles sur le commerce et l'industrie, l'éducation et la littérature.

Le Parlement d'Irlande a été étudié dans un écrit de circonstance qui a paru il y a bien près de dix ans et que je m'excuse de signaler si tardivement. On discutait alors en Angleterre le moyen de donner aux Irlandais une large autonomie, sans porter atteinte à l'unité de l'Empire. Ne serait-il pas opportun de rétablir le Parlement qui avait fonctionné dans l'île sœur depuis au moins le XIVe siècle jusqu'à l'extrême fin du XVIIIe ? Mais en quoi consistait-il ? M. Mac Neill n'a pas eu de peine à prouver qu'à aucune époque cet organe, en apparence calqué sur celui d'Angleterre, n'a pu ni exercer une action indépendante, ni contrôler les agents du gouvernement britannique[2]. Au XVIIIe siècle, uniquement composé de pairs et de députés protestants, propriétaires du sol dont les possesseurs irlandais avaient été dépouillés, il n'était qu'un instrument de persécution religieuse et économique. Tout cela était connu, surtout par Lecky, et d'ailleurs les événements ne tardèrent pas à donner au problème une solution qu'alors M. Mac Neill ne croyait peut-être pas possible. Mais il n'était pas inutile de refaire Lecky ; M. Mac Neill s'en est acquitté avec succès.

3° *Londres.* — Il y a quelques années, le P. Record office entra en possession d'un cartulaire de la Chartreuse que Gautier de Mauny, bien connu par son rôle dans la guerre de Cent ans, avait fondée dans cette ville, sur un terrain acheté par lui en 1349 et converti en cimetière pour y enterrer les victimes de la peste noire. Le cartulaire, rédigé au XVIe siècle, quelque temps avant la suppression de la Chartreuse (1535), contient un récit de la fondation, une série de documents concernant la construction des bâtiments et l'établissement d'un aqueduc destiné à l'alimentation du monastère en eau potable. Ces textes ont été publiés, traduits, commentés par feu Sir William Hope en un beau volume qui intéresse l'archéologue autant que l'historien[3].

Trois siècles après la fondation de Gautier de Mauny, un fléau de même

1. *Te making of Ireland and its Undoing, 1200-1600.* Londres, Macmillan, 1924, XXIV-573 p. ; prix : 12 s.

2. G. Swift Mac Neill, M. P., *The constitutional and parliamentary history of Ireland till the Union.* Dublin, The Talbot Press ; Londres, Fisher Unwin, 1917, XXXI-516 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. Sir William St. John Hope, *The history of the London Chaterhouse from its foundation until the suppression of the monastery.* Londres, Society for promoting Christian Knowledge, 1925, in-4°, XI-203 p., un plan de la Chartreuse ; prix : 25 s. — Une partie des bâtiments subsiste encore ; restaurés au XVIIe siècle, ils renferment aujourd'hui un hospice pour les indigents et une florissante école.

Digitized by Google

nature vint dévaster Londres. La grande peste de 1665 a été décrite par Daniel Defoe dans son *Journal of the plague year*, habilement composé à l'aide de quelques documents officiels et d'une forte dose d'imagination. En fait, ce n'est qu'un roman. Telle est l'opinion exprimée par M. BELL, et il la prouve à la suite de longues recherches méthodiquement poursuivies, en un livre[1] où il a fait preuve d'une critique pénétrante. Si le style, assez pittoresque, est légèrement prétentieux, le fond est très solide. Les débuts de l'épidémie, les conditions très favorables à son développement dans une ville surpeuplée et malsaine, la désertion des autorités, qui sema la panique[2], la marche rapide et meurtrière du fléau, l'ensevelissement des cadavres sont exposés avec une grande abondance de détails, effrayants pour la plupart, parfois comiques[3]. La peste, qui dura sept mois, sévit surtout de juillet à septembre ; puis elle s'arrêta d'elle-même, non sans laisser des germes qui ranimèrent encore la maladie jusqu'en 1679. Elle avait coûté la vie à plus de cent mille personnes. Un graphique impressionnant (p. 158) montre les quartiers qui furent les plus éprouvés et la marche graduelle de la maladie. On regrette de ne pas trouver en regard une autre carte montrant les ruines opérées, l'année suivante (1666), par le grand incendie ; on saurait alors si vraiment, comme on l'a dit, le feu a contribué à l'extinction de l'épidémie ; en tout cas, il a certainement permis d'assainir la ville reconstruite et, par conséquent, rendu presque impossible le retour violent du fléau.

VIII. HISTOIRE RELIGIEUSE, DEPUIS LA RÉFORME. 1° *L'Église anglicane.* — A la réformation religieuse ont été consacrés trois ouvrages d'une réelle valeur[4]. Le premier est une biographie d'Étienne Gardiner, évêque de Winchester (1531-1555), par M. MULLER, professeur d'histoire ecclésiastique à l'école de théologie protestante de Cambridge (Mass.)[5]. Le personnage est connu. On sait que, jurisconsulte plus encore que théologien, il entra au service de Wolsey, qu'il fut chargé de mission auprès du pape pour l'affaire du divorce, que le roi le prit en 1529 pour son principal secrétaire et qu'il lui fit

1. Walter George BELL, *The great plague in London, 1665*. Londres, John Lane ; New-York, Dodd, Mead et Cie, 1924, XII-374 p. ; trente illustrations et une carte ; prix : 25 s. — M. Bell avait déjà publié *The great fire of London in 1666*.

2. Le roi, les ministres partirent de bonne heure, laissant Monck se tirer d'affaire comme il pourrait. Pendant toute la durée de l'épidémie, le Conseil privé fut assemblé trois fois pour s'en occuper et, sur ces trois séances, deux furent employées à discuter les moyens de protéger contre l'infection le lieu où résidaient le roi et la cour (p. 97). Les médecins désertèrent aussi ; pour récompenser trois aldermen, trois médecins et pharmaciens qui s'étaient signalés par leur dévouement, le roi fit, l'année suivante, distribuer des pièces de vaisselle d'argent pour une somme de 200 l. (p. 70) ; le Lord maire n'eut rien (p. 71).

3. Aventure picaresque de l'ivrogne joueur de biniou, rapportée par Defoe et qu'on taxa de mensonge, mais qui est vraie (p. 214).

4. Nous n'avons pas reçu *The Reformation in Northern England*, recueil de six conférences par J. S. FLETCHER (Allen et Unwin).

5. James Arthur MULLER, *Stephen Gardiner and the Tudor reaction*. Londres, S. P. C. K., 1925, XVI-429 p. ; prix : 15 s

Digitized by Google

obtenir deux ans plus tard le riche évêché de Winchester. Il fut un des avocats qui défendirent et firent triompher l'Acte de suprématie. Il poussa même l'esprit de soumission à la volonté tyrannique d'Henri VIII au point d'approuver et de faire admettre par le clergé l'acte sanguinaire dit des « Six articles » (1539). « C'est mon évêque à moi », disait alors de Gardiner Henri VIII ; mais, après la mort de ce roi, il combattit ceux qui poussaient l'Angleterre schismatique dans la voie de l'hérésie ; il fut donc mis à la Tour et il y resta prisonnier jusqu'à l'avènement de la catholique Marie Tudor. Il mit alors tout son zèle à restaurer le catholicisme henricien. Chancelier du royaume, il s'inclina devant la volonté royale de la fille, comme il avait fait devant le père ; mais, sur les questions dogmatiques, il fut intraitable. Cependant, il ne fut pas sans pitié pour les personnes ; des trois cents « martyrs » de la foi protestante qui périrent alors, cinq seulement peuvent être considérés comme ses victimes directes. Un trait le caractérise : il considérait l'hérésie comme un crime contre l'autorité souveraine ; il estimait que tout sujet doit obéir à une loi votée par le Parlement. Comme le fait justement remarquer M. Muller, c'est la politique dont s'inspira plus tard Cecil, le ministre d'Élisabeth. Signalons en appendice un catalogue critique des lettres, tant publiées qu'inédites, de Gardiner.

Voici maintenant Cranmer, en qui M. Smyth montre moins le courtisan que le théologien[1]. N'est-ce pas lui, en effet, qui, sous le règne d'Édouard VI, ou plutôt du protecteur Somerset, a le plus contribué à fixer les règles fondamentales de l'Église anglicane? Sur le dogme de la transsubstantiation, il a fait insérer dans le *Prayer book* de 1549 une doctrine qui s'oppose en même temps à celle de l'Église romaine et au pur symbolisme des Zwingliens. « C'est sur les précédents établis par lui que repose la réforme d'Élisabeth », dit justement M. Smyth ; mais on pourrait le chicaner quand il ajoute qu'à l'Église organisée par la reine Cranmer « a légué un esprit de tolérance et de modération rare à cette époque de fanatisme, et une liturgie qui est un des plus beaux monuments religieux de tous les temps » (p. 296). M. Smyth ignore-t-il la liturgie catholique? D'autre part, dans son introduction et dans le chapitre VIII sur la politique religieuse inspirée et dirigée en des sens divers par Somerset, puis par Northumberland, il explique l'échec de la première tentative faite pour organiser une Église vraiment nationale, puis celui de la réaction violente, mais vaine, de Marie Tudor et de son époux catholique pour restaurer un ordre de choses définitivement condamné.

Élisabeth mit fin au chaos. Restée peut-être catholique au fond, tout au fond du cœur, elle favorisa la propagande calviniste, mais elle eut soin de conserver l'institution épiscopale, si bien appropriée à ses idées monarchiques. Comment fut administrée cette Église, c'est ce qu'expose M. Kennedy en utilisant surtout les procès-verbaux des visites faites par les évêques

1. C. H. Smyth, *Cranmer and the Reformation under Edward VI*. Cambridge, at the University Press, 1926, 315 p. ; prix : 10 s. 6 d.

Digitized by Google

dans leurs diocèses et les injonctions royales qui en étaient le résultat et la sanction[1]. Ces *visitations*, ces *injunctions* avaient déjà été étudiées par lui dans un premier ouvrage écrit en collaboration avec le Rév. FRERE[2] et qui se rapportait aux années 1536-1574 ; maintenant, c'est la période de 1575 à 1603 qu'il traite seul. Le texte des documents remplit le tome II. Le premier volume est une introduction où l'auteur nous dit comment ils ont été rédigés, quelle autorité l'on peut accorder à leur témoignage, de quels moyens nous disposons aujourd'hui pour les compléter et les éclairer. Puis, dans une suite de chapitres très substantiels, il indique les moyens employés par l'administration royale pour faire fonctionner le nouvel établissement ; il montre comment il s'exerçait dans les paroisses, comment les laïcs devaient s'acquitter de leurs devoirs religieux, quelle situation était faite aux dissidents (Papistes) et aux Puritains.

Dès le début, et pendant une période plus ou moins longue, les Puritains répugnèrent à subir la contrainte d'une Église d'État qui imposait aux fidèles de se conformer aux règles établies pour le culte public. Ils estimaient que l'homme, créé libre, pouvait faire son salut sans intermédiaire et avec le seul secours de la grâce divine. L'acte d'uniformité était donc, à leurs yeux, contraire à la liberté individuelle et à la volonté de Dieu ; aussi furent-ils persécutés. Les Stuarts, non plus qu'Élisabeth, ne voulaient tolérer ces esprits indépendants. Dans l'introduction à un livre sur Richard Baxter, M. LADELL raconte les tribulations auxquelles ces infortunés furent soumis de 1558 à 1660[3]. Il prépare ainsi le lecteur à comprendre la vie et l'œuvre de Baxter, qu'il appelle le « Prophète » du puritanisme. Expression assez impropre, puisque Baxter n'a jamais songé à prédire l'avenir ; elle s'explique peut-être par l'usage, cher aux ministres puritains, de « prophétiser », c'est-à-dire de prêcher dans des assemblées visitées par le Saint-Esprit. Après la restauration de 1660, qu'il accueillit avec la ferveur d'un royaliste sincère, Baxter fut enveloppé dans les persécutions contre les partisans de la République abolie et contre les régicides. Ses souffrances ont trouvé un historien très sympathique en M. Ladell, ministre fidèle de l'Église anglicane ; il s'est surtout appliqué à tirer des *Reliquiae Baxterianae* les éléments moins d'une

1. W. P. M. KENNEDY, *Elizabethan episcopal administration ; an essay in sociology and politics* (Alcuin club collections, t. XXVI et XXVII). Londres, Murray, 1924, 2 vol. en 3 tomes, CCXLIX-351 p.

2. W. P. M. KENNEDY et W. H. FRERE, *Visitation articles and injunctions of the period of the Reformation* (même collection, t. XVI-XVII), 2 vol. en 3 tomes.

3. A. R. LADELL, *Richard Baxter, puritan and mystic*. Londres, S. P. C. K., 1925, 158 p. ; prix : 5 s. — Ajouter une *Life of the Reverend Richard Baxter* par Fred. J. POWICKE (Jonathan Cape), que nous n'avons pas reçue. A l'occasion de ce dernier livre, une courte polémique s'est engagée dans le Supplément littéraire du *Times* en 1925 sur le petit problème de l'ordination de Baxter ; il en résulte que Baxter fut bien ordonné diacre de l'Église anglicane et qu'il ne fut pas ordonné une seconde fois chez les Presbytériens. Cf. *Bulletin of the John Rylands library*, t. X, p. 524.

Digitized by Google

biographie que d'un portrait moral de l'homme. C'est vraiment Baxter peint par lui-même[1].

Le régime issu de la Révolution de 1688 faillit amener un schisme dans l'Église. Quelques évêques, plusieurs centaines de ministres du culte qui avaient juré obéissance aux Stuarts, représentants de Dieu sur la terre, refusèrent de prêter un nouveau serment aux souverains usurpateurs. Ce sont les *Non-jurors*. De gré ou de force, ils durent résigner leurs dignités et leurs bénéfices. Parmi eux, un petit noyau de Jacobites irréductibles opposa une longue résistance aux mesures de sévérité prises par le pouvoir, comme aux efforts de conciliation tentés pour les ramener sous le joug disciplinaire. C'est presque seulement à ces intransigeants que s'intéresse M. Broxap[2]. Son livre est riche de substance théologique, mais d'un intérêt forcément très spécial.

S'il est vrai que le commerce suive le pavillon, l'*Union Jack* a certainement contribué à l'expansion de l'Église anglicane au dehors. Le livre de M. Chatterton, évêque de Nagpur, en est un témoignage[3]. Il a montré les débuts de son Église aux Indes depuis les premiers temps de la Compagnie des Indes orientales jusqu'à nos jours. La Société pour la propagation du christianisme (S. P. C. K.) et celle des Évangélistes en ont été les instruments les plus efficaces. Efforts individuels d'abord, puis disciplinés dès que l'épiscopat eut été introduit dans le pays en 1815. Quant aux résultats obtenus, Mgr Chatterton (p. 344) les résume ainsi : « En 1815, quand l'évêque Middleton arrive à Calcutta, il y avait sept cent mille chrétiens de toute race et de toute croyance ; aujourd'hui, ils sont plus de quatre millions, dont cinq ou six cent mille appartiennent à la confession anglicane. Alors, il y avait un évêque anglican pour tout l'hémisphère oriental ; maintenant, il y a treize diocèses dans la province ecclésiastique d'Inde, Birmanie et Ceylan. Alors, il y avait dans le clergé quarante membres anglais et pas un indien ; actuellement, il y en a un millier et les Indiens comptent pour un tiers ; parmi ces Indiens, il y a un évêque et deux archidiacres. Alors, il y avait dans tout le pays seulement quinze églises ; aujourd'hui, leur nombre dépasse douze cents. Alors, le *Prayer book* existait seulement en anglais, il y est maintenant traduit en quatorze langues et dialectes indigènes. » Ces chiffres sont impressionnants ; néanmoins, si l'on songe à l'étendue du pays et à son immense population, que d'efforts il reste à faire encore !

Comment est organisée cette Église anglicane d'outre-mer et quels sont

1. Nous n'avons pas reçu *Thomas Cartwright and Elizabethan puritanism, 1535-1603*, par le Rév. A. F. Scott Pearson (Cambridge Univ. Press ; prix : 25 s.).

2. Henry Broxap, *The later Non-jurors*. Cambridge, at the University Press, 1924, xv-360 p. ; prix : 21 s. — Le Rév. Sidney Leslie Ollard, l'un des auteurs du *Dictionary of Church history*, a donné, au début, les détails les plus précis sur les sources utilisées par M. Broxap.

3. Eyre Chatterton, bishop of Nagpur, *A history of the Church of England in India, since the early days of the East India company*. Londres, S. P. C. K., 1924, xxiv-353 p., treize illustr. ; prix : 12 s. 6 d.

Digitized by Google

ses rapports avec le primat de *toute* l'Angleterre? Un archevêque démissionnaire de Melbourne, Mgr CLARKE, le montre, mais seulement pour les Dominions, en laissant de côté l'Inde. Son livre[1] est un recueil de documents qu'il accompagne d'un commentaire tout à fait impersonnel. Un pareil ouvrage ne s'analyse pas. Signalons seulement un fait de caractère général. Tandis qu'en Inde, selon Mgr Chatterton (p. 345), l'Église anglicane tend à se séparer de Cantorbéry, dans les Dominions, affirme Mgr Clarke, elle paraît plutôt disposée à rester sous sa bienveillante obédience. « J'exprime ma conviction », dit-il p. XVI, « que l'attitude des archevêques successifs de Cantorbéry, chez lesquels réside l'expression extérieure de l'Église d'Angleterre à l'égard des Églises d'outre-mer, a largement contribué, surtout depuis la conférence de Lambeth en 1867, à leur sentiment de révérence et d'affection pour le siège primatial ».

2° *Les dissidents.* — Parmi les Églises libres, une des plus anciennes est celle des Anabaptistes ou, comme disent de préférence les Anglais, les Baptistes. Un ancien secrétaire de la *Baptist historical Society*, M. WHITLEY, a trouvé dans la bibliothèque de la Société les éléments d'une histoire complète de la secte, qui a propagé ses rameaux dans toutes les parties de l'Empire et au dehors[2]. « Ce fut une surprise générale », dit l'auteur avec un légitime accent de triomphe, « quand, au premier Congrès international des Baptistes en 1905, on apprit que la Société avait des Églises dans tous les pays d'Europe, excepté le Portugal et la Grèce » (p. 352). Ils sont le plus nombreux aux États-Unis d'abord ; puis viennent le Canada, l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne et l'Australie. Le programme de l'Union baptiste de Grande-Bretagne et d'Irlande peut se résumer en ces mots : « Chaque disciple doit porter un témoignage personnel pour l'évangile du Christ et participer à l'évangélisation du monde. »

M. SIMON s'est, comme on sait, institué le biographe de John Wesley. Dans un premier volume (1923), il avait conté son enfance et sa jeunesse jusqu'en 1739 ; dans les tomes II et III[3], il retrace les origines de l'Église méthodiste (1739-1747) et son organisation (1747-1756). Jusqu'alors, les deux frères, John et Charles, ont travaillé de concert ; mais, à la fin de 1756, ils se séparent. Charles, tout en continuant ses prédications, adjure ses auditeurs de rester dans la communion anglicane, laisse à John les risques et l'honneur de la rupture. Nous aurons bientôt, sans doute, l'occasion de revenir sur cette étude si fouillée, si instructive, si touchante.

Je suis surpris de ne pas la trouver mentionnée dans le travail plus récent

1. Henry Lowther CLARKE, formerly archbishop of Melbourne, *Constitutional Church government in the Dominions beyond the sea and in other parts of the Anglican communion.* Londres, S. P. C. K., 1924, XVI-547 p. ; prix : 25 s.

2. W. T. WHITLEY, *A history of British baptists.* Londres, Charles Griffin et Cie, 1923, XII-381 p. ; prix : 10 s. 6 d.

3. John S. SIMON, *John Wesley and the advance of Methodism.* Londres, J. Alfred Sharp, The Epworth Press, 1925 ; prix : 18 s. chaque.

Digitized by Google

de M. PIETTE [1], où cependant la place faite à la bibliographie est grande, parfois même surabondante. Ce n'est pas qu'il y eût trouvé beaucoup de faits inédits ou d'idées nouvelles, parce que les deux auteurs se réfèrent exactement aux mêmes sources, à savoir les œuvres et le journal de John Wesley, et qu'ils les ont scrutées dans un esprit à peu près semblable. Sans doute, M. Piette, élève de l'Université catholique de Louvain et qui a reçu du R. P. Emmanuel Van Berlo, provincial des Franciscains belges, l'autorisation de « poursuivre ses études pour mener à bonne fin ce travail », n'y a pas apporté la même ferveur que M. Simon ; mais il a été conquis, lui aussi, par la grandeur morale, le christianisme élevé de Wesley. Il s'est d'ailleurs placé à un point de vue plus général que M. Simon ; dans une première partie, il a présenté l'évolution protestante au XVI^e siècle (Zwingli et Luther, réactions anabaptiste, nationaliste et calviniste contre les réformateurs) ; dans une seconde, il a tracé le tableau du protestantisme en Europe, en particulier de l'Église et des sectes anglaises au XVIII^e. Près de trois cents pages sont ainsi employées à mettre le lecteur en état de comprendre la réaction wesleyenne. Les deux derniers chapitres traitent de la doctrine et de l'organisation méthodistes. Comme conclusion, M. Piette est tenté de mettre Wesley à côté des « saints fondateurs » des grandes familles religieuses [2].

3° *Les Catholiques.* — Dans sa biographie du cardinal Newman, un homonyme, qui n'a aucun rapport de parenté avec lui [3], s'est proposé, laissant délibérément de côté la partie théologique, de retrouver l'homme dans ses livres. C'est donc une étude littéraire et morale, poursuivie d'ailleurs avec tact et simplicité, dans un sentiment de discrète admiration pour un des classiques de la littérature religieuse.

Lorsque dom Cuthbert BUTLER, à la fin de son importante vie de Mgr Ullathorne [4], place ce personnage, qui fut évêque de Birmingham de 1850 à 1888 (mort en 1889), presque sur le même rang que Newman et Manning, parmi « les protagonistes qui ont travaillé au rétablissement de la hiérarchie catholique »

1. Maximin PIETTE, docteur en théologie, *La réaction wesléyienne dans l'évolution protestante ; étude d'histoire religieuse.* Bruxelles, Albert Dewit, 1925, XV-685 p., huit planches ; prix : 25 fr.

2. Je dois me contenter d'indiquer en note quelques ouvrages sur d'autres sectes dissidentes (ou *Denominations*) : *The short Journal and Itinerary journals of George Fox*, publ. par Norman PENNEY (Cambridge University Press) ; *New appreciations of George Fox*, avec une préface par J. Rendel HARRIS (The Swarthmore Press) ; *A history of the Quakers in Wales and their emigration in North America*, par le Rév. T. Mardy REES (Carmarthen, Spurrell) ; *The Congregational churches of Staffordshire*, par A. G. MATTHEWS (Congregational Union of England and Wales). Sera-t-il permis d'ajouter à cette liste *England's masonic pioneers*, par Dudley WRIGHT (Londres, Georges Kenning)?

3. Bertran NEWMAN, *Cardinal Newman ; a biographical and literary study.* Londres, Bell et fils, 1925, IX-223 p.

4. Dom Cuthbert BUTLER, benedictine monk of Downside abbey, *The life and times of bishop Ullathorne, 1806-1889.* Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1926, 2 vol., IX-368 et VII-331 p., portraits ; prix : 25 s.

Digitized by Google

t. II, p. 297), il aurait dû rappeler aussitôt qu'à son héros furent épargnées es luttes de conscience, les angoisses qui assaillirent les deux grands servieurs de l'Église anglicane dans leur marche vers Rome. William Bernard Jllathorne appartenait, en effet, à une famille du comté d'York, qui profesait des opinions catholiques et qui même se glorifiait de compter parmi ses ascendants le chancelier Thomas More, « martyrisé » en 1535 ; c'est dans in collège catholique, tenu par les Bénédictins de Downside, qu'il fit sa première communion et qu'il entra dans les ordres (1828). Pas de luttes, pas de léchirement. Nous le savons d'ailleurs par lui-même, puisqu'il prit soin l'écrire son autobiographie en 1868, et ce document a été, comme il convenait, largement utilisé par l'auteur, qui en distingue soigneusement les différentes rédactions et qui l'a contrôlé à l'aide de beaucoup d'autres témoignages publiés ou inédits. Son œuvre comptera parmi les plus notables productions relatives à la restauration du culte catholique depuis le « Mouvement d'Oxford » jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La vie active d'Ullathorne commença par une mission en Australie (1832-1840) ; c'était alors une colonie où l'Angleterre reléguait les criminels (*convicts*). Il fut indigné de la barbarie avec laquelle ils étaient traités et il contribua beaucoup à l'abolition de la déportation, devenue une nouvelle forme de l'esclavage. Rentré dans son pays natal, il travailla de toute son âme au rétablissement de la hiérarchie catholique. Il fut d'abord un des quatre vicaires apostoliques chargés par le pape de gouverner l'Église, que maintenant l'État protestant voulait bien tolérer ; puis, quand Pie IX y eut rétabli l'épiscopat (1850), il fut aussitôt nommé évêque de Birmingham. Pendant les trente-huit années de son pontificat, il fut activement mêlé à la vie ecclésiastique. Ses rapports avec Newman et Manning, son rôle modérateur dans le concile du Vatican, les conflits entre l'Ordinaire et les Ordres religieux qui revendiquaient le privilège de l'exemption sont exposés de la manière la plus intéressante, neuve parfois et généralement impartiale. C'est un livre qui restera.

La mesure des progrès accomplis jusqu'à nos jours par le catholicisme dans certaines régions de l'Angleterre est fournie jusqu'à un certain point par l'agglomération londonienne. M. ROTTMANN, en effet, nous apprend[1] qu'il y a visité, et il décrit soixante-dix-huit églises et chapelles dans le seul diocèse de Westminster ; on ne les voit guère, car beaucoup sont cachées par des îlots de maisons ou au fond d'impasses ; elles n'en sont pas moins le témoignage vivant du nombre considérable des fidèles. L'auteur raconte brièvement l'histoire de chacune d'elles et il note en détail ce qu'elles contiennent d'intéressant au point de vue artistique. Tous les styles y sont représentés, ce qui prouve l'extrême variété des communautés qu'elles abritent et l'indépendance de leur goût. Fruit admirable de la liberté.

1. Alexander ROTTMANN, *London catholic churches, a historical and artistical record.* Londres, Sand et C^ie, 1926, XXI-301 p. et 82 illustr. ; prix : 6 s. Une bonne carte du diocèse catholique de Westminster eût été fort utile.

Digitized by Google

L'Église anglicane est-elle menacée maintenant d'un nouveau schisme qui, cette fois, ramènerait une partie de son clergé, notamment celui de la Haute-Église, à l'obédience romaine? Les tentatives récentes de rapprochement qui ont été faites auprès du cardinal Mercier par Lord Halifax [1] donneront-elles les fruits que certains n'hésitent pas à prophétiser? L'Église épiscopalienne des États-Unis, qui est une branche nationalisée de l'Église anglicane, a décidé, dans un congrès général tenu à Oregon en 1922, qu'elle admettrait désormais l'efficacité des prières pour les défunts. Ce n'est là qu'un premier pas, assure-t-on. Rome est immuable, elle attend, et les polémiques continuent [2]. L'Église anglicane a été récemment dotée d'un self-government assez élargi [3]. Le rôle éminent qu'on y donne aux laïcs lui rendra-t-il une nouvelle vigueur?

Ch. BÉMONT.

1. Voir dans le *Correspondant*, 10 juillet 1926, l'intéressant article d'Hippolyte Hermer sur *M. Portal, l'apôtre de l'union des églises*. L'abbé Fernand Portal, prêtre de la Mission, mort en 1925, fut pendant quarante années l'ami et le principal collaborateur de Lord Halifax.

2. Notons ici seulement, et un peu au hasard, quelques livres ou brochures : S. L. OLLARD, *The anglo-catholic revival; some persons and principles* (recueil de six conférences faites à l'église de Tous-les-Saints). Londres, Mowbray ; prix : 3 s. 6 d. — Viscount HALIFAX, *Reunion and the roman primacy ; an appeal to members of the English Church union* (Ibid. ; prix : 1 s.). — Kenneth D. MACKENSIE, *The confusion of the Churches ; a survey of the problem of reunion* (Philip Allan ; prix : 10 s. 6 d.). — *The first five years of the Church assembly, 1920 to 1925*, par un membre de la première Chambre des laïcs (S. P. C. K. ; prix : 1 s.). En appendice, on trouve la constitution de l'Assemblée nationale de la Church of England, qui est destinée peut-être à jouer un grand rôle dans les transformations futures de cette Église. — W. H. CARNEGIE, sous-doyen de Westminster abbey, *Anglicanism, an introduction to its history and philosophy* (G. P. Putnam' Sons, 1925, 219 p. ; prix : 7 s. 6 d.), etc. — Fermons cette liste par une brochure de Mgr P. BATIFFOL, *Catholicisme et papauté ; les difficultés anglicanes et russes* (Paris, Lecoffre-Galda, 1925, in-16, 126 p. ; prix : 4 fr.). Le savant controversiste y répond à Charles GORE, évêque démissionnaire d'Oxford (Mgr Batiffol ne l'appelle jamais autrement que « Bishop Gore », comme s'il répugnait à lui donner le titre consacré d'évêque), et à son livre, *Catholicism and roman catholicism* (1923) ; à KATTENBUCH sur le *Tu es Petrus ;* à F. W. PULLER, *The primitive saints and the see of Rom ;* à GLOBUKOVSKY, *Papal Rom and orthodox East*. Il est infatigable dans son apostolat.

3. *Quo tendimus? Primary charge delivered at his visitation to the clergy of his diocese in November 1924*, par l'évêque de Durham, Herbert Hensley HENSON (Londres, Hodder et Stoughton ; prix : 2 s. 6 d.).

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Éd. Philippon. Les peuples primitifs de l'Europe méridionale. Recherches d'histoire et de linguistique. Paris, Leroux, 1925. Un vol. in-8°, XII-327 pages.

Dans ce livre intéressant, mais d'une lecture souvent difficile, l'auteur étudie l'origine des peuples, Thraces, Illyriens, Ibères et Ligures, qui, vers le milieu du second millénaire avant notre ère, se mirent en branle pour occuper les pays situés sur le pourtour oriental de la Méditerranée. A quels groupes ethniques appartenaient ces émigrants? Quel fut leur ordre de marche? Quelles contrées traversèrent-ils au cours de leurs migrations? Pour répondre à ces questions, M. Philippon, devant la prétendue faillite des résultats donnés par l'anthropologie et l'archéologie préhistoriques, s'appuie sur les documents écrits et surtout sur l'étude de faits d'ordre linguistique et toponymique.

Lorsque les peuples de langue indo-européenne pénétrèrent dans l'Europe méridionale, celle-ci était sous la domination des Égéens (Pélasges), dont les ancêtres, originaires de la région du Haut-Tigre, avaient dû, devant les progrès de l'invasion hittite, chercher un refuge en Asie antérieure, d'où leurs flottilles s'étaient élancées à la conquête de la mer Égée et de la péninsule des Balkans. C'est par ce voisinage avec les Iraniens que l'auteur explique les rapports qui existent entre l'onomastique égéenne et celle de l'Iran. Vers le milieu du deuxième millénaire, les Égéens pénètrent en Italie et, à la fin de cette même période, les Pélasges Tursènes s'emparent de l'Étrurie. Contrairement à l'opinion généralement admise, M. Philippon distingue les Pélasges Tursènes des Étrusques et, reprenant pour son compte la théorie de Denys d'Halicarnasse, il se refuse à voir dans ces derniers des Orientaux. Ce sont encore des Égéens, les Tartesses, qui, dans le même temps, quittant l'Afrique septentrionale, entrent en Espagne, s'emparent de la vallée de l'Èbre, franchissent les Pyrénées et s'installent dans le sud de la Gaule, où ils introduisent dans la toponymie des noms d'origine égéenne.

Ce serait seulement à partir du XIII^e^ siècle ap. J.-C. qu'apparaissent dans la péninsule des Balkans de nouvelles populations, les Achéens, descendus de l'Europe centrale. M. Philippon a été amené à proposer cette date du XIII^e^ siècle, manifestement trop basse, parce que, contrairement aux théories des historiens modernes, il se refuse à reconnaître des Achéens dans les *Aqaiousha* vaincus par Menephtah au XIV^e^ siècle. Il paraît avoir ignoré les récents travaux auxquels ont donné lieu les découvertes de Boghaz-Keui et en particulier celui du P. Dhorme (*Revue biblique*, 1924, p. 155 et suiv.), qui propose de remonter encore l'époque où se produisit la poussée grecque en Asie et partant l'entrée en scène des Achéens dans les Balkans.

Si l'on s'en tient exclusivement à des faits d'ordre linguistique, il apparaît que

Digitized by Google

les envahisseurs ibères, illyriens et ligures ont, à un moment donné, habité dans l'Europé centrale des régions limitrophes. L'ordre de marche de ces populations peut se rétablir ainsi : dans leur descente vers le sud, les Ibères, se heurtant au massif alpestre, se divisent en deux branches. La première (Ibéro-Sicanes) se dirige vers l'Italie, où elle précède les vagues illyriennes et ligures ; la seconde (Ibères proprement dits), après avoir remonté le cours du Danube, s'installe dans les pays compris entre la forêt Hercynienne, le Rhin et la mer du Nord, et se trouve en contact avec les Celtes et les Germains. C'est de là que les Ibères partirent pour les rivages de la Grande-Bretagne et la conquête de l'Europe occidentale, où les noms de rivières ou de montagnes permettent de les suivre dans leurs migrations à travers l'Italie, la Provence, l'Aquitaine et l'Espagne. Vers la même époque, les Ligures quittent la vallée du Danube et, tandis que les uns suivent le Rhin, les autres prennent la route de l'Italie ; dans le nord de la Gaule, ils précèdent les Celtes, mais ils n'occupent pas les régions méridionales du pays et n'ont jamais pénétré en Espagne. On n'acceptera que sous toutes réserves cette dernière hypothèse, qui ne s'accorde pas avec les derniers résultats de l'archéologie ; et là apparaît le point faible de ce travail, où l'auteur prétend résoudre le grave problème du peuplement de l'Europe aux débuts de l'histoire, en ignorant systématiquement les résultats des fouilles archéologiques et les importants travaux auxquels ils ont donné lieu.

Raymond LANTIER.

Dr G. CONTENAU. **La civilisation phénicienne.** Paris, Payot, 1926. Un vol. in-8°, 396 pages et 137 figures.

Ce livre clair et précis, qui repose sur une connaissance approfondie du pays et des monuments, vient heureusement combler une lacune de la littérature archéologique. Le moment est particulièrement favorable pour publier une histoire de la civilisation phénicienne, alors que la France poursuit en Syrie d'importants travaux de fouilles dont les résultats ont été de poser à nouveau certains problèmes que l'on croyait résolus ou sur le point de l'être, tels que ceux de l'invention de l'alphabet, de l'origine des Phéniciens et de l'influence civilisatrice qu'ils ont exercée.

Comme le fait remarquer justement l'auteur dans son chapitre liminaire, peu de pays auront été aussi esclaves de leur situation géographique que la Phénicie. Réduite à une étroite bande de terre distante au plus de cinquante kilomètres de la mer, la « plaine de Phénicie » est divisée en compartiments par les prolongements montagneux que le Liban envoie vers la côte. Les communications ont été de tout temps extrêmement difficiles entre ces cantons que réunissent seulement des sentiers abrupts taillés en escaliers dans le roc. Pratiquement, il n'y eut de relations que par mer. Cet isolement eut pour effet d'empêcher la formation d'un véritable royaume et amena le morcellement du pays en une série de petits États ayant pour métropoles des villes établies sur des caps dans le voisinage d'une île refuge, comme Arad, Tyr et Sidon. Dans ses relations avec le monde antique, la Phénicie, qui se présente comme un passage étroit faisant communiquer l'Afrique avec l'Asie, ne peut rester isolée au milieu des conflits et des rivalités qui mettent aux prises les empires. Les ressources qu'elle tire de son commerce et de ses forêts, l'im-

Digitized by Google

portance de sa flotte attireront bien des convoitises. Sa possession est pour son vainqueur une « porte ouverte soit sur l'Afrique, soit sur l'Asie, une « marche » qui constituait un rempart pour soi-même et un point de départ à une invasion future » (p. 37-38).

Dès le troisième millénaire, la Phénicie est en rapports avec l'Égypte, qui envoie des présents au temple de Byblos et des expéditions maritimes pour rapporter les bois qui lui font défaut. M. Moret estime que des relations purement commerciales suffiraient à expliquer les analogies qui se manifestent entre ces deux civilisations ; contrairement à cette opinion, le Dr Contenau (p. 48-56) n'est pas éloigné de croire à une invasion asiatique en Égypte antérieurement à l'époque que nous ont révélée les fouilles de Byblos, car, dit-il, « il est difficile de supposer que les Égyptiens soient venus s'imprégner de la civilisation asiatique par l'intermédiaire de la Phénicie ; cette hypothèse ne rendrait pas compte de ce qu'a de profond l'influence asiatique et ne permettrait pas d'expliquer des mythes comme celui des forgerons d'Horus, auxquels elle est étroitement attachée ». Au début du second millénaire, les princes de Byblos sont les vassaux des Pharaons, mais l'invasion des Hyksos submerge la Syrie et la met sous la dépendance de l'Asie. Lors des guerres de la reconquête, Ahmès Ier s'empare de la Phénicie et Thoutmès la réduit de nouveau au rôle de vassale. Mais cette possession est précaire. Les lettres de Tel-el-Amarna montrent que la domination égyptienne se heurte à un ennemi puissant, les Hittites, qui s'infiltre dans le pays et, avec l'aide du roi d'Amurru, s'empare peu à peu de la Syrie. Pauvre en hommes et en territoires, sans aucune puissance militaire, mais jalouse de son indépendance, la Phénicie ne pourra lutter que par l'intrigue et avec le secours de l'étranger. A part une courte période d'indépendance qui, dans la première moitié du premier millénaire, marque l'apogée du commerce de Tyr et de l'expansion phénicienne dans le bassin de la Méditerranée, elle sera tour à tour soumise à l'Assyrie, à la Perse, à la Macédoine et enfin à Rome.

Comme toutes les marches, la Phénicie a subi les influences civilisatrices des peuples qui se disputèrent sa possession. Sa religion est un compromis où voisinent des traits empruntés les uns à la Palestine, les autres à la Mésopotamie ; elle révère les forces naturelles et les incarne en un couple divin. Ses dieux, dont le nom se cache sous une périphrase, partagent le culte qui leur est rendu avec des objets de vénération qui, sans être eux-mêmes des divinités, sont cependant en relations avec elles, tels que les montagnes, les eaux sacrées, les arbres sacrés. En art, la Phénicie ne montre pas une plus grande originalité. Chaque période, chaque introduction d'un motif nouveau est déterminée par l'importation étrangère. L'artiste phénicien copie son modèle d'abord servilement, ensuite plus librement. Son originalité consiste dans le choix des thèmes, dans leur agencement suivant un ordre qui lui est propre, dans l'adjonction d'une influence étrangère à un motif déjà pris dans un autre art. Ce n'est jamais un art qui commande : il suit (p. 278). On ne saurait s'étonner de ce manque d'imagination, les Phéniciens, ayant été avant tout des commerçants, des intermédiaires, ont imité ce qui était de bonne vente et pouvait achalander leurs comptoirs. Cette intensité du commerce n'est pas seulement prouvée par la multitude d'objets de toute nature qu'il répandit à travers le bassin de la Méditerranée, nous en trouvons l'affirmation dans le passage fameux d'Ézéchiel, XXVII, 1-25, où le prophète décrit longuement l'opulence de Tyr.

Les derniers chapitres sont parmi les plus intéressants et les plus nouveaux de ce livre déjà si riche. L'auteur y étudie les problèmes soulevés par les nouvelles décou-

Digitized by Google

vertes. Si l'on doit désormais faire aux Phéniciens une part plus grande qu'on ne le croyait jusqu'ici dans la formation de l'alphabet, le rôle de la Phénicie dans l'évolution de la civilisation grecque doit être, par contre, assez réduit. Le témoignage des poèmes homériques est exact, mais il ne vaut que pour l'époque où les poèmes ont été composés. Enfin, on retrouve dans la formation du peuple phénicien la même multiplicité d'éléments, Égyptiens, Sémites (Chananéens, Amorrites), Asianiques (Hittites), Égéens et autochtones, qui peut-être doivent être rattachés à l'un de ces groupes.

Cet important ouvrage servira de guide à ceux qui voudront embrasser d'un coup d'œil la civilisation phénicienne et sera pour les travailleurs l'excellent manuel auquel on ne saurait se dispenser d'avoir recours.

Raymond LANTIER.

Jordan IVANOV. **Bogomilski knigi i legendi** (Livres et légendes des Bogomiles). Sofia, Académie bulgare des sciences, 1925. In-8°, VII-387 pages, index.

L'auteur commence et termine son livre par des considérations générales sur les religions ou sectes qui amenèrent le prêtre Bogomil (x^e^ siècle) à embrasser les idées dualistes, sur les causes qui favorisèrent le développement de la doctrine en Orient et en Occident et enfin sur l'origine des légendes cosmogoniques des Bogomiles. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen des livres canoniques et liturgiques des Bogomiles (p. 49-327), le reste aux légendes pieuses (p. 327-383).

C'est du mazdéisme persan et du manichéisme babylonien (III^e^-XIII^e^ siècle ap. J.-C.) que procèdent les doctrines des Pauliciens et des Bogomiles, qui datent les premières du IX^e^ siècle, les secondes du x^e^. Toutes ces croyances ont un caractère commun : elles reconnaissent un double principe créateur, le Bien ou Dieu, le Mal ou Satanaïl, ennemi de Dieu. Toutes ont un caractère ascétique et spirituel. Toutes viennent de l'Asie, en particulier de la Perse, de la Babylonie, de l'Arménie. Elles ont passé d'Asie Mineure ou de Syrie en Europe, dans les Balkans d'abord par la transplantation de colons arméniens en Thrace, à Plovdiv (Philippopoli) par les empereurs byzantins au VIII^e^ et au x^e^ siècle. C'est l'empereur arménien Jean Zimiscès (969-976) qui établit ses compatriotes pauliciens autour de Plovdiv pour lutter contre les Petchénègues. Ils y sont encore aujourd'hui, convertis au catholicisme latin à partir du XVI^e^-XVII^e^ siècle par des Franciscains de Bosnie.

Leurs coreligionnaires, les Bogomiles, ne se distinguent guère des Pauliciens que par un souci plus constant d'échapper par l'ascétisme aux démons (diables), par un goût de prédication érudite et par de hardies théories sociales visant à l'égalité telle qu'elle existait dans l'Église primitive. Persécutés le plus souvent, parfois tolérés sous le tsar Asên II, 1218-1241, échappant à la croisade que le pape Grégoire IX réclame contre eux au roi de Hongrie Béla IV (1238), condamnés aux conciles de Tirnovo (XIII^e^ et XIV^e^ siècles), ils remplissent tout le moyen âge du bruit de leur hérésie, qui gagne l'Occident et influe sur la Réforme.

Byzance, la Serbie subissent leur contact du x^e^ au XV^e^ siècle ; émigrés en Italie et en rapports commerciaux avec les cités lombardes et autres, ils ne tardent pas à trouver un terrain favorable dans le midi de la France. Pour les anéantir, il faut la

Digitized by Google

erre des Albigeois, 1208-1218, et la réunion du Languedoc au domaine royal 226), sans parler de l'établissement des Dominicains à Toulouse en 1215 et de nquisition. Leurs protestations contre la corruption du clergé, leur pureté mo- le, leur abnégation se transmettront par les Vaudois, les Hussites, etc., au pro- stantisme du XVI^e siècle.

Les théories cosmogoniques empruntées aux livres ou aux légendes des Bogo- iles autorisent l'auteur à penser que Slaves et Turcs primitifs, monothéistes, ont à emprunter les idées dualistes aux Chaldéens. Peut-être est-il encore prématuré e s'aventurer sur ce terrain. Peut-être aussi quelque défaut de plan pourrait-il tre reproché à l'auteur et quelques inexactitudes relevées çà et là (Philippe- uguste n'a jamais pris part lui-même à la croisade des Albigeois, p. 42), mais ces uelques réserves n'empêchent pas le travail de M. Ivanov d'être le premier en ce enre, c'est-à-dire à la fois original, solide et utile.

Gaston CAHEN.

J.-J. JUSSERAND. A literary history of the English people, from the origins to the civil war. Londres, Fisher Unwin, 3^e édit., t. I et II, 1925 et 1926, XIX-566 et XVI-551 pages. Prix : 15 s. chaque.

L'éminent diplomate qui, pendant tant d'années, a représenté la France auprès de la République étoilée, M. Jusserand, est, comme on le sait, un des hommes qui actuellement connaissent le mieux la langue, la littérature et les mœurs de l'Angleterre durant tout le cours de son histoire. Son *Histoire littéraire du peuple anglais*, publiée en deux volumes (1894 et 1896), a reçu en France un accueil empressé ; traduite en anglais, elle touche un public plus étendu et son succès a été encore plus grand. Moins dogmatique que celle de Taine, elle est beaucoup plus variée ; d'ailleurs, elle se présente avec un caractère d'érudition que ne comportait pas l'œuvre de son illustre prédécesseur ; ce n'est pas non plus un manuel à l'usage des étudiants comme l'excellent précis de MM. Legouis et Casamian. C'est un travail très personnel, présenté avec art par un lettré délicat qui connaît aussi bien les hommes que les livres. L'édition originale en était si solidement construite qu'après trente ans et plus l'auteur n'a pas cru devoir le retoucher, sinon d'une main très légère ; il n'a guère remanié que les notes, encore a-t-il dû, l'ouvrage étant cliché, s'imposer la plus grande discrétion. Dans l'édition anglaise, les références mises au bas des pages ont été mises au courant de la science ou parfois entièrement refaites ; ainsi celles qui se rapportent aux vieux poètes Caedmon et Cynewulf et à Chaucer (t. I, p. 71, 202), aux origines de l'imprimerie et à sa lente introduction en Angleterre, au Catalogue des écrivains illustres de la Grande-Bretagne de John Bale (t. II, p. 28 et 64). Si quelques points ont vieilli, on excusera facilement un auteur distrait par d'autres soins beaucoup plus pressants[1].

1. Pour les lois anglo-saxonnes, l'auteur n'a pas mentionné la magistrale édition de Liebermann, qui donne le meilleur texte avec le plus savant commentaire. Les *Gesta regum* de Guillaume de Malmesbury sont indiqués d'après l'édition de Hardy (1848) et non d'après celle, préférable, de W. Stubbs (1887-1889). Pour les *Yearbooks*, on ne peut plus maintenant se contenter de l'édition de Horwood (1863) ; les préfaces de Bolland insistent sur l'intérêt que ces

Digitized by Google

Cependant, il faut signaler une importante innovation. Dans la rédaction primitive, l'ouvrage s'arrêtait au début du XVII^e siècle ; le tome II se termine maintenant avec le chapitre IV du livre V, consacré à la littérature précieuse du XVI^e siècle (Lyly et l'Euphuisme, Sidney et son *Arcadie*, le roman picaresque de Middleton, etc.) ; les chapitres V, VI et VII, consacrés à Shakespeare et au théâtre de son temps, sont réservés pour un tome III et dernier qui continuera l'exposé de l'histoire littéraire jusqu'à l'explosion de la guerre civile, c'est-à-dire jusqu'à l'ultime fin de la période élisabéthaine. Souhaitons que cette dernière partie, neuve pour une bonne part, soit bientôt livrée au public. M. Jusserand nous doit maintenant le Recueil des instructions aux ambassadeurs de France auprès des rois d'Angleterre, auquel il n'a pu consacrer jusqu'ici que de rares moments de loisir ; ce sera comme un heureux prolongement de sa belle carrière diplomatique.

Ch. BÉMONT.

Frederick J. TEGGART. **Theory of History.** New-Haven, Yale University Press, et Londres, Humphrey Milford, 1925. In-8°, XX-231 pages. Prix : 14 s.

ID. **The processus of History.** Ibid., 1918. In-16, X-162 pages.

Ernest SCOTT. **History and historical problems.** Oxford University Press, 1925. In-16, VI-219 pages.

Allen JOHNSON. **The historian and historical evidence.** New-York, Ch. Scribner's sons, 1926. In-8°, VIII-179 pages. Prix : 7 s. 6 d.

Jamais on n'a tant philosophé sur l'histoire. C'est que jamais peut-être les historiens ne se sont montrés plus hardis et n'ont abordé aussi délibérément les problèmes les plus complexes. Leur audace donne à réfléchir. La « pauvre petite science conjecturale » dont parlait Renan est-elle en mesure, vraiment, de donner satisfaction à notre curiosité? Est-ce même une « science »? Les historiens ne sont-ils pas plutôt des « instinctifs » qui obéissent à de vagues « impressions » et qui reconstruisent le passé à coup d' « intuitions » auxquelles le génie même n'enlève rien de leur caractère arbitraire? Ne sont-ils pas tous aveuglés par des préjugés tenaces qui les empêchent de comprendre les faits et de discerner leurs rapports? Beaucoup de bons esprits se le demandent avec inquiétude ; et, quand bien même ils se montreraient plus habiles à diagnostiquer le mal qu'à le guérir, il y a profit à écouter leurs doléances.

M. Teggart s'est spécialisé dans ce genre d'études. Nous rendions compte ici, il y a bientôt dix ans (*Rev. histor.*, t. CXXV, 1917, p. 350-351), de ses « Prolégomènes à l'histoire ». Il n'a cessé depuis lors de disserter sur le but et les méthodes de l'histoire. Un petit volume, paru en 1918 et intitulé « Les procédés de l'histoire », se proposait d'aiguiller les historiens sur la voie qui devait les mener enfin à une concep-

compilations présentent pour la connaissance de la société et des mœurs ; c'est par là surtout qu'ils intéressent l'historien de la littérature. Le chapitre sur les chroniqueurs latins du XII^e siècle aurait gagné à être revu de près, s'il était possible, comme l'est celui qui traite des œuvres en langue anglaise du même temps.

Digitized by Google

tion scientifique de leur rôle ; car M. Teggart est persuadé que jusqu'alors ils ont fait fausse route et que, si leur « technique d'investigation » est meilleure ou moins mauvaise que jadis, leurs constructions restent fragiles, hasardeuses et, pour tout dire, ne marquent aucun progrès réel. Il connaît les travaux des théoriciens qui l'ont précédé, en particulier ceux de M. Henri Berr, mais ne s'en déclare qu'à demi satisfait et s'étonne du peu d'influence qu'ils ont exercée sur les travaux des historiens. Dans son nouveau livre, il note, non sans malice, que la grande entreprise de M. Berr, *L'évolution de l'humanité*, n'aboutit qu'à des volumes sans lien apparent entre eux et écrits à l' « ancienne manière » par des spécialistes que la pensée du directeur ne semble pas avoir inspirés.

D'une façon générale, M. Teggart, comme il arrive à tous ceux qui s'essaient à disserter sur l'histoire, réserve beaucoup plus de place aux imperfections actuelles qu'aux perfections dont il rêve ; son œuvre, à lui aussi, est plus destructive que constructive. Il fait la chasse aux diverses erreurs d'optique commises par les historiens, qui oublient trop souvent, et ici nous sommes d'accord avec lui, que le point de vue exclusivement national ou au moins européen égare la plupart de ceux qui se mêlent d'écrire des livres historiques. Il réclame une conception moins étriquée, un plus juste sentiment des « valeurs », de l'importance relative et de l'interdépendance des faits. Il réclame aussi un meilleur et plus large recours à la méthode comparative. Tout cela est excellent. Mais (serions-nous donc victime d'une illusion?) ces notions nous semblent aujourd'hui admises par nombre des hommes d'étude à qui il s'en prend, et leurs écrits, si nous ne nous trompons, commencent à s'en ressentir. Remercions-le de sa sollicitude ; mais invitons-le à se pencher plus attentivement sur les humbles travaux des historiens qui, sans disserter, s'appliquent à transformer leur science, ou leur art (cette distinction, nous l'avouons, nous importe peu), au gré de ses désirs.

L'ambition de MM. Scott et Johnson est moindre : sans prétendre au rôle de réformateurs, ils prennent l'histoire telle qu'elle est et cherchent à en exposer très sommairement les procédés. Le livre de M. Scott est une suite d'aimables causeries sans prétention sur les sujets suivants : le but de l'histoire, la méthode historique, le facteur géographique, le facteur individuel, les rapports avec les sciences physiques, la valeur éducative de l'histoire, l'histoire et le patriotisme, les divers types d'histoire, les problèmes historiques, l'influence de l'histoire sur la vie des peuples.

M. Johnson, plus didactique, se place à peu près au même point de vue que MM. Langlois et Seignobos dans leur *Introduction aux études historiques*. En sept courts chapitres, très inspirés du *Lehrbuch* d'E. Bernheim, il donne aux débutants quelques indications élémentaires sur « les sources de l'information historique », « les bases du doute historique », « la technique de la critique historique », « l'établissement de l'évidence », « l'évolution de la méthode », « la nature de la preuve en histoire », « l'usage de l'hypothèse ». Il ne vise pas à la nouveauté ; mais son livre (qui pourrait cependant parfois être mieux informé) est clair, sobre, bien composé.

Louis HALPHEN.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — Nous avons annoncé dans notre livraison de juin dernier l'apparition du tome Ier de l'*Histoire générale* publiée sous la direction de nos deux collaborateurs, Louis HALPHEN et Philippe SAGNAC, à la librairie Félix Alcan. La publication se poursuit avec rapidité. Le second volume (tome V de la série), qui inaugure la période du moyen âge, paraîtra au début d'octobre. Il a pour titre *Les Barbares des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle* et pour auteur L. HALPHEN. On annonce, d'autre part, que le troisième volume (tome III de la série), *La conquête romaine*, par A. PIGANIOL, sera mis sous presse aussitôt après et que l'année 1927 verra l'apparition des premiers volumes consacrés aux périodes modernes et contemporaines.

Voici, en attendant un compte-rendu plus détaillé, la table des matières sommaire du tome V :

LIVRE I : Les conquêtes barbares depuis l'entrée des Huns en Europe jusqu'au milieu du VIIIe siècle. — Chap. I : Le monde barbare vers le milieu du IVe siècle; chap. II : La prise de possession des provinces romaines; chap. III : L'empire des Huns; chap. IV : L'Occident aux mains des Barbares; chap. V : Les États et la société germaniques au début du VIe siècle; chap. VI : Le royaume ostrogothique; chap. VII : La revanche de Rome : Justinien; chap. VIII : Le retour offensif des Barbares et la lutte pour la sauvegarde de l'Empire en Orient (565-630); chap. IX : L'Islam et la formation de l'État arabe jusqu'à la mort de Mahomet; chap. X : La conquête arabe; chap. XI : L'État arabe sous les premiers califes (632-750); chap. XII : L'Orient byzantin au lendemain de la conquête arabe; chap. XIII : L'Occident chrétien du milieu du VIe au milieu du VIIIe siècle.

LIVRE II : Les nouveaux empires et les Barbares. — Chap. I : L'empire des Abbassides et la civilisation musulmane au IXe siècle; chap. II : L'empire de Charlemagne; chap. III : La renaissance de la civilisation antique en Occident; chap. IV : La dislocation de l'empire carolingien; chap. V : L'expansion scandinave aux IXe et Xe siècles; chap. VI : La fondation de l'empire bulgare; chap. VII : L'établissement des Hongrois; chap. VIII : Otton le Grand et la restauration de l'empire d'Occident; chap. IX : Le redressement de l'empire byzantin (963-1025); chap. X : L'anarchie dans le monde de l'Islam; chap. XI : La ruée turque au XIe siècle.

— Harold J. LASKI. *Political thought in England from Locke to Bentham*, 3e tirage (Londres, William et Norgate, 1925, in-16, 253 p.; prix : 2 s. 6 d.; coll. Home University Library). — L'auteur n'a pas prétendu écrire une œuvre originale; il s'est beaucoup servi du livre de Leslie Stephen, *The english thought in the XVIII century*; mais il nous donne un tableau précis et vivant de l'évolution de la pensée anglaise au XVIIIe siècle. Il montre d'abord pourquoi les idées de Locke devaient s'imposer si fortement, d'abord aux théoriciens français, à Rousseau, comme à Montesquieu, et plus tard aux hommes qui ont accompli la révolution améri-

Digitized by Google

caine. En Angleterre même, où le souci de consolider le régime issu de la révolution de 1688, de définir nettement les rapports entre l'Église et l'État préoccupent surtout les esprits, ce fut d'abord, dans la première moitié du XVIIIe siècle, une période de stagnation ; il n'y a guère à signaler que *The idea of a patriot king*, de Bolingbroke, qui annonce le gouvernement de Georges III, et l'œuvre puissante de Hume, le prototype de l'école utilitaire. Puis, l'influence de Montesquieu se fait sentir sur des écrivains comme Brown, Ferguson, oubliés aujourd'hui, célèbres en leur temps, Blackstone et De Lolme, tandis que Price et Priestley sont familiers avec la pensée de Rousseau. Un important chapitre est consacré à Burke, si profondément imbu de la tradition anglaise, si hostile à la conception démocratique qu'il ne pouvait être que l'ennemi forcené de la Révolution française ; M. Laski caractérise nettement la nature de son esprit et de son talent, plus oratoire que philosophique. Enfin, il établit très justement que le libéralisme économique, qui s'affirme avec Adam Smith, n'était qu'une des manifestations des tendances générales de l'époque, qui ne croyait qu'à l'effort individuel ; il montre très justement que la révolution industrielle, encore à ses débuts, n'a pas exercé une grande influence sur les idées économiques d'Adam Smith ; sa conception du capital le prouve.

H. SÉE.

— Corrado BARBAGALLO. *Che cosa è il materialismo storico* (Milan, Albrighi et Segati, 1925, 60 p. ; extr. de la *Nuova rivista storica*, t. VIII et IX). — Exposé remarquablement précis, clair et objectif de la doctrine du matérialisme historique, telle qu'elle a été formulée par Karl Marx et Engels. M. Barbagallo montre que ces deux penseurs n'ont pas prétendu que l'histoire était uniquement conditionnée par les phénomènes économiques ; ils se sont efforcés de démontrer, théoriquement et en prenant des exemples concrets, que ces phénomènes jouent un rôle prépondérant et de plus en plus marqué au cours des siècles. Ils ne nient pas non plus l'action des individus, mais s'appliquent à démontrer que cette action s'exerce dans le sens de l'évolution, conditionnée par la vie économique elle-même. M. Barbagallo montre aussi les relations qui existent entre le matérialisme historique et la doctrine collectiviste. Enfin, il nous indique que cette théorie s'encadre dans la philosophie générale du marxisme, laquelle se rattache assez étroitement à la dialectique hégélienne. On se rend compte que la conception du matérialisme historique, ou, d'une façon plus large, de l'interprétation économique de l'histoire a été un stimulant efficace pour les études historiques. L'auteur ne s'est pas proposé d'en entreprendre la critique. Il y aurait évidemment à rechercher ce qu'elle peut avoir d'un peu étroit et *einseitig ;* mais l'impartial exposé qu'il nous en a donné pourra être le point de départ d'une étude de cette sorte. On trouvera, à la fin du mémoire, une utile bibliographie de la question. H. S.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE.

Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1926, mai. — Henri PIRENNE. La vente des biens nationaux en Belgique. — J. BOURDON. Les Archives nationales et l'histoire de la Belgique sous le Consulat et l'Empire. — L. GUENEAU. L'utilisation du port d'Anvers et la collaboration franco-belge. — Michel HUISMAN. La Belgique dans la crise de 1840. — DE RIDDER. La neutralité belge pendant la guerre de Crimée. = Juin. Oscar-Albert JOHNSEN. Le commerce entre la France méridionale et les pays du Nord sous l'ancien régime.

Bulletin hispanique. 1926, juillet-septembre. — Justo PEREZ DE URBEL. Origen de los himnos mozárabes ; suite. — Georges CIROT. Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII. — G. LE GENTIL. Publications du centenaire de Camoëns (depuis 1880). — R. AVEZOU. Rapport à M. Pierre Paris, directeur de l'École des Hautes-Études hispaniques (recherches aux Archives royales de Barcelone sur les rapports de la France et de l'Aragon de 1285 à 1327).

Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715) du Comité des travaux historiques et scientifiques. Année 1924 (publ. en 1926. Paris, éditions Leroux, XLV-352 p.). — 57e Congrès des Sociétés savantes de Paris et départements, tenu à Dijon en 1924. Analyse des communications. = Procès-verbaux des séances. E. DEVILLE. Compte de la recette et revenu du temporel de la ville et banlieue de Lisieux, 1524-1526. — Ulysse ROUCHON. Deux chartes de croisades, 1120 et 1250 (les croisés intéressés sont, dans la première, Goufier de Jaligny ; dans la seconde, Roger de La Rochelambert ; la seconde est suspecte pour plusieurs raisons, et tout d'abord parce qu'elle provient de la collection Courtois). = Communications. Ferdinand CLAUDON. Le « Livre rouge » de l'hôtel de ville de Langres. Inventaire et extraits (112 documents variés : bulles pontificales, lettres patentes émanées de la chancellerie des rois de France, actes des évêques de Langres, etc., de 1234 à 1588). — Ph. LAUER. Recherches sur l'écriture de Corbie dite lombardique (avec six fac-similés). — Charles OURSEL. Un manuscrit avignonnais de la bibliothèque de Dijon (daté de 1394 ; c'est un missel de Beaune selon l'usage d'Autun ; il contient seize lettres historiées). — OUDOT DE DAINVILLE. Lettre de Charles-Emmanuel de Savoie à Christophe de Vaucluse, 1591 (lettre chiffrée dont l'auteur a découvert l'interprétation). — Léon BERTHOUD. Études de toponymie (le nom antique de *Trion* envisagé comme étant l'expression d'une distance itinéraire ; trois *Igoranda* non encore signalés dans l'Aude, le Cantal et l'Yonne). — Louis DAVILLÉ. Le nom de « Bar » et ses dérivés en toponymie (ce mot, très répandu dans les parties de l'Europe qu'occupèrent jadis les Gaulois, a le sens de hauteur abrupte, en pointe ou en éperon ; il désigna les forteresses primitives situées sur les hauteurs et finit par signifier obstacle, barrage). — André LESORT. Les chartes de fondation du

Digitized by Google

prieuré de Sermaize, Marne (1094-1148). — Émile Roy. Où est le corps de Philippe le Bon? (il était depuis 1474 à Dijon, à la chartreuse de Champmol ; il a disparu en 1792 quand la chartreuse fut vendue et livrée aux démolisseurs. Le franciscain Quaresmius dit que le cœur du duc fut envoyé à Jérusalem ; c'est une légende qui ne résiste pas à un examen sérieux). — L. Lex. Dates de l'épiscopat de Nicolas de Bar à Mâcon, 1286-1315. — Émile Roy. Un emploi des scytales en 1431 (les scytales ou bâtons, décrits par Aulu-Gelle, ont été employés parfois pour faire parvenir en écriture secrète un avis confidentiel, par exemple en temps de guerre. C'est de cette manière que fut transmis par le Grand Conseil de Bourgogne un avis secret à Girard de Bourbon, chargé de la garde du duc de Bar au château de Bracon). — Louis Honoré. Les Bohémiens en Basse-Provence, du XV^e^ au XVIII^e^ siècle. — René-N. Sauvage. Extraits du nécrologe de l'abbaye du Bec, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — Robert Barroux. Un récit inédit de la prise de possession de Saint-Martin de la Canourge par les moines de Saint-Victor de Marseille (récit imaginé au XII^e^ siècle par un évêque de Mende pour soutenir ses revendications). — Chanoine A. Sabarthès. L'albigéisme à Limoux et le prétendu déplacement de cette ville (avec une géographie historique de Limoux et un croquis des environs). — Charles Bémont. Un *Rotulus finium* retrouvé, 1242-1243 (communiqué par l'administration de P. Record office à Londres). — Alex. Vidier. Chronique des archives départementales pour l'année 1924 (contient nombre de précieuses indications).

Carnet de la Sabretache. 1926, juin. — Général de Lagarenne. La rébellion militaire de Nancy en 1790 et les premiers comités de soldats (d'après le rapport de Duveyrier et Cahier, du 14 octobre 1790, qui se trouve dans le *Recueil des procès-verbaux de l'Assemblée nationale*). — Léon Hennet. Armes et distinctions de mérite. Armée d'Orient (1798-1799). — J. Margerand. Les compagnies d'élite de la cavalerie, 1801-1815. — Commandant Revol. Souvenirs d'un chasseur à pied ; suite et fin (fondation d'Aumale en 1846 et campagne de 1847 ; retour du bataillon en France, avril 1848).

Le Correspondant. 1926, 25 juin. — C. Latreille. Lettres inédites de Lamartine, 1820-1848 (le poète et le diplomate, 1820-1830 ; les derniers recueils et la vie publique, 1830-1848 ; à suivre). — G. Mollat. Avignon et le palais des papes (d'après le récent livre de Labande). — P. Leclerc. A travers la presse étrangère. Revues d'Autriche. = 10 juillet. B. Franklin, S. Deane et Arthur Lee. La France et les dettes de l'Amérique (on publie ici, d'après *The revolutionary diplomatic correspondence of the United States*, t. II, p. 452-454, la traduction d'une dépêche expédiée par Franklin, Deane et Lee à leur gouvernement, de Paris, le 18 décembre 1777. Ils notent les « extraordinaires faveurs » accordées par le gouvernement français. Quant aux dettes proprement dites, il n'en est pas fait mention). — Georges Lechartier. La prospérité des États-Unis ; le sentiment envers la France (à lire et à méditer). — C. Latreille. Lettres inédites de Lamartine, 1820-1848 ; suite (depuis 1839). — Charles Loiseau. Lettres à ma fille. V. Notre sœur latine (sur l'Italie actuelle, les « évolutions et réincarnations » italiennes, Mussolini et le fascisme). — Hippolyte Hemmer. M. Portal, apôtre de l'union des Églises (amitié qui unit dès 1889 le jeune prêtre français de la Mission à Lord Halifax ; ils posent et font discuter la question des ordinations anglicanes, que Rome condamne en 1896 ; ils se retrouvent aux conférences de Malines. L'abbé Portal est mort cinq mois après le cardinal Mercier, après avoir fait, dit-on, sérieusement avancer l'épi-

Digitized by Google

neux problème de l'union des Églises anglicane et romaine). — Jean DE CHASEUL. Au pays des « Hongrois qui se réveillent ». — DE LANZAC DE LABORIE. Une amitié de Corinne (Maurice O'Donnell, 1805-1817). — Félix KLEIN. Psychologie de la conversion chez les non-civilisés (à propos de l'ouvrage publié sous ce titre par M. Raoul Allier). — H. DUTEMPS. Revues d'Italie. = 25 juillet. Georges LECHARTIER. La propagande contre la France aux États-Unis (elle a été très active et très meurtrière depuis 1919. « Quels sont les responsables? L'allemande, un peu ; l'anglaise, bien davantage ; mais surtout, et pour ne pas dire seulement : nous. » A lire et à méditer). — Maurice TALMEYR. Souvenirs d'avant le déluge. IX. Le duc d'Orléans ; un déjeuner (déjeuner tout intime, à Londres, en 1904 ; portrait enthousiaste du prince, de sa valeur intellectuelle, de son patriotisme). — Général DE POUYDRAGUIN. Le manifeste autonomiste et le « Heimatbund » (étude critique sur le manifeste autonomiste du 24 mai 1926 à Strasbourg). — Michel D'HERBIGNY. De la mer Noire à la mer Baltique, en mai 1926 (scènes de la vie soviétique par un prêtre français qu'intéressent surtout les manifestations religieuses, au moment des fêtes pascales). — Général MARTCHENKO. Le rôle de l'Allemagne en Russie (depuis 1917). — Joannès WEHRLÉ. M. Thureau-Dangin historien religieux (à propos de son livre *Saint Bernardin de Sienne, 1380-1444*, qui vient d'être réédité). — Hubert MORAND. Philippe-Égalité et la construction du Palais-Royal (d'après la *Jeunesse de Philippe-Égalité*, par Amédée Britsch). — Émile HORN. Revues de Hongrie.

Journal des savants. 1926, juin. — H. LEMONNIER. La mystique et l'histoire sous la Coupole, 1660-1815 (montre à quel point le symbolisme et l'histoire sacrée ont inspiré les artistes qui ont décoré la coupole de la chapelle des Quatre-Nations, aujourd'hui Institut de France). — M. CROISET. Études sur les Tragiques grecs. — L. BRÉHIER. Le trésor d'Étienne le Grand au monastère de Poutna, Moldavie; suite et fin. — R. CAGNAT. Nouveau papyrus latin d'Égypte (texte d'une contestation survenue entre des cavaliers de troupes auxiliaires cantonnées en Égypte. Il paraît être du temps de Claude ou de Néron).

Mercure de France. 1er juillet. — Dr A. MORLET. L'alphabet néolithique de Glozel et ses ascendances (on a découvert à Glozel, commune de Ferrières, Allier, 35 tablettes inscrites ; l'auteur dresse le tableau, en fac-similé, des caractères, lettres et chiffres qui y sont gravés). — A. VAN GENNEP. Une visite à Glozel (où l'auteur a été autorisé à faire des fouilles ; les objets qu'il a trouvés appartiennent, affirme-t-il, à la civilisation néolithique). = 15 juillet. Émile LALOY. La chute de Delcassé, d'après les documents allemands (sans doute ceux de la *Grosse Politik ;* mais on ne le dit pas). — Paul BALLAGUY. Quelques présisions nouvelles sur la généalogie de Stendhal (la famille Bayle, Baille ou Beyle, connue dans le Vercors depuis le XVIIe siècle). = 1er août. Henri SÉE. Michelet et l'Histoire-résurrection (Michelet fut « plus grand comme écrivain que comme historien, moins un savant qu'un artiste ; il comptait trop sur l'intuition »). — Joseph VIPLE, B. CLÉMENT, A. VAN GENNEP. Préhistoire (polémique au sujet des fouilles de Glozel).

Polybiblion. 1926, avril. — Antoine DE TARLÉ. Économie politique et sociale. — Henri FROIDEVAUX. Géographie et voyages. = Mai-juin. Louis MAISONNEUVE. Philosophie (à noter les ouvrages sur l'histoire de la philosophie). — André AUZOUX. Jurisprudence (ouvrages sur le droit international et étranger, sur le droit commercial et maritime, etc.). — Publications relatives à la guerre européenne et

Digitized by Google

à l'après-guerre. = Nécrologie : Joseph Berthelé (14 mai 1926), Paul Foucart (19 mai), vicomte de Noailles (8 avril), Paul Krüger, professeur honoraire de droit romain à l'Université de Bonn (mai), le R. P. Otto Braunsberger, éditeur des lettres de Canisius (mars), Bernard P. Grenfell, éditeur, avec A. S. Hunt, des papyrus d'Oxyrhyncos (mai), etc.

La Révolution française. 1926, avril-juin. — A. AULARD. La Fayette déguisé en femme et les notes d'Alexandre (publie un certain nombre de cancans recueillis par ce mince personnage qui, après avoir été élu au Tribunat, finit par échouer dans les Droits réunis ; en juillet 1792, étant commandant dans la garde nationale de Paris, il avait été chargé d'arrêter La Fayette, soupçonné de vouloir entrer, déguisé en femme, dans la capitale). — FUCHS. Collot d'Herbois comédien ; suite et fin. — F. BRÆSCH. L'École centrale du Doubs (d'après le livre d'A. Troux). — Ph. SAGNAC. Doctorat de M. Amédée Britsch : *La jeunesse de Philippe-Égalité*. = Documents. A. A[ULARD]. Comptes-rendus inédits des séances des Jacobins des 23, 24 et 25 février 1791. = Notes de lecture. ID. Bossuet précurseur de la Révolution française, d'après le comte Henri de Saint-Simon. — ID. Marat vu par Herriot (dans son livre *La forêt normande*).

Revue de Paris. 1926, 1er juillet. — Général TAUFFLIEB. Le malaise en Alsace (« nous devons rentrer définitivement dans le cadre de la République que nos pères ont aidé à fonder du prix de leur sang. Soyons Alsaciens, mais Français d'abord »). — Paul LECLERCQ. Les expériences de contribution volontaire dans l'histoire (la souscription publique ouverte en Italie, l'hiver dernier, pour le paiement de la première annuité à l'Amérique ; celle qui s'ouvrit à Nancy en 1872 pour hâter la libération du territoire ; celle qui s'organisa en 1848 sous le Gouvernement provisoire ; celle qui fut instituée par la Constituante en 1789 sous la double forme de contribution du quart et des dons patriotiques. Seule l'expérience italienne a réussi). — C. H. OUTLAND. Les origines de Chateaubriand. — Comte PRIMOLI. A propos du cinquantenaire de l'École de Rome (raconte comment Napoléon III acheta, sur sa cassette privée, les jardins du palais Farnèse ; il songeait en même temps à fonder une école française d'archéologie installée au Palatin dans le palais des Césars. Dans sa captivité à Wilhelmshöhe, il réussit, par l'intermédiaire du comte Arese, à faire acquérir les jardins par le gouvernement italien. L'idée de l'École d'archéologie fut reprise plus tard et, malgré l'opposition momentanée de Thiers, fut, comme on sait, menée à bien). — Nicolas WELTER. Le grand-duché de Luxembourg depuis la guerre (extraits, traduits en français, du livre publié en 1925 par M. Welter, autrefois directeur général de l'Instruction publique du grand-duché, sous le titre *Im Dienste*. C'est l'œuvre d'un témoin informé de source directe et sûre). — Pierre DELONCLE. Les sous-marins français pendant la guerre. — Jean LESCURE. L'accord franco-américain du 29 avril 1926 (pour le paiement des dettes de guerre ; il est beaucoup plus rigoureux pour la France que ne l'est pour l'Allemagne le plan Dawes). = 1er août. André MAUROIS. Joseph Smith, fondateur du mormonisme. — Auguste LAUGEL. Le maréchal de Mac-Mahon et le 16 mai (fragments détachés des Mémoires de Laugel ; ils vont du 20 mai 1873 au 15 décembre 1877). — F. CHARLES-ROUX. Conventions militaires italo-allemandes sous la Triple-Alliance (d'après les renseignements fournis par Angelo Gatti dans la *Rassegna italiana*, décembre 1923 et janvier 1924). — Alain DE LAMARTINIE. Passé et avenir du catholicisme aux États-Unis.

Digitized by Google

Revue de l'histoire des religions. 1925, juillet-décembre. — M. GINSBURGER. Les explications des noms de personnes dans l'Ancien Testament. — E. CAVAIGNAC. Calendriers et fêtes religieuses (dans l'antiquité). — R. MAUNIER. Les rites de construction en Kabylie. — E. VASSEL. Sur le dieu cavalier des Carthaginois. — M. CAHEN. L'étude du paganisme scandinave au XX^e siècle (bibliographie des documents archéologiques, des documents de la tradition écrite et orale, des travaux publiés et de la toponymie). — A. LAGARDE. La pénitence dans les églises d'Italie au cours des IV^e et V^e siècles. = Chronique. Art. nécrologique sur Goblet d'Alviella.

Revue de l'histoire des colonies françaises. 1926, 2^e trimestre. — Albert DEPRÉAUX. Troupes coloniales d'autrefois. Les uniformes de l'armée de la Compagnie des Indes, d'après un Journal inédit de la campagne du Décan, 1751-1755. — AURIANT. Histoire d'Ahmed Aga le Zantiote. Un projet de conquête du Darfour, 1796-1799. — Ch. MONCHICOURT. Itinéraire dans quelques régions du Sahara, par le comte Filippi, 5 mars-8 mai 1829.

Revue des Deux Mondes. 1926, 1^er juillet. — La reine HORTENSE. Mémoires. II. Le mariage. — Émile MALE. L'École française de Rome. — Georges GOYAU. Mgr Augouard. I. Sur les routes du Congo, 1871-1890. — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. II. Les destinées de l'Égypte (la question du Soudan et celle des eaux du Nil ; l'Égypte et l'Islam ; rapports des Musulmans avec les Coptes ; nationalisme et culture intellectuelle). — H. CÉLARIÉ. Pages de gloire au Maroc. II (la défense du poste de Bou-Halima (avec une carte) et l'épopée de l'Aoulaï, 1925, etc.). — Alfred RÉBELLIAU. Les livres de Frédéric Masson à l'hôtel Thiers (raconte comment l'historien de Napoléon, qui détestait Thiers, finit par se laisser persuader de léguer son admirable bibliothèque napoléonienne à la « Fondation Dosne » où elle est allée rejoindre la bibliothèque, beaucoup moins importante et moins bien choisie, de l'ancien président). = 15 juillet. La reine HORTENSE. Mémoires. III. La couronne de Hollande. — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. III. De Ceylan à Golconde (description de pays enchanteurs ; peu de chose sur l'esprit des populations). — Georges GOYAU. Mgr Augouard. II. L'évêque des anthropophages, 1896-1921. — Louis DE LAUNAY. Le redressement économique de l'Allemagne. = 1^er août. La reine HORTENSE. IV. L'empereur et la cour impériale (après la mort de son fils aîné et fatiguée par l'humeur revêche de son mari, la reine va prendre les eaux à Cauterets, 1807, puis elle rejoint son mari qui la rappelle impérieusement à Toulouse et, pendant plusieurs semaines, ils ne se quittent pas. Si les détails précis, les dates contrôlées qu'elle donne sont exacts, on sera convaincu que le futur Napoléon III est bien, quoi qu'on en ait dit, le fils de Louis Bonaparte et d'Hortense). — Firmin ROZ. L'attitude des États-Unis (recherche les causes pour lesquelles ni le gouvernement ni la nation ne sont plus avec nous. La principale est que les Américains ne connaissent pas la France, ni d'ailleurs la France l'Amérique. « Il faut pourtant que le peuple américain nous connaisse mieux ; mieux il nous connaîtra, mieux il se rendra compte qu'il n'y a pas un autre peuple dont le rôle dans le monde s'accorde avec son idéal. » Sans doute, mais le moyen?). — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. I. Assise. — Georges IMANN. La convention d'Angora et le mandat français en Syrie, janvier-mars 1926 (organisation actuelle du mandat, avec une carte ; la convention d'Angora et la délimitation de la frontière ; l'arbitrage. « Une Turquie amie est la meilleure barrière que l'Occident puisse opposer à l'infiltration bolcheviste dans le monde oriental »). — Marie-Louise PAILLERON. L'enlèvement à la belle étoile.

Digitized by Google

Histoire de M. de Saint-Géran ; fin. — Abel BONNARD. Le prince de Ligne. — François VEUILLOT. Au congrès [eucharistique] de Chicago ; notes d'un témoin (6-24 juin 1926).

Revue des études anciennes. 1926, juillet-septembre. — G. RADET. Notes sur l'histoire d'Alexandre. VI. Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon. — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. CXI. La ville de Boii (au pays de Buch, dont la capitale est peut-être représentée par l'actuelle Lamothe, hameau insignifiant, mais où vécut, à l'époque romaine, une population assez dense). — C. JULLIAN, É. BOURCIEZ, M. BESNIER. Prumiacus, Prigny (grand domaine du diocèse municipal de Poitiers ayant appartenu à un propriétaire romain appelé Primus ; auj. sans doute Prigny, dans le pays de Retz). — J. MEURGEY. Dans le vieux Paris : Tudella, lieu mentionné dans un diplôme de l'an 820 (le mot « tutela », dans le sens de champ de foire, permet d'identifier ce lieu avec la place aux Bourgeois ou la place aux Marchands, dans la proximité immédiate de Saint-Germain-l'Auxerrois). — R. LIZOP. Nouvelle inscription votive à Montauban-de-Luchon. — A. GRENIER. Un casque romain à inscriptions du IVe siècle. — C. JULLIAN, J. LOTH. Chronique gallo-romaine. — A. GRENIER. Notes d'archéologie rhénane.

Revue des questions historiques. 1926, 1er juillet. — Pages inédites d'un prince de la Maison de France, 1883 (ce prince est Ferdinand d'Orléans, duc d'Alençon, 1844-1910, fils du duc de Nemours ; en 1888, au moment où il était exclu de l'armée française comme membre d'une famille ayant régné sur la France, il rédigea pour les siens des adieux et recommandations suprêmes pour le cas où il viendrait à mourir. Ces documents portent sur la grandeur religieuse du devoir militaire et sur la conception chrétienne du métier de prince). — Paul SERRANT. Seignelay et Bonrepaus ; leurs rapports privés. I. — Dom E. HERMENT. La régence de l'impératrice Eugénie, d'après des documents nouveaux. La révolution du 4 septembre (témoignage à retenir). — B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. La « sainteté » de Charles de Blois (parle de l'enquête commencée par la canonisation du duc de Bretagne ; publie une bulle inédite de Grégoire XI, 13 février 1376, approuvant et sanctionnant les résultats déjà obtenus par l'enquête, mais avec des réserves qui, en fait, laissèrent le procès indéfiniment en suspens). — J. BALTEAU. Mésaventures de diplomates : l'affaire du P. Ange de Raconis, août 1624 (à propos des négociations pour le mariage d'Henriette de France avec Charles, futur roi d'Angleterre). — Marcel LANGLOIS. Les *Pensées intimes* de Beauvillier ; lettre en réponse à M. Léon Lecestre, et réplique. = C.-rendus. = Bulletin historique : Chronique générale, par E.-G. LEDOS ; Revue des périodiques, par Albert ISNARD ; Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine, par M. BESNIER ; Courrier anglais, par F. CABROL. = Notes bibliographiques.

Revue d'histoire de l'Église de France. 1926, avril-juin. — Augustin FLICHE. La réforme grégorienne (sujet d'histoire diocésaine ; questions à traiter ; sources et bibliographie ; application des décrets réformateurs au temps de Grégoire VII, 1073-1085). — Victor CARRIÈRE. Les épreuves de l'Église de France au XVIe siècle ; suite (les grèves des décimables et les griefs contre la dîme).

Revue d'histoire diplomatique. 1926, juillet-septembre. — René ROUX. Les missions politiques de Jean de La Chapelle, de l'Académie française, 1655-1723 (c'est lui qui composa les *Lettres du Suisse* écrites pour défendre la politique de Torcy pendant la guerre de la Succession d'Espagne, 1702-1709. Désavoué quand le mi-

Digitized by Google

nistre de Prusse eut évincé les prétendants français à la succession de Neuchâtel, il fut rappelé en juin 1709. Mort à Paris le 29 mai 1723). — Roland DE LA MARGERIE. Le général baron de Rocque, 1739-1808, et sa correspondance avec le prince de Condé (1793-1801). — Albert PINGAUD. Le premier royaume d'Italie, 1808. III. — Pierre DOYON. Louis XVIII ; le prince errant, le roi (d'après L. Lucas-Dubreton).

Revue historique de droit français et étranger. 1926, avril-juin. — Sir Paul VINOGRADOFF. Quelques problèmes d'histoire du droit anglo-normand (sur les sources du droit coutumier et la méthode comparative qui permet de mieux comprendre l'art. 39 de la Grande Charte sur le jugement par les pairs. « Les efforts des chevaliers pour maintenir la pairie se rapprochent des efforts tentés pour défendre le for privilégié du clergé, ou encore la coutume du manoir qui protège le groupement social des basses classes contre la volonté éminente des lords »). — Auguste DUMAS. Quelques observations sur la grande et la petite propriété à l'époque carolingienne (montre qu'au IXe siècle les grands domaines étaient possédés uniquement par des « proceres » participant à la puissance publique ; étudie le statut politique de la grande propriété). — Edgar BLUM. De la procédure « quo ea pecunia pervenerit » (procédure en restitution engagée contre les tiers bénéficiaires des exactions d'un magistrat, en droit romain). — Paul FOURNIER. A propos des « Expositi » (sur l'adoption des enfants trouvés, telle qu'elle était pratiquée dans l'Égypte romaine). — M. GRANDCLAUDE. Caractère du « Livre au roi » (c'est probablement un recueil de jugements et d'ordonnements).

Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. 1926, janvier-mars. — Ed. CHRISTEN. Le Butard. — Baron HENNET DE GOUTEL et Ch. HIRSCHAUER. La construction de l'abreuvoir de la rue de Mouchy en 1779. — E. LERY. La rue et la place Hoche. — Madeleine MARSAT. Fournier l'Américain et les massacres de Septembre (son rôle n'est pas très clair ; mais il n'est pas prouvé qu'il ait fait massacrer, le 9 septembre 1792, à Versailles, les prisonniers qui devaient être jugés par la haute cour d'Orléans. Il entreprend de se justifier dans deux lettres adressées l'une à Bonaparte le 24 brumaire an IX, l'autre à la duchesse d'Angoulême le 29 novembre 1823).

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS[1]

Adams (E. D.). Great Britain and the american civil war. 2 vol. *H.*, 1926, 173.

Amzalak (Moses Bensabat). Indículo dos trabalhos literários de J. Leite de Vasconcellos, 1879-1923. *R. hisp.*, 1926, 288.

Anderson (James Maitland). Early records of the University of St. Andrews. The graduation roll, 1413-1579 ; the matriculation roll, 1473-1579. *Times*, n° 1275.

Archives rouges, t. XI et XII. *M. Fr.*, n° 675

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

A. S. R. S. P. = Archivio storico della Società romana di storia patria. — *B. hisp.* = Bulletin hispanique. — *E. H. R.* = English historical Review. — *H.* = History. — *J. S.* = Journal des Savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *Pol.* = Polybiblion. — *Q. R.* = Quarterly Review. — *R. B. P. H.* = Revue belge de philologie et d'histoire. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *R. ét. anc.* = Revue des études anciennes. — *R. Fr.* = Révolution française. — *R. H. Col.* = Revue de l'histoire des colonies. — *R. H. Dr.* = Revue de l'histoire du droit. — *R. H. Égl.* = Revue d'histoire de l'Église de France. — *R. H. R.* = Revue de l'histoire des religions. — *Times.* = The Times, Literary Supplement.

Digitized by Google

(documents qui se rapportent presque tous au mouvement révolutionnaire de 1905 en Russie).

Arup (Erick). Danmarks historie. *R. C.*, 1926, n° 9 (tome I, jusqu'en 1282 ; remarquable).

Atkinson (Geoffroy). Les relations de voyages au XVIII^e siècle et l'évolution des idées. Contribution à la formation de l'esprit au XVIII^e siècle. *R. C.*, 1926, n° 14.

Barquissau (R.), Fouque (H.) et *Cordemoy (Jacob de)*. L'île de la Réunion, ancienne île Bourbon. *M. Fr.*, n° 673.

Bell (Aubrey F. G.). Luis de Leon ; a study of the spanish renaissance. *E. H. R.*, 1926, 444.

— Juan Ginès de Sepúlveda. *Ibid.*, 466.

— Francisco Sanchez el Brocense. *Ibid.*, 467.

Best (Elsdon). The Maori. *Times*, n° 1276.

Bourguet (E.). Delphes. *R. C.*, 1926, n° 12.

Bracq (Jean Charlemagne). The evolution of Canada. *H.*, 1926, 167.

Brawley (Benjamin). A social history of the american negro. *H.*, 1926, 181 (gros volume bourré de faits).

Brinckmann (Hennig). Entstehungsgeschichte des Minnesangs. *R. C.*, 1926, n° 14.

Brögger (A. W.). Det Norske folk i oldtiden. *Times*, n° 1274.

Bryas (Madeleine de). Les peuples en marche. Les migrations politiques et économiques en Europe depuis la guerre mondiale. *R. H. Dr.*, 1926, 346.

Byrne (M. St. Clare). Elizabethan life in town and country. *H.*, 1926, 158.

Callender (Geoffrey). The naval side of British army. *Q. R.*, juillet 1926.

Candioti (Albert). Historia de la institución consular en la antigüedad y en la edad media. *R. H. Dr.*, 1926, 357 (ouvrage considérable qui comprendra trois volumes).

Chandano (Mario). Contratti commerciali Genovesi del sec. XII. *R. H. Dr.*, 1926, 330 (textes extraits du Cartulaire de Guillaume de Cassine, conservé à Gênes ; c'est un des plus anciens registres de minutes notariales).

Chapman (Charles E.). A history of California. The spanish period. *Times*, n° 1278 ; *E. H. R.*, 1926, 475.

Chinard (Gilbert). Jefferson et les idéologues, d'après sa correspondance inédite. *R. C.*, 1926, n° 9.

Clemenceau. Démosthène. *R. ét. anc.*, 1926, 274.

Comune di Roma. Registi di bandi, editti, notificazioni e provvedimenti diversi, relativi alla città di Roma ed allo Stato pontificio, 1234-1605. *E. H. R.*, 1926, 466.

Corbett (Sir *Julian*) et *Richmond* (amiral *H. W.*). Private papers of George, second earl Spencer, first Lord of Admiralty, 1794-1801. *H.*, 1926, 170 (publ. de la *Navy records Society*, t. 46, 48, 59 et 59).

Couillard-Després (abbé *Azarie*). En marge de la Tragédie d'un peuple de M. Émile Lauvrière ou Erreurs sur l'histoire d'Acadie. *R. H. Col.*, 1924, 261 (l'auteur veut venger la mémoire de deux personnages qualifiés traîtres par M. Lauvrière).

Coupland (R.). The Quebec act ; a study in Statesmanship. *H.*, 1926, 166.

Cousens (Henry). The architectural antiquities of Western India. *Times*, n° 1277.

Da Mosto (A.). Milizie dello Stato Romano dal 1600 al 1797, dans Memorie Storiche Militari, fasc. II. *A. S. R. S. P.*, XLVII, 353.

Davies (G.). The early history of the Coldstreams guards. *E. H. R.*, 1926, 445.

Delaporte (L.). Mesopotamia. *H.*, 1926, 149.

Dellmensingen (D. Krafft von). Schlachten des Weltkrieges. Der Durchbruch am Isonzo. I. *Times*, n° 1278 (récit, d'après les archives allemandes, de la bataille de Caporetto).

De Ruggiero (Ettore). Lo Stato e le opere pubbliche in Roma antica. *J. S.*, 1926, 273.

Der Weltkrieg, 1914-1918 ; t. III : der Marne-Feldzug. *Times*, n° 1276 (récit officiel très sévère pour von Kluck et pour le grand quartier général).

Di Tucci (Raffaele). Il diritto pubblico della Sardegna nel medio evo. *R. H. Dr.*, 1926, 334.

Douin (Georges). L'Égypte de 1802 à 1804. *R. H. Col.*, 1926, 264 (utile recueil de documents).

Eastman (Max). Depuis la mort de Lénine ; trad. de l'anglais. *R. C.*, 1926, n° 11 (sur le conflit entre Trotzky, d'une part, et, de l'autre, le triumvirat Kamenev-Staline-Zinoviev).

Edgar (C. C.). Zenon-papyri. *J. S.*, 1926, 274 (recueil des papyrus de Zénon, dans le Catalogue général des antiquités égyptiennes au Caire).

Faringdon (Joseph). The Faringdon diary ; t. VI : 1810-1811. *Times*, n° 1274.

Fay (Eugène de). Origène ; sa vie, son

Digitized by Google

œuvre, sa pensée ; t. I : sa biographie et ses écrits. *R. C.*, 1926, n° 11 (art. de P. de Labriolle).

Feine (H. E.). Die Besetzung der Reichsbistümer, 1648-1803. *R. H. Dr.*, 1926, 341.

Ferriman (Z. Duckett). East and West of Hellespont ; memories of fifty years. *Times*, n° 1276.

Fossum (Paul R.). The agrarian movement in North Dakota. *Pol.*, 1926, 272.

Foster (Sir *William*). The english factories in India, 1665-1667. *E. H. R.*, 1926, 478.

Fuchs (Eduard). Die Karikatur der europæischen Völker. *Q. R.*, juillet 1926.

Galbraith (G. R.). The constitution of the Dominican order, 1216-1360. *E. H. R.*, 1925, 434.

Gardiner (E. Norman). Olympia, its history and remains. *R. C.*, 1926, n° 12.

Gaster (Moses). The Samaritans. *R. C.*, 1926, n° 13 (l'auteur a dit tout ce qu'on peut savoir sur l'histoire de ce peuple, Juifs de race pure, qui tend à disparaître).

Genuardi (Luigi). Il libro dei capitoli della corte del Consolato di mare di Messina. *R. H. Dr.*, 1926, 333.

Gilliat-Smith (Ernest). Saint Anthony of Padua according to his contemporaries. *Times*, n° 1275.

Goldmann (Emil). Die Duenos-Inschrift. *R. C.*, 1926, n° 14 (Ernout : l'auteur a prouvé que le vase avait un caractère magique ; mais il n'a pas résolu l'énigme de l'inscription).

Gollancz (Sir *Israel*). The sources of *Hamlet*, with essay on the legend. *Times*, n° 1274.

Goris (J. A.). Étude sur les colonies marchandes méridionales : Portugais, Espagnols, Italiens, à Anvers, de 1488 à 1567. *R. hisp.*, 1926, 290.

Gorris (G.). Sixt Servatius van Maastricht. *R. B. P. H.*, 1926, 181.

Grandchamp (Pierre). La France en Tunisie, 1621-1630 ; IV : Suite des Documents inédits publiés sous les auspices de la Résidence générale de France. *R. H. Col.*, 1926, 272.

Guedalla (Philip). Napoléon and Palestine. *M. Fr.*, n° 674.

Hand-book to the records of the government of India. *E. H. R.*, 1926, 480.

Harnack (Adolf von). Marcion ; das Evangelium vom fremden Gott. *R. H. R.*, 1925, 169 (important c.-r. par H. Delafosse).

Harvey (G. E.). History of Burma. *E. H. R.*, 1926, 176.

Hervey (Lord *Francis*). The Pinchbeck register relating to the abbey of Bury St. Edmunds. *E. H. R.*, 1926, 437.

Heusler (Andreas). Die altgermanische Dichtung. *R. C.*, 1926, n° 13 (Tonnelat : remarquable mise au point des connaissances actuelles sur la poésie germanique des premiers siècles).

Hintze. Der Liberalismus in der französischen Revolution. *R. Fr.*, 1926, 184.

Hole (Hugh Marshall). The making of Rhodesia. *Times*, n° 1274.

Housman (A. E.). M. Annæi Lucani Belli civilis libri decem. *R. C.*, 1926, n° 14 (art. d'Ernout).

Jack (J. W.). The date of the Exodus in the light of external evidence. *Times*, n° 1274 (l'exode eut lieu vers l'an 1445).

Janssen (Johann). Briefe. I (1847-1873). *A. S. R. S. P.*, XLVII, 360.

Jardé (Auguste). Les céréales dans l'antiquité ; I : La production. *R. ét. anc.*, 1926, 286 (bonne étude sur l'agriculture grecque, son outillage et ses procédés techniques, sur le régime de la propriété et le servage, etc.).

John (Miss *Gwen*). Queen Elizabeth. *H.*, 1926, 179 (brève et très intéressante biographie).

Keller (A.). Maister Franntz Schmidts Nachrichten in Nürmberg, all seine Richten. *Times*, n° 1273 (Fr. Schmidt fut bourreau à Nuremberg de 1573 à 1615. Il exécuta 361 condamnés en 37 ans. Son journal ne manque pas d'intérêt).

Kroll (Wilhelm). Studien zum Verstændnis der römischen Literatur. *R. B. P. H.*, 1926, 154.

Langlois (Ch.-V.). La vie en France au moyen âge. *R. H. Égl.*, 1926, 199 (c.-r. à retenir d'E. Jordan).

Lansing (Robert). Mémoires ; trad. par *Louis-Paul Alaux*. *R. H. Dr.*, 1926, 349 (l'ancien secrétaire d'État aux Affaires étrangères des États-Unis déplore l'attitude de Wilson lors des négociations pour le traité de paix en 1919 et exalte Clemenceau, « l'homme le plus fort des hommes forts »).

Largillière (René). Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne. *R. H. Égl.*, 1926, 197 (conclusions intéressantes fournies par la toponymie).

Digitized by Google

La Sorsa (Saverio). Usi, costumi e feste del popolo Pugliese. *M. Fr.*, n° 673.

Leuba (James H.). La psychologie du mysticisme religieux ; trad. par *Lucien Herr*. *M. Fr.*, n° 673.

Longrigg (Stephen Hemsley). Four centuries of modern Iraq. *E. H. R.*, 1926, 451.

Macgregor (Janet G.). The scottish presbyterian polity. *Times*, n° 1276 (estime qu'on a exagéré l'influence de Calvin sur Knox ; celle de la France a été grande sur l'organisation presbytérienne).

Mancini (G.). Giovanni Tortelli cooperatore di Niccolò V nel fondare la Biblioteca Vaticana. *A. S. R. S. P.*, XLVII, 257.

Modona (Aldo Neppi). Cortona etrusca e romana. *R. ét. anc.*, 1926, 291.

Moricca (Umberto). Gregorii Magni dialogi. *E. H. R.*, 1926, 463.

Mundy (Peter). Travels, 1608-1667. *Times*, n° 1273 (nombreux détails sur les exécutions capitales à Danzig, d'après les récits du bourreau Gregory en 1642).

Newton (Arthur Percival). Travel and travellers of the middle ages. *Times*, n° 1274 (recueil d'articles composés par des spécialistes ; important pour l'histoire de la géographie).

Niles (Mrs.). Black Haiti. *Times*, n° 1273.

Oltramare (Paul). La religion et la vie de l'esprit. *M. Fr.*, n° 673.

Owst (G. R.). Preaching in medieval England ; an introduction to sermon mss. 1350-1450. *Times*, n° 1277.

Palmer (Fr.). Heretics, saints and martyrs. *R. H. R.*, 1925, 168 (vol. de mélanges ; à noter les articles sur Joachim de Flore et sur Mani et le dualisme).

Parry (Judge *E. A.*). The Overbury mystery. *E. H. R.*, 1926, 467.

Pasolini (count *Guido*). Carteggio tra Marco Minghetti e Giuseppe Pasolini. Vol. II, 1855-1859. *Times*, n° 1275.

Pereyra (Carlos). La conquête des routes océaniques ; trad. par *R. Ricard*. *R. C.*, 1926, n° 11 (à noter l'ardeur avec laquelle l'auteur expose l'origine, le développement et la fin de la « légende colombienne »).

Plattard (J.). Supplément à l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné. *R. C.*, 1926, n° 11.

Pottier (Edmond). Le dessin chez les Grecs. *M. Fr.*, n° 675 (réédition remaniée et augmentée de la brochure, parue en 1897 : *La peinture industrielle chez les Grecs*).

Prestage (Edgar). The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland, 1640-1668. *H.*, 1926, 160.

Rachfahl (F.). Wilhelm von Oranien und der niederlændische Aufstand, t. III. *R. B. P. H.*, 1926, 192 (contribution considérable à l'histoire du XVI^e^ s.).

Ramsay (Miss *A. W.*). Idealism and foreign policy ; a study of the relations of Great Britain with Germany and France, 1860-1878. *E. H. R.*, 1926, 456 (inégal et insuffisamment documenté, sauf sur la guerre des duchés de l'Elbe).

Rappopport (Charles). La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution. *R. Fr.*, 1926, 178 (Aulard : je m'y suis beaucoup instruit).

Raschke (Hermann). Die Werkstaff der Markusevangelisten. *R. H. R.*, 1925, 179 (l'auteur a surtout réussi à embrouiller les questions).

Renou (Louis). La géographie de Ptolémée. L'Inde. VII, 1-4. *R. C.*, 1926, n° 12 (texte établi sur les sept mss. considérés comme les meilleurs).

Ruppel (A.). Gutenberg Festschrift. *R. C.*, 1926, n° 11 (recueil d'articles pour fêter le 25^e^ anniversaire de la fondation du « Gutenberg Museum » créé à Mayence en 1900).

Ruth (Thomas de Coursey). The problem of Claudius. *R. ét. anc.*, 1926, 297 (étude incomplète sur le caractère physique et moral de l'empereur Claude).

Ruville (A. von). Die Kreuzzüge. *R. B. P. H.*, 1926, 182 (bon résumé).

Sandburg (Carl). Abraham Lincoln ; the Prairie years. *Times*, n° 1278 (beaucoup de nouveau).

Sarkar (Jadunath). History of Aurangzib, t. V. *E. H. R.*, 1926, 477.

Schnee (Heinrich). German colonization, past and future. *Times*, n° 1273.

Scicluna (Hannibal P.). Actes et documents pour servir à l'histoire de l'occupation française de Malte pendant les années 1798-1800. *E. H. R.*, 1926, 453.

Schumacher (Karl). Siedelungs-und Kulturgeschichte der Rheinlande. III Bd. Die merowingische und karolingische Zeit. *R. C.*, 1926, n° 11 (art. d'A. Grenier).

Scott (James Brown). Robert Bacon, sa vie et ses lettres ; trad. par *Madeleine-L. Cazamian*. *R. C.*, 1926, n° 9 (Robert Bacon est l'ancien ambassadeur à Paris, 1910-1912 ; chaud ami de la France pendant la guerre et après).

Digitized by Google

Sedgwick (Henry Dwight). Spain ; a short history of its politics, literature and art. *Times*, n° 1476.

Seton-Watson (R. W.). Sarajevo. A study in the origins of the Great war. *Times*, n° 1274 (beaucoup de faits nouveaux et profonde connaissance du pays).

Seure (G.). Archéologie thrace. 2e série : objets en métal et terre cuite. *R. C.*, 1926, n° 13.

Shepard (A. McC.). Sea power in ancient history. *H.*, 1926, 175 (insuffisant et mal documenté).

Shetelig (Haakon). Norges forhistorie. *Times*, n° 1274.

Smit (H. J.). De rekeningen der graven en gravinnen uit het Henegouwsche Huis. 1re partie. *R. B. P. H.*, 1926, 190 (comptes de Jean II et de sa femme, Philippine de Luxembourg, puis de Jeanne de Valois, femme de Guillaume Ier de Hainaut, enfin de leurs fils. Ces textes sont en français).

Steuart (Miss *E. H.*). The annals of Quintus Ennius. *R. C.*, 1926, n° 9.

Sydenham (Edward A.). Aes grave ; a study of the cast coinages of Rome and central Italy. *Times*, n° 1276.

Szilassy (baron *J. de*). Manuel pratique de diplomatie moderne. *R. H. Dr.*, 1926, 352.

Tanner (J. R.). Private correspondence and miscellaneous papers of Samuel Pepys, 1674-1703. *E. H. R.*, 1926, 448.

Temple (Sir *Richard Carnac*). The world encompassed, and analogous contemporary documents concerning Francis Drake's circumnavigation of the world ; publ. par *N. M. Penzer*. *Times*, n° 1278.

Toynbee (Arnold J.) et *Kirkwood (Kenneth P.)*. Turkey. *Times*, n° 1275 (les quatre cinquièmes du livre sont une histoire de la Turquie depuis 1919, écrite du point de vue nationaliste turc).

Trevelyan (George Macaulay). History of England. *Times*, n° 1274.

Valentin (Ferdinand). L'avènement d'une République. *R. Fr.*, 1926, 1er août (sur les luttes intérieures de la Chine de 1911 à 1923).

Van der Essen (Léon). Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani, premier nonce de Flandre, 1596-1606. I. *R. B. P. H.*, 1926, 197.

Van Heijnsbergen (P.). De Pinjbank in de Nederlanden. *Times*, n° 1273.

Vigevano (A.). La fine dell' esercito pontificio. *A. S. R. S. P.*, XLVII, 355.

Villiers du Terrage (baron *Marc de*). La découverte du Missouri et l'histoire du Fort d'Orléans, 1673-1738. *R. H. Col.*, 1926, 282.

Ward (Humphrey). History of the Athenæum, 1824-1925. *Q. R.*, juillet 1926 (publ. à l'occasion du centenaire de ce club célèbre).

Winchester college ; its history, buildings and customs. *Times*, n° 1277.

Woelmont de Brumagne (baron *de*). Notices généalogiques. *R. C.*, 1926, n° 12 (trois gros volumes sur 444 familles de la noblesse française dont toutes les variétés sont représentées).

Wrong (E. M.). Charles Buller and responsible government. *Times*, n° 1275 (sur l'établissement du gouvernement responsable dans les colonies).

Ziekursch (Johannes). Die Reichsgründung. *E. H. R.*, 1926, 474.

Digitized by Google

CHRONIQUE

France. — M. Albert HOUTIN est mort le 29 juillet 1926. Prêtre fort instruit, très libre d'esprit, au point qu'on lui retira le droit de dire la messe, il a écrit sur l'histoire de l'Église des études critiques remarquées : *La controverse de l'apostolicité des Églises de France, La question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle, Histoire du modernisme catholique, Le P. Hyacinthe dans l'Église romaine*, etc. Son dernier livre est une autobiographie remplie de détails piquants sur le monde ecclésiastique français qu'il connaissait jusque dans les dessous ignorés du public. Il était en dernier lieu directeur du Musée pédagogique. Voir d'ailleurs plus haut, p. 73 et 99.

— M. Bernard HAUSSOULLIER, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études et membre de l'Institut, est mort le 25 juillet à l'âge de soixante-treize ans. Nous lui consacrerons une notice dans notre prochaine livraison.

— L'Académie des sciences morales et politiques a partagé le prix Michel-Perret entre M. RAVEAU, *L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVI^e siècle ;* l'abbé TRELCAT, *L'abbaye de Crespin*, et l'abbé BARRY, *Dolcher, évêque constitutionnel de la Haute-Loire.*

— Dans la *Bibliothèque archéologique et historique* publiée par le Service des antiquités en Syrie et dans le Liban vient de paraître le t. I, 1^re partie, d'un recueil considérable sur les *Églises rupestres de Cappadoce*, par le P. Guillaume DE JERPHANION, églises célèbres surtout par leurs peintures exécutées du x^e au XIII^e siècle. Quand il sera terminé, cet ouvrage fera connaître une nouvelle province de l'art chrétien d'Orient. Le t. I, qui contient 69 planches et deux cartes en trois couleurs, est édité par la librairie Paul Geuthner, qui le publie par souscription à raison de 10 liv. ou 50 doll. payés d'avance.

La même librairie vient de mettre en vente la *Magie dans l'Égypte antique, de l'ancien empire jusqu'à l'époque copte* (3 vol. in-4° au prix de 200 fr.). Le t. I expose le but de la magie, les moyens magiques, la relation entre la magie, la religion et la science, la magie chez les Coptes. Le t. II contient les textes et le t. III un atlas où sont reproduites toutes les représentations figurées des opérations magiques.

— La belle édition de la *Correspondance de Bossuet*, éditée par Ch. URBAIN et E. LEVESQUE, vient de se terminer avec un tome XV qui contient la table alphabétique et analytique, suivie de la chronologie de la vie de Bossuet (Hachette, collection des *Grands Écrivains de la France*, 1925, x-517 p. ; prix : 35 fr.).

— On annonce que la Société de l'histoire de la guerre va publier une traduction de la *Grosse Politik der europæischen Kabinette, 1871-1914.*

Digitized by Google

— Le Cercle de la librairie met en vente : 1° une *Table alphabétique par noms d'auteurs ou par titres des documents officiels du dépôt légal (ministère de l'Intérieur, 1925)* ; 2° une *Table systématique des documents officiels du dépôt légal (1925)*. Ces deux tables, réunies en un fort volume in-8° raisin de XXXVIII-532 pages, donnent plus de 15,000 titres d'ouvrages enregistrés en 1925 par la régie du dépôt légal ; prix : 20 fr.

— Pour fêter le Cinquantenaire de la Société de Borda (1876-1926), le *IX^e Congrès d'histoire et d'archéologie*, tenu par l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest, s'est tenu à Dax (Landes), du lundi 26 juillet au jeudi 29 juillet 1926, sous la présidence de M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut de France.

— L'*École d'anthropologie de Paris*, fondée en 1875 par Broca sous le patronage de l'Association pour l'enseignement des sciences anthropologiques, célébrera son cinquantenaire le 3 novembre prochain. Il n'est pas inutile de rappeler qu'elle a pris l'initiative de créer l'Institut international d'anthropologie qui a pour organe la *Revue anthropologique*, ancienne *Revue de l'École d'anthropologie*, qui termine actuellement sa trente-sixième année.

— Sous le titre : *la Pensée française contemporaine* vient de paraître une revue, dirigée par A. Ducreux, avec André Faillet comme rédacteur en chef ; elle présentera chaque quinzaine les sommaires de toutes les revues françaises, littéraires, artistiques, historiques, philosophiques, religieuses, etc., et l'analyse des articles les plus importants. Les articles mentionnés seront indexés suivant le système de la classification décimale. Elle paraît à Paris, 127, rue La Fayette.

Grande-Bretagne. — Une *Economic history society* vient de se fonder à Londres sous la présidence de Sir William Ashley et avec un Conseil composé de MM. Scott, Gras, Ogilvy, Rees, Stenton. Elle publiera une *Economic history Review* dirigée par MM. E. Lipson et R. H. Tawney (prix de l'abonnement annuel : 10 sh. 6 d.). On peut s'adresser à la *School of Economics* (Londres, W. C. 2).

— Sous le titre *The book of Labour party* est annoncé un ouvrage en trois volumes illustrés, où seront exposés par un assez grand nombre de collaborateurs l'histoire, l'action de ce parti et les buts qu'il se propose d'atteindre.

Italie. — On annonce la fondation récente d'une « Società dalmata di storia patria » à Zara. Cette Société doit publier une revue et une collection de monographies historiques touchant la Dalmatie, les territoires vénitiens, l'Albanie vénitienne et Raguse.

G. Bn.

Le gérant : R. Lisbonne.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DU MOUVEMENT AGRAIRE DES GRACQUES

Bien qu'au cours des dernières dizaines d'années l'étude du mouvement agraire des Gracques ait fait de notables progrès, quelques problèmes relatifs à cet événement, l'un des plus importants de l'histoire de la République romaine, n'en restent pas moins encore discutés. C'est à ces problèmes que ce travail est consacré. Il serait cependant inutile d'entreprendre de nouvelles recherches à leur sujet, et la présente étude n'aurait jamais été écrite, si l'échec des précédentes tentatives de solution n'avait été causé que par la rareté et l'insuffisance des sources. Dans ce domaine, on ne découvre plus de nouveaux documents, et l'historien n'a à sa disposition que des pièces déjà interprétées par beaucoup de savants éminents. Mais si, après les travaux d'autorités telles que E. Meyer, Pöhlmann, Schwartz et Kornemann[1], nous nous permettons néanmoins d'entreprendre de nouvelles études dans l'espoir de donner une réponse plus exacte à quelques questions importantes

1. Nous ne citons ici que les historiens qui ont consacré aux Gracques des études spéciales au cours des trente dernières années ; nous avons particulièrement à l'esprit les travaux suivants : E. Meyer, *Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen*, 1894 (nous le citons d'après le tirage à part de la *Festschrift zur 200 jæhrigen Jubelfeier der Universitæt Halle*) ; E. Schwartz, critique de l'article de Meyer dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1896, n° 10, p. 792 et suiv. ; R. Pœhlmann, *Zur Geschichte der Gracchen*, dans les *Sitzungsberichte der K. B. Akademie der Wissenschaften zu München (philos.-philolog. u. histor. Klasse)*, 1907, Heft III. Munich, 1908, p. 443-493, et E. Kornemann, *Zur Geschichte der Gracchenzeit*, *Klio*, 1903, I. Beiheft. Nous mentionnons encore une monographie, Felsberg, *Les Gracques* (en russe), 1910. Parmi les travaux récents, italiens et allemands, énumérés dans l'article de Münzer sur les Gracques paru dans Pauly-Wissowa, *Realenc. d. class. Altertumswissenschaft*, II. A. 2, p. 1410 et suiv., nous n'avons eu connaissance, et par hasard, que de la dissertation de H. Lœw, *Untersuchungen zur Vorgeschichte der Cracchischen Bewegung*. Darmstadt, 1920 ; les autres nous sont restés inconnus par suite de la rupture des liens scientifiques entre la Russie et l'Europe, qui ne viennent d'être rétablis que récemment, et il ne nous a pas été possible de recevoir jusqu'à présent ces travaux. Cependant, autant qu'on peut en juger d'après l'article ci-dessus mentionné de Münzer, qui les a utilisés, il est visible que les problèmes auxquels notre article est consacré continuent à se poser.

Digitized by Google

pour la compréhension de cet événement, c'est dans la conviction que les sources, si incomplètes qu'elles soient, sont tout de même suffisantes, et que les conclusions erronées des historiens modernes sont dues seulement à des erreurs de méthode de leur part.

Avant d'examiner ces erreurs, définissons le but et les limites de cet article.

On est habitué à voir la cause du mouvement agraire des Gracques dans la décadence de la classe rurale, phénomène qui était allé en s'aggravant, si nous en croyons nos sources principales, Plutarque et spécialement Appien. Mais, par suite de certaines obscurités et contradictions de leur récit, on ne voit pas clairement quels groupes de la population rurale de l'Italie avaient été atteints par cette décadence : s'agissait-il de la seule plèbe rurale romaine ou de toute la classe rurale italienne? De sorte qu'on n'a pas élucidé ce point : la loi agraire de Tiberius Gracchus avait-elle en vue de venir en aide aux seuls paysans romains ou à leurs frères italiens également? Notre recherche sera consacrée à ce problème. En même temps, nous nous efforcerons de répondre à la question que voici : quel but final Tiberius Gracchus poursuivait-il par sa loi agraire? Était-ce simplement de venir en aide à une classe sociale, les paysans, comme on pourrait le supposer d'après le récit de Plutarque et d'autres auteurs latins, ou d'utiliser cette aide aux paysans comme un moyen de renforcer le système militaire de l'État, afin d'accroître encore dans l'avenir la puissance romaine, ainsi qu'il semble qu'on puisse le déduire du récit d'Appien?

Ces deux questions n'ont pas de lien direct entre elles. Si nous les réunissons cependant dans notre étude, c'est non seulement parce qu'elles ont toutes deux une grande importance et qu'elles attendent encore une solution définitive, mais aussi parce que la solution de l'une comme de l'autre dépend de la valeur qu'il convient d'attribuer au récit d'Appien en tant que source de l'histoire du mouvement agraire des Gracques.

I

Nitzsch a jadis, dans sa célèbre monographie sur les Gracques, représenté les classes rurales romaine et italienne comme deux groupes économiquement opposés[1]. La loi agraire de Tiberius Gracchus avait donc en vue, selon lui, de reconstituer la classe des paysans romains, et, lorsque Tiberius eut échoué dans sa tentative, le parti de la réforme

1. K. W. Nitzsch, *Die Gracchen und ihre næchsten Vorgænger*. Berlin, 1847, liv. III, ch. II.

Digitized by Google

présenta la célèbre loi sur la concession du droit de cité romaine aux alliés, dans le dessein d'infuser par ce moyen à la plèbe rurale romaine en voie d'extinction la sève nouvelle de la classe rurale italienne, nombreuse et économiquement forte. Cette conception de Nitzsch se fonde sur la liaison des événements que nous présente le récit d'Appien[1]. Mais, dans l'intérêt de l'équilibre de sa conception, Nitzsch tourna un obstacle qu'il rencontrait dans le récit de ce même Appien : celui-ci, en décrivant la situation misérable des paysans avant les Gracques, les appelle « Italiens » (ch. VII, § 30), de même qu'il attribue à Tiberius présentant sa loi agraire un discours sur les Italiens (ch. IX, § 35).

En opposition à Nitzsch, on a vu dans les derniers temps s'affermir de plus en plus la conception que Tiberius Gracchus, par sa réforme agraire, poursuivait l'amélioration du sort non seulement de la classe rurale romaine, mais encore de toute la classe rurale italienne, car à cette époque le capitalisme agraire triomphait partout en Italie de la petite propriété[2]. On cherche habituellement la justification de cette manière de voir dans les chapitres VII à IX du récit d'Appien. Bien que les savants allemands exposent ce point de vue avec une assurance particulière, nous ne croyons pas possible de l'admettre. L'erreur de ses partisans vient de ce qu'ils utilisent le récit d'Appien sans critique et, par suite, l'interprètent inexactement. L'analyse du texte d'Appien prouve la justesse de notre affirmation.

Les historiens modernes supposent que, dans les chapitres VII et VIII du livre I de son *Histoire des guerres civiles*, Appien représente la lutte victorieuse de la grande propriété rurale contre la petite sur le domaine de l'État comme un phénomène concernant toute l'Italie, ce qui fait des paysans de Rome et de ceux des cités alliées indistinctement les victimes des grands propriétaires. Ils estiment possible de rapprocher la description d'Appien du récit de Plutarque dans le chapitre VIII de sa biographie de Tiberius Gracchus, qui est consacré au même sujet. Cependant, sur ce point, les deux historiens diffèrent du tout au tout[3].

1. Appien, *De bellis civilibus*, I, ch. VII et suiv., particulièrement ch. XXI (nous citons Appien d'après l'édition L. Mendelssohn-P. Viereck. Leipzig, Teubner, 1905).

2. Mommsen, dans son *Histoire romaine*, inclinait déjà à cette conception. A notre connaissance, E. Meyer a, le premier, essayé de la justifier par l'analyse des sources (*op. cit.*, p. 13, 14, 15). A sa thèse se rallient R. Pœhlmann (*op. cit.*, p. 453, 463), Schwartz (*op. cit.*, p. 801) et Kornemann (*op. cit.*, p. 2). Voir également Münzer (*op. cit.*, p. 1413, 1415) et Felsberg (*op. cit.*, p. 46 et suiv., 180). Avec moins d'assurance et quelques réserves y inclinent également G. Bloch, *La République romaine*, Paris, 1913, p. 224 et suiv., et Greenidge, *A history of Rome*, Londres, 1904, p. 110 et 115.

3. Ce point sera traité plus loin en détail.

Digitized by Google

Alors que Plutarque parle des misères des citoyens romains, Appien, sans la moindre équivoque, ne parle que *des seuls Italiens*. Cela ressort de ce qui va suivre :

1° Après avoir raconté, dans le chapitre VII, comment les Romains, par la conquête de l'Italie, avaient étendu leur territoire et donnaient à quiconque voulait les cultiver les terres abandonnées et non encore attribuées, c'est-à-dire l'*ager publicus*, voici comment Appien explique (ch. VII, § 28) le but de cette dernière mesure : « Ils agissaient ainsi en vue d'accroître le peuple italien, auquel ils attribuaient beaucoup d'aptitude au travail, afin d'avoir des alliés proches par la race[1] ».

2° Après avoir raconté ensuite l'échec de cette mesure et décrit l'accroissement des grandes propriétés en terres et en esclaves, Appien poursuit : « En ce qui concerne les Italiens, leur nombre, particulièrement celui des hommes, allait diminuant, car ils étaient décimés par la misère, les impôts et les expéditions militaires[2] ».

3° Plus loin, il marque dans les termes suivants l'état d'esprit du peuple romain en présence d'une pareille situation chez les Italiens : « Le peuple exprimait son mécontentement, dans la crainte de voir dans l'avenir ses alliés d'Italie devenir insuffisants et de voir surgir pour sa domination un danger résultant du trop grand nombre d'esclaves[3] ».

4° Après avoir décrit l'accroissement progressif de la misère sociale et la première tentative manquée de réforme agraire, il passe à l'exposé de l'initiative prise par Tiberius Gracchus et il écrit ceci : « Tiberius Sempronius Gracchus..., devenu tribun du peuple, souleva, en lui donnant une importance extraordinaire, la question du peuple italien, montrant ses qualités guerrières et sa parenté avec les Romains, faisant également apercevoir qu'il tombait dans le besoin et diminuait de nombre sans avoir même l'espoir de voir alléger ses misères[4] ».

L'expression littérale comme le sens même du récit ne permettent

1. Καὶ τάδε ἔπραττον εἰς πολυανδρίαν τοῦ Ἰταλικοῦ γένους φερεπονοτάτου σφίσιν ὀφθέντος ἵνα συμμάχους οἰκείους ἔχοιεν. Le sujet du verbe ἔπραττον est ici Ῥωμαῖοι (placé en tête du chapitre, § 26). Il s'ensuit que Ἰταλικὸν γένος désigne un groupe de la population distinct des Romains, car, d'après le sens du texte, les Romains s'intéressent non pas à eux-mêmes, mais à d'autres. Ainsi qu'il est dit dans le même chapitre, ce dont les Romains se préoccupent, c'est d'avoir des « alliés » ; il ne peut donc s'agir d'eux-mêmes, car dans ce cas le texte porterait le mot στρατιώτας ou quelque autre de même sens.

2. Ch. VII, § 30 : τοὺς δ' Ἰταλιώτας ὀλιγότης καὶ δυσανδρία κατελάμβανε, τρυχομένους πενίᾳ τε καὶ εἰσφοραῖς καὶ στρατείαις.

3. Ch. VIII, § 32 : ἐφ' οἷς ὁ δῆμος ἐδυσφόρει μὲν ὡς οὔτε συμμάχων ἐξ Ἰταλίας ἔτι εὐπορήσων οὔτε τῆς ἡγεμονίας οἱ γενησομένης ἀκινδύνου διὰ πλῆθος τοσόνδε θεραπόντων.

4. Ch. IX, § 35 : ... Τιβέριος Σεμπρώνιος Γράκχος... δημαρχῶν ἐσεμνολόγησε περὶ τοῦ Ἰταλικοῦ γένους ὡς εὐπολεμωτάτου τε καὶ συγγενοῦς, φθειρομένου δὲ καθ' ὀλίγον εἰς ἀπορίαν καὶ ὀλιγανδρίαν καὶ οὐδὲ ἐλπίδα ἔχοντος ἐς διόρθωσιν.

Digitized by Google

qu'une conclusion : l'appauvrissement en terres et la dépopulation de la classe rurale, qui ont suscité la réforme de Tiberius, Appien estime qu'ils ne se sont produits que parmi les Italiens. Il ne dit pas un mot des misères de la plèbe rurale romaine elle-même. S'il fait allusion au peuple romain, c'est pour le montrer dans le rôle de protecteur de ses parents italiens, dont les souffrances l'amènent à intervenir, car il redoute les conséquences nuisibles de la misère sociale pour l'avenir de sa propre hégémonie[1]. Tiberius Gracchus, en présentant sa loi agraire, a également en vue l'aide, non aux Romains, mais aux Italiens.

Nous estimons indispensable de souligner avec insistance cette façon particulière de représenter les rapports sociaux chez Appien ; elle a complètement échappé à l'attention des historiens modernes[2]. Leur erreur tient visiblement à ce que la manière de voir d'Appien est trop en contradiction non seulement avec tout ce que nous connaissons du sujet par d'autres sources, mais aussi avec ce qu'Appien lui-même raconte plus loin de la situation ultérieure. En présence de cette contradiction, ils ont soumis la partie du récit d'Appien que nous commentons à une retouche, à une interprétation large à l'aide de données tirées d'autres sources, et ainsi attribué au récit un sens qu'il n'a jamais eu. En effet, l'affirmation d'Appien n'est pas seulement inattendue, mais tout à fait singulière ; est-il possible que l'occupation des terres publiques ait été permise aux seuls Italiens, comme le veut le texte d'Appien, et que la loi agraire de Tiberius Gracchus, ainsi que celle qui l'a précédée (ch. VIII, § 33), ait été établie à leur unique profit ? Sans parler même de la contradiction avec les autres sources, cela est logiquement inadmissible. Par conséquent, si le récit d'Appien doit avoir un sens, il faut entendre par le mot « Italiens » du texte aussi bien les paysans de l'Italie que ceux de Rome. Telle est l'idée que se font de la situation les historiens modernes. Nous répétons, en opposition à cette interprétation, que nous considérons comme indispensable de laisser dans toute son intégrité le sens formel du récit d'Appien, même s'il paraît étrange au premier regard. En l'adaptant sans précaution aux données prove-

1. Dans le discours de Tiberius Gracchus, rapporté au ch. XI, § 45, ce motif politique reparaît avec une netteté particulière.

2. D'ailleurs, un de ces historiens semble avoir eu vaguement conscience que dans le récit d'Appien les faits étaient présentés avec exagération : c'est Kornemann, *op. cit.*, p. 3, remarque 1 : « Allerdings scheint Appian oder seine unmittelbare Vorlage den Grundgedanken der Urquelle *einseitig* weiterverfolgt zu haben » (c'est nous qui soulignons). Malheureusement, Kornemann s'écarte de cette vérité qu'il a entrevue, et il en reste au point de vue général qui veut qu'Appien et Plutarque, dans leurs descriptions, aient eu dans l'esprit l'appauvrissement en terres de la classe rurale, tant romaine qu'italienne (p. 2).

Digitized by Google

nant d'autres sources, nos prédécesseurs ont pensé non seulement lui conserver sa valeur en tant que source, mais augmenter même cette valeur en découvrant ici un large point de vue panitalien [1] sur les faits économiques de l'époque. La séduction est grande, mais la méthode est dangereuse. Car si dans ce domaine de l'histoire de Rome on ne trouve la vérité qu'en combinant les données éparses et trop souvent ambiguës des sources, il n'est permis de procéder à leur juxtaposition qu'après avoir établi la signification propre de chaque témoignage et en avoir tiré toutes les déductions. Et justement dans notre cas ce n'est qu'en conservant dans son intégrité le sens du texte d'Appien que nous pouvons tirer de son étrangeté même des déductions exactes sur la situation véritable.

Procédons à l'analyse de ce qui suit dans le récit d'Appien. Les rapports entre les groupes sociaux y changent tout à coup pour prendre un aspect absolument contraire. Bien que, d'après son texte, on ne voie pas clairement, au premier abord, qui doit recevoir la terre, les bénéficiaires de lots étant appelés les « pauvres » (πένητες, ch. IX, § 37), nous voyons dans le chapitre suivant que le conflit provoqué par la terre se produit exclusivement parmi les Romains. Enfin, la description des événements au chapitre XIX ne laisse pas le moindre doute que la loi agraire ait été établie dans l'intérêt des citoyens romains, d'où il convient de déduire que, dans le passé, c'est précisément eux qui ont perdu leurs terres. En ce qui concerne les Italiens qui, dans les chapitres VII et VIII, apparaissaient comme les victimes du capitalisme agraire et l'objet des soucis du peuple romain, ils prennent maintenant position contre la loi agraire comme détenteurs de terres de l'État [2].

Nous avons donc dans le texte d'Appien deux conceptions qui s'excluent l'une l'autre : tant qu'il s'agit des causes qui ont suscité le mouvement agraire et l'intervention de Tiberius Gracchus, le groupe social qui a besoin d'aide est représenté par les Italiens, et uniquement par eux. Mais, dans l'exposé des événements provoqués par la loi agraire, les Italiens cèdent la place à la plèbe romaine, tandis qu'eux-mêmes se présentent comme les détenteurs de terres publiques et s'opposent à la loi au même titre que les autres grands propriétaires. La première conception reste sans la moindre application aux événements

1. Voir E. Meyer, *op. cit.*, p. 13 et 15.

2. La contradiction entre les deux parties du récit est déjà ici tout à fait claire. Mais chez Appien elle se poursuit jusqu'à la fin du récit. En résumant les conséquences de l'échec des deux Gracques, il dit que « le peuple a tout perdu à la fois. Par suite est apparu plus grand encore le manque de citoyens et de soldats... » (ch. XXVII, § 124).

Digitized by Google

ultérieurs. Par contre, le rapport et l'évolution de ces événements s'expliquent uniquement grâce à la seconde : afin de pouvoir attribuer des terres au peuple romain, il fallait à tout prix obliger les Italiens à les céder ; de là découle le projet de concéder les droits de citoyens aux alliés (ch. XXI), qui devient par suite le point central de la politique de Caïus Gracchus.

Pour tout lecteur sans parti pris, il est clair qu'il est impossible de concilier ces deux conceptions[1] ; dans l'une d'entre elles doit se cacher une erreur. Mais dans laquelle?

Il ne peut y avoir aucun doute : c'est la première qui est fausse. Appien lui-même y renonce dès qu'il passe à l'exposé des événements provoqués par le projet de loi agraire de Tiberius Gracchus, car autrement leur enchaînement réel serait inexplicable. De plus, l'état de choses qu'il dépeint dans ses chapitres VII et VIII suscite une série de questions insolubles et se trouve en contradiction avec tout ce que nous en savons grâce à d'autres sources. Est-il possible d'admettre que le gouvernement romain, en train de poursuivre la

1. A l'encontre des historiens modernes, nous sommes profondément convaincu que les autres sources, en particulier Plutarque, ne peuvent nous être d'aucun secours dans cette tentative. On ne peut rien trouver dans les chapitres VIII et IX de sa biographie de Tiberius Gracchus qui puisse être rapproché de ce qu'Appien expose au sujet des Italiens dans les chapitres VII et VIII. Les deux expressions de Plutarque (ὡς ταχὺ τὴν Ἰταλίαν ἅπασαν ὀλιγανδρίας ἐλευθέρων αἰσθέσθαι dans le chapitre VIII, § 2, et τοῖς δ'ὑπὲρ τῆς Ἰταλίας μαχομένοις du chapitre IX, § 4, du discours de Tiberius) sont rapprochées par les historiens modernes du récit d'Appien, afin d'y trouver un sens conforme à ce dernier. Cf. Pœhlmann, *op. cit.*, p. 454 : « Denn unter den bei Plutarch erwæhnten Kriegern, die für Italien kæmpfen und sterben, *kœnnen sehr wohl die Italiker mitverstanden sein* (c'est nous qui soulignons) wenn auch Gracchus am Schluss des Fragments speziell von den Rœmern spricht », et dans la remarque 2 de la même page : « Uebrigens zeigen die Worte Plutarchs in c. 8, ὡς ταχὺ τὴν Ἰταλίαν ἅπασαν ὀλιγανδρίας ἐλευθέρων αἰσθέσθαι, dass auch bei ihm, bzw. seiner Quelle, der italische Standpunkt sehr entschieden zur Geltung kommt. » Cf. également Kornemann, *op. cit.*, p. 2. Schwartz (*op. cit.*, p. 801) est le seul à rejeter l'identité des conceptions d'Appien et de Plutarque. Il n'en admet pas moins la thèse en vogue sur les paysans dépossédés, qui prétend se fonder sur le récit d'Appien. Quant à l'interprétation de ce texte de Plutarque par les modernes, il est bien évident qu'elle contredit aussi bien le sens général de son récit que ses autres expressions littérales. D'abord, le « point de vue italien » lui est complètement étranger. Ensuite, parlant des paysans dépossédés, il emploie le terme précis de « citoyens » (ch. VIII, § 1 : τοῖς ἀκτήμοσι καὶ ἀπόροις τῶν πολιτῶν, § 2 : τοὺς πολίτας ἐξελάσαντες, c. 9, 4 : οὐδενὶ γάρ ἐστιν οὐ βωμὸς πατρῷος... τῶν τοσούτων Ῥωμαίων). Si les mots « toute l'Italie », qu'on trouve à côté de ce terme, ne sont pas employés par hasard et sans signification précise, il vaut mieux, en tout cas, les prendre au sens géographique plutôt que politique : l'*ager publicus* était, en effet, dispersé dans toutes les parties de l'Italie, et c'est pourquoi la grande propriété foncière en évinçait partout les paysans romains. Quoi qu'il en soit, cette expression ambiguë ne supporte pas la comparaison avec les termes précis de « citoyens » et de « Romains » du texte de Plutarque. Ces mots, à eux seuls, n'auraient pas suffi à suggérer à Pœhlmann l'idée d'un « point de vue italien » ; elle n'a pu naître chez lui que sous l'influence du récit d'Appien.

Digitized by Google

soumission de l'Italie, ait, dans l'intérêt de la force militaire de l'État, appliqué une politique agraire destinée à favoriser tout d'abord le bien-être des Italiens, et non celui de ses propres citoyens? Ces Italiens, ennemis de Rome peu de temps auparavant, ne sont devenus des alliés qu'à contre-cœur, et il faudrait admettre que le peuple romain, en permettant et même en favorisant l'occupation par eux des terres publiques, leur rendait le droit d'utiliser les territoires qui venaient de leur être enlevés[1]. C'est d'autant plus improbable que la politique agraire ainsi prêtée à Rome par Appien est chronologiquement située par lui, non pas à l'époque qui suit la pacification définitive, mais à l'époque même de la conquête. Cela découle non seulement de la lettre même du texte (ch. VII, § 26 : Ῥωμαῖοι τὴν Ἰταλίαν κατὰ μέρη χειρούμενοι...), mais encore de la situation qu'il décrit : on donne aux Italiens en occupation des terres qui portent encore des traces fraîches de dévastation (ch. VII, § 27 : τὴν δ'ἀργὸν ἐκ τοῦ πολέμου τότε οὖσαν), terres qu'on n'a pas encore la possibilité de partager (*ibid.* : οὐκ ἄγοντες πω σχολὴν διαλαχεῖν). Tout en mettant ces terres à la disposition des Italiens, les Romains en même temps installent leurs propres colons dans d'autres parties du territoire conquis, sous forme de garnisons (ch. VII, § 26 et 27), visiblement dans l'intention de maintenir dans l'obéissance ces mêmes Italiens, récemment encore leurs ennemis. Et, s'il faut en croire Appien, le gouvernement romain prendrait soin en même temps d'en accroître le nombre. Il est difficile de se représenter un manque plus complet de logique et d'esprit de suite dans les buts politiques.

Supposons cependant que cette contradiction ait été la réalité. Admettons que le gouvernement romain ait négligé de s'inquiéter des intérêts et de l'augmentation du nombre de ses propres citoyens pour s'occuper avant tout des nouveaux membres de sa confédération militaire composée de vaincus privés sous bien des rapports de l'égalité de droits. Dans ce cas comme dans l'autre, nous demeurons perplexes quant à la manière dont il aurait pu passer à l'exécution de ses desseins. La terre, dévastée et abandonnée par suite de la guerre (ἀργὸς ἐκ τοῦ πολέμου), présente peu de facilités pour la mise en culture et l'ex-

1. Dans les sources, nous trouvons des indications sur ce fait que les Italiens, même alliés de Rome, n'avaient pas oublié l'injure qui leur avait été faite par la confiscation de leurs terres. C'est sur ce sentiment qu'Annibal avait échafaudé son plan de détacher de Rome ces alliés, en leur promettant la restitution de leurs terres. Cf. Polybe, III, 77, 6. Cf. également Tite-Live, XXIII, 1, 6 : « ... unus ex iis (c'est-à-dire des ambassadeurs de Capoue), Virrius Vibius, tempus venisse ait, quo Campani... agrum... ab Romanis quondam per iniuriam ademptum recuperare... possint ».

Digitized by Google

ploitation rurale. Elle demande l'investissement d'un capital. La permission accordée à quiconque le désire (τοῖς ἐθέλουσιν ἐκπονεῖν) d'occuper une terre dont le gouvernement n'a pas encore besoin, est encore loin de signifier l'installation systématique d'une classe de petits cultivateurs ; or, ces petits cultivateurs auraient dû justement intéresser le gouvernement, si celui-ci avait eu vraiment en vue la création de cadres nombreux d'armées alliées en la personne des paysans italiens[1]. Le seul droit d'occupation était à peu près sans valeur pour un propriétaire sans capital. Dans le cas le plus favorable, celui-ci pouvait utiliser tant bien que mal tel petit lopin de terre publique situé par hasard à côté du bien qu'il détenait dans les limites du territoire de sa commune. Mais ce cas est presque inimaginable. Le plus souvent, les domaines de l'État qui se trouvaient à proximité immédiate des territoires des cités italiennes étaient constitués par les terres confisquées à ces mêmes cités en punition de leur hostilité. En règle générale, Rome ne pouvait permettre justement l'occupation de ces domaines par leurs anciens propriétaires, qui venaient d'être punis. Effectivement, dans les cas qui nous sont connus de possession d'*ager publicus* par les alliés italiens, les terres concédées étaient situées loin des territoires propres des bénéficiaires[2].

Admettons même que nous nous soyons trompé, et qu'un petit paysan de l'une quelconque des cités alliées, grâce à la permission du

1. A ce sujet, E. Meyer remarque avec beaucoup de justesse : « Mais l'invitation à occuper pour les cultiver des terres publiques ne pouvait intéresser que celui qui disposait de moyens suffisants pour investir dans des terres incultes le capital nécessaire à une exploitation rurale, c'est-à-dire celui qui pouvait envoyer ses travailleurs, journaliers ou esclaves, dans les champs et les prairies avoisinant ses propres biens » (*Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen*, p. 14). Cependant, E. Meyer ne remarque pas qu'une telle sorte d'occupation ne pouvait être avantageuse que pour celui qui avait déjà sa propre exploitation et qui, en s'appropriant la terre publique voisine, ne faisait qu'accroître son champ. Mais Appien parle de l'augmentation du nombre des exploitants aptes à remplir des obligations militaires, c'est-à-dire de la naissance de nouvelles propriétés sur les terres publiques ; or ceci ne pouvait évidemment avoir lieu que par la transformation des petits cultivateurs, travailleurs agricoles et journaliers, en propriétaires disposant d'un cens suffisant pour le service militaire. Mais comme ces petites gens ne disposaient justement pas du capital initial suffisant (*Anlagekapital*), ils ne pouvaient pas occuper l'*ager publicus*.

2. Exemple : Cales, propriétaire d'un lot domanial en Lucanie (cf. Beloch, *Der italische Bund unter Roms Hegemonie*, p. 138). D'autre part, il s'agit, dans ces cas, non de l'occupation libre dont parle Appien, mais de la concession aux alliés du droit d'exploiter par contrat les domaines de l'État. Cf. *Lex agraria* de l'an 111, l. 31, et Cicéron, *De Rep.*, I, 19, 31, et III, 29, 41. E. Meyer s'appuie sur ces textes pour confirmer l'exactitude de l'exposé d'Appien (*Untersuchungen...*, p. 14, et remarque 2) ; mais Appien parle de l'occupation libre par des particuliers, et non du droit d'utiliser des terres attribuées à des cités entières en vertu d'une décision officielle du peuple ou du Sénat.

Digitized by Google

gouvernement romain, ait eu une large possibilité d'occuper une fraction du domaine de l'État : il aurait risqué alors de dépenser son temps et son labeur sans la certitude d'assurer pour l'avenir son bien-être matériel. La simple occupation d'une terre publique ne le mettait pas à l'abri de conflits possibles avec ses voisins et d'autres prétentions de tous genres. L'*ager occupatorius* n'était pas garanti par les bornes consacrées et n'était pas enregistré dans les documents officiels ; la possession n'en était pas protégée comme l'était la propriété complète *ex jure Quiritium* à Rome. Enfin, l'État lui-même pouvait émettre des prétentions sur ses propres terres. De même, en ce qui concerne l'augmentation du nombre des alliés capables de porter les armes, le gouvernement romain n'aurait également rien gagné, même si tout son *ager publicus* s'était trouvé occupé par les petits paysans italiens. En effet, l'occupation n'en faisait pas des propriétaires et n'élevait pas leur cens au cadastre de leurs cités. Si, à Rome même, on ne tenait compte pour l'attribution du cens que de la terre possédée en propre par le citoyen et non de celle qu'il occupait sur le domaine de l'État[1], à plus forte raison dans les cités italiennes : en quoi pouvait bien les intéresser le fait que tel ou tel de leurs citoyens utilisait un morceau de terre qui appartenait à l'État romain? Cette partie de son exploitation échappait aux registres de sa cité, et pour elle il restait aussi dénué de propriété qu'auparavant, c'est-à-dire aussi impropre au service militaire.

Par conséquent, le droit accordé à quiconque d'occuper des terres ne pouvait pas être une mesure ni destinée à favoriser l'installation de petits propriétaires paysans, ni capable d'augmenter le nombre des combattants. Ces buts ne pouvaient être atteints que par l'attribution régulière de terres en toute propriété, attribution à titre individuel ou dans les colonies. C'est ainsi qu'agirent à l'époque de la conquête de l'Italie Curius Dentatus avec les territoires confisqués aux Sabins, Caius Flaminius avec l'*ager Gallicus*, enfin le Sénat romain lorsqu'il donna des terres aux vétérans de Scipion après la guerre d'Annibal[2]. C'est aussi pourquoi Tiberius Gracchus, désireux d'assurer le sort des paysans, n'a pas en vue le rétablissement de leur prétendu droit d'occupation, mais l'attribution régulière de terres sur la base d'un acte public appliqué par une commission officielle de triumvirs.

1. Cf. Mommsen, *Rœm. Staatsrecht*, II, 1, p. 389 et suiv., d'après Cicéron, *Pro Flacco*, 32, et Festus, *s. v. censui censendo*. Cf. également Humbert, article sur le cens dans Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, I, 2, p. 1006.

2. Cf. Columelle, *De re rust.* (éd. Gessner), I, praef. 14 ; Polybe, II, 21, 7 ; Tite-Live, XXXI, 4, 1, 2, 3 ; 49, 4, 5.

Digitized by Google

Tout ce qui vient d'être exposé n'épuise pas encore la série des contradictions qui existent entre le récit d'Appien et la réalité des faits. Lorsque la misère des Italiens est devenue notoire, lisons-nous dans le texte, c'est le « peuple » qui s'en préoccupe (ch. VIII, § 32 : ἐφ' οἷς ὁ δῆμος ἐδυσφόρει...), c'est-à-dire, évidemment, les comices. Ce qui l'inquiète, c'est la diminution de la population masculine parmi les alliés, le danger de voir diminuer cette force militaire et, en fin de compte, de voir sa domination menacée par l'accroissement démesuré du nombre des esclaves. Nous savons pourtant que les affaires relatives aux alliés, en tant que membres de la fédération italienne, ressortissaient non de la politique intérieure, mais de la politique extérieure, et étaient dans leur ensemble soumises aux décisions du Sénat[1]. L'intervention des comices dans ce domaine et à cette époque, surtout l'initiative en matière de mesures positives, apparaît encore extraordinaire. Ce qui n'apparaît pas moins étrange dans ce cas, c'est la faculté dont témoignent les comices de prendre à cœur à ce moment l'intérêt économique des alliés, alors que peu après, au temps des Gracques, ils refuseront avec tant d'égoïsme de donner aux frères italiens l'égalité des droits politiques, même avec la perspective de recevoir une compensation sous forme d'une rétrocession des terres de l'État mises à la disposition des alliés[2].

Par l'analyse du texte d'Appien, nous avons établi le sens précis de son tableau des conditions économiques qui ont motivé la réforme agraire de Tiberius Gracchus. La comparaison de ce tableau avec les faits qui nous sont connus par d'autres sources le rend absolument inadmissible ; et ce tableau est encore démenti par l'enchaînement des événements tel qu'il découle de la suite du récit d'Appien lui-même. Mais nous pouvons poursuivre nos recherches et nous demander comment a pu naître chez Appien ou chez l'auteur de ses informations une opinion aussi étrange et aussi contraire aux faits ; comment a-t-il pu supposer que l'occupation du domaine de l'État était une mesure destinée à faciliter l'établissement agricole des alliés italiens et à poursuivre un but politico-militaire?

En réalité, il ne l'a pas supposé, et ce que nous trouvons chez lui est

1. Cf. Polybe, VI, 13, 4, 5.

2. L'attention est encore attirée par un autre point. Appien lui-même introduit dans son récit un fait qui montre que le peuple romain était en l'occurrence juge de ses propres affaires, et non des affaires d'autrui. Comme moyen d'écarter le danger redouté, il indique la loi sur les limites de l'occupation (ch. VIII, § 33) qui, par sa teneur, se trouve coïncider avec la loi de Licinius et Sextius, laquelle nous est connue par d'autres sources et a été édictée pour la sauvegarde des paysans romains. Il est donc clair que son tableau des misères sociales qui ont motivé la loi doit se rapporter aux Romains, et non aux Italiens.

Digitized by Google

bien moins une confusion des idées qu'un emploi malheureux du terme d' « Italiens » (Ἰταλιῶται).

En effet, si l'on fait abstraction de ce terme, l'essentiel de ce qu'expose Appien, dans ses chapitres VII et VIII, sur la situation agraire de cette époque s'accorde dans les grandes lignes avec ce que dit Plutarque dans le chapitre VIII (§ 1-2) de la biographie de Tiberius Gracchus. La comparaison des deux récits fait apparaître d'importants points de contact entre les deux auteurs : 1° la distraction d'une certaine partie des territoires conquis (à laquelle Plutarque applique explicitement le terme d'*ager publicus*), qui est laissée à l'occupation libre; 2° l'accaparement progressif de ces terres par les riches et l'appauvrissement en terres des paysans ; 3° le remplacement des travailleurs agricoles libres par des esclaves sur les domaines des grands propriétaires; 4° la diminution générale de la population par suite de la dépossession des paysans ; 5° l'échec de la tentative tendant à enrayer par la loi le développement de la grande propriété ; 6° l'attribution chronologique de tout cet enchaînement de faits à l'époque de la conquête. A côté de ces points communs chez les deux auteurs, il y a aussi des divergences, mais qui ne portent que sur des détails et s'expliquent surtout par le fait que Plutarque est beaucoup plus bref qu'Appien et que ni l'un ni l'autre ne se rend suffisamment compte des questions techniques de la pratique agraire de ce temps[1]. Malgré ces divergences, le fond de l'évolution agraire est décrit de la même façon par les deux auteurs, à l'exception d'un seul point très important : alors que chez Plutarque l'occupation est accordée en vue de venir en aide aux citoyens romains dénués de biens (ch. VIII, § 1 : ἐδίδοσαν νέμεσθαι τοῖς ἀκτήμοσι καὶ ἀπόροις τῶν πολιτῶν), Appien estime qu'elle doit s'appliquer aux Italiens et il lui attribue, en outre, un but politique et militaire : favoriser la puissance militaire des alliés italiens et, indirectement, de Rome elle-même[2].

1. Plutarque n'indique qu'un seul mode d'utilisation des terres conquises qui ne sont pas laissées à l'occupation en qualité d'*ager publicus*, la vente (ch. VIII, § 1 : τὴν μὲν ἐπίπρασκον), alors qu'Appien, plus complet, indique à côté de la vente l'installation de colonies, la location et la concession de lots individuels (ch. VII, §§ 26 et 27). Par contre, Appien ne montre pas que la terre qui passe sous le régime de l'occupation devient terre d'État (δημοσία chez Plutarque, qui, à son tour, ne remarque pas qu'elle était inculte, ἀργὸς ἐκ τοῦ πολέμου). Ensuite, les deux auteurs se représentent différemment la manière dont les riches évincent les paysans de leurs terres. Enfin, si Plutarque attribue plus d'effet qu'Appien à la loi agraire antérieure aux Gracques, cela, au fond, ne change rien à l'état des choses.

2. Plutarque fait également une allusion à un lien entre l'occupation des terres publiques par les paysans et leur service militaire ; il est en cela très loin de l'affirmation d'Appien, qui expose que l'occupation aurait eu pour objet direct d'assurer le rôle militaire des paysans

Digitized by Google

Ni Appien ni Plutarque n'ont été témoins de l'évolution agraire qu'ils décrivent. Ils doivent à des tiers les données de leurs récits. Il est possible que, ce faisant, ils se soient servis tous deux d'une même source[1], mais il est également possible que leurs sources, bien que différentes par leur rédaction, concordent à ce point dans leurs faits essentiels qu'elles se rapportent à un seul et même *processus* d'évolution. Dans la version d'Appien, nous ne trouvons qu'un trait essentiel qui lui soit propre, l'indication des Italiens comme uniques détenteurs de terres publiques. Si l'on écarte ce trait, c'est-à-dire si l'on admet, en s'appuyant sur l'identité des deux récits dans l'ensemble des faits essentiels, que le terme d' « Italiens » employé par Appien s'applique au même groupe social que celui que considère Plutarque, notre hypothèse, qui explique dans le texte d'Appien la confusion des idées par l'emploi malheureux du terme d' « Italiens », se trouve confirmée. Nous aboutirions alors à la conclusion que, dans son récit, Appien se représente les faits de la même manière que Plutarque, c'est-à-dire admet que l'occupation de l'*ager publicus* était accordée aux citoyens romains ; mais, à la différence des Ῥωμαῖοι, c'est-à-dire des Romains au sens politique du terme, du peuple romain agissant dans les comices, les « Italiens » sont ici les Romains cultivateurs vivant en dehors de la ville, sur toute l'étendue de la péninsule, c'est-à-dire la plèbe rurale romaine[2].

Si, dans le récit d'Appien, nous n'avions qu'un seul cas de l'emploi dans ce sens du terme d'Italiens, notre hypothèse pourrait paraître insuffisamment justifiée ; car ce terme a généralement un sens très pré-

(cf. ch. VIII, § 2 : ἐξωσθέντες οἱ πένητες οὔτε ταῖς στρατείαις ἔτι προθύμους παρεῖχον ἑαυτοὺς ἠμέλουν τε παίδων ἀνατροφῆς).

1. Nous penchons pour cette opinion. Elle a pour elle non seulement les points de contact de leur récit, dont nous avons parlé plus haut, mais encore la similitude de quelques expressions :

Appien :	Plutarque :
VII, 26 : Ῥωμαῖοι τὴν Ἰταλίαν πολέμῳ κατὰ μέρη χειρούμενοι γῆς μέρος ἐλάμβανον...	VIII, 1 : Ῥωμαῖοι τῆς τῶν ἀστυγειτόνων χώρας ὅσην ἀπετέμοντο πολέμῳ...
VII, 30 : ἀπὸ δὲ τούτων... τὸ τῶν θεραπόντων γένος ἀνὰ τὴν χώραν ἐπλήθυε, τοὺς δ' Ἰταλιώτας ὀλιγότης καὶ δυσανδρία κατελάμβανε...	VIII, 2 : ὡς ταχὺ τὴν Ἰταλίαν ἅπασαν ὀλιγανδρίας ἐλευθέρων αἰσθέσθαι, δεσμοτηρίων δὲ βαρβαρικῶν ἐμπεπλῆσθαι, δι' ὧν ἐγεώργουν οἱ πλούσιοι τὰ χωρία τοὺς πολίτας ἐξελάσαντες.
VII, 31 : ... γεωργοῖς χρωμένων (scil. τῶν πλουσίων) θεράπουσιν ἀντὶ ἐλευθέρων.	

2. Ce n'est qu'à cause de sa négligence habituelle dans le récit (cf. E. Meyer, *op. cit.*, p. 11, rem. 2 ; voir plus loin d'autres exemples de confusions de termes) qu'Appien confond le sens du terme d' « Italiens », appliqué de façon inusitée à la plèbe rurale romaine, avec sa signification généralement admise, et que par suite il lui attribue « tous les peuples d'Italie » (ch. XIII, § 56).

Digitized by Google

cis et bien établi, aussi bien dans les sources que, évidemment, chez Appien. Cependant, notre conclusion ne résulte pas seulement de toutes les considérations énumérées ci-dessus, en vertu desquelles le récit d'Appien, s'il n'était pas interprété comme nous l'indiquons, contiendrait des faits contraires aux renseignements fournis par d'autres sources et au bon sens lui-même. Elle s'appuie encore sur d'autres textes d'Appien, qui ne se comprennent qu'à l'aide de notre hypothèse. En particulier, celle-ci est seule capable d'expliquer la répartition des divers groupes sociaux lors d'un autre événement important de l'histoire intérieure de Rome, la lutte suscitée par la loi agraire d'Appuleius Saturninus en l'an 100 avant J.-C. Encore cet important exemple n'est-il pas le seul. L'analyse des textes d'Appien qui s'y rapportent fournit de nouveaux arguments en faveur de notre thèse.

Dans le livre V, chapitre XII, de son *Histoire des guerres civiles*, Appien expose les événements survenus en Italie dans l'année qui suivit le retour d'Orient de César-Octavien, après la victoire de Philippes. Malgré cette victoire, sa situation était pleine de difficultés. La principale résidait dans l'exécution des engagements déjà pris antérieurement par les triumvirs envers l'armée. Les vétérans exigeaient le partage des terres enlevées aux cités d'Italie qui leur avaient été promises en butin, alors que ces cités, arguant de l'injustice criante, réclamaient que ou bien toute l'Italie fût soumise à la confiscation, ou bien les cités victimes tirées au sort, et en tout cas qu'une compensation pécuniaire fût fournie en échange des terres.

« Ils se réunissaient en foule, » raconte Appien, « jeunes et vieux, femmes et enfants, affluaient à Rome, au Forum et dans les temples, et faisaient savoir avec des sanglots qu'ils n'étaient coupables d'aucune faute, et qu'eux, Italiens, ils étaient chassés de leurs terres et de leurs foyers domestiques comme des ennemis vaincus. A la vue de ce spectacle, les Romains exprimaient leur sympathie par leur indignation et leurs larmes[1]. »

Ici, Appien distingue donc deux groupes, les Italiens persécutés et les Romains compatissants. Mais les uns comme les autres étaient également citoyens romains depuis un demi-siècle déjà. En formulant leurs plaintes, les dépossédés auraient pu se nommer non Ἰταλιῶται, mais bien Ῥωμαῖοι. En écrivant ainsi, l'auteur aurait encore plus vigoureusement souligné tout ce qu'avait d'arbitraire la manière dont ils venaient

1. V, ch. XII, §§ 49, 50 : ... ἐθρήνουν, οὐδὲν μὲν ἀδικῆσαι λέγοντες, Ἰταλιῶται δ'ὄντες ἀνίστασθαι γῆς τε καὶ ἑστίας οἷα δορίληπτοι · ἐφ'οἷς οἱ Ῥωμαῖοι συνήχθοντο καὶ ἐπεδάκρυον.

Digitized by Google

d'être traités, eux, citoyens romains. Néanmoins il les appelle « Italiens », car ici, en opposition à la population de la ville, il songe aux citoyens qui vivent hors de la capitale et qui, de plus, s'adonnent à l'agriculture ; c'est, en effet, en tant que propriétaires de terres qu'ils ont été soumis à l'expropriation. C'est pourquoi, dans le chapitre XV, Appien appelle ces « Italiens » des « agriculteurs » (γεωργοί). De sorte qu'ici, sous ces termes de Ἰταλιῶται et de Ῥωμαῖοι que nous connaissons déjà, nous retrouvons la même opposition géographique et professionnelle entre citoyens romains que nous avons déjà cru reconnaître sous les mêmes termes aux chapitres VII et VIII du livre I. Certes, par suite de l'égalité dans le droit de cité romaine réalisée depuis longtemps pour toute la population de la péninsule, il est évident qu'il s'agit ici des Romains. Pour cette époque, Appien pouvait sans difficulté employer le nom d' « Italiens » dans un sens géographique[1]. Cependant, chez un historien si peu soucieux du terme propre, on peut s'attendre à voir ce terme employé avec la même signification pour une époque bien antérieure, où il avait un sens politique tout à fait déterminé, et cela peut prêter à confusion. C'est un cas de ce genre que nous offre effectivement la description des événements de l'année 100 avant J.-C.

Dans le récit d'Appien (livre I, ch. XXVIII et suiv.), au cours de cette année, les démagogues Saturninus et Glaucia, ennemis personnels de Metellus, adhèrent à la coalition fomentée contre lui par le consul Marius. La loi agraire de Saturninus, déposée en faveur des vétérans de Marius, doit servir de piège contre Metellus. Le jour du vote de la loi, Saturninus convoque à Rome la population paysanne[2], sur laquelle lui et ses complices comptaient par-dessus tout, puisqu'il s'agissait là des soldats qui avaient servi sous les ordres de Marius. Cependant, le fait que c'étaient les Italiens qui retiraient les principaux avantages de la loi suscite du mécontentement dans le peuple (πλεονεκτούντων δ'ἐν τῷ νόμῳ τῶν Ἰταλιωτῶν ὁ δῆμος ἐδυσχέραινε). Alors le conflit éclate aux comices à l'occasion du vote de la loi. La plèbe urbaine[3] s'oppose à Saturninus ; mais ses partisans, les paysans[4], font passer la loi à coup de triques.

1. Nous rencontrons encore une fois dans son œuvre la même opposition géographique entre les termes de Ῥωμαῖοι et d'Ἰταλοί, dans le livre V, ch. CXXXI, § 545 : καὶ ἀχθέντας αὐτοὺς (c'est-à-dire esclaves) εἰς Ῥώμην ὁ Καῖσαρ ἀπέδοκεν αὐτῶν τε Ῥωμαίων καὶ Ἰταλῶν τοῖς δεσπόταις.

2. Ch. XXIX, § 132 : περιέπεμπε τοὺς ἐξαγγέλλοντας τοῖς οὖσιν ἀνὰ τοὺς ἀγρούς.

3. Ὁ πολιτικὸς ὄχλος, § 133, πολιτικοὶ et ἀστικοί, § 134.

4. Ἀγροῖκοι, § 134.

Digitized by Google

La ruse de Marius au Sénat est couronnée de succès. Metellus, ayant refusé de prêter le serment d'observer la loi, est obligé de prendre le chemin de l'exil et, dans la lutte nouvelle qui s'ensuit, les paysans (ἀγροῖκοι, ch. XXXI, § 139) sont du côté de Saturninus, les citadins (ἀστικοί) contre lui. La même opposition se retrouve dans la dernière tentative faite par Glaucia et par Saturninus pour s'emparer du pouvoir[1].

Ainsi, lors des événements de l'année 100, l'adversaire de Saturninus et de sa loi agraire, c'est la plèbe urbaine (ὁ δῆμος, ὁ πολιτικὸς ὄχλος, οἱ πολιτικοί, ἀστικοὶ ou ἀστυκοί), et son soutien, c'est la plèbe rurale (οἱ ὄντες ἀνὰ τοὺς ἀγρούς, οἱ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν, ἀγροῖκοι ou πλῆθος ἀπὸ τῶν ἀγρῶν)[2]. Or, nous retrouvons là, au début du récit, une phrase étrange, déjà mentionnée par nous : πλεονεκτούντων δ'ἐν τῷ νόμῳ τῶν Ἰταλιωτῶν ὁ δῆμος ἐδυσχέραινε[3]. Subitement, dans la lutte politique survenue parmi les Romains[4], les Italiens apparaissent comme les principaux bénéficiaires des futurs avantages de la loi, puis, non moins subitement[5], ils disparaissent. Dans la suite des événements, ils sont absolument hors de cause ; aucune source ne leur attribue un rôle quelconque dans la loi agraire de Saturninus[6]. Ainsi, dans le conflit soulevé par cette loi, nous voyons l'antagonisme de deux groupes sociaux parfaitement déterminés parmi les citoyens romains, à savoir la plèbe urbaine et la plèbe rurale. Or, ce dernier groupe, la plèbe rurale, est appelé au début Ἰταλιῶται ; elle apparaît ensuite sous la désignation de ἀγροῖκοι ou de οἱ ἀπὸ τῶν ἀγρῶν. Il ne peut y avoir qu'une seule issue : de même que dans le récit du mouvement agraire des Gracques, ici encore Appien comprend sous la désignation d' « Italiens » la plèbe rurale romaine[7].

Appien n'est pas de ces auteurs qui recherchent dans leur récit la

1. Πλῆθος ἀπὸ τῶν ἀγρῶν, d'une part, et ὁ δῆμος, d'autre part, ch. XXXII, § 143.

2. Dans un cas seulement, l'expression ὁ δῆμος s'applique aux partisans de la loi (ch. XXX, § 136 : ἔφη (Marius) τὸν δῆμον ἐσπουδακότα περὶ τὸν νόμον δεδιέναι).

3. Ch. XXIX, § 132.

4. Pour Appien, tous ces événements se déroulent parmi les citoyens romains ; nous en avons l'indication dans ses conclusions du ch. XXXIV, § 150 : τρίτον μὲν δὴ τόδε ἔργον ἐμφύλιον ἦν... καὶ τοσάδε εἰργάσατο Ῥωμαίους.

5. En fait, il n'y a pas de place pour les Italiens dans la nouvelle loi agraire, car avant (ch. XIX) et après (ch. XXXVI, § 162) Appien les présente comme les détenteurs de la terre, en opposition à la plèbe rurale romaine.

6. Voir, à ce sujet, la remarque suivante.

7. Dans le premier cas, comme dans celui-ci, notre interprétation du terme Ἰταλιῶται écarte du récit d'Appien des difficultés qui se présentent comme insurmontables et dont les historiens ne se sont jusqu'ici tirés qu'en forçant le sens. Von Rohden, dans son article sur Saturninus (Pauly-Wissowa, *Realencyclopaedie*, etc., II, p. 265), comprend sous le terme d'Ἰταλιῶται les alliés italiens ; il essaie d'expliquer leur apparition soudaine au premier plan à l'aide d'une

Digitized by Google

précision de l'expression et la clarté des conceptions[1]. Il écrivait à une époque où tous les Italiens étaient citoyens romains et où tous les Romains installés hors de la capitale pouvaient être appelés du nom d'Italiens, sans qu'il leur fût ainsi fait injure. Si Appien n'a pas su distinguer les proconsuls (ἀνθύπατοι) de l'époque de la guerre sociale, des proconsuls de l'empereur Adrien[2], il n'est pas étonnant qu'il applique le terme d'Ἰταλιῶται à une fraction spéciale de la plèbe romaine au temps des Gracques, afin de la distinguer de la plèbe urbaine de Rome même. Dans ce cas, le δῆμος (ch. VII et VIII) qui s'entremet en faveur de ses parents (συγγενεῖς) italiens, c'est le peuple des comices romains lorsqu'il légifère et prend part à la politique ; les Ἰταλιῶται, c'est la masse grise des paysans qui peinent à la charrue et qui, en cas de danger, portent le poids des armes ; ce sont ces mêmes ἀγροῖκοι du mouvement de Saturninus qu'Appien a également désignés une fois sous le nom d' « Italiens ». Par malheur, l'imprécision de la terminologie rend confuse la pensée de notre auteur. Appien, d'ailleurs, se tient généralement à la surface et ne pénètre pas profondément dans l'esprit des faits qu'il présente. Il n'est pas de taille à se reconnaître dans les groupements sociaux, dans les combinaisons politiques compliquées. Comme ses récits du mouvement des Gracques, de celui de Saturninus, des projets de loi de Livius Drusus le Jeune sont souvent obscurs et inachevés ! Prenons seulement à titre d'exemple l'histoire de ce dernier ; c'est précisément la terminologie par où sont désignés les divers groupes des participants aux événements qui laisse à désirer. Le but de Drusus, c'est d'étendre aux Italiens (Ἰταλιῶται,

combinaison du texte d'Appien et du texte de Cicéron, *Pro Balbo*, 49 (« sed cum lege Apuleia coloniae non essent deductae, qua lege Saturninus C. Mario tulerat, ut in singulas colonias ternos cives Romanos facere posset »). Il est clair qu'il s'agit ici des privilèges de Marius, désireux de favoriser certains de ses clients parmi les alliés en leur attribuant les droits de citoyens, alors que, chez Appien, la loi tend uniquement à l'avantage des Italiens (πλεονεκτούντων ἐν τῷ νόμῳ τῶν Ἰταλιωτῶν). Il est impossible d'ailleurs de concilier l'importance de cet avantage chez Appien avec le nombre restreint des alliés admis dans les colonies indiqué par Cicéron. De sorte que le texte de cet auteur ne peut être d'aucun secours à l'interprétation du passage en question. Il faut donc reconnaître que l'explication de von Rohden est tout à fait malheureuse (« Diese Bestimmung... zeigt... dass das *immer stærker auftretende* Verlangen der Italiker nach Gleichstellung, *wenngleich in sehr bescheidenem Masse* berücksichtigt werden sollte » ; c'est nous qui soulignons).

1. Cf. E. Meyer, *op. cit.*, p. 11 : « Seine eigenen Kenntnisse reichen nirgends weit, und wo ihm seine Quelle einmal versagt, bringt er nicht selten die naivsten und wunderlichsten Vermutungen vor. Ein tieferes historisches Verstændnis ist von ihm nicht zu verlangen, und es ist ganz verkehrt, ihn mit dem Maasse eines wirklichen Geschichtsforschers zu messen. » Cf. également Schwartz dans Pauly-Wissowa, *Realencyclopaedie*, II, 225 et suiv.

2. I, ch. XXXII, § 172.

Digitized by Google

ch. 35, § 155) le droit de cité[1]. Mais le prix dont ils doivent payer cet avantage les soulève contre le tribun (ch. XXXVI, § 162[2]), et il apparaît que ce ne sont pas seulement les « Italiens », mais avec eux les Étrusques et les Ombriens (Τυρρηνοὶ καὶ Ὀμβρικοί, ch. XXXVI, § 163) qui sont animés de sentiments hostiles à Drusus. De sorte que nous nous trouvons ici en présence d'un nouvel emploi du même terme, dans un sens plus étroit, pour désigner seulement l'un des peuples de la péninsule. Enfin, après le meurtre de Drusus, ces mêmes Italiens, autrefois ses ennemis, s'avisent de venger sa mort. Ils portent alors le nom de Ἰταλοί (ch. XXXVIII, § 169). Ainsi, la négligence qu'apporte Appien au choix de sa terminologie empêche souvent de déterminer exactement les groupements sociaux qu'il veut désigner. Aussi lui arrive-t-il de s'embrouiller lui-même et, se laissant entraîner par l'imprécision de ses propres termes, de comprendre sous la même désignation tantôt un groupe social, la plèbe rurale romaine, tantôt un autre, les alliés italiens. A notre avis, c'est ainsi qu'il faut expliquer qu'ayant, dans ses chapitres VII-IX, désigné par le nom d' « Italiens » la plèbe rurale romaine, il se serve lui-même, dans son chapitre XIII, § 56, de ce même terme comme d'une désignation habituelle, et c'est pourquoi il célèbre en Tiberius Gracchus le restaurateur de « tous les peuples d'Italie » (πάντων, ὅσα ἐν Ἰταλίᾳ ἔθνη[3]).

Ainsi, la juxtaposition des différents textes du récit d'Appien montre que, dans certains cas, nous ne pouvons comprendre les événements décrits qu'en interprétant le terme Ἰταλιῶται dans le sens de plèbe rurale romaine. Nous pensons qu'il est difficile d'opposer une objection sérieuse à la confrontation des textes à laquelle nous avons procédé plus haut et aux déductions que nous en avons tirées. Cette confusion dans la terminologie d'Appien peut paraître étrange. Mais, si on refuse de l'admettre, n'est-il pas plus étrange d'accepter une interprétation

1. Il est remarquable que ces « Italiens », au sens exact du terme, se présentent ici, par rapport au peuple romain, dans une situation politique toute différente de celle des Italiens des chapitres VII-IX. Dans ces chapitres, ils sont proches du peuple, ils sont les σύμμαχοι οἰκεῖοι (§ 28), les soutiens de la puissance militaire de Rome et des frères de sang (συγγενεῖς, § 35), tandis qu'ici ils sont des sujets (ὑπήκοοι, § 156).

2. Notons, à ce propos, une lacune dans le récit, car au temps de Fulvius Flaccus les Italiens étaient toujours prêts à payer en terres l'acquisition du droit de cité (§§ 152-155). Appien ne juge pas utile d'expliquer le changement survenu dans leur manière de voir.

3. A cela également se rattachent les considérations sur l'importance de la loi agraire pour le bien de toute l'Italie (ch. XI, § 43 ; ch. XII, § 53 ; ch. XIII, § 57). Les exemples fournis par nous de confusions d'emploi des termes d'Ἰταλιῶται et de Ῥωμαῖοι sont les plus caractéristiques, mais ils ne sont pas les seuls. Cf. *De bellis civilibus*, I, LXXIX, § 363 ; CVIII, § 506 ; CIX, § 511 ; II, XLIX, § 201-204 ; V, XXVII, § 106 ; CXX, § 497 ; CXXI, § 545.

Digitized by Google

des faits en vertu de laquelle l'occupation est une mesure destinée à assurer la possession de terres aux *seuls Italiens* et la loi agraire de Tiberius Gracchus une mesure suscitée par leur appauvrissement en biens fonciers? En dehors de notre interprétation du terme Ἰταλιῶται dans les chapitres VII et VIII du récit, le tableau qui nous est présenté devient absurde, défie le bon sens et s'oppose à tout ce que nous connaissons par d'autres sources de la situation sociale et économique de l'époque.

Avec notre interprétation du récit d'Appien disparaît l'ambiguïté des sources. Appien expose le mouvement social exactement comme le font Plutarque et les autres auteurs. Les progrès du capitalisme agraire évincent des terres les paysans romains, et c'est à eux seuls que la loi agraire de Tiberius Gracchus se propose d'attribuer des terres. Les alliés, au contraire, apparaissent comme les détenteurs des terres publiques, non par suite d'une simple prise de possession, mais en vertu de traités. La reprise de ces terres ne peut donc être effectuée que par une rupture de contrat, et c'est à cet obstacle que vient se heurter l'application de la loi; le mouvement entre alors dans une nouvelle phase, avec le projet de racheter la terre aux alliés moyennant la concession du droit de cité romaine.

II

La solution de ce premier problème laisse deviner celle du second que nous avons posé.

Nous avons vu que, dans la partie de son récit que nous avons analysée et critiquée, où il montre les « Italiens » comme les bénéficiaires de la politique agraire de Rome, Appien attribue à cette politique un but militaire dans l'intérêt de la domination romaine. C'est vers le même but, selon ses propres paroles, que tend la loi agraire de Tiberius Gracchus, qui a en vue non le bien-être des paysans, mais l'accroissement de leur nombre[1]. Pour la défendre, Tiberius Gracchus invoque des motifs de caractère militaire et patriotique, et il la rattache aux aspirations de l'impérialisme romain[2].

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la politique agraire faite par Rome pour des fins militaires consiste, suivant Appien, en l'autorisa-

1. Ch. XI, § 43 : οὐκ ἐς εὐπορίαν, ἀλλ' ἐς εὐανδρίαν.

2. Ch. XI, § 45 : αὖθις ἐπῄει τὰς τῆς πατρίδος ἐλπίδας καὶ φόβους διεξιών, ὅτι πλείστης γῆς ἐκ πολέμου βίᾳ κατέχοντες καὶ τὴν λοιπὴν τῆς οἰκουμένης χώραν ἐν ἐλπίδι ἔχοντες κινδυνεύουσιν ἐν τῷδε περὶ ἁπάντων, ἢ κτήσασθαι καὶ τὰ λοιπὰ δι' εὐανδρίαν ἢ καὶ τάδε δι' ἀσθένειαν καὶ φθόνον ὑπ' ἐχθρῶν ἀφαιρεθῆναι.

Digitized by Google

tion donnée à qui le désire d'occuper pour la travailler la terre abandonnée et non encore attribuée en partage[1], c'est-à-dire en un système d'occupation de l'*ager publicus*. Les historiens modernes font à notre auteur (ou à sa source) un mérite d'avoir deviné la signification réelle de ce système d'occupation. Mais, là encore, ils sont dans l'erreur, comme en général dans leur interprétation du récit d'Appien. Dans la question de l'occupation, le point de savoir qui a occupé l'*ager publicus* n'a absolument aucune importance, que ce soient les seuls Italiens, comme le dit en son sens littéral le texte d'Appien, ou bien les Italiens en même temps que les Romains, comme le veulent les historiens modernes[2], ou bien, enfin, les Romains, ainsi que nous le prétendons ici d'après notre interprétation. Dans le cas présent, ce qui importe, c'est qu'Appien regarde l'occupation comme une mesure politico-militaire, c'est-à-dire destinée à accroître le nombre des hommes astreints aux obligations militaires. Mais une telle mesure n'eût pas répondu au but visé. Nous l'avons déjà vu quand nous avons étudié la possibilité et l'utilité d'une telle politique envers les alliés italiens. Nos conclusions conservent toute leur force même dans le cas où, sous le terme d' « Italiens » employé dans ces chapitres d'Appien, il faut comprendre les paysans romains. Ne nous arrêtons cependant pas au fait que l'occupation n'était possible qu'aux possesseurs d'un certain capital, c'est-à-dire aux agriculteurs qui avaient déjà antérieurement des biens suffisant à les classer dans la catégorie des hommes astreints aux obligations militaires ; mais, dans le cas contraire, c'est-à-dire au cas où tout l'*ager publicus* serait tombé aux mains des anciens prolétaires, le nombre des soldats possibles n'en aurait été aucunement augmenté. Dans l'établissement du cens du citoyen, les parcelles de terre publique occupées par lui n'entraient pas en ligne de compte, car elles n'étaient pas *censui censendo* à Rome. De plus, la possession de pareilles parcelles

1. Ch. VII, § 27.

2. E. Meyer, *op. cit.*, p. 14 : « Daraus folgt aber weiter, dass Appians Darstellung vœllig korrekt ist, wonach ein grosser Teil des *ager publicus* von Italikern, Latinern und Bundesgenossen, okkupiert war. » En ce qui concerne d'une manière générale l'utilisation de l'*ager publicus*, l'éminent historien allemand a parfaitement raison lorsqu'il fait cette constatation ; cependant, il ne remarque pas que les citations qu'il puise à d'autres sources (*Lex agraria* de l'année 111 et Cicéron, *De Rep.*, I, 31, et III, 41) et qu'il cite à la note 4 de la même page ne confirment pas ce qu'il déduit lui-même de la lecture d'Appien. En effet, Appien parle de l'occupation de fait de la terre déserte, occupation purement provisoire, en attendant son attribution en partage par le gouvernement (ch. VII, § 27), et dénuée de toute garantie (c'est d'ailleurs pourquoi les paysans l'ont perdue), tandis que la *Lex agraria* et Cicéron parlent de la cession formelle du domaine de l'État aux Latins et aux alliés, cession garantie par un acte public.

Digitized by Google

n'était garantie ni contre les compétitions de personnes privées, ni contre les prétentions possibles du gouvernement. Ce n'est pas sans raison que, selon le récit d'Appien lui-même, les paysans étaient si facilement évincés par les riches sur les terres publiques. Au contraire, lorsque l'État voulait effectivement assurer à ses citoyens de la terre dont l'occupation accroîtrait leur cens de propriété, il recourait au partage régulier, c'est-à-dire à la transformation de son *ager publicus* en *ager privatus*. De même, lorsqu'il voulait assurer la possession paisible de terres de l'État à des cités alliées, il confirmait la cession par des actes publics (voir la note précédente). Si, dans la lutte soulevée par la loi agraire de Tiberius, les alliés défendent leur possession de la terre de l'État, ils ne le font pas à titre de simples possesseurs s'appuyant seulement sur l'occupation de fait et le temps écoulé depuis lors, mais parce que leur droit est garanti par la reconnaissance formelle de Rome. C'est cet obstacle qui fit échouer la loi.

Il est donc clair que l'occupation de l'*ager publicus*, quoi qu'en dise Appien, n'a rien de commun avec le système militaire de Rome et ses buts de conquête. L'occupation se présentait avant tout comme une mesure prise dans l'intérêt des finances de l'État : elle avait pour but de fournir au Trésor un revenu de biens qui n'avaient pas encore trouvé leur emploi[1]. Cependant, si Appien a fait erreur sur un point, s'ensuit-il absolument qu'il ait fait de même sur le deuxième? Admis qu'il ait à tort attribué un but militaire et politique à l'occupation de la terre de l'État, le fait de l'appauvrissement en terres des paysans en général n'en subsiste pas moins. La diminution du nombre des petits propriétaires signifiait également la diminution des réserves militaires de la République. Une telle circonstance n'a-t-elle pas pu motiver le projet d'une loi agraire? C'est d'autant plus plausible que la loi avait en vue, non pas le renouvellement de l'occupation des terres publiques par les paysans, mais l'attribution en partage de ces terres à leur profit ; la limitation même de leur droit de propriété des parcelles attribuées devait servir à renforcer leur possession dans l'avenir. Toutes ces considérations pourraient nous obliger à reconnaître que le but de la loi agraire était à la fois politique et militaire et que Tiberius Gracchus était mû effectivement par les motifs de patriotisme et d'impérialisme qu'Appien lui attribue dans le discours, mentionné plus haut, qu'il lui fait tenir pour la défense de la loi.

Cependant, la situation politique qu'entraîna, selon la suite du récit

1. E. Meyer lui-même y a fait allusion en passant, *op. cit.*, p. 14.

Digitized by Google

d'Appien, l'application de la loi, jette une lumière toute nouvelle sur son caractère et sur ces tendances. En ce point également, le récit d'Appien présente une contradiction analogue à celle que nous avons constatée dans la question de l'appauvrissement en terres des paysans et des bénéficiaires du partage des Gracques. En effet, dans son chapitre XIX, Appien raconte que l'application de la loi se heurte à l'opposition des Italiens. Ils font appel à la protection de Scipion Émilien, qui prend leur parti contre la loi elle-même, et, ce faisant, contre la plèbe romaine. Le motif de sa décision est intéressant au plus haut point. « Scipion », dit Appien, « qui avait éprouvé les grandes qualités des Italiens au cours de la guerre, ne peut se décider à leur refuser son concours[1]. » Ainsi, ces mêmes qualités militaires et cette importance des Italiens que, selon la conception initiale d'Appien, la politique agraire de Rome avait en vue, que le peuple s'était autrefois efforcé de restaurer, et en faveur desquelles Tiberius dépose son projet de loi, ces mêmes qualités militaires et cette même importance des Italiens sont, aux yeux du premier chef des armées romaines, un motif d'opposition à la loi, car cette loi se révèle nuisible aux Italiens. Jusque-là, on voyait dans le récit d'Appien comme un fil conducteur le point de vue politique et militaire : il s'agissait d'accroître la puissance militaire de l'État par l'élévation du nombre des hommes astreints au service. Mais, alors qu'antérieurement c'est ce but que visait la loi agraire de Tiberius, maintenant c'est lui qui sert au premier capitaine de l'époque à justifier son opposition à la loi. Ainsi, la situation que crée l'application de la loi démontre que celle-ci n'a rien de commun avec l'utilisation militaire des alliés italiens, et que, au moins selon l'avis de la première autorité militaire de Rome, elle y ferait plutôt obstacle.

Telle est la conclusion qui, avec une logique rigoureuse, s'impose d'elle-même par la confrontation de ces deux aspects du mouvement agraire. Mais, pour tirer cette conclusion, nous avons jusqu'ici, dans les deux cas, pris le terme d' « Italiens » dans le sens d'alliés italiens. Or, nous tenons pour démontré que, dès le début, Appien, en employant ce terme, sous-entend qu'il s'agit de la plèbe rurale romaine. Dans ce cas, ne trouvons-nous pas un moyen de sortir des contradictions d'Appien et de sauver le caractère initial, politique et militaire, de la loi? Effectivement, si notre identification des « Italiens » des chapitres VII-IX avec la plèbe rurale romaine est exacte, la situation se présente ainsi : de même que la politique agraire antérieure de Rome, la loi de Tiberius

1. Ch. XIX, § 79 : ὁ δ'ἐς τοὺς πολέμους αὐτοῖς κεχρημένος προθυμοτάτοις ὑπεριδεῖν τε ὤκνησε.

Digitized by Google

a en vue la force militaire du peuple romain. L'application de la loi se heurte à l'opposition des alliés italiens. Ainsi, le fait que la loi menace les intérêts de ces derniers ne contredit pas en fin de compte la conception d'un but politique et militaire.

Mais un examen plus attentif montre qu'une telle explication ne met pas non plus fin à la contradiction déjà indiquée. Si la loi agraire avait eu effectivement en vue l'accroissement du nombre des citoyens romains aptes à remplir les obligations militaires, c'est-à-dire un but politique et militaire, Scipion n'aurait pas pu invoquer le rôle militaire des alliés pour justifier son attitude. Quelque importance que ce rôle ait pu avoir à ses yeux, il n'aurait pu contre-balancer le problème du renforcement du propre système militaire de Rome, sur lequel s'appuyait avant tout la puissance de la République. Si le mot d'ordre du mouvement agraire avait été effectivement de renforcer l'armée des légionnaires, Scipion n'aurait pas été fondé à prendre position contre lui. L'appui qu'il donnait aux alliés aurait été étrange, contraire à son propre but, contraire aussi à son passé, à cette union avec le peuple romain à laquelle Appien lui-même fait allusion[1]. Si Scipion n'a pas craint de risquer sa popularité parmi le peuple et de prendre nettement parti en faveur des alliés et contre les Romains, cela tient évidemment à cette unique considération qu'il ne voyait pas dans la loi une mesure intéressant l'État en général, mais une lutte menée en faveur d'un intérêt matériel (εὐπορία) de la plèbe romaine, c'est-à-dire pour un but social. En effet, personne n'invoque contre l'attitude de Scipion les arguments d'un caractère à la fois militaire et politique. Ce qu'on lui reproche, c'est de sacrifier l'intérêt du peuple à celui des Italiens[2].

Ainsi, le point de vue militaire dont part Appien devient dans la description ultérieure des événements inconciliable avec la situation politique qui s'établit par suite de l'application de la loi. Comme nous le voyons, cette situation ne peut être comprise qu'en renonçant au point de vue initial de notre auteur. L'analyse de son récit nous permet alors d'arriver à ce résultat de caractériser les buts de la réforme agraire, comme le font les autres sources, Plutarque et les auteurs romains. Tiberius Gracchus devient un réformateur social qui a été conduit à l'action par la vue de l'extinction de la plèbe rurale et non par les visées impérialistes de la politique romaine. La loi agraire porte en elle-

1. Ch. XIX, § 81.

2. § 81 : καὶ μῖσος ἐντεῦθεν ἤρξατο εἰς τὸν Σκιπίωνα τοῦ δήμου καὶ ἀγανάκτησις, ὅτι... ὑπὲρ τῶν Ἰταλιωτῶν ἀντιπεπραχότα σφίσιν ἑώρων.

Digitized by Google

même son but, qui est de mettre fin aux misères sociales ; elle n'est pas un simple moyen d'assurer le développement de la puissance militaire de l'État.

Cette conception est la seule admissible, puisque l'opinion contraire[1] se trouve privée de son seul appui à la suite de notre analyse du texte d'Appien. Mais dans ce cas on voit les considérations générales émises par divers historiens, en partie antérieurement[2], en faveur de la conception que nous partageons, prendre une nouvelle valeur. Si Tiberius Gracchus avait eu en vue l'accroissement de la puissance militaire de l'État, il n'aurait pas eu besoin de s'engager dans la voie hasardeuse d'un bouleversement social. La République pratiquait depuis longtemps un moyen simple et commode d'accroître ses cadres militaires : l'abaissement du cens exigé des hommes astreints aux obligations militaires. Trente ans après Tiberius Gracchus, au moment d'un sérieux danger extérieur, Marius accrut facilement les cadres de l'armée en y incorporant simplement les prolétaires. Cette mesure ne fut nullement suscitée par l'échec du moyen employé par Tiberius, elle ne représentait pas davantage une nouveauté extraordinaire. Marius ne fit qu'aller plus loin dans une voie pratiquée depuis longtemps. Le cens militaire, fixé primitivement à 11,000 as, fut abaissé à 4,000 au temps de Polybe, puis à 1,500 et finalement à 375[3]. Cette pratique du gouvernement romain aurait inspiré d'elle-même à Tiberius ce qu'il aurait fallu faire, s'il avait vraiment eu en vue un but militaire.

De plus, ni la situation extérieure de la République, ni le passé politique de Tiberius lui-même ne permettent d'attribuer à sa loi un but de ce genre. Lorsque Tiberius songea à sa réforme, il y avait à peine neuf ans que Rome venait d'anéantir définitivement Carthage, le dernier adversaire capable de lui inspirer quelque crainte. La certitude générale que dorénavant la puissance romaine était indestructible, certitude qui se reflète si clairement dans l'œuvre de Polybe[4], contempo-

1. Après les recherches de E. Meyer que nous avons déjà mentionnées, cette opinion peut être considérée comme dominante. Cf. *op. cit.*, p. 15 ; cf. également Pœhlmann, *op. cit.*, p. 446 et suiv., p. 457 et suiv. Elle est partagée de même par Münzer dans l'article déjà mentionné de l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa, II, A, 2, p. 413 et suiv. Elle est combattue par Schwartz (*op. cit.*, p. 802 et suiv.), en vertu de considérations générales. Les objections que Pœhlmann fait à Schwartz sur ce sujet ne nous paraissent nullement convaincantes.

2. Notamment par Schwartz (voir la note précédente). Cependant la valeur de ses conclusions est grandement atténuée par le fait qu'à l'instar de ses adversaires il ne remarque pas les contradictions du récit d'Appien ; il ne combat l'interprétation donnée par Appien de la loi du point de vue militaire qu'en vertu de considérations générales.

3. Bouché-Leclercq, *Manuel des Institutions romaines*. Paris, 1886, p. 286 et suiv.

4. Cf. Polybe, I, 2, 7 ; VI, 18, 5.

Digitized by Google

rain de ces événements, ne s'accorde nullement avec les appréhensions de prétendus dangers menaçant la patrie qu'Appien met dans la bouche de Tiberius (ch. XI, § 45). Rome n'avait plus d'adversaires à sa taille : ni Numance, ni les esclaves de Sicile, dont la révolte n'était en fin de compte qu'un épisode, ne pouvaient mettre en péril sa domination mondiale. Enfin, le rôle de réformateur militaire et de défenseur des tendances impérialistes ne convenait nullement au personnage de Tiberius, à son passé militaire, à son expérience politique, à la réputation qu'à tort ou à raison lui avait value l'histoire du traité conclu avec Numance. Ce traité, dans la conclusion duquel il avait joué le rôle principal, était soit une manifestation consciente de ses vues en politique extérieure, soit une capitulation imposée par un échec militaire. Dans le premier cas, c'était une renonciation à la politique impérialiste, un sacrifice du prestige militaire de la République consenti pour mettre fin à la guerre qui traînait en longueur et sauver l'armée composée de paysans ; dans le second, la faillite de la politique dont Tiberius, par un caprice du sort, se trouvait être l'un des principaux responsables. Mais, dans les deux cas, son rôle, ainsi que la réputation qu'il en avait retirée, le mettaient également dans l'impossibilité de défendre au Forum cette même œuvre d'impérialisme à laquelle il avait, bon gré, mal gré, porté jadis un coup sur le théâtre des actions militaires.

Marquons maintenant le résultat final de notre étude. Nous nous sommes donné pour but de démontrer : 1° que, dans le récit d'Appien, la classe paysanne dépossédée est la même plèbe rurale romaine que dans les autres sources, et 2° que la loi agraire de Tiberius Gracchus avait des motifs purement sociaux, et non point politiques et militaires. Nous osons croire que les arguments que nous avons fournis à l'appui de notre thèse sont suffisamment solides. Mais ce n'est pas le seul résultat de notre travail. Au cours de notre argumentation, nous avons relevé dans les sources des erreurs autrement graves que la confusion commise par Appien entre les termes d' « Italiens » et de « Romains » : l'affirmation que l'occupation de l'*ager publicus* était une mesure de politique agraire tendant à la conservation et au renforcement de la classe rurale. Nous avons montré qu'au contraire l'usage de l'occupation n'avait aucune influence ni sur le bien-être de la masse paysanne, puisque celle-ci ne disposait pas des capitaux indispensables, ni sur l'accroissement du nombre des militaires, puisque le cens de citoyen n'avait aucun rapport avec l'occupation. Cela impose avec la même rigueur de logique la conclusion contraire : le simple fait pour les pay-

Digitized by Google

sans de perdre la possibilité d'occuper l'*ager publicus* par suite de la concurrence des riches ne pouvait cependant pas les transformer en prolétaires. De sorte que, si la décadence totale des paysans avant les Gracques est un fait vraiment exact, ainsi que le prétendent Appien et Plutarque et avec eux les historiens modernes, nous n'en voyons toujours pas la raison. Car les expéditions militaires, les impôts et la concurrence du travail servile, tous ces facteurs invoqués par nos auteurs comme destructeurs de la classe rurale, jouent dans leur exposé un rôle de second plan. Mais, quelle que soit l'importance de ces agents parallèles, l'erreur de nos auteurs quant au point capital nous rend également suspectes ces affirmations. Nous aurions pu produire ici même les arguments en faveur de notre point de vue, mais ç'aurait été franchir les bornes de ce travail et aborder la solution d'un problème beaucoup plus vaste, que l'on peut formuler ainsi : Quelles ont été les causes véritables du mouvement agraire des Gracques? Jusqu'à quel point le tableau des rapports sociaux de l'époque dressé par les historiens contemporains d'après les récits d'Appien et de Plutarque répond-il à la vérité? Ce problème est le sujet d'un travail spécial, auquel les déductions de la présente étude ouvrent, pensons-nous, la voie.

Dimitri KONTCHALOVSKY.

Digitized by Google

MÉLANGES

UN ÉPISODE DE LA GUERRE DE CENT ANS

LE SIÈGE DE ROMORANTIN PAR LE PRINCE DE GALLES (1356)

Comme on le sait, la bataille de Poitiers fut livrée par Jean le Bon au prince de Galles au moment où celui-ci venait d'accomplir une chevauchée à travers le centre de la France, au cours de laquelle il avait vainement essayé de franchir la Loire pour donner la main aux bandes anglo-navarraises qui opéraient en Bretagne. Cette chevauchée fut marquée, entre autres combats, par une échauffourée assez vive autour de la petite ville de Romorantin. Cet épisode tient dans les récits du temps une place assez importante. Un passage de Froissart a même fait naître, à ce sujet, une controverse sur la question suivante : les Anglais du Prince Noir étaient-ils munis d'artillerie? L'artillerie de siège a-t-elle été employée pour la première fois devant Romorantin ? En définitive, il a paru que l'affirmation de Froissart pouvait très légitimement être mise en doute [1].

L'itinéraire suivi par le prince de Galles dans sa randonnée à travers le centre de la France peut être reconstitué avec précision grâce, surtout, aux chroniqueurs anglais. Le 23 août 1356, le prince était à Châteauroux ; le 25 à Issoudun. Le 28, il traversa le Cher et passa la nuit à Vierzon, qui fut ensuite incendiée. C'est de Vierzon, sans doute, que Jean Chandos et James Audley furent envoyés en éclaireurs dans la direction d'Orléans. Ils s'emparèrent de la petite ville d'Aubigny-sur-Nère [2] et y mirent le feu [3].

Le prince de Galles se dirigea ensuite vers l'Ouest par la vallée du Cher avec une nombreuse armée d'Anglais, de Gascons et de mercenaires alle-

1. Colonel Babinet, *Le canon dans l'armée d'Édouard III (Crécy, 1346) et dans celle du prince de Galles (siège de Romorantin, 1356)*. Poitiers, 1897.

2. Chef-lieu de canton, arr. de Sancerre, Cher.

3. Froissart, éd. Siméon Luce, t. IV, p. 4 et suiv. — Le P. H. Denifle, *Désolation des églises, monastères, hôpitaux en France au XIV^e siècle*. Paris et Mâcon, 1899, t. II, p. 119.

Digitized by Google

mands[1]. Le lundi 29 août 1356, il arriva « ad unam villam quae vocatur Frank sita super amnem qui dividit regnum Franciae et ducatum[2] ». Il s'agit, à n'en pas douter, de Villefranche-sur-Cher[3], située juste à la limite méridionale du comté de Blois relevant de la couronne de France. Entre Vierzon et Villefranche, le Prince Noir passa à peu près sûrement par Mennetou-sur-Cher[4], petite ville fortifiée qui a conservé ses murailles jusqu'à nos jours. Aucun récit ne la mentionne. Sans doute n'offrit-elle pas de résistance.

A Villefranche, le Prince Noir se trouvait à huit kilomètres au sud de Romorantin. Pendant ce temps, le roi Jean se tenait au nord de la Loire, aux environs de Chartres[5]. Ses partisans gardaient les passages du fleuve. Le roi semblait assez indécis, « car il ne sçavoit quelle part ces Angloys tourneroient[6] ».

Néanmoins, un parti d'hommes d'armes du roi de France s'était avancé au delà de la Loire. Il comprenait le sire de Craon[7], Jean le Meingre, dit Boucicaut[8], un troisième personnage désigné sous le nom de l'Hermite de Chaumont ou de Caumont[9], et un quatrième appelé Grismouton de Chambli[10]. Dans la lettre du prince de Galles à la municipalité de Londres[11], il est question du maréchal de Clermont. C'est le seul texte où il soit mentionné. Ce parti, au dire de Jean le Bel et de Froissart, dont les récits concordent, comprenait 300 lances. Le moine de Malmesbury dit 60 lances avec une nombreuse troupe. Il se proposait de « veoir ces Angloys de plus prez, sçavoir s'ils y pourroient trouver aventure[12] ». N'ayant pu, dit Froissart, « trouver leur advantage d'entrer en yaus (les Anglais) ne assallir », les Français tendirent une embuscade « assés priés de Romorentin, sur un pas qui estoit assés mervilleus et par où il convenoit les Englès passer ». D'après les récits de Froissart et de Jean le Bel, les trois principaux chefs, le sire de Craon, Boucicaut et l'Hermite de Chaumont, y prirent part. Le Baker de Swynebroke ne parle que de Grismouton de Chambli à la tête de 200 hommes. Toujours

1. *Chronique de Richard Lescot, religieux de Saint-Denis*, éd. J. Lemoine, p. 101, et G. de Nangis (continuation), éd. Géraud, t. II, p. 238.

2. *Eulogium historiarum sive temporis.* Chronique du moine de Malmesbury, éd. F. Scott Haydon. Londres, 1863, t. III, p. 219.

3. Cant. de Mennetou-sur-Cher, arr. de Romorantin, Loir-et-Cher.

4. Chef-lieu de canton, arr. de Romorantin, Loir-et-Cher.

5. Froissart, ibid.

6. *Chronique de Jean le Bel*, éd. Viard et Déprez, t. II, p. 230.

7. Amaury, sire de Craon, de Sainte-Maure, etc., gouverneur de Saintonge, Poitou, Anjou, Basse-Normandie. Mort le 30 mai 1371.

8. Écuyer du duché de Touraine, maréchal de France après Jean de Clermont. Mort à Dijon le 15 mars 1367.

9. Froissart et Jean le Bel.

10. Le Baker de Swynebroke, éd. Edward Maunde Thompson. Oxford, 1889, p. 140.

11. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. II, p. 382.

12. Jean le Bel.

Digitized by Google

est-il qu'un groupe de chevaliers de l'armée du prince de Galles, « li sires de Monchident, gascon, messires Petiton de Courton, li sires de le Ware, li sires de Basset, messires Daniel Pasele, messires Richars de Pontchardon, messires Noël Lorinch, li jones sires Despensiers, messires Edowars et messires Eustace d'Aubrecicourt[1] », avec deux cents gens d'armes, tomba dans l'embuscade. Les gens du roi de France les laissèrent passer, puis chargèrent derrière eux. Les gens du Prince Noir esquivèrent la charge en ouvrant leurs rangs, puis, les reformant, chargèrent à leur tour. Le combat dura assez longtemps, les deux partis adverses étant à peu près de même force. Mais « la bataille des mareschaus » de l'armée anglaise étant apparue, les gens du roi de France s'enfuirent vers Romorantin, serrés de près par leurs adversaires, non sans laisser des leurs sur le terrain ou aux mains de l'ennemi. « La moitié et plus s'en sauvèrent », dit Froissart. « Si escapèrent par especial li trois baron dessus nommet et aucun aultre chevalier et escuier qui estoient très bien monté. » Mais, dit Jean le Bel, ils « perdirent des gens des mal montez ». Barthélemy de Burghersh, témoin oculaire, parle de 120 prisonniers[2]. Le même chiffre est donné par Robert d'Avesbury[3]. Le moine de Malmesbury parle de huit prisonniers faits par des gens du seigneur de Camont. Le Baker de Swynebroke en mentionne trente. Cette escarmouche, au dire du moine de Malmesbury, eut lieu le lundi 29 août 1356, le jour même où le prince de Galles était arrivé à Villefranche. L'embuscade avait été tendue entre Romorantin et cette dernière localité, ce qui tend à prouver que le prince pensait toujours à se diriger vers la Loire et à couper au court vers Romorantin et, sans doute, vers Blois, où il espérait passer le fleuve. Le groupe de ses gens qui se heurta aux chevaliers français avait été vraisemblablement dépêché en éclaireurs dans cette direction, de même que, quelques jours plus tôt, Jean Chandos avait été détaché de Vierzon dans la direction d'Orléans. Entre Villefranche et Romorantin se trouvait au lieu dit « l'Hôpital » une commanderie fortifiée de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il n'en est question dans aucun récit. Le combat eut lieu, sans doute, en rase campagne. Froissart se borne à dire que la « bataille des mareschaus » de l'armée anglaise s'avançait « en costiant un bois ».

Les gens du roi de France, en fuite devant leurs adversaires, se dirigeaient donc en hâte vers Romorantin. « S'ilz n'eussent si tost trouvé la tour de Montmorentin », dit Jean le Bel, « ilz eussent esté tous mors ou priz ».

Romorantin est bâtie sur la Sauldre, qui, en ce point, se divise en bras encadrant plusieurs îles dont l'une, dite île Marin, passe pour avoir été le berceau de la ville. Sur la rive gauche, du côté de Villefranche, s'étendait un bas

1. Froissart.

2. Lettre de Barthélemy de Burghersh à Sir John Montagu, septembre 1356. Publ. par Babinet, *op. cit.*, p. 14 et suiv.

3. Robert d'Avesbury, *De gestis mirabilibus regis Edwardis tertii*, éd. Edward Maunde Thompson. Londres, 1899, p. 471.

Digitized by Google

quartier, le Bourgeau, qui n'était pas fortifié au XIVe siècle. Dans l'île s'élevait l'église dont le clocher et le chœur datent du XIIe siècle. Sur la rive droite, en pente plus accusée, la ville proprement dite se serrait dans une enceinte dont il subsiste encore aujourd'hui des vestiges, enceinte qui s'appuyait, non loin de la rivière, sur une grosse tour.

Un manuscrit datant de la fin du XVIIIe siècle, intitulé *Antiquités de la ville de Romorantin, capitale de la Sologne, extrait des archives de la maison de ville par monsieur Clairault*, et dont une copie est conservée à la bibliothèque municipale de Romorantin, décrit la tour comme un ouvrage considérable. Elle comprenait deux chambres, dont la plus haute « a toujours été nommée la chambre des chevaliers, lesquels, pour en défendre les approches, jetaient du haut des dards et autres machines de guerre ». Des souterrains passant sous la rivière permettaient de gagner l'île Marin. La charpente « en bois de châtaignier » s'écroula en 1677. La tour fut démolie en 1810[1]. Non loin de là s'élevait la tour Jacquemard, qui subsiste encore au bord même de la rivière.

Tous les chroniqueurs sont d'accord pour dire que les gens du prince de Galles occupèrent la ville sans coup férir. « Et fu prise », dit Froissart, « li ville de Romorentin de premières venues ; car lors il n'i avoit gaires de forterèce ». Jean le Bel passe sous silence la prise de la ville et ne parle que du siège de la tour. Le Baker de Swynebroke rapporte que la ville fut enlevée « de vive force ». C'est encore lui qui nous dit que dans la tour s'enfermèrent le sire de Craon, Boucicaut et cinquante hommes d'armes. D'autres récits indiqueront, d'ailleurs, un nombre d'hommes bien supérieur à cinquante en dénombrant les prisonniers faits lors de la reddition de la place.

Le prince de Galles fut sans doute, aussitôt, mis au courant des événements. Il connut, par les prisonniers faits au cours de l'escarmouche, les projets du roi Jean. « Et disoient les dits prisoners que le dit roy avoit pris certein propos de combattre ovesque nous[2]. »

Le soir même, d'après Barthélemy de Burghersh, le prince arrivait devant le château, c'est-à-dire la tour et ses dépendances, et ordonnait les préparatifs d'attaque. La ville, dit Froissart, était « tout plainne de leurs gens et qui estudioient comment à leur avantage ils poroient assallir le chastiel ». Le prince avait avec lui Jean Chandos, son fidèle compagnon. Froissart s'étend complaisamment sur les préliminaires du siège et prête à Chandos et à Boucicaut des discours où les deux adversaires auraient rivalisé de courtoisie chevaleresque. Les assiégés refusant de se rendre sans combattre, les gens du prince « se logièrent dedans le ville de Romorentin et dehors ossi, bien et faiticement ».

1. G. Maymac, *Histoire de la Sologne*. Romorantin, 1899.

2. Lettre du prince à la municipalité de Londres. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. II, p. 382.

Digitized by Google

Le mardi 30 août « bien matin », dit Froissart, un premier assaut fut donné par « toutes manières de gens d'armes et arcier ossi ». Les assaillants s'étaient mis à l'eau dans les fossés et « venoient au fons dou mur hawer et piketer ». Mais les assiégés se défendaient vaillamment. Le combat dura à peu près tout le jour « et là fu occis dou lès des Englès uns bons escuiers de Gascongne et bien gentilz homs et qui eut grant plainte, qui s'appelloit Raymons de Zedulach ; si estoit de la route le captal de Beus ».

Le lendemain, mercredi 31 août, nouvel assaut conduit, d'après Froissart et le moine de Malmesbury, par le prince lui-même, assaut meurtrier pour les deux partis. Froissart et le moine signalent du côté anglais la mort de Bernadet de La Brette (Albret). Le moine cite, en outre, un capitaine de la Buch (Buch) qui périt au cours de l'assaut. D'après ce même auteur, les assiégés qui, sans doute, continuaient à tenir les abords de la tour en furent chassés et se cantonnèrent dans cet ouvrage qu'il appelle le « Doungoun ».

Le jeudi 1er septembre, trois assauts distincts furent lancés contre la tour, commandés l'un par le comte de Suffolk, le second par Barthélemy de Burghersh, le troisième par un chevalier gascon.

Le vendredi et le samedi, continue le moine, les gens du prince mirent le feu à la tour, de sorte que les assiégés ne purent éteindre l'incendie avec le vin et l'eau qu'ils n'avaient qu'en petite quantité. Ils se remirent alors à la grâce du prince.

Ce récit paraît le plus précis quant à la succession des faits. Le prince, dans sa lettre à la municipalité de Londres, rapporte brièvement le siège de la tour qui dura, dit-il, cinq jours. Il ne distingue pas les divers assauts. « Accordasmes », dit-il, « d'assaillir le dit lieu, leqel estoit gayné par force où estoient tout plein de lour gentz pris et mortz ; auxint les uns des nostres y furent mortz ».

D'après Barthélemy de Burghersh, témoin oculaire et acteur, le premier assaut aurait amené la prise de « tote la force dudit chastel, fort pris un gros tour ». Quarante hommes d'armes auraient été pris dans cette journée. La tour ne capitula que « par force de feu, de myne et d'engyne ».

Le Baker de Swynebroke ne distingue pas non plus les divers assauts. Il attribue la ruine de la tour aux travaux des mineurs qui attaquèrent, couverts par des tortues, les fondations de l'édifice, y placèrent des étançons de bois et y mirent le feu. En outre, des machines lançaient sur le toit et les défenses de la tour des pierres sphériques. Jean Chandos, autre témoin oculaire, dit simplement : « là prist-il la tour par assaut ». Jean le Bel parle des gens du roi de France qui se défendirent « vassaument, par quoy ilz ne furent pas pris ce jour ne l'aultre aprez ; mais ilz virent qu'ilz n'aroient point de hastif secours et qu'ilz n'avoient nulles pourveances, et s'y estoient foison [de] gens, si se rendirent, sauve leur vye ».

Froissart, par contre, a introduit dans son récit un passage relatant l'in

Digitized by Google

cendie allumé par « bombardes et par kanons en le basse-court ». C'est ce passage qui a fait naître la tradition d'après laquelle l'artillerie aurait été employée pour la première fois contre les murailles d'une ville à l'occasion du siège de Romorantin. Les autres récits, dont trois au moins proviennent de témoins oculaires, ne font nulle mention de l'arme nouvelle. La seule affirmation de Froissart ne paraît pas avoir une valeur suffisante pour que le fait puisse être tenu pour certain.

Les gens du roi de France se rendirent donc et furent emmenés « avecq ces Anglès sans armeures », dit Jean le Bel. Le sire de Craon et Boucicaut sont seuls nommés par les chroniqueurs. « Et autres chivalers et esquiers et geantz d'armes environ quatrevingts », dit Robert d'Avesbury. « Et des aultres moult grant fuyson, plus de deux cents en y ot pris, toutes gentz d'armes de grant pris », dit Jean Chandos.

Après ce succès de détail, le prince de Galles ne persista pas dans son projet de passer la Loire et d'aller se mesurer avec le roi Jean. « Et illeosque estoions certifiez qe tous les pontz sur Leyre estoient debrusés et qe nulle part purrions avoir passage sur qei nous prismes nostre change tout droit à Tours[1]. »

Le départ eut lieu le lundi 5 septembre, après que le prince eut donné à ses hommes un jour de repos (le dimanche 4), occupé à des préparatifs de départ. Avant de quitter Romorantin, les Anglais « ardirent » la ville[2].

Deux semaines après, le lundi 19 septembre 1356, sur le plateau de Maupertuis, se livrait la grande bataille que le prince de Galles avait cherché à esquiver et qui n'en tourna pas moins à son avantage.

R. Crozet.

1. Lettre du prince à la municipalité de Londres.
2. Jean le Bel.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE BYZANTINE

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1922-1926

I. TEXTES (publications d'ensemble). — L'Association Guillaume Budé a décidé de joindre à sa collection de textes antiques une réédition des auteurs byzantins. Le premier volume qui vient de paraître comprend la première partie de la Chronographie de Psellos (de l'avènement de Basile II à la révolte de Maniakès sous Constantin IX), éditée et traduite en français par Émile RENAULD, dont on connaît déjà les travaux remarquables sur Psellos[1]. Dans la préface qu'il a écrite pour cette édition, Charles Diehl trace le programme de la nouvelle *Byzantine* qui comprendra non seulement des historiens, mais des textes intéressant l'histoire administrative (œuvres de Constantin Porphyrogénète), juridique (recueil de novelles), hagiographique (vie de Porphyre de Gaza), littéraire (lettres de Nicéphore Grégoras et publication d'une chrestomathie destinée à faire connaître les divers aspects de la littérature byzantine). Il est inutile d'insister sur les services considérables que cette nouvelle collection va rendre à la science, et l'on ne pouvait mieux choisir pour l'inaugurer que cette Chronographie de Psellos qui fait revivre d'une manière si pittoresque un des siècles les plus curieux de l'histoire byzantine et a, pour la dernière partie, la valeur de mémoires personnels. On sait que ce texte, connu par un seul manuscrit (Paris, gr. 1712, XII^e s.), avait été publié deux fois, en 1874 et 1899, par Sathas, d'une manière assez défectueuse. Émile Renauld, préparé à cet important travail par sa thèse monumentale sur la langue de Psellos (voir *Revue historique*, t. CXXXIX, p. 74), a donné pour la première fois de cet ouvrage un texte correct accompagné d'un apparat critique, avec une traduction française, qui a le mérite de suivre d'aussi près que possible le grec parfois alambiqué de Psellos et de reproduire le mouvement si animé de son style, sans rien sacrifier à la clarté. Il a fallu un helléniste rompu comme lui à la pratique de cette langue difficile pour pouvoir suivre une pensée qui, malgré les efforts et la science du tra-

1. Michel PSELLOS, *Chronographie ou histoire d'un siècle de Byzance*, t. I. Texte établi et traduit par Émile RENAULD, 1 vol. gr. in-12, LXXXVIII-154 p. de texte et 154 p. de traduction. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1926.

Digitized by Google

ducteur, reste en bien des endroits encore quelque peu obscure. Dans une introduction intéressante, Émile Renauld a résumé tout ce que nous savons de Psellos et de son œuvre abondante. Le chapitre sur la langue et le style reproduit sous une forme agréable et concise les conclusions de sa thèse. Philologue avant tout, il n'a, cependant, pas négligé la valeur historique du texte, comme le prouvent les notes toujours précises qui accompagnent la traduction, mais que l'on voudrait parfois plus nombreuses et plus copieuses.

Conformément au programme arrêté par l'Association internationale des Académies au congrès de Rome (1907), Franz Doelger a commencé la publication des regestes des empereurs qui serviront de base à la constitution du *Corpus* des diplômes grecs du moyen âge décidée par le congrès des Académies tenu à Londres en 1904. L'ouvrage comprendra cinq fascicules pour les empereurs, puis viendront les regestes des patriarches, des fonctionnaires, dignitaires ecclésiastiques, particuliers. Les deux premiers fascicules vont de 565 à 1025 et de 1025 à 1204[1]. Aux renseignements tirés des diplômes impériaux déjà publiés, Franz Doelger a joint ceux qui sont épars dans les sources historiographiques ou littéraires et permettent de dresser un tableau chronologique de tous les actes d'un empereur et de sa chancellerie. Les chroniques nous renseignent sur les instructions données aux ambassadeurs (προκουρατορικὰ χρυσόβουλλα), sur les traités de paix, sur les actes législatifs qui ont donné lieu à la publication de novelles. Pour les novelles publiées sous la forme d'un code (comme les 113 novelles de Léon VI, vers 894), on a mentionné simplement la date de la publication du code, bien que ces novelles aient été édictées d'abord séparément, comme le prouvent leurs adresses. Cette solution est justifiée par la valeur permanente qui distingue ces codes des simples actes de circonstance et par l'état incomplet où nous sont parvenues les novelles qui les composent, par suite des nombreuses coupures pratiquées par les commissaires chargés de les réunir : d'ailleurs, les bibliographies jointes aux notices permettent au lecteur de se reporter aux éditions de ces codes. Chaque notice, et il y en a 1668 pour ces deux premiers fascicules, offre sous une forme réduite tous les éléments d'information qui permettent d'en instituer la critique. Les dispositions adoptées sont excellentes : dates de l'avènement et de la fin du règne des empereurs et de leurs co-régents ; astérisques précédant le numéro de l'année, un pour les diplômes douteux, deux pour les faux ; nom officiel de l'acte d'après les sources ou conjecture de ce nom mis entre crochets ; lettres conventionnelles indiquant l'existence d'un texte grec (A), en langue étrangère (B), incomplet (C), simplement mentionné (D). Les originaux qui nous sont parvenus sont l'objet d'une mention spéciale. Une bibliographie très complète des

1. *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit.* Reihe A : *Regesten.* Abth. I : *Reg. der Kaiserurkunden des ostrœmischen Reich*, bearbeitet von Franz Doelger. I Theil : *Regesten von 565-1025*, XXIX-105 p. in-4° ; II Theil : *Regesten von 1025-1204*, XXI-108 p. in-4°. Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1924 et 1926 (prix : 13 et 14 marks).

Digitized by Google

sources et des études historiques précède les regestes. Cette méthode rigoureuse et vraiment scientifique fait déjà de cette publication partielle un incomparable instrument de travail, et l'on ne peut qu'en souhaiter l'achèvement.

La *Patrologia Orientalis*, dirigée par R. GRAFFIN et F. NAU, s'est enrichie d'un certain nombre de textes qui intéressent directement l'histoire de Byzance. G. BARDY a édité le texte grec, accompagné de la traduction française d'une curieuse controverse entre un moine chrétien et des Juifs du VII^e siècle, sous la forme d'un dialogue intitulé *Les trophées de Damas*[1]. Il y est question d'un empereur Constantin qui serait Constantin Pogonat, et l'ouvrage daterait de 681 environ. Le texte du chroniqueur arabe du XI^e siècle, Yahya d'Antioche, dont le baron de Rosen avait donné des extraits (Saint-Pétersbourg, 1883) et qui avait été publié intégralement par Louis Cheikho (*Corpus Scriptorum Orientalium*, 1909), a été réédité d'après de nouveaux manuscrits et traduit pour la première fois en français par J. KRATCHOVSKY et A. VASILIEV[2]. On sait quelle est l'importance de cette chronique qui comble les lacunes de l'historiographie byzantine pour la période macédonienne et a été utilisée dans l'*Épopée byzantine* de G. Schlumberger : sa publication intégrale et sa traduction en français rendront donc de grands services. Le premier fascicule, précédé d'une introduction critique, est une narration des événements depuis 938 jusqu'à 969 : il apporte de nombreux renseignements sur l'histoire du califat de Bagdad et sur les campagnes de Nicéphore Phocas.

Silvio G. MERCATI a continué dans les manuscrits byzantins des bibliothèques italiennes et européennes les fructueuses recherches, conduites avec une méthode excellente, qui lui permettent de résoudre des questions longtemps pendantes et de découvrir des textes importants. C'est ainsi qu'il a publié l'inscription en vers composée par le patriarche Methodius et placée sous l'icone du Christ, restaurée par Théodora à la porte de Chalcé après la restitution des images[3], qu'il a donné des textes plus corrects des épitaphes de Nicéphore Phocas (due à un archevêque de Mélitène, identifié avec Jean le Géomètre) et de Basile II (détails sur la translation du corps de l'empereur découvert dans les ruines de l'Hebdomon pendant le siège de Constantinople par Michel Paléologue en 1260), qu'il a identifié le fondateur du monastère de la Peribleptos à Salonique avec le moine Isaac (début du XIV^e siècle), dont il publie l'épitaphe, et qu'il a retrouvé des renseignements précieux sur un « étendard naval » à l'effigie de saint Michel conservé au musée d'Urbin et dont l'inscription en dix-huit vers se rapporte à un empe-

1. *Les trophées de Damas*, texte grec et traduction française par G. BARDY (*Patrologia Orientalis*, t. XV, 2, p. 174-292, in-4°). Paris, F. Didot, 1920.

2. *Histoire de Yahya-ibn-Saïd d'Antioche*, éditée et traduite en français par J. KRATCHOVSKY et A. VASILIEV (*Ibid.*, t. XVIII, 5, p. 701-834, in-4°). Paris, *Ibid.*, 1924.

3. S. G. MERCATI, *Note d'epigrafia bizantina*, 13 p. in-8°. Rome, Institut pontifical, 1921 (extrait de *Bessarione*, t. XXIV).

Digitized by Google

reur Manuel, probablement Manuel II Paléologue[1]. Il donne de même, d'après la tradition manuscrite, un texte correct de l'inscription de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus au nom de Justinien et de Théodora, et il a rassemblé tous les témoignages relatifs à l'édit publié par Manuel Comnène après le concile de 1166 (au sujet d'une controverse trinitaire) et gravé par ses ordres à l'intérieur de Sainte-Sophie ; à défaut du texte disparu, il publie un curieux récit de l'enlèvement de ces plaques de marbre et de leur translation en 1567 dans le turbeh du sultan Soliman II[2]. Sa restitution de l'œuvre poétique de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, dont il donne plusieurs morceaux inédits, est importante par les renseignements qu'on y trouve sur le personnage lui-même, satirique et mordant à l'occasion, et sur ses contemporains[3].

II. Ouvrages d'ensemble. — A. Vasiliev a achevé son Histoire de Byzance, dont la première partie, signalée ici (*Revue historique*, t. CXXXIX, p. 64), s'arrêtait à la fin de la période macédonienne. Trois fascicules publiés à part, mais qui se font suite, forment la seconde partie : Byzance et les Croisés (époque des Comnènes et des Anges, 1081-1204) ; — La domination latine en Orient (1204-1261) ; — La chute de Byzance (1261-1453)[4]. A. Vasiliev, qui a déjà doté l'histoire byzantine de monographies remarquables, était bien placé pour entreprendre cette œuvre de synthèse. Ses références et ses bibliographies montrent qu'il est admirablement au courant des nombreux travaux de détail publiés en Occident ; mais surtout l'utilisation complète des travaux russes, souvent peu accessibles, donne à son livre une valeur toute spéciale. Les services qu'il rendra seront encore plus grands lorsque l'édition anglaise de l'ouvrage, qui est en préparation, aura paru. Ce n'est pas une histoire complète de Byzance que l'auteur a voulu écrire, mais une synthèse suffisamment détaillée et précise pour permettre aux travailleurs d'embrasser rapidement une grande période historique. Dans ce cadre ainsi restreint, les faits sont présentés clairement, et surtout avec une sûreté qui suppose de nombreuses études critiques. La complexité même des faits a toujours été un obstacle pour les historiens de Byzance. Vasiliev a su montrer leur enchaînement, sans rien sacrifier à la clarté du récit. Chacun des livres est précédé d'un chapitre général qui donne une vue d'ensemble de la période (époque des Comnènes, des Anges, de l'empire latin, des Paléologues), puis les faits sont groupés de manière à mettre en évidence la suc-

1. S. G. Mercati, *Note d'epigrafia bizantina*, 26 p. in-8°. Rome, Ibid., 1922 (extr. de *Bessarione*, t. XXXVII).

2. Id., *Epigraphica*, 23 p. in-8°. Rome, tipogr. Vaticana, 1925 (Académie romaine d'archéol., t. III).

3. Id., *Studi Bizantini*, 50 p. in-8°. Rome, Institut de l'Europe orientale, 1924.

4. A. Vasiliev, *Istoriia Vizantii : Vizantiia i Krestonostsy*, 120 p. in-8°. — *Latinskoe Vladytchestvo na Vostok*, 76 p. in-8°. — *Padenie Vizantii*, 143 p. in-8°. Petrograd, Academie, 1923-1925.

Digitized by Google

cession des événements qui ont modifié la puissance extérieure de l'empire (guerres, invasions, négociations) ; une dernière partie trace pour chacune de ces époques ce que l'auteur appelle modestement une « esquisse » de l'évolution intérieure (administration, finances, armée, développement intellectuel). Le mouvement des idées a été étudié avec un soin spécial, et l'on regrette seulement que l'auteur n'ait pas incorporé à son livre les résultats essentiels auxquels est parvenue l'histoire de l'art, et qui jettent un jour si pénétrant sur la civilisation byzantine. Enfin, une doctrine historique, justifiée par de nombreux arguments, donne à l'ouvrage son unité. Pour Vasiliev, l'avènement des Comnènes est pour Byzance comme pour l'Occident le début d'une ère nouvelle ; mais, pour Byzance, c'est la période de la décadence que le mouvement des croisades précipite, surtout lorsque ce mouvement est exploité par les républiques italiennes qui finissent par faire de l'empire un territoire de colonisation, après lui avoir enlevé d'abord son monopole d'intermédiaire économique entre l'Orient et l'Occident. Enfin, certains chapitres ont un caractère absolument nouveau et témoignent des recherches originales de l'auteur. Signalons, dans le deuxième fascicule, l'étude sur la féodalité à Byzance, dont les conclusions (existence de pratiques analogues au bénéfice, au patronat, à l'immunité, mais adaptées aux institutions byzantines et très différentes de celles de l'Occident) nous paraissent d'une justesse incontestable. C'est dans l'histoire des Paléologues, qui forme le troisième fascicule, qu'on trouve le plus de nouveautés : au chapitre v, des détails très curieux sur la migration des Albanais en Grèce à la fin du XIVe siècle ; le chapitre XI, relatif à la place considérable que le Péloponèse tient dans l'histoire des derniers Paléologues : c'est là, comme l'a montré aussi Lambros, qu'est le véritable cœur de leur puissance et c'est à Mistra, sous le despote Théodore, qu'il faut chercher le point de départ du patriotisme néo-hellénique, avec le curieux projet de réforme sociale de Gémiste Pléthon. Le dernier chapitre, intitulé Byzance et la Renaissance, montre bien le rôle que des humanistes byzantins comme Barlaam et Léonce Pilate ont joué dans les origines de ce mouvement.

Le tome IV de l'Histoire du moyen âge, que publie l'Université de Cambridge[1], est entièrement réservé à l'histoire de l'Europe orientale depuis l'avènement de la dynastie isaurienne jusqu'à la chute de Constantinople. Dans une brillante introduction où il met en lumière le rôle historique de Byzance, BURY justifie cette heureuse exception au plan d'ensemble qui offre le grand avantage de présenter sans interruption l'histoire d'un organisme comme l'empire byzantin, dont la vie historique offre une continuité si grande et qui entraîne dans son orbite les autres pays d'Orient et même une puissance italienne comme Venise. Il eût peut-être même été logique

1. *The Cambridge medieval History*, planned by J. B. BURY ; IV : *The Eastern Roman Empire* (717-1453), 1 vol. in-8°, XXXVI-993 p. et 1 portfolio contenant 11 cartes. Cambridge, at the University Press, 1923.

Digitized by Google

d'y joindre les Deux-Siciles, dont on a réservé l'histoire pour le volume des croisades. Tel quel, ce magnifique volume nous donne une histoire complète non seulement de Byzance, mais de tous les pays orientaux avec lesquels elle a été en rapports du VIIIe au XVe siècle. Ce volume est digne des précédents par le soin qu'y ont apporté ses éditeurs, Tanner, Previté-Orton et Brooke. Les copieuses notices bibliographiques renvoyées en appendice, la table chronologique, l'index et l'atlas constituent un instrument de travail incomparable. Le texte a été rédigé, comme celui des volumes précédents, par des spécialistes de pays divers, conformément au plan excellent établi par Bury. Chacun des chapitres forme comme une petite monographie, mais se relie étroitement à l'ensemble. A Charles DIEHL on doit l'histoire de la période iconoclaste, celle de la croisade de Constantinople et de l'empire latin et les chapitres placés à la fin du volume sur les institutions et la civilisation byzantines. L'abbé Albert VOGT a écrit l'histoire de la dynastie macédonienne, BROOKS et VASILIEV celle des luttes contre les Sarrasins, MACLER celle de l'Arménie, depuis les origines jusqu'à la conquête turque et la chute des Lusignan. Les peuples finnois et les Slaves ont été étudiés par Charles KADLEC, tandis que JAGIĆ a écrit un chapitre spécial sur la conversion des Slaves. La période des Comnènes a été traitée par feu F. CHALANDON, la civilisation musulmane de l'époque des Abbassides par Th. W. ARNOLD, l'histoire des Seldjoucides par LOEWE, celle de Venise par BROWN. W. MILLER a étudié le premier empire bulgare, la Grèce sous la domination franque et vénitienne, l'histoire de l'empire de Nicée et de la reprise de Constantinople, les États slaves des Balkans du XIIIe au XVe siècle. Les chapitres de LOEWE sur les Mongols, de PEARS sur les Ottomans et la chute de Constantinople, de COLLINET sur la législation byzantine de 565 à 1453 et ceux que j'ai écrits moi-même sur les rapports entre les Églises de Rome et de Constantinople, ainsi que sur les tentatives de réunion religieuse du XIe au XVe siècle, viennent compléter cet ensemble qui rendra les plus grands services en facilitant la connaissance de l'histoire de l'Orient au moyen âge.

Le petit livre sur l'empire byzantin de N. H. BAYNES[1] offre un tableau assez agréable, mais parfois un peu superficiel, de la civilisation byzantine. Son plus grave tort est d'avoir placé les faits sur le même plan, sans distinguer les époques. Une place disproportionnée est d'ailleurs donnée aux faits de la période ancienne (IVe-VIe siècles), et l'on ne voit pas pourquoi l'auteur a cru bon d'arrêter ses recherches à l'année 1204. Vouloir donner une idée de la civilisation byzantine en excluant l'âge des Paléologues, qui en est la suprême floraison, est quelque peu paradoxal. Les chapitres sur la vie sociale, le gouvernement impérial, l'Église orthodoxe, la propriété foncière et l'impôt, la législation se lisent avec intérêt et sont en général bien informés, quoique des études récentes d'une importance décisive, celle de Diehl sur le

1. N. H. BAYNES, *The Byzantine Empire*, 1 vol. in-16, 256 p. Londres, Williams et Norgate (Home University Library), 1926.

Digitized by Google

rôle du Sénat et du peuple au VII^e siècle, celle de Millet sur les commerciaires, celles d'Andréadès sur les finances, etc., paraissent inconnues à l'auteur. Il ne dit rien du culte des reliques et des icones qui tient une si grande place à Byzance. Le couronnement impérial a été bien caractérisé, mais le rite important de l'élévation sur le pavois est omis. Il est inexact (chap. VIII) d'attribuer la séparation des pouvoirs civils et militaires au seul Dioclétien. La fermeture par Phocas de l'Université de Constantinople, qui serait devenue une école ecclésiastique sous Héraclius, est un fait des plus suspects, et nous voudrions une référence.

Gustave SCHLUMBERGER a publié une deuxième série de *Récits de Byzance et des Croisades*[1], réimpression d'articles antérieurs consacrés à des épisodes caractéristiques de l'histoire politique et militaire ou à des tableaux de détail qui sont de véritables instantanés de la société byzantine et en montrent avec précision et avec charme toute l'originalité. On sera heureux d'y retrouver l'article publié dans la *Revue historique* en 1881 sur les chefs normands Hervé et Roussel de Bailleul, au service de l'empire au XI^e siècle. Signalons le récit de l'entrée triomphale à Byzance d'un général victorieux du X^e siècle, celui du départ pour l'armée d'Asie d'un basileus de la même époque, l'étude curieuse sur l'emploi du feu grégeois, la description de la visite à Constantinople d'Amauri I^er, roi de Jérusalem, en 1171, enfin la reconstitution de la journée d'une élégante de Byzance au X^e siècle.

Dans les leçons publiques qu'il a faites à la Sorbonne en 1922 et 1923, N. IORGA a tracé à grands traits un tableau très large et rempli d'aperçus nouveaux de la politique historique de Byzance dans la péninsule des Balkans et de ses rapports avec l'Occident. Ces deux séries de leçons, réunies en deux volumes, développent une théorie de l'histoire byzantine qui est fondée sur une admirable connaissance des sources et des études historiques[2]. Pour Iorga, Byzance est avant tout une thalassocratie : c'est le désir d'occuper une situation maritime de premier ordre qui a poussé Constantin à transporter Rome sur le Bosphore. Toute l'histoire de l'empire s'explique par ses efforts pour garder ou reconquérir la maîtrise de la mer. Dans la péninsule des Balkans, il s'attache à protéger les côtes de l'Adriatique et la ligne du Danube, qui est moins une frontière qu'une voie de circulation intérieure. Les guerres de Justinien, attribuées à tort à une ambition puérile, s'expliquent par la nécessité d'en finir avec la puissance maritime des Vandales et de s'assurer la possession du bassin occidental de la Méditerranée. Les revers commencent lorsque les Arabes organisent des flottes à leur tour et, à la fin de l'histoire de Byzance, l'impuissance des Paléologues viendra de l'impossibilité où ils se sont trouvés de sortir de la tutelle maritime et

1. Gustave SCHLUMBERGER, *Récits de Byzance et des croisades*, 2^e série, 1 vol. in-12, 230 p. Paris, Plon, 1922.

2. N. IORGA, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, 1 vol. in-12, 191 p. Paris, Champion, 1922. — *Relations entre l'Orient et l'Occident au moyen âge*, 1 vol. in-12, 183 p. Ibid., 1923.

Digitized by Google

commerciale des États italiens. D'autre part, l'empire est avant tout et est resté une institution internationale. Aucune combinaison politique ne peut briser son unité morale. Lorsque des chefs bulgares ou serbes ont pris le titre impérial, ils n'ont pas entendu élever en face de l'empire romain un empire national, car ces deux termes s'excluent, mais absorber à leur profit et à celui de leur race la puissance de l'empire romain. Lorsque Byzance a reconnu au x^e^ siècle le titre de basileus au tsar bulgare Pierre, elle n'a fait aucune concession juridique, mais l'a simplement considéré comme un empereur en second, et le titre un peu vague d' « ami » qu'elle lui conféra expliquait suffisamment la légalité de son pouvoir. De là provient de même l'attitude d'une intransigeance irréductible de Byzance vis-à-vis de Charlemagne et de ses successeurs occidentaux : l'idée de la dualité de l'empire ne pouvait paraître que monstrueuse. Telle est dans ses grandes lignes l'exposé de cette thèse, soutenue avec beaucoup de talent et qui emporte la conviction ; mais ce n'est là qu'une partie de l'intérêt qu'elle offre, car on y trouvera, en outre, des vues remarquables sur les rapports de Byzance avec les divers peuples des Balkans et sur les origines du pouvoir impérial de Charlemagne. D'après Iorga, ce n'est pas au pape, mais plutôt au peuple romain, représenté par sa milice, qu'est due cette restauration de l'empire.

Nous avons déjà signalé les deux volumes de mélanges que les amis et disciples de G. Schlumberger lui ont offerts à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire et qui renferment toute une série d'études de premier ordre sur l'histoire et la civilisation de Byzance (voir *Revue historique*, t. CXLIX, p. 273-274).

Dans des pages agréables, Angelo Pernice a montré la place considérable que les impératrices tenaient à la cour de Byzance, décrit d'après le *De caeremoniis* les rites de leur couronnement et évoqué les figures de Théodora et de Théophano[1].

III. Histoire générale. Ancien empire. — J. Maurice, dont les beaux travaux de numismatique ont renouvelé entièrement l'histoire de la période constantinienne, a résumé en une synthèse, d'une lecture très attachante, les résultats auxquels ses études sur Constantin l'ont conduit[2]. Comme il le dit lui-même, c'est un Constantin nouveau qui apparaît dans ce livre, mais, si intéressant, si ingénieusement tracé que soit le portrait de celui que J. Maurice regarde comme l'initiateur de la civilisation chrétienne, on peut se demander s'il est bien véridique. Le point fondamental de la thèse, c'est que Constantin, converti au christianisme dès 312, n'a pas cherché à imposer sa nouvelle croyance par la force à l'empire romain, mais s'est

1. Angelo Pernice, *Imperatrici bizantine*, 22 p. in-8°. Rome, Institut pour l'Europe orientale, 1924.

2. Jules Maurice, *Constantin le Grand. L'origine de la civilisation chrétienne*, 1 vol. in-8°, xi-305 p. Paris, éditions Spes, s. d. [1924].

Digitized by Google

contenté d'organiser son palais impérial suivant un idéal chrétien qui est devenu le point de départ d'un droit public nouveau et qui repose sur le sentiment de l'honneur et de la responsabilité morale. Tel est le fondement sur lequel a été établie la nouvelle noblesse palatine, et c'est de ces principes propagés en Occident qu'est sorti l'idéal chevaleresque du moyen âge. Le palais de Constantin a donc formé comme un empire dans l'empire qui a conservé toutes ses institutions sous la direction du préfet du prétoire, devenu au civil le vice-empereur, tandis que le *Magister officiorum* est le chef de la hiérarchie palatine. On s'expliquerait ainsi la raison profonde qui a porté Constantin à établir une nouvelle Rome sur le Bosphore pour en faire le siège permanent de son palais. Nous ne pouvons discuter ici ces théories vraiment nouvelles et qui sont étayées par une connaissance étendue des textes historiographiques et législatifs. Il est exact que, depuis Constantin, l'empereur, resté dieu pour ses sujets païens, est devenu pour les chrétiens, suivant la conception de l'Ancien Testament, « le serviteur de Dieu ». Un fait, cependant, semble montrer que la transformation voulue par Constantin n'a pas été aussi profonde que le soutient J. Maurice : c'est la longue persistance, sous une forme chrétienne, du culte impérial[1], vidé sans doute de son contenu païen et réduit à des formes d'étiquette, mais qui n'en suppose pas moins dans la personne de l'empereur un caractère supraterrestre. D'autre part, J. Maurice voit dans l'histoire de Byzance une déviation de la pensée de Constantin, un retour à l'idéal païen et à l'autocratie fondée sur le socialisme d'État, d'origine orientale et sémitique. Sans méconnaître tout ce que la législation de Constantin renferme de nouveautés dues au christianisme, on ne voit pas qu'il y ait à cet égard une opposition entre lui et ses successeurs, qui n'ont fait que développer sa pensée. Opposer Constantin à Justinien paraît peu acceptable : homme d'État avant tout, Constantin, en protégeant l'Église, a voulu fonder la paix religieuse ; de cette protection même est sorti le césaropapisme, que Justinien a développé, mais n'a pas créé. Le pouvoir de Constantin, comme celui de Justinien, repose sur l'autocratie : la monarchie chrétienne fondée réellement par Constantin est celle qui a survécu sur le Bosphore à la chute de l'empire d'Occident, et l'on peut considérer Constantin comme le premier empereur de Byzance.

L'historien anglais Bury, qui avait publié en 1889 une histoire du Bas-Empire romain d'Arcadius à Irène, a repris son travail sur une plus large échelle et les deux volumes qu'il a consacrés à cette histoire[2] commencent à la mort de Théodose pour s'arrêter, le premier à la mort d'Anastase (395-518), le second à la mort de Justinien (518-565) : ils embrassent, en réalité,

1. Voir L. Bréhier et Pierre Batiffol, *Les survivances du culte impérial romain*. Paris, 1920.

2. J. B. Bury, *History of the later Roman Empire from the death of Theodosius to the death of Justinian*, 2 vol. in-8°, xv-470 et ix-494 p. Londres, Macmillan, 1923.

Digitized by Google

les deux premiers siècles de l'histoire de Byzance, dont ils montrent la continuité, et c'est cette liaison entre deux périodes, étudiées généralement à part, qui fait le grand intérêt de cet ouvrage. Tous ceux qui ont déjà apprécié les services immenses rendus par Bury à l'histoire byzantine lui seront reconnaissants de cette mise au point d'un travail antérieur. Une connaissance admirable des sources de toute nature, archéologiques aussi bien qu'historiographiques, une largeur de vue qui donne aux faits étudiés toute leur valeur dans l'histoire générale, un exposé à la fois simple, clair et précis, rendent la lecture de ce livre aussi attrayante qu'utile. Le premier volume, précédé d'une belle introduction sur les sources historiques du v^e^ siècle, étudie la série de faits qui aboutit à l'établissement des États barbares en Occident, au raffermissement de l'empire en Orient. Chacun de ses chapitres mériterait une analyse : nous nous bornerons à signaler ceux du début, tableau largement brossé de l'introduction dans l'empire des institutions monarchiques et du régime de l'autocratie, ainsi que celui où Bury a résumé sa doctrine sur les invasions (chap. IX, 7). Après avoir bien établi que le changement de domination en Occident n'est pas, comme on se l'est imaginé, le résultat d'un cataclysme, Bury critique la théorie de Gibbon, qui voit dans la chute de l'empire en Occident le résultat d'une décadence due à la dépopulation, à l'action dissolvante du christianisme, au système fiscal. Il se refuse à expliquer cette chute par des causes générales et y voit plutôt une série de contingences, un enchaînement de faits qui commence à l'irruption des Huns et se termine par la politique déplorable de Stilicon vis-à-vis des Goths.

Pour le second volume, consacré surtout à Justinien, Bury avait pas mal de prédécesseurs : Charles Diehl, dont l'ouvrage est devenu classique, Holmes, Pantchenko, etc. Il a su, cependant, dresser un tableau très complet et tout à fait personnel de ce règne, le plus important de l'histoire de Byzance. Les portraits de Justinien, de Théodora et de leur entourage n'offrent rien de bien nouveau, mais sont tracés d'une manière vivante et précise. Comme ses prédécesseurs aussi, Bury avait à prendre parti sur la valeur des sources et en particulier sur la question de l'*Histoire secrète* de Procope. Il l'a fait avec une entière franchise dans un chapitre sur les historiens de Justinien, qu'il a peut-être eu tort de rejeter à la fin du volume. Diehl avait montré que les calomnies de l'*Histoire secrète* ne sont que des déformations caricaturales de faits réels mentionnés dans l'histoire des guerres. Bury trouve dans l'histoire des guerres même des indices que l'opinion de Procope, d'abord enthousiaste pour l'empereur, au moment de l'apogée de la carrière de Bélisaire, s'est modifiée vers 540, comme si les désastres de Perse ou d'Italie avaient produit chez lui une désillusion : de là ses réticences et ses critiques de plus en plus marquées, mais qui expliquent mal, cependant, les exagérations de l'*Histoire secrète* et les éloges hyperboliques du *Traité des édifices*. La figure de Justinien sort grandie, en somme, de ces

Digitized by Google

analyses, bien que Bury lui reproche avec raison d'avoir considéré l'accroissement de l'État comme une fin en soi. L'influence considérable de Théodora sur la politique impériale est aussi très bien mise en lumière. Au récit des événements intérieurs succèdent l'histoire des guerres, puis celles de la diplomatie, du commerce, de la « politique de la soie », des réformes administratives, enfin de la politique religieuse. Les chapitres relatifs à la Perse sont particulièrement riches en faits intéressants. Signalons enfin, sans pouvoir y insister, les chapitres sur la grande peste de 542, sur l'organisation de l'armée, sur l'action diplomatique qui a préparé la reprise de l'Italie (l'union religieuse avec Rome, réalisée sous Justin, en est la préface), sur Boèce et Cassiodore, sur l'état des Slaves au VI^e^ siècle et leur habitat primitif, sur le voyage de Cosmas, sur la réorganisation administrative et la réunion des pouvoirs civils et militaires, sur la législation enfin, où l'on s'étonne de ne pas trouver plus de renseignements sur les influences helléniques et orientales qui ont modifié le droit justinien.

Adrien BLANCHET a établi une relation qui paraît certaine entre l'émission considérable de pièces d'or, frappées à Constantinople la quarante-deuxième année du règne et dix-septième consulat de Théodose II (442), et la guerre que cet empereur fut obligé brusquement de soutenir contre les Huns qui venaient de violer le traité conclu à la fin de 441 [1]. La même légende monétaire inusitée, à côté de la Fortune de Constantinople, figure au revers de pièces d'or au nom de Pulchérie et d'Eudocie.

Deux travaux importants de Charles DIEHL apportent une contribution à l'histoire si mal connue du VII^e^ siècle. Des faits qu'il a réunis, il ressort que le Sénat et le peuple de Constantinople, annihilés et matés sous Justinien, ont repris une part importante au gouvernement de l'empire pendant les VII^e^ et VIII^e^ siècles [2]. Jamais l'autocratie byzantine n'a été si près de devenir une monarchie tempérée, et les empereurs iconoclastes, en particulier, ont fait des efforts curieux pour se concilier l'opinion publique de Byzance (tenues de *silentia* ou d'assemblées populaires). D'autre part, dans un récit pittoresque dont tous les détails reposent sur une connaissance minutieuse des sources, Charles Diehl a évoqué la figure tragique de l'empereur au nez coupé, Justinien II [3], ainsi que l'aspect anarchique et presque barbare de la société byzantine à son époque. Des détails intéressants sont réunis, qui montrent la brutalité des mœurs et la persistance des superstitions et des fêtes païennes ; l'histoire de la ville de Cherson, avant-poste byzantin en face des peuples asiatiques, et de ses institutions autonomes est également esquissée.

1. Adrien BLANCHET, *Les monnaies de la guerre de Théodose II contre Attila en 442* (extrait de la *Revue du Sud-Est européen*), 8 p. in-8°. Bucarest, 1924.

2. Charles DIEHL, *Le Sénat et le peuple byzantin aux VII^e^ et VIII^e^ siècles* (extrait de *Byzantion*, t. I), 13 p. in-8°. Paris, Champion ; Liége, Vaillant-Carmane, 1924.

3. Charles DIEHL, *L'empereur au nez coupé* (*Revue de Paris*, t. XXX, janvier 1923, p. 70-94).

Digitized by Google

IV. Dynastie macédonienne. — On a déjà signalé (*Revue historique*, t. CL, p. 131) la réédition du *Nicéphore Phocas* et de l'*Épopée byzantine* de Gustave Schlumberger. Il est regrettable que le malheur des temps ait fait supprimer les illustrations qui faisaient de la première édition un incomparable musée d'art byzantin.

La question du poème sur les *Thermes pythiques*, attribué généralement à Paul le Silentiaire, contemporain de Justinien, a été revisée par S. G. Mercati, qui a découvert dans un manuscrit du xe siècle (British Museum, addit. 36749, fol. 131) un texte plus correct du poème et le nom de son auteur, Léon Choirosphaktes, magister et secrétaire intime de Léon VI [1]. Il en a profité pour écrire une biographie très intéressante de ce personnage qui, à trois reprises, de 893 à 904, fut ambassadeur de Léon VI auprès de Siméon, tsar de Bulgarie, et accomplit à Bagdad une mission diplomatique qui dura trois ans. Disgracié et exilé, il revint sous Constantin VII, fut englobé dans la conspiration de Constantin Ducas en 913, relégué à Stoudion et gracié de nouveau vers 917. Sa correspondance avec Léon VI, avec le tsar Siméon et avec d'autres personnages, ses poèmes, ses ouvrages théologiques (l'un d'eux est un traité de théologie en vers) jettent un jour très curieux sur la société byzantine de cette époque. S. G. Mercati a rendu un réel service en ressuscitant cette figure.

N. Banescu a retracé la carrière d'un des hommes de guerre les plus remarquables de la deuxième moitié du xie siècle, Katakalon Kekaumenos, auteur d'un *Strategicon* et défenseur de l'empire à toutes ses frontières, sur le Danube, en Sicile, en Mésopotamie [2].

S. G. Mercati a publié, d'après un manuscrit de Lavra, huit épigrammes sur un cratère d'argent ayant appartenu à Constantin Dalassène, duc ou katepano d'Antioche sous Basile II, et qui faillit succéder comme empereur à Constantin VIII [3]. Une des épigrammes confirme, ce qu'on savait seulement par des sources arabes, que Damien, père de Constantin, avait été aussi duc d'Antioche.

V. Époque des Croisades. — Ralph Bailey Yewdale a raconté, dans un livre très bien informé et d'une lecture agréable, les aventures de Bohémond, prince d'Antioche [4]. Bien que l'histoire de la participation de Bohémond à la croisade occupe la plus grande partie de l'ouvrage, les conflits entre les Normands et l'Empire sous Robert Guiscard (1081-1085), puis après la prise

1. S. G. Mercati, *Intorno all' autore del carme* εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά, 36 p. in-8°. Rome, *Rivista degli Studi Orientali*, t. X, 1924.

2. N. Banescu, *Un duc byzantin du XIe siècle, Katakalon Kekaumenos*, 12 p. in-8°. Bucarest, 1924 (Académie roumaine).

3. S. G. Mercati, *Epigrammi sul cratere argenteo di Costantino Dalasseno*, 4 p. in-8°. Rome, Académie pontificale, 1925.

4. R. B. Yewdale, *Bohemond I, prince of Antioch*, 1 vol. in-8°, III-143 p. Princeton University Press, 1925.

Digitized by Google

d'Antioche (1099-1107), ont été bien étudiés. Les origines mêmes et la jeunesse de Bohémond, ses querelles avec Roger après la mort de Guiscard ont été éclaircies, autant que le permet l'état des sources. Le témoignage suspect des *Gesta Francorum* sur le traité secret entre Bohémond et Alexis pendant le séjour des croisés à Constantinople est rejeté avec raison et regardé comme un faux postérieur, imaginé peut-être par Bohémond lui-même. Le fait qu'avant la croisade Bohémond avait reçu en apanage la ville la plus byzantine de l'Italie méridionale, Bari, qui avait gardé toutes ses institutions municipales antérieures à la conquête, a été, avec raison, mis en lumière ; nous voyons Bohémond ménageant ses sujets grecs et faisant graver une légende byzantine sur son sceau.

Philippe LAUER a rendu un service signalé en rééditant et en mettant à la portée de tous le texte de Robert de Clari, dont on ne possédait jusqu'ici que l'édition fautive de Karl Hopf (*Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873), celle de Riant, imprimée en 1868, ayant été, sauf quelques exemplaires, mise au pilon par les soins de l'éditeur lui-même [1]. Le seul manuscrit connu, celui de Copenhague, provenant de l'abbaye de Corbie et datant de 1300 environ, a été reproduit avec exactitude, sous réserve de quelques corrections indiquées dans les notes critiques. Les byzantinistes se réjouiront de posséder un texte bien établi de la chronique qui montre le mieux les sentiments de la moyenne des croisés pour la société byzantine et dont le caractère est comparable à celui des *Gesta Francorum* de la première croisade.

VI. ÉPOQUE DES PALÉOLOGUES. — Sp. LAMBROS avait préparé, d'après un grand nombre de manuscrits, une édition des œuvres, pour la plupart inédites, de Gennadios (Georges Scholarios), qui fut aux derniers jours de l'indépendance byzantine l'adversaire irréductible de l'union religieuse proclamée au concile de Florence et, après la conquête turque, le premier patriarche de Constantinople nommé par le sultan [2]. Ce travail, publié par les disciples de Lambros, nous permet de mieux connaître la période qui a précédé la chute de Byzance. La biographie même du personnage, établie dans une copieuse introduction, est intéressante. Georges Scholarios, né vers 1410-1420, a fait ses études à l'école « œcuménique » (Université) et a exercé des fonctions importantes (katholikos sekretarios de Jean VIII, katholikos kritis, chargé de faire des conférences hebdomadaires au Triclinium impérial en présence du Sénat). A Florence il combat l'union et, de retour à Constantinople, devient le chef de l'opposition, se fait moine au monastère de la Pammakaristos, puis de Charsianitès (1449-1451). Créé patriarche au printemps de 1454, il est déposé en 1456 et se retire au mont Athos, puis à Serrès,

1. Robert DE CLARI, *La conquête de Constantinople*, éditée par Ph. LAUER, 1 vol. in-16, XVI-130 p. (Les classiques français du moyen âge). Paris, Champion, 1924.

2. Sp. LAMBROS, Παλαιόγεια καὶ Πελοποννησιακά, t. II, 1 vol. in-8°, μδ' (44)-365 p. Athènes, éditions du *Neos Hellenomnemon*, 1912-1924.

Digitized by Google

où il meurt en 1468. A la fois poète, écrivain et même calligraphe, il a écrit des oraisons funèbres, des discours, des pamphlets qui respirent la haine des Latins et un curieux nationalisme. Les dogmes qu'il défend contre les Latins ont pour lui un caractère national (πατρίον δόγμα). Ses lettres ont une grande valeur historique : Boissonade en avait déjà donné une édition que Lambros a reprise à l'aide de nouveaux manuscrits. Il était aussi l'ennemi des humanistes et des philosophes, comme le prouve la lettre qu'il écrivit avant 1450 à l'impératrice Hélène, veuve de Manuel, pour lui demander de faire condamner au feu un livre de Gémisthe Pléthon. Ses œuvres sont une des sources indispensables de l'histoire des dernières années de Byzance ; on doit donc de la reconnaissance à Lambros et à ceux qui ont publié son travail.

La figure du fondateur de la dynastie des Paléologues, Michel VIII, a inspiré la monographie de Conrad CHAPMAN[1]. Le chapitre initial trace à grands traits un tableau de la civilisation byzantine et apprécie son rôle historique. Bien que les vues soient en général justes et intéressantes, on y trouve quelques affirmations contestables et même un peu retardataires, par exemple le dôme du Panthéon d'Agrippa transporté sur Sainte-Sophie et l'architecture byzantine inspirant toute celle de l'Orient, y compris l'Inde. Le livre lui-même est bien composé et montre une excellente connaissance des sources historiographiques et diplomatiques. Certaines références à des ouvrages un peu surannés révèlent cependant quelque méconnaissance des travaux les plus récents. Le récit est clair et se lit avec intérêt. L'auteur a su débrouiller la complexité des faits et marquer les étapes successives de la carrière de Michel Paléologue, ainsi que les revirements habiles de sa politique. Il a bien montré que ce qui donne une unité à cette existence si agitée, c'est le désir tenace de reconstituer par tous les moyens, licites ou non, l'ancien empire byzantin. Au milieu de difficultés inouïes, après s'être heurté à des politiques ambitieux comme Manfred et Charles d'Anjou, à des puissances redoutables comme celles de Gênes ou de Venise, à des forces morales comme la papauté ou le clergé grec, Michel Paléologue a, en somme, atteint son but et assuré à l'empire une existence d'un siècle et demi, qui eût pu se prolonger bien davantage sans les fautes de ses successeurs immédiats. Un seul chapitre, un peu court, est consacré au gouvernement intérieur, un autre à l'Église, et c'est la principale lacune de l'ouvrage : il eût fallu instituer une enquête sur la transformation de la société byzantine d'après 1204, dont on s'est contenté d'indiquer certains traits, d'ailleurs intéressants, comme la constitution de fortes bourgeoisies urbaines. Tel qu'il est, le livre n'en rendra pas moins service en offrant un exposé clair et précis d'une des périodes les plus confuses de l'histoire byzantine.

Par une étude très complète des documents vénitiens, en particulier des

1. Conrad CHAPMAN, *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin, 1261-1282*, 1 vol. in-8°, 204 p. (avec illustrations). Paris, E. Figuière, 1926.

Digitized by Google

délibérations du Sénat et des instructions envoyées aux agents diplomatiques, capitaines des galères, etc., Max SILBERSCHMIDT a entièrement renouvelé l'histoire des vingt dernières années du XIVe siècle, pendant lesquelles la chute imminente de Byzance, serrée de près par Bajazet, força les puissances de l'Europe à prendre position dans ce qu'on peut déjà appeler la question d'Orient[1]. Ce livre renferme une analyse minutieuse des faits qui en rend parfois la lecture laborieuse ; mais il apporte beaucoup de nouveautés, surtout en ce qui concerne la politique vénitienne à Constantinople, la préparation de la désastreuse croisade de Nicopolis, la part exacte que Venise y a prise et l'action diplomatique et militaire qu'elle a menée pour en conjurer les conséquences. Toute la première partie de l'ouvrage est un exposé très complet de la politique vénitienne vis-à-vis de Gênes et de la Hongrie de 1381 à 1394, politique dominée par la question de l'Adriatique, dont Venise a su écarter la maison angevine de Naples et qui, en déterminant ses rapports futurs avec le roi Sigismond de Luxembourg, a exercé une influence indirecte sur la politique orientale. Mais ce qu'il y a de vraiment nouveau dans ce livre, c'est l'étude des hésitations et des variations de la politique vénitienne, reconstituées pour ainsi dire au jour le jour, dans la question de Constantinople. Il ressort des recherches de Silberschmidt que Venise considère dès cette époque la puissance ottomane comme un facteur définitif de la politique orientale avec lequel il faut trouver un « modus vivendi ». Ce fait explique les précautions qu'elle a prises, les réserves qu'elle a faites avant de s'engager dans la croisade de 1396, que la formidable agression de Bajazet avait rendue nécessaire. Au début de 1395, le Sénat interdit encore la prédication de la croisade à Venise. Au moment même où la ligue chrétienne se forme sous la direction de Sigismond (février 1395), Venise se dispose à envoyer une ambassade à Bajazet pour tenter une conciliation entre le sultan et l'empereur Manuel : l'analyse des instructions données aux ambassadeurs et au capitaine des galères Mocenigo forme un des chapitres les plus intéressants du livre. Venise ne renonce à ce projet que lorsqu'un ambassadeur impérial vient lui apprendre que Manuel a conclu une alliance formelle avec Sigismond. Laissant de côté le récit même de la croisade, Silberschmidt se borne à déterminer la part que Venise y a prise et à préciser les instructions données à Mocenigo qui, avec huit galères, réussit à rompre le blocus établi par Bajazet autour de Constantinople et de Péra, à ravitailler ces deux villes et même à défendre les Génois de Péra contre les Turcs. Bien des questions, laissées de côté ou mal présentées autrefois par J. Delaville-Le Roulx, sont revisées, par exemple celle du chiffre des navires chrétiens, qu'après enquête Silberschmidt réduit à vingt-cinq, les péripéties du retour de Sigismond, fugitif, dans ses États sur une galère vénitienne, la

1. Max SILBERSCHMIDT, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches nach Venezianischen Quellen, 1381-1400*, 1 vol. in-8°, XIII-206 p. Leipzig et Berlin, Teubner, 1923.

Digitized by Google

nature exacte de la ligue navale conclue par Manuel Paléologue avec les Hospitaliers et les colonies génoises, l'attitude de Venise à la nouvelle du désastre et la part qu'elle prend dans les années suivantes à l'expédition française de Boucicaut qui vient dégager Constantinople.

Des recherches aux archives de la couronne d'Aragon à Barcelone ont permis à Constantin Marinesco d'élucider un certain nombre de faits mal connus jusqu'ici de l'histoire des derniers empereurs byzantins. Il a d'abord découvert des lettres rédigées en latin et expédiées par l'empereur Manuel II à Martin V en 1407 (par l'intermédiaire de Manuel Chrysoloras) et à Ferdinand Ier en 1414 et 1416[1]. Il y est question d'une croisade que Ferdinand doit conduire en Morée ; on y trouve des détails intéressants sur le voyage que Manuel lui-même a fait dans cette province en 1415 et sur la construction du mur de l' « Hexamilion » à l'isthme de Corinthe. Mais surtout C. Marinesco a pu écrire une histoire complète de la politique orientale d'Alphonse V, fils de Ferdinand, devenu roi de Naples en 1442, de ses visées sur l'empire byzantin et de ses rapports très curieux avec Scanderbeg[2]. Les documents aragonais permettent de préciser la situation exacte du chef albanais, qui n'est, en somme, qu'un condottiere à la solde d'Alphonse V. Par le traité de Gaëte, signé le 26 mars 1451, Scanderbeg devient le vassal du roi de Naples qui fait occuper par ses troupes la citadelle de Croïa, signe des traités semblables avec d'autres chefs de clans albanais, envoie en Albanie des vice-rois, cherche même à mettre la main sur la Morée et inaugure en Orient une politique de grand style dirigée autant contre Venise que contre les Turcs. Ce qui ressort cependant du récit très intéressant de Marinesco, c'est qu'au moment tragique de la prise de Constantinople l'Albanie apparaît à Alphonse V comme la véritable couverture de l'Italie. Venise elle-même a senti le danger jusqu'au moment où elle a signé un traité de commerce avec Mahomet II. Le grand intérêt des recherches de Marinesco est de montrer l'état de la région occidentale de la péninsule des Balkans au moment de la prise de Constantinople, ainsi que le rôle défensif qu'elle doit tenir plus tard dans les projets de croisades contre les Turcs.

VII. Institutions et droit. — Les *Miettes d'histoire byzantine* d'Henri Grégoire[3], commentaires d'inscriptions anatoliennes récemment découvertes, apportent une contribution des plus intéressantes à l'histoire des institutions des Ve et VIe siècles : carrière de Fl. Eutolmius Tatianus, préfet du prétoire (388-392), resté païen ; valeur juridique des « clameurs » (ἐκβοήσεις) de la foule qui peuvent entraîner la grâce de coupables devant un tribunal

1. Constantin Marinesco, *Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon*, 15 p. in-8° (extrait du *Bulletin historique de l'Académie roumaine*). Bucarest, 1924.

2. Id., *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg*, 135 p. in-8° (*Mélanges de l'École roumaine en France*). Paris, Gamber, 1923.

3. H. Grégoire, *Miettes d'histoire byzantine*, 13 p. in-8° (extrait des *Anatolian studies* presented to Sir William Ramsay). Manchester University Press, 1923.

Digitized by Google

(inscription d'Éphèse, vers 441, où il est question d'émeutes à Smyrne, dont les coupables sont graciés, eu égard aux « clameurs » des Éphésiens devant le tribunal du proconsul d'Asie) ; administration des domaines impériaux par des « curateurs » (inscription d'Attalia).

L'Université de Michigan, à laquelle nous devions déjà une excellente notice de Boak sur le *Magister officiorum* (voir *Rev. histor.*, t. CXXXIX, p. 84), vient de consacrer une monographie, composée d'après la même méthode, au *Praepositus sacri cubiculi* (grand chambellan [1]). Suivant le plan de son prédécesseur, l'auteur de ce travail, James F. DUNLAP, est remonté à l'époque romaine, et c'est bien là qu'est le point de départ de toutes les institutions byzantines. Sous la République, les *cubicularii* sont de simples valets de chambre au service des grands personnages et, de leur intimité avec le maître, naît déjà leur importance qui s'accroît naturellement sous l'empire dans la *domus Augusti*. Le palais impérial compte de nombreux chambellans divisés en services (*stationes*). Leur chef, au titre modeste, paraît être l'*a cubiculo*, vrai confident de l'empereur. C'est lui qui est devenu avec Dioclétien un des personnages les plus importants de la cour, le *praepositus sacri cubiculi*. Le titre n'apparaît, à vrai dire, que sous Constantin, et deux personnages le portent en même temps. En 384, le grand chambellan est élevé au rang d'*illustris*. En 414, le célèbre Eutrope, qui exerçait cette charge, reçoit l'administration des biens impériaux en Cappadoce, dont les revenus servent à entretenir le luxe de la cour ; il est élevé au rang de patrice, le plus haut de la hiérarchie, et il a sous ses ordres un nombreux personnel dont le tableau a été dressé avec exactitude. Puis, sous Justinien, de profondes réformes modifient l'organisation administrative ; de puissants chefs de service sont supprimés ou voient leurs attributions diminuées. Le grand chambellan perd ainsi presque toutes ses fonctions administratives, en particulier l'administration des biens de la couronne ; il est cantonné de plus en plus dans son rôle de cour et devient un personnage purement décoratif, un ordonnateur des cérémonies. Il ne lui reste plus, en réalité, que le commandement en chef des *cubicularii*, qui servent l'empereur surtout dans les cérémonies publiques. Dans les appartements privés de l'empereur, c'est un autre personnage, le parakimoumène, eunuque en chef de la chambre, qui hérite de l'ancienne influence du grand chambellan. C'est lui qui devient, au XI^e siècle, le confident de l'empereur, et l'on sait que plusieurs de ces parakimoumènes furent, sous la dynastie macédonienne, les véritables chefs du gouvernement. Devenu inutile, le grand chambellan finit par disparaître ; il est mentionné pour la dernière fois sous Michel IV (1034-1042) et paraît avoir été supprimé à la fin du XI^e siècle. Telles sont les grandes lignes de ce travail qui éclaire d'un nouveau jour les transformations de la cour byzan-

1. James F. DUNLAP, *The office of the Grand Chamberlain in the later Roman and Byzantine Empires*, 1 vol. in-4°, VIII-324 p. New-York, Macmillan, 1924.

Digitized by Google

tine. Un dernier chapitre donne une notice sur les grands chambellans qui ont eu un rôle historique.

L'*Histoire de l'École de droit de Beyrouth* de Paul COLLINET forme le deuxième volume des études si neuves qu'il a entreprises sur le droit de Justinien[1] (voir *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 86). Comme l'auteur le fait remarquer, elle constitue au milieu de ces études une digression utile : avant de poursuivre l'enquête commencée sur les éléments orientaux qui ont pénétré dans le droit de Justinien, il était nécessaire de rechercher ce que nous savons du milieu où ces nouveaux éléments ont dû s'élaborer, et c'est ce qui justifie ce livre, utile non seulement à l'histoire du droit, mais à celle de la civilisation byzantine, en particulier à celle du haut enseignement. L'état des sources dont on dispose pour reconstituer cette histoire rendait la tâche difficile, et il faut être reconnaissant à l'auteur de les avoir non seulement rassemblées, mais soumises à une critique sévère qui l'a conduit à des résultats neufs et importants. On ignore la date et les circonstances de la fondation de cette école. On sait que Beyrouth était depuis Auguste une colonie de droit italique et qu'elle devint avant 196 le siège d'un dépôt des constitutions impériales relatives à l'Orient. P. Collinet voit avec raison une corrélation entre ce fait et la fondation de l'école, mais, contrairement à Mommsen, il croit qu'elle a suivi et non précédé l'établissement du dépôt des lois. L'école est mentionnée pour la première fois dans un discours de saint Grégoire le Thaumaturge (239) et, à ce moment, elle était déjà florissante. On peut donc dire que, depuis 200 environ jusqu'à 551 (date de sa disparition à la suite du tremblement de terre qui ruina Beyrouth), cette école a été un des principaux instituts juridiques de l'empire (réduits à trois par Justinien), et c'est parce qu'elle avait reçu (probablement au v^e^ siècle), comme celles de Rome et de Constantinople, un « privilegium » impérial qui faisait d'elle une école officielle qu'elle fut conservée. Grâce à des textes importants comme la *Vie de Sévère* par Zacharie le Scolastique, Paul Collinet a pu reconstituer dans ses grandes lignes l'activité séculaire de l'école de Beyrouth : locaux (elle est établie vers 449 dans l'enceinte de la cathédrale de l'Anastasis) ; étudiants (détails intéressants sur l'instruction secondaire qu'ils ont reçue, principalement dans les écoles d'Alexandrie, sur leurs associations, sur les sobriquets de *dupondii*, *edictales*, etc..., sur les brimades et le genre de vie, sur la durée des études continuées pendant quatre ans, plus une cinquième année facultative) ; professeurs (liste chronologique de ceux dont on connaît les noms, vogue des « maîtres œcuméniques » du v^e^ siècle et discussion intéressante sur ce terme, honoraires, traitements, privilèges) ; enseignement (en latin au IV^e^ siècle, mais en grec dès la première moitié du v^e^ siècle — le changement coïncide avec l'adoption du grec par l'administration impériale ; — programme des études, méthode d'enseignement à la fois

1. Paul COLLINET, *Études historiques sur le droit de Justinien ; II : Histoire de l'École de droit de Beyrouth*, 1 vol. in-8°, 333 p. et plan de Beyrouth. Paris, Léon Tenin, 1925.

Digitized by Google

casuistique et dogmatique jusqu'à la réforme de Justinien) ; travaux des professeurs (dont la liste est reconstituée). C'est toute la vie d'une Université impériale pendant trois cent cinquante ans qui est ainsi restituée ; les faits rassemblés éclaireront peut-être d'un nouveau jour le milieu dans lequel s'est élaboré le droit de Justinien.

A ces études se rattachent les remarquables leçons professées par Paul Collinet en 1922 à l'Université d'Oxford sur les problèmes généraux soulevés par la codification de Justinien, et dont il a publié un résumé [1]. Il a cherché à replacer la législation de Justinien dans le milieu historique où elle est née en examinant successivement quatre problèmes : 1° motifs déterminants de Justinien (émulation excitée par les codifications des rois barbares d'Occident, en particulier l'*Edictum Theodorici*, attraction de l'Italie dont l'empereur rêve la conquête) ; 2° éléments distincts de la codification (à côté du droit classique on trouve des emprunts à des coutumes orientales, des inspirations purement théoriques, des tendances à réduire et à supprimer le formalisme, une influence chrétienne) ; 3° sources de la codification (nature des interpolations juridiques dont plusieurs ont pénétré dans le droit classique avant Justinien ; rôle capital des maîtres œcuméniques de Beyrouth) ; 4° méthode de codification du Digeste et du Code.

L'ouvrage posthume d'Henri Monnier sur les *Novelles de Léon VI* est une contribution importante à l'histoire des institutions [2]. Ces 113 novelles contenues dans le Codex Marcianus 179 ne figurent pas dans les Basiliques rédigées en 888-889, bien que plusieurs soient antérieures à ce recueil. D'après certains indices (novelles adressées au patriarche Étienne, mort en 893), Monnier fixe au début de 894 la rédaction de ces Novelles, et il en résulte que le fameux « Livre du préfet » qui permet de vendre de la soie grège aux Juifs (dont la novelle 55 ordonne la conversion) leur est antérieur de peu d'années (892-893), puisque, d'autre part, il est postérieur aux Basiliques. Contrairement à Zachariae von Lingenthal, qui voyait dans ces novelles une législation antérieure, Monnier pense qu'elles ont été rédigées par Léon lui-même, à cause de leur unité de style et de l'accent personnel que trahissent un bavardage emphatique, un style recherché, des crudités (la novelle sur les troisièmes noces), etc. Les commissaires qui les compulsèrent négligèrent les suscriptions et l'ordre chronologique, mais les groupèrent par ordre de matières. Elles présentent un tableau complet de la société byzantine au x^e^ siècle, et Monnier a pu reconstituer à leur aide les doctrines de Léon le Sage relatives au droit public et privé. Il a montré que leur but est d'établir l'ordre dans les lois, de supprimer celles qui sont tombées en désué-

1. Paul Collinet, *The general problems raised by the codification of Justinian*, 30 p. in-8°. Haarlem, Willink et Zoon, 1922 (extrait de la *Revue d'histoire du droit*).

2. Henri Monnier, *Les Novelles de Léon le Sage* (*Bibliothèque des Universités du Midi*, fasc. XVII), 1 vol. in-8°, VII-226 p. Bordeaux, Ferret ; Paris, E. de Boccard, 1923 (préface de G. Radet).

Digitized by Google

tude et d'ériger en lois des coutumes qui se sont implantées dans les mœurs. Elles marquent donc une évolution juridique et sont dans une certaine mesure la rédaction d'un droit coutumier. Elles tombèrent d'ailleurs rapidement en désuétude, peut-être à cause de leur style verbeux. Le livre de Monnier est rempli d'aperçus intéressants sur l'histoire des institutions. Citons la discussion sur l'abolition des sénatus-consultes (nov. 78) et celle relative au consulat que Léon n'a pas supprimé, comme on l'a soutenu quelquefois, puisqu'il était devenu honoraire depuis Justinien : Léon s'est contenté d'abroger la novelle 105 de Justinien qui réglementait les dépenses du consulat. Constatant que cette novelle 105 ne figure plus aux Basiliques qui reproduisent cependant les articles du Digeste et du Code relatifs au consulat, Monnier conclut que la novelle de Léon VI sur le consulat est antérieure aux Basiliques et qu'elle n'a pas aboli le consulat, mais les dépenses qui lui incombaient.

Dans deux études remplies d'aperçus intéressants, André Andréadès a envisagé les écoles supérieures de Constantinople en tant qu'institutions publiques[1]. Sans discuter la question de la permanence d'une Université impériale, que les sources dans leur état actuel ne nous autorisent pas à affirmer, il a arrêté ses recherches au milieu du XI^e^ siècle (écoles fondées par Constantin Monomaque). Deux questions ont attiré surtout son attention : participation financière de l'État à l'entretien des écoles publiques ; utilisation de ces écoles pour le recrutement des fonctionnaires. Sur la première question, les textes sont rares, mais quelques-uns sont décisifs : Constantin Porphyrogénète n'assure pas seulement le traitement des professeurs, mais institue parmi les étudiants de véritables boursiers impériaux. La novelle de Constantin Monomaque (1054) constitue pour le « nomophylax » un traitement en argent et en nature qui équivaudrait à 30,000 francs or. Le fait que depuis Théodose II les professeurs occupent un rang élevé dans la hiérarchie explique que leurs traitements aient toujours été considérables. La seconde question a une grande importance pour l'histoire des institutions byzantines : malheureusement, les sources nous renseignent mal et permettent seulement d'affirmer qu'à divers reprises l'Université de Byzance a été comme une école supérieure d'où sortaient les administrateurs et les évêques, notamment sous Constantin VII et Constantin IX. La tradition des fonctionnaires lettrés remonte, d'ailleurs, au Haut-Empire, et j'irais même plus loin dans ce sens qu'Andréadès ; je crois volontiers que les périodes où domine l'élément militaire et où les administrateurs sont surtout des soldats (époques de Léon l'Isaurien, Basile II, Isaac Comnène) sont exceptionnelles dans l'histoire de l'empire, que le régime normal est le recrutement des

1. A. Andréadès, Τὰ πανεπιστήμια Κωνσταντινουπόλεως καὶ αἱ χάριν αὐτῶν δημόσιαι δαπάναι, 15 p. in-8°. Athènes, 1923 (Annuaire de l'Université). — *Le recrutement des fonctionnaires et les Universités dans l'empire byzantin*, 40 p. in-8°. Paris, Léon Tenin, 1926 (extrait des *Mélanges Cornil*).

Digitized by Google

fonctionnaires et, jusqu'au XIIIe siècle, des évêques, dans les écoles supérieures. La question mériterait d'être étudiée, et c'est surtout par des biographies individuelles qu'on arriverait à résoudre le problème. A ce sujet, il me paraît invraisemblable que l'Université de l'Octagone, supprimée par Léon l'Isaurien, ait été dirigée par des moines : c'est un pur anachronisme.

VIII. ÉGLISE. — François MARTROYE a publié une traduction et un commentaire du testament de saint Grégoire de Nazianze daté du 31 décembre 381[1] ; mais, pour pouvoir en admettre l'authenticité, il faut corriger « la veille des calendes de janvier » par « juin », Grégoire, qui s'y qualifie d'évêque de Constantinople, s'étant démis de ce titre avant le 30 juillet 381. L'héritage est dévolu d'ailleurs au moyen d'un fidéicommis à l'église de Nazianze, dont le père de Grégoire était évêque et à laquelle il avait dû promettre ses biens à la mort de son fils. La forme juridique du testament, les legs faits à des esclaves affranchis, l'emploi, dans un sens spirituel, des termes de parenté, l'énumération des vêtements de l'évêque légués à des particuliers (ce qui suppose l'absence d'un costume spécial) ont fourni à l'auteur l'occasion d'observations et de recherches tout à fait intéressantes sur la fortune d'un évêque du IVe siècle. — Dan son *Humbert et Keroularios*, Anton MICHEL a apporté des éléments nouveaux à l'histoire du schisme entre Rome et Constantinople[2]. Partant de la situation spéciale de l'Église grecque (césaropapisme, nationalisme, mépris des usages étrangers), il a montré que la principale cause du schisme est toute politique. Ce que les Grecs des IXe et Xe siècles reprochent à la papauté, c'est d'être devenue occidentale et solidaire des empereurs francs d'abord, allemands ensuite, considérés comme des usurpateurs. Au Xe siècle, la tendance byzantine au schisme est en raison directe du degré d'influence des Ottons et de leurs successeurs à Rome. En 997, Basile II cherche à établir l'influence byzantine sur la papauté elle-même (Jean XVI). La tentative ayant échoué, Byzance revient au schisme, et le patriarche Sisinnius publie de nouveau l'encyclique de Photius. Après une courte réconciliation, les affaires se brouillent de nouveau, quand l'empereur Henri II établit son influence à Rome et convoite l'Italie méridionale ; c'est alors le schisme de Sergius (1009-1012), dont l'auteur essaye d'établir la réalité et le caractère définitif, si bien que Keroularios n'aurait rien innové en 1053 et se serait contenté de rompre la paix qui existait en fait, mais non en droit, depuis plusieurs années entre les deux Églises. Le principal argument tiré d'une variante d'un manuscrit de Nicétas Chartophylax, auteur du XIIe siècle, me paraît un peu fragile ; il en résulte que l'auteur rejette comme apocryphe la tentative du successeur de Sergius, Eus-

1. François MARTROYE, *Le testament de saint Grégoire de Nazianze*, 47 p. in-8°. Paris, Société nationale des Antiquaires de France, *Mémoires*, t. LXXVI, 1924.

2. Anton MICHEL, *Humbert und Kerullarios. Studien.* Erster Theil, 1 vol. in-8°, VIII-139 p. et 1 fac-similé. Paderborn, F. Schöningh, 1925.

Digitized by Google

tathe (1019-1025), pour obtenir de Rome le titre d'œcuménique ; bien que ce fait ne nous soit connu que par des sources occidentales, je crois qu'on ne peut l'éliminer entièrement. Les faits mêmes qui ont amené la crise de 1054 (opposition de Keroularios à la politique d'entente entre Léon IX et Constantin IX contre les Normands) sont bien exposés, sans que l'auteur ait insisté suffisamment sur la question irritante de la hiérarchie religieuse en Apulie. Le résultat le plus important des recherches d'Anton Michel est d'avoir montré le rôle capital que le cardinal Humbert a joué dans toute cette affaire. C'est lui qui a rédigé la première lettre du pape au patriarche, dans laquelle il a inséré le récit de la donation de Constantin ; les preuves de tout genre apportées par l'auteur sont péremptoires, et l'on peut dire qu'Humbert, dont l'intransigeance diffère de la douceur de Léon IX, a tout fait pour rendre la rupture définitive. Un autre fait, inconnu jusqu'ici aux historiens du schisme, est la dispute sur la procession du Saint-Esprit, qui paraît avoir eu lieu à la fin du séjour des légats à Constantinople. Cette question n'avait pas été soulevée par Keroularios, qui avait placé tous ses griefs sur le terrain des rites, mais sa réalité est attestée par le traité d'Humbert (*Rationes de S. Spiritus processione*) adressé à Constantin IX et transmis dans le seul manuscrit de Bruxelles (9706, XII^e s.). Anton Michel en a donné la première édition critique à la suite de son ouvrage. Ce texte nous révèle un autre fait inconnu également jusqu'ici : avant le départ de ses légats pour Constantinople, Léon IX tint à Bari un concile où eut lieu avec des Grecs (probablement les évêques d'Apulie) une dispute à ce sujet. Quelques allégations de l'auteur demanderaient une discussion, mais on ne peut que lui être reconnaissant de la contribution nouvelle qu'il apporte à l'histoire du schisme et souhaiter qu'il continue ses recherches.

De son côté, Bernard LEIB a étudié les répercussions du schisme de 1054 sur la vie religieuse de la chrétienté et sur les rapports mutuels entre Grecs et Latins [1]. Sa connaissance étendue des sources historiographiques et ecclésiastiques de la fin du XI^e siècle, les secours qu'il a pu tirer des recherches des savants russes l'ont amené à des conclusions intéressantes et neuves. Avec une grande richesse d'arguments, il démontre que la querelle d'où est sorti le schisme est restée cantonnée dans les hautes sphères ecclésiastiques et n'a guère atteint les fidèles, Grecs ou Latins, dont les rapports religieux n'ont cessé d'être cordiaux. En dépit du schisme, les papes et les empereurs échangent des lettres amicales, les pèlerins circulent comme auparavant : ceux d'Orient vont à Rome vénérer les tombeaux des apôtres ; ceux d'Occident sont accueillis à Constantinople. Dans les Deux-Siciles même, dont la juridiction ecclésiastique avait été disputée entre Rome et Constantinople, les princes normands pratiquent une politique large et tolérante. Les monas-

1. Bernard LEIB, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II, 1088-1099*, 1 vol. in-8°, XXXII-356 p. Paris, A. Picard, 1924.

Digitized by Google

tères basiliens se développent même sous leur gouvernement et reçoivent d'eux des subsides. Tout en ramenant les évêchés sous la juridiction du pape, ils ne portent aucune atteinte au rite grec. Pendant la croisade qui a amené tant de heurts entre les Grecs et les Occidentaux, on ne voit pas que cet accord religieux ait été compromis. Bien au contraire, dans Antioche et Jérusalem reconquises les clergés et les fidèles des deux rites fraternisent : c'est avec le concours du patriarche melchite Jean IV, rétabli sur son siège, qu'Adhémar de Monteil restitue au culte chrétien les églises changées en mosquées. La partie la plus neuve et la plus intéressante du livre a trait aux rapports fréquents et cordiaux entre la Russie des grands princes de Kiev et l'Occident. Alors qu'un métropolite russe comme Jean de Kiev, sorti du clergé de Constantinople, montre une intransigeance complète vis-à-vis des Latins, les princes n'hésitent pas à marier leurs filles en Occident et à épouser eux-mêmes des princesses latines. Des religieux latins s'établissent à Kiev et à Novgorod ; la translation des reliques de saint Nicolas de Myrrhes à Bari en 1087 est fêtée par les Russes le même jour qu'en Occident et un office russe est composé en l'honneur de cet événement. Pour modifier cette situation, il a fallu les conflits amenés par la croisade et la politique âpre des princes normands, qu'il s'agisse de Bohémond d'Antioche ou de Roger de Sicile ; mais rien ne montre mieux que l'ensemble imposant de faits réunis par B. Leib le caractère essentiellement politique et national du schisme grec.

Dans le même ordre d'idées, B. Leib a publié deux traités inédits du début du XII^e^ siècle relatifs à la question des azymes, qui tenait une si grande place dans la polémique gréco-latine[1].

S. G. Mercati a rassemblé d'abondants renseignements sur les acclamations rythmées ou chantées (*laudes*) en l'honneur des empereurs, patriarches, évêques qui faisaient partie de l'office liturgique ; après 1204, les Latins autorisèrent le clergé grec à substituer des acclamations de ce genre à la mention du pape dans les diptyques ; cet usage se conserva après 1453 dans les territoires grecs soumis aux Latins, et l'on peut en suivre la survivance jusqu'au XVII^e^ siècle[2].

IX. Constantinople. — Nous avons analysé ici même (voir *Rev. histor.*, t. CLII, p. 293) l'instructive et agréable monographie que Charles Diehl a consacrée à Constantinople dans la collection des Villes d'art célèbres[3].

Gustave Schlumberger a donné une nouvelle édition de ses *Iles des*

1. Bernard Leib, *Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XII^e^ siècle*, 1 vol. in-8°, 131 p. Rome, Pontificio Istituto Orientale, 1924.

2. S. G. Mercati, *Laudo cantato dal clero greco di Candia per il pontifice Urbano VIII*, 15 p. in-8°. Rome, 1922 (extrait de *Bessarione*).

3. Charles Diehl, *Constantinople*, 1 vol. in-4°, 172 p., 115 gravures et 3 plans. Paris, H. Laurens, 1924.

Digitized by Google

Princes, un de ses premiers livres sur Byzance (publié en 1884) qu'on relit toujours avec le même plaisir[1].

L'exploration archéologique de Byzance a donné lieu à quelques nouvelles découvertes, comme celle des curieux monuments funéraires (stèle de Top-hanè, hypogée de Macri-Keuy en croix grecque inscrite dans une rotonde contenant plusieurs sarcophages) étudiés par Th. Macridy et J. Ebersolt[2]. G. Millet a essayé de restituer, d'après le témoignage des textes, la forme de la coupole primitive de Sainte-Sophie, qui s'est écroulée en 558 et qui, de flèche plus réduite, était mieux en harmonie que la coupole actuelle avec les autres voûtes[3]. Alpatoff et Brounoff ont découvert dans le quartier de Psamathia une ancienne petite église à nef unique de l'époque des Paléologues[4]. Silvio G. Mercati a retrouvé dans plusieurs manuscrits, en particulier le Marcian. gr. 498, le texte complet et correct de quelques-unes des inscriptions qui ornaient Sainte-Sophie[5], dont les archéologues comme Salzenberg, Antoniadès, etc..., n'avaient donné qu'une copie défectueuse et incomplète : inscription de l'arc triomphal, reproduite dans l'*Anthologie palatine*, qui évoque le souvenir de la restitution des images, épigrammes accompagnant les grandes figures placées entre les fenêtres des tympans nord et sud, inscription attestant la restauration de l'abside par Romain Argyre, épigramme placée sur l'ambon restauré par Jean V Paléologue.

X. Provinces et peuples voisins de l'empire. — A. Vasiliev a étudié la question difficile de l'établissement des Goths en Crimée au milieu du IIIe siècle, de leur conversion au christianisme, de leurs rapports avec les Huns[6]. Il a apporté des éclaircissements aux problèmes qui concernent l'histoire de la Crimée au Ve siècle (évêques goths dépendant de Constantinople, Goths Tétraxites, etc...).

L'histoire de l'administration civile de l'Égypte a été vraiment renouvelée par Germaine Rouillard, grâce aux nombreux textes papyrologiques qui lui ont permis, comme naguère à Jean Maspero pour l'armée, de compléter et d'éclaircir les témoignages juridiques ou historiographiques[7]. La ré-

1. G. Schlumberger, *Les îles des Princes, le palais et l'église des Blachernes, la Grande Muraille de Byzance*, 1 vol. in-12, 397 p. Paris, E. de Boccard 1925.

2. Th. Macridy et J. Ebersolt, *Monuments funéraires de Constantinople*, 38 p. in-8°. Paris, E. de Boccard, 1923 (extrait du *Bulletin de correspondance hellénique*).

3. G. Millet, *La coupole primitive de Sainte-Sophie*, 18 p. in-8°. Bruxelles, 1923 (extrait de la *Revue belge de philologie et d'histoire*).

4. Alpatoff et Brounoff, *Une nouvelle église de l'époque des Paléologues à Constantinople*, 14 p. in-8°. Paris, la Bonne Presse [1925].

5. S. G. Mercati, *Sulle iscrizioni di Santa Sofia*, 23 p. in-8°. Rome, 1923 (extrait de *Bessarione*).

6. A. A. Vasiliev, *Gotui v'Kruimou i rannaia pora Christianstva i epocha pereseleniia narodov* [*Les Goths de Crimée aux premiers temps chrétiens et à l'époque des invasions*], 80 p. in-8°. Petrograd, Académie russe, t. I, 1921.

7. Germaine Rouillard, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, 1 vol. in-8°, XI-242 p. Paris, les Presses universitaires, 1923.

Digitized by Google

forme administrative de Justinien en Égypte, ses causes, son caractère, son application, ses destinées jusqu'à la conquête arabe, tel est le véritable sujet de ce livre qui s'appuie sur une connaissance excellente et une critique judicieuse des textes. L'introduction montre ce qu'était devenue l'administration de l'Égypte entre Dioclétien et Justinien : les exactions des fonctionnaires avaient favorisé la pratique de l' « autopragie », par laquelle les petits propriétaires, pour échapper aux sévices de l'administration, devenaient volontairement les colons des grands propriétaires. Ce régime de la recommandation et du patronat est, au v^e^ siècle, un phénomène général dans l'empire, mais qui atteint une intensité particulière en Égypte. Un papyrus nous révèle même l'existence d'un village « autopracte » qui a reçu de l'empereur Léon le droit de percevoir lui-même ses impôts. La date de l'édit de Justinien (538-539) est établie par de bons arguments : c'est le moment où l'état troublé du pays justifie la réforme administrative qui brise l'unité du diocèse d'Égypte pour placer toutes ses provinces sous l'autorité du préfet du prétoire d'Orient et confère aux nouveaux ducs l'autorité civile et militaire. L'objet même de la réforme de Justinien est très bien marqué dans les chapitres nourris de faits qui décrivent les cadres administratifs (l'Égypte a été littéralement inondée de fonctionnaires, les bureaux d'un seul duc en contiennent six cents), le mécanisme de la levée de l'impôt et surtout de l'annone destinée à Byzance et à Alexandrie et qui est, en somme, la préoccupation primordiale du pouvoir. Les règles minutieuses édictées par Justinien n'ont d'autre but que d'assurer la rentrée régulière des impôts et l'administration civile de la province « est avant tout une administration financière ». L'Égypte reste, comme sous le Haut-Empire, une ferme lucrative ; cette âpreté du pouvoir explique les résistances et les révoltes qui se sont manifestées, surtout après Justinien, et ont offert un terrain favorable à l'invasion arabe. Tels sont les faits essentiels qui sont établis avec un grand luxe de témoignages et qui aboutissent à des conclusions semblables à celles que Jean Maspero avait formulées dans son étude sur l'armée. Dans la dernière partie de son livre, Germaine Rouillard a montré que la question religieuse a achevé d'exaspérer les Égyptiens et les a préparés à recevoir les Arabes comme des libérateurs.

Les historiens roumains font porter avec raison leurs recherches sur les problèmes auxquels donne lieu l'histoire de la frontière byzantine du Danube. Nicolas Iorga retrouve dans le récit des expéditions de Priscus contre les Avars sous Maurice (d'après Théophylacte Simocatta) la trace de chefs dont les sujets parlent une « langue indigène » (ἐπιχώριος γλῶττη) et pourraient bien être des Roumains mêlés d'éléments slaves [1]. N. Banescu a reconstitué l'histoire du rétablissement et de l'administration de cette frontière depuis la conquête de la Bulgarie danubienne par Jean Tzimiskès jusqu'à la fin du

1. N. Iorga, *Les plus anciens États slavo-roumains sur la rive gauche du Danube, VII^e^ siècle.* 6 p. in-8° (extrait de la *Revue des études slaves*, t. V, 1925).

Digitized by Google

XII^e siècle[1]. Contrairement aux historiens qui croient que Byzance a respecté l'unité du territoire bulgare, il a montré que deux duchés distincts avaient été constitués : celui de Bulgarie, créé par Basile II, dont le titulaire, στρατηγὸς αὐτοκράτωρ, résidait à Skopié, et le duché de Paristrion, créé vers 1030 à Silistrie, κατεπάνω τοῦ Παραδουνάβου, dont l'autorité s'étendait sur la rive droite et même la rive gauche du fleuve. Il a pu reconstituer assez complètement la série de ces ducs et montrer, contrairement à l'opinion commune, que l'autorité byzantine s'est exercée sur ces régions qui ont même joui d'une certaine prospérité au XI^e siècle. Il voit dans le pays administré à la fin du X^e siècle par le mystérieux « toparque », qui a laissé quelques notes sur sa mission au delà du Dniéper, l'origine même du duché de Paristrion et, d'accord avec Iorga, dans les chefs danubiens qui sont en rapports avec Alexis Comnène (1086-1087) des chefs de petits États valaques. Enfin, l'excellent travail de G. I. Bratianu sur la ville disparue de Vitzina[2], située à la naissance du delta du Danube, est une véritable histoire de cette frontière, de la fin du XI^e à la fin du XIV^e siècle. Il ressort de ses recherches dans les chroniques byzantines et aux archives de Gênes que cette frontière a été fortement occupée par les Comnènes au XII^e siècle et reconstituée en partie par les Paléologues après 1261. La preuve en est dans la création d'un évêché grec à Vitzina. Cette ville est indiquée sur le portulan génois de 1318 parmi les places commerciales de l'embouchure du Danube. Au XIII^e siècle, elle faisait avec les Génois un commerce actif, comme le prouvent les trente-huit documents datés de 1281 à 1289 recueillis par G. I. Bratianu aux archives de Gênes et qui sont des contrats de commandite de Péra à destination de Vitzina, renfermant des renseignements intéressants sur la nature de ce commerce. Une formule finale de ces contrats indique bien que Vitzina est une ville de l'empire. Puis, au XIV^e siècle, le commerce suit d'autres routes : en 1359, le métropolite de Vitzina est mis à la tête de l'église de Valachie. En 1388, la ville est prise par les Turcs et elle disparaît sans laisser de traces.

En soumettant à une étude critique les témoignages byzantins relatifs aux Hongrois avant leur prise de possession du pays, Herbert Schœnebaum est parvenu à reconstituer dans une certaine mesure l'histoire primitive de ce peuple et de ses rapports avec Byzance[3]. On ne trouve rien de bien précis avant la chronique de Georges le Moine, qui les désigne sous le nom de Οὖγ-

1. N. Banescu, *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare*, 24 p. in-8°. Bucarest, 1923 (Académie roumaine). — *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, 23 p. in-8°. Weimar, 1922 (extrait des *Byzantin.-Neugriech. Iahrb.*, III).

2. G. I. Bratianu, *Vicina. Contributions à l'histoire de la domination byzantine et du commerce génois en Dobrogea*, 77 p. in-8° et 2 planches. Bucarest, 1923 (Académie roumaine).

3. Herbert Schœnebaum, *Die Kenntniss der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme*, 1 vol. in-8°, IV-50 p. Berlin et Leipzig, de Gruyter, 1922 (Ungarische Bibliothek de l'Université de Berlin, 5).

Digitized by Google

γροι, Οὖννοι, Τοῦρκοι, mais son témoignage permet de remonter à celui des chroniqueurs du ve et du vie siècle, qui montrent les ancêtres des Hongrois, tribu touranienne se rattachant aux Oïgours de l'Asie centrale, vivant sur les bords de la mer d'Azov et faisant partie de l'empire d'Attila. Vers 520, ils se divisent en Koutrigours et Outigours. La *Tactique* de Léon a emprunté à un traité datant d'Héraclius des renseignements sur la tactique de ce peuple, dont les renseignements de Constantin Porphyrogénète (*De admin. Imp.*) permettent de reconstituer l'histoire. Une partie émigre en Thrace, une autre partie est soumise par les Chazars. Puis, au ixe siècle, les invasions des Petchénègues détruisent l'organisation des tribus hongroises, dont une partie va vers l'ouest et passe au service de Byzance dans la guerre bulgare de 838. Au même moment, le principat héréditaire se substitue chez les Hongrois au régime des chefs militaires, et une tribu chazare, les « Kabars », vient renforcer le peuple hongrois dont elle paraît avoir formé l'aristocratie. Après une participation des Hongrois à la guerre bulgaro-byzantine de 894, une nouvelle invasion des Petchénègues force les Hongrois à s'enfuir en Grande-Moravie ; c'est à ce moment que commence leur établissement fixe en Pannonie.

XI. Histoire économique. — L'étude de plusieurs sceaux des viie et viiie siècles a conduit Gabriel Millet à déterminer exactement le rôle des *commerciaires* et le changement de leurs attributions au cours des siècles [1]. Ce sont d'abord des agents de l'État qui font des opérations de commerce pour le compte de l'empereur. En Perse, ils ont le monopole de l'achat de la soie qu'ils revendent à l'État ou aux particuliers et il en est de même pour les aromates, les perles, etc. Ils ont, en outre, des pouvoirs de police et surveillent les Romains et les étrangers qui font du commerce dans les places frontières désignées par les traités, comme Nisibe, Dara, etc. Ils ne sont pas chargés de lever les impôts établis surtout sur la vente des marchandises ; c'est l'office de fermiers appelés *octavarii*. Puis, après la conquête arabe, les routes de caravane se détournent du sud de l'Asie Mineure et la régie de l'impôt est préférée à la ferme ; l'activité commerciale de l'État se restreint et les commerciaires se transforment, à la fin du xe siècle, en percepteurs d'impôts : aux xiie et xiiie siècles, l'évolution est accomplie et ils lèvent les droits sur la circulation et sur la vente. Les sceaux nous renseignent sur le caractère de leurs fonctions et l'organisation de leurs services.

Continuant ses investigations à travers l'histoire économique de Byzance, André Andréadès a abordé la difficile question de la puissance d'achat de la monnaie [2]. Les faits importants qu'il a réunis seront des plus utiles aux

1. Gabriel Millet, *Sur les sceaux des commerciaires byzantins*, 25 p. in-4°. Paris, P. Geuthner, 1924 (extrait des *Mélanges G. Schlumberger*).

2. André Andréadès, *De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin*, 50 p. in-8°. Liége, Vaillant-Carmanne, 1924 (extrait de *Byzantion*, I).

Digitized by Google

historiens ; il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur la part de conjectures que l'insuffisance des sources rend nécessaire, et il s'excuse de la maigreur de ses conclusions, lesquelles, pour être limitées, n'en sont pas moins importantes. Après un chapitre très clair sur le système monétaire byzantin et les altérations de monnaies (surtout à partir des Comnènes), il envisage la question de leur puissance d'achat et montre sans peine que la doctrine d'après laquelle le rapport 5 à 1 aurait été constant doit être rejetée, puis il réunit les éléments que l'on peut tirer des sources sur le prix du blé et ses variations, sur le taux de l'intérêt, sur les prix des denrées, sur les fortunes privées. Il aboutit à cette conclusion intéressante que, sauf pendant des périodes de crises, le prix du blé et le taux de l'intérêt ne différaient pas beaucoup de ce qu'ils étaient en Grèce en 1914, mais que, par contre, la puissance d'achat était beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Il en résulte que le prix du blé a été très élevé pendant le moyen âge, ce qui s'explique par l'absence « des marchés richissimes » de Russie ou d'Amérique qui alimentaient la Grèce de 1914. Enfin, l'augmentation du stock monétaire et, par suite, du prix des denrées, se manifeste à Byzance comme en Occident à partir du VIII^e siècle.

Christo M. Macri a étudié l'organisation de l'économie urbaine dans la Byzance de la dynastie macédonienne[1]. Le fond de son travail est un commentaire du Livre du préfet. Puisant surtout aux sources juridiques, il néglige les renseignements précieux qu'on pourrait glaner dans les chroniques, les vies des saints, les œuvres littéraires. Dépassant souvent le cadre qu'il s'est fixé, il remonte à l'époque de Justinien ou envisage dans son ensemble l'histoire économique de Byzance. D'autre part, son étude est bornée systématiquement à Constantinople, dont il montre bien la situation exceptionnelle et privilégiée, due en partie à la nécessité d'approvisionner les services de la cour et une cité populeuse. C'est à des préoccupations politiques qu'est due la coexistence des corporations au service de l'État (monopoles) et de corporations privées, mais soumises au contrôle rigoureux et minutieux du préfet. Il met bien en lumière le caractère politique de cette double organisation, mais ne fait qu'indiquer, sans y insister assez, ce qui est propre au X^e siècle : relâchement de la rigueur des monopoles et, par contre, réglementation impitoyable des industries privées. On lira avec intérêt ses réflexions sur les associations d'achat, sur le caractère stable, mais rendant tout progrès impossible, de l'organisation (manque d'exportations, manque d'initiative, incapacité à consacrer les bénéfices à l'amélioration de l'industrie). Lorsque cette organisation méticuleuse devra par force accepter la concurrence étrangère, elle sera tuée infailliblement[2].

1. Christo M. Macri, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie macédonienne (867-1057)*, 1 vol. in-8°, 160 p. Paris, Guillon, 1925.

2. Relevons quelques points contestables : P. 17. Il n'est pas exact qu'on ignore la recette du feu grégeois. — P. 26-27. Le caractère des commerciaires n'est pas bien fixé et il faut distinguer les époques : au X^e siècle, ce ne sont plus que des percepteurs. — P. 113. Les rois

Digitized by Google

XII. Civilisation. — L'histoire de l'art byzantin a donné lieu à plusieurs publications d'ensemble. La deuxième édition du *Manuel d'art byzantin* de Diehl[1] sera l'objet d'un compte-rendu spécial. La *Revue historique* (t. CXLVIII, p. 290) a signalé le petit livre que j'ai publié sur cette question[2], et on lira avec intérêt les réflexions originales, parfois même paradoxales, que l'art byzantin a inspirées à Georges Duthuit[3]; il se refuse à admettre que cet art se rattache par certains aspects à la tradition hellénique et ne veut y voir, comme Strzygowski, qu'une adaptation de l'art asiatique et iranien au christianisme.

En étudiant les *Arts somptuaires de Byzance*[4], Jean Ebersolt a apporté une contribution d'une grande valeur à l'histoire de la civilisation byzantine, dont ces arts décoratifs sont la véritable expression. Son volume, accompagné de magnifiques illustrations, dont quelques-unes de monuments inédits, s'appuie sur une connaissance aussi remarquable des textes que des monuments et sur une liaison intime entre ces deux ordres de témoignages. On appréciera surtout le caractère strictement historique qu'il a su donner à son livre. Après avoir étudié l'organisation des ateliers d'art de Constantinople et réuni les témoignages que nous possédons sur les trésors impériaux, il étudie successivement les grandes périodes de l'activité des ateliers byzantins et de l'expansion de l'art impérial. L'ouvrage se termine par deux chapitres d'ensemble sur la tradition antique et les influences orientales. Un des grands intérêts que présente ce beau livre est de montrer par des exemples non équivoques que, du v^e^ au xv^e^ siècle, Constantinople n'a cessé d'être un centre actif de production : dans ce domaine tout au moins, l'existence d'un art impérial n'est pas un mythe.

C'est au contraire un art, à la fois populaire et monastique d'inspiration, qui a été révélé par les explorations du R. P. de Jerphanion dans les églises rupestres de la région d'Urgub, en Cappadoce (1907, 1911 et 1912). Du viii^e^ au xiii^e^ siècle, des moines ont creusé dans les dykes pittoresques qui bossellent la plaine des habitations et des églises auxquelles ils ont donné les formes architecturales usitées dans les constructions du temps, église à une nef couverte soit d'un plafond, soit d'un berceau, églises et salles à plusieurs nefs séparées par des arcades et des colonnes, surmontées parfois de coupoles, etc. Les arcs en fer à cheval sont la règle et cette architecture ru-

francs ne se sont pas soumis à Justinien. — P. 123. L'empire n'a pas connu le régime féodal de la terre, mais celui de grands propriétaires.

1. Charles Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e^ éd., 2 vol. in-8°, xi-946 p. Paris, A. Picard, 1925.

2. Louis Bréhier, *L'art byzantin*, 1 vol. in-8°, 204 p. Paris, H. Laurens, 1924.

3. Georges Duthuit, *Byzance et l'art du XII^e^ siècle*, 1 vol. in-12, 121 p. Paris, Stock, 1926.

4. Jean Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance. Étude sur l'art impérial de Constantinople*, 1 vol. in-4°, 165 p. et 67 gravures. Paris, E. Leroux, 1923. Nous ne pouvons que signaler en ce moment l'important volume que J. Ebersolt vient de publier : *La miniature byzantine*, 1 vol. in-4°, 110 p. et 72 pl. Paris et Bruxelles, Van Œst, 1926.

Digitized by Google

pestre a un caractère entièrement local. Ce qui augmente surtout l'intérêt de ces grottes, c'est qu'elles sont entièrement tapissées de peintures murales dont les scènes pittoresques, avec des fonds de paysages et d'architectures, se succèdent comme dans une frise, mais avec plusieurs registres et représentent sur un plan entièrement narratif l'essentiel de l'histoire évangélique. Épisodes nombreux, empruntés souvent aux Évangiles apocryphes, goût du mouvement, c'est tout un aspect nouveau de l'art byzantin qui nous est révélé ainsi. Le R. P. de Jerphanion allait commencer la publication de ses recherches à Beyrouth en 1914, quand la guerre vint tout arrêter ; l'édition laissée à Beyrouth fut retrouvée inutilisable ; le R. P. de Jerphanion a dû la reconstituer entièrement et il vient d'en publier le tome I sous les auspices du haut commissariat français de Syrie [1], avec un album dont les phototypies excellentes sont entremêlées de cartes, de dessins, d'aquarelles qui donnent à l'ouvrage un aspect très vivant. Mais il faut insister sur la méthode vraiment scientifique avec laquelle il a été composé. Après une introduction où l'auteur résume ses travaux et l'histoire de son livre, ce premier fascicule comporte : une liste des voyageurs qui ont visité et décrit la région d'Urgub avec la bibliographie de leurs ouvrages ; un tableau historique des évêchés de Cappadoce au moyen âge d'après les diverses notices épiscopales ; une description géographique et topographique de la région d'Urgub et de ses groupes d'églises rupestres ; une étude d'ensemble sur les monastères et les églises rupestres, architecture et décor sculpté ou peint. Ce dernier décor permet une classification chronologique en deux groupes : l'un, très archaïque (fin VIII^e-X^e siècles), surtout à Gueurémé ; l'autre, plus récent (fin X^e-XIII^e siècles), a subi l'influence de l'art de Constantinople. Après un chapitre d'ensemble sur les décorations archaïques, le R. P. de Jerphanion commence sa description archéologique, chapelle par chapelle, en suivant l'ordre topographique. Chaque notice comporte une description architecturale, un relevé des peintures, de leur ordonnance, de leur iconographie, des procédés techniques, de l'ornement et un relevé des inscriptions, extrêmement nombreuses, avec des reproductions de l'alphabet usité dans chacune des chapelles. Début d'un travail considérable, qui est appelé à rendre à la science de grands services.

O. WULFF et M. ALPATOFF ont publié une histoire de la peinture d'icones, attendue depuis longtemps et qui comble une véritable lacune [2]. Leur ouvrage, luxueusement édité et accompagné de reproductions très artistiques, doit son caractère nouveau aux recherches qu'ils ont pu faire dans les collections russes de Moscou et de Petrograd, et aux analyses si poussées qu'ils

1. Guillaume DE JERPHANION, *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce.* Texte, t. I, 1, 1 vol. in-4°, LXIII-296 p. Planches, premier album in-fol. de 62 planches (phototypies, dessins, aquarelles, cartes). Paris, Geuthner, 1925.

2. O. WULFF et M. ALPATOFF, *Denkmaeler der Ikonenmalerei in kunstgeschichtlicher Folge*, 1 vol. in-fol., 302 p. et 107 figures. Dresde, Avalun-Verlag in Hellerau, 1925.

Digitized by Google

ont faites de cette forme particulière de l'art religieux. Après avoir défini l'icone, représentation d'un personnage ou d'une scène destinée à produire un effet d'ordre spirituel, éloignée par conséquent du simple naturalisme, ils ont montré que les premières icones chrétiennes dérivent des portraits funéraires égyptiens : celles de Kiev, des Ve et VIe siècles, proviennent, d'ailleurs, du Sinaï. Puis ils ont suivi l'histoire de l'icone byzantine et montré comment, du VIe au XVe siècle, elle a varié en même temps que le style monumental, comment, en particulier, elle s'est renouvelée au XIVe siècle en adoptant les procédés et l'esprit de la peinture impressionniste et pittoresque de Mistra. Les chapitres consacrés à l'histoire de l'icone russe forment la partie la plus neuve du livre. On y voit comment, en adoptant les modèles byzantins, les Russes les ont modifiés et simplifiés suivant leur génie national. L'importance de l'école de Moscou, en rapports étroits avec Byzance et qui a reçu le style raffiné de la peinture des Paléologues dès le XIVe siècle, est mise pour la première fois en pleine lumière, tandis que l'école de Novgorod reste beaucoup plus longtemps fidèle aux anciens types. Les derniers chapitres montrent comment le nouveau style des icones qui s'est formé au XVe siècle sous l'influence de la peinture italienne, surtout en Crète et à Venise, a fini, au XVIIe siècle, par envahir tout le monde orthodoxe : ce style, bâtard et sans vigueur, n'a produit que des types stéréotypés et a littéralement tué l'icone.

L'exploration méthodique ou la restauration des monuments byzantins ou byzantinisants des pays slaves et roumains a donné lieu à de belles publications qui nous font connaître un art fort curieux et précisent nos vues sur le rayonnement de l'art byzantin dans ces pays. Le premier volume d'une collection des *Monuments de l'art en Bulgarie* est consacré à la curieuse église à un étage de Boïana, près de Sofia, dont les peintures, bien conservées et parvenues jusqu'à nous sans aucune restauration, sont datées par une inscription de 1259. André GRABAR, qui a étudié cette église [1], a su montrer la valeur de ces peintures, dont l'iconographie inspirée de Constantinople annonce quelques-unes des nouveautés du style Paléologue et dans lesquelles on trouve aussi certains détails qui révèlent l'influence occidentale. Les beaux portraits en pied des donateurs, le sevastokrator Kaloian et sa femme Dessislava, ceux du tsar Constantin Assen (1258-1277) et de la tsarine Irène, en somptueux costumes de cour, ont une grande valeur historique. Kaloian paraît avoir été l'un des puissants boliades, chefs féodaux de provinces, vassaux du tsar bulgare. Signalons aussi les jolies brochures d'André Protitch, qui donnent une idée très complète de l'architecture religieuse bulgare [2].

1. A. GRABAR, *L'église de Boïana. Monuments de l'art en Bulgarie*, texte en bulgare et en français, 1 vol. in-4°, XII-88 p., 9 fig. et 39 planches. Sofia, Imprimerie de l'État, 1924.

2. A. PROTITCH, *L'architecture religieuse bulgare*, 1 vol. in-12, 72 p. Sofia, 1924. Cf. *Guide à travers la Bulgarie*. Sofia, 1923.

Digitized by Google

En Roumanie, d'éminents archéologues appartenant aux Universités, à l'Académie roumaine, à la Commission des Monuments historiques, ont fait un effort considérable pour mettre en valeur les monuments si curieux et si attachants du passé roumain, dans lesquels les influences venues de Constantinople se mêlent à l'art gothique importé par l'intermédiaire de la Pologne et de la Transylvanie, à l'ornement arménien ou géorgien, venu à travers la Russie. Citons la belle synthèse de N. Iorga et G. Bals, qui est ce qu'on a publié jusqu'ici de plus complet et de mieux étudié sur l'ensemble de l'art roumain [1], puis une riche série de monographies : et d'abord celle que la Commission des Monuments historiques a consacrée à l'église princière de Curtea-de-Arges [2], monument vénérable des premiers temps de l'indépendance valaque, dont le sol a livré au jour les corps des premiers princes, par exemple celui qu'on a identifié avec Radu Negru, fils de Nicolas Bassarab (vers 1377-1385) ; il est revêtu d'un costume occidental avec un admirable fermail de style gothique représentant un château enchanté habité par une sirène. L'architecture en croix grecque de l'église est purement byzantine et son magnifique ensemble de peintures offre des ressemblances curieuses avec les mosaïques de Kahrié-djami : là encore s'affirme l'action de l'art impérial de Constantinople.

L'époque, si décisive pour l'avenir des pays roumains, d'Étienne le Grand a inspiré deux livres également remarquables. O. Tafrali a donné une notice détaillée sur le trésor d'une richesse admirable, conservé au monastère de Poutna, dans la Bucovine recouvrée, où Étienne le Grand et sa famille sont enterrés [3]. Dans les chefs-d'œuvre d'art décoratif qui composent ce trésor, des objets de fabrication byzantine authentique, en particulier les tissus historiés, *epitaphia* et voiles funéraires, voisinent avec des œuvres d'art gothique. L'intérêt de ce livre est de nous montrer ce qu'était l'art byzantin au moment de la chute de Constantinople, qui n'en a même pas arrêté la production.

D'autre part, l'éminent architecte et archéologue G. Bals a consacré un livre aux nombreuses églises bâties par Étienne le Grand [4] pendant son long règne (1457-1504). Chacune de ces églises, en général petites, a sa notice spéciale, établie avec toute la précision désirable ; mais ce qui donne à ce livre

1. N. Iorga et G. Bals, *Histoire de l'art roumain ancien*, 1 vol. in-4°, 412 p., gravures et planches. Paris, E. de Boccard, 1922. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 98.

2. *Curtea Domneasca din Arges. Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, X-XVI, 1 vol. in-4°, 286 p., avec résumé en français, 305 figures. Bucarest, Tiparul Cultura Nationala, 1923 (Notice historique par V. Draghiceanu, Architecture par N. Ghika-Budesti, Peinture par Mihail, etc...). Cf. A. Pernice, *Curtea de Arges e le origini bizantine dell' arte Romana*. Rome, 1924, 16 p. in-8°.

3. O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, 1 vol. in-4°, x-87 p. et atlas de 60 planches. Paris, Geuthner, 1925.

4. G. Bals, *Bisericile lui Stefan cel Mare* (résumé en français). *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, XVIII, 1 vol. in-4°, 330 p. et 484 figures. Bucarest, 1926.

Digitized by Google

une grande valeur, ce sont les chapitres d'ensemble où l'auteur, qui connaît admirablement toute l'architecture de la péninsule des Balkans, a analysé les éléments parfois hétérogènes qui composent ces églises : plans byzantins inspirés du type trèflé de l'Athos, mais probablement par l'intermédiaire de la Serbie ; décoration gothique visible dans la mouluration et surtout dans les encadrements de portes et de fenêtres ; influence arménienne visible dans les curieuses coupoles moldaves, dont des arcs placés obliquement et superposés réduisent la portée ; enfin, peinture entièrement byzantine par la technique et l'iconographie. En s'inspirant de leurs traditions nationales dues aux conditions climatiques (importance des toitures qui descendent très bas pour protéger le parement) et historiques (tours d'allure défensive), les architectes moldaves ont su réduire ces éléments à l'unité et composer des ensembles vraiment originaux et d'un grand charme.

S. G. Mercati a pu étudier la célèbre Staurothèque de Maëstricht conservée à Rome et en publier la première reproduction photographique[1]. Ce monument curieux, connu seulement jusqu'ici par des descriptions anciennes, provient du pillage de Constantinople en 1204 et fut donné aux chanoines de Maëstricht par Philippe de Souabe, qui le tenait du fameux Martin, abbé de Pairis, dans les Vosges. L'empereur Romain dont il est question dans l'inscription dédicatoire serait Romain II (959-963) ou Romain Argyre (1028-1032).

Louis Bréhier.

HISTOIRE DE SUISSE

PUBLICATIONS DES ANNÉES 1924 ET 1925

Documents. — Le tome I du *Thurgauisches Urkundenbuch* précède, dans l'ordre chronologique, les autres volumes déjà parus du recueil ; il comprend, en effet, les chartes de 724 à 1000 relatives à la Thurgovie ; ces 176 chartes ne sont pas inédites ; elles ont été publiées dans de bonnes éditions, notamment, au moins en partie, dans les *St. Galler Urkunden* de Wartmann. M. Schaltegger a voulu les réunir à nouveau, d'une façon pratique, et soumettre à une révision les documents de l'histoire thurgovienne de caractère strictement alamannique ; son édition facilitera l'étude de documents aussi anciens qu'importants[2].

1. S. G. Mercati, *La Stauroteca di Maestricht*, 18 p. in-fol., 2 planches. Rome, tipogr. Vaticana, 1924 (extrait des *Atti della Pontificia Accademia*, S. III, vol. I).

2. *Thurgauisches Urkundenbuch;* Erster Band : 724-1000, redigiert von Friedrich Schaltegger, Staatsarchivar. Frauenfeld, 1924, 232 p. in-8°.

Digitized by Google

Le Révérend Père Justin Gumy, évêque de Port-Victoria. dans les Seychelles, a consacré de nombreuses années à la préparation du *Regeste de l'abbaye de Hauterive*, dans le canton de Fribourg ; son gros livre a pu paraître après son départ pour la mission, grâce à la collaboration de M. Georges Corpataux, sous-archiviste de l'État de Fribourg, qui s'est chargé de l'introduction historique, de la bibliographie et de l'index alphabétique des noms de personnes et de lieux [1]. Tel qu'il est ainsi achevé, le *Regeste de Hauterive* comprend 2,263 analyses, rédigées en français, de chartes relatives à l'abbaye pour les années 1078 à 1449. A part certaines exceptions, les noms de personnes ont conservé dans les analyses leurs formes latines. Ce système ne laisse pas que de surprendre ; il a cependant l'avantage d'écarter les erreurs d'identifications et la table alphabétique réunit, d'ailleurs, les formes toponymiques diverses et leurs traductions ; d'autre part, le Père Gumy n'a pas pu recourir toujours aux originaux ; l'important cartulaire de Hauterive du XII^e^ ou XIII^e^ siècle, connu sous le nom de *Liber donationum*, notamment, retrouvé à Cheltenham en 1897 et acquis depuis par la Bibliothèque de Berlin, n'a pas été collationné par lui ; ces quelques imperfections de méthode n'empêchent pas l'œuvre du Père Gumy d'être considérable et extrêmement précieuse pour la région fribourgeoise et vaudoise, où le monastère avait ses possessions.

L'infatigable travailleur qu'est M. Walther Merz a entrepris de publier les obituaires de la ville d'Aarau ; le premier volume paru nous donne celui de l'église paroissiale [2]. M. Merz réunit dans son édition le texte de l'ancien livre des anniversaires, d'après une copie de 1360, continuée jusqu'au XVI^e^ siècle par plus de trente-deux scribes différents, celui d'un obituaire en allemand du XIV^e^ siècle et enfin celui d'un nouveau livre établi après une épuration de l'ancien, en 1504. Ces trois textes, fondus avec toutes les précautions critiques désirables, représentent un ensemble de documents fort importants pour l'histoire des fondations religieuses d'Aarau, celle des familles et des noms propres.

Les procès-verbaux du concile de Bâle du 14 décembre 1436 au 27 décembre 1439 ont pris place dans un nouveau volume des sources publiées par la Société bâloise d'histoire [3].

De même, M. Albert Büchi a terminé sa publication des actes et corres-

1. P. J. Gumy, O. M. C., *Regeste de l'abbaye de Hauterive, de l'ordre de Cîteaux, depuis sa fondation, en 1138, jusqu'à la résignation de l'abbé d'Affry, 1449.* Fribourg (Suisse), impr. de l'œuvre de Saint Paul, 1923, XXI-1104 p. in-8°.

2. *Veröffentlichungen aus dem Stadtarchiv Aarau. Die Jahrzeitbücher der Stadt Aarau;* I. Theil : *Das alte Jahrzeitbuch der Pfarrkirche*, herausgegeben von Walther Merz. Aarau, H. R. Sauerländer et C°, 1924, XVI-258 p. in-8°.

3. *Concilium Basiliense. Studien und Quellen zur Geschichte des Concils von Basel*, herausgegeben mit Unterstützung der historischen und antiquarischen Gesellschaft von Basel; Band IV : *Protokolle des Concils von Dezember 1436-Dezember 1439*, 1^er^ Halbband. Bâle, Helbing et Lichtenham, 1925, 745 p. in-4°.

Digitized by Google

pondances pour servir à l'histoire du cardinal Mathieu Schiner[1]. Le tome II et dernier s'étend de 1516 à 1527, avec un supplément au tome I à partir de 1500, et comprend la table des noms des deux volumes. En tout, ce sont 373 documents dont le texte a été établi souvent au prix de beaucoup de difficultés ; dans le nombre, 183 pièces sont entièrement inédites. M. Büchi a utilisé quarante dépôts d'archives différents ; les documents qu'il y a découverts sont rédigés pour la majeure partie en latin, mais aussi en allemand, en italien, en français, en espagnol et en anglais ; c'est assez dire l'ampleur des recherches conduites par le biographe du cardinal Schiner, en même temps que l'intérêt de son recueil soit pour la connaissance du rôle politique international de l'évêque de Sion, soit pour l'histoire des guerres d'Italie en général.

La Société d'histoire de Genève a fait paraître le tome IX de ses *Registres du Conseil*, qui comprend les séances du 3 juillet 1520 au 3 février 1525[2] ; les éditeurs, MM. Émile Rivoire et Victor van Berchem, n'ont pas seulement procédé avec leur soin habituel à l'établissement du texte et des tables, ils ont aussi donné plus d'ampleur à leurs notes critiques en utilisant les fonds d'archives de l'époque. La période de 1521 à 1525 est, pour la communauté de Genève, un temps d'épreuve et d'attente ; la combourgeoisie avec Fribourg a échoué en 1519 ; les hommes qui sont au pouvoir subissent de plus en plus l'emprise du duc de Savoie ; le meurtre juridique d'Amé Lévrier, en 1524, montre que le duc ne reculera pas devant les procédés les plus violents pour s'assurer la souveraineté de la ville ; par l'affaire du trésorier Boulet, qui recourt contre les syndics à la juridiction ducale, s'ouvre la crise la plus grave pour l'indépendance de la cité ; elle se terminera, en 1526, par la victoire des Eidguenots, partisans de l'alliance avec les Ligues suisses.

Le tome II de M. H. de Vries de Heekelingen, *Genève, pépinière du calvinisme hollandais*[3], est un recueil de 196 pièces ou analyses, de 1561 à 1615 ; ces documents sont groupés chronologiquement, en quatre sections principales : tout d'abord les lettres des étudiants ou anciens étudiants de Genève, puis celles de personnages qui ont séjourné à Genève, sans y avoir étudié, ensuite les lettres adressées par des corporations, églises ou pasteurs, à Théodore de Bèze ou à la Compagnie des pasteurs de Genève ; enfin, M. de Vries a joint à ces correspondances les textes de 1589 à 1599 relatifs aux délégations des conseillers genevois Anjorrant et Lect, envoyés aux

1. *Quellen zur Schweizer Geschichte*, herausgegeben von der allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz. III° Abteilung. Bd. VI : *Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner ;* II Band : *Von 1516 bis 1527.* Bâle, Rudolf Geering, 1925, XXVIII-677 p. in-8° ; prix : 55 fr. pour l'ouvrage complet.

2. Émile Rivoire et Victor van Berchem, *Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie ;* t. IX : *Du 3 juillet 1520 au 3 février 1525* (vol. 19 à 21). Genève, au siège de la Société, 12, rue Calvin, 1923, IX-556 p. gr. in-8°.

3. *Genève, pépinière du calvinisme hollandais ;* t. II : *Correspondance des élèves de Théodore de Bèze après leur départ de Genève.* La Haye, Nijhoff, 1926, XXXII-446 p. in-8°.

Digitized by Google

Pays-Bas pour rechercher des subsides ou pour traiter de la question des équivalences en ce qui concerne les grades universitaires. Ce recueil de pièces inédites, avec les notes qui les accompagnent et les tables qui facilitent les recherches, sera surtout utile aux historiens des doctrines protestantes et à ceux des Pays-Bas ; il permet également d'étudier les idées de Bèze en matière religieuse et politique et ses relations avec Guillaume le Taciturne ; pour Genève et pour son rayonnement intellectuel, l'ouvrage de M. de Vries ouvre des voies nouvelles.

L'histoire du droit en Suisse est rendue spécialement difficile par l'étendue et la variété de ses sources. Depuis de longues années, la Société suisse des juristes a entrepris de publier des textes juridiques classés par cantons ou régions ; c'est dans cette série que le canton de Fribourg prend place avec un volume consacré au droit municipal de Morat. M. Frédéric-Émile Welti a réuni, pour les années 1228 à 1781, 414 documents, dont plusieurs d'une étendue considérable[1]. Le *Stadt Rotel* de Morat, de 1245, attribue la fondation de la ville à un duc Berthold ; M. Welti hésite entre Berthold IV et Berthold V de Zæhringen ; en tout cas, la fondation est postérieure à 1159. En 1272, la ville reconnaît le comte Philippe de Savoie pour son seigneur ; en 1475, Berne et Fribourg l'enlèvent à Jacques de Savoie, comte de Romont, et confirment ses libertés. C'est le développement de ces libertés communales, sous les Zæhringen et les Savoie, que font connaître les textes réunis par M. Welti, en même temps que l'administration de la ville, la formation de son patrimoine, sa police et sa coutume locale ; les fondements de cette coutume sont le *Liber consuetudinum et bonorum usuum ville Mureti* de 1400, qui concerne le droit et la procédure civile, les *Statuta* de 1393, qui traitent surtout de la police et du droit pénal, et la mise au point de ces deux textes en langue allemande en 1566. M. Welti a dû fournir un travail considérable pour grouper cet ensemble de documents et les rendre utilisables par des tables de noms et de matières ; son volume mérite d'être signalé tant par la valeur des renseignements qu'il contient que par la perfection de la méthode employée.

Le *Coutumier de Moudon* de 1577 est une codification des coutumiers des bonnes villes du pays de Vaud ; œuvre d'une commission de jurisconsultes, elle fut approuvée tout d'abord par le gouvernement de Berne, puis remplacée en 1616 par les *Loix et statuts* du pays[2]. M. Jean-Georges Favey donne de ce texte une édition critique d'après quatre manuscrits ; il le fait procéder d'une notice historique qui est une bonne étude sur les chartes communales

1. *Les sources du droit suisse. Recueil publié sous les auspices de la Société suisse des juristes, avec l'appui de la Confédération et des cantons ;* 9e partie : *Les sources du droit du canton de Fribourg. Die Rechtsquellen des Kantons Freiburg ;* Erster Theil : *Stadtrechte ;* Erster Band : *Das Stadtrecht von Murten.* Aarau, Sauerländer et Co, 1925, XXXIV-694 p. in-8°.

2. *Le coutumier de Moudon de 1577, précédé d'une notice sur le développement historique du droit dans le pays de Vaud pendant les périodes de Savoie et de Berne*, par Jean-Georges Favey. Lausanne, Payot et Cie, 1924, 302 p. in-8°.

Digitized by Google

à partir du XIII^e siècle et sur les recueils des coutumes du XV^e et du XVI^e siècle, en même temps qu'un examen comparatif du coutumier de Quisard (1562), de celui de Moudon (1577) et des *Loix et statuts* (1616).

HISTOIRE GÉNÉRALE. — L'*Histoire de la Suisse* par M. Ernest GAGLIARDI n'est pas uniquement une traduction ; dans sa première édition allemande, parue en 1920, l'auteur s'arrêtait à l'année 1848 ; un bref chapitre de conclusion résumait la période contemporaine jusqu'à la constitution de 1874 et au delà[1]. La nouvelle édition, traduite en français par M. Aug. REYMOND, consacre le tome II tout entier au XIX^e siècle ; il contient trois chapitres inédits sur l'époque contemporaine, de 1848 à la guerre mondiale. Jusqu'ici on ne possédait guère d'histoire générale de la Suisse poussée aussi loin ; M. Gagliardi s'y était préparé par sa remarquable biographie d'Alfred Escher, qui l'avait conduit à faire une étude spéciale des sources de l'histoire du XIX^e siècle. Il était donc en mesure de définir les principales tendances de la politique de la Confédération au cours des cent dernières années ; les faits économiques, et tout particulièrement les questions relatives aux chemins de fer, ont retenu aussi son attention ; le tableau très nuancé qu'il nous donne de la Suisse actuelle fait comprendre comment, tout en restant fidèle à une tradition à la fois démocratique et fédéraliste, ce pays a pu accomplir une mission internationale essentiellement pacifique.

M. H. WEILENMANN a, dans une large synthèse, mis en relief un point très spécial de l'histoire suisse : la diversité linguistique. Il s'est proposé de rechercher comment la Suisse a résolu ce problème essentiel des nationalités[2]. Après avoir étudié la répartition des langues, jusqu'en 1300, sur le territoire de la Confédération, il suit le développement de la notion de l'État, qui, grâce au système des alliances, englobe et domine les appartenances linguistiques. La Confédération des Treize-Cantons n'en est pas moins un État de langue allemande ; après 1476, Fribourg est germanisée, de même que les alliés de Bienne et du Valais ; mais la Réformation vient porter une rude atteinte au principe de cette langue nationale. M. Weilenmann décrit les positions respectives du français, de l'italien, du romanche, du ladin, et aussi du latin, dans les cantons suisses, chez leurs alliés et leurs sujets, du XVI^e au XVIII^e siècle ; il explique dans quelles conditions l'allemand perd alors son privilège de langue officielle dans les relations avec l'étranger. En 1798, la République helvétique voulut réaliser l'égalité, devant la loi, des langues parlées en Suisse ; mais ses tentatives n'eurent que des effets passagers, jusqu'à la Constitution de 1848 qui admet, comme langues nationales, au même titre, l'allemand, le français et l'italien.

1. Ernest GAGLIARDI, *Histoire de la Suisse*, édition française par Auguste REYMOND ; t. I : *Des origines à 1798*, L-280 p. in-8° ; t. II : *La reconstruction au XIX^e siècle*, 370 p. in-8°. Lausanne, Payot et C^ie, 1925 ; prix : 20 fr. chaque volume.

2. Hermann WEILENMANN, *Die vielsprachige Schweiz. Eine Lœsung des Nationalitætsproblems*. Bâle et Leipzig, Im Rhein Verlag [1925], gr. in-8°, illustr.

Digitized by Google

Il était à prévoir que les travaux du professeur Karl Meyer sur les origines de la Confédération provoqueraient de longues discussions ; la défense de la tradition héroïque, accueillie avec faveur par l'opinion publique des petits cantons, a généralement trouvé les érudits sceptiques ; le parti le plus sage était de reprendre l'étude critique des sources utilisées par M. Meyer ; le professeur Dürr s'est attaqué à l'une des clefs du système, le *Livre blanc* de Sarnen. Les résultats auxquels il est parvenu et qu'il n'a jusqu'ici exposés qu'oralement tendent à retarder jusqu'après 1432 la rédaction de cette chronique ; dans ce cas, il faudrait renoncer à la considérer comme une introduction et un commentaire ancien du pacte de 1291. Une polémique très vive s'est, d'autre part, engagée entre M. Karl Meyer et M. Leo Weisz, auteur d'une nouvelle théorie qui fait du pacte de 1291 non pas l'expression d'une volonté d'émancipation, mais, au contraire, celle d'une tentative de concentration opérée pour et par les Habsbourg[1] ; ce n'est donc pas le pacte de 1291, mais bien celui de 1315, qui marquerait l'origine et la création de la Confédération. M. Weisz s'est livré à de longues recherches sur l'économie agraire et forestière des Waldstaetten ; pour le moment, nous ne connaissons que les grandes lignes de son système ; les preuves sont encore insuffisantes, et il convient d'attendre le livre qu'il annonce avant de porter sur ses idées un jugement sérieusement pesé.

Un récent article de M. Hans Nabholz permet cependant de s'orienter dans la discussion et de saisir le problème dans son ensemble[2]. Les travaux de M. Meyer avaient eu le mérite de rappeler l'attention sur les témoignages des chroniqueurs, trop rigoureusement condamnés par l'école critique ; mais c'est l'étude des institutions impériales et celle de la politique générale des Habsbourg qui conduisent maintenant M. Nabholz à une interprétation extrêmement judicieuse d'une des clauses capitales du pacte de 1291 : d'après lui, le but de l'alliance des Waldstaetten est bien de conserver la situation dont ils jouissent à la mort de l'empereur Rodolphe de Habsbourg et de sauvegarder la juridiction autonome du « landammann ».

La politique transalpine des Confédérés au temps des Visconti a été traitée par M. Alois Stadlin dans un mémoire dont les quatre premiers chapitres seuls ont jusqu'ici été publiés[3]. Les raisons des expéditions des Suisses au delà du Gothard, M. Stadlin les trouve dans les conditions géographiques

1. Dr Leo Weisz, *Die Anfænge der Eidgenossenschaft* (*Neue Zürcher Zeitung*, mars 1925, tiré à part, 16 p. in-8°) ; Karl Meyer, *Die Anfænge der Eidgenossenschaft* (*Ibid.*, nos 511 et 518) ; Dr Leo Weisz, *Der Streit um die Anfænge der Eidgenossenschaft* (*Ibid.*, avril 1925). Cf. *Bulletin historique. Histoire de la Suisse*, 1922 et 1923.

2. Hans Nabholz, *Die neueste Forschung über die Enstehung der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, dans *Papstum und Kaisertum* (*Forschungen zur politischen Geschichte und Geiteskultur das Mittelalters*, p. 526-548).

3. Alois Stadlin, *Die Beziehungen der achtœrtigen Eidgenossenschaft zu Mailand unter den Visconti (bis 1447)*. Thèse de la Faculté de philosophie de Zurich. Zurich, Leemann et Cie, 1925, 61 p. in-8°.

Digitized by Google

des hautes vallées de la Lombardie et dans celles de la politique italienne en général ; il décrit les étapes successives de la paix et de la guerre entre les Confédérés et les ducs de Milan, la conquête de la Léventine par Uri et Obwald, en 1403, les occupations passagères de l'Ossola, du Verzasca et de Bellinzone, jusqu'à la défaite d'Arbedo en 1422, la paix de 1426, qui ne laisse aux Suisses que des avantages économiques sur les routes de Milan et de Varèse, enfin la remise aux Uranais, en 1441, du gage de la Léventine.

L'avoyer Nicolas de Diesbach fut, auprès des cantons suisses, le protagoniste habile et décidé de la politique de Louis XI ; depuis l'année 1466, où il accompagne à la cour de France le comte de Bresse, Philippe, récemment libéré de sa prison de Loches, jusqu'à sa mort, survenue à Porrentruy en août 1475, au début de la campagne contre Charles le Téméraire, son influence a été prédominante sur la politique extérieure de la Ville de Berne ; fortement pensionné par Louis XI, c'est lui qui engagea les Suisses dans les guerres de Bourgogne. M. Karl Stettler a donc eu raison d'écrire sa biographie[1] ; en s'attachant à cette forte personnalité, il a rencontré le problème des origines de l'alliance française et du conflit avec le Téméraire. M. Stettler considère beaucoup plus dans Diesbach le politique bernois que le pensionnaire de Louis XI ; c'est bien à son impulsion, en effet, qu'est due la progression de la puissance bernoise sur les terres de Savoie et l'extension de la Confédération dans le pays romand. Sa mort prématurée priva Berne d'un chef habile au début d'une grande entreprise qu'il avait conçue et résolue.

Un des résultats des guerres de Bourgogne a été de préparer la mainmise de Berne et de Fribourg sur le comté de Gruyère ; c'est ce qu'indique nettement l'étude de Mlle Marcelle Despond sur la position prise par les comtes François et Louis pendant les guerres de Bourgogne[2] ; en 1462, François de Gruyère tient en Savoie le parti du comte Philippe de Bresse contre le duc Louis et les Cypriotes. Le duc de Savoie est son suzerain ; mais la situation financière du comté est mauvaise, et les créances que possèdent sur lui Berne et Fribourg sont les prémisses d'une dépendance plus étroite ; l'intervention de Louis XI dans les affaires de Savoie s'oppose à l'influence de Berne, de Fribourg et du comte de Gruyère ; mais, après la mort du duc Louis, François de Gruyère devient sous Amédée IX époux de Yolande de France, puis, sous la régence de cette dernière, l'un des personnages les plus importants du duché. Mlle Despond nous explique sa position particulière et bientôt très délicate de grand seigneur savoyard, étroitement lié dans sa politique avec les cantons de Berne et de Fribourg. Lorsque la guerre éclate avec le duc Charles de Bourgogne en octobre 1474, François de Gruyère se range aux côtés

1. Karl Stettler, *Ritter Niklaus von Diesbach, Schultheiss von Bern, 1430-1475.* Thèse de Berne, Buchdruckerei K. J. Wyss Erben. Berne, 1924, 136 p. in-8°.

2. Marcelle Despond, *Les comtes de Gruyère et les guerres de Bourgogne.* Thèse de lettres. Fribourg, impr. Fragnières, 1925, 109 p. in-8°.

Digitized by Google

des Confédérés ; dans le parti adverse se trouvent sa suzeraine, la duchesse Yolande, et surtout son rival, Jacques de Savoie, comte de Romont ; lui-même meurt en mai 1475 et son fils Louis continue fidèlement sa politique suisse. Mlle Despond décrit son rôle dans la guerre et les négociations de paix qui suivirent, jusqu'en 1477, la participation de son contingent aux préparatifs de la bataille de Morat et les expéditions de ses gens sur les terres de Savoie en 1475 et 1476. Grâce à son attitude, la Gruyère ne souffre presque pas de la guerre, mais ses communes sont désormais liées par des traités de combourgeoisie avec Berne et avec Fribourg, et son indépendance à l'égard des Confédérés est encore amoindrie.

Les historiens suisses semblent concentrer actuellement leurs recherches sur l'histoire moderne à partir de la chute de l'ancien régime ; c'est, en effet, pour cette époque que les monographies les plus détaillées se succèdent. Celle de M. Hermann Buechi est une introduction à une histoire du canton de Soleure à partir de 1789 ; mais elle s'étend à toute la Confédération et, par les recherches d'archives que l'auteur a poursuivies dans les dépôts étrangers, elle constitue une enquête approfondie sur la Suisse d'avant l'Helvétique, soit sur sa lutte avec la Révolution française, de 1789 à 1798[1]. Le mérite de cette œuvre, vraiment originale, réside non seulement dans la somme considérable de ses informations, mais aussi dans le plan d'ensemble selon lequel les événements sont reconstitués.

Historien politique au premier chef, M. Büchi ne cherche pas à dégager des faits économiques ou de l'opposition des doctrines les raisons de l'attitude de la Suisse à l'égard de la Révolution ; il décrit la politique intérieure de la Confédération dans le cadre de la politique européenne, et surtout de la politique extérieure de la France ; puis il déroule la trame des événements depuis les débuts de la Révolution française, en 1789, jusqu'à la veille de l'invasion de la Suisse par les troupes du Directoire, en février 1798 ; sa relation minutieuse et claire constitue comme un inventaire des causes politiques de la chute de l'ancienne Confédération. M. Büchi ne considère pas seulement la Suisse du dedans : il connaît les hommes et les partis des cantons, leurs idées et leurs querelles ; il connaît aussi leurs relations avec l'étranger ; il met en parallèle l'activité bienveillante de l'ambassadeur français Barthélemy et le rôle du ministre anglais Wickham, chef de la contre-révolution en Suisse ; c'est aux sources mêmes de son inspiration, à Paris, qu'il va demander la clef de la politique pratiquée par le gouvernement français envers les anciens alliés de la monarchie, restés dans leur grande majorité rebelles aux idées révolutionnaires ; à Paris, il rencontre les novateurs et les fugitifs des cantons et de leurs alliés, Clavière, Grenus, le club suisse, Laharpe, enfin Pierre Ochs. Ce grand mouvement d'idées, d'in-

1. Hermann Buechi, *Vorgeschichte der helvetischen Revolution mit besonderer Berücksichtigung des Kantons Solothurn ;* Ier Theil : *Die Schweiz in den Jahren 1789-1798.* Soleure, 1925, xvi-622 p. in-8°.

Digitized by Google

trigues et de passions qui entraîne la Suisse de l'ancien régime dans le bouleversement de l'Europe, c'est à M. Büchi que nous devons d'en connaître les multiples aspects, les causes lointaines et proches et les effets immédiats ; son livre est, à coup sûr, une des contributions les plus importantes à l'histoire externe de la Révolution française.

Le dauphin, évadé du Temple, tient-il vraiment une place dans les annales mystérieuses de ces relations franco-suisses? On pourrait le croire, à ne lire que le titre d'un récent opuscule de M. MACQUAT sur le fils de Louis XVI en Suisse [1]. En fait, il a reproduit simplement des récits provenant de la famille Leschot et plus exactement des souvenirs de Mlle Marie Leschot, qui est décédée à Genève en 1919. M. Macquat n'ajoute que peu de détails aux relations qu'en ont tirées avant lui d'autres Naundorfistes, notamment M. Ed.-A. Naville, qu'il utilise plus souvent qu'il ne le cite. D'ailleurs, il semble n'avoir guère songé à l'intérêt que seul peut présenter l'examen critique de cette tradition, selon laquelle le dauphin aurait passé à Genève en 1797 et séjourné dans la région de la Neuveville en 1803-1804.

C'est une véritable histoire politique de la période de l'Helvétique que nous donne M. G. GUGGENBUEHL avec sa biographie de Paul Usteri ; à l'aide des papiers laissés par ce médecin zurichois, devenu chef de parti, et de documents tirés des archives publiques, il reconstitue pas à pas la carrière politique d'un des plus ardents défenseurs des doctrines révolutionnaires françaises [2]. Paul Usteri appartient à une famille gouvernementale de Zurich ; dès 1797, il entre au Grand Conseil ; à ce moment, il est au nombre des patriotes qui désirent une transformation de l'ancienne Confédération ; en 1798, il attend cette régénération de l'aide de la France ; il fonde un journal, *Le Républicain suisse*. Après la conquête française, élu au Sénat helvétique, Usteri se range du parti des républicains ou réformistes, opposés aux révolutionnaires exaltés, et qui groupe l'élite de la représentation populaire ; il combat la politique guerrière de la France et entre en lutte ouverte avec les directeurs Ochs et Laharpe. Le coup d'État du 7 mai 1800 assure au parti des réformes la majorité dans les conseils et le gouvernement ; Usteri et ses amis défendent alors le principe unitaire contre les partisans du fédéralisme, de plus en plus soutenus par le Premier Consul. Entré au Conseil exécutif le 28 juillet 1801, il ne réussit pas à maintenir en vigueur la constitution que son parti oppose à celle de la Malmaison. Après la chute du gouvernement helvétique, il est élu membre de la Consulta le 5 novembre 1802 et défend avec ténacité, mais sans succès, devant Bonaparte, la doctrine unitaire. Dans le tome I, l'activité politique d'Usteri s'arrête à l'Acte de médiation

1. Paul-F. MACQUAT, *Le fils de Louis XVI en Suisse. Ses relations avec les familles Leschot et Himely*. Paris, Daragon, 1922, 98 p. in-8° ; prix : 4 fr.

2. G. GUGGENBUEHL, *Bürgermeister Paul Usteri, 1768-1831. Ein schweizerischer Staatsmann aus der Zeit der französischen Vorherrschaft und des Frühliberalismus*, Erster Band. Aarau, Sauerländer et Cie, 1925, XI-370 p. in-8°.

Digitized by Google

du 19 février 1803 ; l'auteur nous montre le patriote zurichois, au milieu des déboires et des luttes ardentes du régime artificiel imposé par l'occupation française, fidèle à son idéal républicain et recherchant avec ardeur les moyens de concilier ses doctrines avec l'indépendance et la sécurité de son pays. Son œuvre et celle de ses amis aboutit à un échec évident ; elle ne portera que plus tard ses fruits, en rendant possible la régénération du XIXe siècle ; mais, telle que nous la décrit dans ses détails M. Guggenbühl, elle fait apparaître en pleine lumière les réactions que le peuple suisse oppose aux principes révolutionnaires et l'évolution de la politique de Bonaparte, le pacificateur et le médiateur de la Confédération de 1803.

Avec Albert Rengger, nous retrouvons une activité politique et une doctrine très rapprochées de celles d'Usteri. M. DEJUNG n'étudie son rôle qu'à l'époque de l'Helvétique, soit de 1798 à 1803 [1]. Médecin, lui aussi, et originaire de l'Argovie, Rengger est le Sieyès de la révolution en Suisse ; ministre de l'Intérieur dès le 2 juin 1798, il rédige en 1801 le projet de Constitution unitaire que Bonaparte élimine au profit de celui de la Malmaison ; il se montre très attaché aux conceptions centralistes ; mais, après l'échec de son œuvre, il se prête à un essai de réconciliation entre les partis, qui font de lui un membre du Sénat et le second landammann de la Suisse ; les unitaires ayant repris le pouvoir le 17 avril 1802, Rengger se remet au travail ; il devient alors secrétaire d'État et ministre de la Justice, tandis que Dolder, son adversaire et le candidat de l'ambassadeur de France, Verninac, est élu landammann. M. Dejung dépeint son activité dans ces fonctions difficiles jusqu'à la médiation de 1803 ; il nous montre en Rengger un théoricien et un idéaliste partisan d'un gouvernement à base démocratique mais conduit par une sorte d'aristocratie intellectuelle.

Après Usteri et Rengger, Laharpe. Depuis de nombreuses années, M. Arthur BOETHLINGK étudiait les papiers de l'homme d'État vaudois, qui fut le redoutable adversaire de Berne et le précepteur du futur Alexandre Ier de Russie ; les deux volumes qu'il en a tirés intéressent autant, si ce n'est plus, la Russie que la Suisse [2]. Installé en 1784 à Pétersbourg en qualité de précepteur des grands-ducs, Frédéric-César de Laharpe reste fidèle aux aspirations humanitaires et philosophiques de sa jeunesse ; impliqué par Berne dans la répression des premiers mouvements populaires dans le pays de Vaud, bientôt considéré comme un jacobin par Catherine II, Laharpe quitte en 1794 la cour de Russie ; en 1797, il appelle la France au secours de Vaud contre Berne et provoque ainsi, avec la libération de sa patrie, l'invasion de la Suisse en 1798 par les armées du Directoire. M. Boethlingk expose dans quelles conditions Laharpe a pris cette décision, qui lui a été dans la suite

1. Emmanuel DEJUNG, *Rengger als helvetischer Staatsmann (1798-1803)*. Thèse de doctorat de Zurich, Gebrüder Leemann et Cie, 1925, 90 p. in-8°.

2. Arthur BŒTHLINGK, *Der Waadtländer Friedrich Caesar Laharpe, der Erzieher und Berater Alexanders I von Russland, des Siegers über Napoleon I, und Anbauer der modernen Schweiz*. Berne et Zurich, Ernst Bucher, 1 vol. en 2 tomes [1925], XIII-366 et VI-460 p.

Digitized by Google

amèrement reprochée comme un acte de trahison. Dès lors, le libérateur du pays de Vaud associe son sort à celui de la République helvétique, dont il est nommé l'un des directeurs ; en 1800 déjà, il échoue dans une tentative de coup d'État, quitte la Suisse et abandonne la politique pour se retirer au Plessis-Piquet, près Paris. Dans son second volume, M. Boethlingk recherche, au fur et à mesure des événements, les traces et les effets de l'influence exercée par Laharpe sur son ancien élève, devenu en 1801 le tsar Alexandre Ier ; il décrit leurs relations par lettres et par visites, les réformes intérieures d'Alexandre et les changements de son attitude à l'égard de la France et de Napoléon. Laharpe ne perd aucune occasion de l'intéresser au sort de la Suisse ; après Leipzig, il ne réussit pas à empêcher les Alliés de violer la neutralité helvétique, mais il accourt au quartier général de Langres et fait agir le tsar en faveur de sa patrie. Laharpe n'est plus alors le farouche unitaire de 1798 ; il s'est rattaché au fédéralisme, qu'il croit compatible avec la constitution d'un fort pouvoir central ; c'est sa part dans l'œuvre de restauration de la Suisse que M. Boethlingk étudie dans les interventions du tsar et des diplomates russes aux Congrès de Paris et de Vienne. En ce qui concerne la Suisse, son rôle fut de s'opposer aux tendances rétrogrades de Berne et de défendre l'autonomie des cantons de Vaud et d'Argovie ; après 1815, Metternich et la Sainte-Alliance l'emportent sur l'ancien précepteur républicain, et les relations du maître et de l'élève impérial prennent fin en 1821 et 1822. Dans le canton de Vaud, Laharpe est salué comme un libérateur en 1816 par le gouvernement de son ami Monod ; en 1831, le *Précis historique de la révolution du canton de Vaud* dirige contre lui de violentes attaques ; il répond d'une plume encore vaillante et justifie son passé. Le livre de M. Boethlingk permet, sans aucun doute, de porter un jugement dégagé des passions de l'époque sur la carrière du patriote vaudois, mort à Lausanne le 30 mars 1838 ; mais c'est beaucoup plus au précepteur et au mentor d'Alexandre qu'il est consacré ; pour mettre pleinement en valeur son action politique, il aurait fallu pénétrer beaucoup plus profondément dans l'histoire même de la Suisse. Les seuls papiers de Laharpe n'y suffisaient pas.

La restauration de la République de Berne, le 23 décembre 1813, fut suivie d'une crise extrêmement grave ; encouragés par les promesses du comte de Senft-Pilsach, les partisans les plus extrêmes de l'ancien régime espéraient fermement rétablir l'ancienne sujétion des pays de Vaud et d'Argovie ; bientôt déçus par le désaveu donné par Metternich à son envoyé, les membres du comité dit de Waldshut n'en intriguèrent pas moins auprès des puissances et de la Diète pour faire aboutir leurs projets. M. R. Wilschi explique dans quelles conditions le gouvernement plus modéré de Berne poursuivit de semblables desseins, en vertu du principe de la légitimité ; il décrit les efforts des Bernois et leur lutte contre les patriotes vaudois et argoviens, la résistance de ces derniers, appuyés auprès du tsar Alexandre par Laharpe, les négociations de Paris et de Vienne jusqu'à la déclaration du 20 mars

Digitized by Google

1815, qui donna l'évêché de Bâle à Berne comme dédommagement[1]. Au lendemain de son retour à l'indépendance, la Confédération se trouva ainsi divisée en deux camps par l'opposition de deux tendances irréductibles. Berne encourut la réprobation des cantons issus de la Médiation et des modérés pour son attitude intransigeante et anticonfédérale, attitude que M. Wilschi explique par la volonté de rétablir l'ordre légitime en renversant les institutions nées de la Révolution.

La seconde partie du journal de Jean-Gabriel Eynard, publié par M. Édouard Chapuisat, commence exactement le 8 mars et se termine le 12 août 1815[2]. Les nouvelles qu'il enregistre, les conversations qu'il note, les documents qu'il transcrit permettent de suivre au jour le jour les événements tels qu'on les apprenait à Genève, et l'état des esprits, pendant les Cent-Jours, tout près de la frontière française. Son témoignage prend une valeur particulière lorsqu'il s'agit de faits locaux et de faits militaires qui ont la Suisse pour théâtre ; on appréciera l'indépendance de jugement de l'auteur, notamment en ce qui concerne l'abandon par la Confédération de sa neutralité ; d'autre part, les longues conversations d'Eynard avec Lucien Bonaparte à Versoix rappellent plus d'un souvenir intéressant sur l'empereur et l'empire.

M. Lucien Lièvre a voulu éclaircir les véritables causes et le détail des opérations de l'armée levée, en mai 1815, par la Diète helvétique pour la couverture de sa frontière ; il groupe ainsi les principaux faits qui ont pu motiver l'entrée des troupes du général de Bachmann en Franche-Comté, retrace les mouvements et les combats, sur le territoire suisse, des partisans de l'Est commandés par le lieutenant-colonel Pelletier de Chambure[3].

L'évolution des institutions militaires de la Confédération de 1815 à 1914 fait l'objet du douzième cahier de l'*Histoire militaire de la Suisse ;* on y trouvera, dans l'ordre chronologique, les mobilisations et les interventions de l'armée fédérale ; les faits ainsi encadrés par l'histoire posent le problème de la défense nationale et indiquent les solutions que le peuple suisse lui a données pendant le dernier siècle et jusqu'à la guerre mondiale[4].

M. R. Vœgeli étudie la « régénération », c'est-à-dire l'évolution libérale et démocratique de la Suisse, de 1830 à 1840, considérée du point de vue de la politique étrangère et spécialement de l'Angleterre[5] ; il a utilisé pour cela les

1. Rudolf Wilschi, *Bern, Waadt und Aargau im Jahre 1814* (*Archiv des historischen Vereins des Kantons Bern*, vol. XXVIII, 1re livraison, 1925). Berne, impr. G. Grunau.

2. Édouard Chapuisat, *Journal de Jean-Gabriel Eynard*, publié avec une introduction et des notes ; t. II : *Les Cent-Jours*. Paris, Plon-Nourrit ; Genève, A. Jullien, 1924, xiii-275 p.

3. Lucien Lièvre, *L'invasion de la Franche-Comté par les Suisses* (*Actes de la Société jurassienne d'émulation*, année 1924, 2e série, t. XXIX (1925), p. 61-107).

4. Major Paul-E. Martin, *L'armée fédérale de 1815 à 1914. Histoire militaire de la Suisse, publiée sur l'ordre du chef de l'état-major fédéral*, 12e cahier. Berne, 1921, 1924, 160 p. in-8°.

5. R. H. Vœgeli, *Die schweizerische Regeneration von 1830-1840 in der Beleuchtung englischer Gesandschaftsberichte*. Weida in Thur., Thomas et Hubert, 1924, 369 p. in-8°.

Digitized by Google

rapports des ministres de la Grande-Bretagne auprès de la Confédération, dont la copie se trouve aux Archives fédérales, et aussi d'autres documents provenant de Londres et de Paris. L'exposé qu'il en a tiré est fort instructif ; il permet d'apprécier la politique intérieure et extérieure de la Suisse après la révolution de Juillet, au moment de l'échec de la revision constitutionnelle de 1831, puis à travers les difficultés que fit éprouver à la Confédération le séjour des réfugiés politiques étrangers sur son territoire jusqu'au grave conflit avec la France en 1838, au sujet du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Résolument hostile à la Sainte-Alliance, Palmerston est favorable au mouvement libéral et refuse d'intervenir dans les affaires intérieures de la Confédération ; à part une courte interruption en 1834-1835, l'Angleterre affirme sa neutralité bienveillante à l'égard des transformations politiques des petites nations en général et de la Suisse en particulier ; elle fait ainsi contrepoids aux tendances réactionnaires de l'Autriche et à la pression souvent agressive du cabinet de Louis-Philippe. M. Vögeli décrit l'application de ces principes dans le détail des événements. Les agents du gouvernement britannique n'agissent pas toujours en conformité des intentions de leur chef ; Algernon Percy sympathise avec les conservateurs et se rapproche des idées de Metternich. En 1832, Richard Morier lui succède ; il s'efforce d'apporter au pays dans lequel il réside la conciliation et la paix, mais sans réussir à dominer la situation ni à neutraliser l'influence des ministres de France et d'Autriche.

Charles Neuhaus personnifie le gouvernement libéral qui dirigea la politique bernoise de 1831 à 1846 et exerça du même coup une grande influence sur les affaires fédérales. Amené au pouvoir par la constitution de 1831, Neuhaus succède au gouvernement patricien ; avec les frères Schnell de Burgdorf, il représente, dans l'évolution politique de son canton, le radicalisme modéré de la première manière. Sa biographie, écrite avec talent par M. Carl Burckhardt, met en lumière son rôle à Berne et au sein de la Diète, de même que dans les relations de la Suisse avec ses voisins [1]. A propos du séjour des réfugiés politiques sur le territoire helvétique, Neuhaus adopte une attitude beaucoup plus ferme que celle des frères Schnell ; en 1838, ceux-ci, mis en minorité au Grand Conseil, se retirent. Neuhaus fait alors triompher le point de vue de la résistance au gouvernement de Louis-Philippe qui demande l'expulsion du prince Louis-Napoléon Bonaparte ; il reste, dès lors, le vrai chef du gouvernement bernois. Considéré comme un « rustre radical » par les diplomates étrangers, Neuhaus se fait une haute idée de l'indépendance de sa patrie, de même que de la puissance de son grand canton ; c'est ainsi qu'il s'oppose aux tendances à l'autonomie du Jura bernois et qu'il dénonce avec énergie les agissements de son collègue jurassien Stockmar. Bientôt, Neuhaus se trouve pris entre le radicalisme

1. Carl J. Burckhardt, *Der Berner Schultheiss Charles Neuhaus, 1796-1840.* Frauenfeld, Huber et Cie, 1925, 224 p. in-8°.

Digitized by Google

avancé, représenté par des hommes jeunes et entreprenants comme Ochsenbein et Stämpfli, et ses anciens adversaires conservateurs. L'antagonisme confessionnel qui prépare la crise du Sonderbund, les expéditions des corps francs à Lucerne rendent sa situation de plus en plus difficile ; sa popularité est atteinte et la revision constitutionnelle de 1846 l'oblige à se retirer.

Les papiers d'Eynard offrent une documentation extrêmement riche pour l'histoire du philhellénisme et de la restauration de la Grèce jusqu'à la chute du roi Othon, en 1862. Le nouveau dossier qu'en extrait M. Édouard Chapuisat se compose, en grande majorité, de lettres et de notes rédigées par Eynard lui-même et de quelques pièces reçues par lui de Grèce, en tout soixante pour les années 1826 à 1844[1] ; M. Chapuisat résume, d'autre part, la correspondance de l'intendant général, Arthémone Regny, avec Eynard, relativement aux finances de la Grèce de 1821 à 1838 ; les lettres écrites par Eynard de 1841 à 1844 attestent les efforts persévérants du philhellène genevois en faveur du pays qu'il a contribué plus que personne à libérer de la domination turque ; il est pour le roi Othon de Bavière un mentor avisé ; il craint l'influence anglaise dans les affaires du royaume et considère la France comme beaucoup plus « paternelle » dans son attachement aux intérêts de la Grèce ; par ses mémoires au roi Othon, au roi de Bavière, à Guizot, au comte de Sainte-Aulaire, à l'empereur de Russie et à ses amis de Grèce, il cherche à orienter avec sagesse la politique hellénique et à conserver au jeune royaume l'appui de la France ; c'est donc toute la politique extérieure de la Grèce, vue de Genève, qui, pour cette époque de crise, est décrite dans sa correspondance.

L'étude de M. William Rappard sur la Suisse dans la Société des Nations peut être considérée comme la suite de l'histoire contemporaine de M. Gagliardi[2] ; avec l'entrée de la Confédération dans la Ligue créée par le pacte de Versailles, c'est une nouvelle époque qui commence pour sa politique extérieure. M. Rappard nous en donne le premier bilan ; si son exposé est plus politique qu'historique, si, par la richesse de sa pensée, il touche aux plus vastes problèmes des relations internationales, sa documentation n'en reste pas moins toujours solide et précise ; nulle part on ne trouvera plus clairement exposé le rôle de la Suisse, de 1920 à 1924, dans cette association pacifique des peuples, ni plus exactement définis les buts essentiels de sa mission.

Histoire locale. — C'est une œuvre unique en son genre que la grande histoire de la ville de Bâle de Rodolphe Wackernagel, mort après avoir mis la dernière main au troisième volume consacré à la Renaissance et à la

1. Édouard Chapuisat, *La Restauration hellénique d'après la correspondance de Jean Gabriel Eynard.* Paris, Jean Budry et Cie ; Genève, éditions d'art Boissonas, 1924, 252 p. in-8°.

2. William Rappard, *La politique de la Suisse dans la Société des Nations, 1920-1925.* Genève, éditions Forum, 1925, x-156 p. in-8°.

Digitized by Google

Réforme [1]. Mieux que personne il connaissait les sources de cette histoire ; il les a suivies et interprétées de très près ; ses notes justificatives l'attestent. Il a su, cependant, discerner l'essentiel dans cette masse compacte de documents et brosser un large tableau de la vie bâloise pendant les trente premières années du XVIe siècle. La politique n'y tient pas une place démesurée ; la grandeur de Bâle à l'époque de la Renaissance est plus faite de l'humanisme d'Érasme et du génie de Holbein que d'expéditions guerrières et d'acquisitions territoriales. Wackernagel n'a point manqué, toutefois, de marquer la position spéciale de Bâle dans la Confédération dont elle devient membre en 1501 et de décrire les progrès de son émancipation définitive à l'égard de la souveraineté épiscopale ; mais l'intérêt de son livre réside dans son tableau du mouvement intellectuel avant et pendant la Réformation. C'est vraiment un centre de grande culture européenne que cette *Inclyta Basilea* placée à la frontière de deux civilisations, un lieu de rencontre de savants, de lettrés, d'artistes et d'imprimeurs. La ville d'Érasme, de Holbein et de Frobenius ne tarde pas à devenir un milieu favorable aux doctrines luthériennes, et avec Œcolampade une cité réformée où la nouvelle foi triomphe seule en 1529 ; elle passe ainsi, non sans de multiples heurts et de vives réactions, de l'humanisme à la Réforme. Le livre de M. Wackernagel restitue, avec un art consommé, cette brillante époque.

A l'aide d'une enquête de 1795, M. L. Freivogel détermine quelles étaient les charges des sujets de la campagne bâloise à la fin de l'ancien régime [2] ; il part de là pour retracer l'histoire des seigneuries et des droits féodaux dans les territoires réunis sous la souveraineté de la ville.

C'est en vue de l'enseignement que M. Hans Morgenthaler a réuni une suite de descriptions et d'illustrations de Berne au moyen âge [3] ; montrant les développements successifs de ce centre urbain, les métiers, les monuments, il a ainsi constitué un guide attrayant d'histoire locale.

M. Paul Aeschbacher a consacré aux comtes de Nidau une monographie qui traite successivement de leur ascendance (ils appartenaient à la maison de Neuchâtel), de leur château, de leur seigneurie et de leur histoire dynastique [4]. Vassaux des comtes de Savoie pour leur fief d'Erlach dès 1265, les comtes de Nidau s'éteignent, en 1375, dans la ligne masculine ; leur héritage se partage et, en 1388 déjà, Berne s'empare de Nidau et de Buren ; c'est donc les origines territoriales et féodales du Seeland bernois qu'intéresse particulièrement cette sérieuse étude.

1. Rudolf Wackernagel, *Geschichte der Stadt Basel*, t. III. Bâle, 1924, XII-524-119 p. in-8°.

2. L. Freivogel, *Die Lasten der baslerischen Untertanen im 18. Jahrhundert* (Sonderabdruck aus dem *Basler Jahrbuch*, 1924).

3. Hans Morgenthaler, *Bilder aus der ältern Geschichte der Stadt Bern*. Berne, Sekretariat des Bernischen Lehrervereins, 1924, 196 p. in-8°.

4. Dr Paul Aeschbacher, *Die Grafen von Nidau und ihre Erben*. Bienne, Heimat-Kommission Seeland, 1924, XIX-318 p.

Digitized by Google

Après avoir retracé, dans ses grandes lignes, l'histoire du refuge français en pays bernois, M. Hans Wildbolz étudie, d'après les documents des archives d'État, les institutions de la colonie française de Berne. La chambre des réfugiés est un organe du gouvernement, créé en 1683 ; mais les autorités particulières de la colonie datent, elles, de 1689 ; ce sont les Anciens et la Direction, chargée de la discipline des mœurs. M. Wildbolz décrit l'activité de cet inspectorat jusqu'en 1798, celle de l'assistance, de l'hôpital français jusqu'en 1805, de l'école jusqu'en 1804, de même que le mouvement des fonds de secours. Il donne de nombreux renseignements biographiques et économiques sur les réfugiés et fournit d'utiles éclaircissements sur le caractère juridique de la communauté et la nationalité de ses membres [1].

Le territoire bernois, au centre du plateau suisse, fut de bonne heure un pays de transit, sur la voie romaine du Rhône au Rhin ; l'importance du chef-lieu devait naturellement grandir avec le développement d'un réseau routier. M. G. Baumann a porté ses recherches sur le tracé de ces routes, des origines romaines au XVIII^e^ siècle, sur leur pénétration dans la région alpestre de l'Oberland et en Valais, sur la politique de l'État à leur égard, sur leur vie commerciale et administrative ; il s'étend plus spécialement sur les entreprises de voirie du XVIII^e^ siècle, auxquelles sont dues la construction ou la réfection des grandes routes de Morat, de Vaud, d'Argovie, de Soleure, de Fribourg [2]. Cette histoire, pour laquelle une carte n'aurait pas été superflue, explique la prospérité de la République de Berne et les principes de son administration.

Les origines de Fribourg, au triple point de vue historique, topographique et démographique, font l'objet d'un livre qui a demandé à M. Pierre de Zurich des recherches particulièrement longues et un remarquable effort [3]. Il s'agissait tout d'abord de déterminer, par un examen minutieux des premières chartes relatives à Fribourg, la date et les causes de sa fondation, d'étudier la situation féodale et militaire des comtes de Zæhringen dans la Bourgogne transjurane. M. de Zurich établit que la fondation doit être placée entre 1152 et 1162, et fort probablement en 1157, que la création d'une ville en ce lieu sur un gué, au point de passage de la Sarine, s'explique par des raisons stratégiques et fiscales. Berthold IV établit un contact plus étroit entre ses États de l'Aar et ses possessions bourguignonnes ; il développa des relations commerciales utiles à son Trésor. Les détails de la construction du château et de la ville et la description du bourg aux XV^e^ et XVI^e^ siècles et

1. Hans Wildbolz, *Die franzœsische Kolonie von Bern, 1689-1850. Geschichte einer Hugenottengemeinde.* Thèse de la Faculté de philosophie de Berne. Ostermundigen, F. Dürig, 1925, 176 p. in-8°.

2. Gottlieb Baumann, *Das bernische Strassenwesen bis 1798.* Thèse de la Faculté de philosophie de Berne, Sumiswald, 1924, 162 p. in-8°.

3. Pierre de Zurich, *Les origines de Fribourg et le quartier du Bourg aux XV^e^ et XVI^e^ siècles* (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, seconde série, t. XII, 1924). Lausanne, Payot et C^ie^, 318 p. in-8°.

Digitized by Google

même au delà ont également demandé à l'auteur un dépouillement considérable de documents originaux ; les résultats auxquels il est parvenu et qu'il a systématiquement groupés sont naturellement fort instructifs pour l'histoire de Fribourg ; ils fournissent aussi un précieux point de comparaison pour la connaisssance des villes neuves en général ; il en est de même pour ce qu'il dit sur la population de ce « bourg » fortifié au XVe siècle, sur sa répartition en quartiers et en classes sociales.

Dans son étude bien documentée sur les noms de famille dans le canton de Fribourg, M. AEBISCHER dégage les principes généraux de l'évolution des noms et précise les origines des surnoms, qui subissent des variations continuelles jusqu'au XVIe siècle[1] ; leur fixation officielle à cette époque et le maintien jusqu'à nos jours de l'usage des sobriquets ; les changements des noms de famille, l'usage simultané de plusieurs surnoms ; l'hérédité du nom au XIIe siècle et le sens du mot *alias*, soit « autrement dit ».

Prenant une très intelligente initiative, M. Waldemar DEONNA, directeur du musée d'art et d'histoire de Genève, a transformé son rapport administratif en un périodique scientifique de grande valeur, intitulé *Genava*. Ce bulletin atteste non seulement la bonne gestion des collections municipales de la ville, mais un effort constant pour leur meilleure utilisation scientifique[2]. *Genava* contient des chroniques régulières relatives aux acquisitions du musée et aux découvertes archéologiques de la région, en même temps que des mémoires originaux sur des sujets d'archéologie ou d'histoire de l'art. Ces mémoires font connaître des textes et des documents figurés qui dépassent souvent les cadres de l'art ou de l'archéologie locale ; ils attestent le grand intérêt des collections genevoises, en même temps que la vitalité du mouvement scientifique dont M. W. Deonna est l'animateur.

Dans les études d'histoire littéraire qu'il consacre à quelques « aventuriers de la plume » dans l'Italie du XVIIe siècle, M. Luigi FASSO a utilisé la correspondance reçue par le bibliophile florentin Antoine Magliabechi, de même que beaucoup de documents des archives étrangères. Le plus important des personnages dont il relate les faits et gestes est le polygraphe Gregorio Leti, qui séjourna à Genève de 1660 à 1670 ; cet écrivain fécond remplissait également, dans la ville protestante, les fonctions d'agent secret de divers princes et États étrangers. M. Fasso fait connaître son activité de publiciste, ses méthodes peu scrupuleuses de travail, en même temps que ses différends avec les autorités genevoises qui finirent par se débarrasser de lui. C'est en Hollande qu'il écrivit et fit paraître son *Historia Ginevrina*, le Conseil de Genève ayant refusé de la lui acheter ; œuvre touffue et sans

1. Paul AEBISCHER, *Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le canton de Fribourg* (*Biblioteca dell' Archivum Romanicum*, série II, n° 6). Genève, 1923, p. 1-112.

2. *Genava. Bulletin du musée d'art et d'histoire de Genève et de la Société auxiliaire du musée, la Bibliothèque publique et universitaire, la Commission cantonale pour la conservation des monuments et la protection des sites*, t. II, 1924, 395 p. in-8°, et t. III, 1925, 358 p.

Digitized by Google

critique, curieuse par les anecdotes et les souvenirs qu'elle recueille, elle doit être utilisée avec précaution. Jean-Jérôme Arconati-Lamberti, collaborateur de Leti et espion politique, prépare, en 1684, une révolte des huguenots dans le Languedoc et le Vivarais ; en 1686, il passe en Hollande et devient, en 1691, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre à La Haye ; en 1718, il se retire à Nyon où il finit ses jours (1733), après avoir été chargé d'affaires du landgrave de Hesse-Cassel et résident du roi de Suède. Il avait publié douze volumes de *Mémoires pour servir à l'histoire du XVIII^e siècle.* Derrière ces étonnantes figures d'aventuriers, M. Fasso nous montre certains aspects ignorés de la vie littéraire et politique au XVII^e siècle [1].

Le dossier que M. Kunz-Aubert a réuni sur les comédies jouées à Genève au XVIII^e siècle n'intéresse pas seulement l'histoire littéraire, il décrit aussi les péripéties d'une lutte que les mœurs et les idées françaises représentées par Voltaire et Rousseau livraient à l'ancienne conception de l'État calviniste et aux lois somptuaires [2]. C'est, en effet, une troupe française qui convie les Genevois au Jeu de Paume de Saint-Gervais, et c'est sans doute grâce à l'influence de Voltaire que le médiateur français des troubles de 1765, le chevalier de Beauteville, obtint en 1766 la construction d'une salle de spectacles. L'incendie de ce bâtiment provoqua en 1767 la colère du patriarche de Ferney et les protestations du résident de France ; mais il fallut une nouvelle intervention étrangère, celle de 1782, pour rétablir le théâtre à Genève. Malgré l'opposition du Consistoire, une société par actions fit construire l'édifice en pierres qui subsista jusqu'en 1879 ; diverses troupes, parmi lesquelles celles de Saint-Gérand et de Collot d'Herbois, s'y firent entendre. La salle fut fermée en 1792, et le gouvernement populaire issu de la Révolution demeura jusqu'à l'annexion de 1798 opposé aux spectacles, qu'il considérait comme contraires aux bonnes mœurs. C'est cette antinomie de deux principes moraux et politiques que met en lumière le livre de M. Kunz-Aubert.

Avec la biographie d'Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), telle que l'a écrite M. Douglas W. Freshfield, les étroites frontières de l'ancienne République sont vite dépassées [3] ; en reconstituant, à l'aide des documents originaux, la personnalité et la carrière du grand savant qui fit entrer les Alpes dans la science et la littérature, M. Freshfield définit les tendances du mouvement intellectuel genevois du XVIII^e siècle ; il fait connaître, avec le talent d'un observateur impartial et expérimenté, le milieu où vécut Saussure et ses relations multiples avec le monde extérieur ; il ne néglige pas non plus son activité politique ; aussi l'excellente traduction française de ce

1. Luigi Fasso, *Avventurieri della penna del Seicento.* Florence, Felice Le Monnier, XV-354 p. in-8° [1924].

2. Ulysse Kunz-Aubert, *Spectacles d'autrefois (à Genève au XVIII^e siècle).* Genève, Atar, 1925, 108 p. in-8°.

3. Douglas W. Freshfield, D. C. L., avec la collaboration de Henry F. Montagnier, *Horace-Bénédict de Saussure*, traduit par Louise Plan. Genève, Atar, 1924, 434 p. in-8°, ill.

Digitized by Google

livre (paru en anglais en 1921) a-t-elle été accueillie comme un guide aussi sûr pour les origines de l'alpinisme que pour l'histoire même de Genève à la fin de l'ancien régime.

Mme Gallatin-Vaudenet fut une voisine et une amie de Voltaire ; les lettres qu'elle reçut de lui nous la montrent sous un jour aimable et sympathique ; en les publiant, M. Peter passe en revue les relations d'Abraham Gallatin et de sa femme [1]. Le landgrave de Hesse-Cassel, qui a séjourné à Genève, de 1732 à 1737, au temps de ses études, y revient en 1766. Mme Gallatin le tient continuellement au courant de ce qui se passe à Ferney ; en 1772, elle lui envoie le jeune Mallet-Du Pan comme professeur pour son Académie. Le petit-fils de Mme Gallatin, Albert, sera un jour ministre des Finances des États-Unis. M. Marc Peter retrace en terminant les débuts de sa carrière et fixe avec précision les détails de son émigration.

Professeur de belles-lettres françaises à Copenhague, de 1750 à 1760, puis professeur honoraire à l'Académie de Genève, Paul-Henri Mallet, mort en 1807, compila, selon la mode du temps, de copieuses histoires qui valent plus par leurs considérations morales que par leur documentation, telles l'*Histoire du Danemark*, l'*Histoire de Hesse*, l'*Histoire de la maison de Brunswick*, l'*Histoire de la Maison et des États de Mecklembourg*, l'*Histoire des Suisses ou Helvétiens ;* il a, en outre, utilement contribué à faire connaître en Europe la littérature des peuples du Nord par son *Introduction à l'Histoire du Danemark* et ses *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes ;* c'est ce rôle d'intermédiaire que Mlle Hélène Stadler a eu raison de mettre en valeur ; les recherches qu'elle a consacrées à Mallet ne seront point négligées par la littérature comparée [2] ; par contre, on aurait voulu qu'elle étudiât d'un peu plus près la vie même du professeur genevois et son activité politique.

C'est une curieuse et sympathique figure que celle d'Isaac-Salomon Anspach, pasteur, philosophe et disciple de Rousseau, qui abandonna quelque temps le ministère pour prendre part aux luttes du forum et remplir des charges publiques. Né à Genève en 1746 et reçu à la bourgeoisie en 1779, il n'en soutint pas moins la cause des *natifs* et prit part au mouvement populaire de 1782 ; exilé à Bruxelles de 1783 à 1789, il revint dans sa patrie grâce à un édit de pacification. En 1793, il fut élu député à l'Assemblée nationale et fut nommé procureur général en 1794 ; mais, à la fin de 1795, il quitta ces fonctions et rentra dans la carrière ecclésiastique. Anspach a traversé la Révolution sans avoir pris part à aucun de ses excès ; la notice que lui consacre son arrière-petit-fils met en lumière son rôle de publiciste, de théoricien et de législateur ; bien que pasteur zélé et convaincu, il s'éleva avec énergie contre le maintien à Genève d'une religion dominante et contre l'obligation, pour les citoyens, de faire profession de protestantisme. Les documents publiés par M. Jules Anspach permettent d'étudier sa pensée

1. Marc Peter, *Une amie de Voltaire, Mme Gallatin*. Lausanne, Spes, 118 p. in-8°.
2. Hélène Stadler, *Paul-Henri Mallet, 1730-1807*. Lausanne, 1924, 200 p. in-8°.

Digitized by Google

et tout particulièrement cette tolérance, qui dépassait celle de ses concitoyens les plus avancés[1]. — L'insurrection terroriste genevoise du 19 juillet 1794 aboutit, le 21 juillet, à la constitution d'un tribunal révolutionnaire chargé de juger en six jours les prisonniers faits pendant l'émeute, aristocrates, « englués » ou suspects. Ce tribunal, institué selon les méthodes françaises, dura jusqu'au 10 août et jugea 507 personnes ; onze condamnés à mort furent exécutés. Jusqu'à présent, aucun auteur n'avait tenté d'écrire l'histoire de l'insurrection et du tribunal d'après les sources ; M. E.-L. Burnet[2] s'est attaqué à cette difficile besogne ; après de longues recherches, il a pu reconstituer ce qui a échappé à la destruction des archives du tribunal et des clubs ; avec beaucoup de patience, il a comparé les pièces d'archives et les relations contemporaines et soumis à un examen critique les témoignages multiples et contradictoires de ces sanglantes journées, puis retracé pas à pas l'histoire du tribunal révolutionnaire et montré les causes profondes de l'insurrection. Il termine son travail d'annaliste par la publication et l'inventaire des actes du tribunal, par une liste générale des personnes jugées, avec des notes biographiques et une table. Son livre, qui porte la lumière dans un domaine pour ainsi dire inexploré, est un instrument de travail extrêmement précieux. — L'histoire politique de la Restauration ne saurait négliger l'étude que Mme Wenz-Heimbrod a consacrée aux finances genevoises de 1813 à 1847[3]. Avant de dépouiller les budgets et les comptes, elle a voulu connaître les fondements légaux de l'administration ; elle a consacré à ce sujet deux introductions sur le rétablissement de la République de 1813 à 1815 et sur le régime politique de 1816 à 1846 ; de la sorte, la pratique financière du nouveau canton suisse gagne d'être expliquée en fonction des institutions et des doctrines politiques.

L'industrie des toiles peintes de coton, ou indiennes, a pris, dès le XVIIIe siècle, en Suisse, une extension considérable ; introduite d'abord à Genève par des réfugiés français, elle essaima dès 1716 dans la principauté de Neuchâtel et s'y installa peu d'années après. Mlle Alice Dreyer a écrit l'histoire de cette industrie neuchâteloise d'après les documents d'archives ; elle en décrit l'essor, la technique commerciale et les crises[4]. Arrivées à leur point culminant en 1785 avec 2,160 employés et ouvriers, les indienneries furent durement frappées par la prohibition d'importation en France ; le tarif douanier de 1791 leur rouvrit l'accès de la frontière ; mais les droits établis par le décret du 6 brumaire an XII entraînèrent l'exode d'une pre-

1. Jules Anspach, *Un citoyen de Genève. Mon trisaïeul J. S. Anspach, 1746-1825.* Bruxelles, la Renaissance du livre [1925], 252 p. in-8°.

2. Édouard-L. Burnet, *Le premier tribunal révolutionnaire genevois, juillet-août 1794. Études critiques (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XXXIV, 1925), 454 p. in-8° ; prix : 12 fr.

3. Jeanne Heimbrod, *Les finances publiques de Genève sous la Restauration, 1813-1847. Essai d'histoire financière et politique.* Thèse de Zurich, Laupen, 1925, 132 p. in-8°.

4. Alice Dreyer, *Les toiles peintes en pays neuchâtelois.* Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestle, S. A., 1924, 180 p. in-8°.

Digitized by Google

mière fabrique à Thann, en Alsace ; de 1806 à 1814, sous le gouvernement du prince Berthier, Neuchâtel resta en dehors des douanes françaises, ce qui, ajouté à l'aggravation produite par le système continental, frappa cruellement son industrie. A la Restauration, les marchés se rouvrirent successivement, en Italie, aux Pays-Bas, en France, en Prusse, puis dans l'Union douanière allemande ; la crise de surproduction consécutive au développement du machinisme se fit sentir avec intensité en 1843 ; puis la concurrence fit tomber l'indiennerie neuchâteloise dans une rapide décadence ; en 1874, la dernière fabrique en activité, celle de Boudry, vendit son matériel. La monographie de Mlle Dreyer fait revivre ce passé industriel, riche en enseignements historiques.

M. Arthur PIAGET ne fait point un vain étalage d'érudition ; cependant, les sources les plus abondantes de l'histoire moderne ne l'effraient pas plus que les textes littéraires du XVe siècle ; c'est ainsi qu'après une étude approfondie des documents il a tracé des prodromes de la révolution neuchâteloise une description claire, élégante, pleine de bon sens et d'humour, dans un volume où il traite des événements de mai à octobre 1831 et raconte un des épisodes du long conflit entre le canton suisse et la principauté prussienne de Neuchâtel[1]. Au début de 1831, l'agitation populaire et libérale réclame la création d'un véritable corps législatif ; pour calmer cette effervescence, le roi de Prusse envoie à Neuchâtel un militaire doublé d'un diplomate, le général de Pfuel. Pfuel, qui propose d'apporter à la Constitution les modifications nécessaires pour le maintien de la souveraineté royale, fait remarquer que, si la majorité de la population est encore royaliste ou constitutionnelle, le progrès des idées libérales ou radicales ne manquerait pas d'accélérer le mouvement vers la République. La déclaration royale du 22 juin 1831, moins hardie, institua cependant un corps législatif avec un système de représentation et d'élection qui donnait de fortes garanties au souverain. Néanmoins, les républicains déçus ne s'avouent ni vaincus ni satisfaits, et c'est alors le coup de main des patriotes du Val de Travers, commandés par Alphonse Bourquin et qui occupent le château (11 septembre 1831) ; tandis que les royalistes se rassemblent à Valangin, les révolutionnaires n'arrivent pas à constituer un gouvernement provisoire. Les deux partis commencent alors des pourparlers et les commissaires de la Diète fédérale arrivent à Neuchâtel. M. Arthur Piaget arrête à ce moment son récit, qui aboutit finalement à montrer l'absence de maturité politique chez les révolutionnaires.

Un petit livre posthume du Dr Auguste CHATELAIN apporte quelques précisions sur le coup de main des royalistes neuchâtelois, le 3 septembre 1856[2]. Cette tentative, vite réprimée, de restauration monarchique fut ac-

1. Arthur PIAGET, *Histoire de la Révolution neuchâteloise*, IV : *La première mission de Pfuel. La première prise d'armes de Bourquin, mai à octobre 1831.* Neuchâtel, aux Archives de l'État, 1925, 341 p. in-8° ; prix : 6 fr.

2. Dr Aug. CHATELAIN, *Du rôle de la Prusse dans le mouvement des royalistes neuchâtelois du*

Digitized by Google

cueillie froidement par les Neuchâtelois, même par beaucoup de conservateurs. Les documents et souvenirs recueillis par M. Châtelain ont pour objet de démontrer que les meneurs de l'affaire agirent dans un sentiment à la fois de loyalisme et de patriotisme particulariste. Se fiant à des promesses et à des encouragements venus de Berlin, ils avaient cru pouvoir compter sur un appui immédiat de la Prusse. Les souvenirs réunis par M. Châtelain sur l'action occulte de la cour prussienne donnent à son opuscule un évident intérêt.

A l'aide des publications officielles et des journaux, M. Ernest Weinmann fait un tableau animé du parti libéral et de la vie politique dans le canton du Tessin de 1840 à 1848[1]. Au moment du Sonderbund, la situation au delà du Gothard est assez délicate ; la menace de l'Autriche pèse sur le canton et ses troupes sont défaites par les Uranais dans la haute Léventine, mais le secours des Grisons et la capitulation de Lucerne dissipent le danger. A l'intérieur, les conservateurs tessinois ne tentent aucune diversion ; en 1848, le canton rejette le projet de Constitution fédérale. Cette étude fait comprendre les variations de l'opinion publique dans cette Suisse italienne qui exige du pouvoir central une sollicitude particulière.

En l'honneur du quatrième centenaire de la combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg, M. Charles Gilliard a fait l'histoire des négociations et publié, avec un commentaire, le texte du traité du 7 décembre 1525. Au commencement du XVI^e^ siècle, les bourgeois de la ville épiscopale de Lausanne se trouvaient aux prises avec deux redoutables adversaires : leur évêque, ennemi de leurs libertés municipales, et le duc de Savoie, que la ville avait fort imprudemment, bien que passagèrement, reconnu comme son seigneur de 1517 à 1518 ; dans cette lutte inégale, ils réussissent à s'associer aux cantons de Fribourg et de Berne ; peu de mois après, Genève suivit leur exemple. Bien que la combourgeoisie de Lausanne ait été de peu de durée, elle suffit à tenir définitivement en échec les ambitions savoyardes sur le chef-lieu du pays de Vaud[2].

Les recherches de M. Werner Schnyder sur le mouvement de la population de Zurich, ville et campagne, du XIV^e^ au XVII^e^ siècle sont surtout importantes par les règles de méthode qu'elles établissent et qui pourront être appliquées ailleurs. Pour l'époque dont il s'est occupé, M. Schnyder a dépouillé des rôles d'impôts pour le XIV^e^ et le XV^e^ siècle, des rôles militaires, des registres ecclésiastiques pour le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle ; il en tire des con-

3 septembre 1856, avec une préface de M. Arthur Piaget, président de la Société d'histoire. Paris et Neuchâtel, Attinger, 1925, 104 p. in-8°.

1. Ernst Weinmann, *Geschichte des Kantons Tessin in der spæteren Regenerationszeit, 1840-1848*. Thèse de Zurich. Zurich, Leemann et C^ie^, 1924, 178 p. in-8°.

2. Charles Gilliard, *La combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg*. Lausanne, Greffe municipal, 1925, 55 p. in-8°, ill.

Digitized by Google

clusions d'ordre statistique qui sont utilement mises en rapport avec les événements et les faits économiques [1].

M. Paul GUGGENBUEHL a fait précéder d'un exposé historique l'étude juridique qu'il consacre à l'ancien droit zurichois [2] ; après avoir traité des origines et exposé le développement de ce droit municipal, il s'étend longuement sur la codification mise en œuvre par le régime issu de la « régénération » de 1830 ; le premier ouvrier de cette tâche fut Frédéric-Louis Keller, professeur et homme politique radical ; son œuvre, seulement ébauchée, fut reprise en 1840 par Jean-Gaspard Bluntschli, qui l'acheva en lui imprimant la marque de sa haute science juridique. Après une longue élaboration dans les Commissions, son projet fut adopté par le Grand Conseil en 1854-1855.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. — Le Conseil de l'Église évangélique d'Appenzell a fait paraître, pour le quatrième centenaire de la Réforme, une notice historique par le Dr Johannès WILLI [3] ; c'est un récit clair et bien ordonné ; de tendances nettement protestantes, l'auteur, qui connaît bien les sources, se propose de faire connaître au peuple des « Rhodes extérieures » les origines de sa foi réformée. Entré en 1513 dans la Confédération, Appenzell, aux termes de sa lettre d'alliance, doit demeurer neutre et exercer une action conciliatrice dans les conflits entre Confédérés ; bien que partagé lui-même en deux fractions, dans la question religieuse, il réussit à garder sa neutralité jusque dans la guerre de Cappel et à la seconde paix de 1532. M. Willi nous fait assister aux progrès des nouvelles doctrines dans ce pays de hautes montagnes, en écrivant de courtes biographies de ses réformateurs et de ses hommes d'État. Les institutions très démocratiques d'Appenzell laissent le champ libre à la discussion et à la tolérance ; en 1524, le Conseil ordonne aux prêtres de ne prêcher que le strict Évangile, et la Landsgemeinde du 6 août 1524 attribue aux communes le soin de choisir le culte qu'elles veulent suivre ; selon l'influence exercée par leurs prêtres ou leurs magistrats, elles se décident pour ou contre la réforme. Telle est l'origine de la distribution géographique actuelle des deux cultes ; depuis lors, ils n'ont pas coexisté dans le même village, mais voisiné sans grave conflit dans les deux Rhodes du canton, L'ouvrage du Dr Willi montre bien comment se sont propagées les idées de Zwingli dans une région demeurée nettement particulariste et démocratique.

Les deux nouveaux volumes du *Protestantisme suisse au XVIIIe siècle* continuent la grande œuvre du professeur Paul WERNLE [4] ; c'est certaine-

1. Werner SCHNYDER, *Die Bevœlkerung der Stadt und Landschaft Zürich vom 14. bis 17. Jahrhundert.* Thèse de Zurich. Zurich, Leemann et Cie, 1925, 119 p., 5 appendices.

2. Paul GUGGENBUEHL, *Die Enstehung des Zürcherischen privat-rechtlichen Gesetzbuches.* Thèse de Zurich, Meilen H. Ebner, 1924, 132 p. in-8°.

3. Dr Johannes WILLI, *Die Reformation im Lande Appenzell.* Berne et Leipzig, 1924, 140 p. in-8°.

4. Paul WERNLE, *Der schweizerische Protestantismus im XVIII Jahrhundert ;* t. II : *Die*

Digitized by Google

ment le travail de synthèse historique le plus remarquable de ces dernières années en Suisse. Partant du général pour arriver au particulier, de l'étude des grands mouvements religieux de l'Europe à celle de l'histoire de la Suisse, M. Wernle sait replacer dans la pensée du siècle celle de son pays ; en outre, il a poussé très loin ses recherches de détail, scruté à fond les conditions locales et les personnalités dignes d'intérêt. Sa description du mouvement protestant au XVIII^e siècle, qui est une composition d'une belle et harmonieuse ordonnance, révèle un monde de faits et d'idées peu connus ou même totalement ignorés et, dans l'ensemble, extrêmement suggestifs et vivants. N'hésitons pas à le dire : presque tous les aspects de l'histoire morale et intellectuelle de la Suisse au XVIII^e siècle se reflètent, en effet, dans l'œuvre de M. Wernle, car la pensée religieuse, telle qu'il la conçoit et l'étudie, dépasse hardiment les limites d'une seule confession ; c'est avec autant de talent que d'érudition qu'il nous montre son action dans la vie de tout un peuple.

M. Ernest DAUCOURT publie, à l'aide des archives de Berne, le dossier du clergé vieux catholique installé dans les paroisses du Jura bernois durant la crise du *Kulturkampf*, soit de 1873 à 1885 [1] ; tel qu'il l'a réuni, ce dossier est nettement hostile aux prêtres schismatiques, reconnus comme seuls prêtres catholiques par le gouvernement bernois ; les commentaires de M. Daucourt encadrent de nombreux documents, et ses notes biographiques sur les cinquante-sept ecclésiastiques officiels sont précieuses. Quelle que soit la partialité de l'auteur, il a prouvé surabondamment la qualité inférieure du personnel recruté par la direction des cultes du canton de Berne et l'échec total de la religion d'État, contraire aux croyances des populations de l'ancien évêché de Bâle.

L'abbé Charles COMTE n'a pas voulu écrire une nouvelle biographie du cardinal Mermillod ; en faisant de larges extraits dans la correspondance du célèbre prédicateur, il a résumé les étapes de sa carrière et de son activité ; les documents qu'il publie seront d'un grand prix pour l'histoire du catholicisme à Genève, surtout pendant les années de crise et d'exil, de 1874 à 1883 ; le chapitre relatif au rôle social du futur cardinal, à l'Union de Fribourg de 1884 et à la fondation de l'Université de Fribourg en 1889, n'est pas moins instructif [2].

INSTITUTIONS. — Les progrès tout récents de l'arbitrage en droit international ont amené M. Émile USTERI à entreprendre d'une façon systématique l'étude de cette procédure conciliatrice et de son application aux conflits de

Aufklærungsbewegung in der Schweiz ; t. III : *Religiœse Gegenstrœmungen. Die Austrahlungen der franzœsischen Revolution auf Schweizerboden.* Tubingen, Mohr (Paul Siebeck), 1924, XVI-623 p., et 1925, XV-567 p.

1. Ernest DAUCOURT, *Un clergé d'État dans le canton de Berne.* Porrentruy, la Bonne Presse du Jura ; Mulhouse, Librairie Union, 1925, 538 p. in-8°.

2. Abbé Charles COMTE, *Le cardinal Mermillod d'après sa correspondance.* Genève, Jacquemoud. Paris, Bloud et Gay, 1924, 270 p. in-8°.

Digitized by Google

droit public, dans le territoire aujourd'hui suisse, du XIIIe au XVe siècle[1]. L'arbitrage fut, en effet, pratiqué d'une façon constante au Moyen Age, et en Suisse peut-être plus qu'ailleurs. M. Usteri a rencontré, en effet, au cours de ses recherches, dans les années de 1200 à 1500, au moins une centaine de traités qui contiennent des clauses arbitrales et près de mille sentences qui touchent à des litiges de droit civil et de droit public ; à l'aide d'une documentation aussi complète, il étudie la procédure d'arbitrage, son organisation technique et son développement historique ; il lui assigne une place éminente dans la formation du droit fédéral, à partir du pacte de 1291 et jusqu'au XVIIIe siècle ; surtout il constate le rôle bienfaisant de l'arbitrage pour le maintien de la paix entre Confédérés, notamment par la désignation des trois cantons de Bâle, Schaffhouse et Appenzell en qualité d'arbitres permanents. Bien que limitée à la Suisse, l'enquête de M. Usteri montre l'importance du problème pour le droit européen dans son ensemble.

C'est le système « bicaméral » du droit constitutionnel suisse qui a retenu l'attention de M. René VAN BERCHEM[2]. Malgré un essai éphémère à l'époque de l'Helvétique, la représentation du peuple et des cantons par le Conseil national et le Conseil des États est une innovation de la Constitution de 1848. Jusqu'ici les historiens, la considérant comme un emprunt à la Constition américaine, ont établi une sorte de filiation entre les deux institutions. M. van Berchem n'y contredit pas, mais il a voulu élargir le sujet et rechercher pour quelles raisons cette représentation bicamérale était, somme toute, nécessaire et comment elle a donné à l'État fédératif de 1848 l'équilibre politique entre les cantons et la Confédération. C'est pour cet objet qu'il étudie, tout d'abord, le principe traditionnel du Grand Conseil, Chambre cantonale unique et souveraine des cantons, puis celui des deux Chambres, dans sa genèse et son application à la Suisse ; il décrit ensuite, dans tous ses détails, le développement historique des rapports entre la Confédération et les cantons, d'abord dans l'ancien régime, puis jusqu'au XIXe siècle, en passant par les expériences de l'Helvétique et de la Médiation. L'avènement du système bicaméral de 1848 apparaît donc non plus comme une génération artificielle et doctrinaire, mais comme l'aboutissement d'un long effort. Les recherches et les analyses de M. van Berchem ont été poussées à fond ; il établit autre chose qu'un point de droit public ; c'est toute une part de l'histoire constitutionnelle de la Suisse qui prend place dans son livre, avec un souci de clarté que rend sensible l'emploi judicieux des sources originales.

Il existait déjà plusieurs études historiques sur la législation du travail en Suisse. M. Antony BABEL ne s'est pas proposé de les refaire ; il a voulu mettre, en regard des faits, les théories, et déterminer les facteurs de l'évo-

1. Dr phil. Emil USTERI, *Das œffentlich-rechtliche Schiedsgericht in der schweizerischen Eidgenossenschaft der 13.-15. Jahrhunderte. Ein Beitrag zur Institutionengeschichte und zum Vœlkerrecht.* Zurich et Leipzig, Orell-Fussli, 1925, 322 p. in-8°.

2. René VAN BERCHEM, *De la Chambre unique au système bicaméral. — Une innovation dans le droit public suisse, son facteur politique autochtone.* Thèse de droit de Zurich. Genève, 1924, XVI-208 p.

Digitized by Google

lution des lois et des idées dans ce domaine. En huit chapitres il décrit, pour chacune des périodes qu'il a délimitées, à savoir de l'ancien régime à l'après-guerre, la situation économique, le régime politique, les doctrines, les organisations ouvrières, la protection du travail dans ses manifestations essentielles, c'est-à-dire la réglementation de la durée du travail et la protection des femmes et des enfants. Un dernier chapitre retrace les origines et le développement de l'entente internationale pour la législation du travail, depuis la première initiative du Conseil fédéral suisse en 1888 jusqu'au Congrès de Prague de 1924[1]. M. Babel n'établit pas des relations artificielles de causalité entre les faits et les théories ; mais, en présentant ainsi en tableaux synthétiques l'évolution parallèle des théories et des lois en Suisse, il permet de mieux distinguer les origines et les raisons d'une politique sociale qui est actuellement en pleine action.

La littérature historique et juridique relative aux « Allmend » s'est enrichie d'une monographie des corporations d'alpages du Haut-Toggenburg dans le canton de Saint-Gall, due à M. Ernest Wagner[2]. Elle explique fort bien le système de jouissance et d'administration des pâturages alpestres de la vallée, du XIVe siècle à nos jours ; elle précise les conditions dans lesquelles la personnalité juridique de la corporation s'est formée et la place qu'elle prend dans le droit moderne, en opposition avec la conception ancienne de la propriété indivise ou en main commune. A l'origine de ces alpages, nous trouvons diverses sortes de tenures féodales qui réussissent, plus ou moins vite, à se soustraire aux prestations seigneuriales. M. Wagner constate également par les formes des « lieux dits » que les plus anciens pâturages de la vallée de Saint-Jean ont été défrichés par une population rhéto-romane ; l'occupation alamannique s'est opérée ensuite dans le fond des vallées et a remonté le versant des montagnes ; les nouveaux habitants ont certainement appris de leurs prédécesseurs l'économie alpestre et n'ont pas tardé à lui donner un grand développement. L'*Alpbuch* de la Schwagalp, dans le canton d'Appenzell (Rhodes extérieures), édité par M. Otto Frehner, reproduit les textes contenus dans les registres de l'alpage, de 1747 à 1906, c'est-à-dire les procès-verbaux et décisions de la corporation des propriétaires de l'Alpe, les comptes et les règlements ; en annexe suivent les statuts, actuellement en vigueur, de 1906 et 1912[3]. M. Frehner, qui se propose de continuer cette publication par un recueil d'actes, fournit ainsi à la question des « Allmend » et de l'exploitation des alpages des renseignements de première main.

Paul-E. Martin.

1. Antony Babel, *Essai sur les causes et le développement de la législation du travail en Suisse*. Genève, 1925, 228 p. in-8°.

2. Ernst Wagner, *Die obertoggenburgischen Alpkorporationen*. Thalwil, impr. Tellenbach, 1924, 463 p. in-8°.

3. *Das Alpbuch der Schwagalp im Appenzell Ausser-Rhoden*, herausgegeben von Otto Frehner. Herisau, Feher, Saint-Gall, XIV-370 p. in-4°.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Histoire générale des peuples de l'antiquité à nos jours, publiée sous la direction de Maxime Petit. Paris, Larousse [1925-1926]. 3 vol. in-4°, XII-388 pages et 32 planches hors texte, 412 pages et 35 planches, 408 pages et 34 planches. Prix : 285 fr. broché et 420 fr. relié.

Cette Histoire générale, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue historique* à mesure qu'étaient mis en vente la plupart des fascicules qui la composent [1], est maintenant une œuvre achevée et dont on peut apprécier en pleine connaissance de cause la portée et l'intérêt. Ni par ses dimensions ni par son caractère, elle ne cherche à rivaliser avec les autres histoires universelles actuellement en cours de publication et qui d'ailleurs ont, elles aussi, chacune leur objet propre et leur allure particulière. Elle cherche, plus modestement, mais fort utilement, à condenser sous une forme rapide et accessible à tous, à l'usage d'un public très large, les notions historiques essentielles dont aucun homme cultivé ne saurait plus aujourd'hui se passer. Elle se présente, en outre, avec l'abondant cortège d'illustrations phototypiques habituel aux livres de vulgarisation dont la librairie Larousse s'est fait une spécialité.

Issue du travail collectif d'un grand nombre de collaborateurs, elle a trouvé en M. Maxime Petit un organisateur habile et un actif metteur en œuvre, qui avait déjà fait ses preuves en publiant dans les mêmes conditions et chez le même éditeur une Histoire de France illustrée en trois volumes. Le directeur a tracé le plan général, les cadres, et distribué ensuite les chapitres ou paragraphes à écrire entre cinquante spécialistes, dont il a dû réunir et souder entre elles les rédactions pour aboutir au résultat que nous avons maintenant sous les yeux. Cette façon de procéder, qui présente des inconvénients trop manifestes pour qu'il y ait lieu d'y insister, offre aussi l'incontestable avantage de permettre une fructueuse réunion de compétences. M. Petit s'est, en effet, adressé à des hommes, sinon toujours de premier plan (quoiqu'il s'en soit rencontré quelques-uns dans son équipe), du moins honorablement connus et qui, à de rares défaillances près, se sont acquittés en conscience et souvent avec bonheur de la tâche, restreinte ou non, qui leur était dévolue.

Le plan de l'ouvrage était presque commandé par les conditions mêmes dans lesquelles il devait être rédigé. Avec un état-major de cinquante collaborateurs, tous Français sauf deux, mais venus de tous les points de l'horizon, il eût été bien difficile de donner un exposé vraiment synthétique. Dès l'abord, M. Petit, en réali-

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLVIII (1925), p. 274-275 ; CXLIX (1925), p. 259 ; CL (1925), p. 248 ; CLII (1926), p. 100.

Digitized by Google

sateur qu'il est, semble y avoir renoncé, pour adopter un plan strictement analytique, le seul sans doute qui permît d'aboutir. L'histoire de chaque peuple a donc été traitée pour elle-même en autant de compartiments séparés que le besoin s'en est révélé dans la pratique, l'équilibre de l'ensemble étant néanmoins maintenu d'une façon presque toujours heureuse, grâce à un sentiment très juste des proportions dont on ne saurait trop louer le directeur de l'entreprise.

On ne s'étonnera pas toutefois si l'exécution a de temps à autre été en deçà de ce qu'on pouvait souhaiter. Il y a trop de cloisons étanches dans une histoire où la généralité même des faits embrassés devrait réagir sur la manière dont on les expose et, quelque ingéniosité qu'on ait pu apporter dans l'assemblage des chapitres ou morceaux de chapitres réunis par les collaborateurs, aucun artifice n'a pu empêcher que de grands faits d'ordre général ou international ne vinssent à passer entre les mailles d'un plan conçu d'ordinaire par « tranches » nationales ou géographiques. Parfois l'aveu en a été fait loyalement : tel début de chapitre, au tome III, sur la transformation du régime militaire dans le monde à l'époque de la Révolution française, est pourvu d'une note indiquant qu'on ne parlera que de la France, les autres États européens ayant, affirme-t-on, subi tous plus ou moins une évolution analogue. Mais nous aurions mauvaise grâce d'insister sur une critique qui s'appliquerait aussi justement à bien d'autres ouvrages du même type. Les meilleurs n'y peuvent échapper : c'est la rançon d'un système dont, nous le répétons, les avantages peuvent, à certains égards, balancer les inconvénients.

Nous avons déjà parlé des chapitres des tomes I et II lors de leur apparition en fascicules ; nous n'y reviendrons pas. Quant au tome III, dont nous n'avons encore rien dit, il a, comme ses deux devanciers, des parties excellentes : M. Pierre Rain a exposé avec distinction l'histoire politique de la Révolution, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration ; M. Albert Pingaud a écrit de l'histoire diplomatique et militaire du Second Empire un résumé suggestif, et son récit de la guerre de 1870-1871 nous a paru un des meilleurs du volume ; pareillement, les opérations militaires de la Grande Guerre ont été analysées avec une précision et une clarté dignes d'éloges par le colonel Duffour et le commandant Desmazes, tandis que M. Maxime Petit dégageait avec une grande netteté les résultats essentiels des négociations qui ont mis fin aux hostilités.

On doit donc à tous égards, comme directeur et comme auteur, féliciter ce dernier de l'œuvre qu'il a réalisée. Bien adaptée, dans l'ensemble, au public qu'elle se propose d'atteindre, de consultation commode (malgré l'absence regrettable d'un index), ornée d'une riche et instructive illustration, elle tiendra un rang très honorable parmi les livres d'histoire dignes d'être recommandés à ceux qu'effraieraient des œuvres de proportions plus vastes ou d'allure plus érudite.

Louis HALPHEN.

Charles DIEHL. **Manuel d'art byzantin.** 2e édition revue et augmentée. Paris, Aug. Picard, 1925. Un vol. en deux tomes in-8°, XV-946 pages, 448 figures. Prix : 80 fr.

La première édition de cet ouvrage, devenu aujourd'hui classique, remonte à 1910 et représente le premier effort de synthèse tenté dans ce domaine depuis l'ex-

Digitized by Google

cellent mais incomplet manuel de Bayet (1883). En seize ans, grâce à des explorations archéologiques, à des découvertes sous le badigeon des monuments ou dans les bibliothèques monastiques et autres, nos connaissances sur l'histoire artistique de Byzance se sont singulièrement étendues et en particulier les pays qui participèrent à la civilisation byzantine, la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie, la Russie, ont été mieux explorés. Des publications importantes comme celles de Kondakov, Aïnalov, Millet, Strzygowski et de M. Diehl lui-même, pour n'en rappeler que quelques-unes, ont enrichi la science de données nouvelles. En publiant cette seconde édition de son livre, M. Diehl rend l'immense service de mettre à la portée de tous et de fixer les résultats obtenus par les travaux considérables de cette période. Sans modifier en rien le plan si solide et si clair de la première édition, il a donné un plus grand développement à la plupart de ses chapitres, ainsi qu'à son illustration et à sa bibliographie. Un index général entièrement remanié et un index iconographique achèvent de faire de cet ouvrage un instrument de travail incomparable.

Ce *Manuel* n'est pas un simple inventaire bien informé, il est aussi un livre de doctrine ; ce qui lui donne une haute valeur, ce sont les discussions critiques, toujours impartiales et suivies de conclusions personnelles, sur lesquelles on peut faire çà et là des réserves de détail, mais qui n'en constituent pas moins l'explication la plus claire, la plus conforme à la complexité des faits, qu'on ait donnée jusqu'ici de l'histoire de l'art byzantin.

D'une édition à l'autre, la doctrine de M. Diehl n'a pas varié : tout au plus en a-t-il sur certains points atténué la rigueur. Ce qui le frappe dans l'évolution de l'art byzantin, c'est d'abord sa continuité, c'est ensuite son originalité. Pour lui, quelle que soit la complexité des influences iranienne, syrienne, copte qui se sont exercées sur cet art, c'est bien à Constantinople qu'il s'est formé et c'est de Constantinople qu'il a rayonné. C'est à ce carrefour de peuples que les traditions orientales ont pris contact avec l'hellénisme, qui les a en quelque sorte élaborées et interprétées suivant ses principes. Mais, dans les seize dernières années, cette doctrine si ferme a subi de rudes assauts. C'est, d'après Strzygowski, dans les églises de l'Arménie, chrétienne depuis le IIIe siècle, qu'il faudrait chercher la source, non seulement de l'art byzantin, mais de l'art chrétien tout entier : dès le IVe siècle, les constructeurs arméniens, imbus des traditions iranienne et mésopotamienne, auraient créé tous les types connus d'églises voûtées, en particulier la basilique à coupoles dont Sainte-Sophie de Constantinople est le plus parfait exemplaire et, plus tard, au IXe siècle, l'église en croix grecque, devenue le monument caractéristique de l'architecture byzantine. M. Diehl, tout en reconnaissant l'importance des édifices arméniens, n'a pas de peine à montrer ce que cette doctrine offre de conjectural. Il n'existe plus d'église arménienne du IVe siècle : les plus anciennes (Ve siècle) sont des basiliques, et la coupole ne s'y rencontre pas avant la deuxième moitié du VIe siècle, époque à laquelle l'Arménie est soumise à l'influence religieuse de la Syrie, avant de recevoir celle de Byzance elle-même au VIIe siècle.

Un autre problème crucial est celui des sources de la Renaissance des Paléologues et, en particulier, de la prodigieuse école de peinture qui a continué à se développer dans le monde orthodoxe longtemps après la prise de Constantinople. C'est surtout dans ce domaine que les révélations et les découvertes ont été nombreuses : la Serbie, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie, la Russie de Novgorod et celle de Moscou ont livré de nouveaux trésors. Quelques-unes des explications

Digitized by Google

proposées ont paru compromettre l'originalité de l'art byzantin. Millet a montré dans l'iconographie pittoresque et pathétique du XIVe siècle un retour à d'anciens modèles créés au Ve siècle, les uns à Alexandrie, reflet des traditions helléniques, les autres en Syrie avec un accent plus réaliste. Schmitt voit dans les mosaïques de Kahrié-Djami des reproductions de fresques syriennes du IXe siècle. Aïnalov est surtout frappé des rapports entre cette peinture et celle de l'Italie du XIVe siècle et admet qu'elle dérive en partie de Venise et de Sienne. M. Diehl a examiné avec soin toutes ces théories et, sans méconnaître dans la peinture des Paléologues la trace des traditions syriennes et aussi, surtout en Serbie, les emprunts faits à l'art occidental, défend par des arguments décisifs le caractère nouveau et original de cette peinture dont la technique impressionniste, les qualités expressives, l'élégance du style montrent toute la vitalité. C'est encore à Constantinople que la fusion s'est opérée entre les traditions diverses qui s'y sont rencontrées. M. Diehl a rapproché avec raison cet essor nouveau de l'art byzantin du mouvement intellectuel, de la Renaissance classique et aussi de la puissante réaction mystique dont la Byzance des Paléologues nous offre le spectacle. L'art de cette époque est vraiment l'expression parfaite de la société byzantine, qui fonde son patriotisme sur le retour à l'antiquité hellénique.

Nous ne pouvons que mentionner très brièvement quelques-unes des autres questions sur lesquelles ce livre nous apporte de nouveaux renseignements : monuments de Salonique (d'après le livre de M. Diehl lui-même) ; reliefs découverts en 1909 à Stoudion ; argenterie syrienne du VIe siècle ; peintures cappadociennes et leur chronologie (M. Diehl n'a pu malheureusement consulter l'ouvrage du P. de Jerphanion qui paraît en ce moment) ; peintures du Latmos ; histoire des icones (l'ouvrage récent de Wulff et Alpatof n'a pu être utilisé) ; question du théâtre religieux (tout en reconnaissant la valeur des arguments de M. Diehl, je ne puis que maintenir mon interprétation des miniatures des Homélies du moine Jacques) ; développement de l'ornement en relief et de la sculpture iconographique ; influence byzantine sur l'iconographie romane ; nouveaux chapitres sur les églises serbes, bulgares, roumaines et leurs peintures ; surtout développement donné aux écoles de peinture byzantine du XIVe siècle et à la nouvelle ordonnance iconographique.

On ne peut qu'admirer l'érudition étendue que suppose cet ouvrage ; mais, ce qui fait surtout sa valeur, c'est que M. Diehl a vu et étudié de près la plupart des monuments dont il parle : ce sont des jugements personnels qu'il nous donne ; l'admiration même qu'il professe visiblement pour cet art, qu'il connaît si bien, rend très attachante la lecture de son livre.

Louis Bréhier.

C. Oursel. **La miniature du XIIe siècle à l'abbaye de Cîteaux, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Dijon.** Dijon, L. Venot, 1926. 1 vol. in-fol., 84 pages, 52 planches. Prix : 225 fr.

M. Oursel ne se contente pas d'être, à la tête d'une importante bibliothèque, le plus actif des administrateurs. Il trouve le temps de se livrer, avec un heureux succès, à des études personnelles d'archéologie et d'histoire de l'art qui ne profitent pas seulement aux étudiants de Dijon et aux érudits bourguignons, mais à l'histoire générale. Le présent livre en est une nouvelle preuve. Il est issu de cours

Digitized by Google

publics professés à la Faculté des lettres de Dijon. En 1923, la Société française de reproduction des manuscrits à peintures en publia dans son *Bulletin* une première esquisse. Le succès engagea M. Oursel à transformer l'esquisse en tableau. Et nous voilà en possession par ses soins d'une excellente étude sur la miniature cistercienne du XII^e siècle, telle que nous la font connaître d'admirables manuscrits, épaves d'un fonds glorieux, que montre avec orgueil la bibliothèque de Dijon.

Fort bien imprimé à Mâcon, chez É. Protat, le livre réunit sous sa couverture une étude critique et un album. L'album est excellent. Cinquante-deux remarquables planches contiennent la reproduction en phototypie d'un nombre considérable de miniatures, les unes purement décoratives : frontispices, lettres ornées, à sujets allégoriques ou monstrueux, alphabets ornementaux ; les autres figurant des scènes diverses de l'Ancien ou du Nouveau Testament, des saints, des prophètes, parfois des croquis de vie familière pleins de verve et d'animation. Voici des moines défricheurs qui abattent des arbres, fendent des troncs, moissonnent ; voici des drapiers, des vendangeurs à la besogne ; d'extraordinaires jongleurs qui se contorsionnent ; un batteur au fléau d'un accent endiablé ; à côté, des initiales d'un rendu tantôt souple, tantôt vigoureux et brutal ; à côté encore, des évangélistes d'un accent puissant, des saints, de grands pages représentant la vie de David, le Christ et les prophètes — un étonnant chef-d'œuvre enfin, un arbre de Jessé avec une Vierge à l'enfant d'une grandeur, d'une puissance, d'une majesté incomparables. C'est un bonheur, quand on a admiré les originaux, de pouvoir les évoquer à l'aide de ces belles et bonnes reproductions.

Quant à l'étude critique, son importance ne saurait être exagérée. Non seulement parce qu'elle donne, sur les *Scriptoria* cisterciens, des renseignements précis de nature à faire tomber bien des préjugés, mais parce que M. Oursel est parvenu à dater, de façon fort ingénieuse, les magnifiques documents d'art que ses planches vulgarisent. Pour lui, toutes les miniatures qu'il étudie ont été exécutées à Cîteaux entre 1098 et 1134, dates extrêmes. Or, cette thèse semble au premier abord se heurter à de grosses objections. Les manuscrits considérés manquent d'homogénéité. Peut-on rattacher des produits si variés et si disparates à un même foyer de production? Peut-on enfermer dans les limites, après tout étroites, d'un quart de siècle, des œuvres dont les unes sentent l'archaïsme et évoquent plutôt la fin du XI^e que le début du XII^e siècle, tandis que les autres sont d'une perfection telle qu'on hésite à ne pas les faire descendre beaucoup plus bas que 1125?

M. Oursel s'attaque résolument à la pièce maîtresse de tout cet ensemble, à la Bible d'Étienne Harding. Elle se présente sous forme de quatre volumes. Les tomes I et II sont de même format, apparentés par certains caractères de l'écriture et distincts par là même des tomes III et IV. D'ailleurs, l'enluminure et le dessin des initiales, le décor des lettres ornées, tout manque d'homogénéité. En un mot, les tomes I et II présentent des indices d'archaïsme beaucoup plus nombreux que les tomes III et IV, qui semblent l'œuvre d'artistes plus jeunes ou plus habiles. Or, à la fin du tome II se lit une note fameuse, connue sous le nom d'encyclique de saint Étienne Harding, et qui donne la date d'achèvement de la Bible : 1109. Comment interpréter cette date? Vaut-elle pour les quatre tomes? L'exemplaire ne serait-il pas composite : un des tomes, ou deux, empruntés à la Bible même sur laquelle la copie a été prise? M. Oursel lève la difficulté de façon fort ingénieuse. Il observe qu'Étienne Harding, dans sa note, dit avoir fait copier par ses moines une Bible empruntée et jugée correcte. La copie achevée, l'abbé de Cîteaux fit

Digitized by Google

reprendre le texte, examiner les variantes en se reportant aux textes hébreux antérieurs à la Vulgate et en consultant les rabbins ; quand il y eut lieu, on remplaça le texte primitivement copié par les leçons jugées meilleures en grattant et en surchargeant. Or, tout au long de la Bible d'Étienne Harding, et dans les quatre tomes pareillement, grattages et surcharges sont visibles. Ne correspondent-ils pas à une signature? — D'autre part, entre les miniatures des tomes III et IV et celles d'un manuscrit incontestablement exécuté à Cîteaux, les *Moralia in Job* de saint Grégoire, manuscrit daté par une note explicite du 24 décembre 1111, sous l'abbatiat d'Étienne Harding, les ressemblances de style et de facture sont indéniables. Mais, entre ces manuscrits datés et d'autres, voici également des ressemblances frappantes... On voit le jeu et comment, une fois son point de départ fondé, M. Oursel peut pousser ses avantages et constituer aisément le groupe des manuscrits cisterciens qu'il nous présente si savamment. Bien plus, un texte des statuts du chapitre de Cîteaux, qui d'abord semble embarrassant (il prescrit que, dans les manuscrits de l'ordre, « les lettres soient d'une couleur et nient flories »), tourne à l'avantage de sa démonstration. Car les manuscrits « floris » et colorés qu'il étudie sont bien des manuscrits de Cîteaux. M. Oursel observe que le premier recueil des statuts du chapitre date de 1134. Voici la date que ne sauraient dépasser les manuscrits richement miniaturés qu'il examine. Ils sont antérieurs à l'interdiction (1134) et postérieurs à la fondation (1098). Ils datent bien des débuts du XII^e^ siècle.

Et nous voilà contraints de placer à cette époque relativement haute une œuvre aussi parfaite que la Vierge de l'arbre de Jessé. Ce n'est pas pour déplaire à M. Oursel. Car ses conclusions présentes rejoignent celles qu'il formulait tout dernièrement, en examinant dans un vigoureux mémoire publié par la *Revue archéologique* (1923) le rôle et la place de Cluny dans la renaissance sculpturale en France à l'époque romane, et en s'inscrivant en faux contre les théories qui rajeunissent, à son sens d'une manière excessive, les grands édifices romans de la Bourgogne. Épisode intéressant d'un grand procès : celui des origines de l'art roman en France. Problème de chronologie avant tout. C'est pour cela que travailler à établir des dates certaines ; bannir de son esprit les vraisemblances qui sont des erreurs ; ne pas vouloir chercher dans des centres aussi cosmopolites que ces abbayes du XII^e^ siècle, qui attiraient à elles des hommes de toute origine et de toute provenance, une uniformité d'esprit, de style et de facture impossible à y rencontrer ; ne pas fermer les yeux enfin, quand on étudie la miniature, aux enseignements que peuvent donner les autres arts dans leur évolution chronologique particulière, c'est donner ce dont nous avons avant tant besoin en ce moment — et c'est faire, précisément, ce que M. Oursel a bien fait dans un livre fécond.

Lucien FEBVRE.

John VIÉNOT. **Histoire de la Réforme française, des origines à l'Édit de Nantes.** Paris, Fischbacher, 1926. 1 vol. in-8°, 478 pages, 30 planches hors texte.

Ce n'est évidemment pas pour calomnier systématiquement la Réforme ni pour dénigrer les réformateurs que M. John Viénot, président de la Société d'histoire du protestantisme français, a pris la plume et composé cet important volume. Il est superflu d'en faire la remarque ; et si cette histoire de la Réforme française, écrite

Digitized by Google

par un fils reconnaissant et respectueux des grands réformateurs du XVIe siècle, prend parfois des allures d'un plaidoyer, l'auteur répondra sans doute qu'il a rencontré sur sa route trop de réquisitoires pour ne pas se sentir en droit de les réfuter et de leur faire contrepoids. Il ajoutera qu'il a soutenu, d'un bout à l'autre du livre, un effort réel pour demeurer impartial et exposer sans réticences la vérité telle qu'elle lui apparaît. Ce dont nous ne saurons que lui donner acte.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que M. John Viénot fait œuvre d'historien. On lui doit une étude bien connue et fort estimable sur la *Réforme dans le pays de Montbéliard (1524-1573)*, qui lui a permis de faire revivre et de placer en bonne lumière l'intéressante physionomie du réformateur Pierre Toussain. Importante et par le sujet et par l'exécution, cette monographie le préparait de longue date à l'entreprise qu'il vient de mener à bien. Plus récemment, une instructive *Promenade à travers le Paris des Martyrs (1523-1559)* attestait la persistance du goût de M. Viénot pour les recherches historiques et son souci tout particulier des hommes et des choses du XVIe siècle. Il n'en reste pas moins que la composition en un seul volume d'une histoire de la Réforme française des origines à l'Édit de Nantes, écrite pour le grand public, mais avec le souci d'être exact, complet et bien informé, avait de quoi faire peur aux moins timides des historiens. La preuve, c'est qu'aucun d'eux ne s'est encore risqué à fournir un effort aussi périlleux. Quand M. Viénot n'aurait eu que le mérite d'essayer, on devrait lui savoir gré de sa tentative ; il a eu par surcroît celui de réussir et il n'est que juste de le constater. Il a fait très exactement ce qu'il voulait faire : un livre ni trop gros ni trop court, vivant, agréable à lire et que la sincérité évidente, la conviction persuasive de l'auteur rendent, somme toute, très sympathique. J'ajoute que l'ouvrage est illustré de trente planches et que, si je n'aime pas le Luther vieilli, à la fois lourd et rétréci, que nous montre la planche III, ni le Farel affadi et fantaisiste de la planche IV, ni l'étrange Saint-Barthélemy à panache de la planche XXVIII, j'ai revu avec plaisir et curiosité le séduisant et vivant Marot, le très amusant Reître cavalcadant, l'intéressant plafond de Tanlay et toutes les autres reproductions de peintures, d'estampes et de bâtiments, les unes connues, les autres rares, que M. Viénot a su réunir.

Naturellement, je ne suis pas toujours d'accord sur toutes choses avec M. Viénot. Naturellement, une critique vétilleuse relèverait, au cours de ces 500 pages bourrées de noms, dates et faits, un inévitable contingent d'erreurs ou d'inadvertances. Naturellement, je pourrais trouver tel développement trop long et tel autre trop court. En fait, ce serait l'histoire entière de la Réforme française qu'à vouloir discuter on serait amené à reprendre et à repasser en revue, à la suite de M. Viénot. Tâche impossible. Il vaut mieux noter que, d'un bout à l'autre du livre, on sent et on goûte un effort sensible pour recourir aux sources et aux textes originaux. M. Viénot a beaucoup lu. Il signale même, chemin faisant, quelques trouvailles personnelles d'archives. Il dit volontiers : Je — et ce n'est pas moi qui m'en plains, car cet « égotisme » atteste le désir très louable de se faire sur toutes choses une opinion à lui. Les références sont d'ailleurs données soigneusement. Dans les notes et dans de courtes listes bibliographiques qui suivent chaque chapitre, les livres essentiels sont indiqués. Le livre est de bonne foi.

Son défaut, c'est le défaut du genre. M. Viénot dédie son livre « à tous les esprits indépendants qui aiment la France et la liberté ». Mais il est évident, et parfaite-

Digitized by Google

ment légitime, qu'il songe avant tout aux petits-fils des huguenots. Il veut leur redire les vertus, leur remémorer les sacrifices et les exemples des aïeux. De là, une insistance toute particulière sur les « martyres » de tant de victimes héroïques de leur foi ; de là, un luxe de citations parfois exagéré, dans l'intention de montrer aux lecteurs que des non-réformés, des historiens « indépendants », depuis Taine jusqu'à M. Hauser, corroborent leurs opinions et justifient leurs sentiments ; de là, une ardeur un peu vive dans la polémique et trop d'objections de détail sans doute, dans un livre qui ne saurait être de première main, aux thèses de M. Romier, par exemple, ou d'autres. Et puis, dois-je le dire? Je n'aime pas les trois premiers chapitres. Ce tableau de l'Église de France, puis de l'État français au début du XVI^e^ siècle, brossé en vingt-huit pages, est nettement insuffisant : il ne saurait ne pas l'être. Et d'être aussi sommaire, aussi rapide, aussi succinct, il prend l'air d'être également tendancieux. Même dans un ouvrage pour le grand public, surtout, dirais-je volontiers, dans un tel ouvrage, il n'est pas bon, il n'est pas juste de faire les diables trop noirs pour rendre plus blancs les élus. Le souci, le vieux et traditionnel souci de « justifier » la Réforme rétrospectivement, qui tient encore si fortement, pour des causes trop faciles à saisir, tant d'historiens réformés engagés dans l'action, les entraîne fatalement à juger, je veux dire à condamner, sans ménagements et parfois sans nuance, ce qu'ils appellent, non sans anachronisme, le catholicisme. Car, enfin, Noël Béda n'était pas le catholicisme sans contestation ; des centaines d'hommes pieux et cultivés, qui se détournaient de lui et s'opposaient à lui, refusaient précisément de reconnaître en lui leur religion, au moment même où ils proclamaient leur invincible répugnance, intellectuelle et sentimentale à la fois, pour le schisme meurtrier. La Réforme est une grande chose. Le catholicisme, non moins. Il y a deux esprits, le catholique et le protestant, qui sont créateurs de valeurs dissemblables. Et je reprendrai le mot du vieux Cabet, discutant le dogme démocratique de l'égalité ou de l'inégalité des hommes : égalité, non ; équivalence, oui. Comprendre et faire comprendre ces deux esprits, dans leur source psychologique profonde, dans leurs démarches dissemblables, dans leurs conséquences diverses et parfois antagonistes, c'est la tâche propre de l'historien. Condamner l'un des deux au nom de l'autre, c'est la besogne assez vaine du polémiste. Maintenant, évidemment... Quand on se prépare à écrire une histoire qui culmine à la Saint-Barthélemy, si l'on perd de vue trop facilement ce qu'une froide équité permet de retenir, on n'est pas, je l'avoue, sans des circonstances atténuantes. Tout de même, je préférerais que le livre de M. Viénot commençât à la page 29. Ou alors, il aurait fallu tout un livre pour traiter moins sommairement, partant moins brutalement et en tenant compte de toutes les données, ce sujet formidable : l'Église et la Monarchie française au début du XVI^e^ siècle [1].

Lucien FEBVRE.

1. Quelques remarques au courant de la plume pour montrer à M. Viénot que je l'ai lu de près. Puissent-elles lui servir pour une seconde édition. Je m'abstiens, du reste, de toute discussion d'idées. — P. 6 : l'abbé de Saint-Mauris. La formule surprend. Il faut dire Jacques de Saint-Mauris, prieur de Bellefontaine, abbé commendataire de Goailles et de Montbenoît ; on pourrait croire qu'il s'agit d'un abbé d'une abbaye de Saint-Maurice. Jacques de Saint-Mauris ne fut d'ailleurs abbé que sur le tard. Sa concubine, d'après l'acte de légitimation, s'appelait Barbe Goby et non des Goby (arch. départ. du Doubs, Chambre des comptes, B 578, fol. 190). — P. 7 : que veut dire ce mot : Agrippa, tout *magistrat* qu'il fut? — P. 13 : « l'honnête et faible Semblançay, forcé de révéler une des déprédations de Louise de Savoie ».

Digitized by Google

Biblioteca Argentina de libros raros americanos. Tomo I : Antonio DE LEON, *Tratado de las confirmaciones reales, 1630*, introd. de D. L. MOLINARI. Buenos-Aires, Jacobo Penser, 1922. XV-412 pages ; t. II : *Leyes y ordenanzas nuevamente hechas para la governacion de las Indias, 1542-1543*, introd. de D. L. MOLINARI. Ibid., 1923. In-8°, XIX-33 pages ; t. III : Bartolomé DE LAS CASAS, *Colleccion de tratados, 1552-1553*, introd. d'E. RAVIGNANI. Ibid., 1924. In-8°, XIII-646 pages. — *Colleccion de viajeros y memorias geograficas*, tomo I, avertencia d'E. RAVIGNANI. Buenos-Aires, J. Penser, 1923. In-8°, XVII-256 pages.

La collection des *Libros raros americanos*, entreprise par l'*Instituto de investigaciones historicas* de Buenos-Aires, sous la direction du professeur Emilio Ravignani, a déjà publié trois volumes du plus grand intérêt, qui reproduisent en facsimilé les ouvrages originaux que l'on chercherait vainement dans nos bibliothèques. Signalons d'abord les ordonnances de Charles-Quint de 1542-1543, les premières qui aient été conservées, sinon promulguées, sur l'administration des possessions espagnoles de l'Amérique. Elles fixent les attributions du Conseil des Indes, les attributions des fonctionnaires coloniaux (vice-rois, gouverneurs, *oydores*, juges des *audiencias*, etc.), le régime des *encomiendas*, conférées aux découvreurs et à leurs descendants ; elles déterminent aussi la façon dont les Indiens doivent être traités et leur assurent des garanties assez sérieuses. Ces ordonnances de 1541-1543 peuvent être considérées comme l'une des sources essentielles de la législation de l'Amérique espagnole. C'est ce que montre M. Diego Luis Molinari dans son introduction.

D'un intérêt plus grand encore sont les traités de Las Casas, publiés en 1552-1553, et qui, comme on le sait, contribuèrent à sauver les indigènes de la destruction totale. Ces traités, dont M. Ravignani, dans un court « avertissement », nous indique l'importance, sont au nombre de neuf. Les plus importants sont : la fameuse *Relacion de la destruycion de las Indias*, qui contient tant de renseignements

On ne peut plus parler ainsi depuis la publication des deux livres de R. Doucet qui replacent l'affaire Semblançay, au milieu d'autres, dans son véritable cadre historique. — P. 16 : si le cardinal Du Bellay passe encore pour avoir fourni à Rabelais le type de Frère Jean, c'est évidemment à tort, et il faut le déplorer. — P. 16 : Voulté. Il semble que la lumière soit faite définitivement sur le véritable nom du poète *Vulteius* : c'est Visagier. Cf. *Rev. hist. litt.*, t. I, p. 530. — P. 36 : *Éloge de la Folie, 1512.* Non, 1511, probablement juin. Feugère n'est pas une autorité. Il faut citer et utiliser avant tout Renaudet, et à l'occasion Pineau. — P. 37 : *Colloques, 1518.* Sans doute. Mais ce que publie Érasme à Bâle chez Froben en novembre 1518, c'est un simple recueil de dialogues à l'usage des apprentis latinistes. Les vrais colloques, à tendances philosophiques, morales et religieuses, apparaissent dans l'édition de Bâle 1522, que complètent successivement les éditions de 1523 et de septembre 1524, toujours chez Froben. — De même, plus haut, M. Viénot date les *Adages* de 1500. C'est exact. Mais l'édition parisienne de 1500 n'est qu'une ébauche ; la première véritable édition des *Adages* c'est l'Aldine, de 1508. — P. 134 : le lieutenant Jean Morin et non *Morus*. — P. 198 : la Bible d'Olivétan n'a pas été imprimée à Serrières, mais à Neuchâtel ; l'achevé d'imprimer, au recto du fol. 106 et dernier, n. ch., est formel. Voir, du reste, la *Notice de Dufour*, CCXXV, et l'étude de Reuss, *R. de théol.*, 1865, p. 244 et suiv. Olivetanus reste bien mystérieux, même après la trouvaille de M. Piaget.

Digitized by Google

précieux sur les cruautés des premiers colons espagnols ; la controverse avec Ginés de Sepulveda et les mémoires présentés au Conseil des Indes sur la question des Indiens. Las Casas s'efforce de montrer les raisons, temporelles et spirituelles, pour lesquelles les Indiens ne doivent être donnés aux Espagnols ni en *encomienda* ni en fief ; on doit leur assurer leurs droits de propriété et les traiter humainement. Il estime qu'il faut refuser les secours spirituels à tous ceux qui conservent les *repartimientos* et maltraitent les indigènes. D'ailleurs, dans deux de ses traités, Las Casas affirme nettement qu'aucun prince ne saurait disputer aux rois de Castille et de Léon la souveraineté sur les Indes.

Cependant, malgré quelques atténuations à la législation première et une surveillance plus rigoureuse exercée par le pouvoir royal, le système des *encomiendas* persista en Amérique. Les descendants des *conquistadores* ou découvreurs conservèrent les domaines qui leur avaient été attribués « pour prix de leurs services » et vécurent de l'exploitation des indigènes, qui travaillaient pour eux. Toute la législation de l'Amérique espagnole est décrite avec la plus grande netteté dans le *Tratado de las confirmaciones reales*, d'Antonio de Léon, qui date de 1630. Celui-ci est essentiellement un juriste et un administrateur ; il affirme la légitimité du régime existant et s'efforce même de montrer que les critiques de Las Casas ne sont pas justifiées ou du moins ont cessé de l'être.

L'Institut des recherches historiques de Buenos-Aires a aussi commencé la publication d'une nouvelle collection, consacrée aux voyages et aux mémoires géographiques, concernant l'Amérique espagnole. Ce premier volume contient trois mémoires émanant de voyageurs anglais et dont on publie le texte original, avec en regard la traduction espagnole. Le « mémoire sur les affaires maritimes », de John Pullen, gouverneur des Bermudes, paru en 1732, donne beaucoup d'indications précieuses sur les ports, le commerce, les productions de toute l'Amérique espagnole ; il marque fortement aussi les aspirations des Anglais, désireux de capter tout le commerce des Indes espagnoles, dont le privilège de l'*asiento*, conféré par le traité d'Utrecht, leur avait déjà livré une bonne part. Le mémoire de Lewis Paine contient des données analogues, mais ce n'est qu' « une courte vue de l'Amérique espagnole ». Le mémoire peut-être le plus intéressant est celui d'E. E. Vidal, *Picturesque illustrations of Buenos Aires, Montevideo, etc.* Il a paru en 1820, c'est-à-dire au moment où les Argentins ont déjà secoué le joug de la métropole. Après une intéressante introduction historique, Vidal décrit minutieusement les deux villes de Buenos-Aires et de Montevideo, les costumes et usages des citadins, la vie des *estanceros* de la pampa, les mœurs des populations indiennes, les voyages et transports, singulièrement longs et pénibles. On a bien l'impression d'une région encore très primitive, et l'on peut se rendre compte ainsi des immenses progrès réalisés, au cours du siècle dernier, par ce pays, aujourd'hui l'un des plus prospères du monde. Une vingtaine d'illustrations, reproduites par la présente édition, accroissent encore l'intérêt de cette description si vivante.

Rappelons aussi que le même Institut des recherches historiques de Buenos-Aires a déjà publié près de trente volumes de *Documentos para la historia argentina*, édités avec le plus grand soin, et mentionnons, dans cette riche collection, les trois volumes relatifs au *Comercio de las Indias* (Buenos-Aires, 1915-1916), qui intéressent l'histoire générale : ils comprennent la période si importante de 1713 à 1809, qui marque l'affaiblissement progressif de l'ancien « pacte colonial », et dont l'indépendance a été la conclusion naturelle ; on lira avec le plus grand profit les

Digitized by Google

introductions approfondies de MM. Ricardo Lavene et D. L. Molinari sur le commerce colonial, la traite des nègres, le commerce des étrangers [1].

Henri Sée.

Auguste Le Sourd. **Essai sur les États de Vivarais depuis leurs origines.** Paris, Société générale d'imprimerie et d'édition, 1926. In-8° grand jésus, XXII-691 pages, avec 6 planches et une carte en couleurs. Prix : 100 fr. (Tirage limité à 300 exemplaires.)

Présenté comme thèse à l'École des chartes en 1899, couronné sous la forme manuscrite par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1923 (prix ordinaire du budget), l'ouvrage, que son auteur qualifie modestement d'essai, est le fruit de plus d'un quart de siècle de recherches patientes et de longues méditations. C'est dire avec quelle attention — nous dirons même avec quel respect — le signataire de ces lignes a parcouru les 700 pages de texte très dense et de notes très abondantes qui constituent l'histoire définitive des États particuliers du pays ou bailliage de Vivarais, depuis leur apparition en juin 1381 jusqu'à leur dissolution en juin 1789.

On sait que la question des origines, de la formation et de la première organisation des États de Vivarais avait été examinée par l'auteur du tome II de l'*Histoire du Vivarais* (1921). Sur la plupart des points, M. Le Sourd arrive aux mêmes conclusions que moi. Je persiste néanmoins à croire qu'à l'imitation du bailliage de Vivarais, l'institution des États de Vivarais ne constitue qu'un dédoublement de celle des États de Velay. La première réunion connue de l'assemblée des trois ordres des deux bailliages de Velay et de Vivarais se place au mois de juin 1381. Se fondant sur l'exemple du Gévaudan, qui fait remonter à 1360 la plus ancienne session connue de ses États particuliers, M. Le Sourd suppose que le Vivarais a eu aussi ses États propres (à part du Velay) entre 1360 et 1381 ; nous ne le pensons pas. La présence du sénéchal royal de Beaucaire à l'assemblée gévaudanaise de 1360 atteste l'origine monarchique de cette consultation des trois ordres réunis simultanément. Or, l'influence française s'est exercée beaucoup plus tôt en Gévaudan et aussi en Velay qu'en Vivarais.

Il a pu y avoir en Vivarais antérieurement à 1381 des assemblées de barons ou, dans le cadre d'une baronnie ou d'un comté, des consultations de municipalités ; mais nous ne croyons pas que, pour l'ensemble des baronnies et des communautés d'habitants du pays ou du bailliage de Vivarais, il se soit produit une consultation des trois ordres avant 1381.

Jusqu'en 1421, les États de Vivarais sont réunis d'ordinaire conjointement avec ceux de Velay et de Gévaudan. La plus ancienne session « connue » des États de Vivarais réunis à part de ceux de Velay et de Gévaudan remonte aux premiers mois de l'année 1422. Cette réunion eut lieu dans le chef-lieu du bailliage de Vivarais, à Villeneuve-de-Berg. M. Le Sourd, qui a exploré des centaines de registres de notaires, a découvert, servant de reliure au registre du notaire albenassien Pierre Rochette de l'année 1443, l'original sur parchemin de ce que nous appellerons

1. L'Institut des recherches historiques de Buenos-Aires publie aussi un Bulletin bi-mensuel, précieux instrument de travail pour l'histoire de l'Amérique du Sud.

Digitized by Google

l'acte de naissance (ou, si l'on préfère, de baptême) de la période autonome des États de Vivarais. En 1422 (le parchemin est troué à l'endroit de la date), les gens des trois États de Vivarais réunis à Villeneuve-de-Berg obtiennent du sénéchal de Beaucaire, présent, la permission de former « un corps mystique » et de nommer des procureurs et des conseillers (*Preuves*, n° 5). Cet acte est très important. Sans doute, en historien toujours prudent, M. Le Sourd y voit seulement l'acte de naissance de la Commission permanente des États, qui siégeait dans l'intervalle des sessions, tout comme aujourd'hui la Commission départementale de notre Conseil général. Pour nous, qui, sur la foi d'un passage du compte municipal de Tournon pour 1422, écrivions en 1921 que l'assemblée tenue à Villeneuve en 1422 était la première session *connue* des États de Vivarais « en seuls », nous n'hésitons pas à affirmer aujourd'hui, sur l'examen de la charte de franchises produite par M. Le Sourd, que la session de 1422 est *réellement* la première de l'existence propre des États de Vivarais. La sécession s'est accomplie le jour où, par suite de conflits d'intérêts trop aigus, le particularisme vivarois n'a pu s'accommoder de la collaboration vellave.

C'est le représentant du roi, le sénéchal de Beaucaire, présent en personne, qui autorise le libre développement des États de Vivarais, et cet acte se produit à Villeneuve-de-Berg, capitale et siège du bailliage royal de Vivarais. Nous insistons là-dessus, car M. Le Sourd nous paraît trop considérer les États comme d'essence féodale. Que, dans la distribution des sièges et les décisions prises, l'élément féodal l'emporte sur l'élément municipal, d'accord ! Mais qu'il faille attribuer l'initiative de la réunion des trois ordres du pays aux seigneurs, nous ne le pensons pas. La preuve est faite, pour notre part, aussi bien pour les États de Vivarais que pour ceux de Gévaudan et de Velay, que la principale initiative de la réunion des trois ordres dans chacun des trois bailliages revient de toute justice aux gens du roi. M. Le Sourd est de l'école « féodale » ; nous sommes de l'école « monarchique ».

Les procès-verbaux des États de Vivarais ne mentionnent « l'hérésie » qu'en 1541 (le luthéranisme aurait été prêché, pour la première fois, à Annonay en 1528) ; il est question des « Huguenaultz » aux États en février 1561. Un an après, en 1562, les huguenots étaient maîtres des principales villes du pays et, sur le territoire qu'ils occupaient, ils instituaient une administration particulière. La scission dure jusqu'en 1597 : chaque parti, le catholique et le protestant, a ses États, son syndic, son receveur, son gouverneur et son armée ; le pays est dédoublé. L'administration du Vivarais retrouve son unité sous Henri IV. C'est là (histoire des États au XVI^e siècle) la partie la plus neuve et la plus instructive du livre de M. Le Sourd.

Privas est considérée comme « ville séditieuse » dès 1567. Étudiant la composition, le fonctionnement et les attributions des États protestants, M. Le Sourd nous en décrit aussi, chose nouvelle, le rôle politique. Le Vivarais est devenu une petite république souveraine. Les États catholiques traitent avec l'ennemi « sur la liberté du labourage » ; ils édictent avec les protestants de véritables lois de finances ou de police ; en 1585, ils suivent le parti de la Ligue ; en 1589, ils reconnaissent Montmorency comme gouverneur de Languedoc. Sur les ligues paysannes ou agraires (tout à fait différentes de la grande Ligue à caractère féodal), ligues du « plat pays » ou du « tiers état » formées dès 1575 pour protester contre les levées d'argent et d'hommes des deux partis, M. Le Sourd a écrit un chapitre intéressant.

Au lendemain des troubles, les États de Vivarais reprennent leur rôle plus modeste d'assemblée intermédiaire entre ceux de la province de Languedoc et les con-

Digitized by Google

seils des communautés d'habitants ; leur principale fonction consiste à répartir entre les paroisses le chiffre d'impôt que l'assemblée provinciale leur a fixé ; de là leur nom d' « assiette ».

Le catalogue des sessions tenues par les États de 1381 à 1789, travail minutieux et précis qu'on ne saurait trop louer, occupe cent cinquante pages (y compris les listes d'officiers du pays). Des notices sur les principales baronnies, quarante et un documents, six planches, une excellente carte en couleurs du Vivarais au commencement du XVI^e^ siècle, un index très détaillé achèvent de faire du livre de M. Le Sourd un admirable instrument de travail qu'aucun historien du Vivarais ne pourra négliger, sous peine de ne rien comprendre aux événements si complexes et si touffus des guerres de religion et de la Ligue[1].

Jean RÉGNÉ.

Michelangelo SCHIPA. **Masaniello**. Bari, G. Laterza, 1925. In-8°, 187 pages. Prix : 15 lires.

L'ouvrage de M. Schipa sur Masaniello contient beaucoup plus que n'indique son titre : c'est l'histoire, contée d'une plume alerte, des principales agitations politiques de Naples depuis la conquête française, en 1495, jusqu'à la fin de la vice-royauté du comte d'Ognate, en 1654. L'auteur a bien compris le point fondamental de la question politique en Italie au XVI^e^ siècle : l'antagonisme de la noblesse et du peuple. Le sentiment ethnique était loin d'avoir la même importance. Il existait cependant, et c'est le reproche que je ferai à M. Schipa : il a fait preuve de trop de mépris pour les patriotes napolitains de l'époque et pour leurs sentiments. Ils sont pourtant les légitimes et souvent très dignes prédécesseurs des martyrs et des héros du *Risorgimento*. Mais, outre que certains historiens n'ont jamais que des railleries pour ceux qui échouent, les patriotes italiens du XVII^e^ siècle, aux yeux de beaucoup d'Italiens contemporains, ont eu un défaut indélébile : ils ont été *francophiles*. L'appui de la France était, à leurs yeux, indispensable pour chasser les Espagnols de l'Italie. De là, chez eux, toutes les nuances de la francophilie, depuis celle des Messinois qui acceptaient purement et simplement la domination française jusqu'à celle du P. Cattaneo (le secrétaire général de la Société de Jésus) qui préconisait la politique appliquée plus tard par Cavour. La nuance la plus rare alors se trouve chez ceux qui voulaient que les provinces italiennes de l'Espagne

1. L'imprimeur n'a pas donné toute satisfaction à l'auteur et, bien que l'erratum couvre quatre pages, il est facile d'y ajouter : p. 41 et 52, lire *ligue* au lieu de *ligne ;* p. 26, lire *bailies* et non *baillies ;* p. 23, note 18, les franchises du Cheylard ne sont pas de 1248, mais de 1278.

M. Le Sourd exagère la distinction entre le mot Assiette et le mot États. Le rôle joué par les barons au XVI^e^ siècle (ils président tour à tour l'assemblée qu'ils convoquent où bon leur semble) a pu lui suggérer l'idée qu'ils avaient exercé la même direction à l'époque féodale, avant 1381. — P. 189 : « Les États du Vivarais furent-ils jamais de véritables États provinciaux pouvant consentir ou refuser l'impôt au roi? » Légalement non. — Pillées par les huguenots en 1577, les archives des États furent inventoriées en 1591 par le notaire Antoine Lobat et transférées de Viviers à Privas en novembre 1791. La série B des archives de l'Ardèche n'est pas aussi pauvre que se le figure M. Le Sourd ; la plus grande partie n'est pas encore classée et la partie inventoriée ne donne qu'une faible idée de l'ensemble. Simples vétilles, on le voit, qui ne diminuent en rien la valeur de l'ouvrage. C'est une œuvre magistrale et qui restera.

Digitized by Google

s'affranchissent toutes seules ; l'impossibilité de cette solution était trop manifeste.

Le point que M. Schipa traite le moins est donc celui qui nous intéresse le plus : les rapports des insurgés napolitains avec la France. Elle aurait pu les faire réussir, mais Mazarin et Anne d'Autriche ne surent point aboutir à ce résultat : ils se croyaient obligés à n'aider les insurgés qu'à la condition d'en profiter pour eux-mêmes. Trente ans plus tard, Louis XIV échouera en Sicile pour la même raison.

Le livre de M. Schipa est composé selon la déplorable méthode imposée par certains éditeurs à leurs auteurs : sans notes, sans indications *précises* des sources. Du moins, les travaux d'érudition publiés antérieurement par M. Schipa sont-ils une garantie de sa parfaite connaissance du sujet. Il ne paraît, d'ailleurs, avoir utilisé d'autres documents manuscrits que ceux qu'on trouve en Italie ; or, les mines d'or pour l'histoire des XVI^e^ et XVII^e^ siècles en Italie sont les archives espagnoles : M. Schipa n'en a rien tiré.

Émile LALOY.

I. — Alfred-C. HUNTER, docteur de l'Université de Paris. **J.-B.-A. Suard. Un introducteur de la littérature anglaise en France.** Paris, Édouard Champion, 1925. In-8°, VII-195 pages. (Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, t. XXII.) Prix : 15 fr.

II. — Marie DELCOURT. **Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance.** Bruxelles, Marcel Hayez. In-8°, 280 p.

III. — Luigi FERRARI, bibliotecario capo della Nazionale Marciana di Venezia. **Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° e XVIII°.** Paris, Édouard Champion. In-8°, XXVIII-311 pages. (Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, t. XIII.) Prix : 40 fr.

IV. — Margaret GILMAN. **Othello in French.** Ibid., 1925, 197 pages. (Même Bibliothèque, t. XXII.) Prix : 15 fr.

V. — Wladyslew FOLKIERSKI, professeur à l'Université de Cracovie. **Entre le classicisme et le romantisme. Étude sur l'esthétique et les esthéticiens au XVIII^e^ siècle.** Cracovie et Paris, Édouard Champion. In-8°, 604 pages. Prix : 50 fr.

I. — Il n'existait jusqu'ici aucun ouvrage sur Suard. Ce personnage, qui n'a pas laissé un seul ouvrage important, eut cependant de son vivant une grande réputation et une influence considérable qu'il garda, avec diverses alternatives, jusqu'au bout de sa longue existence. Sa vie coïncide avec la période historique qui, à son début, vit le déclin de l'ancien régime et, à sa fin, la restauration des Bourbons. Tous les multiples changements politiques, sociaux et littéraires compris entre les environs de 1760 et 1817, date de sa mort, Suard les observa, les vécut et, pour ainsi dire, les commenta par sa vie. Il fut lié avec plusieurs des hommes les plus marquants de son époque. « Il connut assez bien et assez longtemps Fontenelle pour se considérer en quelque sorte comme son disciple et son critique. Les vies de ces deux hommes prises ensemble donnent une période de cent soixante ans.

Digitized by Google

A une extrémité, Louis XIV, Corneille, Mme de Sévigné ; à l'autre, Louis XVIII, Victor Hugo, Vigny ; au commencement, le classicisme qui s'affermit ; à la fin, le romantisme. »

Grâce au volume de M. Hunter, la curieuse figure de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française nous est maintenant familière. Nous sommes à même de suivre son activité si intéressante en ce qui touche les relations littéraires de l'Angleterre et de la France au XVIIIe siècle, sa carrière de journaliste, le rôle qu'il joua dans les salons. Notons que Suard fut un des derniers à maintenir cet ancien instrument de fine culture, le salon. C'est chez lui, en effet, que, sous la Restauration, les quelques fidèles à l'esprit du siècle passé se réunissaient pour jouir du plaisir déjà suranné de la causerie littéraire et philosophique.

L'auteur nous raconte d'abord la vie de Suard jusqu'en 1760. Il trace ensuite un tableau de la littérature anglaise en France avant cette date, esquisse attrayante et utile. Les chapitres qui suivent sont consacrés à l'histoire du *Journal étranger* et de la *Gazette littéraire*, dont la pénétration et l'influence nous sont exposées avec autant d'érudition que d'agrément. On sait toute la part prise par Suard à ces périodiques. Il ne sera plus possible de traiter de l'échange d'idées qui se produisit dans la seconde moitié du XVIIIe siècle entre la France et les pays septentrionaux, spécialement avec l'Angleterre, sans recourir à cette étude. Quatre chapitres sur Suard traducteur, sur la vie de ce personnage après 1766, sur son caractère et ses idées, et enfin sur l'homme de salon, terminent ce volume aimable et instructif, qui est l'œuvre d'un homme de goût.

II. — L'un des chapitres les moins étudiés de l'histoire des lettres françaises se trouve traité, par Mlle Delcourt, avec une compétence parfaite. L'Académie de Belgique (classe des lettres) avait demandé pour 1922 un répertoire des traductions françaises publiées depuis la Renaissance d'un auteur ou d'un groupe d'œuvres de l'antiquité. Elle a répondu en envoyant à l'Académie un mémoire qui, remanié, est devenu l'ouvrage que voici. En trois chapitres : avant le classicisme ; l'époque classique de 1630 à la fin du XVIIIe siècle ; le XIXe siècle, l'auteur a présenté son enquête sur les traductions des tragiques grecs et latins. Pendant la première période apparaissent successivement l'*Électre* de Sophocle, traduite par Lazare de Baïf (1537), l'*Hécube* de 1544, l'*Iphigénie à Aulis* de Thomas Sébillet, les traditions de la même pièce et des *Troades*, attribuées à Amyot, l'*Antigone* de J.-A. de Baïf, la *Médée* de Jean de La Péruse, les deux traductions de l'*Agamemnon* de Sénèque, dues à Ch. Toutain et à Le Duchat, les traductions de Sénèque de Roland Basset et de Benoît Bauduyn. Mlle Delcourt nous renseigne de la manière la plus judicieuse touchant les mérites et les défauts respectifs de ces ouvrages, tout en apportant, chemin faisant, quantité de données utiles sur les diverses conceptions de l'art de traduire, aussi bien que sur les querelles et les controverses soulevées par les traductions. Une pointe d'humour, une remarquable indépendance de jugement relèvent ces appréciations, toujours marquées au coin du bon sens et de la connaissance approfondie des textes anciens. Des conclusions d'un véritable intérêt ressortent de ces recherches. On a cru trop longtemps, par exemple, que les traducteurs du XVIe siècle étaient d'exacts philologues, tandis que ceux des XVIIe et XVIIIe siècles embellissaient l'original et l'arrangeaient au goût des beaux esprits. Les constatations de Mlle Delcourt tendent nettement à écarter la première opinion pour mettre en lumière les mérites des traductions consciencieuses de Coeffeteau, Boileau et Dacier. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'au temps où débutait

Digitized by Google

Corneille il existait deux traductions récentes et presque complètes de Sénèque, tandis que deux pièces d'Euripide avaient été seulement mises en vers français et qu'elles étaient oubliées depuis cinquante ans.

Rien de plus piquant, d'ailleurs, que l'enquête relative au XIXe siècle. Que de surprises et en même temps de jugements sévères et justes, notamment sur les romantiques ! Peut-être y aurait-il lieu de souhaiter que Mlle Delcourt pût élargir quelque jour son travail, en nous apportant des données sur les traductions latines, sur les traductions françaises inédites et surtout sur les adaptations. Quoi qu'il en soit, remercions la jeune savante belge de cette étude neuve et utile, et souhaitons qu'elle ait beaucoup d'imitateurs.

III. — Le travail de M. Ferrari est un modèle de bibliographie exacte et qui semble aussi complète qu'il est possible. Il s'agit des traductions italiennes de tragédies françaises des XVIIe et XVIIIe siècles imprimées pendant la même période. Toutes ces publications se trouvent ici cataloguées et décrites de la manière la plus satisfaisante, selon l'ordre alphabétique des titres de pièces, et non par noms d'auteurs. Le travail a été entrepris sur une suggestion d'Emilio Bertana dans son étude sur le *Théâtre tragique italien du XVIIIe siècle avant Alfieri* (1901) : « Le fait capital qui domine dans l'histoire de la tragédie italienne du XVIIIe siècle,... c'est l'influence directe ou indirecte que la tragédie française a exercée alors sur la nôtre ; c'est l'adaptation de notre goût, en ce qui regarde la matière, l'expression et la technique dramatiques, au goût français. » Rien ne saurait mieux prouver la grande vogue de notre théâtre en Italie que le nombre incroyable de tragédies françaises traduites par des Italiens au XVIIIe siècle.

Un tel relevé apporte les matériaux les plus sûrs à tout un chapitre important de l'histoire de l'influence de la littérature et de la culture françaises en Italie. On se rend compte, en le parcourant, de la tardive diffusion de la tragédie comme de toute la littérature du grand siècle, mais, ensuite, quelle étonnante diffusion on est amené à constater ! Une préface pleine de faits et où se rencontrent, d'autre part, des appréciations d'ensemble fort attrayantes, précède cette bibliographie, élaborée avec un soin et une précision qui m'ont paru impeccables.

IV. — Dans *Othello en français*, l'auteur a suivi une des pièces les plus célèbres de Shakespeare à travers ses traductions et adaptations successives dans notre pays, en cherchant à fixer les suppressions, modifications et additions qui ont été faites dans l'intrigue, dans les personnages et dans le dialogue, les raisons qui expliquent ces changements, les progrès qui ont été réalisés, dans la théorie et dans la pratique, par un traducteur sur l'autre, et, finalement, le degré de perfection qui a pu être atteint, à l'heure présente, dans la traduction de ce drame.

L'examen des traductions, qui reflètent et modifient tout ensemble la conception du public, en exprimant, par ailleurs, l'opinion de l'auteur, est de première importance pour l'histoire de Shakespeare en France. Le timide traducteur songe constamment à l'effet de son ouvrage sur le public, et même le plus hardi partage inévitablement quelques-uns des préjugés des hommes de son temps. D'un autre côté, l'attitude des contemporains se trouve constamment modifiée par les efforts des traducteurs pour fournir une reproduction de plus en plus exacte de l'original. Les traductions montrent clairement quelle proportion du vrai Shakespeare a été présentée au public français et dans quelles limites le public l'a acceptée.

Jusqu'ici, quand on y regarde d'un peu près, la grande masse des traductions et

Digitized by Google

adaptations n'a reçu que très peu d'attention, ou même pas du tout. *Othello* offre une histoire caractéristique en France, traversant tour à tour, comme d'autres pièces de Shakespeare, des périodes d'impopularité et de faveur. Ce drame n'a pas été traduit et adapté moins de trente fois séparément ; il fut une des toutes premières pièces shakespeariennes appelées à paraître en français et obtint une vogue remarquable pendant toute la période des premières traductions ; finalement, il reste l'unique pièce de Shakespeare qui s'est trouvée traduite par un grand poète.

L'ouvrage comprend cinq divisions : le XVIIIe siècle, le Romantisme, les grandes traductions en prose, l'*Othello* des poètes, l'*Othello* du XXe siècle.

Enquête bien conduite, avec clairvoyance et méthode. La comparaison faite du même passage — le discours d'Othello devant le Sénat de Venise — à travers toutes les traductions du chef-d'œuvre offre un réel intérêt. La valeur relative des diverses traductions shakespeariennes apparaît ainsi en bonne lumière. C'est assurément dans les traductions en prose, qui furent les premières chronologiquement, que les progrès les plus sensibles ont été accomplis et les résultats les plus satisfaisants réalisés. Peut-être une combinaison des diverses traductions de cet ordre — celles de Fr.-Victor Hugo, de Montégut et de Beljame — donnerait-elle la reproduction la plus fidèle qu'on puisse souhaiter du texte shakespearien, plutôt qu'une seule d'entre elles prise à part. Il paraît acquis que, dans l'ensemble, les traductions en prose d'*Othello* sont aussi satisfaisantes que possible. Certes, le progrès est moins manifeste dans les traductions poétiques. Chez elles se révèle comme une sorte de conflit constant entre l'exactitude et la poésie, si bien que les deux éléments en souffrent.

C'est en tant que production théâtrale qu'*Othello* a rencontré la plus grande résistance. Le public a accepté de bonne heure Shakespeare en tant que poète, mais quand il fut question de le voir représenter, son sentiment réprouva nettement tout le système dramatique de l'écrivain. *Othello* a pu connaître des succès sur la scène, mais seulement dans des adaptations, jamais dans des traductions fidèles. Les ouvrages de Vigny, de Gramont, d'Aicard ont tous échoué ; la production d'une œuvre poétique aussi exacte que les traductions en prose a été assurément préconisée, mais personne ne l'a encore tentée.

On lira avec profit et plaisir ce judicieux travail. L'histoire du théâtre shakespearien en France devra en tenir un grand compte.

V. — Le travail de M. Folkierski s'applique surtout aux théories esthétiques. Il ne prétend pas fournir l'analyse des œuvres d'art, mais bien seulement en fixer les tendances générales. Momentanément, l'auteur laisse de côté la pratique pour arriver à définir la théorie qui, bien connue, nous fera mieux comprendre la mise en pratique, les ouvrages eux-mêmes. « Le classicisme du grand siècle finissait que le romantisme, même dans son germe, n'était pas né. Entre les deux se trouve une distance ne présentant rien qui puisse ressortir en relief entre les noms éclatants de romantisme et classicisme, ne portant donc point d'appellation historique. Cet intervalle est rempli par la pensée propre du XVIIIe siècle ». Une telle étude offre pour résultat de nous faire entrer dans l'esprit de complète opposition qui souleva les romantiques contre les épigones des classiques bien plus encore que contre les classiques eux-mêmes, et de nous faire aussi comprendre que cette révolution, sortie nécessairement de certains mouvements préparatoires, n'est en partie qu'une

Digitized by Google

évolution. Ainsi, ce travail traite de ce qui succéda au classicisme sans toucher toutefois aux bornes romantiques.

L'auteur a laissé autant que possible la parole aux contemporains. Il n'arrive que trop fréquemment, observe-t-il, que les manières de penser et de sentir de certaines époques ne nous sont guère connues. Si un sujet spécial comporte la possibilité de connaître les opinions contemporaines d'un siècle révolu, il ne reste, d'après M. Folkierski, qu'à les mettre fortement en lumière en les agençant et les complétant par tout ce qui peut contribuer à les éclairer. Nous arrivons par ce moyen à connaître de plus près les goûts des hommes du XVIII^e siècle. Savoir ce qu'ils aimaient et ce qu'ils pensaient sur ce qu'ils aimaient nous amène à une conception plus juste et plus intime de leur époque. C'est à quoi tend surtout ce volume, résultat de recherches consciencieuses et étendues.

L'introduction traite de la position du problème. Elle montre l'équilibre européen résultant de la situation littéraire de la France : l'auteur n'hésite pas à considérer la pensée, l'art et la littérature de notre pays comme ayant suscité alors un intérêt universel. Peu à peu, toutes les grandes nations de l'Europe prennent part à ce qu'on peut appeler la lutte intellectuelle : il faut bien qu'elles décident de leur attitude envers la littérature qui domine l'Europe, envers la littérature parisienne. Si le XVIII^e siècle est beaucoup plus cosmopolite que le précédent, il est pourtant encore assez français pour que des problèmes apparemment français aient une portée tout européenne.

Dans une première partie, M. Folkierski étudie la pensée générale du siècle : le goût, le beau, l'art et la réalité, la coordination de la suprématie des anciens et du respect de la règle, les arts plastiques dans leur opposition à la poésie. Il aborde alors la poésie et les genres littéraires, puis le théâtre. Une seconde partie nous expose l'intervention d'une forte individualité, celle de Diderot. Pour s'orienter à travers les divers phénomènes du mouvement esthétique du siècle, il suffit de considérer un esprit qui ramasse en lui, comme en une lentille, les mille rayons de la pensée de l'époque et les projette en un faisceau de lumière claire. C'est Lessing qui fournit le sujet de la dernière partie. Ayant médité longuement et attentivement les idées de son époque, l'auteur de la *Dramaturgie de Hambourg* crut pouvoir déclarer la guerre à l'hégémonie française en Europe. Il intenta un procès de révision en règle à toutes les questions esthétiques traitées au XVIII^e siècle, en dirigeant spécialement son action sur deux points : les limites entre la poésie et la peinture d'une part, et le théâtre de l'autre. Une large conclusion nous montre en quoi la désagrégation du classicisme prépara le romantisme.

L'auteur a fait preuve dans son livre d'une connaissance précise de notre littérature, comme aussi des domaines anglais et allemands. Ses jugements nous ont paru équitables et motivés. On pourra recourir avec confiance à cet ouvrage, qui a le mérite de jeter des clartés nouvelles sur une période intermédiaire, qu'il importe, à tous égards, d'approfondir.

Abel LEFRANC.

Digitized by Google

Prof. N. J. KAREÏEV. **Velikaïa Frantsouzskaia Revolutsia** (*La grande Révolution française*). Petrograd, Izdanié A. Ph. Marks, 1918. 5 fascicules, 418-LVII pages.

ID. **Frantsouzskié Istoriki vtoroï poloviny XIX vêka i natchala XX vêka** (*Les historiens français de la seconde moitié du XIX^e siècle et du commencement du XX^e*). Leningrad, « Kolos ». 2 vol., 287 et 303 p. Prix de chaque vol. : 2 roubles.

Adrien BOUDOU, S. J. **Le Saint-Siège et la Russie. Leurs relations diplomatiques au XIX^e siècle.** T. II : *1848-1883.* Paris, éditions Spes, I-XIII-566 pages. Prix : 30 fr.

K. WALISZEWSKI. **Le règne d'Alexandre I^er.** T. III : *La faillite d'un régime et le premier assaut révolutionnaire.* Paris, Plon, 1925. Prix : 20 fr.

Le premier de ces ouvrages, ouvrage de vulgarisation, qui s'adressait à un public très étendu, est un excellent précis de l'histoire de la Révolution française. Le ton en est modéré et scientifique. La préface (chap. I) indique comment l'auteur a conçu sa tâche : il vise surtout à l'exposition exacte des faits et tient ses promesses.

En passant de ce modeste précis à l'ouvrage plus considérable dont nous allons parler, on éprouve une impression désagréable, qui vient peut-être d'un manque d'accoutumance. L'ouvrage est imprimé en orthographe soviétique. La suppression radicale du *iat'* est choquante, celle du *iérr*, rare autrefois, devient la règle : ce reste vénérable des finales indo-européennes, substitut de l'*o* primitif, est condamné. Un *i* unique subsiste, et la logique n'a pas toujours à se louer de cette unification.

Sa première tâche achevée, l'auteur a voulu annexer, à titre de documents, comme addition au petit livre, deux gros volumes qui rendront de grands services au public russe — et à ceux qui lisent le russe. L'auteur expose, dans un premier volume, les opinions des principaux historiens français de la Révolution : cet exposé est divisé, avec raison, en périodes chronologiques. Le chapitre II traite des publicistes contemporains de la Révolution et de ses premiers historiens ; le chapitre III est consacré aux vues de M^me de Staël ; le chapitre IV (la Restauration) examine les histoires de Mignet et de Thiers ; le chapitre V (monarchie de Juillet) celles de Michelet et de Lamartine ; à Buchez et à Louis Blanc est consacré le chapitre VI. Des tables et des index très détaillés complètent ce premier volume.

Un second volume, qui embrasse la seconde moitié du XIX^e siècle et le début du XX^e, est consacré (chap. VII) aux travaux de Tocqueville et de Quinet ; à ceux de Taine et d'Albert Sorel (chap. VIII) ; puis aux divers ouvrages suscités par l'approche du centenaire de la Révolution, vers 1889 (chap. IX). Ensuite sont examinées les histoires de M. Aulard et de Jaurès (chap. X). Le chapitre XI traite des ouvrages des derniers historiens, de M. Madelin, d'Ernest Lavisse, et constate l'état actuel de l'historiographie de la Révolution.

L'auteur ne conclut pas : il avait probablement, pour garder le silence, de bonnes raisons. Il n'a pas cru devoir, je pense, en sa qualité d'étranger, exprimer sur une question si épineuse son avis. Il a eu connaissance du rapport présenté par M. Ph. Sagnac au cinquième Congrès international d'histoire (Bruxelles, 1923) : cet historien a noté, avec une grande précision, ce que recélaient encore d'obscu-

Digitized by Google

rité deux questions capitales, l'origine même de la Révolution, ce qu'elle a pu garder de l'ancien régime, et montré combien la tâche était laborieuse. Que M. Karéïev n'ait pas voulu conclure, on ne s'en étonnera pas.

II. — Avec un second volume prend fin l'ouvrage si utile du P. Boudou ; le tome I a été annoncé dans la *Revue historique* (t. CXLV, p. 211). Les événements racontés touchent, par tant de points, à l'histoire de l'Europe, bien que le livre ait surtout pour sujet les relations diplomatiques entre le Vatican et les autocrates russes, qu'on se trouvera bien d'y recourir. Le talent d'exposition de l'auteur, sa consscience et l'étendue de sa documentation sont les mêmes. Il avait à conter des événements d'un intérêt particulièrement dramatique. Il a rencontré sur son chemin la seconde révolte de la Pologne (1863), la scandaleuse affaire de l'évêché de Chelm et l'apostasie forcée des Grecs unis, l'imbroglio créé par le Kulturkampf germanique avec sa répercussion inévitable sur les relations de la papauté avec la Russie ; dans toutes ces discussions, ni l'autocratie russe, ni ses fonctionnaires, sauf quelques rares exceptions, ne jouent un rôle particulièrement honorable. Chemin faisant, l'auteur trace quelques portraits : nous citerons particulièrement celui du cardinal Antonelli (p. 455), où les ombres et la lumière sont savamment et, semble-t-il, équitablement distribuées. Le ton de l'auteur, sauf peut-être en certains endroits où, sur le fond, d'ailleurs, on serait assez volontiers d'accord avec lui, est, en général, très modéré. Qu'il nous permette une simple remarque : il semble avoir une certaine tendresse pour le verbe *urger*, qu'il emploie un certain nombre de fois : le mot ne figure ni dans Littré, ni dans le *Dictionnaire général de la langue française* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

III. — Le tome III de l'ouvrage de M. Waliszewski ne le cède pas en intérêt aux précédents déjà indiqués par nous (*Rev. histor.*, t. CL, p. 268). Il indique les conséquences de la participation de la Russie aux guerres napoléoniennes. Le tsar suit les inspirations de Metternich : les congrès succèdent aux congrès, celui d'Aix-la-Chapelle à celui de Vérone. Le problème oriental naît, ajourné seulement par les conférences de Saint-Pétersbourg. Le chapitre VII traite de la politique intérieure et de la succession, le chapitre VIII du mouvement révolutionnaire, le chapitre X décrit le mouvement d'expansion russe, les chapitres XII et XIII sont consacrés à la vie sociale et aux mœurs, au mouvement intellectuel... Alexandre meurt à Taganrog : l'auteur raconte la légende qui a couru sur la survie du monarque, et il l'écarte délibérément. L'exposition, qui s'attarde parfois, est en général vive et pleine d'intérêt. Les pages 387-473 contiennent une copieuse bibliographie et une liste alphabétique des plus importants noms de personnes contenus dans les trois volumes : le lecteur s'orientera donc aisément dans ce vaste ouvrage et remerciera l'auteur de lui avoir épargné toute peine.

Le style de M. Waliszewski s'est singulièrement amélioré avec les années : quelques rares fautes de goût subsistent (voir p. 179, l. 12-15). L'auteur écrit (p. 174) « disparut sans trace », souvenir trop fidèle du russe « bezslédno ». Il faut corriger (p. 116, l. 6) « en eau de boudin » ; cette déformation populaire a remplacé à tort « aune de boudin ».

E. DUCHESNE.

Digitized by Google

Kurt Breysig. Vom geschichtlichen Werden ; t. II : Die Macht des Gedankens in der Geschichte in Auseinandersetzung mit Marx und mit Hegel. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1926. In-8°, xxviii-622 p. Prix : 15 mk.

Dans un premier volume, signalé dans la *Revue historique* (t. CLII, p. 98), l'auteur s'est efforcé de démontrer que l'évolution future est déterminée par l'action individuelle, tandis que la collectivité ou la masse représente la force d'inertie. Dans le présent volume, il veut mettre en lumière la puissance de la pensée en histoire.

Il rencontre tout d'abord sur sa route la philosophie hégélienne et la philosophie marxiste (entre lesquelles, d'ailleurs, il y a, comme l'on sait, une filiation directe). Sa critique du marxisme, ou tout au moins de la philosophie de l'histoire de Karl Marx — car il laisse délibérément de côté sa doctrine économique — est celle qui intéressera le plus directement les historiens. M. Breysig, en effet, invoque des faits précis ; pour prouver, par exemple, que les guerres civiles ne sont pas toutes des luttes de classes, il rappelle les guerres religieuses qui ont éclaté en France au xvi^e^ siècle : toutes les classes, dit-il, se trouvaient côte à côte dans les deux camps. L'étude des origines de la noblesse montre que cette classe a souvent pour point de départ une fonction exercée auprès du souverain. En se prononçant, comme il l'a fait, pour le matérialisme historique, Karl Marx n'a vu qu'une face des choses ; il est *einseitig*. Ce n'est pas un pur savant ; il apparaît plutôt encore comme un agitateur, un politicien qu'un chercheur. Toutefois, ajouterons-nous, il ne faut pas oublier que l'auteur du *Capital* a suscité bien des recherches historiques ; sa doctrine, à ce point de vue, a été féconde.

M. Breysig, d'autre part, exagère l'importance de Marx. Sans doute, celui-ci a beaucoup contribué à la formation du socialisme international, mais il n'en a pas été le seul créateur ; sans parler même de Lassalle, il y a eu, à l'étranger, d'autres théoriciens, ne fût-ce que Proudhon, qui ont agi sur la création des partis ouvriers ou socialistes.

Contrairement aux théoriciens, qui placent au premier plan le monde matériel, économique, M. Breysig attribue la plus grande importance aux facteurs psychologiques. Il distingue très heureusement les instincts et impulsions inconscientes, d'une part, et les idées conscientes, d'autre part. Il montre comment certaines institutions se sont développées par l'effet, en quelque sorte, d'une force interne. Il prend comme exemple la *curia regis* des Capétiens, qui, d'abord cour des vassaux du roi, s'est transformée peu à peu en un conseil royal, qui lui-même s'est scindé en plusieurs fractions (Parlement, Grand Conseil, puis Conseil privé, Cour des comptes, etc.), tout en conservant jusqu'à la fin certains traits de sa constitution originelle. On voit se produire cette spécialisation progressive, cette différenciation que l'on observe aussi en bien d'autres domaines de l'activité humaine. L'auteur caractérise heureusement cette force « automatique et aveugle » qui se manifeste si fortement dans la société capitaliste moderne, aux dépens de la pensée libre et active.

Par contre, l'histoire montre aussi le jeu de certaines conceptions conscientes, dans lesquelles se manifeste la liberté de l'esprit humain. L'auteur prend comme exemple la monarchie prussienne. Ce n'est d'abord qu'un État princier, patriarcal ; Frédéric-Guillaume le considère encore comme la chose du souverain ; puis voici

Digitized by Google

que Frédéric II conçoit vraiment l'idée de l'État (au sens moderne du mot), dont il se considère comme le simple serviteur ; ainsi se prépare l'idée de la *nation* prussienne et de la *nation* allemande. On pourra cependant faire remarquer à M. Breysig que la formation de l'État prussien est quelque chose de très particulier, d'artificiel : on trouverait difficilement des exemples analogues dans l'histoire de l'humanité.

Souvent aussi il se produit des sortes de rénovations d'une civilisation antérieure, comme la Renaissance du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, ou encore l'on voit se propager dans l'espace l'imitation, soit d'un art, soit d'une coutume. Là, l'idée joue aussi son rôle, mais avec moins de force que dans l'exemple choisi précédemment.

Enfin, l'auteur nous montre l'emprise exercée par la pensée individuelle sur la collectivité ou sur la masse. Il donne comme exemple Jésus et la fondation du christianisme. Jésus, individualité supérieure, agit sur ses disciples, les apôtres, et ceux-ci sur la masse, qu'ils gagnent peu à peu à la religion nouvelle. M. Couchoud, qui croit pouvoir démontrer que Jésus n'a pas réellement existé et que le christianisme procède d'une sorte de mysticisme collectif, trouvera sans doute l'exemple mal choisi ; en tout cas, l'exégèse moderne, en montrant combien il règne d'incertitudes sur les origines du christianisme, persuadera sans doute à la philosophie de l'histoire d'étudier des événements plus sûrement historiques.

M. Breysig fait, d'ailleurs, sa part au rôle que joue en histoire la masse ou la collectivité ; elle sert, en quelque sorte, de frein aux innovations qui procèdent de la pensée individuelle. Le présent est fait de tout ce passé, dans lequel est venue s'incorporer l'activité de bien des individualités supérieures et pensantes. Et celles-ci ont un pouvoir d'autant plus efficace que, comme Bismarck, par exemple, elles portent en elles tout ce passé, qui forme la trame du temps présent.

C'est bien imparfaitement, par quelques exemples, que nous avons essayé de donner une idée de ce volume, si riche de pensée, si plein de substance, surabondant même, dirions-nous. On pourra reprocher à l'auteur, nourri fortement de la philosophie et de la pensée allemandes, de ne pas assez regarder au delà des frontières. Il ne cite ni Cournot, ni Paul Lacombe, deux penseurs profonds et originaux cependant, et, quand il invoque le témoignage d'événements historiques relatifs à l'histoire de France, jamais ses références ne mentionnent un érudit français. Nous constatons la chose, sans plus ; un maître de l'histoire comparée, comme M. Breysig, n'ignore pas que partout il doit y avoir des idées ou des travaux dont on peut faire son profit. Il fait souvent appel à des disciplines autres que l'histoire, comme la biologie ou la sociologie. On ne peut que l'en louer ; toutefois, c'est avec prudence qu'il faut se servir des observations relatives aux peuples primitifs actuels : elles sont souvent sujettes à caution, et l'on sait que certaines théories, édifiées sur les prétendues coutumes des Australiens contemporains, voient leurs fondements ébranlés, parce que ces coutumes ont été observées d'une façon inexacte par des voyageurs trop pressés ou trop peu attentifs. Sur ce domaine, sociologues, historiens et philosophes ne sauraient être trop circonspects.

Henri Sée.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

M. Harold Temperley vient de publier dans le *Cambridge historical Journal* (t. II, n° 1) une lettre de l'impératrice Eugénie à l'empereur François-Joseph (Chiselhurst, 4 octobre 1870) pour le prier d'exercer son influence à préserver son pays « d'exigences humiliantes et à lui obtenir une paix qui respecte l'intégrité de son territoire » ; à la suite vient un projet de réponse, ou la copie de la réponse faite par l'empereur d'Autriche, qui se dérobe derrière de belles paroles : « Votre Majesté sait qu'un souverain ne peut écouter les seules aspirations de son cœur. Il doit obéir aux exigences de sa position et aux devoirs que la Providence lui a imposés envers les peuples dont les destinées lui sont confiées. » — On nous permettra de rappeler que la *Revue historique* a reproduit en tête du volume CXXVII (1898) une lettre relative au même sujet, si douloureux pour le cœur de tous les Français, au roi de Prusse, et la réponse de Guillaume Ier, datée de Versailles le 26 octobre 1870. L'original de cette réponse, entièrement écrite par le roi, est aujourd'hui aux Archives nationales de Paris, qui l'ont reçue en don gracieux de l'impératrice elle-même. Le roi est tout à fait dans son rôle en écrivant : « L'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter aussitôt que la France aura réparé ses forces et gagné des alliés. » C'est pourquoi Guillaume II nous a déclaré la guerre en 1914.

Histoire générale. — N. Iorga. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité ;* t. I : *Histoire ancienne* (Paris, J. Gamber, 1926, in-8°, x-390 p. ; prix : 30 fr.). — Délaissant pour un temps ses grands travaux sur l'histoire des pays balkaniques, à laquelle il a consacré déjà plus de trente ans d'une extraordinaire et féconde activité, M. Iorga tente à lui seul d'écrire dans notre langue une histoire universelle, qui s'annonce comme une œuvre largement conçue et de nature à ouvrir des horizons nouveaux. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer sommairement le tome I, où se trouve ramassée en moins de 400 pages toute l'histoire antérieure au VIe siècle de l'ère chrétienne. Comme dans la plupart des ouvrages de M. Iorga, il y a dans celui-ci un bouillonnement d'idées parmi lesquelles un choix s'impose ; certains détails demanderaient à être contrôlés, l'auteur ayant une tendance, qu'il avoue pour s'en glorifier, à s'affranchir du témoignage des documents ; certaines parties de l'exposé sont insuffisamment poussées ; mais on notera un remarquable effort pour dominer la masse des faits et en extraire les éléments d'une synthèse véritable, où le jeu des ombres et des lumières réponde plus complètement qu'il n'est coutume à la réalité historique.

Nous attendrons d'avoir reçu la suite de cet important « essai » pour formuler,

Digitized by Google

en pleine connaissance de cause, un jugement sur sa valeur et sa portée. On peut dire dès maintenant qu'il est digne de retenir l'attention. L. HALPHEN.

— M. Émile BRÉHIER, professeur à la Sorbonne, entreprend de publier une *Histoire de la philosophie* qui comprendra deux volumes, l'un pour l'antiquité et le moyen âge, l'autre pour l'époque moderne. Du tome I a déjà paru la première partie qui, après une introduction de 37 pages, suivie d'une bibliographie générale, contient quatre chapitres : les Présocratiques, Socrate, Platon et l'Académie, Aristote et le Lycée (Félix Alcan, 262 p. ; prix : 18 fr.), et sera terminé par d'autres chapitres sur la fin de la période hellénique, le néoplatonisme, le paganisme et le christianisme. La seconde partie est consacrée au moyen âge et à la Renaissance. Le tome II est réservé à la philosophie moderne.

— Charles RAPPOPORT. *La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution* (Paris, M. Rivière, 1925, in-8°, XV-247 p. ; prix : 9 fr.). — Cet intéressant ouvrage appartient plutôt au domaine de la philosophie qu'à celui de l'histoire, et c'est le principal reproche que l'on pourrait lui adresser, car la philosophie de l'histoire ne devrait être, en quelque sorte, que le prolongement des travaux historiques ; ce sont leurs données qui doivent constituer sa substance. Familier avec la littérature allemande, M. Rappoport ne semble pas connaître Cournot, qui, le premier, a traité d'une façon critique la philosophie de l'histoire ; il ne cite pas non plus l'œuvre si originale de Paul Lacombe. Il a bien vu le lien qui existe entre la doctrine évolutionniste, qui a triomphé dans les sciences naturelles, et la conception de l'évolution historique, mais il aurait eu profit, à ce point de vue, à étudier les travaux de M. M. Bergson (*L'évolution créatrice*) et Meyerson (*De l'explication dans les sciences*). Il croit qu'il sera possible de formuler les lois de l'évolution historique ; or, les lois n'étant que des rapports mathématiques, on ne voit pas comment on pourra y soumettre les faits si complexes de l'histoire. Par contre, signalons un effort intéressant pour assouplir la doctrine marxiste, pour montrer qu'il n'y a pas d'antagonisme inconciliable entre le socialisme et l'individualisme ; il s'appuie, en grande partie, sur les théories du grand penseur russe Lavroff, et nous donne une analyse précise de ses idées, si peu connues en France. Signalons encore quelques pages judicieuses sur les relations entre la sociologie et l'histoire. H. SÉE.

— *Europa, 1926. An annual illustrated survey of Europe* (Londres, Europa publishing Co. Ltd., 1926, in-8°, XXVIII-626 p. ; prix : 15 s.). — A côté des annuaires mondiaux qui donnent la plus large place aux statistiques, MM. Michail Farbman, Ramsay Muir et Hugh F. Spender ont inauguré une entreprise originale qui, lorsqu'elle sera au point, rendra de réels services. Leur annuaire se limite à l'Europe et a pour but de travailler à l'unité européenne, aussi est-il rédigé par des écrivains de divers pays qui s'inspirent du désir de rechercher une base commune pour la reconstruction de l'Europe.

Ce caractère apparaît nettement dans les quarante-neuf courtes études par lesquelles il débute. M. WELLS y étudie la reconstruction du monde ; M. NANSEN, le problème des réfugiés ; M. BENÈS, la situation nouvelle en Europe centrale ; M. REDLICH (Vienne), la question d'Autriche ; M. W. MARTIN (Genève), le rôle international de la Suisse ; le général Freiherr VON SCHOENAICH, le désarmement de l'Europe ; M. FABRE-LUCE, les paradoxes du désarmement ; M. NITTI, le libéralisme en Europe ; M. J. LONGUET, le mouvement ouvrier et socialiste en France ;

Digitized by Google

M. CABRINI, le syndicalisme en Italie ; M. Ch. RIST, le protectionnisme et le libre-échange dans l'Europe actuelle ; M. LOUCHEUR, la situation économique de l'Europe ; M. GEHEIM (Berlin), le marché des grains (etc.). Trois études sont consacrées à la Société des Nations, quatre aux découvertes scientifiques, trois à l'activité artistique. Ces exposés, qui donnent une vue fort intéressante des problèmes européens (p. 1-98), sont suivis d'un « Who's who », qui fournit, pour chaque pays européen, des biographies sommaires des personnalités. C'est la partie la plus délicate à mettre au point. Il y a, notamment pour la France, de trop nombreuses erreurs qui rendent certains noms presque méconnaissables. La troisième partie présente des renseignements précis sur les constitutions, l'activité politique et intellectuelle des États. Les statistiques économiques et sociales constituent la quatrième. L'ouvrage se termine par une bibliographie. En dépit d'imperfections, inévitables dans une première édition, cet annuaire est riche de promesses et ne peut manquer d'intéresser les historiens. Ch.-André JULIEN.

— *Annuaire général de la France et de l'étranger* (Paris, Larousse, 1926, in-8°, XXIV-1,140 p. ; prix : 65 fr.). — La septième édition de l'*Annuaire général*, mise au point par la Société d'études et d'informations économiques, présente une documentation précise et riche, fort utile aux historiens. Ils y trouveront, notamment, pour les soixante-quinze États du monde, des notices politiques très sûres. Ils pourront ainsi connaître rapidement les dernières modifications de frontières apportées aux territoires détachés depuis 1920 de l'ancien Empire ottoman pour être placés sous mandat français ou britannique, et l'organisation exacte de l'Union des républiques socialistes soviétiques. On y voit figurer, entre autres, les Républiques de Turkménistan et Uzbékistan, créées en 1925, sur des bases ethniques, avec des territoires de l'ancien Turkestan russe. La notice sur la Société des Nations est une des plus complètes et ne sera pas la moins consultée. Ch.-André JULIEN.

— Paul CHACK. *On se bat sur mer* (Paris, « les Éditions de France » [1926], in-18, 322 p. ; prix : 10 fr.). — Le commandant Chack, qui est à la tête du Service historique de la marine et qui a publié un important ouvrage sur la *Guerre des croiseurs* du 4 août 1914 à la bataille des Falkland, a consacré les divers chapitres de son nouveau volume à diverses opérations ou à divers théâtres maritimes de la Grande Guerre : le beau fait d'armes du *Nord Caper* en Méditerranée en novembre 1915, la fin du *Königsberg* dans la Roufidji, les combats pour la possession du canal de Suez, les événements saillants de la guerre dans l'Adriatique. M. Chack met au service de ses récits des croquis sommaires et commodes, une documentation abondante et précise et, ce que je goûte beaucoup moins, une langue fortement imagée, opiniâtrement technique, par laquelle il croit les relever, alors qu'ils valent par leur contenu même. Mais on se souvient qu'il avait écrit avec M. Claude Farrère un recueil d'autres récits analogues intitulé : *Combats et batailles sur mer*. G. BN.

Antiquité. — Théodore REINACH. *La musique grecque* (Paris, Payot, 1926, in-16, 208 p., fasc. 49-50 de la « Collection Payot » ; prix : 10 fr.). — En deux cents petites pages, précises, substantielles, M. Théodore Reinach a su condenser d'une façon remarquable tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la technique et l'évolution de l'art musical dans la Grèce antique. Aux résultats acquis au temps où Gevaert rédigeait sa grande *Histoire de la musique dans l'antiquité*, il a ajouté le fruit d'une expérience personnelle déjà longue et d'une compétence qui s'est mainte fois affirmée au cours de ces quarante dernières années. Les deux premiers chapitres, les

Digitized by Google

plus développés et peut-être les plus neufs, constituent, sous leur forme abrégée, un véritable traité d'harmonie et de rythmique grecques. On ne saurait trouver meilleure introduction à l'étude de l'art musical lui-même. Un troisième chapitre résume avec une élégante clarté l'essentiel de nos connaissances touchant les instruments utilisés, et plus particulièrement la lyre et l'*aulos*. Enfin, en une trentaine de pages, riches de souvenirs classiques, M. Reinach évoque avec la même sobre précision le rôle de la musique « dans la vie et l'éducation » du peuple grec, les noms de quelques compositeurs ou musiciens notables, les principaux genres de compositions musicales. Les historiens ne seront pas les derniers à le remercier de ce précieux effort de synthèse. Les « appendices », exceptionnellement développés, renferment un petit traité de notation antique avec un fac-similé de l'*Air de Tralles*, une excellente bibliographie et un charmant recueil de tous les spécimens de mélopée grecque qui sont parvenus jusqu'à nous, avec transcription moderne et traduction. Pour la première fois la musique grecque, dans ce qu'elle a de délicatement nuancé et de grâce subtile, est ainsi mise à la portée de tous.

Louis HALPHEN.

— G. BUONAMICI et A. NEPPI MODONA. *L'Etruria e gli Etruschi* (Florence, éditions des *Ente per le attività Toscane*, in-8°, 108 p., avec 40 gravures et une carte; prix : 6 lires). — Cet opuscule est un simple résumé de l'histoire et de la civilisation des Étrusques, clair, d'une lecture agréable et qui a tenu compte des plus récents travaux. L'illustration est très médiocre. Ch. LÉGRIVAIN.

— Paolo TERRUZZI. *La legislazione agraria in Italia all' epoca dei Gracchi* (Milan, impr. *Unitas*, 1926, 26 p. ; extrait de la *Rivista d'Italia*, fasc. V, 15 mai 1926). — Cet essai résume simplement, sans originalité, les opinions courantes sur la législation agraire des Gracques et les lois agraires qui ont suivi, jusqu'à celle de 111.

Ch. L.

— Vasili SINAISKI. *Romulus et Jésus-Christ* (Riga, typographie Latvienne ; *Epistolae et logistorici*, 1926, n° 1, p. 1-16). — Dans une sorte de revue nouvelle rédigée sous forme de lettres, M. Sinaiski signale, dans un français encore un peu incorrect, mais assez humoristique, les difficultés de la double chronologie, grecque et latine, de Romulus, né, selon la première, l'année de la prise de Troie, vers 1200, selon la seconde, l'année de la création des Jeux Olympiques, en 776, et quelques ressemblances entre la vie de Romulus et celle de Jésus-Christ. Ch. L.

— Concetto MARCHESI. *Storia della letteratura latina*, vol. I (Messine-Rome, Principato, 1926, in-8°, 452 p. ; prix : 16 lires). — Cette histoire de la littérature latine est un manuel à l'usage des classes, assez développé, mais sans bibliographie, sans appareil scientifique, sauf quelques notes et des notices sur les manuscrits ; généralement exact, il donne, avec une forme agréable et vivante, avec de petites introductions historiques, la biographie, les traits caractéristiques, l'appréciation des principaux auteurs et des analyses souvent très longues des œuvres essentielles. Le premier chapitre indique sommairement les documents perdus ou conservés de l'époque primitive. Le second expose la période archaïque : pour la poésie, Livius Andronicus, Naevius, Plaute, Ennius, Caecilius, Térence, la comédie indigène, les poètes tragiques, Pacuvius, Accius, la satire avec Lucilius; pour la prose, les orateurs, les annalistes, les érudits, les jurisconsultes, surtout

Digitized by Google

Caton et les Gracques. Pour l'époque de César, le troisième chapitre étudie surtout, pour la poésie, Lucrèce, les petits poètes lyriques, Catulle, les auteurs de mimes ; pour la prose, Cicéron, Varron, César et ses continuateurs, Cornelius Nepos, Salluste. Dans le quatrième chapitre, pour l'époque d'Auguste, ne sont traités que les poètes, Virgile, Horace, les élégiaques, Tibulle, Properce, Ovide. L'auteur aurait pu indiquer beaucoup de textes perdus, notamment Verrius Flaccus, Atticus ; citer plus de documents historiques et juridiques intéressants pour la littérature, *Indigitamenta*, lois, oraisons funèbres, *elogia;* mentionner le traité politique de Salluste. La stèle du Forum n'a pas été trouvée en 1889, mais en 1899.

Ch. L.

Histoire religieuse. — Carl MIRBT. *Quellen zur Geschichte des Papsttums und des rœmischen Katholizismus*, 4e éd. (Tubingue, Mohr, in-8°, XXXII-650 p.). — Que le livre de M. Mirbt ait atteint, vite en somme, la quatrième édition, cela en atteste le mérite. Il groupe sous une forme maniable un grand nombre de textes bien reproduits. Le défaut en a été signalé à propos des éditions précédentes et il n'a pas été atténué dans celle-ci : le choix des documents est souvent tendancieux ; l'idée qu'ils donnent est parfois presque une caricature. Reconnaissons qu'il est fort difficile qu'il en soit autrement, quand on est obligé, par la place dont on dispose et les proportions qu'on doit observer, de représenter de vastes questions très complexes par un petit nombre de documents non glosés. Ce sont de ces cas où « laisser parler les textes » est en réalité une méthode beaucoup moins objective que de faire un exposé qui peut être explicatif et nuancé. Notre critique porte donc beaucoup moins sur les intentions de M. Mirbt que sur la conception même de son livre. Bonne pour une question ou une période limitée, bonne pour l'histoire de l'antiquité ou celle du moyen âge, où les documents ne sont pas trop nombreux et trop longs (cf. l'excellente petite publication de Bernheim, *Die Quellen zur Geschichte des Investiturstreites*), elle ne peut donner de bons résultats, à notre avis, quand on l'applique à un immense ensemble comme l'histoire de l'Église.

E. JORDAN.

— W. K. L. CLARKE. *The ascetic works of saint Basil* (Londres, Society for promoting Christian knowledge, 1925, in-8°, 362 p. ; prix : 12 s. 6 d.). — Une traduction anglaise des œuvres ascétiques émanées de saint Basile ou à lui attribuées ne peut guère, par elle-même, intéresser que le public anglais. Mais ce qui mérite d'être signalé à tout le monde, ce sont les notes substantielles, bien qu'un peu sèches, qui servent d'introduction. M. Clarke y discute les questions d'authenticité (en se fondant pour une bonne part sur des statistiques de mots ; il accepte le *De judicio Dei*, le *De fide*, les *Moralia*, les deux règles), et rejette le reste ; il y étudie diverses institutions et pratiques du monachisme basilien (les monastères doubles d'hommes et de femmes et leurs rapports, les dignitaires monastiques, la confession entre moines). E. J.

— Sister Mary Dolorosa MANNIX. *Sancti Ambrosii oratio de obitu Theodosii* (Washington, The Catholic University of America, 1925, in-8°, XVI-166 p. ; *Patristic Studies*, vol. IX). — Mme Mannix, religieuse de Saint-Joseph de Carondelet, a présenté pour le doctorat en philosophie à l'Université catholique de Washington, une édition du discours de saint Ambroise sur la mort de Théodose, avec une traduction anglaise, des prolégomènes et un commentaire surtout littéraires et

Digitized by Google

grammaticaux, à l'occasion historiques. Elle rencontre naturellement la fameuse question de la pénitence de Théodose et, à la suite du P. Van Ortroy, rejette l'historicité de la scène dramatique de l'évêque arrêtant l'empereur au seuil de la basilique. E. J.

— Luigi Salvatorelli. *Vita di San Francesco d'Assisi* (Bari, Laterza, 1926, in-8°, 251 p. ; prix : 13 l. 50). — Bon travail de vulgarisation ; volontairement dépourvu de toute référence, étranger à toute discussion critique ; mais l'auteur est bien au courant de la question franciscaine comme de l'histoire générale. — E. J.

— Alexandre Masseron. *Saint Antonin, 1389-1459* (Paris, Gabalda, 1926, in-12, 199 p. ; collection *Les Saints* ; prix : 5 fr.). — Le volume de M. Masseron sera parmi les meilleurs de la collection où il figure. M. Masseron connaît bien les sources anciennes de la vie de saint Antonin, ainsi que les travaux modernes ; il en a tiré parti pour un exposé agréable et intéressant. On ne lui reprochera certes pas d'avoir reproduit telle anecdote — l'intervention de Fra Angelico décidant la nomination d'Antonin à l'archevêché de Florence — dont il insinue lui-même qu'elle est médiocrement attestée. Nous ne ferons qu'une réserve : les proportions données par l'auteur aux différentes parties du sujet. La carrière d'Antonin avant son archiépiscopat, de laquelle on sait bien peu de chose, occupe la moitié du livre ; l'archiépiscopat se trouve un peu sacrifié, et surtout le chapitre de saint Antonin moraliste et canoniste. Quelques exemples bien choisis auraient permis de se rendre compte de sa position dans les controverses et de son influence. D'autre part, deux ou trois pages sur la constitution florentine et sur la politique intérieure de Côme de Médicis auraient fait mieux comprendre le sens et la portée de l'intervention de saint Antonin dans la politique en 1458. On dirait que M. Masseron compte ou trop sur la science de ses lecteurs, ou pas assez sur leur légitime curiosité. E. J.

— Félix Sartiaux. *Foi et science au moyen âge* (Paris, Rieder, 1926, in-12, 255 p. ; prix : 9 fr.). — Livre brillant, intéressant, écrit de manière très vivante, reposant sur des lectures bien et même impartialement choisies, mais évidemment précipitées ; quelques gros *lapsus* (ainsi, p. 78, les pièces réunies par Gratien entrant dans les recueils de droit canonique de Boniface VIII et de Clément V, ou, p. 143, le jugement sur Joachim de Flore) montrent que l'auteur est assez peu familier avec quelques-unes des questions qu'il traite. On voudrait plus de souci des nuances et d'objectivité. E. J.

Espagne. — *Discursos leidos ante la Real Academia de la historia en la recepción de* don Claudio Sanchez-Albornoz y Menduiña (Madrid, impr. de la « Revista de Archivos », 1926, in-8°, 235 p. et 1 plan). — En guise de discours de réception à l'Académie d'histoire de Madrid, l'excellent érudit qu'est M. Sanchez-Albornoz a écrit une jolie et pittoresque reconstitution de la vie de la petite cité de Léon au x^e^ siècle. Bien qu'il ait cru devoir adopter le cadre, un peu démodé et un peu trop fantaisiste à notre gré, d'une fiction pour rendre plus suggestive son évocation du passé, M. Sanchez-Albornoz ne semble pas avoir pris trop de libertés avec les documents d'archives, auxquels il ne cesse de renvoyer, ni avec les documents iconographiques, dont il donne de nombreuses reproductions et qu'il utilise souvent avec bonheur. Suivons-le donc avec confiance : avec lui nous pénétrerons successivement dans les milieux les plus divers : à la cour, au marché, dans des maisons par-

Digitized by Google

ticulières ; nous assisterons aux préparatifs militaires des seigneurs, à leur vie, à celle des petits bourgeois comme à celle des clercs, et nous n'en serons ensuite que mieux préparés à tirer parti des textes qu'il cite ou dont il a pris soin de cataloguer les termes les plus significatifs pour l'histoire des mœurs du temps.

On goûtera aussi l'éloge mérité que M. Menéndez Pidal a fait de l'auteur dans sa réponse au discours du récipiendaire. Il clôt d'agréable manière l'élégant petit volume que nous signalons ici. Louis HALPHEN.

— Ernesto MAYER. *Historia de las instituciones sociales y politicas de España y Portugal durante los siglos V a XIV;* t. II (Madrid, publications de l' « Anuario de historia del derecho español », 1926, in-8°, 294 p. ; prix : 20 pesetas). — Nous avons signalé au tome CL (1925), p. 119, le premier volume de cette version espagnole de l'ouvrage inédit de M. Ernst Mayer sur l'histoire des institutions hispaniques au moyen âge. En voici la seconde moitié, dont la traduction est due, cette fois, à M. Ramón Carande, un des meilleurs collaborateurs de l'*Anuario de historia del derecho*. Aussi synthétique que le tome I, celui-ci traite de l'organisation de l'État, dont il passe en revue successivement les rouages centraux : royauté, cour et officiers de la cour, administration centrale, et les rouages provinciaux : fonctionnaires et assemblées. La discussion des thèses de M. Mayer nous entraînerait trop loin ; mais nous devons dire que sa méthode générale appelle les plus sérieuses réserves. Au lieu de procéder en historien, c'est-à-dire de suivre l'évolution des institutions en faisant état pour chaque époque des données fournies par les textes contemporains, il croit pouvoir écrire une sorte de traité de droit constitutionnel aux cadres rigides, en utilisant pêle-mêle les documents d'époques et de provenances les plus diverses. Il n'aboutit ainsi qu'à des formules de valeur douteuse et s'expose à décevoir aussi bien les juristes que les historiens. Cependant, dans son étude de l'administration provinciale, il s'efforce de faire avec un peu plus de netteté la part des éléments gothiques et romains en présence. Il y a là quelques pages utiles, sinon très neuves, qu'on pourra consulter avec fruit. Aucune place n'est faite, semble-t-il, à l'influence des institutions musulmanes. Au total, livre déconcertant, qu'il appartiendra aux érudits de la jeune école historique et juridique d'Espagne de refaire sur des bases nouvelles, et en s'aidant des documents d'archives, que M. Mayer a presque entièrement négligés. L. H.

— *Catalogo monumental de España. Provincia de Caceres, 1914-1916*, par José Ramón MÉLIDA (Madrid, Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, s. d., 3 vol. in-8°, IX-316, 414, 310 p. et 287 pl.). — Ce répertoire, complément de celui que l'auteur a déjà consacré à l'Estremadoure méridionale (province de Badajoz), se présente sous le même aspect : les monuments historiques décrits, classés par ordre géographique, sont répartis à l'intérieur de grandes divisions chronologiques correspondant à la préhistoire, aux dominations romaine, wisigothe et arabe, aux temps de la Reconquête et à l'époque moderne. D'excellents et nombreux clichés permettent de compléter ce que les descriptions ne font qu'indiquer à grands traits.

Au point de vue historique, la partie septentrionale de l'Estremadoure, pays de culture et d'élevage, forme une région dont le caractère général s'est à peine modifié au cours des âges. La domination romaine fut pour le pays une période particulièrement heureuse, attestée par les ruines de monuments tels que les temples de

Digitized by Google

Talavera la Vieja et de Fuentidueñas, l'arc de Caparra, les ponts d'Alcantara et d'Alconetar. Les divers envahisseurs, Alains, Suèves et Arabes, ont laissé peu de traces de leur passage, quelques forteresses, des murailles de ville et de vastes citernes, à Caceres, Trujillo et Galisteo. Ce n'est qu'à partir du dernier tiers du moyen âge et pendant tout le XVI^e siècle que ces territoires retrouvent leur ancienne prospérité. Après la Reconquête, s'élèvent les cathédrales de Coria et de Plasencia, les célèbres monastères de Guadalupe et de Yuste ; dans les villes, à Caceres, les Solis, les Golfines, les Ulloa construisent de puissantes maisons fortifiées ; à Trujillo, les conquérants de l'Amérique se font élever des palais. De tous ces monuments, le plus fameux est le monastère de Notre-Dame de Guadalupe, qui, enrichi et favorisé par la royauté, devint un des plus riches et des plus importants de l'Espagne et resta pendant longtemps un des premiers centres d'art de la Péninsule, non seulement par les trésors qu'il conservait, mais aussi par les ateliers qu'il entretenait. Raymond LANTIER.

France. — Jehanne D'ORLIAC. *Anne de Beaujeu, roi de France* (Paris, Plon, 241 p., in-16 ; prix : 9 fr.). — Livre d'amateur, dont on pourrait excuser les inexpériences s'il n'était pas aussi prétentieux. L'auteur croit (p. 78) que les paysans avaient des députés aux États-Généraux ; place (p. 87) les ducs (?) de Comminges parmi « les seigneurs du Centre et de l'Est » ; attribue à Anne de Beaujeu le discours, fort banal d'ailleurs et semblable à mille opuscules scolastiques, de Philippe Pot (p. 81) ; déclare que Charles VIII a été empoisonné par la République de Venise (p. 134) ! Etc... P. D.

— John A. FAIRLEY. *Lauriston castle, the estate and its owners* (Édimbourg, Oliver et Boyd, 1925, 227 p., 15 illustr. et une carte du domaine). — Le château de Lauriston, situé dans la paroisse de Cramond, proche d'Édimbourg, a été acquis en 1683 par William Law, riche orfèvre de cette ville. De son mariage avec Jeanne Campbell (1663), il eut douze enfants, dont un fils, John, qui, sous le nom francisé de Lass, a fait, sous la Régence, la retentissante fortune que l'on sait. La monographie de M. Fairley, présentée avec une érudition et un goût parfaits, intéresse donc tout particulièrement les Français. On y trouvera l'histoire détaillée de la famille au XVII^e et au XVIII^e siècle et d'utiles rectifications pour la biographie du futur contrôleur général et de ses descendants. Un de ses petits-neveux, né et élevé en France, fut gouverneur de Pondichéry (1760) et maréchal de camp (1780) ; de son mariage avec une Portugaise, Jeanne Carvalho, il eut neuf enfants, dont Jacques-Alexandre-Bernard ; né à Pondichéry en 1768, celui-ci fut maréchal de France en 1823 et porta le titre de comte, puis de marquis de Lauriston, nom donné à une rue de Paris. Le contrôleur général et le marquis sont donc deux illustrations d'origine écossaise naturalisées en France, et il faut savoir à M. Fairley le plus grand gré des renseignements si minutieux, contrôlés avec tant de soin, qu'il a réunis sur cette famille et son étrange destinée. Ch. B.

— Édouard SONET. *Voltaire et l'influence anglaise* (Rennes, impr. de l'*Ouest-Éclair*, 1926, in-8°, 210 p. ; thèse de doctorat de l'Université). — Le principal intérêt de ce consciencieux ouvrage, c'est d'étudier d'ensemble, sur tous les domaines, l'influence de l'Angleterre sur Voltaire. L'effort de M. Sonet est d'autant plus méritoire que, professeur dans une Université canadienne, la préparation de son livre lui a été plus malaisée que s'il avait vécu en France ; en fait, il connaît moins bien

Digitized by Google

les travaux français que les anglais. Après avoir indiqué justement qu'on n'est pas très bien renseigné sur la vie de Voltaire en Angleterre, il montre que celui-ci, pendant son séjour même, s'est imprégné de la littérature anglaise ; Voltaire connaît fort bien, pour les avoir lus dans le texte même, des écrivains comme Dryden, Addison, Swift, Pope. Dans le passé, il ne remonte pas plus haut que Shakespeare, mais il a bien compris au moins tout un côté du génie du grand dramaturge. Dans des chapitres très nourris, M. Sonet marque très nettement l'influence de la philosophie de Locke et des idées de Newton sur les propres conceptions de Voltaire ; il emprunte aux Anglais la doctrine de l'empirisme ; il s'élève, comme eux, contre la métaphysique nuageuse. Enfin, il a beaucoup contribué à répandre en France les découvertes et les doctrines scientifiques de Newton. Ce sont les déistes anglais, comme Collins, qui lui ont inspiré une partie de ses arguments contre la théologie, en faveur du déisme et de la libre pensée. Bolingbroke, moins original, lui a été cependant fort utile en l'initiant, en quelque sorte, à tout le mouvement d'idées qui s'épanouissait en Angleterre au moment où il y débarquait. En politique même, Voltaire a subi l'influence de la doctrine libérale anglaise. M. Sonet a raison de le penser, mais cette partie de son travail nous semble la moins satisfaisante, parce qu'il n'a pas toujours une idée très nette des conceptions politiques de Voltaire. Il n'est pas juste d'affirmer que, pour la France du moins, Voltaire croyait à la supériorité de la monarchie absolue. Quand il dit, dans l'*A. B. C.* : « Notre jurisprudence criminelle est équitable et n'est point barbare, nous avons aboli la torture », nul doute que ce ne soit une de ces formules ironiques qui lui étaient familières, et sur laquelle nul lecteur ne pouvait se tromper. Par contre, les conclusions de l'ouvrage nous paraissent très judicieuses : Voltaire, à tous les points de vue, a grandement subi l'influence de l'Angleterre, mais il n'en est pas moins original, et c'est une erreur de le considérer comme superficiel, parce que son clair génie « illuminait » toutes les questions auxquelles il touchait. H. SÉE.

— RESTIF DE LA BRETONNE. *La vie de mon père*, introduction et notes de Marius BOISSON (Paris, Bossard, 1924, in-8°, 289 p. ; coll. des *Chefs-d'œuvre méconnus;* prix : 15 fr.). — Dans la prolixe production de Restif de La Bretonne, la *Vie de mon père* tient une place à part ; on continue à la lire volontiers ; aussi accueillera-t-on favorablement cette nouvelle et jolie édition. Cet ouvrage marque bien la date où il a paru (1778), non seulement parce qu'il déborde de « sensibilité » (on y verse des torrents de larmes), mais aussi parce qu'il vante l'agriculture et la vie champêtre. Il contient aussi sur les mœurs villageoises quelques détails qui méritent d'être retenus par l'historien de la société. H. S.

— Eugène TARLÉ. *Napoléon et les intérêts économiques de la France* (23 p. ; extrait de *Napoléon*, 1926). — Dans cette intéressante étude, écrite en grande partie à l'aide de documents inédits, M. Tarlé montre que Napoléon envisage les intérêts économiques surtout en fonction de la puissance de l'État. Il est guidé par deux principes : 1° un État ne peut être puissant sans une industrie florissante ; 2° une industrie florissante ne peut exister sans un régime de protection. Aussi, l'Empereur ne s'est-il jamais départi de la politique protectionniste, qu'il appliqua de la façon la plus rigoureuse, et de sa propre autorité. Il n'accorde, d'ailleurs, de subventions qu'aux nouvelles branches d'industrie, et il n'hésite pas à sacrifier les pays annexés aux « anciens départements ». Jusqu'en 1811, aucune voix ne s'était élevée contre ce régime, qui lésait cependant de nombreux intérêts commerciaux ;

Digitized by Google

mais, à la suite de la crise de 1811, de sourdes récriminations commencent à se faire entendre dans le monde des négociants. Napoléon prétendait faire croire que tous les progrès de l'industrie étaient dus à la sollicitude de son gouvernement. C'est dans cette idée que fut décidée l'Exposition de 1806. Il voulait en imposer à l'opinion. H. S.

— Maurice Dommanget. *Eugène Varlin* (éditions de la jeunesse : « Les belles figures du prolétariat ». Saumur, l'École émancipée, [1926,] in-16, 48 p.). — Varlin méritait cette biographie émue d'un historien que les questions ouvrières ont toujours préoccupé. Né à Claye (Seine-et-Marne) en 1839, ouvrier relieur, Varlin, en effet, est un autodidacte passionné, un socialiste convaincu ; militant de la Société des relieurs, délégué à l'Exposition de Londres de 1862, signataire du manifeste des Soixante, membre de la Section parisienne de l'Internationale, créateur du restaurant coopératif « la Marmite », Varlin a courageusement subi les persécutions de l'Empire dit libéral et poursuivi sans arrêt son idéal d'émancipation ouvrière. C'est ainsi qu'il devait être amené à participer à la Commune, pour laquelle il mourut le 28 mai 1871. G. Bn.

— Le ministère de l'Instruction publique a distribué le *Dictionnaire topographique du département du Cher*, entrepris par Hippolyte Boyer, revu et publié par Robert Latouche (Imprimerie nationale ; chez Ernest Leroux, 1926, in-4°, xxxii-420 p.). L'introduction contient le tableau de la *Civitas Biturigum* pour la période ancienne ; pour l'époque médiévale et moderne, ceux des divisions judiciaires, financières, ecclésiastiques ; enfin, pour la période contemporaine, on indique comment s'est formé le département du Cher.

— G. Brousseau. *Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza* (Paris, Société d'éditions géographiques, 1925, in-8°, 141 p. et phot.). — M. Brousseau, qui fit partie de l'équipe de Savorgnan de Brazza à partir de 1884, a voulu évoquer la figure puissante et si captivante du grand explorateur. Il a, dans cette intention, écrit un court ouvrage où se mêlent des souvenirs de voyage et des considérations sur la géologie, le fétichisme, la politique. Il est souvent difficile de discerner qui, du voyageur, de l'administrateur, de l'homme de science, ou du romancier, tient la plume. M. Delafosse, qui a écrit la préface, n'a pas dû être peu étonné d'apprendre que le fétichisme « est un mélange dénaturé du culte des dieux en exil de l'Égypte, de Carthage et de Rome » (p. 105). Le récit de la mort de l'explorateur Hodister serait émouvant, s'il n'était de bien mauvaise littérature. On est heureux, chaque fois que l'auteur nous ramène à la figure de Brazza, si vrai et si parfaitement honnête, même vis-à-vis du nègre le plus humble, et l'on comprend qu'il ait inspiré au sergent noir Malamine assez d'affection et d'audace pour que celui-ci ait, dit-on, lancé à Stanley l'apostrophe véhémente que portait récemment au théâtre l'auteur de *Bava l'Africain* : « Premier coup, Foute moi le camp. Au troisième coup, je tire ! » Ch.-A. Julien.

— *Nomenclature des journaux et revues en langue française paraissant dans le monde entier*, publiée par l'*Argus de la Presse* (1926-1927, 787 p.). — Cette nouvelle édition ne mentionne pas moins de 10,000 noms distribués en six chapitres : 1° quotidiens de Paris (80) ; revues et périodiques de Paris (2,800) ; grands régionaux ; grands départementaux ; journaux de province et des colonies (4,700) ; journaux en langue française à l'étranger. A ceux-ci, on peut ajouter maintenant

Digitized by Google

Epistolae et logistorici, en forme de journal non périodique, fondé en 1926 par le prof. Dr. Vasili Sinaïski (Riga, 1926). Ce recueil se compose de lettres rédigées par M. Sinaïski sous une forme humoristique, mais au fond avec une érudition bien informée et très critique. Le n° 1, intitulé *Romulus et Jésus-Christ*, a été mentionné plus haut, p. 276.

Grande-Bretagne. — Carolus Plummer. *Miscellanea hagiographica Hibernica* (Bruxelles, Société des Bollandistes, n° 15 des « Subsidia hagiographica », 1925, 286 p.). — Ce volume contient le texte inédit de plusieurs vies de saints irlandais : 1° celle de Mac Creiche, saint très local, mal connu et dont la biographie n'a aucune valeur historique (p. 7-96) ; 2° vie de Naile, petit-fils présumé d'un roi de Munster mort en 490 ou 491 ; tout ce qui est dit de lui se rapporte à la région de Lough Erne (p. 97-155) ; 3° vie de Cranat, saint qui vécut dans la région de Fer Muighe, correspondant en partie à l'actuelle baronnie de Fermoy (p. 157-169). Le savant éditeur a fait précéder chacune de ces vies d'une introduction qui enseigne tout ce qu'on peut savoir sur l'homme et sur la valeur historique ou littéraire de son hagiographie ; à la suite viennent les notes et les indices. Après ces trois textes, édités avec le soin minutieux que M. Plummer apporte à toutes ses publications, vient *A tentative catalogue of irish hagiography*, divisé en six sections : 1° vies irlandaises des saints irlandais ; 2° brèves histoires et anecdotes ; 3° traités manuscrits en irlandais sur l'hagiographie irlandaise en général ; 4° hymnes et poèmes historiques ; 5° vies latines de saints irlandais, complétant la *Bibliotheca hagiographia latina ;* 6° vies irlandaises de saints non irlandais. Pour les sources imprimées, il faut consulter la *Bibliography of irish printed literature* de Best. Le catalogue est suivi de deux indices pour les noms de lieu et de personne. Ch. B.

— *Calendar of the patent rolls preserved in the P. Record office. Edward VI ;* vol. III : *1549-1551* (Londres, H. M's Stationary office, 1925, 437 p. ; prix : 1 livre 10 s.). — Ce volume, distribué après le tome IV que nous avons récemment annoncé (t. CLII, p. 293 ; sur les tomes I et II, voir t. CXVIII, p. 286), est, comme les précédents, composé en très grande partie de dons d'argent ou de terres, fournis par la « Court of augmentations ». On y trouve, par exemple, une longue énumération de dons faits à la sœur du roi, Élisabeth, en vertu du testament de leur père Henri VIII (p. 238-242). D'autres récompensent un des gentilshommes de la Chambre, Thomas Cawarden, pour les machines de guerre qu'il avait imaginées et fabriquées lors du siège de Boulogne en 1542 (p. 111) ; ou bien John Cheke, un des professeurs d'Édouard VI (à la date du 18 janvier 1551, le roi le qualifie « adolescencie nostre institutor »), à cause de la diligence avec laquelle il s'était acquitté de ses fonctions auprès du jeune prince (p. 113) ; ou bien encore Richard Sackville, « chancellor of Augmentations », en considération des promesses faites par Henri VIII et des soins qu'il a pris pour « ouvrir des écoles secondaires, conférer des bénéfices à des prédicateurs et à des pauvres, doter des vicaires, payer les dettes et autres bonnes œuvres » (p. 214). Ce dernier acte, très détaillé, est particulièrement intéressant. — Les érudits chargés de la nouvelle édition du *Dict. nat. biogr.* trouveront d'utiles renseignements concernant Sackville et Cheke. — Ch. B.

— James Frederick Chance. *British diplomatic instructions, 1689-1789 ;* vol. III : *Denmark* (Londres, Royal historical Society, 1926, xlii-229 p.). — Ces instructions aux ambassadeurs britanniques sont publiées d'après des copies authen-

Digitized by Google

tiques conservées au P. Record office ; certaines existent aussi en original au British Museum, chiffrées pour la plupart, et le déchiffrement n'en est pas toujours sûr. Dans l'introduction, M. Chance expose assez brièvement ce qu'il est nécessaire de savoir pour relier les pièces les unes aux autres. L'annotation est réduite au plus strict minimum. La situation du Danemark, royaume alors maître du Sund et de l'embouchure de l'Elbe, sa constante rivalité avec la Suède, donnaient à ce petit pays une importance politique et économique telle que son alliance était fort désirable et recherchée. Elle intéressait toutes les puissances européennes riveraines de la mer du Nord et de la Baltique. Le présent ouvrage importe donc à l'histoire générale de l'Europe. Ch. B.

— J. Holland Rose. *A short life of William Pitt* (Londres, Bell et fils, 1925, VI-224 p. ; prix : 4 s. 6 d.). — En 1911, l'éminent historien publia, comme chacun sait, une importante biographie du célèbre homme d'État. Il en donne aujourd'hui un abrégé, mais il prévient que, dans ce remaniement, il a utilisé de nombreux documents publiés depuis l'apparition de son grand ouvrage et que, ne contenant aucune référence, il faudra se reporter au texte et aux notes de 1911 ; il demande enfin qu'on veuille bien croire qu'il n'avance rien aujourd'hui qui ne soit appuyé sur des documents. On lui fera volontiers crédit sur ce point. Les spécialistes sauront bien retrouver les passages nouveaux. Ch. B.

— Constantia Maxwell. *A short bibliography of irish history* (The historical association, oct. 1921, 32 p.). — Bien que déjà assez ancien, il est bon de signaler cet utile instrument de travail, qui contient plus de 520 articles. Miss Maxwell énumère successivement les bibliographies, les périodiques, les collections de documents. Viennent ensuite les périodes chronologiques, enfin les diverses catégories de sujets (histoires locale, ecclésiastique, littéraire, économique et sociale, archéologie et arts). Ce n'est pas une bibliographie critique ; cependant, des indications sont données sur le contenu et la valeur de certaines publications. — H. Sée.

— John William Adamson. *An outline of English education, 1760-1902* (Cambridge, at the University press, 1925, 74 p. ; prix : 3 s.). — C'est un extrait de la *Cambridge history of English literature* (chap. XIV du t. XIV) ; il fait suite au chapitre du t. IX où l'auteur traite de l'éducation en Angleterre depuis le début du XVII^e siècle jusqu'en 1760. On a reproduit à la suite du tirage à part l'abondante bibliographie qui, dans le t. XIV, est, comme on sait, placée à la fin du volume ; c'est ce qui fait l'utilité de la présente brochure. Ch. B.

Islamisme. — *Encyclopédie de l'Islam.* Livraisons 31 (*Kasam-Al-Kef*) ; 32 (*Al-Kef-Kharidjites* ; D (*Sari Ab Allah Effendi-Serbedars*) (Leyde et Paris, Auguste Picard, 1925 et 1926, 3 livraisons de 64 p. ; prix : 3 florins hollandais chacune). — En dépit de la mort de R. Basset, doyen de la Faculté des lettres d'Alger, et de celle, toute récente, de son fils, H. Basset, directeur de l'Institut des hautes études marocaines, l'*Encyclopédie de l'Islam*, dont ils dirigèrent tour à tour l'édition française, poursuit rapidement sa publication, en deux séries parallèles.

Les trois dernières livraisons apportent, dans leurs articles confiés aux savants de tous pays, la même richesse de documentation que les précédentes. Voici, classés par matières, les articles les plus importants, avec le nom de leur auteur :

a) *Villes.* — Kashgar, en Turkestan chinois (Huart) ; Kaskar, en Irak (Streck) ; Alkasr al Kabir, au Maroc (Yver) ; Kastilya = Tozeur et sa région (Yver) ; al

Digitized by Google

Katif, port du golfe persique (GROHMANN) ; Kazan, capitale de la république soviétique des Tatares (BARTHOLD) ; Kaziman, le célèbre pèlerinage chiite près de Bagdad (STRECK) ; al Kef, en Tunisie (YVER) ; Kerc, en Crimée (BARTHOLD) ; al Khalil, l'ancien Hébron (HONIGMANN) ; Sawakin, port de la côte occidentale de la mer Rouge (GROHMANN) ; Segu, au Soudan français (DELAFOSSE) ; Selanik = Salonique (KRAMERS) ; Senna, chef-lieu du Kurdistan et sa province (MINORSKY) ; Serajevo (BABINGER).

b) *Régions et peuples.* — Kashmir (DAMES) ; Al Kasim, en Arabie centrale (GROHMANN) ; Kataban, en Arabie S.-W. (TKATSCH) ; Katanga (VAN DER STRAETEN) ; Kerkina = îles Kerkenna (YVER) ; l'oasis de Khaibar (GROHMANN) ; la passe de Khaibar (HAIG) ; al Khalidat = les îles éternelles = les Canaries (SCHWARZ) ; le Sénégal (DELAFOSSE) ; les Sarrasins (MORDTMANN).

c) *Biographies, dynasties.* — Kasim Pasha, homme d'État ottoman du XVI^e s. (BABINGER) ; al Kazwini, géographe du XIII^e s. (STRECK) ; Kemal, poète turc du XIX^e s. (MENZEL) ; Kemal Pasha Zade, historien et juriste ottoman du XV^e s. (BABINGER) ; Khair Al Din = le corsaire Barberousse (YVER) ; Khair Al Din Pasha, grand vizir d'Abdul Hamid (MENZEL) ; Khairullah Efendi, historien turc du XIX^e s. (MENZEL) ; le général Khalid, contemporain de Mahomet (ZETTERSTEEN) ; Khalid Ziya, le premier prosateur et conteur de la littérature turque moderne, né en 1866 (MENZEL) ; Khalid Pasha, nom de trois grands vizirs turcs (KRAMERS) ; Kwandamir, historien persan du XVI^e s. (BEVERIDGE) ; al Khansa, la plus grande poétesse arabe, contemporaine de Mahomet (KRENKOW) ; Sawda Bint Zama, la deuxième femme de Mahomet (GROHMANN) ; Sélim I^er, II et III, 9^e, 11^e et 28^e sultans ottomans (KRAMERS) ; dynastie des Sasanides (BUCHNER) et des Seldjukides.

d) *Droit, religion, littérature, sciences.* — Katib, l'écrivain ou le scribe (KRENKOW) ; Katl, le délit de tuer et sa punition (SCHACHT) ; Kawthar, la plénitude (HOROVITZ) ; Khadlan, l'acte d'Allah retirant sa grâce (WENSINCK) ; Khalifa, titre du chef suprême du monde musulman (ARNOLD) ; Khalk, l'activité créatrice de Dieu (DE BOER) ; Khamr, le vin (WENSINCK) ; Kharadj, le tribut (JUYMBOLL) ; Sarik, le voleur (HEFFENING) ; Sawn, le jeûne (BERG) ; al Khabir, figure populaire des contes (WENSINCK) ; Kaws Kuzah, l'arc-en-ciel (WIEDEMANN).

Ch.-A. JULIEN.

— Max MEYERHOF. *Le monde islamique* (Paris, Rieder, 1926, in-8°, 80 p. et 59 pl. ; prix : 15 fr.). — Le court ouvrage de M. Meyerhof est une réussite. Non seulement l'auteur a su condenser, en termes précis, ce qu'il est nécessaire de savoir des origines du monde islamique, de ses caractères et de son extension actuelle, mais il a insisté sur les événements récents qui ont marqué l'histoire des pays musulmans. On trouvera sur la Turquie, la Perse, la Mésopotamie, l'Égypte, des renseignements sûrs qui permettent de suivre leur existence agitée jusqu'en 1925. Quant aux cinquante-neuf planches en héliogravure, elles ont été choisies de façon à représenter toutes les formes de l'activité musulmane à travers le monde et à donner un tableau de la civilisation de l'Islam qui est des plus suggestifs.

Ch.-A. JULIEN.

Italie. — M. C. MANFRONI est un des maîtres les plus écoutés de l'École historique italienne contemporaine. Il s'est, en particulier, fait un nom en matière d'historiographie navale et de cartographie historique. Aussi sommes-nous heureux de

Digitized by Google

signaler les *Scritti storici in onore di C. Manfroni nel XL anno d'insegnamento* (Padova, Draghi, 1925, in-8°, XXVI-456 p., avec portrait), contenant une belle moisson d'études variées et d'hommages attendus : R. Cessi, *C. Manfroni ;* T. di Revel, *Omaggio della marina italiana ;* A. Solari, *Sulla battaglia del lago Plestino ;* Dazzi, *Una carta romagnola con lo statuto integrale della « Giovane Italia » ;* B. Benussi, *Pietro Kandler nella sua vita e nelle sue opere ;* F. Negri, *Pisa e Firenze nell' ottobre* 1495 *in due lettere inedite di Pandolfo Collenuccio ;* L. Chiarelli, *Una congiura nel dipartimento della Sesia contro il governo napoleonico ;* A. Sorbelli, *Massimiliano Menotti a Monte Pelago e Monte Pulito ;* V. Vitale, *Genova ed Enrico VI di Svevia ;* R. Quazza, *Idee e programma nel partito moderato alla vigilia del trasformismo ;* A. Foratti, *Note sul castello di Ferrara ;* M. Roberti, *Ricerche intorno alla colonia veneziana in Constantinopoli nel sec. XII ;* G. Solitro, *Valentino Parini e l'emigrazione veneta ;* L. Rizzoli, *Degli antichi scettri universitari ed in particolare di quello dell' università degli scolari giuristi ;* G. Po, *La difesa ad oltranza di Venezia affidata alla marina ;* G. Soranzo, *Un canonico padovano vescovo intruso a Vicenza negli anni 1280-1282* ; G. Paladino, *Le idee politiche di un letterato napoletano ;* H. Kretschmayr, *Venedig und Ungarn ;* G. Zimolo, *La neutralità di Venezia sul principio della guerra per la successione di Spagna ;* A. Simioni, *Una storica persecuzione, Maria Carolina di Napoli e G. Gorani ;* A. Moschetti, *L'età della sala padovana della Ragione ;* A. Ferriguto, *Fonti della critica giorgionesca ;* W. Lenel, *Giovani Villani und die Schlacht bei Montaperti ;* B. Cestari, *Controversie canoniali di messer P. Bembo ;* C. Ferrari, *Come finirono i beni comunali di Somma campagna ;* E. Troilio, *L'oroscopo della religione ;* A. Barzon, *Fratolea cappellanorum Civitatis Paduae ;* M. Brunetti, *Le istruzioni di un nunzio pontificio a Venezia al suo successore ;* G. Luzzatto, *Per la storia delle costruzioni navali a Venezia nei secoli XV e XVI ;* G. Fabris, *Giovanni dall' Oglio funzionario austriaco e rimatore, 1794-1868 ;* G. Lorenzetti, *Gli affreschi della facciata di Palazzo Trevisan a Murano ;* C. Landi, *Urgentibus imperii fatis.* — Il était juste que Venise, à l'occasion de M. C. Manfroni, ne fût pas oubliée. G. Bourgin.

— Comtesse Provana di Collegno. *Diario politico, 1852-1856*, publié avec introduction et documents inédits par les soins du comte Aldobrandini Malvezzi (Milan, Hœpli, 1926, XXXVIII-514 p. ; prix : 28 lire). — Le comte Giacinto Collegno, après avoir été exilé du Piémont pour participation aux événements de 1821, a joué un rôle assez important lors de la révolutionde 1848 ; il a été ministre de Sardaigne à Paris jusqu'à la fin de 1852 ; puis, il a pris part aux débats du Sénat piémontais jusqu'à sa mort en 1856. La comtesse Collegno tenait un *Journal* dont les quatre années publiées montrent l'importance, car il constitue en réalité les *Mémoires* de son mari, qui était à même de pénétrer maints secrets. Les événements qui ont mené la France du coup d'État à la proclamation de l'Empire, les luttes intérieures du Piémont, son entrée dans l'alliance franco-anglaise contre la Russie, le congrès de Paris, telles sont les parties essentielles de ce récit qui contient des détails inconnus et de haute valeur. Le comte Aldobrandini Malvezzi a fait précéder le *Diario* d'une substantielle préface ; il y a joint d'intéressants documents inédits, notamment une importante correspondance avec le comte Oldofredi pendant le congrès de Paris. Paul Matter.

Pays-Bas. — On ne saurait évaluer trop haut l'importance du service que rend M. Henri Sée en donnant un aperçu clair et ordonné de l'*Activité commerciale de*

Digitized by Google

la Hollande à la fin du XVII^e siècle (Paris, Rivière, 1926, in-8°, 54 p. ; *Revue d'hist. écon. et soc.*, 1926, n° 2), c'est-à-dire avant et après la paix de Ryswick. Ses principales sources ont été les célèbres *Mémoires* de P.-D. Huet, écrits en 1696-1697, maintes fois édités de 1712 à 1718, et le *Mémoire touchant le négoce et la navigation des Hollandais*, que l'ambassadeur Bonrepaus, vers 1698-1699, demanda au négociant zélandais Izaak Loysen (publié en 1699 et réédité par P.-J. Blok). Mais la connaissance qu'il a du néerlandais a permis à M. Sée de compléter et d'éclairer ces textes essentiels (qui ont dû, entre parenthèses, servir à la réédition du *Parfait négociant* de Jacques Savary). Nos étudiants, à qui l'histoire des Provinces-Unies apparaît trop souvent comme une histoire en l'air, uniquement politique, diplomatique et religieuse, sans sa base économique, trouveront dans ce bref article ce qu'il leur est indispensable de connaître. H. Hr.

Russie. — *The Red Terror in Russia* (London, J. M. Dent and Sons, 1926, 272 p. ; prix : 6 s.). — Le livre qui a paru récemment sous ce titre, en traduction anglaise, est l'œuvre de S. P. Melgounov (né en 1879) qui, après avoir lutté contre le tsarisme, resta en Russie, en octobre 1917, pour combattre le bolchévisme. Emprisonné, à maintes reprises, par les bolchéviks, puis remis en liberté, il a été définitivement expulsé de Russie, en 1925, par les maîtres d'alors, avec interdiction de rentrer dans sa patrie. Les chapitres I et II (otages) exposent les représailles qui vengèrent la mort d'Ouritskii, tué par Kannengiesser (1918) : cinq cents otages furent fusillés. Le chapitre III (blood statistics) dresse la statistique du sang versé sur tout le territoire depuis cette date jusqu'en 1924. Ensuite sont décrites (chap. IV) les horreurs de la guerre civile. Les chapitres V et VI exposent les principes du « Terrorisme de classe » et le fonctionnement de la « Tchéka ». Le chapitre VII montre comment le bolchévisme condamnait à l'exil, quel traitement il réservait à ses prisonniers. Le chapitre VIII et dernier établit, en conclusion, que le régime de la Terreur constitue « l'orgueil et la joie du parti communiste ». De loin en loin, des photogravures mettent sous les yeux des scènes horribles et quelques portraits d'exécuteurs et de bourreaux. M. Melgounov a eu raison d'écrire ce livre convaincant et courageux : peut-être dessillera-t-il, en France et en Angleterre, certains yeux.

Il serait bon de joindre à cet ouvrage la brochure de G. Alexinsky, ancien député à la Douma, *Ce que Marcel Cachin cache*, éditée par la « Délégation à l'étranger de l'organisation *Edinstvo* », 8, rue Léopold Robert. Elle contient aussi des reproductions de photographies singulièrement significatives. E. Duchesne.

— Vera Narischkine-Witte. *Souvenirs d'une fillette russe, 1890-1900* (Paris, éditions Baudinière, 1926 ; prix : 12 fr.). — Ce livre est un pieux hommage de la fille du comte Witte. M^me^ Vera Narischkine y conte ses souvenirs. L'ouvrage est charmant : ceux qui ont connu la Russie et particulièrement Saint-Pétersbourg, de 1900 à 1914, y retrouveront son portrait fidèle. La correction typographique est excellente. Quelques transcriptions pourraient être critiquées : « Odessite » (p. 67) (habitant d'Odessa) semblera bizarre. Il serait sans profit de les relever. E. D.

— Baron N. Wrangel. *Du servage au bolchévisme. Souvenirs, 1847-1920* (Paris, Plon, 1926 ; prix : 10 fr.). — Les souvenirs du baron Wrangel (père du général) embrassent la période qui s'étend de 1847 à 1920. Ils sont, pour la première fois, traduits en français. On a l'impression d'un livre de bonne foi : l'auteur

Digitized by Google

ne dissimule point les tares du servage ; il en cite même d'effroyables (p. 47, 50). L'ancienne Russie revit dans ce livre. L'auteur conte, avec le même bonheur, ses souvenirs de jeunesse, son séjour à Genève, ses débuts comme officier (1867-1872). Devenu industriel, il a connu la période d'activité à laquelle Witte a attaché son nom. Puis ce sont les débuts de la révolution : les confiscations commencent. L'auteur réussit à s'enfuir, à franchir la frontière. On ne lira pas sans émotion le récit de son évasion (1920). Le récit est vivement mené : le livre ne peut manquer d'être bien accueilli. On est surpris de rencontrer encore la vieille transcription « czar » pour tsar : « czar » est, Rambaud l'a fait remarquer depuis longtemps, une transcription polonaise. E. D.

— *Lettres des grands-ducs à Nicolas II.* Traduit du russe par M. Lichnevsky (Paris, Payot, 1926, 000 p. ; prix : 20 fr.). — Ces lettres ont été écrites, pendant la guerre de 1914, au dernier tsar par divers grands-ducs. Elles sont traduites d'un livre qui a été récemment publié en Russie (Moscou, éditions d'État, 1925) sous le titre : *Nicolas II et les grands-ducs. Lettres familiales au dernier tsar*). Toutes n'offrent pas un égal intérêt : on mettra décidément à part celles qui ont pour auteur le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, dont les ouvrages historiques sont bien connus. Les plus importantes ont, dans tous les cas, le mérite d'absoudre les grands-ducs du reproche d'inintelligence et de négligence ; plusieurs d'entre eux ont vu quelle menace était suspendue sur la Russie et ont déclaré nettement au tsar que sa politique menait la Russie à sa perte (voir p. 206, 210, 220, 252). L'historien recueillera dans cette correspondance des documents précieux sur l'état des esprits pendant la guerre en Angleterre et en Russie, y saisira sur le vif le contre-coup des événements, assistera aux tergiversations de la Roumanie, sera édifié sur les intrigues de la Grèce, sur les ambitions du Monténégro et sur son entente avec l'Italie. On ne pourra se dispenser de consulter ce recueil et on goûtera l'à-propos des remarques qui éclaircissent certains passages (p. 234-261). E. D.

Histoire de l'art. — *L'art égyptien,* par Charles Boreux ; *Les arts musulmans,* par Gaston Migeon (Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1926, 2 vol. in-4°, l'un de 64 p. et 64 pl., et l'autre de 48 p. et 64 pl. ; prix : 30 fr. chacun). — Voici une nouvelle et excellente collection d'albums d'art, composés chacun de soixante-quatre belles planches en héliogravure, dont un bref exposé d'une quarantaine de pages permet de tirer le meilleur parti. Cet exposé, comme le choix des monuments reproduits, est dû à des érudits qui ont fait leurs preuves et dont le goût est sûr. Les planches font défiler sous nos yeux quelques-uns des spécimens les plus caractéristiques de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des arts décoratifs ; ces spécimens sont tous datés avec autant de précision que possible et le texte, qui en marque la place dans l'histoire artistique et en souligne l'intérêt, fournit sur leur compte les renseignements essentiels. Le prix des albums est relativement modique, quoique l'exécution soit au-dessus de tout éloge ; le commentaire est nourri et clair. C'est un début qui promet. L. Halphen.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

M. Max Fazy, archiviste du département de l'Allier, invoquant « son droit de réponse », nous « prie de vouloir bien insérer les quelques lignes qui suivent » pour rectifier ce que notre collaborateur M. Louis Halphen a dit, dans la *Revue historique* (t. CLII, p. 216), de son *Catalogue des actes concernant l'histoire du Bourbonnais*. Respectueux de la loi, nous nous inclinons devant cette sommation.

L'auteur de l'article [M. Halphen] estime que « les documents d'archives, même ceux des archives de l'Allier, dont la garde est confiée à M. Fazy, réservent encore des surprises » et, pour prouver cette accusation, il affirme dans la note 4 que l'original de l'acte catalogué par M. Fazy sous le n° 380 figurait naguère aux archives de l'Allier H 51. C'est tout à fait inexact. Il y a d'abord erreur sur la série : H 51 est une liasse de documents relatifs à l'abbaye de Septfonds. Il s'agit d'E 51 ; or, cette dernière liasse, ainsi que le constatait mon prédécesseur, M. Claudon, dans son rapport du 25 avril 1903, au sujet des recherches demandées le 26 février 1903 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (diplômes carolingiens et capétiens), ne renferme qu'un cahier, in-4° papier, de 38 pages, imprimé, contenant les lettres de Louis VII concernant l'association faite entre le roi et les prieur et religieux de Saint-Pierre-le-Moutier dans la seigneurie et justice de cette ville, et les confirmations successives de ces lettres d'après les originaux. Pas trace de l'original lui-même dans E 51.

Il est certain que je n'ai pas, par suite de mon éloignement des grandes bibliothèques, où je n'ai pu travailler que d'une façon intermittente, vu *tous* les actes relatifs au Bourbonnais jusqu'au milieu du XIII^e^ siècle ; mais du moins, comme c'était son devoir strict, l'archiviste actuel de l'Allier a indiqué dans son travail tous les documents se trouvant dans les archives dont il a la garde.

Veuillez agréer...

M. Louis Halphen, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Fazy, nous envoie les observations suivantes :

A cette « réponse », qui ne porte que sur un détail, alors que j'avais été amené à présenter toute une page de critiques graves, dont M. Fazy ne parle pas, je n'ai, pour ma part, rien à répliquer, sinon que j'avais pris soin d'user dans mon article d'un « peut-être » que M. Fazy a cru bon d'omettre et qui se justifiait par l'impossibilité où j'étais de faire, de Bordeaux, toutes les vérifications utiles. M'étant défait, il y a plusieurs années, en faveur de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de mes dossiers de copies et de notes touchant les actes de Louis VII (car il s'agit d'un acte de ce roi), je ne puis ni infirmer ni confirmer les déclarations contenues dans la lettre ci-dessus. Mais, encore une fois, ce détail n'a guère d'importance : mes conclusions générales n'en sont pas altérées. Je renvoie les lecteurs à mon article. L. H.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de 1926. Bulletin d'avril-mai. — Joseph LOTH. L'expédition de Niall « aux Neuf otages » en Gaule et le trésor de Traplainlaw (trésor d'objets variés datant des derniers temps de l'occupation romaine, découvert en 1919 à Traplainlaw, à 20 milles d'Édimbourg. Quant à Niall, tout ce qu'on peut admettre d'historique, c'est le fait d'une expédition que ce roi d'Irlande conduisit dans l'île de Bretagne dans le dernier tiers du IVe siècle). — Vasile PARVAN. La Dacie à l'époque celtique. — Ch. DIEHL. Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes durant l'année 1924-1925. — Fr. DELABORDE. Rapport sur les travaux de l'École française de Rome durant l'année 1924-1925. — Camille ENLART. Rapport sur le concours des Antiquités de la France en 1926.

Annales historiques de la Révolution française. 1926, juillet-août. — Albert MATHIEZ. Le Comité de salut public et le complot de l'étranger, octobre-novembre 1793. — Henri SÉE. Les conceptions économiques et sociales du Comité de mendicité de la Constituante. — Gustave LAURENT. Thuriot, avocat à Reims sous le Directoire. — Maurice DOMMANGET. Le symbolisme et le prosélytisme révolutionnaires à Beauvais et dans l'Oise. Les arbres de la liberté. — Commandant WEIL. L'assassinat de Paul Ier (publie un mémoire du comte de La Roche-Aymon relatant des confidences de Mme Jerebtzoff et une dépêche où Beurnonville communique à Talleyrand des renseignements fournis par Mme Biffon de Bonneuil). — OUDOT DE DAINVILLE. Doléances du prieur de la Chartreuse de Montrieux en 1789. = Septembre-octobre. Albert MATHIEZ. Études sur la Terreur : les Indulgents. — Capitaine L. DE CARDENAL. La fondation des clubs dans les départements au début de la Révolution. — H. CHOBAUT. Le nombre des sociétés populaires du Sud-Est en l'an II. — Gustave LAURENT. La descendance du conventionnel Armonville. — Albert MATHIEZ. Lafayette et le commerce franco-américain à la veille de la Révolution (publie une correspondance inédite de Lafayette avec Lenoir, conseiller d'État ordinaire et au Conseil royal des finances, qui fut le principal rédacteur des accords passés par la France avec les États-Unis en 1786-1787). — ID. Trois discours inédits de Momoro (ventôse an II).

Le Correspondant. 1926, 10 août. — Pierre KHORAT. La fin d'Abd-el-Krim (récit détaillé des opérations militaires du 7 mai 1926 où expirait l'armistice, jusqu'au 27 mai, où Abd-el-Krim, abandonné par la plupart de ses partisans, se rendit au vainqueur, se confiant « à la générosité de la France » et demandant seulement « que sa famille et ses biens soient protégés »). — Marc HÉLYS. L'impératrice voilée (histoire, d'après *The veiled empress* de Benjamin Morton, d'Aimée Dubuc

Digitized by Google

de Rivery, cousine de l'impératrice Joséphine ; capturée en 1784 par des pirates algériens, elle entra au Vieux-Sérail de Constantinople et mit au monde un fils qui devint le grand sultan Mahmoud le Réformateur ; elle mourut en 1817). — Charles Loiseau. Lettres à ma fille. VI. Le monde allemand (situation actuelle de l'Allemagne politique). — De Lanzac de Laborie. Le roi Louis XVIII, d'après le *Louis XVIII* de Lucas-Dubreton et la *Restauration* de P. de La Gorce. — Robert Launay. Bertrand Barère et la Société des Nations (l'idée d'une telle Société fut exprimée par l'ancien conventionnel Barère dans le manifeste où il proposait au Directoire de former contre l'hégémonie britannique une « Sainte Confédération » à la fois maritime et continentale, avec des moyens d'action suffisants pour faire respecter, au besoin par la force, ses décisions). = 25 août. P. Flynn. Au congrès eucharistique de Chicago. Impression d'un pèlerin. — Comte de Montbel. Le voyage à Rome du duc de Bordeaux. I (Montbel avait conseillé le voyage de Rome au duc de Bordeaux, alors âgé de vingt-un ans. Comme la duchesse de Berry était alors à Naples, le duc d'Angoulême craignait que le jeune prince ne se laissât entraîner par sa mère dans quelque intrigue politique. Metternich ne le redoutait pas moins et refusa des passeports pour l'Italie. Le prince résolut de s'en passer et partit avec le comte de Montbel, dont le journal est ici mis à contribution à partir du 25 octobre 1839. Il y transcrit une relation rédigée par le duc de Bordeaux lui-même du voyage qu'il avait fait depuis la frontière italienne jusqu'à Rome. Rencontre du duc de Bordeaux avec sa mère ; elle fit l'effet « d'un coup de fusil au milieu d'une assemblée de lapins ; toute la diplomatie et le Sacré Collège tombèrent dans un ahurissement ineffable »). — Maurice Vaussard. Le mouvement des idées en Italie. Les néo-mystiques. — François Veuillot. Un ouvrage autobiographique de Louis Veuillot (intitulé *Çà et là*, qui vient d'être réédité dans ses Œuvres complètes). — Guy de Valous. Une existence de célibataire à la veille de la Révolution (le chevalier Jacques-Louis-Auguste d'Oisilly, d'après ses papiers et ses comptes). = 10 septembre. Georges Lechartier. Nos comptes avec les États-Unis (parle des dettes contractées en France par l'Amérique pendant la période révolutionnaire ; elles n'engageaient aucunement le gouvernement américain. Enthousiasme avec lequel le Parlement américain vota en 1917 les subsides pour la guerre ; nature, développement, état actuel de notre dette envers les États-Unis). — Fortunat Strowski. La clef du manuscrit des *Pensées* (l'auteur y retrouve cinq méditations sur le pari, la grandeur et la misère de l'homme, la place de l'homme dans l'univers, l'Ancien Testament et le mystère de Jésus. Quand on a rassemblé et mis en ordre tous les fragments relatifs à ces cinq méditations, on s'aperçoit que le manuscrit est à peu près épuisé). — Georges Goyau. Nos œuvres catholiques de jeunesse. I. Les origines. — M. Marion. La déchristianisation de la France était-elle possible pendant la Révolution? — Ambroise Rendu. Les souvenirs de la Grande Guerre. Les œuvres d'orphelins. — Général Matchenko. La politique extérieure des Soviets (analyse un rapport secret fait par Tchitchérine pendant une séance tenue à huis clos par le Comité exécutif du Comintern à Moscou ; ce document date du second semestre de l'année 1926. On y part de l'hypothèse que, si la Société des Nations s'effondre après l'échec des négociations dans l'assemblée de septembre, de nouveaux groupements en résulteront, et alors c'est le travail diplomatique de l'Angleterre, de l'Italie et de la Pologne qu'il faudra surveiller. En attendant, il faut créer partout des complications ; ainsi, pour la France, les Soviets soutiennent la liaison des Turcs avec les Druses en Syrie ;

Digitized by Google

« nous y envoyons nos émissaires, et trois d'entre eux sont partis dernièrement »). = 25 septembre. Alexandre Masseron. Le septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, 4 octobre 1226-4 octobre 1926. — Charles Loiseau. Lettres à ma fille. VII. L'empire britannique. — Georges Goyau. Nos œuvres catholiques de jeunesse. II. La période héroïque, 1845-1880 ; fin. — Charles Jacquier. Une page de l'histoire de la cavalerie française pendant la dernière guerre (d'après Jean Michoud, *Les cuirassiers de Lyon en 1914*. L'auteur, qui écrit d'après son journal de route, parle seulement du moral de la troupe). — G. Lechartier. Revue de la presse périodique aux États-Unis. = 10 octobre. ***. Le dictateur italien possède-t-il l'armée de sa politique? — Comte de Montbel. Le voyage à Rome du duc de Bordeaux. II (séjour à Rome du 16 novembre 1839 au 6 janvier 1840 ; à la suite, on reproduit une relation par le vicomte de Marcellus d'une audience qu'il eut du pape Grégoire XVI le 29 décembre 1839, relation qui fut adressée pour lui au « Roi ». Marcellus assure le pape que le duc de Bordeaux ne tend à aucun but politique ; le pape hésite à le croire et il dit à Marcellus que, « dans la situation actuelle de la France, la religion ne peut désirer un plus habile modérateur que Louis-Philippe »). — Général Matchenko. Les partis russes adversaires des Bolchevistes.

La Grande Revue. 1926, n° 6. — E. Eberlin. Les réalisations du sionisme, 1920-1925. = N° 7. Roger Thabault. L'amour et le mariage selon P.-J. Proudhon. = N° 8. Gaston Viala. L'avenir des Musulmans algériens par le progrès de l'instruction. = N° 9. Émile Chantriot. L'occupation rhénane ; revendications allemandes. — Eugène-Bernard Leroy. Psychologie d'une grande mystique contemporaine, d'après un livre récent et un document inédit (le livre récent est celui d'Albert Houtin ; le document inédit est la partie du rapport rédigé par le Dr [aujourd'hui dom] Sauton sur le cas de Jenny Bruyère. Houtin n'avait pas voulu la publier parce que la matière est « d'une nature délicate et irritante ». On la retrouvera ici analysée et discutée par un spécialiste des maladies nerveuses).

Journal des savants. 1926, juillet. — C. Jullian. La géographie humaine ; suite et fin (les grandes routes de France ; leur importance sociale et économique). — Georges Doutrepont. Histoire poétique du xve siècle (sur le livre de Pierre Champion). — H. Lemonnier. La mystique et l'histoire sous la Coupole, 1660-1815 ; suite et fin (réorganisation de l'ancienne chapelle du collège des Quatre-Nations, après que les bâtiments du collège eurent été affectés à l'Institut de France. La Révolution la dépouilla des œuvres d'art qui la décoraient). — B. Haussoullier. Paul Foucart, 1836-1926. La chaire d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collège de France.

La Révolution de 1848. 1926, août. — F. Ponteil. La crise alimentaire de 1847 dans le Bas-Rhin ; suite. — R. Schnerb. La seconde République dans le département du Puy-de-Dôme (suite de la 1re partie : les Républicains de 1848 au pouvoir). — Gabriel Vauthier. Projet d'un nouveau Concordat en 1848-1849 (d'après un rapport d'Isambert au nom du Comité des cultes).

La Révolution française, 1926, juillet-septembre. — A. Aulard. L'indemnité législative sous la Révolution. — Gaston Martin. Un modèle « révolutionnaire » d'Anatole France : Gamelin, prix de Rome, soldat de l'an II et commissaire aux Beaux-Arts (biographie de Jacques [et non Évariste] Gamelin, né à Carcassonne

Digitized by Google

en 1738, membre de l'Académie de Saint-Luc en 1771, peintre ordinaire de Clément XIV, engagé volontaire à cinquante-cinq ans avec ses deux fils en 1793 ; il ne fut pas juré au tribunal révolutionnaire ; France a transformé un homme assez terne en un personnage tragique. Les crimes qu'il lui a imputés n'ont en réalité coûté la vie à personne, mais à certaines œuvres d'art héritées de l'ancien régime qu'il était officiellement chargé de détruire comme étant les « ornements et vestiges du despotisme »). — Henri LABROUE. Le procès criminel de l'ex-législateur Ponterie-Escot (en 1807). — M. B. MIRKINE-GUETZEVITCH. L'influence de la Révolution française sur les décembristes russes. — La journée du 1er prairial an III (on rapporte un témoignage du conventionnel Vernier). — Lettres du volontaire Étienne Gaury (2e bataillon de la Charente-Inférieure ; levée de 1792, en Alsace, 1792-1793).

La Revue de Paris. 1926. 1er août. — Ch. DIEHL. Princesses françaises de Syrie. La reine Mélisende et sa famille (vie et aventures assez romanesques : 1° de Mélisende, fille aînée de Baudoin II, roi de Jérusalem, mariée en 1129 à Foulques, comte d'Anjou, qui devint roi à la mort de Baudoin II en 1131 ; tutrice et régente de son fils aîné après la mort de Foulques, 1144 ; 2° de ses trois sœurs Alix, Yvette, Hodierne ; 3° de sa petite-fille Sibylle, dont le tempérament passionné et les affaires sentimentales ont contribué à la perte de Jérusalem). = 15 août. ***. Où va l'Allemagne? (au point de vue économique et financier, depuis le rude redressement de 1923-1924). — François PORCHÉ. La vie douloureuse de Charles Baudelaire. I. — G. LACOUR-GAYET. L'enfance de Talleyrand et le collège d'Harcourt, 1754-1770 (utilise les archives de Commarin, communiquées par la comtesse Arthur de Vogüé, et corrige les *Mémoires* de Talleyrand). — Germain MARTIN. Le salut du franc et le plan des experts. — IGNOTUS. Le ministère d'union nationale. = 1er septembre. Richard GRELLING. Le Conseil des ministres prussien du 30 juillet 1914 (conclusions : 1° la mobilisation russe du 31 juillet n'est pas la cause, mais le prétexte de l'ultimatum et de la déclaration de guerre par l'Allemagne ; 2° la guerre fut décidée le 30 juillet, avant qu'il fût question de mobilisation générale en Russie ; 3° la décision de principe a été prise le 29 juillet, lors du Conseil tenu à Potsdam ; 4° les instigateurs ont été les conseillers militaires de l'empereur, dont Guillaume II fit siennes les opinions et les intentions). — Marcel MARION. L'impôt global sur le revenu en France et à l'étranger. — Guy DE MONTJOU. Le règlement de l'affaire du Riff. III. La chute d'Abd-el-Krim. — Pierre WALINE. L'organisation internationale du travail après sept ans d'existence (la Conférence du travail ne pourra pas négliger à l'avenir la leçon que donnent, d'une part, la réforme syndicaliste fasciste, d'autre part, l'évolution psychologique des ouvriers américains qui sont en passe de devenir capitalistes). = 15 septembre. A. KLOBUKOWSKI. La question d'Abyssinie. — Auguste LAUGEL. L'expulsion des princes (suite de ses Mémoires, à partir de l'expulsion des princes en 1886. Trois longues notices nécrologiques sur le duc de Broglie, mort le 19 janvier 1908 ; la princesse Mathilde, morte le 2 janvier 1904 ; le duc d'Audiffret-Pasquier, mort le 4 juin 1905 ; la princesse Clémentine, morte le 16 février 1907 à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'était la dernière fille de Louis-Philippe). = 1er octobre. A. AULARD. Les noms révolutionnaires des communes (expose comment se firent les changements de noms, dont l'ancien régime avait déjà donné de nombreux exemples. Leur nombre a dépassé le chiffre de 3,500). = 15 octobre. Louis BARTHOU. Au lendemain du Neuf Thermidor (re-

Digitized by Google

présailles exercées dans le sein même de la Convention contre les partisans de Robespierre). — G. Suarez et J. Kessel. Chez M. Paul Faure et M. Charles Maurras (pour savoir ce qu'ils pensent du cartel, l'un du point de vue socialiste, l'autre du point de vue antirépublicain). — Wickham Steed. Politique vaticane (pendant les années 1898-1900). — André Beaunier. Mme de Lafayette et les savants ses amis (Huet, Ménage). — Comte de Fels. Les richesses de l'État français : les mines domaniales de la Sarre (ces mines, dont l'exploitation est bien meilleure actuellement que sous le régime prussien, doivent concourir dès maintenant à notre redressement financier).

Revue des Deux Mondes. 1926, 15 août. — F. Charles-Roux. Veillée d'armes à Londres, 22 juin-4 août 1914 (expose, dans un récit très émouvant et très précis, les tergiversations du gouvernement britannique hostile à toute idée belliqueuse et résolu de garder une attitude neutre, tant que l'Allemagne ne prendrait pas une attitude nettement provocatrice ; c'est seulement après la violation de la neutralité belge qu'il cessa de négocier pour agir avec toutes ses forces de terre et de mer. L'auteur de l'article fut certainement témoin direct de la plupart des faits qu'il relate). — Louis Gillet. Sur les pas de saint François d'Assise. II. D'Assise à Vézelay (profonde influence exercée sur saint François par la France et les idées chevaleresques. Quant à Vézelay, on ne voit pas bien ce qu'il vient faire ici). — René Cagnat. Les fouilles en Tripolitaine (avec une carte). — Gabriel Hanotaux. L'Empire de recrutement ; la terre contre la mer (après Tilsitt, Napoléon change de politique ; il se rapproche de la Russie et se prépare à la lutte contre l'Angleterre ; à ses armées affaiblies par leurs victoires mêmes, il voudra maintenant joindre les contingents fournis par les États tributaires ou alliés. Le recrutement de ces auxiliaires deviendra désormais la pensée obsédante de son règne). — Maurice Pernot. L'inquiétude de l'Orient. IV. Delhi ; l'Inde et les Anglais (espoir et déceptions de l'Inde, 1918-1925 ; les politiciens du Bengale : Das et Gandhi ; la profession de foi du mahométan Mohammed Ali, qui pense à une action parallèle à celle des Hindous ; la politique militaire du gouvernement anglais : l'armée et les tentatives d'indianisation. L'Inde anglaise et le bolchevisme. Pourquoi la capitale de l'Inde a été transportée de Calcutta à Delhi). — François Veuillot. Au Canada avec les évêques de France. — Aurore Sand. Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze. V. Épilogue. = 1er septembre. La reine Hortense. Mémoires. V. De Joséphine à Marie-Louise (divorce de l'empereur ; abdication de Louis de Hollande. Hortense et son époux vivent désormais séparés). — Marquis de Lillers. La bienfaisance française en territoire occupé. — Henry Bordeaux. Joseph Michaud, historien des Croisades. — Louis Gillet. Sur les pas de saint François d'Assise. III. Les nids dans la muraille (le mystère de la sainte Pauvreté). — Comte Kokovtzoff. Le gouvernement des Soviets et les « concessions » aux étrangers. — Jean-Marie Carré. Lamartine et Michelet d'après leur correspondance inédite. — Paul Bourget. Le *Louis XVIII* de M. de La Gorce. = 15 septembre. G. Lenôtre. La proscription des Girondins (depuis leur arrivée en Gironde où les avait transportés le brick *l'Industrie*, le 21 septembre ; accueil que leur fait Mme Bouquey à Saint-Émilion ; leur arrestation le 16 juin et leur exécution). — Louis Gillet. Sur les pas de saint François d'Assise. V. Les nids dans la muraille ; suite (description des lieux où vécut le saint ; il n'y est pas question de nids). — Noëlle Roger. La nouvelle Roumanie. — Charles Benoist. L'esprit de Machiavel et les méthodes

Digitized by Google

politiques (conclusion d'un cours professé à l'Académie de droit international de La Haye). — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. V. L'Inde et l'Occident (les misères de Calcutta, Bombay et la richesse indienne, qui donnent l'impression d'un pays exploité par et pour les Anglais ; ce qu'en pensent les indigènes. Une union est-elle possible?). — Edmond FARAL. Le *Roman de la Rose* et la pensée française au XIII^e siècle (ce qu'il faut penser de Jean de Meung et de son œuvre). — H. CÉLARIÉ. Pages de gloire au Maroc. III. L'affaire de Talaghza. = 1^er octobre. La reine HORTENSE. Mémoires. VI. Le roi de Rome (Napoléon et sa cour en 1811 ; l'émotion profonde produite par la guerre de Russie se calme après la victoire de Lutzen en 1813 ; le comte Bubna propose à la reine d'user de son influence auprès de Napoléon pour le décider à faire la paix ; elle s'y refuse, convaincue « que la paix dépendait de l'empereur et qu'il la ferait », tout en prévoyant qu'on lui demanderait de trop grands sacrifices). — ***. L'Italie et l'agonie de la paix en 1914 (article d'une importance toute spéciale, comme celui de M. Charles-Roux sur la veillée des armes dans le numéro du 15 août dernier). — Louis GILLET. Sur les pas de saint François d'Assise. V (voyage aux « châteaux de l'âme » ; l' « évangile des crevasses » et le « mystère de Jésus », etc.). — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient. VI. Passé et avenir de l'Inde. — Edmond PILON. Un caractère de La Bruyère. L'amateur des oiseaux : Hervieux de Chanteloup (qui fut le « gouverneur des serins » de la princesse de Condé). — Amiral LA RONCIÈRE LE NOURY. Lettres sur la retraite du Mexique, 1867 (lettres écrites par l'amiral à sa femme, née Clémentine de Ris, et à sa fille Marguerite. Elles sont accablantes pour Bazaine. Le 5 mars 1866, l'amiral écrit : « C'est, au fond, le maréchal qui est le plus coupable et à un bien plus haut degré que tous les autres » ; le 27 mars : « Ce n'est plus un homme, c'est un enfant ; toutes mes relations avec le maréchal n'ont eu lieu que par écrit ; je savais qu'on ne pouvait pas se fier à sa parole »). — Louis CLAUDON. Après l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations. Le problème de Dantzig. = 15 octobre. La reine HORTENSE. Mémoires. VII. La campagne de France et la première abdication. — Jérôme CARCOPINO. La basilique de la Porte majeure [à Rome]. I. La découverte du monument (avec un plan ; c'est aux dernières années de l'empereur Claude qu'il faut en rapporter le commencement et la fin ; c'est Claude qui la fit détruire par haine contre ceux que le vulgaire appelait des « mathematici » : mages, néo-platoniciens, astrologues. Aujourd'hui, l'emplacement en est traversé par la voie ferrée de Rome-Naples). — Victor GIRAUD. Chateaubriand et le *Génie du christianisme* (sources et remaniements de l'œuvre ; la refonte définitive et l'édition originale, qui fut mise en vente le 24 germinal an X, 14 avril 1802 : cinq vol. in-8° pour 18 fr.). — P.-R. ROLAND-MARCEL. Nos trésors d'art. I. La Bibliothèque nationale (ses transformations récentes et prochaines). — Émile BOURGEOIS. La mission de Lord Haldane à Berlin, février 1912 (expose, d'après les documents publiés au t. XXXII de la *Grosse Politik*, la politique cauteleuse et provocatrice de Guillaume II, tiraillé entre le parti des militaires et des marins, d'une part, qui poussent à la guerre, et celui des civils, diplomates comme Bethmann Holweg et industriels comme Ballin, qui auraient voulu acheter la neutralité bienveillante de l'Angleterre. L'empereur refusa, par orgueil, d'y mettre le prix). — Antoine DE TARLÉ. Trade unions britanniques et syndicats américains.

Revue des études historiques. 1926, juillet-septembre. — E. CAVAIGNAC. Le régime de Théramène (sa constitution, qui fut mise en vigueur aussitôt après la

Digitized by Google

chute des 400, sept. 411). — P. Coste. Les détenus de Saint-Lazare aux XVII^e et XVIII^e siècles. — Marquis de Montmorillon. Au soir de la Restauration. Thiers et la politique financière de M. de Villèle ; la conversion de la rente 5 % en 3 %. — Général P.-E. Bordeaux. Le général Louis Pelloux, ministre et homme d'État (mort le 26 oct. 1924 à Bordighera, président du Conseil des ministres d'Italie en 1898-1900).

Revue d'histoire de l'Église de France. 1926, juillet-septembre. — Léonce Celier. L'histoire de l'Église de France pendant le moyen âge aux Archives nationales (c'est, en somme, un utile tableau des principaux fonds des Archives, avec la bibliographie afférente). — Victor Carrière. Les épreuves de l'Église de France au XVI^e siècle. Les grèves des décimables ; fin (appendice contenant le relevé des arrêts rendus au Parlement de Paris pour le paiement des dîmes du mois de juin 1562 au 5 juillet 1567).

Revue d'histoire franciscaine. T. I, 1924, n° 1. — Paul Sabatier. Le privilège de la pauvreté (a été accordé à sainte Claire par Innocent III sous une forme particulièrement solennelle et renouvelé par Honorius III, Grégoire IX et Innocent IV). — E. Gilson. La conclusion de la Divine Comédie et la mystique franciscaine. — C. Enlart. La salle haute du Cénacle à Jérusalem (étude archéologique). — Ubald d'Alençon. Cordeliers, Clarisses et tiers-ordre à Carcassonne ; notices et extraits d'un manuscrit relatif au tiers-ordre franciscain séculier (1559-1781). — Mélanges (H. Lemaître. Indulgence en faveur du couvent des Cordeliers de Dijon vers 1480 ; E. Gilson. Sur un texte de Duns Scot). = N° 2. M. Beaufreton. L'indulgence de la Portioncule (c'est seulement à la fin du XIV^e siècle que la papauté l'a reconnue implicitement). — A. Philippe et P. Marot. Le « sépulcre » de l'église des Cordeliers de Neufchâteau en Lorraine (XV^e siècle). — Achille Léon. La résidence des Récollets de la province de Saint-Denis à Nantes, 1639-1789. — H. Lemaître. Les soins hospitaliers donnés dès le XIV^e siècle par des religieuses franciscaines, les Sœurs noires et les Sœurs grises. Leurs maisons (rectifie l'opinion erronée qui ne fait pas remonter au delà du XVII^e siècle l'institution des religieuses gardes-malades à domicile). — Documents (H. Lemaître. Affiche manuscrite d'une indulgence accordée à la confrérie de Notre-Dame-de-la-Conception à Vannes, 1496 ; R. Ricard. Documents pour l'histoire des Franciscains au Mexique, 1556-1571). = N° 3. E. Gilson. Rabelais franciscain. — Ch.-V. Langlois. Jean de Bassoles, frère mineur (théologien, disciple de Duns Scot, mort en 1333). — M.-J. Ferré. Les œuvres authentiques d'Angèle de Foligno retrouvées après six siècles d'oubli (à la bibliothèque d'Assise, où le manuscrit était jusqu'alors resté négligé). — Chartraire. Les Cordeliers de Sens, 1231-1790. — Mélanges (Lauer. Un tertiaire qui n'est reconnaissable qu'à sa cordelière [Antoine de Bourgogne, dit le Grand Bâtard de Bourgogne, mort en 1504] ; P. Marot. Sceaux des Cordeliers et des Clarisses de Neufchâteau en Lorraine, avec planches). = N° 4. E. Gilson. Saint Bonaventure et l'iconographie de la Passion. — P. Sabatier. Compilation franciscaine d'Avignon, commencement du XIV^e siècle (texte de la préface). — E. Isnard. Le musée franciscain de Marseille. — Achille Léon. La résidence des Récollets de la province de Saint-Denis à Nantes ; période révolutionnaire. — P. Ubald d'Alençon. Le plus ancien texte de la bénédiction, du privilège de la pauvreté et du testament de sainte Claire d'Assise. — Mélanges (M. Courtecuisse. Actes du chapitre des Frères Mineurs de l'Observance cismontaine tenu à Château-

Digitized by Google

roux en 1478 ; R. Ricard. Notes sur les éditions et le manuscrit de la *Historia de las Indias de la Nueva España* de F. Toribio de Motolinia ; Ph. Lauer. A propos du Grand Bâtard de Bourgogne). = Tome II, 1925, n° 1. P. Guinard. Saint François dans l'œuvre de Greco. — M.-J. Ferré. Les principales dates de la vie d'Angèle de Foligno. — H. Waquet. Nécrologe des Cordeliers de Quimper, 1681-1787. — C. Enlart. La date de la salle haute du Cénacle (réponse à une critique du P. Vincent touchant l'article paru au n° 1 de 1924). — Mélanges (E. Gilson. Notes médiévales au Tiers Livre de *Pantagruel;* W. Seton. The oldest text of the Benediction of Saint Clare of Assisi). = N° 2. L. Serbat. L'église des Frères-Mineurs à Valenciennes (étude archéologique). — A.-G. Little. Aumônes faites par Édouard I^er^ aux Frères Mendiants en Guyenne en 1289. — A. Dornier. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté : Clarisses de Besançon (analyse sommaire des documents des archives départementales). — H. Lemaître et M.-L. Arrivot. Le trésor du grand couvent des Cordeliers de Paris (avec édition des inventaires du XVIII^e^ siècle). — Mélanges (F. de Sessevalle. Le Parlement au couvent des Cordeliers de Pontoise en 1720 ; O. de Dainville. Statue de sainte Anne provenant des Cordeliers de la Roquebrussanne). = N° 3. E. Gilson, Michel Menot et la technique du sermon médiéval. — M.-J. Ferré. Une lettre d'Angèle de Foligno (la lettre *Desidero multum*). — G. Le Gentil. Document inédit sur la seconde expédition des Capucins au Maranhao en 1614. — A. Dornier. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté ; suite : Clarisses de Lons-le-Saunier, Migette et Montigny-les-Vesoul (analyse sommaire des documents des archives départementales). — L. Crick. Notes relatives au souvenir et au culte de sainte Élisabeth de Hongrie en Belgique. — Mélanges (W. Seton. Nicolas Glassberger et sa chronique de Bohême). = N° 4. F.-C. Burkitt. La légende de Pérouse et le manuscrit 1/73 de saint Isidore. — E. Gilson. L'interprétation traditionnelle des stigmates. — M.-J. Ferré. Les œuvres d'Angèle de Foligno. Histoire du manuscrit d'Assise. — Vinot-Préfontaine. Un épisode d'histoire gallicane : le chapitre provincial des Cordeliers de Beauvais en 1687. — Mélanges (G. Letonnelier. Association de la ville de Valence à l'ordre de Saint François, 1437 ; P. Candide. Un autographe du P. Pacifique de Provins, capucin, 1642 ; M.-J. Ferré. Une lettre d'Angèle de Foligno ; Crick-Kuntziger. Une statue de sainte Élisabeth de Hongrie aux Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles). = Tome III, 1926, n° 1. M.-J. Ferré. La première préface des œuvres d'Angèle de Foligno. — F. de Sessevalle. Assemblées capitulaires de 1493, 1507, 1516, 1543, 1645 au couvent des Cordeliers de Rouen. — A. Dornier. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté ; suite (analyse de documents concernant les Cordeliers de Besançon). — Ubald d'Alençon. Jacques Berson, cordelier parisien, confesseur de François d'Alençon (mort en 1588). — J.-B. Kaiser. Le couvent des Sœurs grises de Téterchen (du XV^e^ siècle à nos jours). — Mélanges (J. Odier. Les Franciscains à l'exposition missionnaire du Vatican ; R. Ricard. Une lettre de Fr. Juan de Gaona à Charles Quint ; Id. Les Capucins français au Brésil au XVII^e^ siècle ; C. Marlière. Le saint François de Valenciennes). = N° 2. L. Baudry. La lettre de Guillaume d'Occam au chapitre d'Assise (1334). — Fr. de Sessevalle. Le dernier chapitre des Cordeliers de la province de France à Pontoise en 1787. — W. Seton. A french manuscript version of the rule of the Third Order. — A. Dornier. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté ; suite. — Mélanges (M. Prinet. Deux figures franciscaines dans un recueil de compositions allégoriques du XVI^e^ siècle ; J.-B.

Digitized by Google

KAISER. A propos d'un chapitre provincial à Metz, 1512 ; J. RENNARD. Le P. Pacifique de Provins aux Antilles au XVII^e siècle).

BELGIQUE.

Revue belge de philologie et d'histoire. 1926, janvier-mars. — Jules HERBILLON. Un type de réponse oraculaire (il s'agit d'oiseaux qui guident les fondateurs de cité, corbeaux ou colombes, et plus particulièrement ceux d'une couleur paradoxale : corbeaux blancs et colombes noires). — E. BUYSSENS. Calvinism in the « Faerie queene » of Spenser. — E. DE MOREAU. Saint Victrice de Rouen, apôtre de la Belgica secunda (combat l'opinion de Van Werveke ; cet historien attribue à saint Victrice l'évangélisation de la Morinie et de la Nervie, dont il fait des synonymes de Rotomagum). — Robert GEORGE. The contribution of Flanders to the conquest of England, 1065-1086 (avec une carte marquant les biens possédés par les Flamands d'après le *Domesday book*). — E. P. LOOS. Une description de l'Espagne au XII^e siècle (par Abou El-Edrîsî ; traduction de cinq passages de sa description). — F. VERCAUTEREN. Une charte inédite de Philippe-Auguste (d'après une copie de dom Bugniatre ; elle appartient à l'année 1203, probablement en août). — A. HANSAY. Une édition nouvelle de la charte d'affranchissement de Colmont, 1170 (montre les erreurs commises dans l'édit. Gessler). — G. La réunion de Dunkerque à la France (notes bibliographiques). — H. PHILIPPART. Travaux récents sur la céramique grecque. — Fr.-L. GANSHOF. Hagiographie belge. — G. DES MAREZ. Les travaux de M. Henri Sée sur l'histoire économique et sociale de la France. — Fernand VERCAUTEREN. Le mouvement historique en langue néerlandaise à Anvers.

ÉTATS-UNIS.

Foreign Affairs. 1926, juillet. — A. Lawrence LOWELL. The future of the Leage. — William E. RAPPARD. Germany at Geneva. — Henry LAWRENCE. Waterways problems on the Canadian boundary (avec une carte). — Christian RAKOVSKY. The foreign policy of Soviet Russia (plaidoyer qui doit toute son importance à l'avocat ; il a pour objet de rétablir des relations officielles entre les États-Unis et les Soviets). — Charles P. HOWLAND. Greece and her refugees. — Edward P. WARNER. Aerial armament and disarmament. — Evans LEWIN. The black cloud in Africa (expose les conséquences de la colonisation de l'Afrique ; les conditions de la vie ont été entièrement modifiées en faveur des noirs. La race blanche est menacée). — G. Findlay SHIRRAS. India in convalescence (la maladie dont souffre l'Inde est-elle en voie de guérison? Le pays est-il en état de se donner des institutions démocratiques?). — J. The achievements of Fascism (on ne peut nier les services rendus à l'Italie par le fascisme ; mais les buts impérialistes qu'on montre au pays sont une cause d'instabilité et d'inquiétude). — Erdmann D. BEYNON. The flood peril in Hungary (avec une carte). — William L. LANGER. Some recent books on international relations. = Octobre. Plutarco Elias CALLES. The policies of Mexico to-day. — A. G. GARDINER. The prospects of anglo-american friendship (l'amitié entre ces deux grands peuples de langue anglo-saxonne s'est très refroidie sous l'influence de plusieurs causes : certaines maladresses de la politique anglaise, mais surtout la question des dettes interalliées. L'Anglais admet

Digitized by Google

qu'un débiteur doit payer son créancier ; pour lui, la dette est chose sacrée ; mais il se demande si les dettes de guerre, contractées par des alliés combattant pour une cause commune, entraînent nécessairement la même obligation morale. Il importe néanmoins de rétablir l'harmonie nécessaire entre les deux grands peuples). — Alonzo Englebert TAYLOR. World food resources. — John Foster DULLES. Our foreign loan policy. — Henry M. ROBINSON. Are american loans abroad safe? — Sir Frederick D. LUGARD. The white man's task in tropical Africa. — Georges O. MAY. Double taxation. — Nicholas ROOSEVELT. Russia and Great Britain in China. — Sir Arthur SALTER. The reconstruction of Hungary. — Sir Frederick MAURICE. British policy in the Mediterranean (avec une carte montrant les sphères d'influence). — Stephan P. DUGGAN. The future of the Philippines. — Bernadotte E. SCHMIDT. July 1914 (résume les ouvrages de Fred. Stieve, R. Poincaré, Edward Grey, Dickinson, Edith Durham, Seton-Watson, H. Elmer Barnes). — Hamilton Fish HAMILTON. Bulgaria and the Aegean (avec une carte). — Bibliographie des livres et des documents.

GRANDE-BRETAGNE.

Bulletin of the Institute of historical research. Vol. IV, n° 10, juin 1926. — A. F. POLLARD. Sir Sidney Lee and the *Dictionary of national biography* (intéressante et utile histoire de cette admirable publication, par un de ses dévoués collaborateurs). — C. G. PARSLOE et C. H. WILLIAMS. Academy publications ; a suggestion (un inventaire méthodique des publications dues aux sociétés savantes est très désirable ; trois modèles sont proposés. Ne pourrait-on pas proposer, en outre, celui qui a été réalisé par la *Bibliographie française des Sociétés savantes de Paris et des départements?*). — The accessibility of archives (questions et réponses concernant la Roumanie, en français ; l'Australie et la Nouvelle-Zélande, en anglais). — E. S. DE BEER. Executions following the « Bloody assize » (indique les sources où l'on doit puiser pour établir le chiffre exact des exécutions capitales ordonnées par les Assises sanglantes de 1685). — Additions et corrections au *Dictionary of national biography*.

Bulletin of the John Rylands library Manchester. Vol. X, 1926, juillet. — S. ALEXANDER. Molière and life. — R. S. CONWAY. A græco-roman tragedy (conférence sur les rapports de Rome et de la Grèce depuis le III^e^ siècle, surtout d'après Tite-Live). — J. Rendel HARRIS. The early colonists of the Mediterranean (il faut admettre l'existence de colonies arabes en Égypte, pour le commerce des épices et des cauris ; de colonies égyptiennes dans la mer Égée et sur la côte syrienne, pour le papyrus ; de colonies hittites en Libye, pour l'industrie et le commerce du sel. Il n'est même pas impossible que des Hittites soient venus s'établir sur le Rhin, dans le pays des « Chatti » ou Hessois). — C. H. HERFORD. The mind of post-war Germany (important et instructif ; grand éloge de Rathenau qui représentait à un degré éminent les meilleurs traits de la mentalité allemande). — C. E. VAUGHAN. Gœthe and Hugo (contribution à l'histoire des idées en Europe au XIX^e^ siècle). — A. MINGAUD. The early spread of Christianity in India (relève toutes les traces qui permettent de suivre la diffusion du christianisme en Mésopotamie, en Perse et dans l'Inde occidentale depuis le III^e^ siècle. Dresse la liste des synodes qui ont été tenus et des évêchés qui ont été fondés dans les pays limitrophes de l'Inde

Digitized by Google

et dans l'Inde propre. Indique les manuscrits liturgiques, monuments et inscriptions qui intéressent l'histoire de ces chrétiens orientaux). — Id. List of the turkish governors and high juges of Aleppo from the ottoman conquest to A. D. 1747. — Frederick J. Powicke. Another Lauderdale letter (lettre anonyme, mais qui est certainement de Lauderdale ; elle est adressée à Richard Baxter et datée du 20 mars [1660]). — J. Rendel Harris. The ode 26 of Salomon rendered in prose and verse.

The Cambridge historical Journal. T. II, n° 1, 1926. — M. P. Charlesworth. The fear of the Orient in the roman empire. — Eileen Power. The english wool trade in the reign of Edward IV (d'après des documents anglais et hollandais). — A. B. C. Cobban. Edmund Burke and the origins of the theory of nationality (utilise notamment les mss. de Lord Acton conservés à la bibliothèque de l'Université de Cambridge). — P. C. Vellacott. The diary of a country gentleman in 1688 (ce journal a été tenu par Sir John Knatchbull, membre du Parlement de 1685 à 1695, mort en 1696. Écrit sous la dictée même des événements, il reflète les opinions de la petite noblesse du Kent au moment de la révolution qui renversa Jacques II). — F. Miller. The Middleburgh staple, 1383-1388 (ce comptoir fut établi par des commerçants anglais et autres pour la vente de la laine, le comptoir ou « étaple » de Calais étant trop exposé aux entreprises des Français et des pirates). — R. L. Manning. Wyclif and the House of Herod (dans une réponse à une attaque du carme John Cunningham, Wyclif parle de trois nids « in quibus cum aliis avibus Christi pascitur » et des lieux où ils sont placés ; le troisième est la « domus Herodis » ; ce dernier mot n'est pas un nom propre désignant le roi Hérode ; c'est la transcription latine du grec ἐρωδιός, qui désigne la cigogne ou le héron). — Harold Temperley. Lord Acton on the origins of the war of 1870 ; with some unpublished letters from the British and Viennese Archives (parle de l'influence de Bernhardi dans l'affaire de la candidature Hohenzollern et des agissements de l'Autriche-Hongrie. Publie une lettre de l'impératrice Eugénie, adressée de Chiselhurst, le 4 octobre 1870, à l'empereur François-Joseph, et le projet de réponse de François-Joseph). — I. F. D. Morrow. An unpublished memorandum on the Straits question, by baron (later count) von Ærenthal (en 1894, d'après les archives de Vienne). — Gilbert Tucker. Additions to the manuscript records at Cambridge. A. The colonial records.

The English historical Review. 1926, juillet. — Prof. Ludwig Riess. The reissue of Henry's I coronation charter (établit cette nouvelle rédaction d'après des textes qui avaient échappé à Liebermann). — Prof. W. E. Lunt. William Testa and the parliament of Carlisle, 1306-1312 (publie trois listes de taxes ecclésiastiques levées en Angleterre en 1308, 1310 et 1311-1312). — H. S. Bennett. The reeve and the manor in the fourteenth century. — C. S. Higham. The general assembly of the Leeward isles. II (influence exercée par cette assemblée à Grenade, une des Petites-Antilles, 1763-1771 ; émancipation des esclaves de 1797 à 1840 ; fédération des Iles Sous-le-Vent en 1871). — A. Aspinall. English party organisation in the early nineteenth century. — Miss E. Pole Stuart. The interview between Philip V and Edward II at Amiens in 1320 (document en français, mutilé à la fin ; il a été rédigé en 1324). — A. E. Prince. A letter of Edward the Black Prince describing the battle of Nájera in 1367 (lettre déjà publiée dans le t. CXXXVI de la *Rev. histor.* par Eugène Déprez ; les observations préliminaires de M. Prince gardent leur valeur). — J. M. Wilson. Wolsey's and Cranmer's visitations of the priory of Worcester (texte, d'après un ms. de la cathédrale).

Digitized by Google

History. 1926, juillet. — J. A. WILLIAMSON. The geographical history of the Cinque Ports (avec une carte montrant le tracé vraisemblable de la côte aux temps anciens, comparé au tracé moderne). — E. F. JACOB. The political assumptions of some medieval men of action (conférence). — Hilary JENKINSON. The teaching and practice of handwriting in England. I (différents modes d'écriture employés au moyen âge en Angleterre ; les *scriptoria* et les scribes spécialisés, etc.). — Miss Helen M. CAM. The *Quo warranto* proceedings under Edward I (leur origine, leur caractère, leur importance ; avec une très utile bibliographie).

The Quarterly Review. 1926, juillet. — W. J. SPARROW-SIMPSON. The Roman index of the prohibited books. — Bohun LYNCH. Caricature (on pourra utiliser la bibliographie). — Général Sir George ASTON. Short histories of British wars. — E. Beresford CHANCELLOR. The Athenæum (histoire du « plus célèbre club littéraire, artistique et scientifique du monde »). — William MILLER. The presidency of general Pangalos. — Sir Lynden MACASSEY. Sedition, privy conspiracy and the rebellion (analyse les rapports les plus récents des congrès de Trade Union qui témoignent d'un effort continu pour détruire la société et le peuple anglais). — Stanley RICE. Asia and the Bolshevists (barrières que le monde jaune peut opposer à la propagande bolcheviste). — Robert STEELE. The coming of alchemy.

The Scottish historical Review. 1926, juillet. — J. Duncan MACKIE. James I and the peace with Spain, 1604 (en traitant avec l'Espagne, Jacques Ier continuait en fait la politique d'Élisabeth, mal disposée envers Henri IV qui avait fait avec l'Espagne la « paix séparée » de Vervins et qui tardait à payer ses dettes). — J. R. N .MACPHAIL. The royal revenues of England, 1066-1399 (simple annonce de l'ouvrage posthume de Sir James Ramsay). — M. A. BALD. Vernacular books imported into Scotland, 1500-1625 (montre les goûts et les idées de l'Écossais moyen désireux de s'instruire par la lecture). — H. A. PITMAN. Dalmahoy v. Dirlaton, an old chancery suit (le procès engagé devant la cour du chancelier en Angleterre au sujet de la succession ouverte par la mort de James Maxwell, comte de Dirleton, en 1650, fournit d'abondants détails sur la généalogie de cette famille écossaise). — Henri SÉE et Alex. A. CORMACK. Commercial relations between France and Scotland in 1707 (d'après les archives de la Chambre de commerce de Nantes et celles d'Aberdeen). — D. W. Hunter MARSHALL. On a supposed provincial council of the Scottish Church at Dundee in february 1310 (examen critique des documents sur lesquels on s'appuie pour prouver que le clergé, assemblé à Dundee le 24 février 1310, a reconnu Robert comme légitime roi d'Écosse, en dépit de la sentence d'excommunication lancée contre lui. Un de ces documents au moins est d'une authenticité douteuse). — Marguerite WOOD. Before and after the battle of Langside (publie, traduites en anglais, deux lettres de Marie Stuart au duc de Châtellerault, les 6 mai et 21 juin 1568).

The Times. Literary supplement. 1926, nº 1274. — England past and present (à propos d'un récent ouvrage de George M. Trevelyan). = Nº 1276. A dictator of the Risorgimento (il s'agit de Ricasoli). = Nº 1277. French romantics. = Nº 1278. Sea-dogs and discovery (étude sur le récit, par Fleicher, du voyage de circumnavigation entrepris par Drake). — Spanish Armada literature. = Nº 1281. Method in the science of man. = Nº 1284. The dethronement of Descartes. = Nº 1286. Lancelot Andrews (la vie et l'œuvre du pieux évêque de Winchester, un des orateurs sacrés les plus estimés de l'Église anglicane, mort le 25 sept. 1626). = Nº 1287.

Digitized by Google

Saint Francis and the modern world (à l'occasion de plusieurs ouvrages publiés pour le septième centenaire de saint François d'Assise).

ITALIE.

Notizie degli scavi di antichità. (R. Accademia dei Lincei.) 6e série, vol. I, 1925.

Rome. Ruines d'une maison de l'époque impériale avec bains privés, *via Sicilia;* dans le voisinage, inscription mentionnant la construction, vers 202-203, d'un antrum mithriaque par deux affranchis impériaux (G. MANCINI, p. 47-49). — R. PARIBENI. Rinvenimento di statue in via Ruggero Bonghi (p. 162-163 et pl. VII ; répliques d'une péplophore d'après le bronze de Calamide et de la Vénus d'Arles) ; — près de la *via Flaminia,* découvertes d'une esplanade ayant appartenu à une réfection tardive des *Saepta Julia* et dans le voisinage du Palais de Venise d'une area entourée de portiques du *Porticus Deorum ;* à l'est de celui-ci, les vestiges d'un édifice à abside se rattachant aux constructions du *titulus Pallacinae,* fondation du pape Marcel ; parmi les sculptures recueillies au cours des travaux, il y a lieu de signaler un pilier décoré de reliefs figurant une procession isiaque et un fragment de bas-relief provenant peut-être de la décoration de l'arc de Claude, petit temple au fronton duquel est représenté un combat d'amazones (G. MANCINI, p. 225-243). — R. PARIBENI. Scoperte di antichità nella città e nel suburbio (p. 382-411 ; sur l'Aventin, ruines d'un mithraeum à proximité des bâtiments occupés par la IVe cohorte des vigiles ; *via Salaria,* grande villa rustique avec serres près du lieu dit « sepoltura di Nerone », maisons et ruines d'édifices quadrangulaires le long de la voie ; dans une « favissa », statues de Bacchus, d'Hercule et d'Atargatis ; *via Labicana,* grand sarcophage de marbre : putti soutenant des guirlandes de fruits et de lauriers ; dans les vides entre les festons, deux reliefs, scènes de sacrifices rustiques). — Paolino MINGAZZONI. Un frammento inedito dei Fasti consolari Capitolini (p. 376-382 ; permet de préciser le nom du censeur de 482 av. J.-C. ; il faut restituer désormais Papirius Pretestatus et non Papirius Cursor).

Latium et Campanie. Guido CALZA. Ostia. Ricognizioni topografiche nel Porto di Traiano (p. 54-80 et pl. II ; mémoire qui apporte de nombreuses et importantes précisions au plan de Lanciani, principalement sur le tracé de la banquette entourant le bassin dans laquelle sont pratiquées les croupières d'amarrage et la disposition des magasins qui, à l'étage, n'ont jamais comporté de locaux d'habitation. La découverte la plus importante a été celle de deux tombes monumentales appartenant à la nécropole du port de Claude ; l'une et l'autre avaient été enclavées dans les magasins de la partie sud-orientale du bassin, lors des remaniements du port par Trajan). — G. BENDINELLI. Albano Laziale (Frattochi). Statua maggiore del vero d'imperatore in figura di Apollo (p. 81-85 et pl. III ; sans doute Elagabale). — Alda LEVI. Cuma (necropoli). Tomba « a schiema » del periodo greco-sannito (p. 85-90 ; contrairement à l'usage courant, la tombe comporte trois banquettes sur lesquelles était déposé un mobilier funéraire appartenant à la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C.). — A. MAIURI. Casanova di Carnola. Oggetti sporadici di epoca preistorica (p. 90-92 ; découverte de deux anneaux massifs en bronze ornés d'incisions profondes et de cercles de pointillé de la fin du bronze). — A. MAIURI. Vico Equense. Gruppo marmoreo mutilo di Eros e Psyche (p. 93-95 ; rappelle un groupe du musée du Capitole et surtout celui de la collection Torlonia). — Matteo DELLA

Digitized by Google

CORTE. Teano. Mura preromane (p. 165-174 ; mur d'enceinte du v^e-iv^e siècle découvert sur les pentes de la colline du séminaire ; il est constitué par une courtine à terrasse supportée par des colonnes reposant sur de gros dés de pierre). — R. PARIBENI. Tivoli. Trovamenti varii nella città e nel suburbio (p. 244-254 et pl. XIII-XVI ; fouilles au voisinage immédiat de la *mensa ponderaria* : découverte d'une salle pavée de marbre blanc et terminée par une abside décorée de peintures, au centre de laquelle se dresse une base ayant supporté une statue de Nerva ; la base porte une dédicace à Auguste ; en bordure de la voie Tiburtine, à Castell'Arcione, beau sarcophage de marbre avec représentations de combats entre Gaulois et Romains). — R. PARIBENI. Mentana. Rinvenimenti occasionali varii (p. 255-257 ; belle tête de femme âgée, les cheveux recouverts d'une étoffe très serrée dont les extrémités se réunissent au sommet du crâne, époque républicaine). — Ugo RELLINI. Matera. Scavi preistorici a Serra d'Alto (p. 257-295 et pl. XVII-XX ; importante station de la fin du néolithique dont les cabanes rondes disposées en groupes protégés par des fossés ont fourni une remarquable céramique peinte, caractérisée par la présence de tasses à anses latérales, ornées de triangles, méandres, losanges, zigzags, etc.). — Ugo ANTONELLI. Castel Gandolfo. Antiche tombe di vigna Mora (p. 412-414 ; mobiliers constitués par des vases de fabrication locale et des poteries étrusco-campaniennes). — M. DELLA CORTE. Pimonte. Ruderi di una villa rustica sepolta del Vesuvio l'anno 79 col sepolcreto annesso (p. 416-417 ; sur le monte Pendolo, tombes à tuiles sans mobilier, établissement agricole avec « cella vinaria » et réservoir d'eau).

Lucanie et Brutium. M. DELLA CORTE. Padula. Rinvenimenti di un cippo sepolcrale romano di epoca tarde (p. 418). — DU MÊME. Atena Lucana. Statua mutila di un personaggio in abito militare (p. 419).

Picenum. G. MORETTI. Sassoferrato. Mosaico romano (p. 110-113 ; animaux marins, tritons, taureaux, chevaux, chèvres, disposés en lignes concentriques ; époque des Antonins). — G. MORETTI. Frammento di una redazione locale di « Fasti Triumphales Populi Romani » rinvenuta nell'antica Urbsalvia (p. 114-127 et pl. VI ; complète le fragment connu sous le nom de Tabulla Tolentinas et paraît avoir été rédigée d'après un original primitif détruit lors de l'incendie de la Regia). — G. MORETTI. Falerone. Mosaici romani (p. 127-132 ; triomphe de Neptune et pavements géométriques, l'un d'eux donné par Herennius Repentinus, patronus coloniae.

Étrurie. L. PERNIER. Orvieto. Tempio etrusco presso il Pozzo della Rocca (p. 133-158 ; au cours de l'exploration du temple à triple cella dressé sur un haut podium, de nombreux fragments de terres cuites appartenant à la décoration du monument ont été retrouvés, statues de guerrier, d'homme barbu, un manteau retombant en arrière des épaules, frises ornées de palmettes, antéfixe à tête de Ménade, v^e-iii^e s. av. J.-C.). — E. GALLI. Fiesole. Gli scavi governativi del tempio etrusco-romano (p. 28-36 et pl. I ; reprise des fouilles ayant amené le dégagement d'une partie du stylobate et d'un portique faisant peut-être partie d'une schola et la découverte d'une grande frise de pierre ornée de triglyphes et de rosaces). — R. BIANCHI BANDINELLI. Fabro. Scoperta di un cippo miliario della « Via Nova Traiana » (p. 36-40 ; ce serait le milliaire placé *ad fines Clusinorum*). — Ugo ANTONELLI. Canepina (Viterbo). Vasche per macerazione di vegetali e inscri-

Digitized by Google

zione latina ai Lari (p. 41-47 ; sur les pentes du Matterone, groupements de vasques creusées dans des blocs de rochers en place et de bassins carrés ou rectangulaires en pierre, sans doute destinés au rouissage du lin). — Antonio Minto. Lucca. Vestigio della cerchia antica (p. 209-216 ; apporte quelques précisions nouvelles à l'étude de l'enceinte quadrangulaire en blocs de calcaire parallélépipédiques, principalement aux abords de l'oratoire de Sainte-Marie-de-la-Rose). — Alessandro Del Vita. Arezzo. Scoperte archeologiche nella città e nel territorio durante il 1924 (p. 217-225 et pl. XI ; tête de jeune femme du Ier siècle ap. J.-C., coiffée comme la Livie et l'Octavie du Louvre ; tête de jeune homme de même époque d'après un original hellénistique). — Antonio Minto. Populonia. Scavi e scoperte fortuite nella località di Porto Baretti durante il 1924-1925 (p. 346-376 ; groupes de tombes à San Cerbone, les unes à caissons et à fosses, les autres à chambres ; l'une de celles-ci présente une modification du couloir dont l'entrée est en saillie à l'extérieur du monument ; inhumations romaines de basse époque près de Poggio della Guardida).

Ligurie. Piero Barocelli. Torino (destra del Po). Colle (« bric ») della Maddalena : tombe di età romana (p. 343-345 ; dans le voisinage de tombes à incinération du haut Empire, station néolithique avec céramique décorée de cordons à impressions digitales).

Vénétie et Istrie. Bruna Tamaro. Duino-Timavo. Scoperte di inscrizioni romani (p. 1-20 ; lors des travaux de restauration du château de Duino, découverte de plusieurs inscriptions se rapportant au culte de la divinité du Timave, dont le sanctuaire devait être situé sur l'emplacement actuellement occupé par l'église de San Giovanni de Tuba ; le temple, détruit au milieu du Ier siècle avant notre ère, avait été réédifié par Auguste après ses victoires sur les Carnes et les Giapydes). — G. Brusin. Aquileia. Inscrizioni scoperte casualmente negli ultimi anni (p. 20-28 ; dédicace à *Aesontius*, qui, pour la première fois, donne le nom latin de l'Isonzo ; épitaphe d'un *eques imaginifer* de la *cohors I Pannoniorum* qui, pendant quelque temps, eut ses quartiers d'hiver en Haute-Italie). — A. Callegari. Este. Trovamenti casuali di antichità paleo-venete (p. 333-337 ; fragments de poterie rouge estampée, à représentation de pugiliste, semblable au tesson précédemment découvert à Tono).

Transpadane. P. Barocelli. Torino. Avanzi di un piccolo monumento con la figurazione della Lupa allatante e dei gemelli (p. 97-98 ; bloc rectangulaire ayant appartenu à la décoration d'un édicule : dans un fronton rectangulaire, image d'une grotte, à l'intérieur de laquelle la louve allaite Romulus et Remus). — Du même. Lignod (val d'Ayas). Rinvenimento di oggetti di età romana (p. 99 ; découverte dans une tombe d'un tesson de poterie ventrue cerclée d'argent). — G. Patroni. Gottolengo. Oggetti rinvenuti nelle stazione preistorica detta castellaro (p. 100-104 ; il ne semble pas qu'on soit en présence d'une terramare, comme on l'avait cru jusqu'à ce jour.)

Sicile. P. Orsi. Siracusa. Nuova necropoli greca dei sec. VIII-VI nel predio ex Spagna (p. 176-208 et 296-310, p. VIII-X ; 127 nouvelles tombes dont les mobiliers montrent l'importance des échanges commerciaux entre la Sicile et Rhodes aux VIIe-VIe siècles av. J.-C. La nécropole découverte était celle du quartier d'Acradina bassa). — Ettore Gabricci. Girgenti. Scavi e scoperte archeologiche del 1916 al 1924 (p. 420-461 et pl. XXV-XXVI ; découvertes de magasins byzantins près du

Digitized by Google

port, de maisons romaines à péristyles et à terrasses non loin de l'église Saint-Nicolas, d'un petit temple hellénistique aux abords du sanctuaire de Zeus, dont l'angle nord-est est traversé par un mur de fortification se dirigeant vers la Porta Aurea et dont le remblai était constitué par les débris architecturaux d'un temple du VI^e siècle ; dans la vallée de San Biagio ont été mises au jour une muraille orientée est-ouest, épaisse de 2^m50, et une grande plate-forme supportant une tour rectangulaire, l'une et l'autre appartenant au système défensif d'Agrigente ; au cours des restaurations du temple d'Héraklès, un certain nombre de colonnes ont été relevées sur la face méridionale ; au musée, on a reconstitué une baignoire en terre cuite en forme de sabot, ornée de masques de Méduse archaïques, de têtes de femmes, et deux pieds humains chaussés de sandales).

Sardaigne. A. TARAMELLI. Chiaramonti. Navicella protosarda rinvenuta a nuraghe Spiena (p. 322-327 ; à propos de la navicelle en bronze ornée d'un protome de cerf, l'auteur étudie le caractère religieux de ce motif décoratif et sa répartition dans le bassin de la Méditerranée). — DU MÊME. Ala di Sardi (Sassari). Rinvenimento di bronzi votivi di eta nuragica in regione « su Pedrighinosu » (p. 462-470 ; statuettes d'archer et de prêtresse vêtue d'une longue tunique, dont un pan retombe du bras gauche étendu ; armes de bronze, poignards triangulaires protosardes). — DU MÊME. S. Antonio (Cagliari). Scoperta di un ipogeo romano dell'antica Sùlcis (p. 470-474 ; mausolée à base rectangulaire, peut-être surmonté d'une pyramide du type si fréquent en Afrique du Nord).

ROUMANIE.

Buletinul comisiuni monumentelor istorice. 1924, gr. in-4°, 194 pages, 174 illustrations. — La Commission des monuments historiques de Roumanie, présidée par M. N. Iorga, publie un bulletin trimestriel, luxueusement édité par l'Institut d'art graphique de Craïova. G. BALS. L'église de Mirautz-de-Succava (la fondation de l'église métropolitaine remonte aux environs de 1400 ; détruite vers 1513, l'église fut reconstruite par le prince Bogdan le Borgne, entre les années 1513 et 1522. Mais une étude attentive du plan et des façades de l'édifice actuel permet de constater une reconstruction datant du milieu du XVII^e siècle). — V. BRATULESCU. L'église de Gradistea-Vlasca (fondée par Bunea Gradisteanu en 1657). — Les fondations religieuses de Micha Anastasievich (le major Micha Anastasiévitsch, riche réfugié serbe, a fondé une église à Clejani en 1864 et une autre à Brauceni en 1850). — L. BRÉHIER. L'art roumain d'après l'ouvrage de N. Iorga et G. Bals (traduction en roumain d'une étude parue dans le *Journal des savants*, septembre-octobre 1923). — T. G. BULAT. Monastère de Berislavesti (district d'Arges ; église datant du milieu du XVIII^e siècle). — N. A. CONSTANTINESCU. Églises et monastères du district de Buzau. — V. DRAGHICEANU. La maison seigneuriale des Cantacuzènes de Magureni (cette demeure, située dans le district de Prahova, fut commencée en 1666 et terminée en 1667. Elle fut pillée par les Turcs, puis détruite par des tremblements de terre au début du XIX^e siècle. Les fouilles récentes ont permis d'en reconstituer le plan, ainsi que l'existence d'une loggia sur la façade nord. Les découvertes de monnaies autrichiennes, russes, turques, françaises (une de Louis XV), de vases turcs, de Brasov, de Murano, de Sèvres, prouvent l'influence de divers courants de civilisation). — L'église de Saint-Spiridon-l'Ancien (cette église bucares-

Digitized by Google

toise fut construite en 1750, sensiblement modifiée ultérieurement. A remarquer les caractéristiques des calottes sur pendentifs, appuyés sur des arcs cylindriques latéraux qui couvrent le narthex, le pronaos et le naos et dont les proportions vont en augmentant de l'entrée vers l'autel). — Quelques notes sur *Curtea Arsa* (le plan de Bucarest par l'architecte Baroczin permet de situer l'emplacement du « Palais incendié », construit par Alexandre Hypsilanti (1775) et détruit complètement par les incendies de 1790 et 1812). — Draghiceanu et P. Demetrescu. Le monastère de Bradet (ce petit monastère, qui fut longtemps une dépendance de l'évêché d'Argès, a été construit à la fin du XIVe siècle par le prince Mircea l'Ancien et sa femme Mara sur un plan en forme de trèfle, avec des rangées de pierres et de briques superposées). — Catherine Dunareanu-Vulpe. La question des Bastarnes en rapport avec la pierre sépulcrale de Dragomirna (les Bastarnes, mentionnés pour la première fois par Polybe comme mercenaires du roi de Macédoine, vinrent de la Morava supérieure. Formant la première onde germanique dirigée vers le Sud-Est européen, ils occupèrent la région thrace et sarmate). — Gr. Florescu. Découvertes archéologiques à Seimenii-Mari (au nord de Cernavoda, dans la Dobrogea, établissement romain entouré d'un vallum de terre, deux piliers milliaires avec inscriptions ont été récemment découverts. Les inscriptions, datant l'une de l'an 160 de notre ère, l'autre de l'an 200, concernent des réparations à la route établie le long du Danube). — N. Ghika-Budesti. Le monastère de Golia (l'église de ce monastère, qui fut longtemps l'église principale de Iassy, date de la seconde moitié du XVIe siècle. Minutieuse description architectonique, qui est précédée d'une esquisse historique du monastère de Golia par Sévère Zotta, de la fondation jusqu'à notre époque). — C. C. Giurescu. Une église de Vlad l'Empaleur à Târsor (une inscription de l'église, maintenant disparue de Târsor (Prahova), indique comme fondateur Vlad l'Empaleur en 1461. Cette petite localité fut prospère du XVe au XVIIIe siècle). — N. Iorga. Peintures et objets d'art de l'église des Schei à Brasov (la petite église Saint-Nicolas, dans le faubourg des Schei, à Brasov, fut construite au commencement du XVIe siècle, transformée au XVIIIe et ornementée dans la première moitié du XIXe siècle. Intéressantes sculptures sur bois. Peintures où se marque l'influence occidentale. Au point de vue iconographique, représentation, assez rare, des paraboles du Christ). — Le monastère de Valenii-de-Munte (église en pierre construite vers 1680, détruite par des tremblements de terre en 1730, puis 1802, rebâtie vers cette date. A remarquer : peintures sur fond or du début du XVIIIe siècle). — C. I. Karadja. Deux vues du vieux palais de Bucarest (hors texte, aquarelle représentant l'extérieur du palais (1793) et gravure représentant réception de l'ambassadeur anglais par le prince régnant (1793). — C. Moisil. Monnaies trouvées à Magureni (pièces du XVIIIe siècle). — Gh. Nedioglu. L'église Stavropoléos (étude érudite sur cette église bucarestoise du début du XVIIIe siècle). — Olszewski. Une épée du XIVe siècle (découverte à Curtea-de-Arges). — P. P. Panaitescu. Une estampe représentant une ambassade du prince Alexandre Lapusneanu (elle se trouve au musée Czartoryski de Cracovie). — R. Vladescu-Vulpe. Compte-rendu sur les fouilles de Piseul-Coconilor (céramique assez primitive et céramique plus fine venant du Sud). — Compte-rendu du relevé archéologique des régions Mostitea et Calarasi (ces régions sont voisines de la région de steppe appelée le « Baragan ». On y a trouvé en quatre-vingt-quatre endroits des restes préhistoriques, daco-hellènes, romains ou post-romains. Peuplement assez dense dès l'époque néolithique. Les établissements sont surtout nombreux dans le voisinage

Digitized by Google

du Danube. A l'époque hellénistique, établissements sans fortifications dans la plaine ; céramique abondante). Septime Gorceix.

Codrul Cosminului. Buletinul Institutului de Istorie si Limba. Universitatea din Cernauti. Director Ion. I. Nistor. Anul I, 1924. Cernauti, 1925, gr. in-8°, 653 p. ; prix : 350 lei. — L'Institut d'histoire et de langue roumaines de l'Université de Cernauti (Bukovine) publie son premier annuaire pour l'année 1924. En voici une analyse succincte : Leca Morariu. Morphologie du verbe prédicat roumain. — N. Iorga. Note sur un « Câmpulung muntean » : Chioajdele. — Vasile Grecu. Versions roumaines des *Hermeneia* de peinture byzantine (ces *Hermeneia* ou manuels ont un caractère manifestement populaire). — Oreste Lutia. Légende de saint Jean le Jeune de Suceava dans les fresques de Voronet (neuf belles planches). — E. Herzog et V. Gherasim. Glossaire du dialecte de Margineau (ville du nord de la Moldavie). — Al. Bocanetu. Contributions épigraphiques relatives à la question financière dans l'Illyricum. — N. Gramada. « Vicina » (sources cartographiques, origine du nom et identification de la ville ; à rapprocher de l'étude de G. I. Bratianu dans le Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine, t. X, 1923). — Ion. I. Nistor. Les Roumains d'au delà le Nistru (avec une carte des régions au delà du Nistru (Dniester) habitées par des Roumains ; établissements roumains au delà du fleuve. Statistiques russes concernant les Roumains d'au delà du fleuve (400 à 500,000 âmes). L'élément roumain en Galicie, Silésie, Moravie et Croatie. Expansion de l'élément roumain jusqu'au Nistru et au delà. Relations des Roumains d'au delà du fleuve avec les Cosaques, avec les Polonais, les Russes. L'organisation religieuse de ces Roumains ; vie économique et culturelle. Le réveil des Roumains d'au delà le Nistru. La République moldave).

S. G.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS[1]

Abbott (Edith). Historical aspects of the immigration problems ; select documents. *Times*, n° 1285.

Andrews (Roy Chapman). On the trail of ancient man. A narrative of the field work of the central Asiatic expeditions. *Times*, n° 1286.

Aurner (Miss *Nellie Slayton*). Caxton, mirrour of xvth cent. letters. *Times*, n° 1289 (étude intéressante, mais incomplète, sur le milieu où vécut Caxton).

Baerlein (Henry). The march of the Seventy thousand. *Times*, n° 1289 (histoire bien documentée des luttes soutenues en Sibérie par les Tchèques contre les Bolchevistes).

Barnes (Harry Elmer). The genesis of the world war. *Times*, n° 1287 (prétend démontrer que la responsabilité de la Grande Guerre pèse uniquement sur l'Entente et que l'Allemagne en est pratiquement innocente).

Basye (Arthur Herbert). The Lords commissioners of trade and plantations, 1748-1782. *Times*, n° 1287.

Baynes (Norman). The Historia augusta.

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

A. H. R. Fr. = Annales historiques de la Révolution française. — *J. S.* = Journal des Savants. — *Pol.* = Polybiblion. — *R. C.* = Revue critique. — *R. Ét. H.* = Revue des études historiques, — *R. H. Égl.* = Revue d'histoire de l'église de France. — *R. H. Franc.* = Revue d'histoire franciscaine. — *Times* = Supplément littéraire du *Times*.

Digitized by Google

Times, n° 1283 (pense que cette compilation a été rédigée sous Julien l'Apostat pour appuyer le programme de gouvernement de cet empereur).

Beaufreton (M.). Saint François d'Assise. *R. H. franc.*, 1925, 418.

Beyssac (Jean). Les chevaliers de l'Église de Lyon. *R. H. Égl.*, 1926, 377.

Bloch (Marc). Les rois thaumaturges. *R. C.*, 1926, 293 (E. Faral note dans ce livre une admirable érudition, mise au service d'un sens critique très aigu).

Brinton (Crane). The political ideas of the english romanticists. *Times*, n° 1281.

Britsch (Amédée). La Maison d'Orléans à la fin de l'ancien régime. La jeunesse de Philippe-Égalité. *A. H. R. Fr.*, 1926, 397 (A. Mathiez : un tel ouvrage renouvelle, sur des points importants, notre connaissance de la société française à son déclin).

Brunot (F.). Histoire de la langue française. VII. La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'ancien régime. *R. C.*, 1926, 311.

Burkitt (M. C.). Prehistory ; a study of early cultures in Europe and the mediterranean basin. *R. C.*, 1926, n° 17.

Burnet (Édouard-L.). Le premier tribunal révolutionnaire genevois, juillet-août 1794. *A. H. R. Fr.*, 1926, 397.

Butler (Alban). The lives of the saints ; nouv. édit. par le P. *Herbert Thurston*, S. J. T. I. *Times*, n° 1287 (édit. très remaniée et augmentée ; elle doit contenir au moins 3,000 biographies).

Cabot (John M.). The racial conflict in Transylvania. *Times*, n° 1289 (témoignage impartial).

Capart (Jean). Thèbes, la gloire d'un grand passé. *J. S.*, 1926, 325.

Cartellieri (Otto). Am Hofe der Herzöge von Burgund. Kulturhistorische Bilder. *Times*, n° 1281.

Carton (R.). L'expérience physique chez Roger Bacon. La synthèse doctrinale chez Roger Bacon. *R. H. franc.*, 1924, 510 (E. Gilson : travail capital ; quelques idées appellent la discussion).

Carvalho e Castro. Saint Bonaventure. *R. H. franc.*, 1924, 502.

Carver (Thomas Nixon). The present economic revolution in the United States. *Times*, n° 1279 (cette révolution consiste à effacer la distinction entre le travail et le capital, en faisant de l'ouvrier un capitaliste, et en obligeant la plupart des capitalistes à devenir des travailleurs).

Cascorbi (P.). Die deutschen Familiennamen, 6e édit. *Times*, n° 1287.

Cavvadias. Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς τέχνης. *Times*, n° 1289.

Champion (Pierre). Histoire poétique du xve siècle. *J. S.*, 1926, 303.

Cherel (A.). Histoire de l'idée de tolérance. Un aventurier religieux au xviiie siècle : André-Michel Ramsay. *R. H. Égl.*, 1926, 363.

Childe (V. Gordon). The Aryans ; a study of indo-european origins. *Times*, n° 1289.

Chinard (Gilbert). Les réfugiés huguenots en Amérique. *R. C.*, 1926, n° 18.

Clayton (Joseph). The rise and decline of socialism in Great Britain, 1884-1924. *Times*, n° 1283.

Clop (É.). Saint Bonaventure. *R. H. franc.*, 1924, 239 (livre entièrement à refaire).

Complete Peerage (the). Nouv. édit. par *Gibbs* et *Doubleday ;* vol. V. *Times*, n° 1279 (ce tome V, paru en 1921, a été remanié et contient maintenant les familles nobles qui ont porté le titre de comte ou duc de Gloucester).

Conrad von Hötzendorf (fieldmarschall). Aus meiner Dienstzeit. V. *Times*, n° 1280 (mille pages de texte et quarante cartes pour les trois derniers mois de 1914).

Cory (Sir *George E.*). The rise of South Africa, t. IV. *Times*, n° 1279 (ce vol. se rapporte aux années 1838-46).

Coulton (G. G.). The medieval village. *R. C.*, 1926, 281 (M. Bloch : travail consciencieux, rempli d'indications utiles, mais qui ne constitue, à aucun degré, même un chapitre détaché d'une véritable histoire de l'Europe rurale au moyen âge).

Dexter (T. F. G.). Cornish names. *Times*, n° 1281.

Doncœur (P.). Le livre de la bienheureuse Angèle de Foligno ; documents édités avec le concours de Mgr *F. Pulignani*. *R. H. franc.*, 1926, 304 (édition très insuffisante).

Dorso (Guido). La rivoluzione meridionale. Saggio storico-politico sulla lotta politica in Italia. *R. C.*, 1926, n° 17.

Duthuit (Georges). Byzance et l'art du xiie siècle. *R. É. H.*, 1926, 339.

Ehrle (F.). Der Sentenzkommentar Peters von Candia, des Pisaner Papstes Alexander V. *R. H. franc.*, 1926, 128 (E. Gilson : érudition précise ; jugements contestables).

Evelyn-White (Hugh G.). The monasteries of the Wadi'n Natrûn. I. New texts from

Digitized by Google

the monastery of Saint Macarius. *Times*, n° 1286.

Fernessole (abbé *Pierre*). Bio-bibliographie de la jeunesse de Louis Veuillot, 1813-1843. Les origines littéraires de Louis Veuillot. *R. H. Égl.*, 1926, 354.

Ferret (Marc). Les tribunaux de famille dans le district de Montpellier. *A. H. R. Fr.*, 1926, 503.

Gold (L.) et *Reymann* (major *M.*). Die Tragœdie von Verdun. Die deutsche Offensiveschlacht. I. *Times*, n° 1282.

Graham (Walter). The beginnings of the english literary periodicals, 1665-1715. *Times*, n° 1289.

Gressman (Hugo), *Robinson (H. Wheeler)*, *Robinson (T. H.)*, *Driver (G. R.)*, *Blackman (A. M.)*. The Psalmists ; essays on their religious experience and teaching, their social background and their place in the development of hebrew psalmody. *Times*, n° 1282.

Haebler (Konrad). Handbuch der Inkunabelkunde. *Pol.*, 1926, 57 (livre indispensable aux amateurs comme aux professionnels).

Herculano (Alexandre). History of the origin and establishment of the inquisition in Portugal ; trad. par *John C. Branner*. *Times*, n° 1286.

Hocedez (le Père *Édgar*), S. J. Richard de Middleton. *R. H. Égl.*, 1926, 371 (bonne biographie d'un savant franciscain du XIII^e^ s., dont le nom latin est Richard « de Mediavilla »).

Home (Gordon). Roman London. *J. S.*, 1926, 328.

Huard (Géorges). La paroisse et l'église Saint-Pierre de Caen. *R. H. Égl.*, 1926, 349.

Inge (William Ralph). England. *Times*, n° 1285 (tableau pessimiste de l'Angleterre actuelle par le doyen de Saint-Paul).

Ishwari Prasad. History of medieval India. *Times*, n° 1285.

Ispizua (Segundo de). La primera vuelta al mundo. *Times*, n° 1280 (2 vol. sur le tour du monde accompli par le Basque El Cano et Magellan. Histoire des découvertes maritimes depuis Hérodote ; bibliographie et nombreuses illustrations).

Jules d'Albi (le Père). Saint Bonaventure et les luttes doctrinales de 1267-1277. *R. H. franc.*, 1924, 506 (résultats importants et nouveaux).

Kautsky (Karl). Are the Jews a race? *Times*, n° 1286 (œuvre de propagande socialiste, hostile aux Juifs, à cause non de leur race, mais de leur prédominance financière. Quant au sionisme, il se meurt ; avant peu, les Arabes auront repris tout le terrain perdu).

Law (Sir *Algernon*). India under Lord Ellenborough, 1842-1844. *Times*, n° 1286 (extraits tirés des papiers d'Ellenborough par son neveu).

Leslie (Shane). George IV. *Times*, n° 1286.

Loisne (comte *de*). Cartulaire de la commanderie des Templiers de Sommereux. *R. H. Égl.*, 1926, 345.

Lewisohn (Ludwig). Israel. *Times*, n° 1287 (étude sur le sionisme par un juif américain).

Lowis (Douglas W.). The history of the Church in France, 950-1000. *Times*, n° 1282.

Lucas (Sir *Charles*). The Empire at war. Vol. V. *Times*, n° 1281.

Luyckx (B. A.). Die Erkenntnislehre Bonaventuras. *R. H. franc.*, 1924, 368.

Mac Mahon (Thomas J.). The Orient I found. *Times*, n° 1286 (l'auteur, Australien, montre le danger que fait courir à son pays l'expansion chinoise).

Maréchal (Christian). Lamennais ; la dispute de l'Essai sur l'indifférence, d'après des documents nouveaux. *R. H. Égl.*, 1926, 360.

Martin (Gaston). La franc-maçonnerie française et la préparation de la Révolution. *A. H. R. Fr.*, 1926, 498 (A. Mathiez : livre de polémique où les affirmations les plus intrépides tiennent lieu des faits et des documents).

Mask [alias *É. Diaz Retg*]. Paginas para la historia. Hacia la España nueva. *Pol.*, 1926, 56 (apologie du régime directorial).

Maurice (général *F.*). Governments and the war ; a study of the conduct of war. *Times*, n° 1285 (étude sur les rapports entre les présidents et les chefs d'armée des deux partis dans la guerre civile de 1861-65).

Mawer (A.) et *Stenton (F. M.)*. The placemames of Bedfordshire and Huntingdonshire. Vol. III. *Times*, n° 1281.

Mazumdar (B. C.). Orissa in the making. *Times*, n° 1285.

Molony (J. C.). A book of South India. *Times*, n° 1289.

Monastery (the) of Epiphanius at Thebes. I. The archæological material, by *H. E. Winlock ;* the literary material, by *W. E. Crum*. II. Coptic ostraca and papyri, publ.

Digitized by Google

avec trad. et commentaires par *W. É. Crum ;* greek ostraca and papyri, par *H. G. Evelyn-White. Times*, n° 1286.

Muret (Maurice). Le crépuscule des nations blanches. *R. C.*, 1926, 314.

Nearing (Scott) et *Freeman (Joseph).* Dollar diplomacy ; a study in american imperialism. *Times*, n° 1282.

Nef (Charles). Histoire de la musique ; édit. franç. par *Yvonne Rokseth. R. C.*, 1926, n° 17.

Norden (Eduard). Die Geburt des Kindes. *R. C.*, 1926, 284 (explication du mythe de la Nativité présenté dans la 4e églogue de Virgile ; importante discussion par H. Jeanmaire).

Northup (Clark Sutherland). A register of bibliographies of the english language and literature. *R. C.*, 1926, n° 17 (tâche formidable, dont l'auteur s'est acquitté avec une intelligente patience).

Oberholtzer (Ellis Paxson). A history of the United States since the civil war. Vol. III, 1872-1878. *Times*, n° 1284.

O'Grady (Standish Hayes) et *Flower (Robin).* Catalogue of the irish mss. in the British Museum. 2 vol. *Times*, n° 1285.

Oncken (Hermann). Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III, 1863-1870. *Times*, n° 1289 (l'auteur utilise largement les dépêches du prince Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris de 1863 à 1871).

Oxford and Asquith (earl of). Fifty years of Parliament. *Times*, n° 1289 (importants mémoires qui vont de 1868 à 1914).

Page (William) et *Proby (Granville).* The Victoria history of the county of Huntingdon. I. *Times*, n° 1282.

Parra Pérez (C.). Miranda et la Révolution française. *R. Ét. H.*, 1926, 348.

Peake (A. S.). The people and the book. Essays on the Old Testament. *Times*, n° 1280 (ouvrage dû à plusieurs collaborateurs, généralement bien informés sur les travaux des Allemands, moins sur ceux des Français et même des Anglais).

Pereyra (Carlos). L'œuvre de l'Espagne en Amérique ; trad. par *Jean Baelen* et *Robert Ricard. R. C.*, 1926, n° 18.

Prunel (L.). La renaissance catholique en France au XVIIe siècle. *R. H. franc.*, 1926, 145 (ignore le rôle important joué par les Franciscains).

Puleston (W. D.). The Dardanelles expedition ; a condensed study. *Times*, n° 1285.

Rawasmami Ayyanger (M. S.) et *Seshagiri Rao (B.).* Studies in South indian Jaïnism. *Times*, n° 1285 (bonne histoire du jaïnisme, religion qui succomba persécutée par les prêtres de Brahma).

Renaudet (A.). Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie. *R. H. franc.*, 1925, 99 (livre important ; H. Lemaître rectifie quelques détails).

Rippy (J. Fred). The United States and Mexico. *Times*, n° 1280.

Rodolico (Niccolò). Il popolo agli inizi del Risorgimento nell' Italia meridionale. *Times*, n° 1283.

Rostovtzeff (M.). The social and economic history of the roman Empire. *Times*, n° 1284.

Rougier (L.). La scolastique et le thomisme. *R. H. franc.*, 1926, 313 (ce n'est guère qu'un plagiat incorrect).

Roux (marquis *de*). Louis XVII et la légende des faux dauphins. *A. H. R. Fr.*, 1926, 403.

Schmidt (W.). et *Koppers (W.).* Völker und Kulturen. I. Gesellschaft und Wirtschaft der Völker. *Times*, n° 1287.

Schmitz (Hermann). The Encyclopædia of furniture. *Times*, n° 1281.

Scott (Hew). Fasti ecclesiae Scoticanae. The succession of ministers in the Church of Scotland from the Reformation. Vol. VI : Synods of Aberdeen and of Moray. *Times*, n° 1280.

Seaton (Ethel). Queen Elizabeth and a swedish princess ; being an account of the visit of princess Cecilia of Sweden to England in 1565, from the original ms. of *James Bell. Times*, n° 1279.

Selwyn (E. G.). Essays catholic and critical. *Times*, n° 1289 (recueil de quatorze dissertations par des membres du High Church, tous, sauf deux, appartenant au clergé).

Sensburg (Waldemar). Die Bayerischen Bibliotheken. *Pol.*, 1926, 58.

Seton (W.). Nicolas Glassberger and his works. *R. H. franc.*, 1924, 531 (nombreuses négligences).

Spies (Heinrich). Kultur und Sprache im neuen England. *R. C.*, 1926, n° 18.

Stoddard (Lothrop). Le flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des Blancs. *R. C.*, 1926, 314.

Talbot (P. Amaury). The peoples of Southern Nigeria. 4 vol. *Times*, n° 1284.

Digitized by Google

Thomas (A. H.). Calendar of plea and memoranda rolls preserved among the archives of the corporation of the city of London, 1323-1324. *Times*, n° 1283.

Thomson (Miss *Gladys Scott*). Kent records. The Twysden lieutenancy papers, 1583-1668. *Times*, n° 1283 (documents inédits sur le grand érudit Roger Twysden et sa famille, sur la milice et l'office de lieutenant dont il était chargé).

Tonnelat (Ernest). La chanson des Nibelungen. *R. C.*, 1926, 306 (c.-r. à noter d'Edmond Faral : c'est le livre le plus fort qui ait été écrit sur le sujet).

Tower (Charlemagne). The marquis de La Fayette in the american Revolution ; with some account of the attitude of France toward the war of Independance. *Times*, n° 1283 (réédition de l'ouvrage qui avait paru en 1894).

Van den Borren (C.). Guillaume Dufay ; son importance dans l'évolution de la musique au xv^e^ siècle. *Times*, n° 1279.

Van Nostrand (John James). The imperial domains of Africa Proconsularis. *R. C.*, 1926, 301 (réédite et commente les quatre grandes inscriptions africaines relatives à l'administration des domaines impériaux).

Venturi (Adolfo). Storia dell' arte italiana. T. IX : La pittura del Cinquecento, 1^re^ partie. *R. C.*, 1926, n° 18.

Vidal de La Blache. Principes de géographie humaine ; publ. par *E. de Martonne. J. S.*, 1926, 289.

Wallace (W. K.). Thirty years of modern history. *Times*, n° 1279 (représente Édouard VII comme le principal agent de la politique française tendant à l'encerclement de l'Allemagne).

Welch (Adam C.). The psalter in life, worship and history. *Times*, n° 1282.

Weltkriegsende an der Makedonischen Front. *Times*, n° 1284 (récit officiel d'après les archives allemandes de la guerre).

Wilson (F. P.). The plague pamphlets of Thomas Dekker. *Times*, n° 1279.

Wissler (Clark). The relation of nature to man in aboriginal America. *Times*, n° 1281.

Digitized by Google

CHRONIQUE

L'*Institut international de coopération intellectuelle*, chargé par la *Société des Nations* de préparer et de réaliser la collaboration internationale sur le terrain des sciences, des lettres et des arts, croit faire œuvre utile en cherchant d'abord quelles sont, dans tous les pays, les bibliothèques actuellement équipées pour fournir sur une catégorie quelconque du savoir une documentation conforme aux besoins de plus en plus pressants de l'érudition. Il a l'intention de publier la liste de ces bibliothèques. Il souhaite que cette liste soit, dès sa première enquête, largement approvisionnée. Il espère qu'elle s'enrichira très vite. Il est convaincu qu'il suffit parfois de modifications légères dans un organisme administratif pour transformer une bibliothèque qui n'a fait fonction jusqu'ici que de simple conservatoire de livres en un centre de documentation. Il publie à cet effet un questionnaire adressé à toutes les institutions qui possèdent une bibliothèque de travail et y joint deux observations importantes. En premier lieu, on estime que l'indication d'une spécialité, même très restreinte, peut avoir une valeur considérable, car un fonds de bibliothèque abondant sur un sujet très restreint est une richesse documentaire presque toujours fort rare et qui présente une valeur inestimable. En second lieu, on juge désirable que dans chaque pays une ou plusieurs bibliothèques s'affirment prêtes à fournir des renseignements sur l'histoire, la géographie et, d'une manière plus générale, la production intellectuelle du milieu dans lequel elles ont été créées.

France. — Le comte Alfred Boulay de la Meurthe est mort le 13 septembre 1926 à l'âge de quatre-vingt-trois ans ; il était l'auteur de nombreux ouvrages sur l'époque napoléonienne ; ses études sur le Concordat ont été particulièrement appréciées.

— M. Henry Cochin est mort le 7 décembre 1926. Il était né à Paris le 31 janvier 1854. Fils d'Augustin Cochin, il appartenait à une famille de philanthropes et d'hommes politiques qui honorèrent le régime parlementaire et le parti catholique. Député du Nord de 1893 à 1914, il abandonna la vie publique après la guerre et se donna tout entier à ses goûts littéraires. Dante, Pétrarque, Boccace, Fra Angelico furent étudiés par lui avec une sympathie éclairée. Les études qu'il leur consacra le firent élire, le 19 février dernier, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Si bref qu'ait été son passage dans cette Académie, il eut encore le temps d'écrire sur les sentiments réciproques des Français et des Italiens au xv^e^ siècle un mémoire qui eut les honneurs d'une lecture dans la séance publique annuelle ; mais déjà il était malade et il dut prier un confrère de lire à sa place cette fine et amusante communication.

— L'assemblée générale du Comité français des sciences historiques a décidé

Digitized by Google

que le premier Congrès français, organisé sous les auspices de notre Comité national, aura lieu à la Sorbonne du 21 au 24 avril 1927, à la fin des congés de Pâques. Les communications devront porter sur des sujets d'histoire générale. Parmi les questions susceptibles de fournir des thèmes de discussion, celles qui auraient chance de figurer au programme du Congrès international d'Oslo sont particulièrement recommandées aux congressistes.

— Diverses circonstances nous ont empêché de signaler, comme il l'eût fallu, un événement qui méritait, à bien des égards, de ne pas passer inaperçu : la célébration du cinquantenaire de la « Société des Anciens textes français ». Fondée à la fin de l'année 1875, en même temps, à peu de chose près, que la *Revue historique* et aussi que la *Romania*, dont les initiateurs, Gaston Paris et Paul Meyer, surent faire dès le début le plus important périodique consacré à l'étude des langues et littératures romanes, la « Société des Anciens textes » est parvenue, en un demi-siècle, à doter le monde savant d'une remarquable série d'éditions modèles, qui aujourd'hui ne compte pas moins de 120 volumes, tous dignes, par le fond comme par l'élégance de leur « présentation », des œuvres dont elles nous ont restitué le texte.

Les historiens adonnés aux études médiévales ne peuvent oublier que, si la Société ne s'est qu'exceptionnellement proposé la publication d'ouvrages proprement historiques, elle a rendu néanmoins à l'histoire l'immense service de nous faire connaître plus intimement la pensée, les goûts, les mœurs des Français du moyen âge en mettant à notre portée quelques-uns de ces romans ou de ces contes, de ces chansons de geste, de ces drames, de ces poèmes lyriques dont la lecture ou l'audition charma et souvent passionna nos ancêtres.

Les membres de la Société ont profité de la circonstance pour tenir un petit congrès international de romanistes, d'où sont sorties d'utiles décisions touchant le programme des publications futures et à l'issue duquel un beau volume de fac-similés leur a été remis : la reproduction en phototypie du précieux *Chansonnier d'Arras* (Paris, 1925, in-4°, 20 p. et 64 pl.), où sont transcrites soixante-quinze des plus célèbres poésies de nos lyriques français des XII^e^ et XIII^e^ siècles (Conon de Béthune, le Châtelain de Coucy, Gace Brulé, Gautier de Dargies, le Vidame de Chartres, Thibaud de Champagne, etc.) et pour lequel M. Alfred JEANROY a écrit une courte, mais substantielle préface, donnant un relevé des éditions existantes.

Enfin l'apparition, juste à point pour le cinquantenaire, du tome V et dernier de la monumentale édition du *Roman de la Rose* (Paris, Champion, 1924 [en réalité, 1925 ou 1926], in-8°, 347 p. ; prix : 50 fr.) a fourni aux congressistes l'occasion de se réjouir de la façon remarquable dont, après la période de ralentissement imposée par la guerre, les publications normales de la Société avaient été reprises d'un rythme rapide. Feu Ernest LANGLOIS, le savant et scrupuleux érudit à qui nous devons du célèbre Roman une version soigneusement contrôlée, n'était malheureusement plus là pour recueillir les félicitations de ses confrères, qui, à propos de ce tome V, auraient pu lui être adressées pour l'œuvre tout entière. Nous y reviendrons à loisir dans un prochain Bulletin, pour louer comme il sied la richesse de la préface, qui remplit à elle seule le premier volume, la sûreté avec laquelle le texte a été établi d'après plus de cent manuscrits et la sobre précision du commentaire, qui fournit au lecteur toutes les explications et tous les rapprochements nécessaires. Pour fêter le cinquantième anniversaire de sa naissance, la « Société des Anciens textes français » ne pouvait donner au monde savant un meilleur exemple de ce

Digitized by Google

que ses collaborateurs ont su faire pour porter jusqu'à un rare point de perfection l'art d'éditer les vieux textes littéraires français. Louis Halphen.

— *Société de l'histoire du droit.* 1926, 18 mars. — Rapport annuel sur l'avancement des travaux entrepris en vue d'établir d'abord un répertoire complet des chartes de franchises de la France, et ensuite d'en publier les textes. = 15 avril. Morel. Les caisses d'amortissement au XVIII^e siècle (en France). — Génestal. Une modalité d'appropriation de la dîme par les seigneurs laïques. = 20 mai. Olivier Martin. A propos d'un style de l'auditoire et châtellenie d'Issoudun rédigé en 1481. = Journées d'histoire du droit tenues à Bruxelles en juin 1926. 7 juin. H. Lévy-Bruhl. Le droit de naufrage. — Henri Pirenne. Le *jus mercatorum* au moyen âge (ensemble d'usages qui, se répandant par les foires, acquit de bonne heure un caractère international). — J. Massiet du Biest. Les institutions urbaines et le droit domanial (notamment à Amiens). — Jean Gessler. L'origine et le développement du très ancien droit liégeois. — Éd. Blum. Étude sur l'origine de l'irrévocabilité des offices royaux (influence de la législation canonique, qui se fait sentir du XIV^e au XVI^e siècle. C'est l'ordonnance du 21 octobre 1467 qui a créé vraiment l'inamovibilité). — Baron Paul Verhaegen. Rôle de l'empereur Napoléon et du jurisconsulte belge Gendebien dans l'élaboration de la loi de 1810 sur les mines. — A. de Senarclens. L'extension de l'édit des édiles aux ventes de toute espèce de choses. — Sigismond-Marie Jedlicki. L'élection au trône royal dans l'ancien royaume de Pologne (du XII^e siècle jusqu'à la constitution du 3 mai 1791). — René Maunier. L'obligation rituelle [des présents] en Afrique du Nord. = 8 juin. Philippe Meylan. La *litis contestatio* de la *legis actio per sacramentum.* — Olivier Martin. La rédaction des anciennes coutumes de Sens (de 1494 à 1506). — Jules Simon. Poursuites répressives intentées contre des laïs par le procureur de la cour spirituelle de Nivelles (1761 et suiv.). — Dom U. Berlière. Le sceau conventuel. — H. van Houtte. Le régime légal des dommages de guerre en Flandre au XVII^e siècle. = 9 juin. Georges Cornil. Les arrhes dans le droit de Justinien. — Robert Génestal. La formation du droit d'aînesse. — Roger Grand. La notion économique et juridique de la propriété au moyen âge, dans les actes juridiques et dans la doctrine. — Raymond Monier. Le recours au chef de sens dans les villes flamandes au moyen âge.

— Le tome VIII de la belle *Histoire de la Gaule* par M. Camille Jullian a pour sous-titre : *les Empereurs de Trèves.* II, *la Terre et les hommes* (Hachette, 1926, 387 p.). Les dernières lignes du volume font espérer que l'ouvrage n'est pas terminé : « Quand les empereurs de Rome n'écouteront plus les voix de la Gaule, un roi des Francs sera près d'elle pour répondre à son appel. » M. Jullian ne nous donnera-t-il pas bientôt un Clovis?

— L'*Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*, par Lavisse et Rambaud, publiée chez Armand Colin, a obtenu un grand succès, attesté par les six tirages qui se sont succédé de 1893 à 1910, et par ceux qui ont paru depuis 1922. En cette année-là, le tome I atteignit à la troisième édition et le tome III à la deuxième ; le tome II, paru en 1925, en est à la troisième. En ce qui concerne le texte, la rédaction primitive a été à peine modifiée ; l'ouvrage ayant été cliché, les corrections ne pouvaient porter que sur de menus détails ; mais, comme on sait, chaque chapitre se termine par une bibliographie, et c'est sur ce point que des changements ont été apportés. Peut-être aurait-on pu procéder avec une méthode plus rigoureuse, car on constate

Digitized by Google

à cet égard de fâcheuses disparates. Ainsi, pour les tomes I et III, parus en 1922, on ne trouve aucune mention bibliographique postérieure à 1914 ; pour le tome II (1925), un supplément a été ajouté à la fin du volume, mais seulement pour six chapitres sur seize. C'est pour le tome IV (s. d.) que l'effort a été le plus considérable. Là, on s'est décidé pour la plus grande partie des chapitres à multiplier le nombre de pages à l'aide d'exposants permettant de ne rien changer à la pagination primitive ; par exemple, quatre pages nouvelles, 45 A-D, pour le chapitre sur l'Italie de la Renaissance et cinq, 454 A-F, pour celui sur l'Allemagne et la Réforme. Certains chapitres, ceux notamment qui se rapportent aux sciences, paraissent avoir été sacrifiés : la bibliographie en est restée immuable. J'aurais pu compléter moi-même celle des chapitres qu'on avait bien voulu me confier ; en tout cas, je ne suis pas responsable d'une addition faite à la page 623 du tome I : « On devra également consulter : PIERQUIN, *Recueil général des chartes anglo-saxonnes* et les *Saxons en Angleterre, 604-1061.* » Conscients ou inconscients, les plagiaires ne doivent pas être encouragés. Ch. B.

— De l'*Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave Glotz vient de paraître un fascicule contenant le début de l'*Histoire romaine*, par Ettore PAIS, tome I, des origines à l'achèvement de la conquête en 133 av. J.-C. Cet ouvrage a été adapté en français d'après le manuscrit italien par M. Jean BAYET (fasc. I. Les Presses universitaires de France, p. XII-144 ; prix : 12 fr. 50).

— M. Étienne GILSON, professeur à la Sorbonne, et le R. P. Gabriel THÉRY, O. P., entreprennent de publier des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire*, qui paraîtront, à intervalles irréguliers, par fascicules de deux à trois cents pages à la librairie Vrin.

— Dans *L'Asie française* (*Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française*, n° 242, juin-juillet 1926), M. Paul DESCHAMPS, secrétaire de l'École des chartes, a parlé du Congrès archéologique international de Syrie et de Palestine, qui a eu lieu en avril 1926. Archéologue et médiéviste, il s'intéresse surtout à l'époque des Croisades et il donne sur les ruines de Byblos (le Giblet des croisés), du Krak des chevaliers, de Saïda (Sidon) et du château de la Mer, de rapides indications accompagnées de vues photographiques prises par lui-même ; ce sont d'instructifs témoins de l'activité déployée par les Francs dans le Levant méditerranéen.

— Nous avons reçu de M. Ed. ESMONIN la *Chronique bibliographique* qu'il a donnée des *Publications relatives à l'histoire du Dauphiné*, 1923-1925, tirage à part des *Annales de l'Université de Grenoble*, t. III, n° 1 de la nouvelle série.

— La librairie Auguste Picard annonce la mise en vente de deux publications importantes : 1° *Les plus anciennes chartes en langue provençale.* C'est un recueil des pièces originales antérieures au XIII^e siècle, publiées par M. Clovis BRUNEL, professeur à l'École des chartes (in-8°, LXIII-497 p., avec index et glossaire ; prix : 100 fr.). 2° *La bibliographie analytique de l'histoire de Metz pendant la Révolution, 1799-1800. Imprimés et manuscrits*, par M. René PAQUET (2 vol. gr. in-4° tirés à 200 exemplaires numérotés).

— La librairie « La Connaissance » a entrepris, comme on sait, de rééditer le *Port-Royal* de SAINTE-BEUVE. C'est une édition dite documentaire, qui a été établie et annotée par MM. René-Louis DOYON et Charles MARCHESNÉ. Le livre deuxième contient le *Port-Royal* de M. DE SAINT-CYRAN.

Digitized by Google

— Le Service historique de l'État-major de l'armée commence la publication des *Armées françaises dans la Grande Guerre ;* on y donne un précis d'ensemble des opérations des armées françaises sur les différents fronts. Deux volumes ont déjà paru : t. I : *La guerre de mouvement* (opérations antérieures au 14 novembre 1914). Deuxième volume : *La manœuvre en retraite et les préliminaires de la bataille de la Marne (24 août-5 septembre 1914).* Prix du volume, avec ses deux volumes d'annexes et ses deux pochettes de cartes : 500 fr. — T. VII : *La campagne offensive de 1918 et la marche au Rhin (18 juillet 1918-28 juin 1919).* Premier volume : *Les offensives de dégagement et la préparation des offensives générales (18 juillet 1918-25 septembre 1918).* Prix du volume, avec ses deux volumes d'annexes et sa pochette de cartes : 225 fr.

Allemagne. — Paul KRÜGER, le savant éditeur du code de Justinien et des Institutes, est mort en mai 1926, âgé de quatre-vingt-six ans.

— On annonçait récemment une deuxième édition de la *Geschichte der neueren Historiographie* par M. Édouard FUETER (1911). L'éditeur, M. Oldenbourg (Munich), nous fait obligeamment savoir que cette édition est une simple reproduction de la primitive par le procédé anastatique. Qu'il ait été nécessaire de le rééditer, cela suffirait pour recommander cet excellent ouvrage.

Espagne. — Le très important manuel du libraire publié par M. Antonio PALAU, *Manual del librero hispano-americano* (Barcelone), touche à sa fin. Le tome V, qui vient de paraître, contient les lettres de M à O ; le tome VI est promis pour Noël et le dernier sera terminé en 1927.

États-Unis. — Dans le numéro d'octobre de l'excellent périodique américain *Foreign Affairs* (dont la *Revue historique* donne régulièrement l'analyse), M. Bernadotte E. Schmitt, professeur à l'Université de Chicago, passe en revue les principales des plus récentes publications qui touchent à la question des origines de la guerre. C'est, à son sens, le soin jaloux avec lequel toutes les puissances veillaient à ne pas laisser déplacer l'équilibre à leur profit, qui a rendu le conflit inévitable ; s'il est convaincu que M. Poincaré voulait sincèrement le maintien de la paix, il ne l'est pas moins qu'à la longue il y avait une incompatibilité inéluctable entre cet objectif et le souci de l'équilibre. Parmi les publications qu'il analyse, il tient pour la meilleure, parce que la plus impartiale, *The international anarchy,* 1904-1914, de l'Anglais Lowes Dickinson (New-York, 1926), encore que l'ultra-pacifisme de l'auteur lui ait fait méconnaître la nature profonde du conflit, choc entre « les nationalités submergées et les gouvernements autocratiques » — et pour la plus mauvaise *The Genesis of The World War* du professeur de sociologie H. E. Barnes. Confusion, ignorance des documents, confiance aveugle accordée à des écrivains de parti pris, contradictions, affirmations sans preuves, sollicitation des textes allant parfois jusqu'à la violence, présentation tendancieuse de toute la marche des événements, ce jugement de M. Schmitt sur le travail de son collègue est exprimé avec une modération et une courtoisie d'expression qui ne font qu'en souligner la sévérité. Sa propre conclusion est que la responsabilité de la guerre, qui a été la conséquence nécessaire du système des alliances et des armements, est partagée, mais inégalement, et qu'elle charge surtout les puissances centrales, qui ont joué le premier rôle dans la formation, le développement et l'action de ce système. L'Allemagne, dit-il, a pris actuellement la tactique de détourner l'attention

Digitized by Google

de sa propre politique et de celle de son alliée austro-hongroise pour la concentrer sur celle de ses anciens ennemis. « En fait, c'est l'Allemagne qui a mis le système à l'épreuve en juillet 1914. Que l'épreuve ait mal tourné, cela ne lui donne pas le droit de réclamer d'être déchargée de toute responsabilité. » L. E.

— La Dotation Carnegie a fait tirer à part et distribuer largement l'étude que M. Georges Lechartier a donnée sur *Andrew Carnegie, l'homme et l'œuvre*, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1925.

Grande-Bretagne. — M. Horatio Brown, à qui l'on doit plusieurs volumes du Calendar of State papers relating to English affairs in the archives of Venice, est mort le 19 août 1926.

— Sir Henry Maxwell Lyte, administrateur (deputy keeper) du P. Record office, a pris sa retraite et a été remplacé par le bibliothécaire de cet établissement, M. Stamp.

— Trois volumes supplémentaires de l'*Encyclopaedia Britannica* viennent de paraître, sous la direction de M. J. L. Garvin ; ils enregistrent les changements si considérables qui se sont produits dans le monde depuis 1910 (prix : 6 l. 9 s. 6 d.).

— Le doyen et le chapitre de Westminster ont décidé de publier l'inventaire analytique (*Calendar*) de leurs précieuses archives ; le travail doit être exécuté par MM. P. B. M. Allan et Lawrence E. Tanner, archiviste adjoint du dépôt.

— Le gouvernement britannique a confié à MM. Gooch et Temperley le soin de publier les documents relatifs à la Grande Guerre ; on a commencé par le tome XI, qui se rapporte à la période comprise entre le 28 juin et le 4 août 1914 et qui vient de paraître. Ce volume, préparé par M. J. W. Headlam-Morley, est mis en vente par les soins du « Stationary office » de S. M. britannique (Adastral House, Kingsway. Londres, W. C. 2).

— *Catalogue of printed books in the library of the Foreign office* (Londres, H. M's Stationary office, 1926, gr. in-8° à 2 col., 1,587 p. ; prix : 3 l. st.). — Voilà un gros livre et qui sera souvent consulté, toujours avec fruit. Ce n'est pas qu'il paraisse qu'on ait eu l'intention de constituer au ministère anglais des Affaires étrangères une bibliothèque d'un caractère nettement scientifique ; les entrées se sont faites parfois, semble-t-il, un peu au hasard des circonstances ; mais le fond rendra de signalés services, surtout pour ce qui concerne la période qui commence à 1870. La guerre de 1914-1918 y occupe naturellement une grande place (*Germany war 1914-1919*, avec de nombreuses sous-divisions, telles que *Atrocities, Blokade, Campaigns, Economics, Origin, Propaganda, Revolution*, etc.). Les traités qui ont mis fin à la dernière guerre sont inscrits sous le nom que l'histoire leur a déjà donné (Sèvres, Trianon, Versailles ; de même Paris, 1856, Utrecht, 1713, Vienne, 1814-1815), etc. Les subdivisions et les renvois sont nombreux, et partout les livres sont rangés d'après l'ordre alphabétique. Cherchez et vous trouverez. Ch. B.

— Une Société pour l'étude de l'histoire militaire publie un journal dirigé par le colonel J. H. Leslie : *Journal of the Society of army historical research* (prix de l'abonnement annuel : 1 guinée. Londres, The library War office). Quatre volumes ont déjà paru.

— Nous recevons au dernier moment un nouveau volume de *L'histoire du peuple*

Digitized by Google

anglais au XIX^e siècle, par M. Élie Halévy. Laissant provisoirement de côté presque toute l'époque victorienne, l'auteur aborde maintenant l'*Épilogue, 1895-1914 ;* le tome I traite des *Impérialistes au pouvoir, 1895-1905* (Hachette, 1926, VI-420 p. ; prix : 50 fr.).

— La nouvelle édition de *A literary of the English people*, par M. Jusserand, est terminée ; le t. III et dernier vient de paraître (Londres, Ernest Benx, 2^e édit., 1926, XVI-633 p. ; prix : 15 s.) ; il comprend les chapitres du livre V consacrés aux prédécesseurs de Shakespeare, à la vie et aux œuvres du puissant dramaturge, à ses successeurs. Splendide moisson que complète un beau regain (ch. IX : *Aftermath*). Là se dresse en pied le monument élevé à Bacon. Le triomphe des Puritains et la guerre civile marquent un brusque arrêt d'où sortira, vingt ans après, un monde nouveau. — Un index pour les t. II et III termine cette admirable publication. Ch. B.

— *A new English dictionary.* Cette admirable publication atteint au tome X, qui comprendra les mots de *Ti* à *Z ;* le fascicule qui vient de paraître, rédigé par M. A. Craigie, contient les mots *Unright-Uzzle* (Londres, Humphrey Milford ; prix : 15 s.).

Italie. — La première livraison d'une revue franciscaine de théologie vient de paraître à Rome par les soins du collège de S. Antonio de Urbe ; elle porte le titre : *Antonianum ; periodicum philosophico-theologicum trimestre* (Rome, ex Schola typographica Pio X). Une place considérable y est faite à la bibliographie.

— Les *Studi storici per l'antichità classica*, fondés par Ettore Pais, vont reparaître sous le titre *Historia ;* le rédacteur en chef est Giuseppi Ostinelli. Revue trimestrielle publiée à Milan sous les auspices du grand journal fasciste *Il popolo d'Italia ;* l'abonnement annuel est de 90 l. pour l'Italie et ses colonies, de 180 l. pour l'étranger.

— Une conférence de M. Luigi Villari (17 février 1926) intitulée *: The development of political ideas in Italy in the nineteenth century*, a paru à part dans les *Proceedings* de la *British Academy* (chez Humphrey Milford, 30 p. ; prix : 2 s.).

Pays scandinaves. — L'étude de la civilisation préhistorique a été, depuis un demi-siècle, poussée avec énergie dans tous les pays d'Europe et notamment dans les pays scandinaves. Un groupe de spécialistes de ces pays a formé le projet d'un ouvrage collectif intitulé : *Les temps préhistoriques en Europe.* Il comprendra huit parties, dont chacune, due à une plume différente, constitue en elle-même une monographie indépendante, mais dont l'ensemble forme un exposé complet de l'histoire des civilisations primitives de notre continent. Son mode de présentation est fondé sur la conception, traditionnelle parmi les archéologues scandinaves, qu'aux temps préhistoriques la civilisation s'est surtout propagée du Sud et de l'Est vers le Nord et vers l'Ouest. Aussi, après deux chapitres d'introduction respectivement consacrés aux conditions naturelles de la vie civilisée (par M. Knud Jessen, géologue du district à Copenhague) et aux civilisations de la période glaciaire (par M. Haakon Shetelig, conservateur du musée de Bergen), la première partie de l'ouvrage contiendra-t-elle la description, en trois études séparées, de la civilisation préhistorique en Grèce (par M. Chr. Blinkenberg, professeur à l'Universiré de Copenhague), en Italie (par M. K. Friis-Johansen, inspecteur

Digitized by Google

des musées à Copenhague) et dans l'Europe orientale, y compris le nord de la péninsule des Balkans (par M. T. J. Arne, archéologue à Stockholm).

Ces études servent de base et de point de départ à la description du développement des civilisations préhistoriques de l'Europe centrale, septentrionale et occidentale, qui forme la seconde partie de l'ouvrage. Celle-ci est partagée elle-même en trois grandes sections : la dernière période de l'âge de la pierre (par M. C. A. Nordman, maître de conférences à l'Université de Helsingfors), l'âge du bronze (par M. A. W. Brögger, professeur à l'Université d'Oslo) et l'âge du fer (par M. Haakon Shetelig). La direction de l'entreprise est confiée à M. K. Friis-Johansen, conjointement avec M. Aage Friis, professeur à l'Université de Copenhague.

Ces noms sont ceux de savants rompus aux méthodes critiques ; aussi a-t-on pensé que, dans un ouvrage de haute vulgarisation scientifique tel que celui-ci, on pouvait écarter tout l'appareil bibliographique et critique indispensable aux travaux originaux. D'autre part, de nombreuses illustrations mettront, pour ainsi dire, les preuves sous l'œil du lecteur.

Le tome I, comprenant environ 500 pages, paraîtra avant la fin de l'année 1926 ; il comportera une édition dano-norvégienne (Henrik Koppel, éditeur à Copenhague) et une édition suédoise (P. A. Nordstedt et fils, éditeurs à Stockholm). Le tome II, qui présentera approximativement la même étendue, est terminé en manuscrit et paraîtra au printemps 1927.

La publication d'une édition française est également envisagée, le droit de traduction et d'édition étant réservé aux auteurs et à la rédaction. S'adresser, pour traiter, à M. le professeur Dr. Aage Friis, Solsortvej 62, Copenhague F. (Danemark). Le tome I de l'édition danoise est en vente à la librairie Champion au prix de 50 fr.

Roumanie. — *Compte-rendu du premier congrès international des Études byzantines*, publié par C. Marinesco (Bucarest, 1925, 96 p. ; prix : 35 lei). — Grâce à ce compte-rendu et à diverses autres publications, on peut établir la liste des mémoires qui ont paru dans différentes revues :

1° Dans *Belvédère*, 1926, revue d'art de Vienne : A. Grunewald, Etwas neues zum Pariser Psalter, n° 139.

2° Dans *Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine*, t. XI, 1924, in-8°, 242 p. : G. Bals, Sur une particularité des voûtes moldaves. — N. Banescu, Un duc byzantin du XI^e^ siècle, Katakalon Kékauménos — I. Bianu, Sur les miniatures et ornements polychromes de l'évangéliaire écrit en langues slave et grecque dans le monastère de Neamt en Moldavie, en 1429, par le moine Gabriel (Bibl. Bodléyenne, Cod. Canonici græci 122). — G. I. Bratianu, Les bijoux de Curtea-de-Arges et leurs éléments germaniques. — Louis Bréhier, La sculpture iconographique dans les églises byzantines. — I. Puig y Cadafalch, Les églises de Moldavie. — A. Guarneri-Citati, Le scuole e i diritti orientali nella formazione del diritto romano giustinianeo. — N. A. Constantinesco, Réforme sociale ou réforme fiscale? — V. I. Draghiceanu, Les coutumes d'enterrement des princes roumains. — D^r^ Silviu-Dragomir, Ueber die Morlaken und ihren Ursprung. — — Jules Gay, Notes sur l'hellénisme sicilien, de l'occupation arabe à la conquête normande. — N. Iorga, Le grec dans les pays roumains (documents de grec vul-

Digitized by Google

gaire). — N. Iorga, Les origines de l'iconoclasme. — Lj. Karaman, L'architecture dalmate du haut moyen âge à Byzance. — S. B. Kougéas, L'état actuel des études byzantines en Grèce. — El. Prof. A. Rubio y Lluch, Conquista de Tebas en 1379 por Juan de Uturbia (episodio de la historia de los Navarros en Grecia). — Constantin Marinesco, Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon. — Constantin Moisil, Sur les monnaies byzantines trouvées en Roumanie. — G. Murnu, L'origine des Comnènes. — Vasile Parvan, Sur un relief inédit du VII^e siècle représentant la Sainte Vierge. — Kikola Radojcic, Die Gründe einer serbischen Entlehnung aus dem byzantinischen Rechte. — Sir William Ramsay, The attempt of the Arabs to conquer Asia Minor (641-964 a. d.) and the causes of its failure. — D^r E. A. Stuckelberg, Étoffes byzantines trouvées à Sion (Suisse).

3° Dans *Byzantion*, 1924 : A. Blanchet, Une bague d'un comte de l'Opsikion. — Ch. Diehl, Le Sénat et le peuple byzantin aux VII^e et VIII^e siècles. — P. Graindor, Un buste inédit du musée d'Athènes. — B. Granic, Der Inhalt der Subskriptionen in den datierten griechischen Handschriften der XI, XII und XIII Iahrhunderte. — V. Grecu, Antike Philosophen in der Kirchenmalerei des Morgenlandes. — H. Grégoire, Inscriptions historiques byzantines. — P. Henry, De l'originalité des peintures des églises de Bukovine dans l'application des principes byzantins. — N. Kondakov, Les vêtements orientaux à la cour de Byzance. — C. Marinesco, Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée.

4° Dans le *Glas* de l'Académie serbe : N. Vulic, Quelques noms de lieu chez Procope.

5° Dans *Revue historique du Sud-Est européen*, 1925 : P. Papahagi, Quelques influences byzantines sur le dialecte roumain ou macédo-roumain.

6° Dans les *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger :* H. Grégoire, Un continuateur de Constantin Manassès. Ses sources. — G. Millet, Sur les sceaux des commerciaires byzantins. — J. Zeiller, Sur la date du premier établissement dans l'Empire d'Orient des Goths convertis au christianisme par Ulfila.

En outre, d'autres mémoires ont été présentés : P. Cancel, Podounaviié-Paristrion et autres parties du titre de Mircea le Grand, prince de Valachie. — P. Collinet, Comment la codification de Justinien a pu être achevée rapidement grâce aux travaux antérieurs des professeurs grecs de Beyrouth. — Minea, Note sur les seigneurs de Mangoup. — P. Perdrizet, Les légendes byzantines relatives à la vierge protectrice et le thème occidental de la vierge au manteau : celui-ci dépend-il de celui-là? — O. Tafrali, L'épitaphios serbe du monastère de Putna.

Septime Gorceix.

Suisse. — M. Édouard Naville, professeur honoraire à l'Université de Genève, vice-président de l'Egypt exploration Society, associé étranger de l'Institut de France, est décédé le 17 octobre 1926, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Abrahams (J.). Studies in pharisaïsm, and the Gospels, 85.

Actes du Congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923, 52.

Adams (George Burton). Council and courts in anglo-norman England, 114.

Adamson (John William). An outline of English education, 1760-1902, 284.

Aeschbacher (Dr *Paul*). Die Grafen von Nidau und ihre Erben, 239.

— Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le canton de Fribourg, 241.

Alexinsky (G.). Ce que Marcel Cachin cache, 287.

Allo (le P. *E.-B.*). Saint Jean ; l'Apocalypse, 81.

Alpatoff (M.) et *Brounoff*. Une nouvelle église de l'époque des Paléologues à Constantinople, 216.

— Voir *Wulff (O.)*.

Andréadès (Andrée). Τὰ πανεπιστήμια Κωνσταντινουπόλεως. Le recrutement des fonctionnaires et les Universités de l'empire byzantin, 212.

— De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin, 219.

Angus (S.). The mystery-religions and christianity, 57.

Annuaire général de la France et de l'étranger, 7e édit., 275.

Anspach (Jules). Mon trisaïeul J.-S. Anspach, 1746-1825, 244.

Babel (Anton). Essai sur les causes et le développement de la législation du travail en Suisse, 250.

Baldwin (Frances Elizabeth). Sumptuary legislation and personal regulation in England, 116.

Bals (G.). Bisericile lui Stefan cel Mare, 224.

— Voir *Iorga (Nicolas)*.

Banescu (N.). Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare, 218.

— Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube, 218.

Bapst (Edmond). La vie historique de N.-S. Jésus-Christ, 85.

Barbagallo (Corrado). Che cosa è il materialismo storico, 147.

Bardy (G.). Paul de Samosate, 90.

— Les trophées de Damas, 195.

Barenton (H. de). La Bible et les origines de l'humanité, 61.

Barnard (Francis Pierrepont). Edward IV french expedition of 1475, 113.

Barnes (H. E.). The genesis of the world war, 315.

Baruzi (Jean). Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique, 98.

Batiffol (Mgr *P.*). Catholicisme et Papauté ; les difficultés anglicanes et russes, 138.

— Le siège apostolique, 359-451, 72.

— Voir *Bréhier (Louis)*.

Baumann (Émile). Saint Paul, 87.

— *(Gotlieb)*. Das Bernische Strassenwesen bis 1798, 240.

Bayet (Albert). Le suicide et la morale, 89.

Baynes (N. H.). The byzantine Empire, 198.

Bell (Walter George). The great plague of London, 1665, 131.

Belloc (Hilaire). A history of England ; I : Pagan England, catholic England 55 av. J.-C.-1066, 101.

Beresford (John). The godfather of Downing street : Sir George Downing, 1623-1684, 119.

— Voir *Woodforde (James)*.

Bernouilli (C. A.). Johannes der Taüfer und die Urgemeinde, 84.

Bible (la) du centenaire, 61.

Biblioteca Argentina de libros raros americanos, 259.

Bidez (J.). L'empereur Julien. Œuvres complètes, 71.

Birt (W. H.). The black book of Winchester, 107.

Blakeney (E. H.). The *Tome* of pope Leo the Great, 93.

Blanchet (Adrien). Les monnaies de la guerre de Théodose II contre Attila en 442, 203.

Bodelsen (C. A.). Studies in Mid-Victorian imperialism, 126.

Bœhtlingk (Arthur). Der Waadtländer Fr. C. Laharpe, 234.

Digitized by Google

Bolland (William Craddock). A manual of Year book studies, 108.
— Year-books of Edward II ; vol. XVII : 1314-1315, 107.
Boreux (Charles). L'art égyptien, 288.
Bossuet. Correspondance, t. XV ; publ. par *Ch. Urbain* et *E. Levesque*, 159.
Botsford (Jay Barrett). English society in the XVIIIth. cent., as influence from over-sea, 122.
Boudou (le P. *Adrien*). Le Saint-Siège et la Russie ; t. II : 1848-1883, 269.
Boulanger (A.). Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme, 55.
Bournet (abbé *Léon*). Le christianisme naissant, 69.
Boutflower (Charles). In and around the book of Daniel, 67.
Box (G. H.). Voir *Œsterley (W. O. E.)*
Boyer (Hippolyte). Voir Dictionnaire topographique.
Bratianu (G. I.). Vicina, 218.
Bréhier (Émile). Histoire de la philosophie, t. I, 274.
— *(Louis)*. L'art byzantin, 221.
— et *Batiffol (Pierre)*. Les survivances du culte impérial romain, 201.
Breysig (Kurt). Vom geschichtlichen Werden, t. II, 270.
Bricka (Ch.). Le fondement christologique de la morale paulinienne, 87.
Brönsted (J.). Early english ornaments ; trad. par *Albany F. Major*, 102.
Brounoff. Voir *Alpatoff*.
Brousseau (G.). Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza, 282.
Brown (G. Baldwin). The arts in early England ; vol. II : Anglo-saxon architecture, 102.
Broxap (Henry). The later Non-jurors, 134.
Brunetière (F.). Pages sur Renan, 60.
Büchi (Albert). Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner ; t. II : 1516-1527, 227.
— *(Hermann)*. Vorgeschichte der helvetischen Revolution, 232.
Buonaiuti. Apologia del cattolicismo, 59.
Buonamici (G.) et *Neppi-Mondona (A.)*. L'Etruria e gli Etruschi, 276.
Burckhardt (Carl J.). Der Berner Schultheiss Charles Neuhaus, 1796-1840, 237.
Burkitt (F. C.). Christian beginnings, 86.
— The religion of the Manichees, 91.
Burnet (Édouard). Le premier tribunal révolutionnaire genevois, juillet-août 1794, 244.
Bury (J. B.). History of the later roman Empire, from the death of Theodosius to the death of Justinian, 201.
Butler (dom *Cuthbert*). The life and times of bishop Ullathorne, 1806-1889, 136.
Byzantion, revue internationale des études byzantines, 68.

Calendar of the patent rolls. Edward VI ; t. III : 1549-1551, 283.
Cambridge (the) medieval history ; t. IV : The eastern roman Empire, 197.
Carnegie (W. H.). Anglicanism, 138.
Carrère (Jean). Le pape, 71.
Catalogue of the printed books in the library of the Foreign office, 315.
Causse (A.). Israël et la vision de l'humanité, 67.
— Les « Pauvres » d'Israël, 67.
— Les plus vieux chants de la Bible, 64.
Cavallera (Ferd.). Saint Jérôme ; sa vie et son œuvre, 93.
Chack (Paul). On se bat sur mer, 175.
Chambers (R. W.). England before the norman conquest, 103.
Chance (James Frederick). British diplomatic instructions, 1689-1789, t. III, 283.
Chapman (Conrad). Michel Paléologue restaurateur de l'Empire byzantin, 1261-1282, 206.
Chapuisat (Édouard). La restauration helvétique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard, 238.
— Voir *Eynard*.
Chatelain (Dr *Aug.*). Du rôle de la Prusse dans le mouvement des royalistes neuchâtelois du 5 septembre 1856, 246.
Chatterton (Eyre), bishop of Nagpur. A history of the Church of England in India, 134.
Cheyney (Edward P.). A history of England from the defeat of the Armada to the death of Elizabeth, vol. II, 118.
Clarke (Henry Lowther). Constitutional Church government in the Dominions beyond the sea, 135.
— (Sir *Edward*). Benjamin Disraeli, 124.
— *(W. K. L.)*. The ascetic works of saint Basil, 277.
Cochet (M.-Anne). Essai sur l'emploi du sentiment religieux comme base d'autorité politique, 58.
Cohen (A.). The Babylonian talmud. Tractate Berakot, 65.
Collinet (Paul). Études historiques sur le droit justinien ; II : Histoire de l'École de droit de Beyrouth, 210.
— The general problems raised by the codification of Justinian, 211.
Compte-rendu du premier Congrès international des Études byzantines, 317.
Comte (abbé *Charles*). Le cardinal Mermillod d'après sa correspondance, 248.

Digitized by Google

Concilium Basiliense, t. IV, 226.
Contenau (Dr *G.*). La civilisation phénicienne, 140.
Couchoud (P.-L.). Le mystère de Jésus, 82.
Coulange (Louis). La Vierge Marie, 89.
Curtea domneasca din Arges, 224.

Danby (Herbert). Tractate Sanhedrin. Mishna and tosefta, 65.
Daucourt (Ernest). Un clergé d'État dans le canton de Berne, 248.
Dejung (Emmanuel). Rengger als helvetischer Staatsmann, 1798-1803, 234.
Delacroix (H.). La religion et la foi, 52.
Delafosse (H.). Le quatrième évangile, 77.
Delcourt (Marie). Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance, 264.
Deleheye (le P. *Hippolyte*). Les passions des martyrs et les genres littéraires, 94.
Delpech (A.). Histoire populaire des religions, 53.
Desnoyers (L.). Histoire du peuple hébreu, I, 66.
Despond (Marcelle). Les comtes de Gruyère et les guerres de Bourgogne, 231.
Dickinson (Lowes). The international anarchy, 1904-1914, 315.
Dictionnaire topographique du département du Cher, par *Hippolyte Boyer;* revu et publ. par *Robert Latouche*, 282.
Diehl (Charles). Constantinople, 215.
— L'empereur au nez coupé, 203.
— Le Sénat et le peuple byzantin aux VIIe et VIIIe siècles, 203.
— Manuel d'art byzantin, 221, 252.
Discorsos leidos ante la R. Academia de la historia, en la recepcion de don *Claudio Sanchez-Albornos*, 278.
Dœlger (Franz). Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, série A, 1re partie, 194.
Dommanget (Maurice). Eugène Varlin, 282.
Dreyer (Alice). Les toiles peintes en pays neufchâtelois, 244.
Duchesne (Mgr *Louis*). L'Église au VIe siècle, 72.
Dufourcq (Albert). L'avenir du christianisme, 1re partie, I, 54.
Dunlap (James F.). The office of the Grand Chamberlain in the later roman and byzantine Empire, 209.
Durand (le P. *Alfred*). Évangile selon saint Mathieu, traduit et commenté, 80.
Durville (P.). Essai sur le rythme antique, 56.
Dussaud (René). Les origines cananéennes du sacrifice israélite, 63.
Duthuit (Georges). Byzance et l'art du XIIe siècle, 221.
Easton (Robert). The gospel according to saint Mark, 80.
Ebersolt (Jean). Les arts somptuaires de Byzance, 221.
— Voir *Macridy (Th.)*.
Egerton (Hugh Edward). Federation and union within the British empire, 127.
Ellis (T. P.). Welsh tribal law and custom in the middle ages, 112.
Encyclopédie de l'Islam, 284.
Europe, 1926. An annual illustrated survey of Europe, 274.
Eynard (Jean-Gabriel). Journal; publ. par *Éd. Chapuisat*; t. II : les Cent-Jours, 236.

Fairley (John A.). Lauriston castle, the estate and its owners, 280.
Fasso (Luigi). Avventurieri della penna del Seicento, 242.
Favey (Jean-Georges). Le coutumier de Moudon de 1577, 228.
Faye (Eugène de). Gnostiques et gnosticisme, 2e édit., 90.
— Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée, t. I, 92.
Ferrar (W. J.). The proof of the gospel, being the Demonstratio evangelica of Eusebius of Caesarea, 92.
Ferrari (Luigi). Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII e XVIII, 265.
Folkierski (Wladyslew). Étude sur l'esthétique et les esthéticiens au XVIIIe siècle, 267.
Formichi. Apologia del buddhismo, 59.
Frehner (Otto). Das Alpbuch der Schwagalp im Appenzell Ausser-Rohden, 250.
Freivogel (L.). Die Lasten der Baslerischen Untertanen im 18 Jahrh., 239.
Freshfield (Douglas W.) et *Montagnier (Henry F.)*. Horace-Bénédict de Saussure; trad. par *Louise Plan*, 242.

Gagliardi (Ernest). Histoire de Suisse; trad. par *Auguste Reymond*, 229.
Genava. Bulletin du musée d'art et d'histoire de Genève, 241.
Ghedini (Giuseppe). Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo, 100.
Gibier (Mgr). Le salut par l'élite, 74.
Gilliard (Charles). La combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg, 246.
Gilman (Margaret). Othello in french, 266.
Glazebrook (chanoine *G.*). The apocalypse of st. John, 81.
Goguel (Maurice). Introduction au Nouveau Testament, t. I-IV, 74.
— Jésus de Nazareth; mythe ou histoire? 82.
Grabar (A.). L'église de Boïana, 223.

Digitized by Google

Gratry (le P. *A.*). Jésus-Christ. Réponse à Renan, 61.
Green (Alice Stopford). History of the irish state to 1014, 129.
— The making of Ireland and its undoing, 1200-1600, 130.
Grégoire (Henri). Miettes d'histoire byzantine, 208.
— Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, fasc. 1, 100.
Griffiths (J. S.). The exodus in the light of archæology, 62.
Guggenbühl (G.). Burgermeister Paul Usteri, 1768-1831, 233.
— *(Paul)*. Die Entstehung der Zürcherischen privatrechtlichen Gesetzbuches, 247.
Gumy (P.-J.). Regeste de l'abbaye de Hauterive, de l'ordre de Cîteaux, 226.
Guyot (Raymond). La première entente cordiale, 123.

Halévy (Élie). Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle. Épilogue, 1895-1914, t. I, 316.
Halifax (viscount). Reunion and the roman primacy, 138.
Hamilton (Antoine). Mémoires de la vie du comte de Grammont; publ. par *René de Planhol*, 121.
Hamon (A.), S. J. Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, t. II, 99.
Harris (J. Rendel). New appreciations of George Fox, 136.
Hartley (Dorothy) et *Elliot (Margaret M.)*. Life and work of the people of England, 116.
Heimbrod (Jeanne). Les finances publiques de Genève, 1813-1847, 244.
Henson (Herbert Hensley). Quo tendimus? Primary charge delivered at his visitation to the clergy of his diocese [Durham] in nov. 1924, 138.
Hering (J.). Étude sur la doctrine de la chute et de la préexistence des âmes chez Clément d'Alexandrie, 92.
Holdsworth (W. S.). Sources and literature of english law, 109.
Home (Gordon). Roman London, 102.
Honoré (L.). Le secret de la confession, 98.
Hope (William St. John). The history of the London charterhouse, 130.
Houtin (Albert). Courte histoire du christianisme, 69.
— Le Père Hyacinthe, 1893-1912, 73.
— Une grande mystique, M^me Bruyère, abbesse de Solesmes, 1845-1909, 99.
— Une vie de prêtre; mon expérience, 1865-1912, 73.
— Un prêtre symboliste, Marcel Hébert, 1851-1916, 73.
Hunter (Alfred C.). J. B. A. Suard, 264.
Huré (Jules). Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain, 73.
Hutton (William Holden). Thomas Becket archbishop of Canterbury, 110.

Inge (W. Ralph). The philosophy of Plautinus, 58.
Iorga (N.). Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité, t. I, 273.
— Formes byzantines et réalités balkaniques, 199.
— Les plus anciens États slavo-roumains sur la rive gauche du Danube, 217.
— Relations entre l'Orient et l'Occident au moyen âge, 199.
— et *Bals (G.)*. Histoire de l'art roumain ancien, 224.
Ivanov (Jordan). Bogomilski kirigi i legendi, 142.

Jack (E. M.). Maps of roman Britain, 101.
Jackson (F. J. Foakes) et *Lake (Kirsopp)*. The beginnings of christianity, vol. I, 85.
Jacob (E. F.). Studies in the period of baronial reform and rebellion, 1258-1267, 111.
James (Montague Rhodes). The lost apocrypha of the Old Testament, 64.
Jean (Ch.-F.). Le milieu biblique avant Jésus-Christ, 68.
Jerphanion (le P. *Guillaume de*). Les églises rupestres de Cappadoce, t. I, 1, 159, 222.
Johnson (Allen). The historian and historical evidence, 144.
— *(Charles)*. The oldest version of the customs of Newcastle-upon-Tyne, 106.
Josèphe (Flavius). Œuvres complètes de Flavius Josèphe; trad. sous la direction de *Th. Reinach*. T. II : Antiquités judaïques; trad. par *Julien Weil*, 68.
Julien (empereur). Œuvres complètes, publ. par *J. Bidez*, 71.
Jullian (Camille). Histoire de la Gaule; t. VIII : Les empereurs de Trèves, 314.
Jusserand (J. J.). A literary history of the english people, t. I et II, 143.

Kareïev (N.-J.). Histoire de la Révolution française, 268.
— Les opinions des principaux historiens français de la Révolution, 269.
Kaufmann (Carl Maria). Handbuch der altchristlichen Epigraphik, 100.
Kennedy (W. P. M.). Elizabethan episcopal administration, 133.
— et *Frere (W. H.)*. Visitation articles and injunctions of the period of the Reformation, 133.
Kidd (J. B.). Documents illustrative of the history of the Church. I, to A. D. 313, 69.

Digitized by Google

Kingsford (C. L.). Prejudice and promise in xvith. century, 112.
Knox (W. L.). St. Paul and the Church of Jerusalem, 88.
Kratchovsky (J.). Voir *Yahya-ibn-Saïd*.
Kreglinger (Richard). La religion d'Israël, 2e édit., 62.
— L'évolution religieuse de l'humanité, 52.
Kunz-Aubert (Ulysse). Spectacles d'autrefois (Genève, xviiie siècle), 242.
Ladell (A. R.). Richard Baxter, puritan and mystic, 133.

Lagrange (le P. *M.-J.*). La vie de Jésus d'après Renan, 61.
Lake (Kirsopp). Landmarks in the history of early Christianity, 69.
Lambros (Sp.). Παλαιόγεια καὶ Πελοποννησιακά, 205.
La Roncière (Charles de). La découverte de l'Afrique au moyen âge, t. I et II, 40.
Laski (Harold J.). Political thought in England from Locke to Bentham, 146.
Lasserre (Pierre). La jeunesse d'Ernest Renan, 60.
Lassey (C.). The religion of the Scriptures, 63.
Latouche (Robert). Voir Dictionnaire topographique.
Lattes (Danke). Apologia del ebraismo, 59.
Lattey (C.), S. J. The papacy, 71.
Lauer (Philippe). Voir *Robert de Clari*.
Launay (Louis de). Le christianisme, 59.
La Vallée-Poussin (Louis de). Nirvana, 58.
Lebreton (Jules). Les origines du dogme de la Trinité, 89.
Lechartier (Georges). Andrew Carnegie, l'homme et l'œuvre, 315.
Leclercq (dom *H.*). Julien l'Apostat, Sapor, Genséric, 95.
Lee (Sir *Sidney*). King Edward VII, vol. I, 125.
Legge (F.). Hippolytus Philosophumen, 92.
Leib (Bernard). Deux inédits byzantins sur les azymes au début du xiie siècle, 215.
— Rome, Kiev et Byzance à la fin du xie siècle, 214.
Le Sourd (Auguste). Essai sur les États de Vivarais, 261.
Lichnevsky (M.). Lettres des grands-ducs à Nicolas II, 288.
Lièvre (Lucien). L'invasion de la Franche-Comté par les Suisses, 1815, 236.
Loisy (Alfred). L'Apocalypse, 76.
— Les actes des apôtres, 75.
— Les livres du Nouveau Testament traduits du grec en français, 75.
— L'Évangile selon Luc, 76.
— Le quatrième évangile, 76.
— Religion et humanité, 59.
Lunt (W. E.). The valuation of Norwich, 105.
Luzzi (Giovanni). La Biblia tradotta dai testi originali, I, 62.

Macchioro (Vittorio). Orfismo e Paolinismo, 55.
Macdonald (A. J.). Lanfranc, 110.
Mac Innes (C. M.). The British Commonwealth and its unsolved problems, 127.
Mackensie (Kenneth). The confusion of the Churches, 138.
Mackinnon (James) et *Mackinnon (James A. R.)*. The constitutional history of Scotland, from early times to the Reformation, 128.
Mac Neile (A. H.). St. Paul; his life, letters and christian doctrine, 87.
Mac Neill (G. Swift). The constitutional and parliamentary history of Ireland till the Union, 130.
Macquat (Paul-F.). Le fils de Louis XVI en Suisse, 233.
Macri (Cristo M.). L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance, 867-1057, 220.
Macridy (Th.) et *Ebersolt (J.)*. Monuments funéraires de Constantinople, 216.
Mahon (major général *R. H.*). Mary, queen of Scots; a study of the Lennox narrative in the University at Cambridge, 129.
Malvezzi (comte *Aldobrandini*). Voir *Provana di Collegno* (comtesse).
Manfroni (C.). Scritti storici in onore di *C. Manfroni* nei xlo anno d'insegnamento, 285.
Mannix (Sister *Mary Dolorosa*). Sancti Ambrosii oratio de obitu Theodosii, 277.
Marchand (Dr *A.*). Les faits de Lourdes et le Bureau des constatations médicales, 95.
Marchesi (Concetto). Storia della letteratura latina, t. I, 276.
Marinesco (Constantin). Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg, 208.
— Manuel II Paléologue et les rois d'Aragon, 208.
Martin (major *Paul-E.*). L'armée fédérale de 1815 à 1914, 236.
Martroye (François). Le testament de saint Grégoire de Nazianze, 213.
Masseron (Alexandre). Saint Antonin, 1389-1459, 278.
Matthews (A. G.). The congregational churches of Staffordshire, 136.
— *(G.)*. Old testament life and literature, 61.
Maurice (Jules). Constantin le Grand, 70, 200.

Digitized by Google

Maxwell (Constantia). A short bibliography of Irish history, 284.
Mayer (Ernesto). Historia de las instituciones sociales y politicas de España y Portugal durante los siglos v-xiv, t. I, 279.
Melgounov (S. P.). The Red Terror in Russia, 287.
Mélida (José Ramon). Catalogo monumental de España. Provincia de Caceres, 1914-1916, 279.
Mercati (Silvio G.). Epigrammi sul cratere argenteo di Costantino Dalasseno, 204.
— Intorno all' autore del carme, εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά, 204.
— La Stauroteca di Maestricht, 225.
— Laudo cantato dal clero greco di Candia per il pontifice Urbano VIII, 215.
— Note d'epigrafia bizantina, 195.
— Sulle iscrizioni di Santa Sofia, 216.
— Studî bizantini, 196.
Merril (E. T.). Essays in early christian history, 70.
Merz (Walther). Die Jahrzeitbücher der Stadt Aarau, 1re partie, 226.
Meyer (Karl). Die Anfænge der Eidgenossenschaft, 230.
Meyerhof (Max). Le monde islamique, 285.
Michel (Anton). Humbert und Kerullarios, 213.
Migeon (Gaston). Les arts musulmans, 288.
Millet (Gabriel). La coupole primitive de Sainte-Sophie, 216.
— Sur les sceaux des commerciaires byzantins, 219.
Mingana (Alphonse). The early spread of christianity in Central Asia and the Far East, 73.
Mirbt (Carl). Quellen zur Geschichte des Papstums und des rœmischen Katholizismus, 277.
Monceaux (P.). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne, t. VI, 94.
Monnier (Henri). Los novelles de Léon le Sage, 211.
Montagnier (Henry F.). Voir *Freshfield (Douglas W.).*
Montet (Édouard). Histoire de la Bible, 61.
Moore (Thomas). Diary ; a selection by *J. B. Priestley*, 122.
Morgenthaler (Hans). Bilder aus der ælter Geschichte der Stadt Bern, 239.
Muller (James Arthur). Stephen Gardiner and the Tudor reaction, 131.

Nabholz (Hans). Die neueste Forschung über die Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft, 230.
Narischkine-Witte (Vera). Souvenirs d'une fillette russe, 1890-1900, 287.
Newman (Bertran). Cardinal Newman, 136.
Nicolas II et les grands-ducs ; lettres familières au dernier tsar, 288.
Nielsen (Dietlef). Der dreieinige Gott in historischer Beleuchtung, 88.
Nolloth (Ch. Fr.). The fourth Evangelist, 81.
Nomenclature des journaux et revues de langue française paraissant dans le monde entier, 282.
Normand (Victor). La confession, 97.
Notestein (Wallace). The winning of the initiative by the House of Commons, 119.
Novion (François). L'Angleterre et sa politique étrangère et intérieure, 1900-1914, 127.
— La presse anglaise contemporaine et ses grands quotidiens, 127.

Œsterley (W. O. E.) et *Box (G. H.).* A short survey of the literature of rabbinical and mediæval Judaism, 65.
Ogg (David). Ioannis Selden : *Ad Fletam dissertatio*, reprinted, 108.
Olgiati (Francesco). La storia dell' azione cattolica in Italia, 1865-1904, 2e édit., 73.
Ollard (S. L.). The anglo-catholic revival, 138.
Omodeo (Adolfo). Prolegomeni alla storia dell' età apostolica, 86.
— Storia delle origini cristiane, t. III, 87.
Orliac (Jehanne d'). Anne de Beaujeu, roi de France, 280.
Oursel (C.). La miniature du xiie siècle à l'abbaye de Cîteaux, 254.
Owst (G. R.). Preaching in medieval England, 116.

Palau (Antonio). Manual del librero hispano-americano, 314.
Pallis (Alexander). To the Romans ; a commentary, 81.
Papini (Giovanni). Storia di Cristo, 84.
Parkes (Joan). Travel in England in the seventeenth century, 121.
Parry (R. St. John). The pastoral epistles, 81.
Patry (Raoul). La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui, 73.
Pearson (A. F.). Thomas Cartwright and Elizabethan puritanism, 1531-1603, 134.
Penney (Norman). The short journal and itinerary journals of George Fox, 136.
Pernice (Angelo). Curtea de Arges e le origini bizantine dell' arte romana, 224.
— Imperatrici bizantine, 200.
Peter (Marc). Une amie de Voltaire, Mme Gallatin, 243.
Petit (Maxime). Histoire générale des peuples, 251.

Digitized by Google

Philippon (Éd.). Les peuples primitifs de l'Europe méridionale. Recherches d'histoire et de linguistique, 139.
Piaget (Arthur). Histoire de la révolution neuchâteloise, t. IV, 245.
Picard (Charles). Éphèse et Claros, 57.
Piette (Maximin). La réaction wesleyienne dans l'évolution protestante, 136.
Piepenbring (C.). Jésus historique, 2e édit., 83.
Pinfold (J. T.). St. Luke and his gospel, 81.
Pipe roll Society. The great rolls of the Pipe for the year 1187-1188. — Id. for Michelmas 1190, 105.
Pirot (Louis). Saint Jean, 88.
Plooij. A primitive text of Diatessaron, 80.
Plummer (Carolus). Miscellanea hagiographica Hibernica, 283.
Poëte (Marcel). Paris, 120.
Pommier (Jean). La pensée religieuse de Renan. Renan et Strasbourg, 60.
Poole (Reginald L.). Chronicles and annals, 109.
Powicke (Fred. J.). Life of the Rev. Richard Baxter, 133.
Protisch (A.). L'architecture religieuse bulgare, 223.
Provana du Collegno (comtesse). Diario politico, 1852-1856 ; publ. par le comte *Aldobrandini Malvezzi*, 286.
Psellos (Michel). Chronographie, ou Histoire d'un siècle de Byzance, t. I ; trad. par *Émile Renauld*, 193.

Qu'est-ce que la mystique? Quelques aspects historiques et philosophiques du problème, 98.

Rait (Robert S.). The parliaments of Scotland, 128.
Ramsay of Bamff (Sir *James*). A history of the revenues of the kings of England, 1066-1399, 114.
Rappard (William). La politique de la Suisse dans la Société des Nations, 1920-1925, 238.
Rappoport (Charles). La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution, 274.
Read (Conyers). Mr. Secretary Walsingham, and the policy of Queen Elizabeth, 117.
Rees (T. Mardy). A history of the Quakers in Wales and their emigration in North America, 136.
— *(William)*. South Wales and the March, 1284-1415, 111.
Reinach (Théodore). La musique grecque, 275.
Reitzenstein (R.). Das iranische Erlösungsmysterium, 57.
Renauld (Émile). Voir *Psellos (Michel)*.
Restif de la Bretonne. La vie de mon père ; publ. par *Marius Boisson*, 281.
Rivoire (Émile) et *Van Berchem (Victor)*. Registres du Conseil de Genève ; t. IX : 1520-1525, 227.
Robert de Clari. La conquête de Constantinople ; publ. par *Ph. Lauer*, 205.
Robertson (J. A.). The sayings of Jesus of Nazareth, 79.
— (Miss *A. J.*). The laws of the kings of England from Edmund to Henry I, 103.
Robinson (J. Armitage). Barnabas, Hermas and the Didache, 91.
— Historia major et Historia minor [év. de Balth et Wells], 104.
— St. Irenaeus the apostolic preaching, 92.
— Two Glastonbury legends : king Arthur and St. Joseph of Arimathea, 102.
— *(Th. H.)*. Prophecy and the prophets in ancient Israël, 66.
Ropes (James Hardy). The text of Acts, 86.
Rose (J. Holland). A short life of William Pitt, 284.
Rostagni (Augusto). Giuliano l'Apostata, 71.
Rottmann (Alexander). London catholic churches, 137.
Rougier (Louis). Celse, ou Le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif, 70.
Rouillard (Germaine). L'administration civile de l'Égypte byzantine, 216.
Routh (Miss *Enid M. G.*). Lady Margaret, 113.
Rye (Walter). Some new facts as to the life of saint Thomas Becket, 110.

Saintyves (P.). Essais de folklore biblique ; magie, mythe et miracle dans l'Ancien et le Nouveau Testament, 63.
Salvatorelli (Luigi). Vita di san Francesco d'Assisi, 278.
Sartiaux (Félix). Foi et science au Moyen Age, 278.
Schipa (Michelangelo). Masaniello, 263.
Schaltegger (Friedrich). Voir Turgauisches Urkundenbuch.
Schlumberger (Gustave). Les îles des Princes, le palais et l'église des Blachernes, la grande muraille de Byzance, 216.
— Récits de Byzance et des croisades, 199.
Schnyder (Werner). Die Bevölkerung der Stadt und Landschaft Zürich 14-17 Jahrh., 247.
Schœnebaum (Herbert). Die Kenntniss der byzantinischen Geschichtsschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme, 218.
Schopp (J. W.) et *Easterling* (Miss *R. C.*).

Digitized by Google

The anglo-norman custumal of Exeter, 106.
Scott (Ernest). History and historical problems, 144.
— *(Walter)*. Hermetica, t. I et II, 56.
Sée (Henri). L'activité commerciale de la Hollande à la fin du XVIIe siècle, 286.
Silberschmidt (Max). Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des Türkischen Reiches, 207.
Simon (John S.). John Wesley and the advance of Methodism, 135.
Sinaiski (Vasili). Romulus et Jésus-Christ, 276.
Smith (P.). A short history of christian theophagy, 97.
— *(Robinson)*. The solution of the synoptic problem, 78.
Smyth (C. H.). Cranmer and the Reformation under Edward IV, 132.
Snape (R. H.). English monastic finances in the later middle ages, 115.
Snyder (C. A. S.). De forma matris cum infante sedentis apud antiquos, 101.
Söderblom (Nathan). Manuel d'histoire des religions, 54.
Somervell (D. C.). Disraeli and Gladstone, 124.
Sonet (Édouard). Voltaire et l'influence anglaise, 280.
Stadler (Hélène). Paul-Henri Mallet, 1730-1807, 243.
Stadlin (Alois). Die Beziehungen der achtörtigen Eidgenossenschaft zu Mailand bis 1447, 230.
Stanton (V. H.). The gospels as historical documents, 80.
Stenton (F. M.). Transcripts of charters relating to the Gilbertine houses of Sixle, Ormsby, Catley, Bullington and Alvingham, 104.
Stephen (Dorothea). Jeremiah, the prophet of hope, 66.
Stettler (Karl). Ritter Niklaus von Diesbach, Schultheiss von Bern, 1430-1475, 231.
Stewart-Brown (R.). Calendar of country court, city court and eyre rolls of Chester, 1259-1297, 107.
Streeter (Burnet Hilmann). The four Gospels, 79.

Tafrali (O.). Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna, 224.
Tanner (J. R.). Mr. Pepys ; an introduction to the diary, 120.
Tarlé (Eugène). Napoléon et les intérêts économiques de la France, 281.
Teggart (Frederick J.). Theory of history. The process of history, 144.
Terruzzi (Paolo). La legislazione agraria in Italia all' epoca dei Gracchi, 276.
Thurgauisches Urkundenbuch ; I : 724-1000 ; publ. par *Fr. Schaltegger*, 225.
Tixeront (J.). Mélanges de patrologie et d'histoire des dogmes, 91.
Truc (G.). Les sacrements, 97.
Turner (G. J.) et *Salter (H. E.)*. The register of St. Augustine's abbey of Canterbury. 2e partie, 104.

Usher (Roland G.). The institutional history of the House of Commons, 1541-1641, 118.
Usteri (Emil). Das öffentlichrechtliche Schiedsgericht in der schweizerischen Eidgenossenschaft des 13-15 Jahrh., 249.

Van Berchem (René). De la chambre unique au système bicaméral, 249.
Van den Berg van Eysinga (G. A.). Die holländische radikale Kritik des Neuen Testaments, 77.
Vasiliev (A.). Istoria Vizantii, 196.
— Les Goths de Crimée aux premiers temps chrétiens et à l'époque des invasions, 216.
— Voir *Kratchowsky*.
Vaucher (Paul). La crise du ministère Walpole, 1733-1734, 121.
— Robert Walpole et la politique de Fleury, 121.
Vaugan (J.). La religion de l'avenir, 59.
Viénot (John). Histoire de la Réforme française, 256.
Villari (Luigi). The development of political ideas in Italy in the nineteenth century, 316.
Vögeli (R. H.). Die schweizerische Regeneration von 1830-1840, 236.
Vries de Heekelingen (H. de). Genève, pépinière du calvinisme hollandais, t. II, 227.

Wackernagel (Rudolf). Geschichte der Stadt Basel, 239.
Wagner (Ernst). Die obertoggenburgischen Alpkorporationen, 250.
Waliszewski (K.). Le règne d'Alexandre Ier, t. III, 270.
Weber (S.). Sancti Irenæi, episcopi Lugdunensis, demonstratio apostolicae praedicationis, 92.
Weil (Julien). Voir *Josèphe*.
Weilenmann (Hermann). Die vielsprachige Schweiz, 229.
Weinmann (Ernst). Geschichte des Kantons Tessins, 1840-1848, 246.
Weisz (Dr *Leo*). Die Anfænge der Eidgenossenschaft, 230.
Wells (G. H.). La flamme immortelle ; trad. par *M. Butts*, 59.

Digitized by Google

Welti (Frédéric-Émile). Das Stadtrecht von Murten, 228.
Wernle (Paul). Der Schweizerische Protestantismus im XVIII Jahrh., t. II et III, 247.
Wetter (G. P.). Altchristliche Liturgien. Das christliche Mysterium. Das christliche Opfer, 96.
White (H. J.). Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, 93.
— *(H. G. Evely).* The sayings of Jesus from Oxyrhynchus, 79.
Whitley (W. T.). A history of british Baptists, 135.
Wiener (H. M.). Early hebrew history, and other studies, 65.
Wildbolz (Hans). Die französische Kolonie von Bern, 1689-1850, 240.
Wilkinson (William J.). Tory democracy, 124.
Will (Robert). Le culte. Études d'histoire et de philosophie religieuses, 53.
Wille (Dr *Johannes*). Die Reformation im Lande Appenzell, 247.
Williams (Basil). The Selborne memorandum, 127.
Wilschi (Rudolf). Bern, Waadt und Aargau im Jahre 1814, 236.
Wood (Marguerite). Foreign correspondence with Marie de Lorraine, queen of Scotland, from the Balcarres papers, 129.
Woodforde (James). Diary ; t. II : 1782-1787 ; publ. par *John Beresford*, 122.
Wrangel (baron *N.*). Du servage au bolchevisme. Souvenirs, 1847-1920, 288.
Wright (Dudley). England's masonic pioneers, 136.
Wulff (O.) et *Alpatoff (M.).* Denkmæler der Ikonenmalerei in kunstgeschichtlicher Folge, 223.

Yahya-ibn-Said d'Antioche. Histoire ; trad. par *J. Kratchovsky* et *A. Vasiliev*, 195.
Yewdale (R. B.). Bohemond I, prince of Antioch, 204.

Zielinski (Th.). La Sibylle ; trois essais sur la religion antique et le christianisme, 55.
Zurich (Pierre de). Les origines de Fribourg et le quartier du bourg aux XVe et XVIe siècles, 240.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

Pages

Kontchalovsky (Dimitri). Recherches sur l'histoire du mouvement agraire des Gracques. 161

Lubimenko (Inna). Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au xviie siècle. 1

MÉLANGES

Crozet (R.). Un épisode de la guerre de Cent ans. Le siège de Romorantin par le prince de Galles. 187

Gallois (L.). La cartographie du moyen âge et la carte attribuée à Christophe Colomb 40

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire générale des religions, 1921-1926. Judaïsme, christianisme antique, par Charles Guignebert. 52

Histoire byzantine. Publications des années 1922-1926, par Louis Bréhier. 193

Histoire de Grande-Bretagne, par Ch. Bémont 101

Histoire de Suisse. Publications des années 1924-1925, par Paul-E. Martin. 225

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Biblioteca Argentina de libros raros americanos (**Henri Sée**). 259

Boudou (le P. Adrien). Le Saint-Siège et la Russie ; t. II : 1848-1883 (**E. Duchesne**) 269

Breysig (Kurt). Vom geschichtlichen Werden ; t. II : Die Macht des Gedenkens in der Geschichte (**Henri Sée**). 270

Contenau (Dr G.). Le civilisation phénicienne (**Raymond Lantier**). 140

Delcourt (Marie). Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance (**Abel Lefranc**) 265

Diehl (Charles). Manuel d'art byzantin, 2e édit. (**Louis Bréhier**). 252

Ferrari (Luigi). Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli xvii° e xviii° (**Abel Lefranc**) 266

Folkierski (Wladyslew). Entre le classicisme et le romantisme. Étude sur l'esthétique et les esthéticiens au xviiie siècle (**Id.**). 267

Gilman (Margaret). Othello in French (**Id.**) 266

Digitized by Google

Pages

HUNTER (Alfred C.). J. B. A. Suard. Un introducteur de la littérature anglaise en France (**Id.**) 264
IVANOV (Jordan). Bogomilski knigi i legendi (**Gaston Cahen**) 142
JOHNSON (Allen). The historian and historical evidence (**Louis Halphen**) . . . 145
JUSSERAND (J. J.). A literary history of the English people (**Ch. Bémont**) . . 143
KAREÏEV (N. J.). Velikaia frantzouskaia Revolutsia (**E. Duchesne**) 269
— Franzouzsckié istoriki vtoroï poloviny XIX vêka i natchala XX vêka (**Id.**). 269
LE SOURD (Auguste). Essai sur les États de Vivarais (**Jean Régné**) 261
OURSEL (C.). La miniature à l'abbaye de Cîteaux, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Dijon (**Lucien Febvre**) 254
PETIT (Maxime). Histoire générale des peuples, de l'antiquité à nos jours (**Louis Halphen**) 251
PHILIPPON (Éd.). Les peuples primitifs de l'Europe méridionale (**Raymond Lantier**) 139
SCHIPA (Michelangelo). Masaniello (**Émile Laloy**) 263
SCOTT (Ernest). History and historical problems (**Louis Halphen**) 145
TEGGART (Frederick J.). Theory of history (**Id.**) 144
— The processus of history (**Id.**) 144
VIÉNOT (John). Histoire de la Réforme française, des origines à l'édit de Nantes (**Lucien Febvre**) 256
WALISZEWSKI (K.). Le règne d'Alexandre Ier, t. III (**E. Duchesne**) 270

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Espagne (278), France (280), Grande-Bretagne (283), Islamisme (284), Italie (285), Pays-Bas (286), Russie (287) ; Histoire de l'Antiquité (275), Histoire de l'art (288), Histoire générale (146, 273), Histoire religieuse (277).

CORRESPONDANCE : MM. Max Fazy et Louis Halphen (289).

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Belgique. Revue belge de philologie et d'histoire (298).

États-Unis. Foreign affairs (298).

France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Bulletin (290) ; Annales historiques de la Révolution française (290) ; Bulletin de la Société d'histoire moderne (148), hispanique (148), philologique et historique du Comité des travaux de philologie et d'histoire (148) ; Carnet de la Sabretache (149) ; Correspondant (149, 290) ; Grande Revue (292) ; Journal des Savants (150, 292) ; Mercure de France (150) ; Polybiblion (150) ; Révolution française (151, 292), de 1848 (292) ; Revue de Paris (151, 293), de l'histoire des religions (152), de l'histoire des colonies (152), des Deux Mondes (152, 294), des études anciennes (153), des études historiques (295), des questions historiques (153), d'histoire de l'Église de France (153, 296), d'histoire diplomatique (153), d'histoire franciscaine (296), d'histoire du droit français et étranger (154), de l'histoire de Versailles (154).

Digitized by Google

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research (299), of the John Rylands library Manchester (299) ; Cambridge historical Journal (300) ; English historical Review (300) ; History (301) ; Quarterly Review (301) ; Scottish historical Review (301) ; Times, literary supplement (301).

Italie. Notizie degli scavi di antichità (302).

Roumanie. Buletinul Comisiuni monumentelor istorice (305) ; Codrul Cosminului (307).

Bibliographie des comptes-rendus (154, 307).

CHRONIQUE : Histoire générale (312) ; Espagne (314) ; États-Unis (314) ; France (159, 312) ; Grande-Bretagne (160, 315) ; Italie (160, 316) ; Pays scandinaves (316) ; Roumanie (317) ; Suisse (318).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 321

TABLE DES MATIÈRES. 330

Le gérant : R. LISBONNE.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

A Forti scuto [Fortescue] (Adrianus). Anici Manli Severini Boethi De consolatione philosophiae libri quinque ; publ. par *George D. Smith.* Londini, Burns, Oates et Washburne, 1925, XLVIII-225 p. ; prix : 12 s. 6 d.

Ali. Souvenirs du mameluck Ali sur l'empereur Napoléon Ier. Payot, 320 p., 8 illustr. ; prix : 25 fr.

Allison (John S. M.). Thiers and the French monarchy, 1797-1848. Londres, Constable, 1926, 379 p. ; prix : 18 s.

Annuaire du monde musulman, statistique, historique, social et économique ; rédigé par *L. Massignon*, 2e année, 1925, fasc. 1. Paris, Ernest Leroux, 109 p.

Babel (Antony). La Bessarabie ; étude historique, ethnographique et économique. Félix Alcan (Bibliothèque d'histoire contemporaine), 360 p. ; prix : 30 fr.

Baldwin (Summerfield). The catholic negotiation 1717-1719. St. Anselm's priory, Washington D. C. (Benedictine historical monographs, I), 1926, 40 p.

Barreiro (le P. *Agustin Jesus*). Historia de la Comisión cientifica del Pacífico, 1862-1865. Madrid, Museo nacional de ciencias naturalés, 1926 (Junta para ampliación de estudios y investigaciones científicas) ; prix : 10 pes.

Basset. Mélanges René Basset ; études nord-africaines et orientales, t. II. Ernest Leroux, 1925 (t. XI des Publications de l'Institut des hautes études marocaines), 503 p. ; prix : 100 fr.

Bickermann (Elias). Das Edikt des Kaisers Caracalla in P. Giss. 40 (thèse de doctorat. Philosoph. Fakultæt). Berlin, 1926, 38 p.

Birt (Theodor). Alexander der Grosse und das Weltgriechentum bis zum Erscheinen Jesu, 2e édit. Leipzig, Quelle et Meyer, 1925, 505 p. ; prix : 12 m.

Bogdanovitch (générale *Alexandra Victorovna*). Journal. Chronique du temps des trois derniers Romanof, 1879-1912 ; trad. par *M. Lefebvre.* Payot, 1926, 320 p. ; prix : 20 fr.

Bradby (E. D.). A short history of the french Revolution 1789-1795. Oxford, at the Clarendon Press, IX-375 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Bradi (Lorenzo de). La vraie figure de Bonaparte en Corse. E. Flammarion, in-12, XII-233 p. ; prix : 10 fr.

Bréhier (Émile). Histoire de la philosophie ; t. I : L'antiquité et le moyen âge ; 1re partie : Introduction, période hellénique. Félix Alcan, 262 p. ; prix : 18 fr.

Buonamici (G.) et *Neppi-Modona (A.).* L'Etruria e gli Etrusci. Florence, 1926, ediz. dell' « Ente per le attività toscane », 103 p. et 40 figures ; prix : 6 l.

Burkitt (M. C.). Prehistory ; a study of early cultures in Europe and the mediterranean basin, 2e éd. revue. Cambridge, at the University Press, 1925, XXIII p., 1 carte ; prix : 35 s.

Calcott (Wilfrid Hardy). Church and State in Mexico, 1822-1857. Durham (North Carolina), Duke University Press, 1926, 357 p. ; prix : 4 doll.

Carrier (E. H.). Historical geography of England and Wales. Londres, George Allen et Unwin, 1926, 292 p. ; prix : 5 s.

Caspar (Erich). Die ælteste römische Bischofsliste. Kritische Studien zum Formproblem des Eusebianischen Kanons. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik u. Geschichte, 1926 (Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft, 2e année, fasc. 4, p. 209-472).

Castro (J. Paul de). The Gordon riots. Oxford University Press, XIV-279 p. ; prix : 18 s.

Catalogue of printed books in the library of the Foreign Office. Londres, His Majesty's Stationary Office, 1926, Gr. in-8°, 1587 p. à deux colonnes ; prix : 3 l.

Cavanna (le Père). L'Ombrie des Frères Mineurs ; traq. par *T. de Wyzewa.* Perrin, 1926, XIV-293 p. ; prix : 20 fr.

Chase (Cleveland B.). The young Voltaire. Londres, Longmans, 1926, IX-253 p. ; prix : 12 s. 6 d.

— *(Wayland Johnson).* The Ars minor of

Digitized by Google

Donatus ; texte et trad. (Univ. of Wisconsin Studies in the social sciences and history, n° 11). Madison, 1926, 55 p. ; prix : 0 doll. 75 c.

Clerc (Charly). Essais sur l'inspiration antique dans la littérature française contemporaine. Le génie du paganisme. Payot, 285 p. ; prix : 25 fr.

Comune di Roma. Regesti di bandi, editti, notificazioni, e provvedimenti diversi relativi alla città di Roma ed allo Stato pontificio ; vol. I et II : 1234-1605. Rome, impr. Cuggiani, 1920, 1925, IX-187 et VII-302 p. ; prix : 15 et 20 l.

Cons (Louis). L'auteur de la Farce de Pathelin (Elliot monographs in the romance languages and literatures). Princeton University Press. Paris, Les Presses universitaires de France, VIII-179 p.

Corti (comte *E.*) et *Buffin* (baron *C.*). Léopold Ier, oracle politique de l'Europe. Bruxelles, Albert Dewit, 1926, 385 p. ; prix : 25 fr.

Cranage (D. H. S.). The home of the monk. An account of english monastic life and building in the middle ages. Cambridge, at the University Press, 1926, 123 p., illustr. ; prix : 6 s.

Crump (C. G.) et *Jacob (E. F.)*. The lagacy of middle ages. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, XII-549 p., illustr. ; prix : 10 s.

De Ridder (A.). Le mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits. Bruxelles, Albert Dewit, 1925, 296 p.

Des Marez (G.). Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique. Bruxelles, Hayez, 1926, in-4°, 192 p., 1 carte, 18 illustr.

Dez (Pierre). Histoire des protestants et de l'Église réformée de l'île de Ré. La Rochelle, F. Pijollet, 1926, X-220 p.

Dill (Sir *Samuel*). Roman society in Gaul in the Merovingian age. Londres, Macmillan, 1926, XIII-566 p. ; prix : 21 s.

Dombrowski (Stéphane). Les empires centraux et la lutte pour le recrutement polonais pendant l'occupation, 1914-1918. Chiron, 1924, 358 p. ; prix : 25 fr.

Du Parquet (lieutenant-colonel). L'aventure allemande en Lettonie. Charles-Lavauzelle, 1926, 346 p.

Durand (René). Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire, 1800-1815. Essai d'histoire administrative. Félix Alcan, 1926, 2 vol., LXXIX-606 et 565 p., 2 cartes ; prix : 40 fr. chaque.

Dyboski (Roman). Poland old and new. Three lectures. Oxford University Press, 1926, 68 p. et 1 carte.

~squer (Gabriel). Correspondance du général Drouet d'Erlon, gouverneur général des provinces françaises dans le nord de l'Afrique, 1834-1835 (Collection de documents inédits sur l'histoire d'Algérie après 1830). Champion, 1926, XXV-598 p.

Funck-Brentano (Frantz). Marie-Antoinette et l'énigme du collier. Édit. Jules Tallandier (Bibliothèque « Historia »), 282 p., 18 héliogr. ; prix : 25 fr.

Gerhard (Dietrich) et *Norvin (William)*. Die Briefe Barthold Georg Niebuhrs ; t. I : 1776-1809. Berlin, Walter de Gruyter et Cie, 1926, in-8°, CXXXXIV-542 p. ; prix : 18 m.

Gilliath-Smith (Ernest). Saint-Anthony of Padua, according to his contemporaries. Londres et Toronto, Dent, 1926, 223 p. ; prix : 6 s.

Gorosterratza (Javier). Don Rodrigo Jimenez de Rada, gran estadista, escritor y prelado. Pamplona, T. Bescanta, 1925, XVI-471 p. ; prix : 12 pes. 50.

Gosses (I. H.) Welgeborenen en huisleden. Onderzoekingen over Standen en Staat in het graafschap Holland. Groningue et La Haye, Wolters, 1926, VIII-221 p. ; prix : 5 fl. 50.

Guerzoni (Giuseppe). Bixio. Florence, Barbèra, XVI-417 p. ; prix : 12 l.

Guttridge (George Herbert). David Hartley, M. P. ; an advocate of conciliation, 1774-1783. Berkeley, University of California Press, 1926 (Publications in history, vol. XIV, p. 233-340).

Halévy (Élie). Histoire du peuple anglais au XIXe siècle. Épilogue, 1895-1914 ; I : Les impérialistes au pouvoir, 1895-1905. Hachette, 1926, VI-420 p. ; prix : 50 fr.

Hardy (Georges) et *Aurès (Paul)*. Les grandes étapes de l'histoire du Maroc. Émile Larose, 1925, 2e édit., 125 p.

Harrell (Isaac Samuel). Loyalism in Virginia. Chapters in the economic history of the Revolution. Durham (North Carolina), Duke University Press, VII-203 p. ; prix : 2 doll. 50 c.

Hearnshaw (F. J. C.). The political principles of some notable Prime ministers of the XIXth cent. Londres, Macmillan, 1926, VIII-300 p. ; prix : 12 s. 6 d.

Higby (Chester Penn). Present status of modern european history in the United States. Chapel Hill. The Univ. of North Carolina Press, 1926 (The James Sprunt histor. studies, vol. 19, n° 1), 48 p.

Hill (Charles E.) The Danish Sound dues and the command of the Baltic ; a study of international relations. Durham (North Carolina), Duke University Press, 1926, IX-305 p. ; prix : 4 doll.

Digitized by Google

Hutton (Edward). The Franciscans in England, 1224-1538. Londres, Constable, 1926, 326 p. ; prix : 7 s. 6 d.

James (captain *W. M.*). The British navy in adversity. A study of the war of American independence. Londres, Longmans, 1926, XVI-459 p., 15 cartes et 28 diagrammes ; prix : 25 s.

Katsourô-Hara. Histoire du Japon, des origines à nos jours. Payot, 306 p. ; prix : 25 fr.

Lane-Poole (Stanley). The Mohammadan dynasties. Chronological and genealogical tables with historical introductions. Geuthner, 1926, XXVIII-361 p. ; prix : 1 l. st.

Legendre (Dr *A.-F.*). La civilisation chinoise moderne. Payot, 1926, 298 p. ; prix : 30 fr.

Lémonon (Ernest). La nouvelle Europe et son bilan économique. Félix Alcan, 1926, in-16, 179 p. ; prix : 12 fr.

Lexa (François). La magie dans l'Égypte antique, de l'ancien empire jusqu'à l'époque copte ; t. I : Exposé ; II : Les textes magiques ; III : Atlas. Paul Geuthner, 1925, in-4°, 220, 235 p., 71 pl. ; prix : 200 fr.

Lhéritier (Michel). Tours et la guerre. Étude économique et sociale. Les Presses Universitaires de France (Publications de la Dotation Carnegie pour la paix internationale), XI-72 p.

Lietzmann (Hans). Messe und Herrenmahl ; eine Studie zur Geschihte der Liturgie. Bonn, Marcus et Weber, 1926, XII-263 p. ; prix : 12 r. m.

L'inflation. Discours prononcés en septembre 1790 à la tribune de l'Assemblée constituante pour ou contre les assignats. Aux éditions Laville, 1926, VI-208 p. ; prix : 30 fr.

L'influence de saint François d'Assise sur la civilisation italienne. Conférences tenues à la Sorbonne par *Paul Sabatier, Alexandre Masseron, Henri Hauvette, Henri Focillon, Étienne Gilson, Édouard Jordan*. Ernest Leroux, 1926, 128 p. ; prix : 12 fr.

Lodge (Eleanor C.). Gascony under english rule. Methuen, 1926, 261 p., 4 cartes ; prix : 10 s. 6 d.

Lowis (Douglas W.). The history of the Church in France, 950-1000. Being a study in medieval christianity. Londres, the Epworth Press, J. Alfred Sharp, 260 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Ludwig (Emil). Kaiser Wilhelm II, from birth to exile ; trad. par *Ethel Colburn Mayne*. Londres et New-York, Putnam, XVI-459 p., portraits ; prix : 21 s.

Mahaim (Ernest). La Belgique restaurée. Étude sociologique. Bruxelles, Maurice Lamertin, 1926, XI-687 p.

Maioli (Giovanni). Marco Minghetti. Bologne, N. Zanichelli, s. d., 364 p. ; prix : 25 l.

Malo (Henri). Le beau Montrond. Émile-Paul, 1926, XV-334 p. ; prix : 12 fr.

Marty (Paul). Études sur l'Islam au Dahomey. Ernest Leroux, 1926 (Collection de la Revue du monde musulman), 295 p. ; prix : 40 fr.

Maybaum (Heinz). Die Entstehung der Gutherrschaft in nordwestlichen Mecklenburg. Stuttgard, Kohlhammer, 1926, XII-270 p. ; prix : 22 m. 50.

Meyer (Eduard). Histoire de l'antiquité ; t. III : La Babylonie et les Sémites jusqu'à l'époque cassite ; trad. par *Étienne Combe*. Geuthner, 1926, 396 p. ; prix : 40 fr.

Michon (Georges). Correspondance de Maximilien et Augustin Robespierre. Félix Alcan (Société des études robespierristes), 1926, 334 p. ; prix : 30 fr.

Miller (Alexandre). Essai sur l'histoire des institutions agraires de la Russie centrale du XVIe au XVIIIe siècle. Marcel Giard, 1926, VIII-384 p. ; prix : 25 fr.

Monod (J.-L.). Histoire de l'Afrique occidentale française, d'après les travaux et les indications de *Maurice Delafosse*. Delagrave, 341 p.

Montet (Édouard). Histoire du peuple d'Israël, depuis les origines jusqu'à l'an 70 après J.-C. Payot, 196 p., 25 illustr. ; prix : 20 fr.

Montuoro (Paola). L'origine della decorazione frontonale (Memorie delle r. Accademia dei Lincei, 6e série, vol. I, fasc. 4). Rome, Giov. Bardi, 1925.

More (blessed *Thomas*). The last letters ; introduced by cardinal *Gasquet*, and edited with connecting narration by *W. E. Campbell*. London, the Manresa Press, 1924, XVIII-123 p. ; prix : 3 s. 6 d.

Morgan (Jacques de). La préhistoire orientale ; t. II : L'Égypte et l'Afrique du Nord. Geuthner, gr. in-8°, 437 p. et pl.

Nève (Joseph). Catonis disticha ; fac-similés, notes ; liste des éditions du XVe siècle. Liége, impr. H. Vaillant-Carmann, 125 p.

Nuovi studi medievali. Revista di filologia e di storia ; vol. II, 1. Bologne, Zanichelli, 218 p.

Oncken (Hermann). Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III, 1863-1870, und der Ursprung des Krieges von 1870-1871. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1926, 3 vol., XI-382, 541 et 550 p.

Oulié (Marthe). Le prince de Ligne, 1735-1814. Un grand seigneur cosmopolite au

Digitized by Google

XVIIIe siècle. Hachette (Figures du passé), 198 p.

Owst (G. R.). Preaching in medieval England. An introduction to sermon mss. 1350-1450. Cambridge, at the University Press, 1926, XVIII-381 p., 13 illustr. ; prix : 17 s. 6 d.

Phipps (colonel *Ramsay Weston*). The armies of the first french Republic, and the rise of the marshalls of Napoleon I. The Armée du Nord. Oxford University Press, 1926, XXII-362 p. ; prix : 18 s.

Pirenne (Henri). Histoire de Belgique ; t. VI : 1792-1830. Bruxelles, Lamertin, 1926, VIII-477 p.

Prorok (count *Byron Khun de*). Digging for lost african gods. The record of five years archæological excavation in North Africa. With notes and translations by *Edgar Fletcher Allen*. New-York et Londres, Putnam's sons, 1926, XV-369 p., 1 carte, illustr.

Quazza (Romolo). La guerra per la successione di Mantova e del Monferrato, 1628-1631, vol. II. Mantoue, G. Mondovi, 1926, 408 p.

Radhakumud-Mookerji. Harsha. Oxford University Press, 1926 (Calcutta University readership lectures, 1925), 203 p., 1 carte ; prix : 12 sh. 6 d.

Reissner (Hanns). Mirabeau und seine *Monarchie prussienne*. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1926, VI-109 p. ; prix : 4 m.

Report of the mss. of the duke of Buccleuch and Queensberry preserved at Montagu House, Whitehall ; vol. III : The Montagu papers, 2d series. Londres, H. M's Stationary office, 1926, VII-487 p. ; prix : 9 s.

Rikskansleren Axel Oxenstiernas Skrifter och Brefvexling. 4e série, t. IV, Bref 1632. Stockholm, Norstedt et fils, 1926, XXVII-901 p.

Ronan (Miles V.). The Reformation in Dublin, 1536-1558 ; from original sources. Londres, Longmans, XXXII-543 p. ; prix : 20 s.

Rothenbücher (Karl). Ueber das Wesen des Geschichtlichen und die gesellschaftlichen Gebilde. Tubingue, Mohr (Siebeck), VIII-140 p. ; prix : 7 m. 20.

Roya (Louis). Histoire de Mussolini, 6e édit. Simon Kra, in-12, 210 p. ; prix : 13 fr. 50

Russel (Frank M.). The international government of the Saar. Berkeley, California (Univ. of California Public, I, 2, p. 113-249, 1 carte).

Saint Joan of Orleans. Scenes from the xvth. cent. Mystère du siège d'Orléans, selected and translated by *Joan Evans* ; the text edit. by *Paul Studer*. Oxford, at the Clarendon Press, XXXI-192 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Salvatorelli (L.). Vita di San Francesco d'Assisi. Bari, Laterza, 1926, 250 p. ; prix : 13 l. 50 c.

Salzmann (L. F.). English life in the middle ages. Oxford University Press, 1926, 287 p., 110 illustr. ; prix : 7 s. 6 d.

Schmidt (W.) et *Koppers (W.)*. Der Mensch aller Zeiten, Bd III ; 1er Theil : Gesellschaft und Wirtschaft der Völker. Ratisbonne, Josef Hobbel, s. d. [1924], gr. in-8°, XII-793 p., 1 carte, 30 pl. en couleur et 551 gravures dans le texte.

Scott (James Brown). The United States and France ; some opinions on international gratitude. Oxford University Press, American Branch. New-York City, 1926, LXXII-175 p. ; prix : 12 s.

Seebohm (Frederic). The english village community, 4e édit. Cambridge, at the University Press, 1926, XXI-464 p., 14 cartes et illustr. ; prix : 10 s. 6 d.

Shafaat-Ahmad-Khan. Sources for the history of British India in the seventeenth century (Allahabad University studies in history). Londres. Humphrey Milford, 1926, 395 p. ; prix : 25 s.

Sogliano (Antonio). Il foro di Pompei (Memorie della r. Accademia dei Lincei). Rome, Giov. Bardi, 1925 (6e série, vol. I, fasc. 3).

Steed (Henry Wickham). Trente ans de vie politique en Europe. Mes souvenirs ; t. I : 1892-1914 ; trad. par *M. d'Honfroi*. Plon, IV-375 p.

Tillmann (Helene). Die pæpstlichen Legaten in England bis zur Beendigung der Legation Gualas, 1218 (thèse de doctorat). Bonn, 1926, impr. Ludwig, XI-162 p.

Travaux du 4e Congrès des historiens polonais à Poznan, 6-8 décembre 1925 ; 1re partie : Comptes-rendus. Lwow (Léopol), 1925 (Société historique de Pologne. 134 communications rédigées en polonais ; table des matières en français).

Turberville (A. S.). English men and manners in the eighteenth century. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, XIII-531 p., illustr. ; prix : 10 s.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per t.152-153

Revue historique (Paris, France)
Revue historique.

3 1951 001 371 396 M

Digitized by Google